S.938.
A.9.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Tome Dix-Septième.

S.938.A.9.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Tome Dix-Septième.

PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1832.

TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission centrale pour l'année 1832.

Janv.	Févr.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
6	3	2	6	4	1	6	3	7	5	2	7
20	17	16	20	18	15	20	17	21	19	16	21

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue et passage Dauphine, n° 36.

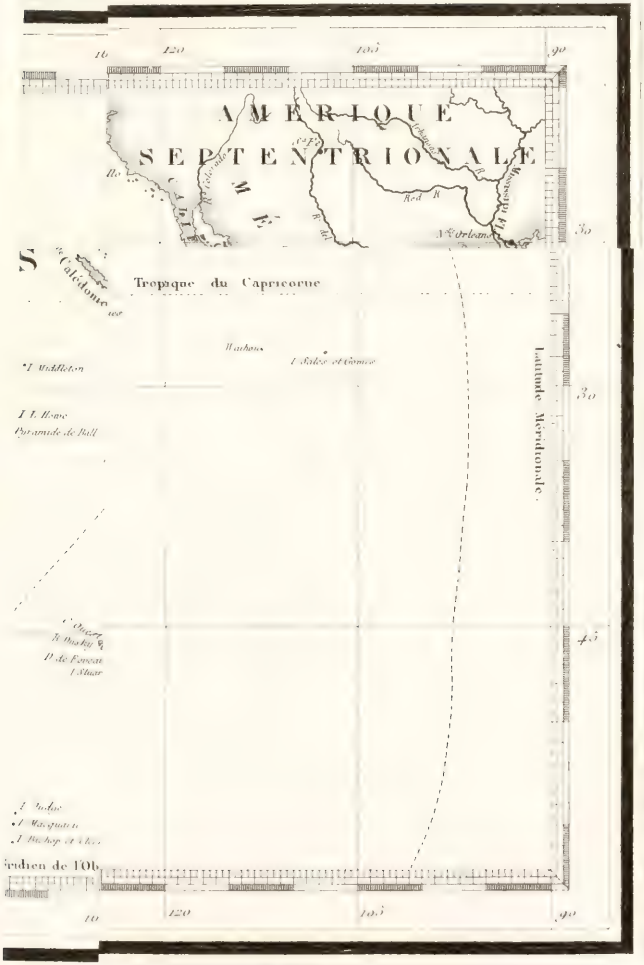
La Bibliothèque est ouverte tous les jours, de 11 heures à 4.

Les vol. I, II et III du Recueil des Mémoires se distribuent aux Membres à moitié prix.

La Société admet des Membres donateurs, en vertu d'un nouvel article réglementaire.

Par ordonnance royale, du 14 décembre 1827, les statuts de la Société ont été approuvés.

DE ÉAN (OCÉANIE),



CARTE POUR L'INTELLIGENCE DU MÉMOIRE DE M. LE CAPITAINE D'URVILLE SUR LES ILES DU GRAND OCÉAN (OCÉANIE),

Dessinée et Gravée par Ambroise Tardieu

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 105. — JANVIER 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SUR LES ILES DU GRAND OCÉAN.

Comme je l'ai déjà annoncé dans la relation du Voyage de *l'Astrolabe*, j'avais réservé pour le dernier volume de cet ouvrage le Mémoire où je comptais présenter mes idées touchant les peuples qui habitent le grand Océan, et la nomenclature suivant laquelle je me proposais de classer les nombreuses îles qui s'y trouvent disséminées; mais la publication du Voyage de *l'Astrolabe* a été déjà retardée bien au-delà de ce que je pouvais attendre, et les expressions qu'il me faudra quelquefois employer dans le cours de ma narration m'ont paru être de nature à donner lieu à une explication préliminaire pour être bien comprises du lecteur. A cette considération, déjà assez puissante pour me déterminer, vient s'en joindre une autre non moins importante. Dans votre dernière séance vous avez entendu avec intérêt

la lecture d'un Mémoire dans lequel M. de Rienzi vous a développé ses opinions sur le même sujet; dès lors j'ai cru devoir rompre le silence que je me proposais de garder, et vous exposer à mon tour le résultat de mes méditations. On fera bien attention que je ne prétends point imposer mes idées à personne; elles sont le fruit de dix années d'études, de recherches et d'observations, dont la plupart ont été faites sur les lieux mêmes: toutefois, je conviens qu'elles ne constituent encore qu'un système. L'expérience, et surtout les faits recueillis par les voyageurs qui me suivront, décideront s'il mérite d'être préféré aux autres.

D'abord, à l'exemple du célèbre Malte-Brun, et sans autre modification qu'un léger changement déjà adopté par M. Brué dans la terminaison du mot, nous désignerons par *Océanie* l'ensemble des îles, grandes ou petites, éparses sur la surface du grand Océan, nommé par différens navigateurs Océan Pacifique.

A l'ouest, les limites de l'Océanie seront le détroit de Malacca, la mer de la Chine, et les côtes orientales des îles Formose, Liou-Kiou, et du Japon; au nord, elle sera terminée par le quarantième degré de latitude septentrionale; à l'est par les côtes de l'Amérique, et au sud par le cinquante-cinquième degré de latitude méridionale. Il est évident que ces trois dernières limites sont purement systématiques, attendu qu'on ne trouve plus d'habitans dans toute cette surface, au-delà du vingt troisième degré de latitude nord, du cent dixième degré de longitude ouest, enfin du quarante-septième degré de latitude sud.

Parmi les nombreuses variétés de l'espèce humaine qui occupent les diverses îles de l'Océanie, tous les voyageurs, sans exception, en ont signalé deux très-différentes l'une de l'autre, et les traits aussi nombreux qu'essentiels qui les caractérisent, tant au moral qu'au physique, exigent

sans doute qu'on les regarde comme appartenant à deux races distinctes.

L'une de ces races offre des hommes d'une taille moyenne, au teint d'un jaune olivâtre plus ou moins clair, aux cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, avec des formes assez régulières, des membres bien proportionnés, souvent réunis en corps de nations et quelquefois en monarchies considérables. Du reste, cette race offre presque autant de nuances diverses que la race blanche qui habite l'Europe, nommée *caucasique* par Duméril, et *japétique* par Bory de Saint-Vincent.

L'autre race se compose d'hommes d'un teint très-rembruni, souvent couleur de suie, quelquefois presque aussi noir que celui des Caffres, aux cheveux frisés, crépus, floconneux, mais rarement laineux, avec des traits désagréables, des formes peu régulières, et les extrémités souvent grêles et difformes. Ces hommes vivent en tribus ou peuplades plus ou moins nombreuses; mais presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leurs institutions n'atteignent point le degré de perfectionnement que l'on remarque quelquefois parmi les hommes de la race cuivrée. Toutefois les noirs de l'Océanie offrent dans leur couleur, leurs formes et leurs traits, tout autant de variétés que l'on peut en observer parmi les nombreuses nations qui habitent le continent africain, et constituent la race *éthiopienne* de la plupart des auteurs.

Bien que ce ne soit pas ici le lieu de présenter dans son complet le système que nous nous sommes créé pour la manière dont l'Océanie a dû se peupler, ni de l'appuyer par des raisonnemens plus ou moins plausibles, nous devons cependant déclarer que nous considérons la race noire comme celle des véritables indigènes, au moins de ceux qui ont occupé les premiers le sol de l'Océanie. Les hommes

d'un teint plus clair appartiennent à une race de conquérans qui, provenant de l'ouest, se répandit peu à peu sur les îles de l'Océanie, et y fonda successivement des colonies plus ou moins considérables. Souvent elle expulsa ou détruisit complétement les premiers possesseurs du sol; d'autres fois les deux races vécurent ensemble en bonne intelligence, et leurs postérités se confondirent par des unions multipliées. Enfin il put arriver que les étrangers trouvèrent la place encore vacante. De là cette foule de nuances diverses qui caractérisent les habitans de chaque archipel, sans compter celles qui ont eu pour cause les climats, les habitudes, le régime alimentaire, en un mot toutes les circonstances dues aux diverses localités.

Toutefois, parmi les hommes de la première race, on remarque tout de suite deux divisions bien prononcées. En effet toutes les peuplades, sans exception, qui occupent les îles les plus orientales de l'océan Pacifique, depuis les îles Hawaii jusqu'aux îles de la Nouvelle-Zélande d'une part, et de l'autre depuis les îles Tonga et Hamoa jusqu'à l'île de Pâques, semblent sortir d'une même origine, et ne former qu'une seule grande famille dont les membres se trouvent dispersés à des distances immenses les uns des autres. Le teint, les traits de la physionomie et les formes, ont toujours des rapports plus ou moins intimes : la langue est partout exactement la même. Tous ces peuples sont esclaves de la superstition du *tapou*; presque tous sont adonnés à l'usage du *kava*, et celui de l'arc et des flèches leur est inconnu. Enfin ils ont tous des dispositions plus ou moins prononcées pour les arts de la civilisation; même avant l'arrivée des Européens, plusieurs d'entre eux étaient réunis en gouvernemens réguliers; on trouvait chez eux des dynasties affermies sur le trône, des castes avec leurs priviléges respectifs; une religion avec ses rits, ses prêtres et

ses sacrifices; des lois, des us et des coutumes scrupuleusement observés, enfin une étiquette qui, pour la rigueur et les détails, ne le cédait en rien à celle des nations les plus civilisées de l'Europe ou de l'Asie.

La seconde division de la race cuivrée a rapport aux hommes répandus sur cette longue chaîne de petites îles qui ont reçu des navigateurs les noms de groupe de King'smill, îles Gilbert, Marshall, Carolines, Mariannes, jusqu'aux îles Pelew inclusivement. Ces insulaires diffèrent principalement des Océaniens de l'Orient par une couleur un peu plus foncée, par un visage plus effilé, des yeux moins fendus et des formes plus sveltes. Ils paraissaient aussi étrangers au tapou. La langue varie d'un archipel à l'autre, et diffère complétement de celle qui est commune aux nations de l'autre division. Les seuls traits de conformité entre les deux divisions sont la distribution de la société en castes, l'absence de l'arc et des flèches pour armes offensives, et l'usage du kava sur quelques îles; mais dans celles de l'occident le kava est remplacé par le betel et l'arek.

Cela posé, nous allons passer aux divisions que nous avons adoptées pour l'Océanie. Ces divisions principales et fondamentales sont au nombre de quatre.

La première sera l'Océanie orientale, à laquelle nous conserverons le nom de *Polynésie*, déjà adopté par divers géographes; mais nous en limiterons l'acception aux peuples qui reconnaissent le *tapou*, parlent la même langue et forment la première division de la race cuivrée ou basanée.

La seconde division offrira l'Océanie boréale, et comprendra toute la seconde division de la race cuivrée. Comme elle n'est composée que d'îles très-petites, dont les plus importantes sont Gouaham dans les Mariannes, et Baubelthouap dans les îles Pelew, nous lui imposerons le nom de *Micronésie*, qui ne diffère que par la terminaison de celui qu'a proposé M. de Rienzi.

La troisième division présentera l'Océanie occidentale, et renfermera toutes les îles communément connues sous le nom d'îles des Indes orientales. De fortes présomptions donnent lieu de croire que de ces îles sortirent primitivement les hardis navigateurs qui prirent possession des deux premières divisions de l'Océanie. Nous lui laisserons le nom de *Malaisie*, déjà employé par quelques auteurs, et dont nous pensons que l'initiative est due à M. Lesson.

Enfin la quatrième division sera l'Océanie australe, formée par la grande île de la Nouvelle-Hollande et toutes les terres qui l'environnent, jusqu'aux limites de la Micronésie et de la Polynésie. Comme elle est la patrie de la race noire océanienne, elle recevra le nom de *Mélanésie*. Déjà M. Bory de Saint-Vincent avait proposé de désigner cette variété des noirs de l'Océanie par le nom de *Mélaniens*, et nous avons conservé volontiers cette désignation en lui donnant une acception beaucoup plus étendue. Les *Mélaniens* ou *Mélanésiens* occupent, sans contredit, la partie la plus considérable des terres océaniennes; mais la population de ces grandes îles est loin d'être en rapport avec leurs vastes dimensions.

Nous allons actuellement revenir sur chacune des divisions de l'Océanie, tracer leurs limites respectives, et faire connaître leurs subdivisions en indiquant rapidement les traits caractéristiques des peuplades qui les composent.

Une ligne inclinée, par rapport à la méridienne, partant de l'extrémité N. O. des îles Hawaii, passant entre les îles Viti et les îles Tonga, et se prolongeant dans l'ouest de la partie la plus australe de la Nouvelle-Zélande, sera la limite occidentale de la Polynésie; et toutes les îles situées à l'est, jusqu'à l'île de Pâques inclusivement, feront partie de cette grande division.

Ainsi la Polynésie comprendra l'archipel de Hawaii ou

des îles Sandwich; celui de Nouka-Hiva, ou des Marquises; les îles Pomotou, ou l'archipel Dangereux; celui de Taïti, ou de la Société; celui de Hamoa, ou des Navigateurs; celui de Tonga, ou des Amis; enfin les grandes îles de la Nouvelle-Zélande. En outre, on devra y joindre une foule d'îles semées en dehors de ces archipels, comme les îles habitées de Fanning, Roggewein, Mangia, Savage, Rotouma, Watiou ou Pâques, Chatam, etc., et plusieurs îles désertes comme Palmyras, Christmas, Pylstart, Sunday, Macauley, Curtis, et les îlots situés au sud de la Nouvelle-Zélande. Comme nous l'avons déjà dit, toutes ces îles sont habitées par des hommes dont l'origine est évidemment commune, attendu qu'ils ont entre eux les plus grands rapports, tant au physique qu'au moral, que leur langue est la même, et qu'ils sont tous assujétis aux réglemens mystérieux et inviolables du *tapou*.

Il est certain que les peuples de Hawaii, de Taïti et de Tonga étaient ceux qui avaient fait le plus de progrès vers la civilisation; des monarchies régulièrement constituées, et qui paraissaient avoir un certain degré d'ancienneté, des castes séparées les unes des autres par des priviléges distincts, des coutumes invariables et des cérémonies religieuses célébrées avec appareil, sans que leur principe en soit bien connu, attestaient que ces hommes avaient depuis long-temps quitté l'état de nature pour former des sociétés étendues. D'ailleurs les récits des anciens voyageurs, tels que Mendana, Schouten et Tasman, sont là pour démontrer que leurs coutumes, leur industrie, leurs rapports sociaux et leur langue n'ont point varié depuis deux siècles et même davantage.

Les Nouveaux-Zélandais, au contraire, placés sur une terre bien plus étendue, et doués par la nature d'un tempérament plus robuste, d'un caractère plus énergique et d'une

plus grande aptitude pour les arts et les métiers de la civilisation, étaient restés plus voisins de leur état primitif. Réunis seulement en peuplades peu considérables, ils n'accordaient à leurs chefs qu'une autorité incertaine et souvent précaire; chez eux tous les arts étaient encore dans l'enfance, et la guerre seule occupait presque exclusivement leur imagination dans tous les instans de leur existence. L'âprété du climat, la pénurie de ressources alimentaires dans le règne végétal, l'étendue même de leur sol ont du contribuer à retarder les progrès des Nouveaux-Zélandais vers la civilisation; mais tout donne lieu de penser qu'aussitôt qu'ils s'en occuperont sérieusement ils prendront un essor plus rapide que tous les autres peuples de la Polynésie. Ainsi l'on a vu les habitans de l'Europe septentrionale, comme les Français, les Anglais et les Allemands, à peu près sauvages il a vingt siècles, sortir promptement de leur état de barbarie, égaler et dépasser enfin les nations du Midi, qui les avaient si long-temps traités avec dédain pour leur ignorance.

L'état politique des insulaires d'Hamoa, aux formes athlétiques, est presque inconnu; mais la relation de Lapérouse donne lieu de présumer qu'il se rapproche beaucoup de celui de Tonga. La forme du gouvernement aux îles Marquises a de grands rapports avec celui des îles de la Société, mais il est plus simple et plus patriarchal. D'autres îles de la Polynésie, comme Mangia, Waï-Toutaki, Waï-Teroa, Oparo, sont à peu près dans le même cas. Enfin les habitans des îles Basses, ou *Pomotou*, situées dans l'est de Taïti, dénués d'institutions et dispersés en petites peuplades, vivent dans un état peu différent de celui qui est propre aux tribus mélanésiennes, et offrent peut-être la transition entre les deux races.

La Micronésie embrasse le groupe de King'smill, les îles

Gilbert, les îles Marshall, ou îles Radak et Ralik, les Carolines, les Marianes, les îles Petew, et en outre les iles inhabitées comprises entre le Japon et l'archipel d'Hawaii, la plupart réunies sous les noms d'archipel d'Anson et d'archipel de Magellan sur la carte de M. Brué. Cette longue chaîne de petites îles n'offre point une population homogène comme celle qui habite les terres de la Polynésie; le langage, les coutumes et la forme du gouvernement varient d'un archipel à l'autre, et le *tapou*, ce caractère moral, essentiel à la famille polynésienne, paraît être inconnu des Micronésiens; au moins sa puissance n'est pas la même. Toutefois, une ressemblance générale dans le teint, leurs cheveux noirs, leur physionomie plutôt effilée qu'arrondie, leurs formes souples et flexibles, et la douceur habituelle de leurs mœurs et de leur caractère semblent leur assigner une origine commune. Suivant nos conjectures, ce serait aux habitans des Philippines que les Micronésiens pourraient se rapporter, et leur première patrie dut être dans les îles de Luçon ou de Mindanao. Si l'on en excepte les îles Pelew, celles des Mariannes et l'île Ualan, les mœurs, les coutumes et les idées religieuses des Micronésiens sont encore peu connues, et l'on doit s'en rapporter aux récits incomplets des premiers missionnaires espagnols, ou bien aux souvenirs du vieux Torres de Gouaham, successivement recueillis par MM. Chamisso et Freycinet.

La Malaisie offrira toutes les îles que M. Brué a désignées dans sa carte sous le titre d'îles des Indes orientales, savoir : les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. Ces terres sont connues depuis long-temps des Européens, et divers auteurs ont écrit sur les coutumes de leurs habitans. La langue tagale est celle de Luçon; la langue bisaie est celle de Mindanao, et l'on suppose géné-

ralement que la langue malaise est celle des îles de la Sonde et des Moluques. Il parait néanmoins que le malais était commun seulement aux peuples des rivages de la mer, car dans l'intérieur des grandes îles, comme Bornéo, Célèbes et Guilolo, on parle d'autres langues, ou du moins des dialectes tout différens du malais vulgaire. Déjà l'on savait que le javan différait essentiellement de cette langue.

Les Malais ont un teint jaunâtre plus ou moins foncé; une taille moyenne, peu d'embonpoint, le corps souple et agile, les yeux un peu bridés, les pommettes saillantes, les cheveux plats et lisses, et très-peu de barbe et de poil. Ils sont adonnés à l'usage du betel et de l'opium; le riz est leur nourriture habituelle. L'islamisme a pénétré chez eux; mais dans les terres les plus orientales de cette division, il s'est mêlé et confondu dans l'esprit des naturels avec leurs superstitions primitives, et les habitans éloignés des côtes à Céram, Célèbes et Bornéo suivent encore aujourd'hui leurs croyances particulières.

La Malaisie se divisera naturellement en deux parties; l'une sera composée des îles de la Sonde et des Moluques où règne la langue malaise, et l'autre réunira les Philippines, où les langues tagales et bisaie sont en usage.

La Mélanésie est séparée de la Malaisie par une ligne qui passerait à l'ouest de l'île de Waigiou, de la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée et à l'est des îles Arrou; de la Micronésie par une ligne légèrement oblique à la direction de l'équateur, et qui fléchit vers le sud dans l'est, enfin de la Polynésie par une ligne flexueuse qui, partant de la partie orientale de Santa-Cruz, s'avancerait jusqu'à l'est des îles Viti et se dirigerait ensuite au sud-ouest entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande.

L'île de Van-Diémen ou Tasmanie sera l'extrémité méridionale de la Mélanésie; l'île immense de la nouvelle-Hol-

lande, qu'à l'exemple des Anglais nous appellerons le plus souvent *Australie*, en est la partie la plus importante, puisqu'à elle seule elle pourait constituer un continent. La Nouvelle-Guinée et les îles qui s'y rattachent en forment encore une portion considérable; on doit enfin y comprendre les îles de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, l'archipel de Salomon, celui de Santa-Cruz, celui du Saint-Esprit, les îles Loyalty, la Nouvelle-Calédonie, enfin l'archipel Viti.

Toutes les nations qui habitent cette grande division de l'Océanie sont des hommes d'une couleur noirâtre plus ou moins foncée, à cheveux frisés ou crépus, ou quelquefois presque laineux, avec un nez épaté, une grande bouche, des traits désagréables et des membres souvent très-grêles et rarement bien conformés. Les femmes sont encore plus hideuses que les hommes, surtout celles qui ont nourri, car leur gorge devient aussitôt flasque et pendante, et elles perdent sur-le-champ le peu de fraîcheur qu'elles devaient à leur jeunesse. Les langages très-bornés varient à l'infini, et quelquefois dans la même île. Ces noirs sont presque toujours réunis en peuplades très-faibles dont le chef jouit d'une autorité arbitraire et qu'il exerce souvent d'une manière aussi tyrannique que la plupart des petits despotes africains. Bien plus reculés vers l'état de la Barbarie que les Polynésiens et les Micronésiens, on ne trouve chez eux ni forme de gouvernement, ni lois, ni cérémonies religieuses régulièrement établies. Toutes leurs institutions paraissent être encore dans l'enfance; leurs dispositions et leur intelligence sont aussi généralement bien inférieures à celles de la race cuivrée.

Il est vrai que plusieurs de ces peuples sont encore très-imparfaitement connus. Ennemis naturels des blancs, ils ont toujours montré une défiance opiniâtre et une antipathie

prononcée contre les Européens; ceux-ci ont presque toujours eu lieu de se repentir de leurs communications avec ces hôtes perfides. Aussi ni Cook, ni Bougainville, ni aucun des navigateurs qui leur ont succédé n'ont eu avec les Mélanésiens ces relations de bonne amitié qu'ils se plaisaient à entretenir et à multiplier avec les peuples plus hospitaliers de la Polynésie.

Jusqu'aujourd'hui nous devons nous en tenir aux documens que nous ont transmis Mendana sur les îles Santa-Cruz et Salomon; Carteret sur Santa-Cruz; Cook sur Mallicolo, Erromango et Tanna; Labillardière sur la Nouvelle-Calédonie et les Papous de Waigiou; MM. Freycinet et Duperrey sur ces mêmes Papous et sur ceux de Doreï; M. Dillon sur les habitans de Viti, de Vanikoro et de Santa-Cruz; enfin les navigateurs de *l'Astrolabe* sur les noirs de Viti, Vanikoro, de la Nouvelle-Irlande et de Doreï. Les insulaires de l'Australie et de la Tasmanie ont été décrits d'une manière assez exacte, et il est résulté de ces descriptions que ces hommes sont probablement les êtres les plus bornés, les plus stupides et les plus essentiellement rapprochés de la brute sans raisonnement.

Nous pensons que, parmi les nombreuses variétés de la race mélanésienne, celle qui doit occuper le premier rang est celle qui habite les îles Viti. En effet, malgré leur férocité et leur penchant au cannibalisme, ces naturels ont des lois, des arts, et forment quelquefois un corps de nation. On trouve parmi eux de très-beaux hommes; leur langue est plus riche, plus sonore et plus régulière que dans les îles de l'ouest, et leur habileté dans la navigation ne cède pas à celle des hommes de l'autre race. Dans ce nombre, nous avons trouvé des individus doués d'une dose d'intelligence et de jugement fort remarquable pour des sauvages. Mais il est évident qu'ils devaient ces avantages

à leur voisinage du peuple Tonga, et aux fréquentes communications qu'ils avaient eues avec la race polynésienne.

On doit en dire autant des peuples de Santa-Cruz, des îles Hébrides et des îles Salomon, qui ont eu aussi des rapports plus ou moins intimes et fréquens avec les Polynésiens, car on voit ces derniers s'étendre jusque sur les îles Rotouma, Anouda, Tikopia, et même Taumako, situées tout près des îles occupées par les Mélanésiens. A Vanikoro, nous avons pu nous-mêmes nous convaincre des relations fréquentes qui existaient entre les deux races, comme des unions plus intimes qui en étaient souvent les suites. De là ces nombreuses nuances observées par divers navigateurs dans toutes ces îles, et qu'ils ont réunies ordinairement sous les trois désignations de nègres, mulâtres et blancs. Les premiers étaient les Mélanésiens, les derniers des Polynésiens, et les mulâtres des Hybrides, issus du croisement des deux races noire et cuivrée. Ce mélange a été observé sur la Nouvelle-Irlande et les îles voisines; il est probable qu'il existe encore plus loin vers l'occident sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

Il est bon de remarquer que les Mélanésiens paraissent être d'autant plus bornés dans leurs institutions qu'ils ont eu moins de communications avec les Polynésiens. Ainsi les habitans de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne, de la Louisiade et des côtes méridionales de la Nouvelle-Guinée, sont bien inférieurs aux peuplades qui habitent les îles situées plus à l'est. Cependant tous les Mélanésiens (les Australiens et les Calédoniens exceptés) connaissaient l'usage de l'arc et des flèches; plusieurs savaient même fabriquer des vases en terre. Ils devaient probablement ces notions à leurs voisins de l'occident.

Enfin ceux qui occupent le dernier degré de cette race sont évidemme nt les habitans de l'Australie et de la Tas-

manie. Êtres chétifs et misérables, réunis en faibles tribus, étrangement disgraciés par la nature, et réduits par la pauvreté de leur sol comme par leur indolence et leur stupidité à une existence très-précaire, ils parlent des langues extrêmement bornées qui varient presque de tribu à tribu, et n'offrent d'analogie avec aucune de celles dont les règles sont mieux établies. Toute leur industrie se réduit à fabriquer des filets, des lances, de misérables pirogues d'écorce, et des manteaux en peaux d'*opossum* ou de kangarou. Quelques-uns savent construire des huttes en écorces d'arbres assez bien closes, d'autres de simples abris avec des branches couvertes de broussailles; mais il en est qui, toujours errans et vivant en plein air, se contentent, durant leur sommeil, d'abriter leurs épaules sous un morceau d'écorce arraché à l'arbre voisin. Ces hommes n'ont d'autres traces d'idées religieuses que des notions vagues touchant l'existence de malins génies toujours disposés à les tourmenter, et le sentiment confus d'une vie nouvelle qui les attend après leur mort.

Nous devons faire observer qu'un grand nombre d'Australiens sembleraient se rapprocher des Polynésiens par leur couleur simplement très-basanée; mais l'examen le plus léger de leurs traits et de leur conformation suffit pour les replacer dans la race noire, à laquelle ils appartiennent. Ces Australiens sont au reste des Mélanésiens ce que les Hottentots sont dans la race éthiopienne. On doit même convenir qu'il existe de grands rapports entre les Hottentots et les Australiens.

Quelque dégradée, quelque misérable que nous paraisse l'espèce humaine considérée dans cet état, nous pensons que c'est là l'état primitif et naturel de la race mélanésienne, sauf les difformités physiques qui résultent des privations alimentaires sur un sol aussi ingrat que celui de

l'Australie. Le sort de ces êtres s'est un peu amélioré sur les côtes plus fertiles de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines; leur physique est moins rebutant, et leur intelligence s'est un peu développée. Cependant ce n'est qu'en arrivant sur les îles où les Mélanésiens ont pu avoir des communications avec les Polynésiens qu'on voit leur race quitter peu à peu leur type primitif et recevoir une foule de nuances diverses. Il paraît qu'à la Nouvelle-Calédonie où la nature du sol se rapproche de celle de l'Australie, malgré la proximité de cette terre avec celles de Tanna et d'Erromango, le caractère mélanésien a subi des modifications peu sensibles : aussi Labillardière avait naturellement rapproché les Nouveaux-Calédoniens des Tasmaniens.

Nous devons ajouter qu'à notre avis la race mélanésienne dut occuper dans le principe la plupart des îles de l'Océanie. On observe encore aujourd'hui à Taïti, dans les bases classes, des individus qui, pour la couleur, les formes et les traits du visage, se rapprochent beaucoup du type mélanésien. Cook trouva même à Taïti une tradition qui constatait qu'une tribu entière de noirs très-féroces vivait encore dans les montagnes de l'île, peu de temps avant son arrivée. C'était probablement les tristes débris des primitifs possesseurs du sol, et les hommes du peuple dont nous venons de parler sont des métis issus du mélange des vaincus avec la race des conquérans.

Les habitans de plusieurs des îles *Pomotou* ne paraissent être qu'une race mixte due à un semblable mélange.

A la Nouvelle-Zélande, il existe une quantité d'insulaires dont les traits, la couleur et la stature se rapportent parfaitement au caractère des Mélanésiens de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles Hébrides.

Dans la Micronésie, on trouve également des traces de

cette fusion des deux races, surtout dans les îles les plus orientales, dont les habitans paraissent appartenir presque autant à l'une des races qu'à l'autre.

A Ualan, comme à Taïti, les hommes des dernières castes, savoir les *Neas* et les *Pennmaï*, étaient bien inférieurs à ceux des hautes classes, et quelques individus se rapprochaient du type mélanésien.

Dès la découverte des Carolines, le père Cantova raconte qu'on trouvait à Hogoleu et à Ioulai quelques noirs et beaucoup de mulâtres.

Le capitaine Lütke, de la marine russe, vient de trouver, au milieu même des Carolines, une île haute, l'île Pounipet, entièrement habitée par des hommes noirs.

Enfin il est aujourd'hui presque avéré que les *Alfourous* de Timor, de Céram et Bourou, les *Negritos del monte* ou *Aetas* de Mindanao, les *Indios* des Philippines, les *Ygolotes* de Luçon, les *Negrillos* de Bornéo, les *noirs* de Formose, des Andamans, de Sumatra, de Malacca et ceux de la Cochinchine, nommés *Moys* ou *Kemoys*, appartiennent à cette même race primitive de Mélanésiens qui durent être les premiers occupans de l'Océanie. Ils y vécurent en petites tribus et dans un état très-voisin de celui de nature, jusqu'à l'époque où ces îles furent envahies par de nouveaux peuples également arrivés de l'occident, et appartenant à la race jaune ou cuivrée. La première irruption, qui fut sans doute considérable, donna lieu aux colonies polynésiennes sur toute l'étendue des îles les plus reculées vers l'est. Des émigrations postérieures et probablement partielles peuplèrent successivement les îles de la Micronésie.

Nous n'hésitons pas à croire que les Polynésiens sont arrivés de l'occident et même de l'Asie; mais nous ne croyons point qu'ils soient des descendans des Hindoux. Ils

ont eu probablement une origine commune avec eux; mais les deux nations étaient déjà séparées depuis long-temps, quand une d'elles alla peupler l'Océanie.

Il en est de même des conséquences que divers voyageurs ont tirées des rapports observés entre les Polynésiens et les Malais. Sans aucun doute ces deux nations ont eu jadis des relations ensemble. De longues recherches nous ont fait découvrir environ soixante mots qui sont évidemment communs entre les deux langues, et c'en est assez pour attester d'anciennes communications. Mais il y a trop de différence dans les rapports physiques pour qu'on puisse supposer que les Polynésiens ne soient qu'une colonie malaise.

Les hommes qui m'ont paru avoir le plus de rapports avec la race polynésienne ont été, dans la Malaisie, les habitans de l'intérieur de Célèbes, nommés *Alfourous*. Ce dernier mot avait à l'instant réveillé dans mon imagination l'idée d'hommes au teint noir, aux cheveux crépus, au nez épaté, en un mot de véritables Mélanésiens. Qu'on juge donc de mon étonnement, en voyant des individus dont le teint, les formes et les traits de la physionomie, me rappelèrent involontairement les figures que j'avais observées à Taïti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande. Ces rapports me parurent si frappans, si complets, que j'engageai vivement le gouverneur Merkus qui m'accompagnait, à faire des recherches suivies sur les coutumes, les idés religieuses et la langue de ces peuples, car ils parlaient un idiôme tout différent du malais. Si la langue des Alfourous de Célèbes présentait plus de rapports avec le polynésien que le malais lui-même, je ne balancerais pas à croire que Célèbes fut un des berceaux de la race polynésienne, ou du moins l'une de ses stations principales dans sa marche de l'ouest vers l'est.

Sous ce rapport, l'étude approfondie des *Dayaks* ou *Eidahans* de Bornéo et des *Battas* de Sumatra ne serait pas moins importante. Déjà le voyageur Nicholas a signalé les rapports nombreux qui existaient entre les coutumes des Battas et des Nouveaux-Zélandais.

Il y a tout lieu de croire que les Micronésiens ont dû principalement leur origine aux îles de Luçon et de Mindanao; des colonies chinoises ou japonaises ont pu accidentellement arriver sur quelques-unes de ces îles, et leur postérité se sera confondue avec celle des Tagales.

Quant aux Papous, bien qu'ils ne soient peut-être encore qu'une belle variété de la race mélanésienne, certaines raisons feraient soupçonner qu'ils seraient venus plus récemment des régions occidentales, peut-être des îles Andaman, de Ceylan ou même de Madagascar. Une des plus fortes raisons pour la croire étrangère aux régions qu'elle occupe aujourd'hui, c'est qu'on la trouve toujours confinée aux rivages de ces terres, et qu'avec les Papous, ou du moins tout près d'eux, on trouve de véritables Mélanésiens qui portent le nom d'*Arfakis*, *Alfourous* ou *Endamènes*. Du mélange des Papoux, des Alfourous et des Malais, il résulte une foule de nuances diverses qui déroutent à chaque instant les calculs de l'observateur. Mais on peut remarquer que les Papoux proprement dits n'occupent qu'une très-petite partie des côtes de la Nouvelle-Guinée, et je pense qu'ils ne s'étendent guère à l'est de la grande baie du Geelwinck. Plus loin ce sont de véritables Mélanésiens comme ceux qui habitent la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, etc.

D'après cet exposé il est facile de voir que je n'admets point cette multiplication de races adoptée par quelques auteurs modernes. Revenant au système simple et lucide de l'immortel Forster, si bien continué par Chamisso, je ne

reconnais que deux races vraiment distinctes dans l'Océanie, savoir : la race mélanésienne, qui n'est elle-même qu'un embranchement de la race noire d'Afrique, et la race polynésienne basanée ou cuivrée, qui n'est qu'un rameau de la race jaune originaire d'Asie.

Et qu'on me permette d'observer, en passant, que je ne vois sur toute la surface du globe dans l'espèce humaine que trois coupes ou divisions qui me paraissent mériter le titre de races vraiment distinctes : la première est la blanche plus ou moins colorée en incarnat, qu'on suppose originaire des environs du Caucase, et qui occupa bientôt presque toute l'Europe, d'où elle s'est ensuite répandue sur toutes les parties du globe. La seconde est la jaune, susceptible de prendre diverses teintes cuivrées ou bronzées : on la suppose originaire du plateau central de l'Asie, et elle se répandit de proche en proche sur toutes les terres de ce continent, sur les îles voisines, sur celles de l'Océanie, et même sur les terres de l'Amérique, en passant par le détroit de Behring.

La troisième est la race noire, qu'on suppose originaire de l'Afrique, qu'elle occupa dans sa majeure partie, et qui se répandit aussi sur les côtes méridionales de l'Asie, sur les îles de la mer des Indes, sur celles de la Malaisie, et même de l'Océanie.

Nous n'agiterons point ici la question de savoir si ces trois races ont un égal degré d'ancienneté, ou bien si elles appartiennent à trois créations ou formations différentes et successives; mais nous ferons remarquer que la nature ne les dota point d'une égale manière sous le rapport moral; on dirait qu'elle voulut, dans chacune de ces races, fixer aux facultés intellectuelles de l'homme des limites fort différentes.

De ces différences organiques, il dut naturellement ré

sulter que partout où les deux dernières races se trouvèrent en concurrence, la noire dut obéir à l'autre ou disparaître; mais quand la blanche entra en lice avec les deux autres, elle dut dominer, même quand elle se trouvait bien inférieure sous le rapport numérique. L'histoire de tous les peuples et les récits de tous les voyageurs offrent à chaque instant l'accomplissement de cette loi de la nature. On n'a presque jamais vu une nation de la race jaune soumise aux lois d'une peuplade de noirs, ni les blancs courbés sous le joug des hommes des deux autres races, sauf un petit nombre de circonstances où la force du nombre devait l'emporter sur la supériorité morale. La nation juive est peut-être la seule qui fasse une exception à cette règle générale.

Vous voyez, Messieurs, que les divisions que je propose pour les îles de l'Océanie offrent des différences essentielles avec celles qui vous ont été indiquées par un infatigable voyageur, M. de Rienzi. Sans m'ériger en juge de son système, et tout en proclamant qu'il a su, dans son intéressant mémoire, présenter une foule de faits curieux touchant les peuples de l'Océanie, il me semble, si je puis m'exprimer ainsi, que son système est plus artificiel et le mien plus naturel. La nomenclature de M. de Rienzi, reposant sur des divisions purement géométriques, offre sans doute des coupes plus régulières; mais la mienne, assujétie à des rapports plus ou moins intimes, mais toujours positifs, entre les peuplades qui composent chaque division, aura l'avantage de rappeler avec sa désignation la nature et le caractère propre de ses habitans. Ainsi l'on saura sur-le-champ que je veux traiter des peuples cuivrés, parlant une langue commune et esclaves du *Tapou*, ou des peuples cuivrés, parlant des langues diverses et étrangères au *Tapou*, ou enfin des noirs de l'Océanie, suivant qu'on verra paraître dans mon récit les désignations de Polynésiens, Micronesiens et Mélanésiens.

Les limites que j'ai dû m'imposer dans cette notice ne m'ont point permis d'entrer dans les détails relatifs à chaque archipel, à chaque île de l'Océanie, ni aux noms que je me propose d'adopter ; c'est un sujet que je réserve pour la discussion raisonnée qui accompagnera la carte générale de l'Océanie à laquelle je travaille en ce moment, de concert avec mon brave et savant compagnon de voyage, M. Lottin.

Nota. Après avoir composé cet écrit, j'ai relu avec attention l'article publié en 1825 par M. Bory de Saint-Vincent sur l'*Homme*, et, pour la première fois, j'ai vu que M. Cuvier ne reconnaissait que trois variétés dans l'espèce humaine, auxquelles il donne les noms de *caucasique* ou *blanche*, *mongolique* ou *jaune*, *éthiopique* ou *nègre*. Il est assez remarquable que douze années d'études et d'observations et près de soixante mille lieues parcourues sur la surface du globe m'aient ramené aux opinions que ce célèbre physiologiste avait adoptées depuis long-temps, sans que j'eusse connaissance des écrits où il les avait consignées. Seulement si, comme l'avance M. Bory, M. Cuvier ne sait à laquelle des trois races rapporter les Malais, les Américains et les Papous, je ne balancerai pas un moment à rapporter les deux premiers peuples à la race jaune et les Papous à la race noire.

J. D'URVILLE.

Paris, 27 décembre 1831.

Mémoire *sur la découverte d'une mine de sel dans le département du Jura, lu à la Société de Géographie dans sa séance du* 16 *décembre* 1831, *par* M. Roux de Rochelle.

Les recherches faites dans le département du Jura, près de Lons-le-Saulnier, pour y découvrir des mines de sel, ont été dirigées avec un esprit de prévoyance et de persévérance qui en a enfin assuré le succès. Les sources salées qui y surgissent sur différens points indiquaient assez qu'il devait se trouver dans leur voisinage quelque grand dépôt

de sel gemme, où les eaux pénétraient, et où elles contractaient leur salure; mais, sans rechercher le minéral lui-même, on s'était borné, depuis les temps les plus anciens, à tirer parti des sources.

Lons-le-Saulnier, *Ledo Salinarius*, prit son nom des salines qui y furent établies : elles existaient dès le sixième siècle, à l'extrémité orientale de ses faubourgs, près de l'étang salé que l'on a désigné ensuite sous le nom de Puits de la Muire. D'autres réservoirs semblables étaient situés près de la même ville, au pied du château de Montmorot : on en fit également usage; et nos anciennes traditions constatent que pour dégager le sel de l'eau qui en était saturée, on la faisait évaporer, comme on a continué de le faire depuis, par une chaleur factice, portée jusqu'à l'ébullition. Les expressions de *chaudières* et de *bouillons de sel*, souvent consignées dans des actes publics, ne laissent aucun doute sur ce mode de fabrication.

Ces salines furent plusieurs fois dévastées pendant les guerres de la féodalité et les troubles du moyen âge; et après les avoir réparées à différentes reprises, on en abandonna l'exploitation dans le seizième siècle, pour se borner à celles de Salins, qui étaient plus productives, et qui suffisaient alors à la consommation. Mais il se forma, en 1733, une compagnie qui chercha à reconnaître si la qualité et l'abondance de ces sources long-temps négligées ne permettaient pas le rétablissement des salines. En procédant au curage de l'étang salé de Lons-le-Saulnier, on y découvrit l'ancien puits où se rassemblait l'eau des sources : un second bassin, nommé *Puits Cornot*, fut reconnu à l'occident de la même ville. Le nettoiement d'une mare située près de Montmorot, et connue sous le nom d'*Étang du Salvir*, mit également à découvert plusieurs sources d'eau salée, et fit retrouver la trace d'un ancien puits. On

voulut profiter de ces diverses ressources; et, comme les eaux étaient beaucoup moins chargées de sel qu'à Salins, il parut nécessaire de les concentrer davantage par un premier moyen d'évaporation. Dans cette vue, trois bâtimens de graduation furent commencés en 1744, entre Lons-le-Saulnier et Montmorot. Ce sont des édifices en charpente, dont l'ensemble offre un développement de plus de treize cents mètres de longueur; ils ont la forme de trois galeries, dont chacune est garnie dans toute son étendue d'un double rang de fascines, posées les unes sur les autres depuis la base jusqu'au comble. Des pompes, que font mouvoir les eaux du *Solvant*, élèvent l'eau salée jusqu'à la partie supérieure du premier bâtiment : là elle se répand d'une extrémité à l'autre, par deux rigoles percées de trous innombrables dans toute leur longueur : l'eau qui s'échappe par toutes ces issues tombe sur les fascines, y dépose, en coulant de branche en branche, les substances calcaires et séléniteuses dont elle est pénétrée, s'évapore en partie, par l'effet de la température de l'air, et tombe plus chargée de sel dans un long bassin, qui occupe toute la partie inférieure de chacun de ces édifices. La même eau est élevée par d'autres pompes sur les fascines d'un second bâtiment de graduation : elle subit trois fois la même épreuve; on la porte ainsi jusqu'à 14 degrés; et c'est dans cet état qu'elle est amenée par un canal jusqu'aux chaudières des salines, où l'action du feu en complette l'évaporation.

L'expérience a fait modifier les anciens procédés de fabrication : au lieu d'avoir des cuites séparées et successives, dans chacune desquelles l'eau s'évaporait complétement avant que le sel fût retiré des chaudières, ce travail n'est plus interrompu; et l'on n'attend pas la fin de l'évaporation avant de recueillir le sel déjà formé dans ces grands récipiens, et d'y introduire d'autres eaux salées qui vont

également y laisser leur dépôt. Ce sel, encore humide, se porte dans les séchoirs, où il se dégage de l'eau qui lui restait.

On a également vérifié qu'il était plus utile de ne pas porter la chaleur de l'eau jusqu'au degré de l'ébullition, et qu'une température plus douce devait favoriser davantage la formation d'un sel bien homogène, et le départ des autres substances que l'eau salée tenait encore en dissolution.

Il se fabrique annuellement dans les salines de Lons-le-Saulnier quatorze à quinze mille quintaux métriques de sel, et le résidu de cette formation fournit encore cinq à six cents quintaux métriques de sulfate de soude.

Cette fabrication entraînait une si grande consommation de bois que l'on reconnut enfin l'avantage d'y suppléer par d'autres combustibles. Depuis quarante ans on fait usage de charbon de terre, tiré des mines de Rives-de-Gier, qui sont éloignées de quarante-six lieues, et situées dans le département de la Loire : le transport en est facilité par une navigation de quarante-et-une lieues : on avait même eu le dessein de la prolonger jusqu'aux salines mêmes par l'établissement d'un nouveau canal, et à l'aide des prises d'eau que la rivière de la Seille aurait pu fournir, lorsque l'administration des salines a conçu le projet de changer et de simplifier le mode de leur exploitation, en cherchant à découvrir les mines de sel qui en étaient le principe et la base.

Des opérations de sondage furent tentées en 1829, près de Montmorot, par M. Bouchet, directeur des salines ; et, quoiqu'il eût fait creuser la terre jusqu'à trois cent soixante-seize pieds, elles ne donnèrent aucun résultat. Ce travail fut repris en 1830 ; mais des éboulemens de terre avaient obstrué la première ouverture : la sonde ne put en suivre la direction ; et l'on fit pendant quelques mois un nouveau creu-

sage qui fut encore abandonné. Enfin une troisième tentative fut commencée au mois de juin de la même année : on la suivit pendant six mois jour et nuit et sans aucune interruption ; il avait été reconnu que cette continuité de travail était le plus sûr moyen de prévenir les éboulemens, et que, pour ne pas être exposé à perdre la trace du sondage, il fallait constamment le diriger en ligne perpendiculaire. M. Bouchet, administrateur aussi éclairé que zélé pour le bien public, était résolu à ne plus abandonner cette entreprise, et à lutter contre tous les obstacles. La sonde n'avançait quelquefois que de trois pouces en un jour; quelquefois elle s'engageait de plusieurs pieds, selon que les couches qu'elle avait à traverser étaient plus ou moins compactes. Quelques infiltrations d'eau se présentèrent par intervalle : elles n'avaient aucun degré de salure, et nul indice ne faisait encore présumer le voisinage immédiat d'une mine de sel, lorsqu'enfin on en découvrit la couche supérieure. La sonde était alors arrivée à une profondeur de trois cent quatre-vingt-dix-sept pieds.

Le problème était résolu, et le succès avait justifié l'entreprise; mais il restait à vérifier le degré d'importance de la découverte. L'opération du sondage fut continuée jusqu'à 108 pieds, sans dépasser le banc de sel que l'on avait rencontré; il parut alors inutile de pénétrer au-delà. L'épaisseur que l'on venait de reconnaître garantissait l'existence d'une mine assez riche pour qu'on pût en entreprendre l'exploitation.

Le sel, broyé par la cuillère de la sonde, et détrempé par un peu d'eau qui s'y était infiltrée dans le cours de l'opération, n'avait d'abord été retiré de la mine que sous la forme d'une pâte plus ou moins consistante, dont la couleur était d'un gris mat, semblable à celle du sel marin; mais on s'est assuré par d'autres moyens d'extraction

qu'il existait dans la mine sous la forme de sel gemme : plusieurs cristaux, qu'on en a tirés sans aucune altération, ont la même apparence que les plus beaux sels des mines de Vic, et ils ne contiennent qu'une centième partie de substances étrangères. Tout porte à croire que ce sel pourra entrer sans aucune préparation dans tous les usages domestiques, si la mine que l'on a découverte a la même pureté dans toute son étendue; mais l'exploitation seule en donnera la certitude : d'autres filons peuvent être altérés par des mélanges. Les mines de Vic ont elles-mêmes offert différentes qualités de cristaux, les uns blancs, d'autres plus ou moins gris, d'autres d'une teinte rougeâtre; et ces deux dernières espèces ont besoin d'épuration.

Lorsqu'on aura creusé des puits pour exploiter la mine de sel récemment découverte près de Lons-le-Saulnier, les opérations actuelles de ces salines viendront à changer; les bâtimens de graduation où il fallait concentrer l'eau des sources salées ne seront plus nécessaires; il suffira d'égruger le sel gemme que l'on aura trouvé pur; il entrera dans le commerce réduit en grains comme le sel de mer, et les moyens de le raffiner et de le blanchir, en soumettant à l'évaporation l'eau dans laquelle on le fera dissoudre, ne seront réservés que pour une partie de la consommation locale, et pour le sel qui renfermerait quelque mélange. Il résultera de ce nouveau procédé une plus grande masse de produits, une moindre consommation de combustibles et beaucoup d'économie dans la main d'œuvre; la nature suppléera au travail de l'homme, et les mines de charbon, les forêts, pourvoiront à d'autres besoins.

Les sources salées de Lons-le-Saulnier pourront elles-mêmes avoir un autre emploi également utile; les élémens de leur composition leur ont fait reconnaître des proprié-

tés salutaires; et l'on s'attachera peut-être au projet d'établir dans cette ville des eaux thermales. L'expérience a constaté que la température de ces sources était toujours supérieure à celle des eaux douces. Lorsque celles-ci n'ont que 10 degrés centigrades, la chaleur des eaux salées peut s'élever à plus de 18 degrés; elle varie dans la proportion de leur salure et par l'effet des autres substances minérales ou gazeuses que ces eaux tiennent également en dissolution. S'il se formait à Lons-le-Saulnier un établissement de ce genre, les nouveaux bains seraient d'autant plus recherchés que les étrangers y seraient attirés et retenus par l'accueil le plus hospitalier, par toutes les commodités de la vie, par la jouissance d'un air salubre et pur, par le voisinage des sites les plus pittoresques. Il est peu de régions si favorisées de la nature; la terre en est fertile; toutes les cultures s'y réunissent; les ondulations du sol diversifient à chaque pas le spectacle de la contrée. Les ruines qui couronnent la cime de ses montagnes font revivre les grands souvenirs du passé; et, si l'on pénètre dans ses forêts profondes, sous les menaçans abris de ses rochers et dans les cavernes solitaires où se cache la source de ses rivières et de ses torrens, quelles beautés majestueuses la nature n'y a-t-elle pas déployées? Elles instruisent le géologue, elles intéressent, elles charment le simple voyageur; elles rassemblent tout ce qui peut faire aimer l'étude et la retraite.

Le succès des tentatives faites près de Lons-le-Saulnier, pour y découvrir des mines de sel, a fait espérer que de semblables recherches pourraient également réussir à Salins. On y a commencé en 1831 les opérations du sondage; et, quoiqu'on soit arrivé à une plus grande profondeur sans rencontrer ce minéral, on espère encore le découvrir; car on présume que les bancs de sel de l'une et de

l'autre vallée doivent être au même niveau, et que, pour atteindre ceux de Salins, où la surface du sol est plus élevée, il faut creuser davantage (1). Cette induction sur l'uniformité du niveau résulte des observations déjà faites sur les mines de sel du département de la Meurthe, dont on a reconnu que les couches appartenaient au même plan.

Si la présence des sources salées indique le voisinage des mines de sel, les recherches faites à Lons-le-Saulnier et à Salins pourraient, par analogie, être essayées sur d'autres points dans les versans occidentaux du mont Jura. Des sources plus ou moins salées s'y rencontrent en différens lieux : le château de la Muire doit son nom à celles qu'on y a découvertes. On en a trouvé d'autres près de Saint-Lothein, qui portait originairement le nom de Salèce. Grozon avait autrefois des salines considérables qui furent supprimées dans le quatorzième siècle ; la grange de la Saulnerie était située dans leur voisinage. Les salines de Tournont subsistèrent depuis 1447 jusqu'en 1516 ; et l'on déclara à cette époque qu'on n'en admettrait plus les sels en concurrence avec ceux de Salins. Le puits salé de Jougne approvisionnait autrefois une partie des hautes vallées du Jura ; et si l'on remonte vers le nord, on trouve d'autres sources salées à Scey-sur-Saône, à Soulces près de Saint-Hippolyte, à Saulnot, près de Lure. Les salines de Saulnot appartenaient autrefois à la principauté de Montbéliard, et on les destinait exclusivement à sa con-

(1) Vingt jours après la lecture de ce Mémoire, j'ai appris, par une lettre de M. Bouchet, qu'à l'époque du 1er janvier 1832, le sondage de Salins était arrivé à 624 pieds sans qu'on eût encore atteint le sel minéral que l'on cherchait. Salins est plus élevé que Montmorot de 176 pieds, d'après les renseignemens qu'on y a recueillis dans les Archives du corps du génie et dans les Mémoires de M. d'Essier, et si ce calcul est exact, il faudra pénétrer jusqu'à 871 pieds pour atteindre un banc de sel qui soit au même niveau que celui dont [illegible] la découverte.

sommation; elles renferment deux puits dont la profondeur est de 50 pieds, et qui sont alimentés par une source et par quelques filets d'eau salifère.

Ne pourrait-on pas juger par la situation de ces différens lieux que les entrailles de la terre recèlent un vaste banc de sel minéral, qui règne dans toute cette région, qui s'étend même au-delà et se prolonge peut-être jusqu'aux mines de la Meurthe? Tout nous atteste qu'il existe dans ce dernier département un grand dépôt de sel gemme. Avant d'en avoir fait la découverte en 1819, on en trouvait les premiers indices dans l'abondance des sources salées qui avaient fait établir les salines de Dieuze, de Moyenvic, de Château-Salins, et qui fournissaient annuellement aux pays voisins plus de sept cent mille quintaux métriques de sel. Les puits de ces salines n'étaient creusés qu'à 40 ou 48 pieds de profondeur, et dans tout le territoire des environs il suffisait de sonder la terre à 50 pieds pour y trouver des eaux salées.

Nous rencontrons des sources semblables dans le département de la Moselle, à Layeune près de Sarguemines, et à Saltzbrun près du confluent de l'Albe et de la Sarre: nous en retrouvons d'autres entre les Vosges et le Rhin, à Soulz, près de Weissembourg; et si nous portons les yeux à l'orient de ce fleuve, si nous remarquons que la découverte des mines de Vic a donné lieu à des recherches et à des résultats analogues dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, dans celui de Bade, dans le Wurtemberg, où l'on a établi des salines depuis 1819, n'avons-nous pas lieu de croire qu'une même couche minérale s'étend sous ces diverses contrées, et qu'elle prolonge ses ramifications vers les salines du district de Merseburg en Prusse, vers celles de Salzbourg, vers celles du Tyrol? N'existerait-il pas aussi entre les salines du Jura, celles de Savoie, celles d'Aigle

dans le canton de Vaud, quelque correspondance de même nature ?

Les observations à recueillir sur la liaison de tous ces faits conduiraient encore à examiner si l'interposition des chaînes de montagnes n'opère pas quelque interruption dans les couches de sel minéral, ou quelque modification dans leur gisement, si les lignes en sont toujours horizontales, ou si elles suivent la déclivité de ces montagnes, si l'action des eaux souterraines qui met une partie des sels en dissolution et qui excave l'épaisseur de leurs bancs, ne contribue pas, en creusant enfin de vastes cavernes, à quelques-uns de ces affaissemens de terre, de ces écroulemens de rochers qui cessent d'avoir un appui. Nous sommes réduits à de simples conjectures sur des phénomènes si importans; et il faudrait, pour résoudre de telles questions, s'appuyer sur un plus grand nombre d'expériences.

Mais il est du moins quelques faits qui nous paraissent constatés, et qui sont la conséquence immédiate des observations rassemblées dans ce mémoire. Le niveau des mines de sel, celui même du fond des puits que l'on a ouverts pour parvenir aux sources salées, sont partout inférieurs au niveau des eaux douces, et l'un et l'autre plan appartiennent à deux couches, à deux régions différentes. Les eaux douces coulent à la surface de la terre, qu'elles sont destinées à rafraîchir, à fertiliser, à couvrir de toute sa parure. Elles n'ont élevé vers le ciel que leurs vapeurs les plus pures; c'est dans cet état qu'elles se condensent en nuages, se résolvent en pluie et retombent sur nos montagnes et nos plaines. La pente des ruisseaux et des fleuves les entraîne jusqu'aux mers; mais le sein de la terre en absorbe une partie, et les eaux qui trouvent à s'infiltrer dans les veines du sol et dans les fentes des rochers vont

former sous nos pieds des réservoirs, des courans souterrains qui se distribuent par mille issues dans les différentes couches de notre globe. Là elles s'imprègnent des sels, des gaz, des oxides minéraux qu'elles rencontrent; elles les tiennent en dissolution, elles s'y modifient; et si les courbures des canaux où elles ont pénétré les ramènent par des siphons naturels jusqu'à la surface du globe, elles y reparaissent avec ces changemens de propriété, de saveur, de couleur, de température, qui constituent nos sources salées, thermales ou minérales. L'origine des eaux fut la même; mais leur circulation souterraine les a changées, en les combinant avec d'autres substances.

Différentes dénominations géographiques peuvent aider à suivre la trace de ces secrètes opérations de la nature; et, pour nous renfermer ici dans l'objet spécial de ce mémoire, nous nous bornerons à rappeler que la plupart des lieux où l'on a découvert des sources salées en ont aussi emprunté leur nom. Saltz-der-Helden dans le Hanovre, Saltzbourg en Autriche, Saltza près de Magdebourg, ont une même origine; les trois villes de Hall, situées dans le Tyrol, dans le Wurtemberg, dans la Prusse occidentale, doivent leur nom aux sels qui s'y fabriquent. On pourrait aisément multiplier les citations : ce mémoire en renferme quelques autres; et si différens lieux dont le nom radical était le même ont cessé d'avoir des salines, c'est que les sources d'eau qui en renfermaient les élémens s'altèrent quelquefois, qu'elles s'infiltrent, changent de cours, et disparaissent. Nos pays en ont offert plusieurs exemples, et quelques sources dont nos ancêtres faisaient usage ne sont plus que des bassins d'eau saumâtre et mélangée, que les troupeaux recherchent encore, et où ils vont se désaltérer.

Si les noms de lieux nous avertissent de la situation de quelques sources d'eau salée, et s'ils peuvent servir de ja

lons à nos recherches, il devient plus facile d'interroger le sein de la terre, à l'aide des cartes qui en représentent la surface. Ce genre d'exploitation conduit encore à d'autres découvertes; et l'on peut, en pénétrant jusqu'aux mines de sel gemme, acquérir une connaissance exacte des couches successives qui nous en séparent.

Cette dernière recherche qui pourra répandre sur la géologie quelques lumières de plus, a été faite avec soin dans les fouilles exécutées près de Lons-le Saulnier. M. le Directeur a reconnu, pendant toute l'opération du sondage, les différentes substances terreuses, siliceuses, calcaires, ou de toute autre nature que l'on traversait successivement; il en a recueilli des échantillons; il s'est rendu compte de l'épaisseur de tous les bancs; et l'échelle comparative qui résulte de ce tableau pourrait être rapprochée des fouilles de même nature que l'on tenterait sur d'autres points.

Ce genre d'observations ne saurait être étranger à nos études géographiques; et nous ne sommes pas tellement bornés par l'institution de notre société à décrire la surface de la terre que nous ne puissions en étudier les couches supérieures, où l'homme puise ses richesses, les matériaux de son industrie, les élémens de son existence. C'est surtout dans ces rapports avec les besoins de l'homme que la connaissance de la terre nous intéresse. Embrassons la géographie sur tous les points; mais ramenons-en spécialement l'étude aux phénomènes qui ne nous sont pas étrangers. L'homme aime à se retrouver dans tous les tableaux qui lui sont offerts; et il convient de ne jamais le séparer de ce vaste domaine dont il a l'empire.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-Verbaux des Séances.

Séance du 20 janvier 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Le Brun, directeur de l'imprimerie royale, écrit à la Société en réponse à la demande qu'elle a adressée à M. le garde des sceaux dans le but d'obtenir l'impression gratuite de son Bulletin et de son recueil de mémoires.

M. Warden annonce la mort de M. le docteur Mitchill, correspondant de la Société; il annonce en même temps que la rédaction de sa notice biographique sera rédigée par M. Dehay, naturaliste et beau-frère du docteur Mitchill.

Un anonyme écrit d'Alais relativement au mémoire supplémentaire à son nivellement des Cévennes adressé à la Société pour concourir au prix proposé sur les nivellemens barométriques de la France.

M. Spencer Smith écrit à la Société pour lui offrir un discours académique sur le règne de Henri VII, roi d'Angleterre.

M. Corabœuf communique une réclamation de M. le colonel Brousseaud, au sujet de plusieurs déterminations géographiques insérées dans le troisième volume du recueil des mémoires. Il sera donné communication de cette lettre à M. Bruguière, auteur du mémoire.

M. Adrien Latache écrit à la Société pour lui exprimer le désir d'être adjoint au voyageur français qui se propose d'entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

M. Jomard annonce qu'il a reçu de M. Mimant, consul général de France en Égypte, le premier bulletin officiel de l'armée égyptienne en Syrie et la relation authentique des ravages du choléra-morbus en Égypte, comprenant les diverses périodes de la maladie, c'est-à-dire sa naissance, ses progrès et son déclin, depuis le 31 juillet 1831 jusqu'au 15 octobre dernier. Ces notices seront communiquées à la Société.

M. Douville annonce, d'après la gazette littéraire de Londres, le prochain départ de deux Anglais, MM. Cotthurst et Tyrwhitt, pour le centre de l'Afrique. Leur but est de débarquer à l'embouchure du Bénin à Bonny ou au vieux Calabar, et de pénétrer immédiatement de là dans l'intérieur. Ils n'ont point l'intention d'explorer le lac Tchad, mais de s'avancer, dans la direction du nord-est, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré le Bahr-el-Abiad, et de tracer ensuite le cours de cette rivière depuis sa source jusqu'à son embouchure. Ils partent à leurs propres frais; le gouvernement leur accorde cependant le passage à la côte d'Afrique sur un bâtiment de l'état, et leur confie quelques instrumens scientifiques. La Société géographique de Londres facilite leur voyage de tous ses moyens.

M. Ch.-Ed. Gays, récemment arrivé de la Syrie à Paris, communique une note sur sa traversée des côtes de Syrie à Marseille; il a vu l'île Ferdinando dont les éruptions continuaient encore à l'époque de son passage; il annonce quelques détails sur l'intérieur de la Syrie.

M. d'Urville lit une notice sur les îles du grand Océan et sur l'origine des peuples qui les habitent; il indique dans cette notice les divisions dont il croit susceptibles les terres répandues dans l'Océanie; divisions différentes de celles qu'a proposées M. Rienzi dans la communication qu'il a faite à la dernière séance. (Voyez page 1.)

M. Roux de Rochelle lit un mémoire sur un voyage de navigation de New-York au Havre.

M. d'Avezac communique une note nouvelle sur les établissemens anglais de la Gambie, menacés par les populations mandingues du voisinage; sur l'intervention active du brick français *la Bordelaise*, et sur les secours fournis par nos établissemens du Sénégal.

Deux mémoires sont adressés à la Société pour le concours de 1832 : l'un est destiné à concourir au prix relatif à l'origine *des races nègres asiatiques*, et l'autre est un supplément au nivellement des Cévennes adressé au concours de 1831.

MM. d'Urville, Douville, Eyriès, Roger et Warden sont nommés commissaires pour l'examen du premier mémoire; et MM. Bonne, Corabœuf, Denaix, Girard et Haxo, pour l'examen du second.

M. le président rappelle la nécessité urgente qu'il y a de nommer un nouveau comité du Bulletin, et propose à la commission centrale de procéder à cette élection; sur la proposition de M. Bonne de confier à l'ancien comité la publication du Bulletin de janvier : la commission centrale renvoie cette nomination à la prochaine séance.

M. d'Avezac, secrétaire de la section de comptabilité, donne communication du projet de budget pour l'exercice 1831-1832, et il le dépose sur le bureau pour être discuté dans la prochaine séance.

MM. Bonne et Barbié du Bocage aîné sont invités à vouloir bien rendre compte, le premier des *Transactions* de la Société royale de Londres (1831, deuxième partie); et le second, de la *Carte des environs de Marseille*, offerte par M. Delaveau, géomètre du cadastre.

Séance du 20 janvier 1852.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre du commerce et des travaux publics écrit à la Société qu'après le vote du budget il examinera, avec toute l'attention qu'elle mérite, la demande qu'elle lui a adressée dans le but d'obtenir les encouragemens nécessaires pour continuer avec succès le cours de ses utiles travaux.

M. Bianchi propose, au nom de M. Blaque, l'échange du *Moniteur Ottoman* avec le Bulletin de la Société, accepté.

M. le secrétaire général donne lecture du premier bulletin de l'armée de Syrie, adressé par M. Mimaut, consul-général de France au Caire et communiqué à la Société par M. Jomard.

M. Bianchi propose d'adresser à M. le chevalier d'Erco une série de questions sur le Levant, où il a le projet de se rendre incessamment.

M. Warden offre à la Société, au nom de M. David Hosack, les mémoires de M. de Witt Clinton; il est prié de vouloir bien en rendre compte, et d'entretenir la Société des travaux de feu le docteur Mitchill, décédé aux États-Unis.

D'après le désir du même membre, M. Roux veut bien se charger de rendre compte des mémoires sur Sébastien Cabot, offerts à la Société par M. Warden.

M. le colonel Corabœuf fait hommage de son mémoire sur les opérations géodésiques des Pyrénées, et la comparaison du niveau des mers, inséré dans la collection des mémoires de l'Institut.

MM. Lapie père et fils font aussi hommage d'une nouvelle livraison de leur atlas universel.

M. Douville fait observer que ces géographes ont indiqué sur leur carte d'Afrique la route qu'il a suivie, et il réclame contre l'inexactitude de ce tracé, attendu qu'il donne une idée erronée de son voyage dans le centre de l'Afrique équatoriale; il demande que sa réclamation soit insérée au procès-verbal.

M. le ministre des affaires étrangères adresse à la Société la suite du voyage pittoresque dans l'ancienne France (Auvergne).

M. le chevalier de Couessin communique à la Société une notice sur ses voyages de circumnavigation.

La commission centrale procède, au scrutin, à la nomination de cinq commissaires pour juger le concours relatif à la découverte la plus importante en géographie : ce sont MM. Brué, Corabœuf, d'Avezac, Eyriès et Warden.

Conformément à l'article 2 du réglement supplémentaire, la commission procède à l'élection de plusieurs membres adjoints, et décide que le nombre des membres sera de six. MM. Béraud, Caplin, Daussy, Peytier, Poulain et Rifaud, sont élus membres adjoints.

Après diverses observations sur la composition du comité du Bulletin, la commission fixe à douze le nombre des membres qui doivent former ce comité; la nomination est renvoyée à la prochaine séance. Les membres seront avertis par une convocation spéciale.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 janvier 1832.

M. Desjardins-Fontvanes.

Séance du 20 janvier.

M. Daussy, ingénieur hydrographe en chef au dépôt de la marine.

M. le chevalier d'Erco.

Ouvrages offerts a la société.

Séance du 6 janvier 1832.

Par la Société royale de Londres : *Transactions de cette Société* pour 1831 ; deuxième partie.

Par M. Delaveau : *Plan de la ville de Marseille et de la totalité de son territoire*; 4 feuilles.

Par M. Graberg de Hemso : *Cenni statistici e geografici della regenza di Algeri*; Milan 1830, 1 brochure in-8°. — *Storia del commercio frà il Levante e l'Europa, opera del sig.* G.-B. Depping (analyse). — *Tableau de l'Égypte et de la Nubie et des lieux circonvoisins*, etc.; par J.-J. Rifaud (analyse).

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*; cahiers de decembre et janvier.

Par le directeur : *Revue Encyclopédique*; cahiers d'octobre et novembre.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*; cahiers de septembre et octobre.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico économique*; cahier de décembre.

Par M. Spencer Smith : *Coup d'œil historique sur l'Angleterre depuis* 1485 *jusqu'en* 1509; une brochure in-8°.

Par le directeur : Plusieurs numéros du *Courrier de la Grèce.*

Séance du 20 *janvier.*

Par M. le ministre des affaires étrangères : *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (Auvergne, livraisons 1 à 40).

Par MM. Lapie père et fils : 17e livraison de leur *Atlas universel.*

Par M. Warden : *Mémoires de M. de Witt Clinton*, *par* M. de Hosack; 1 volume in 4°.

Par M. Corabœuf : *Mémoires sur les opérations géodésiques des Pyrénées et la comparaison du niveau des mers ;* une brochure in 4°.

Par M. Blaque : Plusieurs numéros du *Moniteur ottoman.*

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Voyage *de MM. Michaud, Callier et Stamaty en Orient.*

(Lettre de M. Michaud, de l'Academie française.)

Depuis mon retour en France, j'ai appris la mort de plusieurs de mes compagnons de voyage que j'avais laissés en Asie; ils étaient dans la fleur de la jeunesse, pleins d'ardeur et de force. Qui aurait pu croire, en nous voyant partir, que je devais leur survivre; et que le soin d'honorer leur mémoire était réservé à mes cheveux blancs! Je dois surtout déplorer la perte récente d'un jeune martyr de la science, M. Stamaty, mort à Alep dans le mois de septembre dernier. En attendant de plus amples renseignemens sur son voyage à travers l'Asie-Mineure, je ne peux mieux recommander son nom au souvenir et aux regrets du public qu'en rappelant ce que je connais déjà des courses et des travaux qui lui ont coûté la vie.

MM. Stamaty et Callier, officiers ingénieurs, avaient été nommés par M. le maréchal Bourmont, alors ministre de la guerre, pour faire avec moi le voyage d'Orient; outre la mission générale qu'ils avaient reçue de parcourir des pays peu connus jusqu'ici des géographes, ces jeunes officiers devaient m'aider à suivre les traces des croisés sur les chemins d'Antioche et de Jérusalem. Au mois d'octobre 1830, nous partîmes presque en même temps de Constantinople, et prenant des routes différentes, nous nous promîmes de nous retrouver à Smyrne. MM. Callier et Stamaty allaient visiter les contrées qui formaient au-

trefois la Phrygie-Epicteïus, la Lydie, la Mysie et la Bythinie. Leur excursion ne pouvait manquer d'avoir d'utiles résultats pour la géographie des croisades et pour la géographie en général. On en jugera par la lettre qu'ils m'écrivirent trois semaines après leur départ de Constantinople.

« De Scutari à Nicée, nous avons visité les montagnes et les défilés qui ont dû servir de passage à ces populations, dont l'Europe, au moyen âge, inonda l'Orient. Eloignés de Constantinople par Alexis, les croisés ne purent gagner la ville de Nicomède que par les montagnes, ainsi que l'observe Guillaume de Tyr. De là, conduites par Pierre l'ermite et Gauthier *sans avoir*, ces masses allèrent se fondre sous le fer de Soliman, entre le golfe de Nicomédie et celui de Maudania. C'est dans cette partie que le moyen âge réclame des documens géographiques; Civitot, Hélénopolis, le château de Xérigordus, le fleuve Draco, sont autant de noms qui ont besoin d'être placés pour concilier les récits d'Anne Commène avec les chroniques latines. Nous avons employé quelque temps à étudier cette langue de terre. A l'est, nous avons porté notre attention sur le cours du Sangarius, qu'il est si difficile de suivre au milieu des rochers élevés qui l'encaissent et des belles vallées qu'il arrose; nous avons reconnu Lefké, l'ancienne Leucæ, située dans une de ces vallées, dont l'aspect est des plus remarquables. Sa position sur le Sangarius, près de l'endroit où il reçoit les eaux du Gallus, faisant encore l'objet des discussions de la Société de géographie de France, demandait à être déterminée.

» L'explication des événemens du siége de Nicée, qui, comme fait militaire, ne pouvait manquer de nous interesser, réclamait encore une connaissance complète des lieux, que nous avons acquise en les parcourant avec soin.

» De Nicée à Eski-Chehr nous avons rencontré les armées de Godefroy et de Bohémond; nous aimions à voir les récits parfois obscurs des vieilles chroniques s'éclaircir sur les lieux qu'elles décrivent souvent avec vérité. L'immense plaine de

Dorylée nous retraçait la plus glorieuse victoire des premiers croisés. Nous n'avons pas vu sans émotion cette terre où tant de Français ont succombé et reposent loin de leur patrie. Nous avons cru reconnaître parmi quelques tumuli celui qui recouvre les restes du frère de Tancrède.

» Après avoir pénetré plus avant dans la Phrygie-Epictetus, au milieu des contrées que nous désirions reconnaître, nous avons visité Kutayé, dans la vallée du Thymbrius. Nos recherches nous ont ensuite conduits dans une vaste et belle plaine où nous avons trouvé des ruines remarquables. Sans entrer dans aucun détail à ce sujet, nous nous bornerons ici à dire que ces restes précieux appartiennent à l'ancienne Aïzania. Nous avons recueilli un grand nombre d'inscriptions et quelques médailles; nous les devons presque toutes aux fouilles que nous avons faites. La position de cette ville est bien différente de celle que d'Anville lui assigne : quelques observations astronomiques, que le temps nous a permis de faire, l'ont rectifiée.

» En quittant Aïzania, nous nous sommes dirigés au nord sur les montagnes que nous avions principalement pour but d'explorer : elles forment au sud-ouest de l'Olympe un bassin immense et hérissé de contreforts d'une structure difficile à suivre : les principaux affluens du Rhyndacus et du Macestus se forment au milieu de ces chaînes élevées qui séparent le bassin de la Propontide de celui de la mer Egée. Nous avons long-temps erré au milieu de monts escarpés et de vastes forêts, où quelques vallées fertiles et semées d'un grand nombre de villages contrastent parfois avec l'aspect général du pays. Nous n'avons quitté ces contrées qu'après en avoir esquissé l'ensemble, si difficile à saisir au milieu de ces formes embarrassées. Cet examen prolongé nous a valu la découverte de plusieurs ruines, où nous avons trouvé des inscriptions qui nous permettront sans doute de replacer les noms de ces restes anciens. Après avoir quitté les sources du Rhyndacus et celles du Macestus, nous sommes entrés dans le bassin de

la mer Egée, qui se termine à l'est par de nouvelles chaînes, dans lesquelles le Caïcus, l'Hyllus et l'Hermus prennent leur source. Le premier de ces fleuves verse ses eaux dans le golfe d'Elœa, non loin de Pergame, et les deux autres, reunis dans la plaine de Magnésie, vont se jeter dans le golfe de Smyrne. Le mont Temnus, qui élève ses sommets arrondis au-dessus de Kirk-Agach, forme la séparation des deux vallées. »

MM. Stamaty et Callier avaient ainsi fait une excursion de plus de trois cents lieues. Pour moi, je faisais dans le même temps une course moins étendue et moins pénible. Je m'embarquai sur la Propontide avec M. Poujoulat, jeune écrivain, plein de talent et de zèle, et nous visitâmes les points les plus importans de la côte d'Asie, depuis Cyzique jusqu'à la Troade. Nous reconnûmes l'embouchure de l'Æsepus et du Granique, l'emplacement et les ruines de Priapus, de Parium, de Percote, d'Abydos. Les villes de Gallipoli et de Lampsaque attirèrent aussi notre attention. En saluant les tombeaux d'Achille et de Patrocle, nous nous rappelâmes que nous avions visité, quelques mois auparavant, l'emplacement de l'ancienne Troie. Circonstance digne de remarque! nous y avions passé les journées des 27, 28 et 29 juillet 1830, relisant l'Iliade et le second livre de l'Énéide, sur les lieux même qui virent la chute et les infortunes de Priam et de sa famille. Nous ne déplorions alors que des malheurs imaginaires!... Je reviendrai ailleurs sur notre séjour dans la Troade.

Ténédos est en face de la côte de Troie, *in conspectu Tenedos*; nous débarquâmes dans cette île, qui n'a conservé de l'antiquité homérique que son nom; nous descendîmes ensuite au cap Baba, l'ancien Lectos, dans l'île de Mételin, si remplie de souvenirs poétiques, et sur la

côte d'Adramit où nous vîmes les ruines d'Assos, trop peu connues des voyageurs européens. Poussés par la tempête dans le port *Olivier*, dont le bassin présente l'aspect pittoresque d'un lac de la Suisse, nous remîmes en mer le 5 novembre, et nous arrivâmes le même jour à Smyrne. Quoiqu'on approchât de l'hiver, le soleil de l'Ionie brillait encore de tout son éclat; nous profitâmes des beaux jours pour faire quelques courses sur le mont Pagus, aux rives du Mélès, et pour suivre vers le Méandre la marche de l'armée française de Louis VII, se dirigeant vers Satalie. Un jour que nous revenions du mont Sipyle, où nous avions été voir le tombeau de Tantale et les restes d'un temple de Cybèle, je retrouvai, en rentrant dans mon logement, MM. Callier et Stamaty qui venaient d'arriver à Smyrne. Ce fut pour nous une grande joie de nous retrouver ainsi après une longue séparation. Que de questions nous avions réciproquement à nous faire! que de choses curieuses nous avions à nous raconter! Je n'épargnais pas les détails sur les pays que j'avais parcourus; de leur côté, mes compagnons de voyage ajoutaient beaucoup de notions importantes à la lettre qu'ils m'avaient écrite. Nous passâmes ainsi plusieurs jours, tout occupés de nos souvenirs et de ce qui nous restait à faire pour achever une entreprise si heureusement commencée.

Il fallut de nouveau nous séparer; je m'embarquai sur la gabarre *la Treite*, dans les premiers jours de décembre, et je laissai à Smyrne mes deux compagnons de voyage, avec le projet de traverser la Caramanie, et de venir me joindre à Jérusalem. Pourquoi faut-il que de si chères espérances n'aient pu s'accomplir, et que nous soyons restés séparés pour toujours? Notre voyage par mer fut souvent contrarié par les vents du midi; nous restâmes long-temps en présence de Chio, où nous apercevions sur la rive les

ravages de la guerre civile; devant Samos, où nous pûmes voir encore les ruines du temple de Junon. Le mont Myscale, les îles de Nicarie, de Naxos, de Patmos, de Paros, de Nio, paraissaient tour à tour devant nous, et nous présentaient les spectacles les plus pittoresques de la nature, ou les souvenirs animés de la mythologie et de l'histoire. Nous descendîmes à l'île de Cos, qui montre encore sa fontaine d'Hippocrate et son vieux platane, qui a vu deux cents générations d'hommes sous son ombrage.

Nous passâmes quelques jours sur la côte d'Asie, où les voyageurs vont visiter les belles ruines d'Halicarnasse et le château de *Boudroum*, où se montrent, confondus sur les murailles, les croix et les armoiries des chevaliers de Saint-Jean, quelques versets du Coran, et des bas-reliefs du tombeau de Mauzole. Nous nous arrêtâmes à l'île de Rhodes, pour voir la rue des Chevaliers, le palais de l'île Adam, les bastions de France, d'Italie et d'Auvergne, et dans l'île de Chypre, si célèbre dans l'antiquité par le culte des Grâces, et devenue dans le moyen âge un royaume florissant, fondé par les croisades. Si je publie jamais la relation de mon voyage, je parlerai avec détails de la ville et de la plaine de Saint-Jean-d'Acre, où se livrèrent tant de combats, de la montagne du Carmel, des ruines de Césarée, des plaines de Jaffa et de Ramla, et surtout de Jérusalem, la ville de David et de Godefroy de Bouillon. Nous parlerons aussi de Damas et d'Antioche, des montagnes du Liban, visitées par M. Poujoulat, et des rives du Nil, des champs de *Mansourah*, que j'ai parcourus, Joinville à la main.

Toutes ces courses m'ont retenu plus de cinq mois, et pendant tout ce temps, je n'ai reçu aucune nouvelle de MM. Stamaty et Callier; je suis parti d'Alexandrie au mois de mai, et je suis resté près de deux mois à Malte.

sans savoir si mes deux compagnons de voyage avaient pris la route de la Syrie, ou s'ils avaient dirigé leur course vers Bagdad et les rives de l'Euphrate, qu'ils avaient aussi le projet de visiter. Ce n'est qu'à mon arrivée en France, au mois d'août, que j'ai enfin reçu une lettre écrite à la fin de juin et datée de Kara-Hissar, sur la route de Smyrne à Angora. M. Stamaty m'écrivait que lui et son compagnon se portaient bien, et qu'ils allaient traverser les chaînes du Taurus, pour se rendre en Syrie. Au mois d'octobre, on reçut une autre lettre, datée d'Angora, 25 août, dans laquelle nos deux voyageurs donnaient un aperçu général de leur itinéraire. Voici quelle avait été leur marche.

Angora, ce 25 août.

« Depuis notre départ de Smyrne, nous avons dû renoncer à toute espèce de relations avec l'Europe, et nous étions dans l'impossibilité de faire parvenir de nos nouvelles. L'intérêt qu'inspirent des pays inconnus, où il est difficile de pénétrer, a long-temps prolongé notre séjour au milieu des contrées barbares et séparées en quelque sorte du monde entier. Notre arrivée à Enguri (Angora), après des marches longues, pénibles, hérissées de mille difficultés, était devenue urgente pour notre caravane. Nous avons eu le malheur de perdre un de nos hommes dans notre voyage chez les Kurdes. Il serait bien difficile de nous suivre au milieu des provinces que nous avons traversées, parce qu'aucune carte connue ne représente assez exactement ce pays : et nous ne voulons pas nous exposer à perdre le fruit de nos travaux en les envoyant aujourd'hui en France. Dans nos précédens voyages, nous avions étudié avec soin tout le pays compris entre les rives de la Propontide, de la mer Egée, du Timbrius et de l'Hermus, anciennement connu sous la dénomination de Bithynie, de Phrygie Epictetus, de

Mysie et de Lydie. C'est au sud-est de ces contrées que nous avons repris le cours de nos investigations; nous les avons poussées depuis les chemins du Tmolus, du Messoys et du mont Dindymène, jusqu'aux monts Emis-Dagh et aux vastes bassins qui s'étendent sur le plateau de l'Asie-Mineure. De là nous avons regagné le mont Adoreus, et les affluens du Sangarius qui nous ont conduits à Enguri. »

Nos deux voyageurs avaient suivi le cours du Caïstre, de l'Hermus et du Méandre ; le cours de ces trois fleuves n'était que très-imparfaitement connu. Ils placent la source du Méandre au pied du mont Dindymène. Dans leur course savante et laborieuse, ils ont pu reconnaître la Galatie et la partie de cette colonie gauloise occupée par les *Tectosages*. Le besoin de retrouver les traces de l'antiquité, et de faire des découvertes utiles, leur avait fait suivre des directions nouvelles. Des inscriptions qu'ils ont copiées soigneusement aideront les savans à replacer plusieurs villes qu'on avait oubliées, telles qu'Ipsus, à laquelle se rattache le nom d'Alexandre, et Sidana, l'une des cités les plus florissantes de l'ancienne Phrygie. Au nord de la Lycaonie et du Castopalus, ils ont pu suivre, avec Tite-Live, la marche et les combats du consul Manlius contre la cavalerie galate. Ils ont souvent rencontré sur leur route les dix mille, et plus d'une fois ils ont eu quelque peine à concilier les distances citées par Xénophon avec le témoignage des plus grands géographes. La direction qu'Arien fait suivre au vainqueur de Darius, quoique très-sinueuse, leur a offert en général moins d'incertitudes et de contradictions.

En recherchant ainsi les restes de l'antiquité, MM. Stamaty et Callier ne négligeaient point de suivre les armées des croisés : la route qu'ils avaient suivie pour arriver à Ancyre, et qu'ils devaient suivre pour se rendre à Césarée,

était celle qu'avait prise cette multitude d'Aquitains, de Français et de Lombards, qui, sous la conduite du comte de Poitiers, du comte de Blois, etc., étaient partis d'Europe dans l'année qui suivit la conquête de Jérusalem. Cette multitude, après avoir dépassé *Ancyre* et les défilés de la *Paphlagonie*, fut attaquée et détruite par les Turcs au-delà de *Gangras*, dans une plaine située entre le mont *Adoreus* et le fleuve *Halis*, à deux ou trois journées de *Sinope*. Deux autres troupes de pélerins qui suivaient la première, au lieu de se diriger vers *Gangras*, remontèrent le Halis, et périrent misérablement entre *Stancon* et *Ercley* ou *Héraclée*, dans des lieux tout-à-fait ignorés aujourd'hui de la géographie et de l'histoire.

En résumant la marche des croisés, on trouve qu'ils traversèrent l'Asie-Mineure dans toutes les directions, et que cette vaste région n'a pas une plaine, une vallée, un chemin qui n'ait été marqué par quelques revers ou quelques victoires des soldats de la croix. Dans la première croisade, la grande armée des pélerins conduite par Godefroy de Bouillon, Raimond de Saint-Gilles, les deux Robert, etc., après avoir vaincu les Turcs à Dorylée, s'avança dans la Pisidie et la Lycaonie : quelques corps, détachés de cette armée, marchèrent vers la Cappadoce, et s'emparèrent de plusieurs villes ; d'autres, commandés par Tancrède et Baudouin, parcoururent la Cilicie, et se rendirent maîtres de Mamistra, d'Adana, de Tarse et d'Alexandrette. Le gros de l'armée poursuivit sa marche par Iconium, par Héraclée, et, traversant le territoire de l'ancienne Tyane, franchit la seconde chaîne du Taurus au-dessus de Coxon et de Marache ; elle n'avait de là qu'une journée de marche pour arriver sur les rives de l'Oronte et dans la vallée d'Antioche. Les armées de la seconde croisade prirent d'autres chemins. L'armée des croisés

allemands, que conduisait Conrad II, partie des rives du Bosphore, s'avança vers la Lydie, et suivant des guides infidèles, marcha de Laodicée vers les frontières de la Galatie, où, vaincue par la faim, elle tomba presque tout entière sous le fer des barbares; on ne peut savoir avec précision les lieux qu'elle parcourut, les combats qu'elle eut à soutenir; seulement les chroniques contemporaines nous disent qu'il ne resta que la dixième partie d'une multitude infinie de fantassins et soixante et dix mille cavaliers armés de cuirasses. L'armée française de Louis VII se rapprocha, dans sa marche, des côtes de la Propontide et de la mer Egée, arriva à Pergame sur le Caïcus, passa par Smyrne, campa dans la plaine d'Ephèse, traversa le Méandre près de Magnésie, prit des vivres à Laodicée, fut surprise et battue par les Turcs, dans les montagnes voisines du Lycus, et continua sa route, au milieu d'obstacles et de périls sans nombre, jusqu'à Satalie, où elle s'embarqua pour Antioche.

Dans la troisième croisade, les croisés français et anglais s'étaient rendus par mer en Syrie. La seule armée des Allemands, sous la conduite de Frédéric Ier, prit la route de terre, comme dans les expéditions précédentes. Elle passa l'Hellespont à Gallipoli. Cette armée, laissant à sa droite le mont Ida et l'ancien pays de Troie, à sa gauche le mont Olympe, se dirigea vers *Philadelphie*, en traversant plusieurs villes dont nous cherchons vainement sur la carte les noms cités par les chroniques du temps. Parvenue à Laodicée, elle remonta le cours du Méandre et marcha ensuite par *Philomelium*, *Finimis* et le *lac des Salines*, vers *Iconium*, qu'elle prit d'assaut sur les Turcs. De là, s'avançant vers la petite Arménie à travers des montagnes inaccessibles, elle arriva à Laranda et Séleucie, où Frédéric Barberousse se noya dans le Sélef. Un chro-

niqueur allemand, qui suivait cette armée, nous dit que Virgile et Homère ne pourraient suffire à décrire les combats qu'elle eut à livrer, les misères qu'elle souffrit dans sa marche. Cinq mille hommes, restés d'une armée florissante, purent à peine arriver devant Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, assiégée alors par Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste.

On sait combien il est difficile, aujourd'hui, de suivre la marche de toutes ces armées. La première difficulté vient de l'obscurité des chroniqueurs, qui défigurent les noms des villes et qui ne désignent que très-vaguement les lieux dont ils parlent; ajoutez à cela que les Turcs, à mesure qu'ils se sont rendus maîtres du pays, ont changé toutes les dénominations, et qu'on ne retrouve plus ni l'Asie-Mineure de l'antiquité, ni celle des derniers temps de l'empire grec. La seconde difficulté et la plus grande sans doute est dans les périls et les obstacles de toute espèce que doivent rencontrer les voyageurs, à travers des pays si peu connus et si peu fréquentés. Les contrées que devaient parcourir MM. Callier et Stamaty sont au moins aussi barbares qu'elles l'étaient au temps des croisades; les chaînes du *Taurus* et les rives du Halis n'ont pas moins de dangers pour les voyageurs modernes qu'elles n'en eurent pour les pèlerins du moyen âge. Écoutons ici nos deux officiers ingénieurs.

« Le but principal de notre voyage actuel était de visiter les parties inexplorées de la Phrygie et de la Cappadoce, qui s'étendent depuis Kara Hissar jusqu'à Césarée. Tous les renseignemens que nous avons puisés dans le pays se sont accordés à nous faire regarder la chose comme impossible. Les Kurdes ont établi leurs tentes depuis le mont Emis Dagh jusqu'au Kisil Ermak, et répandent la terreur dans toutes ces contrées. Ils profitent de l'extrême vitesse

de leurs chevaux pour fondre à l'improviste et avec la rapidité de l'eclair sur ceux qui ont l'imprudence de s'engager au milieu d'eux. C'est toujours la nuit qu'ils font leurs attaques au nombre de 80 à 100. Tantôt ils s'approchent armés de longues lances qu'ils manient avec une extrême adresse, tantôt ils tirent de très-loin et avec une justesse surprenante. Le pacha de Konièh a vainement essayé de les réduire en dernier lieu ; ses troupes ont été battues ; et tel a toujours été le sort des entreprises de la Porte contre ces peuples nomades. Leurs tentes sont au nombre de 20,000, ils ne reconnaissent le grand-seigneur que selon leurs caprices. Nous sommes parvenus cependant à pénétrer parmi eux, et nous avons échappé pendant plusieurs jours à leur surveillance. Nous ne rencontrions de tous côtés que des ruines de villages saccagés, et quelques malheureux qui nous disaient leurs pertes récentes. Au milieu de ces pays dévastés, nos guides ont refusé de nous suivre, et malgré toute l'avidité des Turcomans, nos offres d'argent n'ont pu les séduire. C'est donc seuls, sans guides, sans escorte, sans renseignemens, que nous nous sommes avancés au milieu des plaines onduleuses et coupées de ravins, où les eaux, circulant et formant mille marais, nous renfermaient dans des labyrinthes. Mais nous avons pris le parti de nous tenir constamment sur les hauteurs pour découvrir au loin. Ce moyen nous a réussi. Toutefois notre marche a moins été un voyage qu'une véritable opération de guerre. Tous les soirs nous nous retranchions derrière les rochers : chacun veillait à son poste jusqu'au jour, décidés à profiter autant que possible de notre position pour nous défendre. Nous avons eu le bonheur de n'être surpris qu'une seule fois. Des Kurdes, les uns à pied, les autres à cheval, entouraient déjà nos chevaux et notre bagage ; mais sur notre bonne contenance et grâce à l'obscurité qui dissimulait notre nombre, ils se sont retirés sans nous attaquer. Un

de nos hommes, qui a eu l'imprudence de s'éloigner, n'a plus reparu. »

En relisant cette relation où MM. Stamaty et Callier nous racontent avec simplicité tout ce qu'ils ont éprouvé dans leur excursion, ne croirait-on pas entendre des croisés du vieux temps parlant de tout ce qu'ils avaient souffert dans le pèlerinage de Jérusalem? Ne sont-ce pas toujours les mêmes déserts semés de périls, les mêmes chemins à travers les précipices, les mêmes peuples barbares? Encore faut-il ajouter que la peste était à peine connue au temps des croisades, et que maintenant ce fléau occupe toutes les avenues de la Syrie et de l'Asie-Mineure. L'état présent de ces contrées lointaines, et le souvenir de tant de malheurs arrivés autrefois aux croisés, me donnaient de tristes pressentimens sur le sort de nos deux amis; je les suivais d'un œil inquiet sur la carte, lorsque j'ai reçu d'Alep la lettre suivante qui n'a que trop justifié mes craintes :

Alep, le 12 septembre 1831.

« Monsieur,

« Depuis votre départ de Smyrne, nous avons souvent desiré avoir de vos nouvelles et vous donner des nôtres, mais ne sachant ni les uns ni les autres où nous pouvions être, nous nous sommes condamnés au même silence. Nous vous avons cependant adressé en Egypte un aperçu du voyage sur lequel vous nous aviez demandé quelques détails. Des pluies interminables nous ont retenus tout l'hiver à Smyrne, et malgré notre envie de partir au plus tôt, nous n'avons pu nous mettre en route que long-temps après vous. La peste qui ravageait toute la côte de la Caramanie vint ensuite changer nos projets, et nous partîmes pour visiter l'intérieur de l'Asie Mineure que nous ne de-

vions voir d'abord qu'à notre retour. Dans l'exploration de ces contrées inhospitalières, nous avons dû renoncer à toute relation avec la France.

» L'intérêt que vous nous avez souvent témoigné et celui que vous prenez naturellement à nos recherches nous faisaient un devoir de vous parler de nous et de nos travaux ; nous ne l'avons jamais oublié. Un silence aussi long vous aura peut-être donné des inquiétudes que nous avions l'espérance de dissiper en arrivant ici, mais Dieu ne l'a point voulu ainsi : il m'a imposé le devoir le plus triste à remplir, puisque je dois vous faire part d'un événement qui m'a bien cruellement affligé, et qui vous causera sans doute aussi quelque chagrin. Mon malheureux ami n'est plus ; il vient de succomber, après une maladie de peu de jours, aux fatigues et aux privations de tous genres que nous avons éprouvées dans dans le cours d'un voyage des plus pénibles et des plus dangereux. J'entreprendrai en vain de vous dire les maux que nous avons constamment soufferts et les périls auxquels nous avons si souvent été exposés ; ils sont vraiment indicibles. L'etat d'affaiblissement dans lequel m'ont jeté tant de souffrances et la perte subite de mon pauvre compagnon d'infortune ne me permettent pas d'ailleurs de vous entretenir maintenant d'un sujet où j'aurais trop à dire pour mes forces. Je dois me borner à vous assurer que nous n'avons jamais perdu de vue les recherches qui vous intéressent, et que nous nous y sommes toujours livrés avec le désir et l'espérance de faire tout ce qu'il faudrait pour éclaircir les faits appartenant à la géographie des croisades, sur lesquels les chroniques du moyen âge se sont si vaguement expliquées. Nous avons pu réunir un grand nombre de documens qui seront sans doute pour vous, monsieur, de quelque importance. J'ai l'espoir qu'avant peu je serai assez bien rétabli pour parler de notre voyage. »

C. Callier

Je ne puis exprimer la douleur que j'ai ressentie à la lecture de cette lettre; je ne connaissais point M. Stamaty avant mon voyage en Orient; mais les rapports qui s'étaient établis entre nous m'avaient fait connaître la noblesse de ses sentimens, la franchise de son caractère; j'avais pu apprécier l'étendue de ses connaissances, son zèle pour les découvertes, qui lui faisait braver tant de fatigues et de périls, et cette passion du savoir qui l'a conduit au trépas. Une carrière brillante s'ouvrait devant lui, et sans doute quelque gloire était réservée à son nom. De tant d'espérances, de tant de travaux, il ne reste plus rien qu'un souvenir de l'amitié et un tombeau près d'Alep. Que les voyageurs du moins s'arrêtent devant ce tombeau, et qu'ils donnent une larme à l'infortuné jeune homme qui, pressé par l'ardeur de s'instruire, quitta sa famille et sa patrie pour parcourir des pays inconnus, et se dévoua corps et bien à la recherche de la vérité et aux progrès de la science.

La perte de M. Stamaty n'est pas la seule qui m'ait été sensible; en recevant l'affligeante nouvelle d'Alep, j'ai appris aussi la mort de M. Carcel, qui était venu me rejoindre à Smyrne. M. Carcel s'occupait d'histoire naturelle, et surtout d'ornithologie. Il avait visité toutes les montagnes voisines de Smyrne, et recueilli un grand nombre d'objets précieux, lorsque l'été dernier il forma le projet d'aller visiter les rives du Bosphore. La peste ravageait alors plusieurs des villes et des villages qu'il avait à traverser; il ne rencontrait point d'asile sur sa route, et se trouvant obligé d'errer dans des campagnes désertes, il a succombé à la fatigue et à la faim. Tous ceux qui ont connu M. Carcel regretteront en lui un homme très-éclairé et un homme de bien. Sa fin malheureuse doit toucher les plus indifférens. Ainsi, j'avais laissé en Orient

des compagnons de voyage, des amis que je ne devais plus revoir, et je n'ai pas retrouvé en France tous les amis que j'y avais laissés : les uns sont morts, les autres sont en prison ou dans l'exil. Mon retour ne ressemble que trop à celui de ces chevaliers de la croix qui avaient quitté l'Europe avec un grand nombre de compagnons, et qui, après une expédition malheureuse, revenaient presque seuls dans un pays qui n'était plus le même, et dans lequel ils n'avaient plus qu'à pleurer ceux qu'ils avaient perdus.

Supplém. à la Quotidienne.

ATTAQUE *des établissemens anglais de la Gambie par les Mandings.*

J'ai fait connaître à la Société, dans sa précédente séance, les dangers qu'avaient courus les établissemens anglais de la Gambie, en présence des dispositions hostiles des populations mandingues du voisinage; l'intervention active du brick français *la Bordelaise*, en station devant notre comptoir d'Albréda, et les nouvelles craintes qui avaient appelé de nouveaux secours de la part de nos établissemens du Sénégal.

Pendant que Saint-Louis préparait les renforts que le gouverneur français allait conduire lui-même à Bathurst, un péril grave menaçait cette ville : une attaque par terre et par eau se préparait, et les Mandings de Barra disposaient leur pirogues pour s'aller joindre à ceux de Konbo. Une diversion était urgente, car les forces mandingues étaient décuples de celles de la colonie; sur la seule côte de Barra, plus de 1800 hommes, armés de fusils, étaient retranchés dans le fort enlevé aux Anglais.

Ces circonstances provoquèrent un nouvel engagement le 25 septembre, dix jours après le combat dont j'ai eu l'honneur d'entretenir la Société; une canonnade vigoureuse et prolongée, aidée d'un feu de mousqueterie bien dirigé, causèrent des pertes énormes aux Mandings, qui ne supportèrent cependant point sans courage ce terrible choc.

Le 10 octobre, la flottille de M. de Saint-Germain entra en Gambie, et sa présence, déconcertant les projets encore hostiles des Mandings, les rendit accessibles aux paroles de paix que sir Georges Rendall s'était en vain efforcé de leur faire entendre. Plus fort à son tour, le lieutenant-gouverneur voulut désormais en dicter les conditions au lieu de les recevoir; mais un rôle offensif ne pouvait convenir à notre expédition exclusivement protectrice, et les forces britanniques, demandées à Sierra-Leone, étant arrivées devant Saint-Mary le 22 octobre, l'intervention française a cessé: *la Bordelaise* est restée en station devant Albréda, et M. de Saint-Germain a remis en mer le 5 novembre, laissant le lieutenant-gouverneur Rendall occupé à prendre des mesures pour se remettre en possession du fort de Barra, et imposer alors la paix aux Mandings vaincus.

Paris, le 22 décembre 1851.

* A.....

M. Charles-Edouard Guys, ancien consul, vient d'arriver à Paris. Il compte environ trente ans de séjour en Barbarie et au Levant. Il était dernièrement en Syrie; c'est le pays où il a le plus résidé, et où il s'est perfectionné dans l'étude des langues orientales. Aussi nous apporte-t-il des renseignemens étendus sur cette province, qui va acquérir la même civilisation que l'Égypte par l'invasion des troupes

de Méhémet-Ali. La Syrie offrira de nouveaux débouchés à l'Europe, qu'elle enrichira des fouilles qu'on pourra faire dorénavant, avec toute sûreté, à Palmyre, Balbek, Antioche, Laodicée, Aradus, Tyr, Ascalon, et autres villes classiques de cette contrée célèbre dans tous les siècles.

Les Anglais veulent, dit-on, rétablir les relations avec l'Inde par la Syrie, en se servant dans les mers et sur les rivières de bateaux à vapeur.

M. Guys a rapporté beaucoup d'objets curieux de ses voyages, et entre autres de belles médailles et pierres gravées antiques. Il a vu, en revenant en France, l'île *Ferdinanda*, bien reconnaissable à son volcan toujours en action, ce qui accumule les orages dans le canal de Malthe et le rend plus dangereux.

NOTICE *sur quelques découvertes faites par delà le cap Horn, dans l'Océan pacifique.* (Extrait d'une lettre de Boston).

La terre connue sous le nom de Shetland méridional et regardée par quelques-uns comme la *terra australis*, fut découverte, il y a quelques années, par un navire marchand anglais, qui s'étant égaré dans une tempête fut chassé sur cette côte, alors fréquentée par d'innombrables troupeaux de phoques, de lions de mer, etc. Le capitaine de ce navire, voyant de grands bénéfices dans la vente des peaux de ces animaux, s'empressa, aussitôt son retour dans son pays, d'équiper un autre bâtiment avec lequel il revint à Shetland.

D'autres spéculateurs qui eurent vent de cette découverte et de l'abondance de vaux marins qui se trouvaient sur cette côte, envoyèrent plusieurs expéditions qui eurent bientôt détruit presque tous ces animaux, quoique le pays eût été reconnu avoir plus d'étendue qu'on ne lui en sup-

posait d'abord. Au reste, il n'est pas encore bien décidé si le Shetland est un continent ou une île. D'après les observations des maîtres et des officiers des navires qui ont fréquenté ces parages et les produits géologiques qui y ont été recueillis, on est fondé à croire que cette terre est d'une *origine volcanique très-récente*. Il est prouvé par le journal du capitaine Freneaux, maître d'un des bâtimens de découverte dans l'Océan pacifique, qu'on a trouvé des squelettes de baleines, au sommet des rochers les plus élevés de cette terre, à plus de deux cents pieds au-dessus de la surface de la mer.

La côte du Shetland, dans le voisinage du cap Horn, a été explorée avec soin, excepté vers le sud, où des masses de neige perpétuelles en interdisent l'accès.

Les îles Washington furent découvertes, il y plus de trente ans, par un capitaine d'un navire de Boston, nommé Graham. Pour plus ample information sur ces matières, on pourrait consulter les *journaux* (*Log-Books*) tenus pendant les trente dernières années par les régens de la compagnie d'assurance maritime pour les Indes établie à Salem (Massachusetts). Plusieurs d'entre eux sont employés comme maîtres ou subrécargues, dans les différentes parties du monde. Les résultats de leurs découvertes et leurs observations ont été communiqués par écrit et sont déposés à la bibliothèque de la Société.

L'île, aperçue pour la première fois, le 12 août 1805, par le capitaine Samuel Delano, est située par le 26° 50′ de latitude sud et le 104° 50′ de longitude ouest. Elle a $\frac{3}{4}$ de mille de long sur $\frac{1}{2}$ mille de large.

W.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ Ier. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

1. *Connaissance des temps ou des mouvemens célestes*, à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an 1834, publiée par le bureau des longitudes. Paris, 1831. Bachelier père et fils.

2. *Annuaire pour l'an* 1832, présenté au roi par le bureau des longitudes. Prix, 1 fr. Bachelier père et fils.

3. *Strabon's Erdbeschreibung*; Géographie de Strabon en 17 livres, avec le texte grec et des éclaircissemens, par G. Groskurd. In-8. avec planches. Berlin, 1831. Nicolaï. Tome 1. 3 rxd. 16 gr.
L'ouvrage aura trois volumes.

AMÉRIQUE.

4. *Tableau statistique de l'île de Cuba* pour les années 1825-1829; par Alex. de Humboldt; supplément faisant suite à l'*Essai politique sur l'île de Cuba*, du même auteur, publié en 1826. In-8. avec 4 tableaux; chez Gide fils.

AFRIQUE.

Égypte.

5. *Erinnerungen aus Ægypten und Kleinasien*; Souvenirs de l'Egypte et de l'Asie mineure; par le major de Prokesch. In-12 avec planches. Vienne, 1831. Tome III; 1 rxd. 16 gr. Ce troisième volume contient la description complète de Troie avec ses monumens.

ASIE.

Palestine.

6. *Reise ins Heilige Land*; Voyage à la Terre-Sainte, fait en 1829 par le major de Prokesch, auteur des Souvenirs de l'Egypte, etc. In-12. Vienne. 1831. 12 gr.

EUROPE.

Italie.

7. *Études statistiques sur Rome* et la partie occidentale des États romains, contenant une description topographique et des recherches sur la population, l'agriculture, les manufactures, le commerce, le gouvernement, les établissemens publics, et une Notice sur les travaux exécutés par l'administration française; par le comte de Tournon, pair de France, préfet de Rome de 1810 à 1814. 2 vol. in-8. atlas; chez Treuttel et Wurtz. 20 fr.

8. *The Topography and antiquities of Rome*; Topographie et antiquités de Rome, avec les nouvelles découvertes faites près du Forum et de Via-Sacra, par R. Burgess. 2 vol. in-8. Londres, 1831. Longman. 31. 3 sh.

9. *Viaggio in Sicilia*, etc.; Voyage en Sicile, par Fr. Munter; traduit de l'allemand, avec des notes et des éclaircissemens, par Fr. Peranin. In-8. Milan, 1831. Sonzogno.

10. *Guida al lago di Como*, etc.; Guide au lac de Come et aux routes de Sielvio et Spluga, avec une carte du lac et 18 vues, en italien et en français. In-8. Como, 1831. Ostinelli.

France.

11. *Statistique générale du département du Haut-Rhin*, publiée par

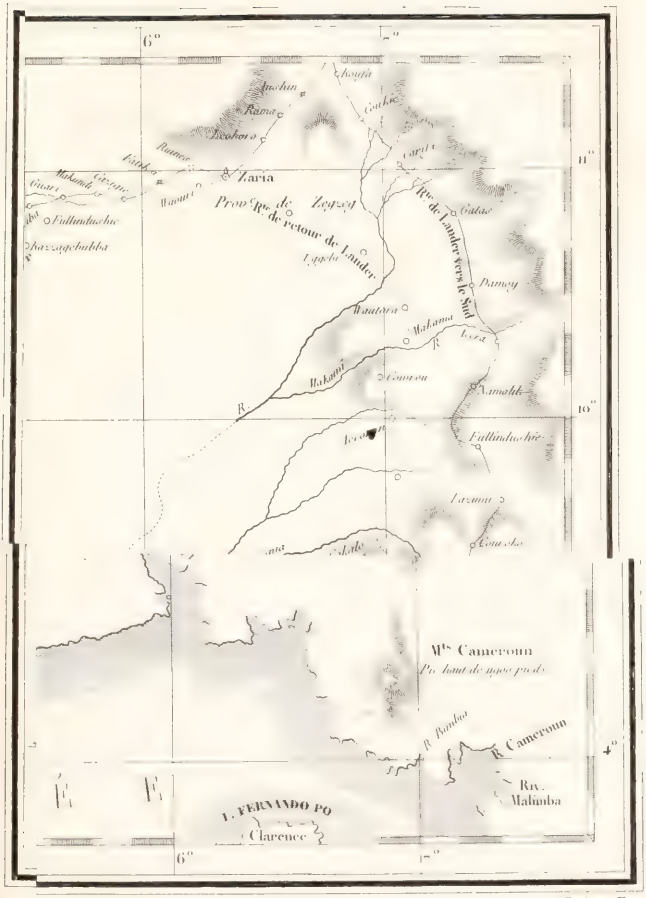
la Société industrielle de Mulhausen. Livraisons 1 et 2; in-4. Mulhausen, 1831.

§ II. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

12. *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*, par MM. Lapie père et fils; 17e livraison. Paris, Eymery Fruger et compag.

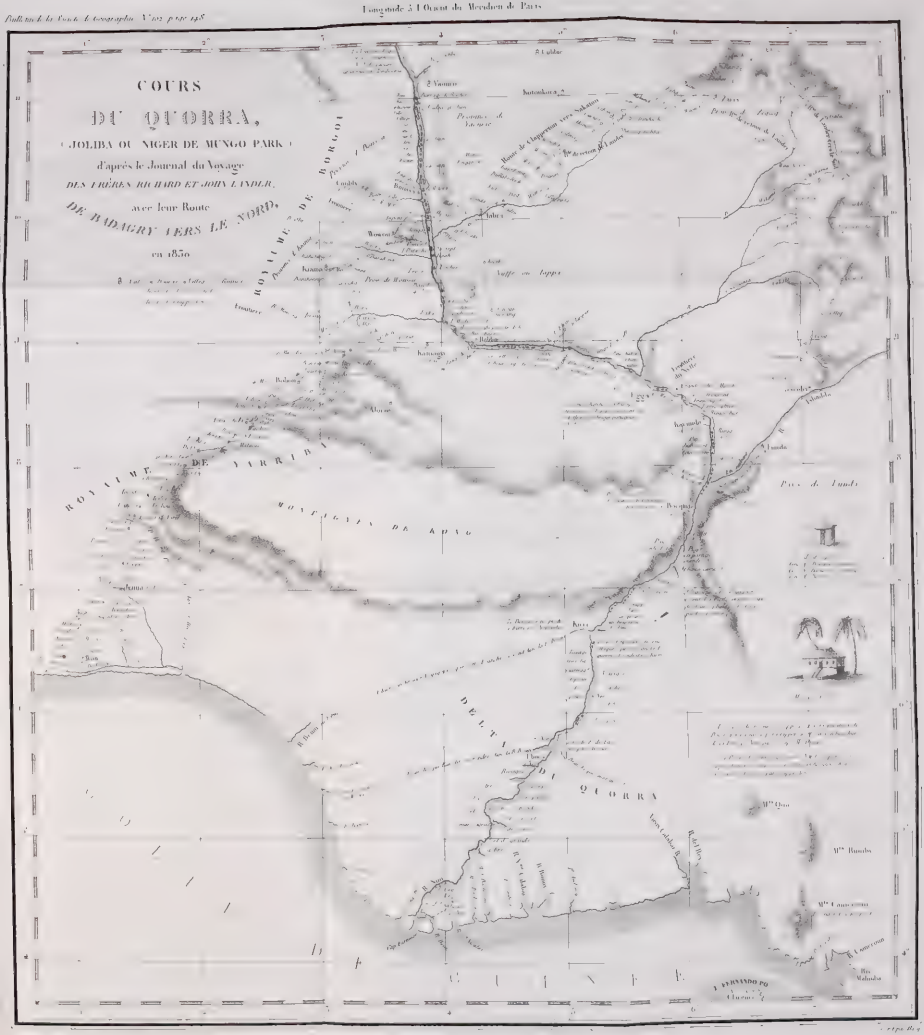
13. *Atlas topographique, statistique et géologique du département du Puy-de-Dôme*, établi sur les plans du cadastre, et dressé d'après une triangulation générale rattachée à celle du dépôt de la guerre; par E. Busset, géomètre en chef du cadastre. Chez Picquet. Feuille n° 7.

B.



Ecrit par Hacq.

Publié par la Société de Géographie. Nov. 1837 p. 145



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 106. — FÉVRIER 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

FERTILITÉ COMPARATIVE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE.

Un article sur l'*Amérique*, par M. Maclaren, inséré dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie Britannique*, et reproduit dans le *Journal des sciences naturelles et géographiques* d'Édimbourg (*The Edinburgh Journal of natural and geografical sciences*, mai 1831), contient, sur la fertilité comparative du nouveau et de l'ancien continent, plusieurs aperçus fort ingénieux, dont nous croyons devoir offrir une traduction résumée.

Tout paradoxal que le fait paraisse, le nouveau continent, bien que d'une étendue moitié moindre de l'ancien, renferme beaucoup plus même qu'une égale quantité de terrain pro-

ductif et une puissance de production bien plus qu'égale encore. L'Amérique est redevable de cet avantage à sa petite largeur comparative, qui place presque tout son intérieur sous l'influence des exhalaisons fertilisantes de l'Océan. Dans l'ancien continent, eu égard à sa grande étendue de l'est à l'ouest, les parties centrales, privées d'humidité, sont presque partout désertes; et une ceinture le long des rivages de l'orient, du midi et du couchant, comprend, pour ainsi dire, presque tout ce qui participe à l'alimentation de l'homme. Combien, en effet, existe-t-il de terres productives sur le continent asiatique? Si on tire une ligne depuis le golfe de Cutch ou Cuteth, près de l'Indus, jusqu'à la partie nord-est de la mer Jaune, on sépare du reste de l'Asie l'Inde et la Chine, avec l'empire birman celui d'Anam et les vallées méridionales du Thibet ou Tubet; et cet espace, qui comprend environ 3,500,000 milles carrés, si on en considère la superficie et la fécondité tout à la fois, embrasse les cinq sixièmes du pouvoir productif de l'Asie, bien que l'Asie compte 17,000,000 de milles carrés! L'Arabie, la Perse, le Thibet ou Tubet central, l'Inde occidentale, la Chine libre et la Tartarie indépendante, sont désertes, à l'exception de quelques points disséminés du sol propre à la culture, qui ne s'élèvent pas à la vingtième partie de leur étendue. La Sibérie ou Asie septentrionale est un peu meilleure, en tenant compte de son aridité naturelle et de sa froide température. L'Anatolie, l'Arménie, le Punjab (ou pays des cinq rivières, dans le Lahore et le Moultan, à l'est de l'Afganistan), et un cordon étroit le long des rivages occidentaux de l'océan Pacifique, au nord jusqu'au soixantième parallèle, composent les seules parties de territoire propres à l'agriculture, après l'Inde et la Chine. L'Europe, qui n'est, à proprement parler, que l'extrémité occidentale de l'ancien monde, est entièrement productive

au sud; mais au nord sa fertilité s'arrête au 60e ou 62e parallèle. L'Afrique n'a qu'une bordure de sol utile autour des trois quarts de ses côtes maritimes, avec quelques portions éparses ou isolées d'assez bonnes terres dans son intérieur, parmi lesquelles figurent les oasis. Des 31,000,000 de milles carrés que ces trois continens ou parties du monde occupent, on trouve à peine qu'il y en ait un tiers d'afférent au sol productif; et ce tiers encore est assez pauvre.

Maintenant, si, en évaluant le sol fertile de l'Amérique, on rejette, 1° toute la région septentrionale au-delà du 53°, comprenant 2,600,000 milles carrés; 2° une ceinture de terrains arides d'environ 300 milles de largeur sur 1,000 milles de longueur, c'est-à-dire 300,000 milles carrés sur le côté oriental des montagnes pierreuses; 3° une autre ceinture de sol aride d'une pareille étendue, située sur le côté oriental des Andes, entre les 24° et 40° de latitude sud; 4° la côte déserte du Pérou, égale à environ 100,000 milles carrés; 5° une étendue de 100,000 milles carrés pour la contrée aride de la Californie et de Soñora (état mexicain, au nord-est du golfe de Californie); et 6° une étendue de 500,000 milles carrés pour les sommets des Andes et de l'extrémité sud de la Patagonie: tous ces retranchemens formeront ensemble un agrégat de 3,900,000 milles carrés; et ce total déduit des 13,900,000 milles carrés dont se compose le continent américain, laisse 10,000,000 de milles carrés en sol utile dans le nouveau monde.

En examinant le rapport de la fertilité du sol avec la latitude du lieu, on voit que la puissance productive dépend de deux circonstances, la chaleur et l'humidité; et elles augmentent à mesure que l'on approche de l'équateur. D'abord les régions chaudes du globe produisent en beaucoup plus grande abondance de ces plantes qu'elles ont en commun avec les zones tempérées; ensuite elles ont des

plantes particulières qui offrent une portion considérable de substance alimentaire sur une même surface. Tel est le maïs, qui produit 40 ou 50 pour un en France, et 150 pour un, terme moyen, en Amérique; et M. de Humboldt a calculé qu'un arpent ou les cinq sixièmes d'un acre, qui nourrira à peine deux hommes, quand on l'ensemence de blé, en nourrira cinquante si l'on y plante des bananes.

De ce fait et de plusieurs autres nous inférons que la puissance productive ou plutôt nutritive du sol s'indiquera d'une manière assez exacte par la combinaison des raisons de chaleur et d'humidité, en exprimant la première en degrés de l'échelle centigrade. Il existe, nous le savons, des causes accidentelles ou variables dans la distribution de la chaleur, aux différentes saisons; mais, comme nous ne prétendons pas à une exactitude rigoureuse, on peut sans trop de scrupule admettre la progression suivante :

Latitude.	Pluies annuelles. Pouces.	Chaleur moyenne annuelle.	Productions	Raison
60°.	16.	7.	112.	4.
45°.	29.	14.	406.	15.
0.	96.	28.	2,688.	100.

Ainsi, en supposant que l'espèce de nourriture fût une chose entièrement indifférente, la même étendue de terrain qui nourrit quatre individus à la latitude 60°, en nourrirait quinze à celle de 45°, et 100 à l'équateur. Mais la nourriture préférée ne sera pas toujours celle que la terre produit en plus grande abondance. Une autre circonstance très-importante est à considérer : c'est le travail qui rend le sol fertile, et la vigueur physique de l'homme à supporter le travail, diminue beaucoup dans les climats chauds. A la zone torride, dans les contrées basses, nous doutons qu'il soit possible à l'homme de travailler régulièrement en plein

air plus de cinq heures par jour, ou moitié de la période quotidienne du travail en Angleterre. D'après cette base, et pour éviter toute exagération, nous considérons la capacité du sol à sustenter les habitans comme proportionnelle au troisième pouvoir du cosinus (ou rayon du cercle) pour la latitude; ce qui présentera en nombres ronds le résultat suivant :

Latitude	0°	15°	30°	45°	60°
Force productive	100	90	65	35	12 1/2.

En Angleterre, la densité de la population est d'environ 230 habitans par mille carré; mais l'Angleterre est en quelque sorte l'atelier de l'univers, et suppose par le commerce extérieur une population plus grande que son sol ne peut en nourrir. En France la densité de la population est d'environ 160; en Allemagne elle varie de 100 à 200. Supposant, sur ces bases, que le nombre d'habitans qu'un mille carré peut proprement nourrir, sans occasioner de pression d'une population redondante, est de cent cinquante à la latitude de 50°, nous avons 26 pour somme exprimant le pouvoir productif de ce parallèle. Prenant alors 35 comme chiffre indicatif de fertilité relative du sol utile au-delà de 30° en Amérique, et 85 comme celui des contrées en deçà du 30e parallèle de chaque côté de l'équateur, nous avons environ 4,100,000 milles carrés, chacun propre à nourrir deux cents personnes, et 5,700,000 milles carrés, chacun propre à nourrir quatre cent quatre-vingt-dix personnes.

Il suit de là que, si les ressources naturelles de l'Amériques étaient pleinement développées, elles assureraient la subsistance à trois milliards six cent millions d'habitans, nombre à peu près cinq fois égal à celui de la population aujourd'hui existante sur le globe!

La nouveauté de ce résultat peut faire naître quelque

doute au premier aperçu ; mais nous pensons que ceux qui étudient le sujet pour eux-mêmes, trouveront notre estimation modérée. Ce qui doit surprendre davantage, c'est la très-grande probabilité que cette prodigieuse population existera dans trois ou au plus quatre siècles.

Nous n'ignorons pas quelles objections peuvent être présentées contre cette conclusion, et la réponse nous paraît facile. Nous devons surtout faire remarquer que la dépense du trajet, et la difficulté de transporter les individus des lieux où ils surabondent aux lieux où il existe un espace vide, circonstances si fortement senties dans l'ancien monde, seront infiniment diminuées au moyen de la navigation par la vapeur sur les innombrables rivières qui se ramifient et développent leur cours dans le nouveau continent.

L'imagination se perd en contemplant un état de choses qui opérera un si notable et si rapide changement dans la condition humaine du monde. Nous le croyons presque un songe ; et cependant les résultats reposent sur des principes aussi certains que ceux qui dirigent la conduite des hommes dans les relations ordinaires de la vie. Il y a sans doute encore beaucoup d'élémens de désordre qui agissent et retardent les progrès moraux de l'Amérique ci-devant espagnole. Mais c'est la lie que le despotisme castillan y a laissée, et la république anglo-américaine est une étoile polaire qui guide les peuples dans leur marche vers la liberté et la prospérité. Presque toutes les améliorations sociales résultent de l'influence réciproque des masses condensées et des lumières disséminées. Quel sera donc l'état de la société en Amérique dans deux cents ans, lorsqu'un milliard ou deux milliards d'hommes civilisés se trouveront réunis sur un espace comparativement si étroit, et lorsque ce nombre immense d'êtres humains ne parlera

plus que deux langues? Nous regardons comme certaine la fusion de l'idiome portugais dans l'espagnol; et il paraît démontré que le russe n'obtiendra jamais un pouce de terrain, ou ne pourra tenir pied dans le nouveau monde. On peut considérer une telle situation par ses conséquences forcées comme devant abolir la malédiction de Babel et ramener la grande famille du genre humain à sa primitive facilité de communication; car les langues parlées chez les nations de l'Europe ou de l'Asie seront alors aussi peu importantes sur la grande échelle du globe, que les dialectes de Hongrie, de Finlande et de Bohême le sont aujourd'hui en Europe. L'histoire nous montre que la richesse, la puissance, la science et la littérature suivent toutes dans le cours progressif des masses, l'intelligence générale et la liberté. Les mêmes causes qui transférèrent le sceptre de la civilisation des rives de l'Euphrate et du Nil à l'Europe occidentale, doivent, dans le cours d'une longue période, le faire passer de l'Europe aux plaines de l'Amazone et du Mississipi. Quand nous réfléchissons sur ces changemens, qui ne sont pas plus extraordinaires qu'ils sont prochains et certains, la conviction nous force à reconnaître que la société, après tous ses progrès, est cependant encore dans son enfance; que le monde habitable, lorsque l'on considère toutes les puissances productives, peut être regardé comme ayant été jusqu'ici enveloppé d'un nuage, et que nous avons seulement aujourd'hui une faible lueur de l'état de choses sans lequel la véritable destinée de l'homme et le grand dessein de la providence ici bas doit recevoir son développement.

Nous sommes persuadés que plusieurs souriront de ces vues spéculatives; mais si quelqu'un nous suspecte de rêver, nous le prions de se reporter à la condition et aux progrès accomplis de la république américaine du nord;

qu'il observe les enjambées merveilleuses en richesses industrielles, en intelligence et en progrès social; qu'il en considère la liberté indestructible; et par-dessus tout le prodigieux accroissement de population; qu'enfin il se fasse à lui-même la réponse à cette question : « Quel pouvoir peut arrêter le cours de la civilisation s'échappant de cette source unique pour se répandre sur un monde inoccupé? » Qu'il trace les lois d'après lesquelles le progrès s'effectue, et les applique à l'histoire future et non dévoilée de la société dans le nouveau continent!

J'ajouterai, par application de l'une de ces considérations, que la population des États-Unis d'Amérique, laquelle est aujourd'hui (1852) de quatorze millions d'habitans, voyant, d'après l'échelle de ses progrès annuels, doubler son nombre chaque vingt-cinquième année, sera en 1850 de plus de vingt-huit millions; en 1875, de cinquante-six millions, et en 1900, de cent douze millions d'ames.

ALBERT-MONTÉMONT.

NOTICE *sur la côte de la mer Noire, appelée Lazistan.*

Les côtes du sud et de l'est de la mer Noire ne sont encore que bien imparfaitement connues, à cause de l'état de barbarie dans lequel elles se trouvent. Il est difficile à des voyageurs de se commettre dans des pays où la navigation est si peu avancée, où d'ailleurs ils risquaient, jusqu'à ces derniers temps, d'être retenus et faits prisonniers par les naturels. Quant aux bâtimens de guerre ou aux bâtimens marchands, ils se sont bornés, suivant l'usage, à relever quelques points avec exactitude; d'ailleurs ils n'ont point ajouté à nos connaissances sur ce qui concerne le pays proprement dit. Aussi désirais-je mettre à profit mon séjour à Trébi

sonde, et la position dans laquelle je me trouvais pour voir en détail quelques parties du littoral. La peste qui commençait ses ravages rendant à peu près inutile mon séjour à la ville, et mon éloignement m'offrant une plus grande chance d'éviter la contagion, je pris la résolution de me rendre à Batoume. A cet effet, j'empruntai du pacha de Trébisonde une galère usitée dans ce pays, et qui sert à transporter les autorités sur les villes du littoral. C'est une longue barque à deux voiles sur laquelle prennent place une vingtaine de rameurs, et dont l'usage s'est, dit-on, perpétué dans cette partie de la Turquie depuis l'époque des Génois. On les emploie également à la piraterie, et celle que je montais avait été construite dans ce but, mais elle était devenue la propriété du pacha, qui, l'hiver précédent, avait coupé la tête à l'armateur. Il avait fait placer à la proue un petit canon pour les salves d'usage, et la poupe formait un kiosque où j'étais à l'abri du soleil et de la pluie. J'étais accompagné de mon interprète, du janissaire du consulat et d'un officier que le pacha m'avait donné; le pavillon français flottait pour la première fois sur une pareille embarcation; ainsi je partais avec toute la pompe que comportent les pays de l'Orient, avec celle que déploie le pacha lui-même. Que je ressemblais peu au pauvre voyageur qui, quelques années auparavant, était venu dans les mêmes contrées sur un bateau chargé de maïs.

J'étais à peine embarqué que je reconnus que nos rameurs n'étaient pas des marins fort expérimentés; on les avait rassemblés dans le bazar de la ville sans information aucune: aussi se plaignaient-ils, comme à l'envi l'un de l'autre, du mal de mer; c'était un désordre complet. Cependant les vagues qui nous étaient favorables, le vent et, je crois aussi, quelques coups de rames dûs aux impréca-

tions et aux menaces du capitaine nous portèrent, dans la soirée, à *Héraclée*, séjour du pacha *Chatir-Zadè*, lieutenant du séraskier. Quelque argent à recevoir, des recrues à envoyer à Constantinople, et la province de Off à soumettre, avaient décidé l'envoi de cet officier. *Chatir-Zadè* est l'un des chefs les plus puissans de Trébisonde, et sa carrière n'a point été sans gloire; plusieurs fois, pendant l'absence des pachas, il avait été fait mutsellim dans son pays; plus tard il avait pris part à la guerre contre la Perse; enfin, dans les derniers temps, il avait commandé en chef à Anapa, lorsque Hadji-Hassan Pacha avait quitté cette place. Assiégé par les Russes, manquant de vivres et de munitions, défendu par des murs en ruines, il s'était, pendant quarante-sept jours, laissé accabler de boulets et de bombes. Son lieutenant Soliman-Agha, de Kérassond, avait été renversé près de lui sans qu'il cessât de fumer tranquillement; la maison de son fils Alem-Bey s'était écroulée et avait écrasé une femme qu'il venait d'épouser à l'insu de son père; il ne se rendit qu'à la dernière extrémité lorsqu'il risquait d'être abandonné par ses compagnons. Aussi conserva-t-il ses armes et fut-il traité avec distinction lorsqu'il était prisonnier en Crimée. A la paix, il revint à Trébisonde et sa haute influence n'avait pas été inutile au séraskier Osman Pacha pour soumettre les habitans de Surmené. Chatir-Zadè avait été recompensé de ses services par les titres de mir-miran (pacha à deux queues), d'écuyer et de chambellan du grand seigneur; enfin de ferrach-bachi de la Mecque. Le pacha de Trébisonde était astreint à se lever pour le saluer.

Notre capitaine ne manqua pas de décharger son canon en l'honneur d'un si puissant personnage, bien que nous fussions arrivés à la nuit, et qu'à cette heure le bruit du canon n'annonce pas toujours de bonnes nouvelles. Aussitôt que

S. Exc. sut que j'étais venu, elle s'empressa de m'inviter à descendre chez elle et à y loger. Je profitai de cette invitation, d'autant plus volontiers que je connaissais Chatir-Zadè, et que je le savais mieux que personne capable de me donner les renseignemens que je désirais. C'était effectivement un vieillard de beaucoup d'esprit, qui d'ailleurs avait toujours donné des preuves d'amitié aux consuls de France, et souvent leur avait, en temps de trouble et de guerres intestines, accordé une protection précieuse. Il me confirma ce que je savais déjà, c'est que la tranquillité du pays n'est qu'apparente : le peuple regrette la vie libre et sauvage qu'il menait autrefois ; la crainte seule peut le retenir dans l'ordre, et le gouvernement est obligé à beaucoup de précautions pour qu'il ne se soulève pas. Le jour même de mon arrivée en effet un meurtre avait été commis, et le pacha n'osa pas punir le meurtrier. « Voyons cependant, disait-il ; » avec la grâce de Dieu je le retrouverai plus tard, et je le » ferai pendre. »

Chatir-Zadè m'apprit que la province qu'il gouvernait comptait quatre mille maisons ; c'était là du moins le nombre inscrit sur les registres. Les impositions pouvaient s'évaluer à deux cent mille piastres par année, résultant soit des contributions directes connues sous le nom de miri et de salianè, soit des avances sur cette somme. Chatir-Zadè peut retenir environ cinquante mille piastres, et l'entretien d'une maison nombreuse ; il en reste cent cinquante mille au séraskier, et la Porte en définitive ne reçoit que peu de chose de cet impôt, qui d'ailleurs est fort variable.

On compte huit heures de Trébisonde à Héraclée, port principal de la province de Surmené. Surmené même n'est point le nom d'une ville ou d'un village, mais d'un district composé de maisons éparses sur une étendue de neuf lieues carrées environ. Il y a cependant un petit bazar

ou les marchands se tiennent pendant le jour. On ne voit aucune ruine à Héraclée, il n'y a même d'autre maison que le kiosque du pacha. Je ne sais d'où vient le nom de cet emplacement. Le port de Surmené est un des plus sûrs de la mer Noire; les bâtimens turcs y hivernent sans danger. C'est plutôt une rade qu'un véritable port; mais elle est à l'abri des vents d'ouest que l'on redoute seuls sur cette partie de la mer Noire.

De Trébisonde à Héraclée on passe les districts de *Covata*, d'*Iomoura*, d'*Iamboli*; les cours d'eau sont le *Dermen-dérè*, le *Tchanak-dérè*, l'*Iamboli-dérè*; ce dernier fait la limite de la terre de Surmené. Ces rivières sont peu considérables, il n'y a de ponts que sur le *Dermen-dérè* et le *Tchanak dérè*. En arrière de Surmené sont de hautes montagnes inhabitées, on les appelle *Yomoura*. La plus haute chaîne, qui se trouve plus en arrière, et qui, partant de derrière l'*Iomoura*, forme le rempart de la côte, jusqu'à *Eski-Tarabezond*, se nomme *Yuz-dagh*. J'en parle dans ce moment parce qu'on la voit de Trébisonde et qu'on ne l'aperçoit plus en s'approchant d'elle; il y avait de la neige sur leur sommet le 11 août 1831.

C'est à partir du golfe de Surmené que la côte commence à prendre une direction vers le nord; je le vérifiai lorsque je partis d'Héraclée. En suivant la côte, je vis à une heure de la ville une rivière appelée *Cara-dérè*, venant de Baïbout; à une heure au-delà était le bazar, et tout auprès le *Zara-dérè*, que les Grecs nomment encore *Mava*. Puis vient pendant une heure la terre de *Magna* ou *Magana*, séparée de celle de Off par le *Solatli*. Cette rivière et le *Caladovas* comprenaient donc le territoire de Off.

Il est facile de voir que des noms grecs se sont conservés dans ces pays; ce n'est point étonnant si l'on considère que la population ne parle que le grec, et est d'origine

grecque, bien que mahométane. Ils prétendent que, lors des conquêtes des Turcs dans l'Asie mineure, ils formaient une principauté indépendante; leur chef embrassa l'islamisme et le peuple suivit son exemple. Depuis lors ils ont vécu sans être inquiétés dans leurs montagnes: ne se mêlant pas aux populations circonvoisines, ils ont conservé leur langue, et des Grecs instruits de Trébisonde m'ont assuré qu'elle différait peu du grec littéral.

Le pacha de Trébisonde n'ayant pu encore établir son autorité dans le district de Off, nous nous gardâmes d'y aborder; on prétend qu'il renferme trois mille maisons; ses habitans ainsi que ceux de Surmené passent pour de grands voleurs; ils ont sur les seconds l'avantage d'être des pirates hardis. Il n'y a dans le pays de Off que des maisons disséminées et deux vastes maisons fortifiées, appartenant à des chefs qui commandent toute la population, et nommés, l'un *Sare-Ahmed Oglou*, l'autre *Djan-Sez-Oglou*. Ce qui est véritablement remarquable, c'est leur position entre deux races turques et le caractère original que leur prête la conservation de la langue de leurs pères. D'Héraclée à l'embouchure du Caladovas, il n'y a point de ports; la distance totale est de six heures.

Au-delà de Caladovas vient la terre de Rizè, habitée entièrement par des Turcs, où l'on ne compte dans tout le district que soixante maisons grecques et deux arméniennes. Du reste, il est difficile d'apprécier exactement la population: les registres comptent quatre mille maisons; mais les informations que je pris auprès d'Izzed-Agha, commandant du pays, me portent à croire qu'il y en a plus du double; en effet, comme je lui dis que je supposais que pour échapper aux impôts ils ne portaient sur les états que le moins possible, il me répondit en riant, « qu'à la vérité, si on » allait numéroter chaque maison, il pourrait se faire qu'on

» en trouvât huit mille et plus, mais que leurs pères n'en » avaient jamais connu que quatre et qu'ils n'avaient pas de » raisons pressantes d'en trouver davantage ». J'ai dans toutes les occasions reconnu que ce qui arrivait pour Rizè pouvait s'appliquer à toutes les parties de l'empire ottoman : l'intérêt des habitans, des autorités locales et supérieures, est toujours d'affaiblir la population, et pour avoir une statistique à peu près exacte, ce serait faire peu que de compter le double de ce que portent les registres de l'état, ou les registres des provinces.

Le premier endroit où sont réunies quelques maisons et où se trouve un bazar est Erik-Liman, à trois lieues de distance de Caladovas; de là à Rizé on compte encore trois heures. Nous ne voulions pas entrer dans cette petite ville, à cause de la peste qui s'y maintenait depuis huit années; mais nous y fûmes contraints par un orage très-fort; nous fûmes même obligés de tirer l'embarcation sur le rivage, et dans cette circonstance le cawas que m'avait donné le pacha nous fut de la plus grande utilité, car, s'étant rendu sur la place publique, il força tous les habitans à tirer la galère; je fus pendant plusieurs jours dans de mortelles inquiétudes par suite de cette opération. La peste avait enlevé la veille trente personnes à Rizè; dix dans la journée même : il était difficile de supposer que nos matelots s'étant mêlés à la population, étant restés deux jours dans la ville, échapperaient tous à la contagion; et si l'un d'eux était atteint, le mal n'atteindrait-il pas bientôt ses camarades, pressés qu'ils étaient dans une chaloupe. Rien n'arriva cependant, ce qui est une nouvelle preuve que la peste ne pénètre pas si aisément qu'on veut bien le croire.

Rizè est le pays le plus pittoresque que j'aie vu de ma vie, et, quoique fort inhabile, je n'ai pu résister au désir d'en prendre un dessin. Le bazar et la ville sont sur le bord de la mer; des maisons ombragées par des bosquets

paraissent de toutes parts; des collines cultivées et couronnées de beaux arbres s'élèvent en amphithéâtre. Cette situation ressemble beaucoup aux environs de Zante, avec la différence cependant que des minarets remplacent les clochers, et que sur le sommet des montagnes sont de vieilles ruines au lieu de pendus (1). Le château est une ancienne fortification avec des tours et des ouvrages avancés; il a quatre côtés, et ses murs sont tapissés de lierre. Je n'y entrai pas, parce que le commandant m'assura qu'il n'y avait rien, et qu'il y avait fait rassembler les pestiférés; d'ailleurs il me conduisit sur une éminence voisine d'où je pus m'assurer de ce qu'il disait. On l'avait construit avec des pierres de huit pouces cubes, et les habitans, suivant l'usage l'attribuaient aux Génois.

Les habitans de Rizè sont riches et industrieux; ils ont quinze bâtimens de commerce, et ils comptent dans la marine ottomane une centaine de reïs ou capitaines. Le pays produit les meilleures oranges et les meilleurs citrons de toute la côte. Le commandant Izzed-Agha est de l'ancienne famille des Turchi-Oglou, qui depuis longues années exerçait une espèce de féodalité. Il est à peine âgé de trente ans. A seize il avait, par ordre du pacha, tué son oncle de deux coups de pistolet. Cela n'empêchait pas qu'il ne fût très-aimé dans le pays; sa figure était fort gracieuse et ses manières élégantes. Lorsque la peste se déclarait quelque part, il ne se piquait pas de la braver comme tant de ses coréligionnaires; il fuyait et faisait fuir la population. Aussi ne venait-il à Rizè que rarement; il n'y avait pas paru depuis trois mois, et sans mon arrivée il se serait, disait-il, abstenu d'entrer. Il vivait à deux lieues de là dans un château de sa famille. Il m'apprit que dans

(1) Ceci s'explique par les fourches patibulaires qu'on aperçoit en effet sur les points les plus élevés des environs de Zante; mais cela avait besoin d'une explication.

l'intérieur, à six lieues à l'est, se trouvaient les restes d'une ville ancienne, et qu'il avait vu un monument, existant encore, assez semblable à un bain turc.

A deux heures au-delà de Rizè est une rivière nommée *Ascoros*, et auprès le canal de *Cara Mahmoud Oglou*; deux lieues plus loin Djèvislik où la peste avait chassé plusieurs habitans de Rizè; à deux lieues Mapavria.

C'est à Mapavria que finit le territoire de Rizè, et que commence le Lazistan. Ici se trouve une différente population, une langue à part, et on peut faire la même observation que pour Off. La langue est dérivée du géorgien, et les habitans lui donnent le nom de *Mingril-dili;* c'est en effet le mingrélien tel que le parlent les habitans de la Mingrélie. Tous sont mahométans, et comme ceux de Off ils rapportent qu'un de leurs princes, nommé Lazarew, embrassa le mahométisme, et que leurs pères suivirent son exemple; ils n'on rien changé à leurs mœurs sur lesquelles la religion ne paraît pas avoir eu une grande influence; comme les Mingréliens, ils vivent dans les bois, s'enfuient à l'approche des étrangers, vendent leurs enfans. Les femmes se livrent aux travaux de la campagne et eux-mêmes restent oisifs.

Le cap Kemer est à deux lieues de Mapavria; avant de l'atteindre, des montagnes immenses paraissent suspendues sur la mer; quelques-unes se sont détachées et ont formé des caps, derrière lesquels les petits bateaux trouvent un abri pendant la tempête.

C'est au cap Kemer que commence une grande baie qu'on appelle le port de *Soouk-Sou*; j'y vis deux bâtimens qui avaient trouvé refuge contre le vent d'ouest. L'un d'eux avait pour capitaine un Italien qui m'assura que ce port était très-bon. On reconnaît le cap Kemer aux ruines d'un ancien château sur un rocher au bord de la mer que les habitans nomment *Kez-Kalé* (forteresse de la

fille) on trouve avant ce château quelques autres ruines de fortification. Derrière le cap est l'emplacement d'Athènes dont il ne reste aucun vestige. Auprès une petite rivière, l'*Athina-dérèci*; à demi-lieue du cap, *Bogdale-dérèci*, et derrière cette rivière *Bogdale-dagh*, suite de l'Yuz-dagh, montagne que j'ai déjà nommée. Le *Bogdale-dèrè* fait le fond du golfe; un peu au nord-est se présente une colline assez élevée, coupée à pic sur trois côtés, ayant l'apparence d'une table couverte d'un bois impénétrable; c'est ce que les habitans prétendent être l'ancien Trébizonde (Eski-Tarabézond). J'examine cette opinion dans une lettre à M. de Sacy. Au nord d'Eski-Tarabezond coule une rivière assez considérable, le Fortuna-dérèci. Du cap Kemer à Eski-Tarabezond, on compte deux lieues, et de là cinq jusqu'à Garé; on ne voit que des bois au milieu desquels sont de rares cabanes placées sur quatre poutres élevées; c'est la résidence des naturels, qui par ce moyen échappent aux reptiles, aux loups et aux sangliers fort abondans dans le pays.

Le mutèsellime du Lazistan réside ordinairement à Copi. Mais ayant appris qu'il était en partie dans une maison de campagne que le bey de Batoum possède à une lieue au-delà de Garé, nous nous y rendîmes. J'avais connu Mustapha-Agha pendant qu'il était Tufenktchi-bachi ou chef de police à Trébizonde, et je ne me trompais pas en supposant qu'il me ferait une bonne réception. Je le trouvai fort mécontent de son nouvel emploi et de l'isolement auquel il était condamné. Rien de comparable, suivant lui, à la barbarie des Lazzes; ils étaient constamment en guerre les uns contre les autres, et peu de jours se passaient sans qu'il eût à connaître de quelque meurtre; cependant une expédition faite contre eux pendant l'hiver par le séraskier Osman-Pacha leur ayant in-

spiré quelque terreur, il en avait profité pour rassembler les chefs du pays qu'il gardait près de lui pour conserver la tranquillité. Plusieurs fois m'entretenant de la position politique de son gouvernement, il me dit : « Faites bien connaître au pacha qu'il y a de l'amélioration, que l'on est tranquille, mais qu'il ne s'en fie pas aux apparences : le Lazistan est comme la mer qu'agite le moindre souffle des vents ; à chaque instant je crains que ces agas qui vous ont paru si soumis en ma présence ne se massacrent dès qu'ils sont dans ma cour ; je n'ai réussi à l'empêcher jusqu'à ce jour que par la douceur que vous me connaissez ; mais serai-je toujours aussi heureux ? D'ailleurs il m'a fallu bien du temps et de la peine pour démêler les relations, les haines et les intérêts du pays. » Il ne me parut pas que l'opinion du Mutesellime eût rien de faux ou d'exagéré.

Entre *Garé* et *Vizé* se trouve une rivière nommée *Ardachen ;* ces deux points sont à quatre heures de distance ; de Vizé à *Sumlèh*, il y a une heure et demie et autant de *Sumlèh* à *Arkamé* ; près d'*Arkamé* coule le *Capistri* ; d'*Arkamé* on va en une heure à *Copi*, maison isolée sur un monticule, et ombragée de beaux arbres ; c'est la résidence du gouverneur ou mutselim dont j'ai parlé ; de Copi à Abousla on compte deux heures ; autant jusqu'à Macria où est une rivière du même nom ; jusqu'à Sart, une heure ; trois jusqu'a Gunièh. Tous ces noms appartiennent à des espaces remplis de bois avec quelques cabanes sans villes ni villages.

J'eus à souffrir à Gunièh une de ces mystifications si fréquentes en Turquie. J'avais entendu dire à Trébizonde que sur un rocher situé près de là se trouvaient *des écritures* particulières et des dessins que les poissons allaient visiter ; aussi le rocher s'appelait-il *Balouk-Ziareti*

(pélerinage des poissons). Je crus que je pourrais trouver quelques inscriptions, et mes peines ayant été inutiles en regardant de la galère, le capitaine, le cawas et moi montâmes sur une petite barque pour faire de nouvelles recherches. Heureusement nous aperçûmes un homme dans les bois. Notre capitaine de l'appeler, lui criant de nous conduire vers le lieu désiré. Comme il hésitait à venir, le capitaine l'exhorta par les plus pompeuses promesses, lui disant que le consul de France était le plus généreux des hommes et lui donnerait cinq cents piastres pour sa peine. Le villageois vint enfin, bien que le négociateur rabattît sur ses promesses à chaque pas qu'il faisait. Cet homme nous assura que les merveilles que l'on rapportait n'avaient rien que de véritable, et il nous conduisit vers une roche calcaire dont une des couches peu inclinées s'était détachée : l'humidité avait formé sur la partie restante une espèce de dendrite, et l'inscription n'était autre que des trous d'abeilles de roches. Nous renvoyâmes notre guide, que le capitaine voulait jeter à la mer, et j'eus beaucoup de peine à lui faire donner la moitié d'une de ces cinq cents piastres qui lui avaient été promises.

C'est à Gunièh que commence une langue de terre qui s'avance vers la mer et qui a été formée par les alluvions de *Tchunrug-sou*, ou plus exactement du *Tchuruk-sou*. Cette rivière est la même que j'avais vu prendre sa source dans les montagnes d'Agh-Dagh près d'Erzeroum; elle passe à Baibout et à Ypsir et se jette dans la mer à deux lieues de Gunièh et à quatre de Batoum, en suivant le littoral. C'est de l'est à l'ouest que ce fleuve arrive à la mer, comme il est facile de le reconnaître en examinant la direction du bassin que l'on voit dans une grande étendue; mais les vents d'ouest, qui règnent là avec plus d'in-

tensité que les autres, ont refoulé les alluvions vers l'est, et il en est résulté l'excellent port de Batoum.

Les bords de Tchuruk et la plaine qu'il a formée sont couverts de forêts, et servaient autrefois de retraite à des pirates; c'est là que commence cette coutume suivie en Mingrélie de naviguer sur des troncs de bois creusés par le feu; c'est le même peuple, la même barbarie. Cependant les habitans de Batoum et des pays environnans parlent le géorgien et non le mingrélien. Les Turcs appellent pour cette raison *Gurgistân-turc* cet espace compris entre Batoum et un village nommé encore Tchenroug-sou, qui est leur frontière.

Batoum a été cet hiver détruit par le feu, et il ne reste dans le bazar que peu de maisons. Le pays est si malsain que la population s'enfuit dans les montagnes pendant les mois d'août et de septembre; des rizières et des marécages sont cause de fièvres continuelles; un de nos rameurs en fut atteint après avoir dormi seulement une heure. Le bazar n'est d'ailleurs composé que de quelques cabanes de bois. Quant au port, c'est un des meilleurs de la mer Noire; il est vaste et les vents de nord et d'est n'ont pas assez de force pour inquiéter les bâtimens; le mouillage est excellent. Il n'est point exposé à l'ouest, qui seul est dangereux. Le chef est Hassan-Bey, qui a fait sa soumission et a reconnu l'autorité du pacha de Trébizonde.

Comme il n'y a ni ville ni port de Batoum jusqu'à Tchenroug-sou, qui en est éloigné de six lieues, que le pays est uniformément aplati, je ne jugeai pas utile d'aller jusque-là, et je revins sur mes pas. Ainsi de Trébizonde à Batoum on peut compter trois ports, Héraclée ou Surméné, Soouk-sou et Batoum; il n'y a point d'autre rivière considérable que le Tchuruk-sou; point de ville à

citer que Rizè. Après la population turque et mélangée de Trébizonde et de Surmené se trouvent les Grecs de Off, puis les Turcs de Rizè, enfin les Colchiens divisés en Lazzes et en Géorgiens. Le pays offre à peu près le même aspect; partout d'impénétrables forêts et des maisons éparses çà et là; maisons assez vastes quand on sort de Trébizonde, qui à mesure que l'on s'éloigne dégénèrent en chaumières et enfin en cabanes placées sur les arbres; la misère du peuple augmente graduellement; graduellement aussi la forme des vêtemens passe du turc au géorgien. Le terrain, couvert partout d'épaisses forêts, d'arbres liés entre eux par des ronces, m'a empêché de voir d'autres roches que celles qui sont sur le rivage; toutes étaient primitives comme l'annonce la forme ardue et accidentée des montagnes: à Trébizonde seulement et à Rizè il y a eu une coulée volcanique. Quant aux végétaux, j'en ai ramassé quelques centaines; ils m'ont paru semblables entre eux et à ceux des pays tempérés. Les grandes divisions territoriales sont Surméné, Magna, Off, Rizè, Lazistan. Leur population totale serait, d'après les registres, de vingt mille maisons environ, ce qui doit compter au moins pour quarante, ou deux cent mille ames sur tout le littoral; en effet la partie supérieure des montagnes n'entre pas dans le calcul; elle a le nom de Hauscheda, est habitée par des Turcs, des Arméniens et des catholiques au nombre de quinze mille maisons. Les produits principaux du pays sont le maïs, le bois de buis, et sur la montagne la cire et le miel; à partir du cap Kemer et au-delà on cultive du riz de très-bonne qualité qu'on n'est pas obligé d'arroser.

J'ai trouvé, comme d'habitude, la carte de M. Lapie fort exacte; il s'est trompé sur quelques noms seulement, tel que Mahané au lieu de Magna; il y a deux indica-

tions de Surmené, celle à l'est est inutile; Somulak n'existe pas, mais bien Sumlèh au delà de Vizé. Du reste le tracé est fort correct.

Voilà tous les renseignemens que j'ai pu recueillir dans une course que j'aurais voulu prolonger, mais obligé de me hâter de peur que mon successeur n'arrivât pendant mon absence, je n'ai pu y consacrer que huit jours. J'ai voyagé avec la plus grande facilité, et je le dois à ma position: beaucoup de détails m'ont été donnés qu'en d'autres temps on m'aurait refusés. Je suis d'autant plus satisfait de les avoir recueillis que je ne doute nullement que ces pays ne rentrent bientôt dans leur état d'anarchie habituelle, et qu'il sera impossible de les visiter.

Trébizonde, le 4 septembre 1831.

FONTANIER.

NOTE *sur les expériences de température sous-marine exécutées par M. Bérard dans la mer Méditerranée en* 1831. Par M. d'URVILLE.

MESSIEURS,

Une année environ s'est écoulée depuis que je vous ai rendu compte des résultats des expériences thermométrographiques que j'avais exécutées dans le cours du voyage de *l'Astrolabe;* et je terminais alors mon travail en appelant l'attention des capitaines des navires de la marine française sur des observations que je croyais dignes de tout notre intérêt.

L'un d'eux a déjà répondu à cet appel. C'est M. Bérard, lieutenant de vaisseau, officier plein de zèle et d'instruc-

tion, et connu pour avoir honorablement coopéré à deux voyages de circumnavigation. Il a été récemment chargé, par le ministère, de relever exactement et en détail les côtes de la régence d'Alger, et il a profité de cette occasion pour ajouter aux travaux dont il est officiellement chargé des expériences de température sous-marine.

Ces expériences ne sont au nombre que de quatre, mais elles sont d'un haut intérêt pour les grandes profondeurs auxquelles M. Bérard a pu envoyer son instrument, comme pour les résultats auxquels il est parvenu.

La première eut lieu le 26 juin 1831, entre les îles Baléares et la côte d'Alger : le thermométrographe descendit jusqu'à 1,200 brasses, et à cette immense profondeur le mercure, qui marquait à l'air 24° centigrades, et à la surface des eaux 21°, ne descendit qu'à 13°.

Dans la seconde qui eut lieu le jour suivant, à peu près au même endroit, l'instrument marqua également 13° à six cents brasses de profondeur; tandis qu'il indiquait 25°,5 à l'air, et 23°,2 à la surface de la mer.

La troisième expérience fut faite le 15 novembre entre les îles Colombrettes et le cap Saint-Martin d'Espagne. Elle fit connaître qu'en cet endroit de la masse des eaux méditerranées, la température se maintenait aussi à 13°, bien qu'elle ne fût plus que de 16° à l'air et 19°,5 à la surface de l'eau.

Enfin, le 23 novembre, l'air libre étant à 15° et les eaux superficielles à 14°,6, le thermométrographe plongé à 750 brasses indique encore 13° de température.

Vous voyez, messieurs, que les résultats des expériences de M. Bérard s'accordent parfaitement avec celles que j'avais moi-même exécutées en 1826 et 1829, dans le bassin de la mer Méditerranée, et qui avaient successivement donné par 300, 200, 250, 600 et 500 brasses de profondeur les

températures de 12°,5, 12°,3, 14°,1, 12°,6 et 12°,7; bien que la température des eaux superficielles eût varié à 13°,8; 16°,3; 17°,2, 14°,7 et 13°9.

Il reste donc presque avéré que dans toute la partie occidentale de la Méditerranée, au-delà de deux cents brasses de profondeur, la température des eaux reste uniformément fixée au 13e degré du thermomètre centigrade. Du moins ce fait existe jusqu'à la profondeur de 1,200 brasses ou six mille pieds, limite des efforts tentés jusqu'à présent par M. Bérard.

Par là se trouve corroborée l'opinion que j'avais émise touchant la cause du refroidissement des couches sous-marines, dans toute l'étendue des mers libres; cause que j'avais attribuée au transport continuel des eaux polaires vers l'équateur, dans les régions inférieures de l'Océan. Les dimensions rétrécies du détroit de Gibraltar ne pouvant donner accès qu'à une très-petite quantité de ces eaux, il en résulte tout naturellement que les couches inférieures des ondes méditerranées ne peuvent jamais atteindre la basse température qui paraît régner dans toute l'étendue de celles de l'Océan, au-delà de trois ou quatre cents brasses de profondeur.

C'est avec plaisir, messieurs, que je vous annonce que M. Bérard, qui doit poursuivre cet été son utile exploration, se propose de continuer en même temps ses observations de température, et qu'il se flatte de l'espoir de pouvoir les étendre jusqu'à l'énorme profondeur de deux mille brasses ou dix mille pieds. Vous partagerez sans doute l'intérêt que je prends à ces observations, et vous vous plairez à en consigner les résultats dans votre Bulletin.

Cependant si, parmi vous, quelques personnes un peu sévères sur la véritable acception du mot *géographie* pensaient que ces curieuses observations devraient plutôt

rentrer dans les attributions de la physique, qu'elles n'oublient pas du moins que, considérées comme de simples sondes, les expériences de M. Bérard auraient encore une grande importance. En effet, messieurs, vous avez toujours accueilli avec bienveillance toutes les mesures *orographiques* qui vous ont été présentées, des séries plus ou moins complètes de ces mesures sont devenues pour vous l'objet de divers prix. Certainement j'apprécie comme vous tout le mérite de ces travaux; mais si des mesures *orographiques* sont essentielles pour faire connaître le véritable relief et les nombreuses protubérances du globe que nous habitons, des sondes faites avec soin par les navigateurs, et qu'on pourrait nommer, par opposition avec les précédentes, des mesures *bathographiques*, ne sont pas moins intéressantes pour nous faire connaître les excavations de ce même globe. D'ailleurs cette dernière connaissance pourra seule nous donner le moyen d'apprécier avec quelque exactitude la masse entière des eaux qui occupent la plus grande partie de la surface terrestre.

Naguère on croyait encore, assez généralement, qu'il était impossible de faire des sondes avec une certaine précision au delà de deux cents brasses. Mes efforts, ceux du capitaine Beechey et ceux de M. Bérard, viennent de prouver qu'on peut les exécuter facilement jusqu'à 1000 et 1200 brasses : nous croyons l'un et l'autre qu'avec de la constance et certaines précautions on pourra les pousser jusqu'à deux ou trois mille brasses.

Mes sondes par 600 et 500 brasses dans la Méditerranée n'avaient point rencontré le fond; à 600, 750 et même 1200 brasses, M. Bérard ne l'a point rencontré non plus. Ces expériences réunies nous conduisent donc déjà à cette conséquence importante que, même dans le bassin si retréci de la Méditerranée, la profondeur moyenne des abi-

mes de la mer au dessous de son niveau dépasse considérablement la hauteur moyenne des terres voisines au-dessus de ce même niveau.

Nous devons espérer que de nouvelles tentatives de la part des navigateurs nous procureront des données plus positives et plus nombreuses sur cette même matière, particulièrement s'ils peuvent être bien convaincus que leurs efforts pour parvenir à ce but vous auront paru dignes de votre attention et de vos encouragemens.

Rapport *sur la collection ethnographique* de M. Lamare-Picquot, *par une commission spéciale.*

Depuis que les connaissances géographiques sont appréciées par un plus grand nombre de personnes, et ont obtenu dans l'opinion le rang qui leur appartient, on a mieux conçu le but et l'objet de la science, et l'on s'est fait une plus juste idée des branches dont elle se compose. Ce n'est pas le tout de connaître les dimensions exactes d'un espace donné sur le globe, la distance mathématique d'un lieu à un autre, le gisement des côtes, les profondeurs des eaux ou le relief du sol, les directions et les formes des chaînes de montagnes. Toutes ces notions sont précieuses, et indispensables pour la navigation, pour les communications de terre et de mer, pour la direction à donner aux rivières artificielles, et une multitude d'applications à la vie sociale. Mais ce n'est encore là qu'une partie des connaissances que doit procurer la géographie. C'est surtout ce qui est à la superficie du sol et ce qui habite sur cette surface qu'elle doit étudier et nous faire connaître.

Or, parmi les êtres innombrables qui la recouvrent, aucun n'est plus digne de toute notre attention que l'homme, et les races humaines, si diversifiées pour l'intelligence et les habitudes, les qualités physiques et les signes extérieurs. *Connaître à fond les différentes branches et tribus de la famille humaine* est même la véritable fin de la science géographique, puisque, des rapports futurs entre elles toutes, dérivera pour chacune la plus grande somme de bien-être et de prospérité. L'ethnographie se lie ainsi à la science, ou plutôt elle ne fait avec elle qu'une seule et même science, qu'il faudrait appeler désormais *ethno-géographie.* C'est pour cela que les savans navigateurs, à qui nous devons les dernières explorations dans les contrées ignorées ou peu connues, ont mis et mettent tant de soin à décrire les races diverses, leur physionomie physique et morale, les produits de leurs arts et les ouvrages de leur industrie, imparfaite mais originale. Ceux qui, aujourd'hui, négligeraient de nous peindre les traits, de nous retracer le langage des peuplades lointaines, seraient lus avec moins de faveur qu'autrefois, et leurs relations n'exciteraient qu'un intérêt médiocre. Nous n'avons pas ce reproche à faire aux chefs des expéditions scientifiques dont s'honore la France, notamment les voyages de *l'Uranie*, de *la Coquille*, de *l'Astrolabe.* Leurs relations sont enrichies de remarques sur tous ces points, qui caractérisent les peuples et leur degré de civilisation. Les voyageurs qui parcourent l'intérieur des continens sont appelés à faire des travaux semblables, à recueillir les observations du même genre, et à rassembler aussi les objets qui se rapportent à l'*ethnographie.* C'est ce qu'a fait avec succès, surtout sous ce dernier rapport, M. Lamare-Picquot, dont la Société nous a chargés d'examiner la collection.

Nous devons commencer par payer un juste tribut d'é-

loges au zèle de ce voyageur. Il a fait plusieurs excursions dans l'Inde, d'abord avec le dessein d'enrichir les musées d'histoire naturelle; mais les circonstances où il s'est trouvé lui ont donné l'idée et fourni les moyens de former un autre genre de collection, non moins intéressant pour la science. Pendant le cours de son premier voyage au Bengale, qui a duré trois années, il lui fut impossible de tirer beaucoup de fruit de ses recherches. Mais le second, qui date de 1825, fut entrepris dans le but spécial d'observer avec soin, et de recueillir tout ce qu'il trouverait d'intéressant pour l'histoire des peuples. C'est en 1826 qu'il revint sur les bords du Gange. Après un an de séjour à Calcutta, employé à préparer ses relations, M. Lamare-Picquot s'établit à dessein à Chandernagor, lieu propice comme point de départ et centre d'observations. De là ses excursions ont été dirigées 1° en 1827, au nord par l'Hougly et le Gange, sur Patura et les lieux voisins, sur Gazipoor, etc.; 2° en 1828, à l'ouest, dans les forêts et les environs de Rogonat-Gung, Rogonapour et à la rive droite du Damoudour. En quittant Chandernagor, il se dirigea sur Burdwan par la rive de Mirzapour, et revint par le Damoudour, traversant le canal à Oulberia, qui communique depuis quelques années avec l'Hougly, et revint par cette rivière à Chandernagor; 3° à l'est, côté moins fréquenté ou peu connu des Européens, le voyageur s'est dirigé par le canal de Keedrepour, qui sert de communication avec les branches orientales du Gange et de l'Hougly. Ici, pour mieux faire connaître l'exploration de M. Lamare-Picquot, nous allons donner un extrait des notes qu'il nous a communiquées : il contribuera, nous l'espérons, à augmenter l'intérêt qu'elle inspire par ses résultats, et à recommander la personne et les services de ce voyageur, dont on ne saurait louer assez le dévouement désintéressé.

« Le dernier voyage de M. L. P. a eu lieu pendant les mois de décembre 1828 et janvier 1829. Il avait avec lui vingt-huit personnes, tant marins que chasseurs, préparateurs, et deux domestiques. Ces contrées sont dangereuses par la nature des fièvres qui y règnent toute l'année, et des animaux sauvages qui peuplent ces vastes solitudes, que les Anglais appellent *sundries* ou *sunder-bands*. Les îles renferment plusieurs petits endroits habités, portant le nom de *bazars* et non désignés sur les cartes. Il a visité la ville de Dacca et les grands bazars de Culna, Satalury, Baker Gange. Après avoir suivi la rive droite du grand Gange, il est revenu vers le sud aux branches diverses de ce fleuve, telles que Harengotta et autres peu connues. C'est vers ces lieux et au centre d'immenses forêts désertes qu'il a rencontré trois petits bazars, ou réuniens de plusieurs cases appelées Tchampaye, Coëlha Campoor, tous au sud de Culna. La position en est difficile à préciser, tant ces îles sont entre coupées de canaux. Ce sont des lieux de rendez-vous où les bûcherons viennent acheter des bambous et du poisson, ainsi que du riz que les Indiens du nord y apportent. On vient y chercher le bois pendant une partie de la mousson nord-est, du mois de novembre jusqu'en février. Le sol est fangeux et l'insalubrité de ces îles est funeste; presque toutes ces îles sont submergées dans les grandes marées et lors des débordemens du Gange : cependant quelques-unes sont assez élevées pour servir d'asile aux malheureux qui ont la témérité d'y passer la mousson sud-ouest, du mois de mars au mois de septembre.

» Les individus qui y résident sont musulmans, d'un caractère doux; quelques-uns sont adonnés au vol, et vont attendre, vers le nord, les voyageurs qui se rendent à Dacca et à Châtigan; les *cauries* sont la seule monnaie qui soit à leur usage et qu'ils acceptent. Dévorés par la fièvre, la mi-

sère ou les bêtes farouches, ils vivent peu. Ces îles sont infestées, comme les bouches du fleuve, par les crocodiles, les requins et les dauphins. La végétation y est très riche, et le sol garni de beaucoup d'arbres et arbustes particuliers, qui se plaisent sur ces rives inondées. Peu d'Européens ont pénétré dans ces solitudes. Autrefois la compagnie anglaise y envoya quelques pilotes comme explorateurs; mais, depuis très-long-tems, elle a cessé de le faire, ayant reconnu qu'aucune de ces rivières n'était navigable. Le voyageur raconte qu'il était pour les habitans, à cause de la couleur de son teint, un objet de surprise et même d'effroi.

» A Chandernagor et à Calcutta, les amis de M. Lamare-Picquot avaient voulu le détourner de ce voyage, à cause des difficultés et des dangers qu'ils croyaient insurmontables. C'est en usant de moyens hygiéniques pour sa nombreuse caravane, et avec des mesures bien combinées, qu'il est venu à bout de son entreprise et sans grand accident. En avril 1829, il a quitté le Bengale. A la hauteur du cap de Bonne-Espérance, le tonnerre est tombé à bord du navire, a détruit tout le gréement, et il a fallu aller à l'île de France pour réparer les avaries. Enfin le voyageur est rentré dans sa patrie au printemps de 1830, rapportant, après quatre années d'absence, la précieuse moisson qu'il avait faite, déposée dans près de cent caisses de toute grandeur. »

C'est de ces objets qu'il nous reste à parler. Déjà les savans naturalistes auxquels est confiée la riche collection du muséum d'histoire naturelle ont signalé, dans des rapports officiels, l'importance et la nouveauté des objets de ce genre que l'on doit au voyageur. Nous n'avons pas à nous en occuper ici, et nous renvoyons aux rapports de MM. Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Duméril et Latreille.

L'Académie des belles-lettres et la Société asiatique ont également fait connaître leur opinion sur les objets relatifs à l'archéologie et aux religions de l'Inde. Sans entrer ici dans de grands détails sur les antiquités indiennes de la collection, sujet traité à fond par ces deux compagnies savantes, nous nous appliquerons plus particulièrement à ce qui regarde les sciences géographiques et ethnographiques.

Les circonstances favorables auxquelles nous avons fait allusion, au commencement de ce rapport, consistent en ce que les soldats anglais revenus de la conquête du pays des Barmans, faite en 1825, en rapportèrent au Bengale une multitude d'objets curieux. M. Lamare-Picquot s'empressa d'en faire l'acquisition. La plupart sont relatifs au culte de Bouddha. Ils sont, selon lui, l'ouvrage des habitans des parties orientales du Thibet. Depuis trois siècles que les Européens occupent l'Inde, ils n'y avaient pas encore porté la guerre. En 1825, les temples furent pillés par l'armée anglaise, et c'est ainsi que ces objets précieux tombèrent pour la première fois au pouvoir des Européens. Les statues et statuettes de la collection représentant le personnage de Bouddha sont aussi nombreuses qu'elles sont variées pour les matières, parmi lesquelles nous citerons le bronze, le cuivre, le marbre doré, le plomb, l'argent, l'albâtre, le bois de tek doré, etc. Un de ces Bouddahs en marbre a plus de treize décimètres. On remarque des *bas-reliefs* en bois où est figuré l'animal fabuleux des bas-reliefs de Persépolis, et d'autres objets travaillés aussi par les Barmans.

Le culte de *Brahma* a fourni au voyageur plus de trois cents statues, statuettes, figurines ou bas-reliefs en marbre, en terre cuite, etc. On y distingue le *Dieu forestier*, divinité inférieure, protecteur des bûcherons et des pêcheurs contre la fureur des tigres et des crocodiles : cette

figure a été trouvée dans l'île la plus méridionale des bouches du Gange. On remarque encore de grands modèles ou imitations des temples ou pagodes, en plâtre et en terre cuite, ayant deux mètres de haut; d'autres sont en cuivre.

Les nombreux vases recueillis par M. Lamare-Picquot sont destinés, les uns aux cérémonies religieuses, et les autres aux usages domestiques. Ils sont en cuivre, en terre cuite, en pierre : dans le nombre sont des lampes et des réchauds servant aux offrandes, aux sacrifices et aux cérémonies funèbres.

On trouve dans la collection des tableaux sur toile, représentant les sujets divers de la mythologie des Indous; plus quarante-cinq figures représentant des personnages *chinois* des deux sexes, travaillées en terre, en bois et autres matières, et qui se rapportent aux différentes professions civiles, sans parler de quatre-vingts autres fragmens chinois très-diversifiés, en marbre et en porcelaine.

Nous citerons des instrumens appelés *laipoor*, à l'usage des bayadères ou danseuses; des roullys ou bracelets en cuivre, en laque; des modèles de palanquins, des pankas (évantails), à l'usage des dames mongoles, et formés d'une grande feuille de mica transparent, des boîtes à parfums, des instrumens de musique et de gymnastique à l'usage des Mongols et des Tibétains, des gourgoulis (houka) à l'usage des deux sexes, semblables aux *narguilé* ou caliun (pipes persanes) des instrumens à corde rappelant le grand *rebab* des Arabes; les armes diverses à l'usage des soldats mongols et des Tibétains, telles que lances, arcs, flèches, le dhall (bouclier), le tarouar (sabre), le toré dar (fusil à mèche), le katak (poignard); plus des poignards tibétains formés de deux cornes, à l'usage des montagnards, et des instrumens de jeux jusqu'ici inconnus.

Parmi les objets d'amusement on distingue des règles longues et assez larges, travaillées à jour et en spirales. Des pièces mobiles y sont ajustées, et quand la règle est debout, ces pièces abandonnées à la pesanteur descendent le long de l'hélice avec bruit. C'est probablement pour récréer ou distraire les enfans que ce jeu a été imaginé.

Enfin il y a dans la collection différens meubles et ustensibles domestiques à l'usage des Indiens, des Mongols et des Tibétains.

Il faut insister ici sur le *dunkara*, sorte d'arc très-grand, dont la corde est une chaîne en fer extrêmement pesante, mais cette chaîne est composée de grands anneaux et plaques sonores : il est à l'usage des Tibétains et des Mongols. C'est un instrument de *gymnastique*, non pour tirer de l'arc, mais pour exercer les jeunes gens, et donner de la force et de la souplesse à leurs membres. En effet, celui qui s'exerce doit passer la tête et le corps entre l'arc et la corde, ce qui exige une très-grande force.

Mais une des suites les plus curieuses de la collection est une cinquantaine de figures en terre cuite représentant les différentes castes des *Hindous* des deux sexes. Cette série de figures, de trois à quatre décimètres d'élévation, est précieuse sous tous les rapports. Non-seulement elle est faite dans le pays même, et par la main des indigènes, ce qui lui donne bien plus d'autorité que les dessins des voyageurs, faits plus ou moins rapidement, avec plus ou moins de fidélité, et ensuite toujours un peu altérés par la gravure; mais encore elles sont exécutées avec une adresse qu'on n'aurait pas supposée dans les artistes du pays. Les physionomies surtout sont étudiées avec une délicatesse toute particulière; les traits du visage, la couleur du teint, la chevelure et tous les traits de la conformation exté-

rieure sont retracés avec un soin minutieux. Ajoutons-y les poses et les attitudes des personnages des deux sexes les instrumens et les attributs des professions diverses et des conditions civiles, domestiques, ou religieuses: par exemple, les brahmes, les fakirs, les magistrats, les artisans, les militaires, et jusqu'au porteur d'*outre à eau*, qu'on prendrait pour le *sacca d'Égypte*. En outre, les costumes sont de la forme exacte et de l'étoffe même du pays. On remarquera encore ici, sous le rapport de l'art, le progrès qu'ont fait les artistes indigènes pour l'expression des muscles du corps et de toutes les parties de la figure humaine.

Voilà pour ce qui regarde les objets recueillis dans les Indes orientales, en supprimant un grand nombre de détails minutieux. Mais M. Lamare-Picquot n'a pas négligé de se procurer au Cap des objets semblables venant de l'intérieur de l'Afrique. On sait que l'industrie des Africains est plus grossière : cependant il était bon de recueillir quelques ouvrages de leurs mains. Le voyageur a rapporté des figurines représentant des Cafres et des Hottentots des deux sexes avec les costumes du pays, ainsi que des tabliers ornés de perles, des costumes plus ou moins riches, des talismans appartenant à des princes de la partie orientale, tels que le *fanfouli*, attribut royal que le prince porte à la ceinture; il est d'une forme compliquée, bizarre, et richement garni en argent; ensuite des armes et armures de la partie nord-est, des boucliers en peaux d'hippopotames, et beaucoup d'autres objets qu'il serait trop long d'énumérer; plusieurs viennent de Madagascar. Quoique d'un aspect peu brillant et peu flatteur à l'œil, tous ces ouvrages de l'industrie orientale et africaine sont bons à rassembler. Ils rempliront des lacunes et trouveront une place dans une bonne disposition méthodique.

L'utilité scientifique d'une collection d'objets de cette espèce est la première chose qu'on doit avoir en vue. Il ne s'agit pas seulement de les rassembler sans ordre ou d'en augmenter le nombre de plus en plus; il faut encore qu'ils soient placés à la portée des sources d'instruction géographique, c'est-à-dire les *relations* des voyages auxquelles on en est redevable, la *description* des lieux d'où ils viennent et des peuples qui les ont façonnés, les *cartes* du pays d'où on les a transportés et des routes qu'il faut suivre pour en recueillir de semblables, ou rapporter des objets encore moins connus. Tel est l'ensemble des moyens d'instruction qu'il faut rapprocher l'un de l'autre. C'est par là seulement que le public recueillera quelque fruit de ces collections, et c'est alors aussi seulement que les gouvernemens seront disposés à faire des sacrifices pour acquérir les objets d'ethnographie. En effet, tant que ces morceaux ont passé pour être de simples pièces de curiosité, sans aucun rapport avec une application quelconque aux besoins civils, au commerce ou à l'industrie, on conçoit et on excuse l'indifférence avec laquelle ils étaient considérés. Aussi ceux que les voyageurs ont rapportés avec eux depuis un siècle ont péri pour la plupart, ou ont été dispersés sans aucun résultat. Nous citerons un seul exemple : c'est la triple collection que feu Leschenaut de la Tour a transportée à Paris et dont il ne reste rien dans les établissemens publics. Les seuls instrumens de musique auraient dû déterminer à prendre alors une mesure pour conserver et recueillir les objets de cette nature.

Il suit de ces réflexions que l'on doit saisir les occasions qui se présentent de former des collections d'ethnographie, autant pour le progrès de la science et des études géographiques et historiques que pour l'avantage et l'accroissement de nos relations avec les contrées lointaines. Nous

pensons que la collection de M. Lamare-Picquot doit être placée au premier rang de celles qu'il est désirable de posséder, pour en faire jouir la science et le public français. Nous pensons aussi que ce voyageur a bien mérité de la géographie, et qu'il est digne des éloges de la Société, pour le zèle qu'il a déployé, le dévouement dont il a fait preuve et les heureux résultats qui ont couronné ses efforts.

Le 25 février 1832.

Bianchi; J. B. Eyriès; Jomard, rapporteur.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

HISTOIRE *des Colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie*, par M. Ernest de BLOSSEVILLE, conseiller de préfecture de Seine-et-Oise (1).

L'auteur passe en revue, dans une préface de 69 pages, les différens projets du gouvernement français pour la colonisation des condamnés, et les argumens pour et contre des écrivains qui ont traité ce sujet.

Il paraîtrait que, dès l'année 1558, plusieurs Français condamnés furent embarqués pour le Canada, et déposés à l'île de Sable sur la côte de l'Acadie.

Vers l'année 1700, un grand nombre de malfaiteurs et de filles publiques furent débarqués sur les bords du Mississipi, pour peupler la Nouvelle-Orléans et les villages nouvellement établis dans cette colonie.

En 1763, 12,000 pauvres colons volontaires, la plupart Lorrains, furent transportés à la Guyane, sur les rives des Kourraux, où il en succomba environ 9,000 par l'imprévoyance des directeurs.

Le 25 septembre 1791, l'Assemblée Constituante décida qu'il y aurait des lieux consacrés à la déportation dans la nouvelle colonie qu'on venait de former sur la côte d'Afrique. Par une autre loi du 1er novembre, elle désigna Madagascar comme l'endroit le plus favorable.

(1) 1 vol. in-8° de 596 pages. Paris, 1831.

« Plus tard, dit M. de Blosseville, la déportation appliquée à de prétendus délits politiques n'offrit qu'illégalité et barbarie. Long-temps le nom de Sinamary ne rappellera que de désastreux souvenirs. »

Une loi du 17 mars 1802 substitua provisoirement à la peine de la déportation celle de la flétrissure. Peu de temps après, la déportation fut introduite dans le nouveau code, et pendant les huit premières années de son existence cent onze individus furent condamnés à cette peine, sans toutefois la subir.

En 1800, 130 déportés furent débarqués aux îles Séchelles, d'où ils furent repoussés par la population de cette colonie, et la plupart se noyèrent dans le canal de Mozambique.

Une ordonnance royale du septembre 1814 prescrivait l'établissement d'une prison d'essai, ou pénitentiaire, pour tous les condamnés au-dessous de vingt ans, dont l'ouverture était fixée au 1er mai de l'année suivante. Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt devait en avoir la surveillance. Mais ce projet resta sans exécution.

Par une autre ordonnance du 2 août 1817, la maison centrale du mont Saint-Michel fut affectée aux condamnés à la déportation, dont le nombre, dans les différentes prisons, était d'environ cinquante.

M. Lainé, ministre de l'intérieur, adressa, au mois de novembre 1818, un rapport au roi sur la mendicité, les prisons et les bagnes, où il signalait les avantages de la déportation des forçats dans les colonies.

Le 6 février 1819, une commission des membres du conseil-d'état et de l'administration supérieure de la marine s'assembla pour examiner s'il convenait de substituer la déportation aux travaux forcés. Après quatre séances ils se séparèrent sans prendre aucune décision.

Ce fut à la suite de ces discussions que M. le marquis de Marbois proposa le 30 mars 1819, à la chambre des pairs, de provoquer un projet de loi qui *substituât à la peine de la déportation*, dont l'exécution était reconnue impossible, une autre peine proportionnée à la nature et à la gravité des crimes auxquels, dans notre législation actuelle, la déportation est appliquée. » Cette proposition ayant été soumise à l'examen d'une commission, fut ajournée après une discussion fort intéressante.

Enfin une ordonnance du 21 août 1828 établit une classification des condamnés, dans les bagnes, d'après la nature de leurs crimes et la durée de leurs peines.

L'auteur, dans le premier chapitre de son ouvrage, donne des renseignemens sur la déportation des criminels en Amérique, laquelle remonte au troisième voyage de Colomb, où un certain nombre de malfaiteurs et de détenus pour dettes firent partie de son équipage.

Le parlement anglais adopta un bill, en 1718, qui prescrivait la déportation, dans les colonies de l'Amérique septentrionale, de tous les criminels condamnés à une détention de trois ans et au-dessus. Le célèbre Franklin, dans l'indignation que lui causa cet acte, s'écria : « Que dirait l'Angleterre, si nous lui envoyions des serpens à sonnettes ?»

La déportation en Amérique continua jusqu'au commencement de la révolution, en 1775; et la paix de 1783 ne permit pas de la renouveler, attendu que les colonies du Canada et de la nouvelle Écosse étaient trop rapprochées des États-Unis pour servir de lieux d'exil ou de bannissement.

Après la découverte de la Nouvelle-Hollande par le capitaine Cook, en 1770, cette terre, sur la proposition du chevalier Banks, fut choisie pour siége d'une colonie pénale. Le premier transport de *convicts*, ou condamnés, au nom-

bre d'environ 800, dont 200 femmes, partit pour cette destination, le 13 mai 1787, et arriva à Botany-Bay, en janvier 1788. L'expédition relâcha au Brésil et au cap de Bonne-Espérance, où elle prit à bord une collection de graines et de plantes, et des animaux domestiques destinés à la nouvelle colonie.

On jeta les fondemens de la ville de Sidney, le 26 janvier 1788, et, vers le milieu du mois de février suivant, on expédia un navire ayant neuf *convicts* mâles et six femmes, pour former une autre colonie dans la petite île de Norfolk, découverte par le capitaine Cook en 1774, et située au nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, à 300 lieues de Botany-Bay.

Suivant une chronologie progressive de l'Australie de 1770 à 1820, qui se trouve à la fin de l'ouvrage, on y fit la première récolte au moins de septembre 1788. En 1790, eurent lieu les premières relations avec Batavia et le Bengale. Deux ans après, il s'en établit avec l'Amérique du nord, et en 1793, avec l'Espagne et la côte nord-ouest de l'Amérique. L'introduction de l'imprimerie date de 1796. En 1797, on y découvrit des mines de charbon de terre. En 1804, on occupa la terre de Van Diémen, et l'on fonda les villes de Hobart-Town et d'York-Town. L'année d'après, on organisa une garde nationale dans le pays, et en 1810 on fit le premier dénombrement général des habitans, des troupeaux et des propriétés, et on y établit des écoles d'après la méthode lancastérienne. En 1813, un passage fut découvert à travers les montagnes Bleues, et le 7 mai 1815, fut fondée la ville de Bathurst. En 1816, Van Diémen envoya le premier bâtiment à l'île de France.

Le vingt-sixième chapitre renferme un tableau statistique de la colonie, d'après Wentworth, pour 1820. Le nombre des colons émancipés était alors de 7,756; celui des émigrés volontaires, de 1,558; on comptait 5,859 enfans de

la première classe, et 878 de la seconde; il y avait 39,765 acres de terre en culture, 410,604 en pâtures; 71,570 têtes de gros bétail, 261,570 moutons, 3,968 chevaux, 24,867 porcs, 1,500 maisons de ville et 23 comptoirs de commerce. Le capital engagé dans le négoce s'élevait à 250,000 livres sterling, ou 6,250,000 francs, et la valeur totale des produits à 1,649,736 livres sterl., ou 41,243,420 francs.

L'auteur consacre plusieurs chapitres à l'histoire de la Nouvelle-Hollande, et a placé à la fin de son ouvrage une bibliographie de cette partie du monde.

Cet ouvrage mérite de fixer l'attention de tous ceux qui suivent les progrès de la civilisation. Il contient une foule de détails fort intéressans sur la colonie de la nouvelle Galles du sud, les difficultés qu'elle eut à vaincre, ses souffrances, ses émeutes et son accroissement. Sentant déjà sa force, elle demande à la mère-patrie l'institution du jury, qui est la base de toute société bien organisée. Après deux siècles d'expérience, on est parvenu à un moyen prompt et sûr d'accroître la population d'une colonie, en accordant aux habitans la jouissance du prix de leur travail ou de leur industrie, et en leur donnant toute la liberté compatible avec une bonne et sage administration.

W.

Mexico, le 30 décembre 1831.

Lettre de M. Adrien Cochelet, consul-général, à M. Jomard, membre de l'Institut.

Il y a aujourd'hui un an que j'ai eu l'honneur de vous écrire relativement à M. Nebel, qui se proposait alors d'entreprendre à ses frais le voyage de Palenqué, puisqu'il

n'était aidé dans son projet d'exploration, ni par le gouvernement mexicain, ni par des souscriptions du pays. J'ai toujours attendu que ce voyage s'effectuât pour vous en donner avis; mais M. Nebel a fini par y renoncer momentanément, et il en a entrepris un autre plus rapproché et moins dispendieux sur les confins du nord de l'état de la Vera-Cruz, où il a découvert, au milieu de forêts vierges, quelques antiquités ignorées qu'il se propose de faire connaître au public.

Pendant son absence, un peintre allemand, nommé Waldeck, qui était son associé, et qui se livre depuis quelques mois à la recherche des antiquités mexicaines, est parvenu à intéresser le gouvernement de ce pays dans un projet qu'il lui a soumis relativement à Palenqué, où il se propose de rester pendant le temps suffisant pour faire des fouilles et dessiner les principaux monumens, lorsque cinquante actions, à 250 piastres chaque, auront été souscrites. Le ministre de l'intérieur, M. Alaman, a accueilli ce projet, et a écrit une lettre circulaire aux gouverneurs des vingt états du Mexique, en les priant de s'intéresser à une entreprise qui promet à la science des résultats que le monde savant désire depuis long-temps. Quelques gouverneurs ont déjà demandé aux évêques l'autorisation de prendre des actions. Des évêques ont souscrit, et dans un pays où l'influence de ces prélats décide de beaucoup de choses, ce premier pas est d'un bon augure; enfin il est à supposer que la souscription sera couverte incessamment, et M. Waldeck suivra sans doute son projet. Cet artiste a bien le talent et les connaissances nécessaires pour le mettre à exécution; il serait à désirer qu'il fût plus jeune; mais c'est un de ces hommes heureusement organisés sur lesquels les années ont peu de prise. On mettra des Indiens à sa disposition pour faire des fouilles. Il sera aidé

par les autorités de l'état de Chiapas, et il faut espérer que cette fois on arrivera à quelques résultats. Le jeune Nebel a aussi le projet de se rendre sur les lieux, afin de profiter des fouilles. Un autre peintre allemand distingué, M. Rugendas, fera également une excursion de ce côté. Je mettrai sous leurs yeux le programme du prix de la société de géographie. Je doute fort qu'on obtienne les résultats qu'elle désire; mais enfin on fera quelques pas dans la carrière de la science.

Je vais bientôt quitter Mexico, pour me rapprocher de Palenqué, et habiter un pays peu connu qui est très-intéressant. Le roi m'a nommé son consul général auprès du gouvernement de la république de l'Amérique centrale, à la résidence de Guatémala, où nous n'avons encore eu aucun agent accrédité. Je crois que ma mission sera beaucoup moins pénible et surtout moins laborieuse que celle que j'ai remplie ici pendant trois ans, au milieu des circonstances les plus critiques. Je pourrai par conséquent donner une grande partie de mon temps à des recherches historiques et géographiques. Vous devez bien penser, monsieur, que mon plus grand désir sera d'offrir à la société dont je suis un des plus anciens membres le tribut de mes découvertes. Les sérieuses difficultés qui se rencontrent dans le voyage que je dois entreprendre pour me rendre à mon nouveau poste, avec ma femme et mon jeune enfant de quatre ans, ainsi que toutes mes investigations pour connaître la route, je ne dis pas la meilleure, car il n'y en a aucune de bonne, mais la plus courte et la moins mauvaise, viennent déjà de me révéler un chemin qui n'était pas connu, et dont je vais vous donner l'itinéraire, après l'avoir fait précéder de quelques détails géographiques et historiques; c'est celui qui, de la lagune de Terminos, en s'embarquant à la Vera-Crux, pour se rendre

à ce point méridional de la presqu'île d'Yucatan, conduirait à la lagune de Peten, un des quarante-six districts de l'état de Guatémala, et à une distance de dix-neuf lieues seulement de l'ancienne ville de Palenqué.

La lagune de Peten a dix lieues de long sur deux de large. Elle renferme onze îles, et dans la plus étendue et la plus saillante se trouve la ville de Flores, dont la population est de mille habitans; les autres îles sont désertes.

Le district de Peten contient 11,214 individus, y compris environ 1,500 Anglais, avec leurs ouvriers, qui se livrent à la coupe des bois d'acajou et leur font descendre le Rio-Belize. Dans le district, ainsi que dans la partie orientale de Tabasco et tout le Yucatan, on parlait anciennement et on parle encore la langue maya. Les Itsaes, tribu des Mayas, se mirent en possession des îles et du pays voisin de la lagune de Peten, sous une race de princes nommés Canec. Il y a une vieille tradition qui rapporte que Fernand Cortez, en se rendant de Mexico à Honduras, par Peten, montait un cheval qu'il aimait beaucoup, et qui était très-fatigué. Il le laissa à la garde des Indiens qui l'attachèrent dans une cabane et lui donnèrent à manger, pour toute nourriture, de la viande cuite; le pauvre animal ne tarda pas à mourir, et les Indiens, craignant le ressentiment de son maître, firent un cheval en pierre à sa ressemblance, auxquels ils rendirent des honneurs. Ils voulurent ensuite le conduire de la terre ferme dans l'île de Peten, mais il tomba dans la lagune où il est resté. Cortez ne revint pas de ce côté.

La conquête de Peten par les Espagnols n'eut lieu qu'à la fin du dix-septième siècle. Quelques missionnaires firent celle du district voisin de Vera-Paz d'après les instructions du vertueux évêque de Chiapas-Las-Casa ; mais ils ne furent pas aussi heureux dans le Peten, et il fallut la ten-

ter par la force. Le gouvernement de Guatémala l'entreprit; il fit deux campagnes en 1695 et 1696 : mais déjà les Espagnols avaient perdu de cette énergie et de cette vigueur d'ame qui caractérisaient leurs faits d'armes au commencement de la conquête. Ils s'emparèrent du village de Dolores, tandis que leur avant-garde, qui s'était avancée jusqu'à la lagune, fut taillée en pièces par les Itsaes. Ce ne fut qu'en 1697 que l'île se soumit par la force. Le général espagnol don Martin de Ursua, gouverneur du Yucatan, ayant commencé l'ouverture d'un chemin de Campêche au Peten, distant de cent vingt-neuf lieues, arriva au mois de mars à San-Geronimo, sur les confins de la lagune. Il y fit construire une petite flottille, et le 13 du même mois il s'embarqua pour l'île Peten, qui était la résidence et la capitale du prince Canec. Après un combat sur la lagune, Ursua débarqua dans l'île qui avait été entièrement abandonnée, et en prit possession au nom du roi d'Espagne : mais peu après, Canec et son grand-prêtre, nommé Quincanec, pleins de confiance dans les avances des Espagnols, qui les engageaient à revenir, retournèrent dans l'île et furent aussitôt conduits prisonniers à Guatémala avec le fils de Canec. Aussitôt les caciques se soumirent au général Ursua, qui avait été nommé gouverneur et capitaine-général du district. L'île de Peten se convertit en une place forte, où on envoyait les malfaiteurs de Guatémala. Elle est aujourd'hui le seul poste militaire sur la frontière du nord de la république centrale; les restes des Mayas vivent indépendans dans la partie occidentale du district, et sont établis principalement sur les bords des rivières Usumasinta, San-Pedro et Pacaitun. On a coutume de les appeler Caraïbes.

Voici l'itinéraire de Flores à Guatémala :

De Flores	à Branch Mouth.	57 lieues.
	à Santa-Maria (hacienda ou ferme.	27
	à Santo-Toribio (village). . .	13
	à Dolores (*id.*)	5
	à San-Luis (*id.*)	12
	à Campaniac (ranche). . . .	32
	à Cajabon (village).	15
	à Lanquin (*id.*).	9
	à San-Pedro-Carcha (*id.*). . .	18
	à Coban (ville).	2
	à Santa-Cruz (village). . . .	2
	à Ractie (*id.*).	4
	à Salama (ville). , ...	10
	à Montagna (grande rivière). .	8
	à Chinanta (village).	12
	à Guatémala (capitale de l'État et de la Fédération. . . .	2
		228 lieues.

De quelque côté que j'aille, j'aurai malheureusement un trajet des plus pénibles à faire, et vieux voyageur de l'ancien monde pendant vingt ans, je recule toujours dans le nouveau devant l'idée de me mettre en route avec les miens. Tout y est peines, privations, dangers et dépenses énormes. Si je me rends de Mexico à Guatémala, en passant par Puebla, Oajaca, Tehuantepec, et en côtoyant les bords de la mer, c'est un voyage de près de quatre cents lieues. A l'exception d'une soixantaine de lieues que l'on peut faire en voiture, il faut le reste du chemin aller à dos de mulets, entre le 14e et le 19e degré de latitude nord, sous un ciel brûlant. Quand on arrive

à la fin d'une journée fatigante, il ne faut pas songer à trouver l'hôtellerie d'Allemagne et même le canapé en cuir de la chambre réservée au voyageur dans les belles maisons de poste du gouvernement sur la route de Riga à Pétersbourg; un banc de bois, sous le toit de la venta ou de l'hacienda, quand on en trouve; une petate ou natte sur le sol de la cabane en jonc de l'Indien sont le luxe de la couchée; la tortille, le plat de fricoles ou de haricots du muletier, si on ne se contente pas de la tasse de chocolat, forment tout le souper. Sans être un sybarite de Paris, vous conviendrez, monsieur, qu'on peut désirer quelque chose de mieux; il faut donc emporter avec soi matelas et provisions, mais alors il faut craindre les dévaliseurs des grands chemins qui sont nombreux et audacieux quand ils voient un train et que l'on se donne quelques commodités de la vie.

Quelques personnes me conseillent d'aller m'embarquer à Acapulco, port sur l'océan Pacifique, pour me rendre à Sousonnate, où l'on débarque dans la république centrale. D'ici à Acapulco il y a dix ou quinze jours de route, à dos de mulets, et de son sommet à Guatémala il y a cinquante-cinq lieues qu'on peut faire en quatre jours; mais il est très-rare de trouver des bâtimens convenables dans un des plus beaux ports du monde, et il ne serait pas prudent d'être peut-être quinze jours sur les petites barques des caboteurs.

Il est donc probable que j'irai à Vera-Cruz, si un bâtiment de guerre que j'attends veut me conduire à Belize, petite colonie anglaise, d'où l'on se rend ensuite au port d'Yzabal, dans le golfe *Dulce*, et où l'on se trouve aussitôt nez à nez avec une énorme montagne, nommée Mico, qui n'est rien moins que douce, car elle est l'effroi de tous les voyageurs. On dit qu'en la voyant, un ministre

des États-Unis, venant remplir sa mission à Guatémala, retourna sur ses pas, en disant que, quand on aurait fait des routes pour des hommes, il reviendrait.

Je franchirai certainement la montagne, et j'espère pouvoir vous donner des nouvelles de mon heureuse arrivée à Guatémala, d'où je vous enverrai l'itinéraire de ma route et quelques observations, comme je vous ai donné pendant ce mois celui de la frontière septentrionale du Mexique et celui d'une route nouvelle au sud de cette république. J'espère que la société de géographie excusera ma précédente négligence en faveur de ces renseignemens.

En attendant le plaisir de vous écrire, recevez, monsieur, la nouvelle assurance de ma haute considération.

Ad. Cochelet.

P. S. Cette lettre était terminée lorsque j'ai reçu une nomination du roi qui me confère le titre de son chargé d'affaires au Mexique. Mon séjour ici est donc prolongé indéfiniment, et j'y suis toujours à vos ordres.

Extrait *d'une lettre écrite à bord du vaisseau anglais* la Thétis, *en date de Callao le* 20 *septembre* 1830, par M. Sayer lieutenant (1).

Partis de Valparaiso, nous arrivâmes le 6 mars en vue de l'île Easter, située par le 27° de lat. sud et le 109° de long. ouest (de Greenwich), et où nous ne restâmes qu'un jour à cause des mauvaises dispositions des habitans. A peine avait-on jeté l'ancre qu'ils arrivèrent par milliers et vinrent nager autour du vaisseau, plutôt comme des pois-

(1) M. R. Sayer prit le commandement du vaisseau après la mort funeste du capitaine, qui se noya dans la rivière Guayaquil.

sons que comme des êtres humains. On en reçut environ trois cents à bord, hommes, femmes et enfans; aussitôt qu'ils furent montés, ils s'assirent et se livrèrent à des éclats immodérés de gaieté qui durèrent quelques minutes, après lesquelles ils se levèrent et coururent tous sur le tillac, probablement bien satisfaits. Un de ces insulaires fut surpris par une sentinelle, au moment où il allait sauter par-dessus le pont avec un boulet de 32 livres dont il s'était emparé, mais qu'il n'avait pu cacher, étant entièrement nu; je donnai à un autre une jaquette et un pantalon, et, ainsi affublé, il ne ressemblait pas mal à un singe. Lui ayant montré un grand miroir, il parut d'abord effrayé, mais, après l'avoir considéré quelque temps, il finit par s'y habituer, et se livra à toutes sortes d'extravagances; tantôt il embrassait son ombre, la flattait de la main, tantôt lui faisait mille grimaces et tâchait de la déshabiller; enfin il finit par rire aux éclats, probablement en voyant un autre lui-même répéter tous ses mouvemens. Je voulais descendre à terre (en prenant ce sauvage pour pilote); mais l'aspect peu rassurant de ces Indiens et la nuit qui s'approchait engagèrent le capitaine à me rappeler.

Ces naturels sont vigoureux et agiles, mais ne sont pas très-bien proportionnés; ils se tatouent la figure et les jambes. Les femmes sont en général assez jolies et d'une taille petite, mais bien prise; elles sont tatouées depuis le bas de la ceinture jusqu'à la cheville du pied, à peu près comme un habit d'arlequin.

De cette île nous nous rendîmes à Pitcarn, située par le 24° de lat. sud et le 130° long. (de Greenwich). Ce fut dans ce lieu que se retirèrent en 1789 Hetcher Christian, M. Adams et quelques autres, lorsqu'ils abandonnèrent Otahiti, à la suite d'une mutinerie, à bord du navire de découverte *the Bounty*. L'abord de la côte est très-difficile quand le res-

sac est violent, mais au moindre vent il devient praticable. Nous y fîmes provision de porcs, de brebis, de volaille, d'hydromel, etc., etc. Le dernier des réfugiés (M. Adams) était mort seulement un an avant notre arrivée. Il existe maintenant dans cette île trois générations, composant quatre-vingt-trois personnes, descendant de six femmes d'Otahiti et d'autant d'Anglais; deux des premières sont encore vivantes, mais très-âgées.

Après avoir séjourné trois jours parmi ces intéressans insulaires (je pourrais presque dire compatriotes), je les quittai à mon grand regret; sous le rapport de la morale et de la religion, aucun peuple ne peut être comparé à ces bonnes gens, qui ne connaissent point le péché et auxquels la Bible sert de code.

Notre point de relâche le plus rapproché était Nookahee-vah, une des Marquises, habitée par des sauvages à peu près semblables à ceux de l'île Easter. Nous y séjournâmes pendant une quinzaine, afin de compléter nos provisions. J'avais eu soin de me munir de miroirs, de couteaux, de ciseaux et autres menus articles, afin de les distribuer aux naturels en descendant à terre, ce qui m'arrivait une fois par jour. Au moyen de ces petits présens distribués aux principaux chefs et aux familles, j'en fus parfaitement accueilli. Il est difficile de trouver des peuples plus faciles et plus inoffensifs, quoiqu'ils soient cependant très-guerriers. Les hommes sont d'une taille plus qu'ordinaire, et de forme athlétique; les femmes sont belles, mais n'ont aucune idée de pudeur. Ils nageaient tous autour du navire, témoignant un vif désir d'être reçus à bord, ce qu'on leur accordait ordinairement à leur grande satisfaction.

Nous mîmes à la voile pour nous rendre à Otahiti, où nous restâmes trois semaines. Les missionnaires y sont établis; ils sont parvenus à détruire les anciens usages des ha-

bitans, et ont élevé des églises et des écoles qui sont très-suivies. Presque tous les enfans et les gens du peuple savent lire et écrire. C'est un spectacle très-intéressant que de voir ces enfans propres et bien vêtus, les uns en costume européen, les autres à la mode du pays, se rendre dans leur paroisse le dimanche, y chanter les psaumes et assister au service avec le respect et le recueillement convenables.

Après avoir visité plusieurs autres îles du même groupe (où la religion paraît avoir fait des progrès aussi étonnans), nous nous dirigeâmes vers les îles des Amis, et jetâmes l'ancre à Tongataboo, le 22 mai. Je passai dix jours délicieux au milieu des habitans qui justifient bien le nom d'Amis qui leur a été donné ; car je n'ai jamais rencontré plus de bienveillance et un meilleur accueil que chez ces peuples où les hommes affables et humains, les femmes modestes et aimables diffèrent tout-à-fait des autres insulaires que nous avions fréquentés. Ils nous donnèrent le plaisir d'une de leurs anciennes danses de guerre décrites par Cook et qu'ils n'avaient répété qu'une fois depuis l'époque où ce voyageur les visita; j'assistai aussi à d'autres fêtes qui durèrent deux jours et où se trouvaient rassemblés cinq à six mille Indiens; je dois avouer que jamais spectacle ne m'a plus vivement intéressé; la danse à la lumière des torches est surtout d'un effet extraordinaire. Après nous être rendus à Javaos accompagnés par un des principaux chefs suivi d'un nombreux cortége, nous quittâmes ces parages hospitaliers pour aller à Lima, où le bâtiment jeta l'ancre le 26 juillet, après une croisière de six mois, la plus agréable et la plus intéressante que j'aie jamais parcourue.

(Communiqué à M. Warden par le docteur Gillespie.)

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-Verbaux des Séances.

Séance du 5 février 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'instruction publique, en réponse à la lettre que lui a adressée la Société dans le but d'obtenir une souscription à son bulletin et à son recueil de mémoires, demande qu'on lui fasse connaître les ouvrages déjà publics; et il s'empressera de recommander ceux d'entre eux qui auraient le plus de rapport avec les études classiques pour être placés dans les bibliothèques universitaires.

M. d'Urville lit une note sur les expériences de température sous-marine exécutées par M. Bérard, lieutenant de vaisseau, dans la Méditerranée en 1831. Renvoi au comité de Bulletin. (Voy. page 82.)

M. d'Avezac lit un mémoire intitulé : *Examen et rectification des observations astronomiquement déterminées en Afrique* par Mungo-Park. Ce mémoire fait partie de ses considérations critiques sur la géographie positive de l'Afrique intérieure occidentale et de son analyse comparée du voyage de M. Caillié à Temboctou et des autres itinéraires connus.

M. Warden donne lecture, 1° d'une notice biographique sur le docteur Mitchill de New-York, correspondant de la société; 2° d'un rapport sur l'ouvrage de M. Ernest de

Blosseville relatif à la formation des colonies pénales dans l'Australie. (Voir ce rapport page 97.)

M. César Moreau annonce que le missionnaire anglais Wolfe vient de quitter Alexandrie (Égypte), pour se rendre à Temboctou.

M. Bianchi rappelle que M. d'Erco a sollicité des instructions pour son voyage dans le Levant, et le président fait observer que le départ de ce voyageur a été trop prompt pour que la section de correspondance fît un travail spécial, et qu'on lui a remis les questions déjà préparées sur l'Asie mineure. Il ajoute quelques réflexions générales touchant les questions demandées par les voyageurs. Il pense qu'il est nécessaire de connaître préalablement les divers lieux qu'ils se proposent de parcourir, leur aptitude spéciale, les moyens et les ressources dont ils disposent, la durée de leurs voyages, enfin les lieux où ils doivent séjourner.

La section de correspondance est invitée à accélérer son travail sur les questions.

La commission centrale procède à l'élection des 12 membres du comité du Bulletin et nomme au scrutin MM. Albert-Montémont, Ansart, J.-G. Barbié du Bocage, Alex. Barbié du Bocage, Bianchi, Brué, d'Avezac, Douville, Isambert, Sueur-Merlin, d'Urville et Warden.

Séance du 17 février 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique une courte notice de M. Ét. Quatremère, professeur au collége de France, membre de l'Institut, relative à la traduction d'une description manuscrite de la Perse et des pays voisins, écrite en Persan par Hamd-Alleh, fils d'Abou-Bekr. Ce savant offre son travail à la Société pour entrer dans le Recueil des Mémoires; il pourrait faire trois à quatre cents pages avec le texte et les

notes. L'auteur vivait dans le huitième siècle de l'hégire sous les princes mogols, successeurs de Houlakou. Cette offre est renvoyée à l'examen de la section de publication, qui devra s'assurer préalablement si l'impression de l'ouvrage peut avoir lieu gratuitement à l'imprimerie royale.

Le comité du Bulletin fait connaître son organisation définitive pour l'année 1852; il exprime le regret que la santé de M. Brué le force de s'abstenir du travail du comité et propose à la commission centrale de pourvoir à son remplacement.

M. Poulain, professeur d'histoire au collége Saint-Louis, est nommé membre du comité.

M. Douville demande que les diverses commissions du concours soient invitées à se réunir le plus tôt possible, et à présenter leurs rapports à l'une des prochaines séances; il pense également qu'il serait convenable de prendre, dès à présent, des mesures pour l'assemblée générale, afin que les personnes qui doivent faire des lectures aient le temps de préparer leur travail. Enfin il insiste sur la nécessité de passer immédiatement à la discussion du budget.

M. le président fait observer que l'objet des trois propositions de M. Douville se trouve porté sur l'ordre du jour.

Il s'élève une discussion relative à la présidence des séances générales de l'année 1851-1852. Un membre demande si cette présidence a été acceptée par M. le comte d'Argout, ministre du commerce et des travaux publics. Lecture est donnée d'une lettre de M. le comte d'Argout par laquelle il remercie la Société de l'honneur qu'elle lui a fait en l'appelant à la présidence, et il lui exprime le vif regret que de nombreux travaux ne lui permettent pas de remplir ces honorables fonctions.

La commission centrale passe à la discussion du budget pour l'exercice 1851-1852; et après diverses observations

sur chacun des chapitres, elle arrête le montant des recettes à la somme de 12,080 fr. 21 cent., et celui des dépenses à la somme de 12,205 fr. 50 cent.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 17 février.

M. André Cassella, de Naples, géographe.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 3 et 17 février.

Par le Bureau des longitudes : *Connaissance des temps* pour l'an 1834. Un vol. in 8°.—*Annuaire pour l'an* 1832. Un vol. in-12.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales;* cahier de janvier.

Par le Directeur: *Revue encyclopédique*, cah. de novembre.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahiers d'octobre et novembre.

Par le Directeur : *Bibliothèque universelle;* cahier de décembre.

Par la société de la morale chrétienne: *N° 1 de son journal.*

Par M. César Moreau : *Plusieurs numéros du journal des travaux de l'Académie de l'industrie.*

Par le Directeur : *N°s 52 et 53 du Courrier de la Grèce.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier d'août.

Par la société géologique de France : *Bulletin de cette société*, feuilles n° 1 à 7.

Par M. Huerne de Pommeuse : *Rapport fait à la société royale d'agriculture* sur un ouvrage intitulé : *Poor colonies at home, etc.*, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ Ier. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

14. *Die Entdeckungen der Karthager und Griechen auf dem atlantischen Ocean.* — Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan Atlantique. Par Joachim Lelewel; trad. du polonais, avec un avant-propos du prof. Ritter. In-8. avec 2 cartes. Berlin, 1831. Schlesinger.

15. *Traité élémentaire de Géographie*, par Malte-Brun, terminé par MM. Ad. Balbi, Larenaudière et Huot. In-8. Chez Aimé André. Tome II et dernier. 8 fr. Les deux volumes avec l'atlas in-4., 25 fr.

16. *Dictionnaire géographique universel*, contenant la description de tous les lieux du globe intéressans sous le rapport de la géographie physique et politique, de l'histoire, de la statistique, etc., par une Société de géographes. Tome 9, 1re partie. Paris, 1832. Chez Picquet, quai Conti.

17. *Vosgien*, ou *Nouveau Dictionnaire universel et portatif* de géographie moderne, entièrement refondu et rédigé par M. Danville. Paris, 1831. 1 gros vol. in-18, avec 2 cartes. Chez Thieriot, lib., rue Pavée-St-André-des-Arcs, n° 13. Prix, 4 fr.

AMÉRIQUE.

18. *The history and Topography of the United States*, etc. — Histoire et topographie des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par Howard Hinton. Londres, 1831. Liv. I-XXV.

19. *The british Dominions in North America*, etc. — Description topographique et statistique des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord, par J. Bouchette. 2 vol. in-4. Londres, 1831. Colburn et Bentley.

AFRIQUE.

20. *Voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale*, fait dans les années 1828, 1829, 1830, par M. Douville, membre de la commission centrale de la Société de géographie, etc. 3 vol. in-8. avec un atlas grand in-4. composé de 20 planches coloriées et d'une grande carte de l'Afrique équinoxiale. Les trois volumes et l'atlas seront mis en vente au commencement du mois d'avril 1832. Prix pour les souscripteurs : 30 fr. Chez Jules Renouard, rue de Tournon, n° 6, et chez l'auteur, rue du Bac, n° 77.

EUROPE.

Angleterre.

21. *The family Topographer*, etc. — Description de l'état ancien et présent des différens comtés de l'Angleterre, par Sam. Tymms. In-8. Londres, 1832. Nichols et fils. Tome Ier.

Belgique.

22. *Dictionnaire géographique de la province de Liége*, précédé d'un fragment du mémorial de l'établissement géographique de Bruxelles, fondé par Ph. Vander Maelen, membre de l'Académie royale des sciences de Bruxelles, de la Société de Géographie de Paris, etc. 1 vol. in-8. Bruxelles, 1832. Prix, 5 fr. 85 c.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 107. — MARS 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE

SUR L'EMPIRE DE MAROC.

Le journal de la *Société royale de géographie de Londres*, de 1830-1831, a publié sur l'empire de Maroc une Notice rédigée par M. Washington, lieutenant de la marine royale britannique, et dont l'importance nous permet d'espérer que la traduction abrégée en sera lue avec intérêt par les hommes qui s'occupent d'études géographiques.

Les principales cités de l'empire de Maroc, ainsi que les mœurs et coutumes de ses habitans, ont été bien souvent décrites; mais, comme l'observe le journal de la société

précitée, la géographie de cette vaste contrée africaine, la position de ses différentes villes, la ligne de ses côtes, le cours de ses rivières, l'élévation de ses montagnes et de ses plaines, sa structure géologique et ses traits généraux : tout cela est encore imparfaitement connu. C'est afin d'essayer de remplir cette lacune que M. Washington, après une résidence de plusieurs mois dans la capitale, et un voyage aux principales villes de l'empire et aux montagnes de l'Atlas, durant l'hiver de 1829 à 1830, a écrit la Notice que nous allons reproduire, dégagée, en partie, toutefois, de la forme technique et itinéraire qu'il lui a donnée, et qui pourrait ainsi paraître monotone à la majorité de nos lecteurs.

Les personnes destinées à composer la mission anglaise à Maroc, s'étaient réunies, en novembre 1829, au consulat britannique à *Tanger*, ville qui, située par 35°47′54″ latit. nord, 5° 48′ 0″ long. ouest du méridien de Greenwich, sur une pente escarpée au bord de la mer, découvre sa face orientale et pittoresque à une baie d'environ trois milles de large, à l'est du cap Spartel et à l'ouest de Ceuta. Elle est ceinte de murailles en ruine, de tours rondes et carrées à chaque 60 pas, et compte trois portes fortifiées. Ses moyens de défense, du côté de la mer, sont deux batteries, l'une au-dessus de l'autre, à la partie sud de la porte de mer. Sur le front de la place, et au-dessus des murailles vers les terres, sont placées 12 pièces de canon ; au nord, et en une batterie circulaire commandant la baie, se voient 20 autres pièces de tous les calibres, montées sur de grossiers chariots mauresques, lesquels ne soutiendraient pas le feu l'espace de dix minutes; et couronnant le tout, se montre vers le nord un antique et vaste château, appelé la Kasauba ou *L'Kassbah*, servant de résidence au gouverneur ou ba-

cha, dont le territoire s'étend à 25 milles vers le midi. Du côté de la terre, des murailles délabrées et un fossé sont les uniques protections défensives. Les portes se ferment au coucher du soleil, et une garde s'y tient pendant la nuit.

La principale mosquée de Tanger est grande et assez belle. Sa tour est haute et travaillée en marqueterie colorée, de même que le pavé de ce temple, autour duquel règne une colonnade de piliers peu élevés, avec une fontaine au centre.

Les rues, à l'exception de la principale qui traverse la ville irrégulièrement de la porte de mer à la porte de terre, sont étroites et tortueuses; les maisons basses, avec des toits plats, excepté celles des consuls européens, dont la plupart sont assez convenables. (1)

Dans un espace ouvert, à environ moitié de la rue principale, est un marché de fruits et de légumes. Mais c'est le dimanche que se tient le principal marché, au dehors de la ville, près de la porte orientale; il abonde en volaille, gibier, légumes, dattes, fruits, etc. La viande est bonne et à prix modéré.

Hors des murailles sont quelques jardins productifs, appartenant à divers consuls, qui suffisent pour composer une société agréable. D'une terrasse dans celui du consul de Suède, on a une vue pittoresque et vaste sur la ville de Tanger et sur sa baie, qui est au pied; on découvre les pics lointains du petit Atlas vers le sud, tandis qu'au nord, à travers le bleu d'azur des eaux du détroit, se présente la côte d'Espagne, depuis le cap Trafalgar jusqu'au rocher de Gibraltar. L'ancrage dans la baie de Tan-

(1) Les murs sont communément blanchis à l'extérieur. Le plancher des appartemens est simplement de terre battue. Les maisons n'ont point de second étage (*Voyage dans l'empire de Maroc*, par Lemprière, en 1790 et 1791).

ger est passable, excepté quand règnent les forts vents nord-ouest. Si le môle, dont on aperçoit les restes sous les flots, était reconstruit, l'abord des terres serait toujours parfaitement sûr. Les ruines du vieux Tanger, l'ancienne *Tingis*, et un pont romain, se voient encore à la partie méridionale de la baie. Quatre petites batteries, de chacune six canons, défendent les collines de sable près du rivage.

La population de Tanger est de 7 à 8,000 habitans, y compris 1,500 Juifs, entre les mains desquels se trouve presque tout le commerce. (1)

Voici l'itinéraire des voyageurs de Tanger à Maroc.

ITINÉRAIRE.

L'ambassade britannique, en partie composée d'officiers, avec l'interprète, un certain nombre bigarré de Maures, d'Arabes et de Juifs, les muletiers et les domestiques, le tout escorté par un corps de cavalerie mauresque, accompagné du bacha de la province et de tous les consuls européens, quitta Tanger, par une route conduisant en une direction méridionale, sur un sol sablonneux, à travers les jardins productifs qui environnent la ville; ensuite dans un pays onduleux, sur des collines schisteuses et couvertes çà et là de gazon. La caravane rencontrait de loin à loin un village arabe, consistant en quelques chaumières défendues par une haie d'aloès ou de figuiers indiens; on découvrait par intervalles un ou deux champs de blé pour tout signe de végétation, et la première nuit on dressa les tentes dans une vallée entourée de collines qui se prolongeaient au sud-est vers le cap Negro. C'était le 9 novembre 1829.

Le second jour, on suivit les collines boisées de *Dahr*

(1) Les Juifs et les Maures vivent mêlés ensemble à Tanger, ce qui se voit rarement en Barbarie (*Voyage de l'empereur*).

Acclaou, dépendantes de la branche septentrionale du petit Atlas, et d'où l'on découvrait le rocher de Gibraltar, le cap Spartel au nord, et au pied de ces mêmes collines, dans une plaine, le cours sinueux de deux rivières qui vont se perdre, à 3 milles à l'est, dans l'océan Atlantique.

Le troisième jour, on suivit une chaîne de hautes montagnes appelées *Djibbel Habib* (la montagne bien aimée), élevées de 2,500 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et ne présentant que très peu de parties cultivées. On traversa quatre villages arabes, on passa près de trois *coubbas*, ou tombeaux de saints, et on campa à l'entrée d'une vallée de myrtes; marche dix milles. (1)

Le quatrième jour, direction par une étroite vallée, dite le Cou du Chameau (2), ensuite par une plaine et un bois de liège, formant l'extrémité orientale de la forêt d'*El Araïsh* ou *El Araiche* ou *Larache* ou *Lucos*, ville située par 35° 12′ 50″ lat. N., et 6° 9′ 0″ long. O. du méridien de Greenwich; ville près de laquelle, dans un combat entre les Maures et les Portugais, en 1578, don Sébastien perdit la vie.

Le cinquième jour, marche à travers des villages arabes. D'un point élevé, on découvrit une autre ville, celle de *Kibir* ou *Al Ksar*, située, par 34° 57′ 10″ lat. N., 5° 52′ 0″ longit. O., dans une plaine qui, boisée, fertile, où coule la rivière de *L'Kos* ou *Lucos*, torrent bas, sinueux et rapide, est bornée au sud-est par de belles montagnes,

(1) « Les Maures, dit Lemprière, comptent les distances par heures, et comme il en faut toujours une à leurs mulets pour faire trois milles, la longueur d'un voyage est généralement calculée avec assez d'exactitude par ce moyen. »

(2) La caravane a laissé sur sa droite, vers la mer, la ville d'*Arzilla*, à dix heures de chemin de Tanger, et qui fut autrefois une des barrières de l'empire.

dont l'une, à cause de sa forme, est appelée le pic de *Sarsar*, au pied de laquelle est la ville de *Hazen*, située elle-même par 34° 42′ 29″ lat. N., 5° 35′ 0″ long. O. Quant à celle d'*Al Ksar* ou *Al Kasait*, assise au bord septentrional de l'*El Khos*, qui débouche dans l'océan Atlantique à *El Araiche* ou *Larache*, elle est entourée de vergers et de jardins, d'orangers et de palmiers superbes ; bâtie, vers la fin du douzième siècle, par un fils d'*Almansor*, c'est-à-dire *le Victorieux*, elle offre encore des restes de fortifications. Elle a quatorze mosquées; ses rues sont pavées, étroites, et traversées pour la plupart, de distance en distance, par des chemins voûtés ; les maisons se font remarquer par leurs toits en tuiles : c'est la seule de ce genre en Barbarie. Le bazar est peu fréquenté. Population, 8,000 habitans, dont 500 Juifs. (1)

Les sixième et septième jours, marche continuée à travers les montagnes, d'où l'on apercevait l'Atlantique.

Le huitième jour, vue d'un lac d'eau douce de trente milles de long du nord au midi, sur un et demi de large, appelé *Murja Ras ed Dowra*, couvert d'oiseaux sauvages; sa rive occidentale est à un mille et demi seulement de l'Atlantique, dont il est séparé par une chaîne de collines sablonneuses d'environ 250 pieds de hauteur, et où croissent quelques plantes communes. Deux rivières ou

(1) Les circuits agréables de la rivière d'El Khos ou Lucos, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement, forment, dit Lamprière, le coup-d'œil le plus pittoresque à Larache, où la nature non défigurée se montre dans toute sa beauté.

Les vaisseaux, ajoute le même voyageur, ont l'avantage de pouvoir être radoubés à Larache, mais le port manque de bassins ; la rivière est assez profonde pour y abriter en hiver les navires de l'empereur : c'est le seul port de l'empire où ils puissent être à l'abri dans les mauvais temps.

torrens se jettent dans sa partie orientale : l'une à l'extrémité nord-est, l'autre vers le sud-est. Après le lac, la route conduit à la forêt d'*El Clagh*. Vue de quelques coubbas, de douars ou campemens, de quelques bouquets d'arbres et de troupeaux de moutons.

Le neuvième jour, continuation du voyage le long des bords du lac, où l'on voit plusieurs îles et des tombeaux de saints personnages. A l'est du lac même sont des montagnes bornant la plaine de *Msharrah Roumella*.

Le dixième jour, la caravane aperçoit le lac s'écouler et se perdre en un ruisseau marécageux ; le pays devient montueux, offre des collines élevées de 500 pieds, un sol pierreux ou sablonneux, où végètent quelques plantes grossières. Vue de la *Sebou*, ou *Seibous*, rivière qui serpente dans une plaine riche et variée ; lit de 400 verges de large, peu de profondeur. Sur sa rive méridionale, à un mille de la mer, est assise par 34° 18′ 0″ lat. N., 6° 36′ 0″ long. O., la ville de *Mehedia*, qui, du temps des Portugais, fut une place importante, comme l'attestent les ruines de quelques belles fontaines, d'arches et d'églises ; ses fortifications étaient également sur un pied respectable : huit canons montés composent aujourd'hui sa seule défense. Cette ville ne contient plus que de 3 à 400 habitans, la plupart pêcheurs, qui subsistent du produit de la vente du shebbel, excellent poisson très semblable au saumon. Une communication par eau existe entre cette ville et *Fez*, capitale du royaume de ce nom, dans l'intérieur, par 34° 6′ 0″ lat. N., 4° 58′ 15″ long. O. vers l'Atlas ; mais on n'en tire aucun avantage.

Le onzième jour, direction par une étroite et profonde vallée ; sur la droite, c'est-à-dire du côté de la mer, à l'ouest de la route, vue d'un lac de trois milles de longueur nord-sud, où plongent des oiseaux qui res-

semblent à des cygnes; succession de collines et de vallées à un mille et demi de la mer; à l'est, on aperçoit la forêt vaste de *Mamora*, couvrant, dit-on, 80 milles de pays, habitée par des lions et des sangliers. Arrivée à *Sla* ou *Sala* ou *Sallé* ou *Salé*, par 34° 2′ 45″ lat. N., 6° 45′ 30″ long. O.; ville jadis la terreur des mers, si renommée par ses pirates, qui menacèrent plus d'une fois les côtes mêmes des états de la chrétienté; ville, autrefois le théâtre habituel de révoltes, d'intrigues et d'activité, maintenant ruinée, calme et sans vie: tels sont les fruits de l'ignorance, du despotisme et du mahométisme. La ville actuelle de Salé, bâtie sur un point sablonneux s'avançant dans la mer, et formant le rivage nord-est de la rivière de *Burugreb*, ou *Bu-Regreb*, a un mille et demi de longueur sur un quart de mille de largeur; elle est entourée de murailles de 30 pieds de haut, et de tours carrées, placées de 50 pas en 50 pas. Ses moyens de défense consistent en une longue batterie de vingt pièces de canon faisant face à la mer; en un fort rond à l'entrée du fleuve, et en une ou deux pièces de petit calibre, sur chaque porte. Les mosquées offrent des traces de belles sculptures d'une haute antiquité; les rues sont étroites et les maisons très sombres, comme toutes les villes des Maures; la population se compose d'environ 10,000 habitans, dont peut-être 500 Juifs.

La rivière de *Bu-Regreb*, formée par la jonction du *Verou* et du *Bu-Regreb*, a ici environ 500 verges de largeur lorsque son lit est plein. La bare, à un huitième de mille de l'entrée, court presque à travers dans une direction ouest-sud-ouest, sous trois ou quatre pieds d'eau dans le temps des eaux basses, et laissant un canal à chaque extrémité: les Maures suivent celui de l'est, offrant neuf à dix pieds d'eau lors de la marée; à l'inté-

rieur le havre est bien abrité, et contient assez d'eau pour une frégate.

La ville de *Rabatt* ou *Rabat*, par 34° 2′ 30″ lat. N., 6° 46′ 0″ long. O., située sur le bord sud-ouest de ladite rivière (1), offre une vue pittoresque avec ses groupes de minarets, ses murailles délabrées, ses palmiers et ses vieilles mosquées couronnées par la vénérable citadelle ou *Casauba* ou *Kassbah*. Un rideau de 500 verges, faisant face à la mer, flanqué de deux batteries circulaires de chacune 12 canons, nombre plus considérable que n'en présente la citadelle, et une petite batterie sur la rivière, à l'extrémité sud-ouest de la ville, composent sa défense maritime. Du côté des terres est une forte muraille de 30 pieds de haut; puis viennent à chaque 50 pas des tours carrées. La ville a trois quarts de mille de longueur sur un tiers de mille de largeur, avec des vergers entourés de murs le long de la rivière, qui mènent à une mosquée en ruines et à une tour haute de 150 pieds, désignée par les Maures sous le nom de *Sma Hassan*, l'objet le plus en vue et le premier qui puisse faire reconnaître la côte en venant de la mer, devant être aperçue du pont d'une frégate à six ou sept lieues de distance. Il y a ici une dizaine de mosquées, outre le mausolée d'un sultan et celui du héros de l'Afrique mauresque, le puissant Al Mansor. La principale rue de la ville, qui court parallèlement à la rivière, contient d'assez belles boutiques; les marchés sont abondamment fournis de légumes et

(1) Les deux villes de Rabat et Salé étaient jadis réunies pour exercer la piraterie, et on les confondait généralement ensemble.

Les excellens melons et grenades qu'on trouve sur la route de Rabat à Mogadore dédommagent, dit Lemprière, de l'ennui du chemin.

de fruits excellens; il y a des vergers peuplés d'orangers, des plantations de vignes et de coton. La population mauresque peut être évaluée à 18,000 âmes, et la juive à 3,000 : les premiers paraissent riches, et les seconds, s'ils le sont également, n'osent le laisser paraître. Les femmes juives de Rabat sont certainement les plus belles de l'empire. A un mille de la ville se voient les ruines de la ville romaine ou carthaginoise de *Schella*, ou *Sala*, qui, selon d'Anville, était la limite de la station romaine sur cette côte. La rivière, appelée maintenant Bu-Regreb, servait de frontière à l'ancienne Mauritanie.

Les douzième et treizième jours, en quittant Rabat, la caravane suit une direction ouest-sud-ouest; passe près du village en ruines et de la tour de *Tomara*, distans de trois milles de la côte; voit ensuite deux villages arabes, et campe par 33° 46′ 10″ lat. N., 7° 28′ 0″ long. O., sous les murs de la ville déserte de *El Mansoria*, dont la mosquée a une tour de quatre-vingts pieds de haut, à un mille de la mer. Il a fallu, de Rabat à El Mansoria, franchir sept à huit torrens ou rivières qui se jettent peu loin de la route dans l'océan Atlantique.

Le quatorzième jour, marche sud-ouest par ouest; à six milles d'*El Mansoria*, vue de la ville presque déserte de *Fidallah*, par 33° 44′ 0″ lat. N., 7° 24′ 0″ long. O., sur les limites d'une belle plaine couverte de blé, à trois quarts de mille de la mer, et qui était destinée à un magasin de grains avant que Mogadore fût bâtie; on y remarque une assez belle mosquée, les restes de quelques maisons de marchands européens, et un camp arabe. Population, 300 habitans, Maures, Arabes et Juifs. A demi-mille à l'est, est un rocher péninsulaire se projetant à un mille est-nord-est, et formant une baie sablonneuse d'un mille et demi de profondeur, qui offre un abri con-

venable et sûr pour la station des petits navires marchands. (1)

Le quinzième jour, direction le long de la côte; arrivée a *Dar el Beida*, par 33° 36′ 30″ lat. N., 7° 40′ 0″ long. O., petite ville murée, d'un demi-mille carré, sur le bord de la mer et sur un point qui se projette nord-nord-est à demi-mille pour former une baie de trois quarts de mille de profondeur; station bien abritée contre les vents de l'ouest, et protégée par quelques pièces de canon. Cette ville fut aussi bâtie pour l'exportation du blé, et resta long-temps au pouvoir des Portugais. Les tours de trois mosquées et quelques bâtimens européens se montrent par-dessus les murailles. Beaucoup de palmiers et de nombreux jardins environnent la ville, qui, du reste, a de l'eau en abondance. Population, 700 habitans, y compris quelques Juifs. (2)

Les seizième et dix-septième jours, direction ouest-sud-ouest, à travers un pays ondulé, une bonne terre argileuse, beaucoup de jardins, une petite forêt d'*arbutus*, donnant une graine dont on fait de mauvaise huile à brûler; signes de culture, grand nombre de charrues en activité; vastes plantations de 'hhenna (*lawsonia inermis*); quelques sources; troupeaux de moutons et de chèvres; camps arabes; tombeaux de saints; vue des replis sinueux de la rivière de *Oum Erbegh* ou *Oomer-Begh* (la mère des herbages), qui descend de l'Atlas, sépare les provinces de *Fez* et de *Tedla*, forme limite

(1) Les habitans de *Mansoria* ou *Mansouria* et de *Fidallah* ou *Fadalah*, selon Lemprière, vivent dans de misérables cabanes.

(2) *Dar el Beida*, que Lemprière nomme *Darbeyda*, est, dit-il, un petit port de mer de peu d'importance, mais dont la baie peut néanmoins recevoir de grands vaisseaux sans danger, excepté pendant les gros vents du nord-ouest.

entre celles de *Temsena* et de *Ducaila*, et coule à travers de profonds bancs de sable et d'argile sablonneuse; largeur de son lit, cent cinquante pas. Sur sa rive sud-ouest, à un mille et demi de son embouchure dans l'Atlantique, s'étend la ville d'*Azamor* ou *Azamore*, par 33° 17′ 37″ lat. N., 8° 15′ 0″ long. O., entourée de murailles d'un mille et demi de circuit, tombant en ruines, défendue par quelques pièces de canon pointés vers l'Océan, mais mieux protégée contre toutes attaques, excepté en bateaux, par une barre de sable à l'entrée de la rivière, presqu'à sec dans le temps des basses eaux. Cette ville est triste et sans vie; ses rues sont étroites et sales; ses provisions consistent en poissons, légumes et fruits en abondance. Sa population est d'environ 3,000 habitans, y compris les Juifs. A l'angle sud-est est un faubourg où existe une mosquée. La contrée environnante est ouverte, privée de bois, bien cultivée et parsemée de jardins. (1)

Le dix-huitième jour, en quittant Azamor, la caravane prend sa direction à travers une contrée montagneuse; signes de plus grande culture; aspect de plusieurs sources; dix camps arabes; deux villages entourés d'arbres; vue lointaine de la ville de *Mazagan*, située par 33° 14′ 0″ lat. N., 8° 21′ 0″ long. O., sur un point péninsulaire se projetant à un mille au nord, et formant la limite occidentale d'une baie sablonneuse d'un mille et demi de large, qui offre un bon mouillage pour les navires, le point d'Azamor l'abritant au nord-est. La ville fut bâtie par les Portugais, qui l'abandonnèrent en 1770; elle est défendue par des redoutes du côté de la mer. Elle a un

(1) La ville d'Azamore, à cinquante-six milles de Dar-el-Beida, a un port de mer à l'embouchure de la rivière d'*Oum Erbegh* (que Lemprière appelle *Morbeya*).

petit commerce, d'excellente eau et de bonnes provisions. Population, 2,000 âmes. (1)

A trois milles sud-ouest de cette place, et sur la côte, se voient les ruines de *Tètt* (mot qui, en arabe, signifie *Titus*), ville que l'on croit avoir été fondée par les Carthaginois. Les voyageurs campèrent dans la vallée, au dos de la haute terre formant le cap *Blanc*, situé par 33° 8′ 0″ lat. N., 8° 40′ 0″ long. O.

Le dix-neuvième jour, direction sud-ouest par sud. La route abandonne la côte, et conduit vers la capitale par une succession de plaines élevées ou de terreins plats, s'étendant au pied de l'Atlas. Entrée dans la province de *Ducaila*, célèbre par sa belle race de chevaux et sa manufacture de laine pour tapis; province fertile et bien cultivée, offrant çà et là quelques palmiers pour tous arbres. La route monte à travers le granit pour atteindre une plaine élevée, qui se termine à l'horizon au sud-est par une colline solitaire appelée *Gibbel 'Khaddar* (montagne verte), ressemblant beaucoup au Soracte, qui domine la campagne de Rome.

Les vingtième et vingt-et-unième jours, route sur une plaine ouverte et montueuse; sol gras et léger ou pierreux; vue de quelques troupeaux de moutons, de dix campemens arabes et de sept tombeaux; premier aspect de l'*Atlas* aux pics neigeux, qui brillent dans toute leur gloire au soleil couchant; plaine étendue dans tous les sens, et arrivant sans doute à leur pied; magnifiques

(1) En suivant la côte pour se rendre à *Mogadore* ou *Souera*, ville assez grande, à trois cent cinquante milles de Tanger, sur l'océan Atlantique, avec des rues alignées au cordeau, mais étroites, on rencontre la ville de *Saffi*, port de mer situé au bas d'une montagne escarpée. Cette ville petite, à soixante milles de Mogadore, n'a, dit Lemprière, qu'un palais d'une assez belle ordonnance.

masses de neige et de glace détachées à la distance d'une centaine de milles.

Les vingt-deuxième et vingt-troisième jours, direction sud-est, toujours en plaine aussi loin que l'œil puisse atteindre; nul arbre ni maison; quelques tombes isolées pour interrompre ce niveau monotone; sol tour-à-tour gras et sablonneux ou pierreux; quelques palmiers nains sur des points marécageux; par intervalles, un beau gazon; bouquet de blé de Guinée; jardins, tombeaux de saints (1); campemens arabes avec des tentes qui prennent maintenant la forme de ruches d'abeilles, et d'ordinaire grossièrement couvertes de paille; marche en plein air au sein de la grande plaine, où se voient des chameaux, des chevaux, des mules, des ânes et des meubles de ménage, ainsi que des fabriques de laine, des légumes, du blé, des dattes, des amandes, des hhennas, etc., exposés en vente; pics neigeux de l'Atlas magnifiquement argentés par les feux du soleil à son méridien; vue sur une colline des restes d'un fort ou d'une tour ayant nom *Gherando*, circulaire, de cinquante pieds de hauteur et de vingt de diamètre.

Les vingt-quatrième et vingt-cinquième jours, direction sud-est; route graduellement ascendante, à travers un pays de collines jusqu'à la plaine de *Smira*, longue de douze milles; puis, montée vers une seconde plaine de dix-sept milles d'étendue, nommée *Peira;* base de claie d'ardoise; sol tantôt sablonneux, tantôt ardoisé;

(1) « La vénération qu'on porte, dit Ali-Bey, aux sépulcres des saints, a un résultat, lorsque les chapelles servent d'asile à l'innocence contre les attentats du despotisme. La vénération qu'on a pour les imbécilles protège leur existence malheureuse; mais l'asile des chapelles conserve aussi un grand nombre de criminels. »

pierres en abondance; fragmens de quartz et de pierres à fusil; couches d'agate en quartz cristallisé; palmiers nains et quelques herbes grossières; arbres épineux d'environ vingt pieds de haut, portant des baies de couleur jaune sombre, et appelés *sidra nebah* (le *rhamnus infectorius*). Dans le trajet, au milieu de ces deux plaines, pas une cabane ne s'offre à l'œil du voyageur, qui rencontre seulement une source d'eau vive, des troupeaux de gazelles et des verrats sauvages.

Le vingt-sixième jour, direction sud par est; montée par des collines de schiste micacé; lit de torrent bordé de genêts espagnols, de sidra nebah et d'acacias; route pierreuse, fragmens de fer, cailloux, etc. En débouchant de ce défilé rocailleux, on découvre devant soi la ville impériale, avec ses palais, ses mosquées aux minarets élevés, et sa haute tour, dans une vaste plaine, au milieu d'une forêt de palmiers, derrière laquelle apparaissent les neiges éternelles de l'Atlas, lesquelles, à une élévation de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, présentent un superbe relief, résultant du ciel bleu qui les termine. Tandis que les voyageurs européens contemplent ce magnifique tableau, leur guide maure, à la première vue de *Maroc*, fait halte, adresse au ciel des prières pour les jours du sultan et sur l'heureuse fin du voyage. On passe la nuit sous des palmiers, qui, rappelant les climats brûlans du tropique, établissaient un constraste frappant avec les montagnes neigeuses s'unissant plus loin avec l'azur céleste; au coucher du soleil, plusieurs pics solitaires furent long-temps encore éclairés par les derniers rayons du soleil, tandis qu'une masse d'ombres enveloppaient les pics inférieurs.

Enfin, le vingt-septième jour, on traverse à *Al-Kantra*, pont de trente arches, la rivière de *Tensift*, qui va se

jeter dans l'océan Atlantique par 32° 8′ lat. N. à deux tiers d'un degré au nord de Mogador, et à demi-degré au sud du cap Cantin; puis, en continuant à sillonner une plaine parfaitement nivelée, accompagné des gardes du sultan, toutes en uniforme blanc, on arrive à Maroc au milieu des flots d'une population de plus de 40,000 âmes, au bruit de la mousqueterie et des pétards, d'une musique barbare et des cris perçans des femmes; en un mot, au milieu de tous les honneurs possibles.

MAROC.

La *plaine de Maroc* s'étend de l'est à l'ouest, entre une chaîne basse de collines schisteuses au nord, et le haut Atlas au sud, dans une largeur d'environ vingt-cinq milles, et assez de niveau jusqu'au pied des montagnes. Cette plaine, dont les limites échappent à la vue au couchant et au levant, s'élève d'environ quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol est d'une marne légère et sablonneuse, mêlée de nombreux fragmens de quartz cristallisé, d'agate, de silex, de porphyre, de cornaline, de cailloux verts; il est généralement couvert de plantes épineuses, appelées dans le pays *sidra nebach;* les bords des ruisseaux sont parés d'oléandres d'une grande beauté, et au nord de la ville est une forêt de palmiers et d'oliviers. La rivière de *Tensift*, qui descend des montagnes septentrionales, où elle prend sa source à environ quarante milles en tirant vers l'est, coule le long de leur base à environ quatre milles au nord de Maroc, recueille quelques ruisseaux qui sortent de l'Atlas, et va à quinze milles au sud de *Saffy* ou *Saffi*, ville située par 32° 18′ 15″ lat. N., 9° 12′ 0″ long. O., se jeter dans l'Atlantique à près de cent milles de Maroc. Cette

rivière est peu profonde, mais rapide; sa largeur près de Maroc est d'environ trois cents verges; mais dans l'année elle est guéable presque partout, excepté au printemps.

La *ville de Maroc* (en mogrebin, *Marraksch*), située dans la partie septentrionale de cette riche plaine, est entourée d'une forte muraille à machicoulis en bois de tapia, haute de trente pieds, avec fondations en maçonnerie. Elle offre des tours carrées de cinquante pas en cinquante pas. Ainsi entourée, la ville a six milles de circuit, et on y entre par onze doubles portes; mais tout cet espace est loin d'être entièrement couvert par des maisons. Il comprend de vastes jardins et des terreins ouverts de vingt à trente acres d'étendue. (1)

Le palais du sultan est en dehors de l'enceinte de la ville, au midi et en face de l'Atlas; mais il est entouré de murailles d'une égale force; l'espace qu'il occupe est d'environ quinze cents verges de longueur sur six cents de largeur; ce terrein est divisé en jardins carrés, autour desquels sont des pavillons détachés, formant la résidence impériale. Les parquets des appartemens sont en tuiles de différentes couleurs, mais fort simples du reste; une natte, un petit tapis à l'extrémité et quelques coussins en composent tout l'ameublement.

Dans la cité, on compte dix-neuf mosquées, deux emdrasas ou collèges, et un hôpital. La principale mosquée, appelée *El Koutoubia*, s'élève isolée sur un espace de

(1) Ali Bey el Abbassi, dans son *Voyage en Afrique et en Asie*, en 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807, estime que la ville de Maroc, autrefois peuplée de plus de 700,000 habitans, et qui, lors de sa grandeur, donnait le mouvement et la vie à l'agriculture, aux arts et au commerce du pays, compte à peine aujourd'hui (1803) 30,000 âmes, le tiers de l'évaluation que l'on verra plus loin. Le même voyageur porte à trois lieues la conférence qu'embrassent les murailles de cette capitale.

vingt à trente acres. Elle est remarquable surtout par sa tour carrée, haute de deux cent cinquante pieds, aussi large au sommet qu'à la base, et produisant ainsi un singulier effet, étant divisée en sept parties, et sa hauteur apparente étant sept fois son diamètre. Cette tour, pareille à celle de Rabat et à la Giralda de Séville, passe pour avoir été bâtie vers la fin du douzième siècle. Au sommet se trouve une tourelle en forme de lanterne, d'où lui est venu le nom de *Sma el Fanar*. Le corps de la mosquée, bien que vaste, est un bâtiment irrégulier et insignifiant, lorsqu'on le compare à la haute tour dont il est surmonté.

La mosquée de *Beni Yusef*, la seconde en hauteur et en ancienneté, quoique peinte à la moderne, a un collège de *talebs* ou *étudians* qui y sont attachés.

El Moazin, qui passe pour la plus ancienne est très grande, et a sept cours ouvrant les unes sur les autres. Ses arches ou voûtes en fer à cheval mauresque, sculptées avec soin, sont d'un bel effet; les portes de cette mosquée passent pour être celles de Séville, qui ornèrent le triomphe du puissant Al Mansor.

Bel Abbas, nom d'un saint, patron de la cité, est à-la-fois un mausolée, une mosquée et un hôpital, pour quinze cents malades. C'est un pavillon surmonté d'une coupole recouverte en tuiles vernies en vert.

L'*Emdrasa del Emshia*, collège et mosquée près la muraille, et dans la partie sud de la ville, a plusieurs tombeaux de sultans, autrefois surmontés de statues ou de bustes, et que la bigoterie du rigide empereur Moslem a entièrement fait disparaître.

Les *fontaines* de la ville offrent plusieurs restes de belles sculptures, notamment celle qui avoisine la mosquée d'*El Moazim*, et qui porte le nom de *Shrub-u-Shouf*

(bois et admire), laquelle a une corniche en marbre blanc.

Des sept portes de Maroc, celle qui s'ouvre vers le palais, et qu'on appelle *Beb-e-Roum*, ce qui ferait penser qu'elle est une construction romaine, est un très beau morceau d'architecture; sa voûte est en fer à cheval mauresque, richement sculptée en travail arabesque.

Les *rues* de Maroc sont étroites et irrégulières, rarement plus larges que les ruelles européennes; en beaucoup d'endroits, traversées par des arches et des portes servant probablement de défense en cas d'attaque. Plusieurs ont des espaces ouverts et libres qui servent de lieux de marchés.

Les maisons, généralement d'un seul étage, ont des toits unis en terrasse. Le côté de la rue est propre et blanchi; çà et là est une étroite ouverture qui ne mérite pas le nom de fenêtre, et dont aucune n'est vitrée; mais la disposition intérieure est presque tout-à-fait espagnole. Les chambres s'ouvrent sur une cour; quelques-unes de ces cours sont entourées d'arcades, et ont une fontaine au milieu. Plusieurs des portes sont en bois de cyprès sculpté avec art. Les chambres sont longues et étroites, à cause probablement du manque de bois. Nulle fenêtre, nul foyer ou cheminée, aucun meuble, excepté une natte et un ou deux coussins. (1)

Le *bazar*, nommé *El Kaisseria*, offre un long rang de boutiques ou d'échoppes couvertes contre l'injure du temps, et divisées en compartimens. On y vend de la soie, des châles, des mouchoirs, venant de la ville de Fez;

(1) Plusieurs maisons, dit Ali Bey, sont construites en pierre; mais le plus grand nombre le sont en mortier, composé avec de la terre, du sable et de la chaux, qu'on bat entre deux planches appliquées aux deux surfaces du mur, ce qu'on appelle *tabbi*.

des tapis de la province de Ducaila, des habits, du linge, des armes, du thé, du sucre de Londres; des raisins, des amandes, des *'hhenna* de Sous ou Suze; de beau blé, du foin de la province de Schragna; des dattes très douces de Tafilet; une grande quantité de bottes, de pantoufles, de selles, de poterie grossière, de nattes, de cordes, et des broderies en or et en argent, fort belles.

Il y a deux ou trois *marchés*, dont le principal, appelé *Sok-El-Khamise*, se tient près de la porte du nord le samedi de chaque semaine; il est abondamment fourni d'objets de fabriques indigènes. Hors de la porte est le marché pour les chameaux, les mules, les chevaux, les bêtes à cornes, etc. Il ne s'y fait pas beaucoup de bruit, excepté à la vente des chevaux, qui a lieu par enchères; le crieur fait passer rapidement l'animal çà et là, en vociférant le dernier prix offert. (1)

Le *millah*, ou quartier des Juifs, est un enclos muré, d'environ un mille et demi de tour, à l'angle sud-est de la ville; il est populeux, mais sale; tous les Juifs paient une taxe ou capitation au sultan, et sont traités avec un grand mépris; le mahométisme pèse sur eux de tout son poids flétrissant. La *population* de la ville, qui n'excède pas 100,000 âmes, ou peut-être même ne dépasse point 80,000 âmes, comprend 5,000 Juifs. Les femmes ne se montrent que bien rarement dans les rues (2); il est difficile d'en assigner le nombre. Plusieurs quartiers sont dé-

(1) Les places et marchés, ainsi que les rues, ne sont ni pavés ni sablés, ce qui les rend extrêmement incommodes, à cause de la boue dans les temps pluvieux, et de la poussière dans les temps secs (Ali Bey, *Voy. en Afr. et en Asie*).

(2) Ceci paraît en contradition, sous quelques rapports, avec le passage suivant du *Voyage* d'Ali Bey, en 1803 et 1804 :

« Les *femmes juives vont dans les rues à visage découvert*; j'en ai vu

serts depuis quelques années, où une terrible famine se fit sentir à Maroc; l'herbe qui y croît forme un frappant contraste avec les débris de murailles qu'on y distingue.

De vastes *aqueducs* souterrains entourent la ville; quelques-uns ont de dix à douze pieds de profondeur, mais ils sont en ruine; ils traversent la plaine, et vont prendre les eaux au pied de l'Atlas, quelquefois à 20 milles de distance.

Il existe plusieurs vastes *cimetières* hors de la ville, au nord et au midi; il y en a un, à l'est, de cent acres d'étendue.

Quant aux *jardins*, le sultan en a trois assez considérables, d'environ cinquante acres d'étendue, dans l'intérieur de la ville; et deux, de chacun vingt acres, à deux milles de distance des murailles. Un de ces trois premiers jardins fut assigné à la mission britannique, qui l'occupa durant un mois de séjour à Maroc, et dont M. le lieutenant Washington présente la description qui suit :

« Ce jardin, appelé *Sebt El Mahmonia*, occupant un espace de quinze acres de terrein, est planté, dans un style bizarre, de toutes les variétés d'arbres fruitiers, comme l'olivier, l'oranger, le pommier, le citronnier, le mûrier, le noyer, le pêcher, le poirier, la vigne, etc.,

« de très belles, et même d'une beauté éblouissante : elles sont ordi-
« nairement blondes. Leurs figures, nuancées de rose et de jasmin,
« charmeraient les Européens. On ne peut rien comparer à la délica-
« tesse de leurs traits, à l'expression de leur figure, à la beauté de
« leurs yeux, aux charmes et aux grâces qui sont répandus sur toute
« leur personne, et cependant ces modèles de beauté qui présentent
« la réunion de tout le beau idéal des statuaires grecs, ces femmes
« sont l'objet du mépris le plus avilissant. Elles marchent aussi nu-
« pieds, et sont obligées de se prosterner aux pieds richement déco-
« rés d'horribles négresses, qui jouissent de l'amour brutal ou de la
« confiance des musulmans leurs maîtres. »

avec le cèdre, le peuplier, l'acacia, le laurier-rose, le myrte, le jasmin; ce qui forme un riche et épais ombrage, auquel s'unissent le cyprès solennel, le haut palmier, et à travers lequel on ne découvre que les pics neigeux de l'Atlas, s'élevant presque immédiatement au-dessus de nos têtes, et la tour gigantesque de la principale mosquée, qui en est à un quart de mille. Rien n'interrompt le calme de ce point délicieux, si ce n'est le bond léger de la gazelle et le bruit des chutes d'eau dans toutes les directions; on y trouve tout ce qu'il est possible de desirer dans un climat brûlant, le silence, l'ombre, la verdure et un air parfumé. Mais, pour former contraste avec la vue illimitée que nous avions de notre jardin, le toit en terrasse dominant sur la ville nous montrait la plaine sans limites à l'est et à l'ouest, et toute la ceinture de l'Atlas, enveloppant la contrée du sud-ouest au nord-est par un ruban de neige. »

Vue de Maroc, la *chaîne* neigeuse de l'*Atlas* borne l'horizon de l'est au sud-ouest. En hiver (janvier 1830, époque où la mission britannique se trouvait à Maroc), la transition est immédiate de la zone boisée à la zone neigeuse; la formation de ces monts incline plus vers des sommités ou pointes aiguës que vers des pics alpins. La plus élevée de ces sommités, aperçue de la ville, est à l'est-sud-est, à une distance de 27 milles; deux autres masses remarquables, formant des pains de sucre, au sud-est par est et sud-est, et que les Maures appellent *Glaoui*, présentent un superbe rideau du sud au sud-est. Il est remarquable que ni les Maures, ni les Arabes, n'aient aucune dénomination distincte pour l'*Atlas*. On le désigne habituellement sous le titre de *Djibbel-Telj*, ou montagnes de neige; ou bien il prend le nom de la province ou du district, comme *Djibbel-*

Tedla, *Djibbel-Misfywa*. Le mot *Atlas* est ignoré. D'où dérive-t-il? Ne serait-ce pas, dit M. Washington, une corruption grecque du mot libyen ou berber, *adrar*, *athraer*, signifiant montagne?

Plusieurs de ces sommets ont été mesurés trigonométriquement, sur une base de sept milles; le plus élevé est appelé par les Maures *Miltsin*. Il s'étend dans le district de Misfywa, lat. 31° 12′ N., 27 milles S. de Maroc, et on lui a reconnu 11,400 pieds au-dessus du niveau de la mer; ce qui est au-dessous de la limite des neiges perpétuelles assignée par M. de Humboldt; et cependant on n'a vu ces sommets dépouillés de neige qu'une seule fois en vingt ans.

Il est plus que probable que ce ne sont point là les plus hautes sommités de la chaîne de l'Atlas, et qu'il serait possible d'en trouver de plus élevées dans la province de Tedla, vers la source de deux rivières considérables, l'*Oum-Erbegh* et la *Mulwia*; lesquelles, d'après les meilleurs renseignemens, paraissent naître aux flancs opposés de la même montagne; mais ceci n'est qu'une conjecture.

La longitude et la latitude de Maroc, trouvées par les moyens astronomiques, dans les jardins au sud-ouest de la ville, sont les suivantes :

Longitude, 7° 36′ ouest de Greenwich;

Latitude, 31° 37′ 20′ nord;

Variation, 20° 1/2 ouest, constatée par de nombreuses observations au moyen du compas de Schmalcalder.

La tranquillité de l'air dans la plaine de Maroc est aussi à noter. Le matin et le soir, on a généralement un calme plat; des brises légères durant le jour, peu ou point de pluie, et ceci en décembre et janvier; enfin une atmosphère ordinairement sereine et pure.

La moyenne hauteur du baromètre à Maroc, observée sur deux baromètres réduits à la moyenne *température* de 50° Fahrenheit, en décembre et janvier, fut de 28 pouces 410, montrant une élévation de 1450 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. La plus grande hauteur, le 26 décembre 1829, fut de 28 pouces 590, par un beau temps et par un vent nord-est; la moindre hauteur, le 20 décembre, fut de 28 pouces 250, par un temps pluvieux, vent sud, éclairs au sud-ouest.

La moyenne température de Fahrenheit, à l'ombre, entre six heures du matin et six heures du soir, fut de 56° et demi; la plus élevée, 21 décembre 1829, de 64°, vent sud-ouest; la plus basse, 27 décembre, de 40° au jour, vent nord-est; la plus haute au soleil, 18 décembre, de 118°, à deux heures après midi, et par un temps calme.

HABITANS.

Les habitans de cette contrée peuvent être divisés en six classes, savoir : les Maures, les Arabes, les Schelluhs, les Berbers, les Juifs et les Nègres.

Les *Maures*, race dégénérée de leurs nobles ancêtres, descendent de ceux qui furent chassés d'Espagne lorsque la conquête de Grenade par Ferdinand et Isabelle, et la fuite de Boabdil El Chico, mirent fin à la dynastie mauresque dans ce dernier pays. Les Maures habitent principalement les villes, remplissent les hauts emplois sous le gouvernement, et forment le corps militaire; leur langue est le *mogreb*, ou arabe occidental, mêlé de mots espagnols.

Les *Arabes*, originaires du désert, se répandent dans les plaines, vivent sous les tentes, communément dressées en cercle, d'où on les nomme *douars* ou camps, et

mènent une vie pastorale. Quand le sol est improductif, l'herbe rare, ou que les tentes sont tellement remplies de puces et de vermine qu'il n'est plus possible d'y rester en repos, les Arabes lèvent le camp et vont chercher un autre lieu, qu'ils choisissent de préférence près d'une source ou d'un tombeau de saint. Ils sont hospitaliers, et lorsqu'ils ont engagé leur parole on peut s'y fier; ce qui n'empêche pas qu'autrement ce ne soient de grands voleurs. Ils sont hardis, et d'une taille mince, au-dessous de la moyenne; les filles, dans leurs premières années, sont fort jolies; les femmes sont horriblement laides, vu qu'elles demeurent exposées à l'air, et chargées des plus durs travaux, surtout des travaux domestiques. L'idiome des Arabes est le *koreish*, ou arabe du koran, quoique bien corrompu.

Les *Berbers* et les *Schelluhs*, ou *Chelluhs*, habitent les montagnes de l'Atlas : les premiers, la partie nord-est jusqu'à la province de Tedla; les derniers, depuis cette province jusqu'au sud-ouest. Ils vivent principalement dans des villages dont les maisons sont construites en pierres et en argile, avec des toits en ardoises; quelquefois sous des tentes, et même dans des cavernes. Leur principale occupation est la chasse; ils cultivent la terre et élèvent beaucoup d'abeilles. Leur genre de vie les rend plus robustes et plus actifs que leurs voisins des plaines. Ce sont probablement les aborigènes de cette contrée, les descendans directs de Ham, et qui ont été refoulés des plaines vers les montagnes par les incursions des Arabes et des Maures. Leur idiome n'a aucune ressemblance avec l'arabe, quoiqu'un assez grand nombre de mots arabes soient usités parmi les naturels. On a long-temps agité la question de savoir si le schelluh et le berber ne forment qu'une même langue. C'en

sont réellement deux, mais peu différentes l'une de l'autre, ayant un assez bon nombre de mots communs à toutes deux; on pourrait avancer seulement que ce sont deux dialectes de la même souche, c'est-à-dire de la langue parlée dans toute la haute chaîne de l'Atlas, et s'étendant depuis *Baheereh*, sur les bords du Nil, jusqu'au cap Noun, sur l'océan Atlantique, distance de plus de deux mille milles. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que le berber est l'idiome natif de toute l'Afrique septentrionale; c'est la langue des Mozabies, des Wadregans, des Wurgelans, des Touariks, et on parle le berber sur les confins de l'Egypte et de l'Abyssinie.

Voici une liste des mots recueillis par M. Washington, dans ses rapports avec les Schelluhs; nous leur conservons l'orthographe anglaise qu'il leur a donnée et la comparaison qu'il en a faite avec l'arabe et le berber.

FRANÇAIS.	ARABE.	BERBER.	SCHELLUH.
Pain.	El khobs.	Aghroum.	Aghroom.
Chameau.	Simmel.	Araam.	Arume.
Appeler.	Tsata.	Kerar (imp.).	Ir-kerah.
Dates.	Tamur.	Tene icayn.	Teene icayn.
Diner.	El-iftor.	Imquilli.	Imkelli.
Manger.	Akal.	En-nitch.	Ai-nish.
Yeux.	Ayûn	Allen.	Alen.
Pieds.	Rijlain.	Etarran.	Idarn.
Donnez-moi.	Ara.	Efikie.	Fikihie.
Miel.	Asel.	Tament.	Tamint.
Homme.	Rajel.	Erghaz.	Argaz.
Montagne.	Jebel.	Addrar.	Adderar.
Matin.	S bagh.	Zik.	Zik.
Nez.	Anf.	Thinzarth.	Tinzah.
Esclave.	El Abd.	Isimgham.	Issemg'h.
Sultan.	Sultan.	Aghoullid.	Aglid.
Demain.	Elgad.	Ezikkah.	Azgah.
Eau.	Elma.	Aman.	Aman.
Village.	Dshar.	Theddert.	Thedderth.
Femme.	Murrah.	Temthout.	Tamtoot.
Année.	Sanat.	Esougas.	Acsougaz.

Les *Juifs*, dans cette partie de l'empire de Maroc, sont comme ailleurs une preuve vivante de cette prophétie, prononcée il y a plus de trois mille ans, que ce peuple vivra isolé, et ne se mêlera jamais aux autres nations. Les Maures, sans connaître cette prophétie, l'ont accomplie en son entier, en obligeant les Juifs à vivre dans un quartier particulier de leurs villes. Les Juifs forment un corps nombreux et serviable; ils sont mécaniciens, interprètes, etc., et c'est par eux que les affaires commerciales se traitent avec les Européens; on les contraint de se soumettre aux plus bas offices, comme ceux de domestiques, porte-faix, boueurs, etc. Méprisés, insultés par les Maures, qu'ils trompent en toutes occasions, ils n'ont d'autre moyen de justice que la soumission aux injures, aux coups même des enfans maures; et si un Juif osait lever contre eux la main, il ne le ferait qu'aux dépens de sa vie. En passant devant une mosquée, il doit déposer sa chaussure. S'il rencontre quelqu'un de la maison de l'empereur, fussent-ce même les vieilles négresses du harem impérial, il doit également quitter sa chaussure, et se tenir debout près de la muraille jusqu'à ce qu'elles aient passé devant lui. Tel est l'état de dégradation de ce peuple, dans le sein duquel nous devons cependant, observent les voyageurs anglais, choisir nos interprètes, nos agens consulaires. S'il fallait reporter au sultan un message conçu en termes d'égalité ou une remontrance un peu vive, un Juif ne l'oserait qu'en s'exposant à une mort immédiate.

Les *nègres*, dont le nombre est peu considérable, sont esclaves, et, ici comme dans les contrées plus civilisées, un objet de trafic. Il en est cependant qui acquièrent une certaine importance, et qui alors obtiennent leur liberté. Le nègre est renommé pour sa fidélité; aussi le

sultan a-t-il principalement composé sa garde de negres, qui forment sa seule armée permanente, laquelle ne dépasse point cinq mille hommes.

Le *gouvernement* de l'empire de Maroc est entièrement despotique. Le sultan est le chef de l'église et de l'état, deux choses ici inséparables. Le mahométisme est la seule *religion* permise, et les Maures sont très stricts, même en voyage, dans l'accomplissement minutieux des devoirs qu'elle prescrit. Ils regardent les chrétiens comme n'ayant aucune religion.

Les *lois* ne sont que la volonté d'un despote qui, dans sa capitale, administre la justice en personne. Dans les provinces, le kalife ou bacha copie fidèlement le despotisme de son impérial souverain. Cependant la justice est sévère et prompte; le principe qui lui sert de règle paraît être celui-ci : « Tiens le peuple dans une condition pauvre, et il ne se révoltera point. »

Les *forces militaires* consistent en une sorte de milice qui se lève quand on la requiert. Elle ne reçoit aucune paie, mais on fournit à chaque soldat un cheval, et lorsque les miliciens des provinces visitent la capitale, on leur fait un léger présent. La seule force permanente est la garde du sultan, dont nous avons parlé, et dont les soldats portent tous de longs mousquets, qu'ils manient avec une grande dextérité, faisant feu au galop. Ils sont durs à la fatigue, dorment par terre sans nulle couverture, même dans les nuits froides et humides; mais ils ne sont point redoutables, n'ayant aucune idée de l'avantage de se mouvoir par masses. Si leur première charge n'est pas décisive, on les met facilement en déroute. La plupart sont bons tireurs; mais aucun ne s'entend à la manœuvre de l'artillerie. (1)

(1) Les courriers de l'empereur sont de simples piétons, faisant

L'*education* des Maures se borne à apprendre le Koran par cœur dans les écoles, et manier un cheval et des armes à feu. (1)

La *musique* est pour ainsi dire inconnue des Maures; un fifre ou flageolet grossier, et un tambour plus mal fait encore, voilà les instrumens usités, mais sans qu'on en tire aucune harmonie, excepté parmi les Schelluhs, montagnards dont les chansons agrestes sont mélancoliques et intéressantes.

Les Maures, en général, ont une belle apparence physique, une taille moyenne, quoiqu'au premier abord leurs larges vêtemens flottans leur donnent l'air de gros hommes. Après l'âge mûr, hommes et femmes deviennent corpulens, par l'effet de leur vie inactive. Ils ont de belles dents, une complexion de toutes nuances, eu égard à leurs rapports avec les nègres, et on remarque que plus la couleur se rapproche du noir, plus les hommes sont beaux et d'un caractère déterminé. Les femmes, qui sont jolies étant jeunes, se noircissent les cils et les sourcils avec de la mine de plomb, et se teignent le bout des doigts avec de la 'hhenna, plante dont la couleur orange sombre est loin d'ajouter à leurs charmes. Quelques hommes, sans doute les petits-maîtres de la contrée, suivent cet usage féminin.

Le *costume* des Maures est pittoresque et gracieux;

quatre milles à l'heure, et allant en six jours de Maroc à Tanger, distance de cent dix lieues.

(1) Les Juifs, dit Ali Bey, sont les uniques orfèvres, les seuls ferblantiers et les seuls tailleurs qu'il y ait à Maroc. Les Maures sont seulement cordonniers, charpentiers, maçons, serruriers et tisserands de haïks, étoffe destinée à faire des manteaux, comme aussi des caftans ou robes longues boutonnées par-devant du haut en bas avec des manches très larges.

il consiste en une chemise à larges manches et en caleçons d'une ample dimension, d'un linge blanc, sur lesquels la plupart portent un caftan, avec des manches courtes boutonnées près du poignet, d'un jaune brillant ou d'un bleu léger; beaucoup y ajoutent une écharpe ou ceinture de différentes couleurs; sur le tout se déploie le *haïck*, manteau de laine longue, de coton ou de soie, porté comme la toge romaine. Quelquefois on y joint encore une sorte de vêtement bleu à capuchon, appelé le *sulham*, généralement en casimir blanc (1). La coiffure est un bonnet rouge, autour duquel est tissue de la mousseline blanche, formant comme un turban (2). La chaussure consiste en pantoufles ou bottes de cuir maroquin jaune. Le haïck est porté par les femmes aussi bien que par les hommes; souvent même il est le seul vêtement, et quelquefois si fin qu'il est transparent. Les femmes portent toujours des pantoufles rouges, et ni les hommes ni les femmes ne se servent de bas (3). Le

(1) Cette espèce de manteau fort ample qui descend jusqu'aux talons ne sert, dit Lemprière, que pour les temps froids ou pluvieux.

(2) Toutefois, le turban, observe Lemprière, est seul permis pour les Maures qui ont fait le pélerinage de la Mecque.

(3) Les deux sexes, dit Lemprière, aiment passionnément à avoir une espece de chapelet pendu à leur ceinture. Les gens riches s'en servent comme d'un joujou qui les amuse et qu'ils ont toujours à la main. Ils aiment à porter des montres, mais seulement pour parure, car il importe peu, ajoute Lemprière, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Les femmes, dit-il encore, ne peuvent sortir que le visage couvert, et sont instruites à ne connaître d'autre loi que celle que leur impose leur tyran. Il en est cependant qui lui sont infidèles. Pendant qu'il est sorti, elles donnent des rendez-vous à un amant habillé en femme. Le mari en rentrant qui ne voit que de petites mules croit qu'une voisine est venue faire visite à son épouse, et se garde bien de troubler ce tête-à-tête.

bas peuple a pour vêtement une espèce de sac en fil de laine grossière, troué par le haut pour y passer la tête, et de chaque côté vers le cou pour y passer les bras. Ce sac a nom *jellabia*. Les habits de couleur sont interdits aux Juifs; un *bornou* noir, un bonnet noir et des souliers noirs sont les indices de leur dégradation.

La *nourriture* habituelle est un plat de *kuscasu* ou *cuscassou* ou *couscoussou*, mets composé de mouton, de volaille cuite avec des légumes, servi dans une assiette de terre grossière, remplie au point de déborder, et offrant un hachis ou pâte, qui est un aliment savoureux et nutritif à-la-fois. On place à terre ce mets, autour duquels asseyent, les jambes croisées, une demi-douzaine de personnes. Chaises, tables, couteaux, fourchettes, cuillers, assiettes, sont à Maroc des superfluités entièrement ignorées. On n'use point de café; on prend généralement du thé; à toute heure on en présente aux visiteurs; c'est autrement l'unique breuvage employé. (1)

Les Maures ne fument point de tabac (2), mais en prisent une grande quantité; ils fument quelquefois des feuilles de chanvre, qui paraît avoir à un haut degré la qualité enivrante de l'opium. Ils emploient aussi les grains d'une plante appelée *keef*, laquelle paraît avoir les mêmes propriétés.

Les traits saillans du caractère des Maures sont la paresse, l'apathie, l'orgueil, l'ignorance et la sensualité. Quoique vivant dans l'état d'ignorance le plus déplorable, ils méprisent tous les autres peuples, en les traitant de barbares. Leur bigoterie est de même excessive.

(1) Le vin et les liqueurs spiritueuses, on le sait, sont prohibés par le koran; mais les Maures violent souvent cette défense.

(2) Lemprière dit que les Maures fument beaucoup de tabac; mais c'est du chanvre sans doute, comme l'observe ensuite M. Washington.

Dans le trajet de Tanger à Maroc, presque tous les voyageurs que rencontra la caravane d'Européens et de Maures, après avoir salué le chef de l'escorte, lui disait: « Dieu vous préserve du contact des kafirs »! La sensualité des Maures ne connaît point de bornes; les lois de la nature ne peuvent même la restreindre. Quand le physique est usé, ils ont recours à des excitans. On entend des vieillards décrépits, et un pied dans la tombe, dire encore qu'ils donneraient la moitié de leur fortune pour quelques heures d'une vigoureuse jeunesse. Les Maures passent le jour à flâner, à promener lentement leur oisiveté (1). Si l'on excepte leur exercice militaire du *lab el barod*, qui consiste à charger au galop, faire feu, s'arrêter court, ils sortent rarement de leur état léthargique d'apathie ou d'insouciance. Néanmoins, avec tous ces vices, ils sont hospitaliers, et doués d'un courage véritable s'ils tombent dans l'infortune. « *Allah bra*, Dieu l'a voulu ainsi, est leur phrase de consolation dans toutes leurs peines. Le peuple est généralement bien constitué, en bon état de santé, et vit long-temps. Le climat est incontestablement favorable; toutefois la lèpre, l'opthalmie, l'éléphantiasis, l'hydrocèle et la syphilis, ne sont pas inconnues. Leurs remèdes sont des simples, toute leur pharmacie médicale se bornant à quelques plantes. Mais un terrible fléau, la peste, les visite pres-

(1) Ils ont, du reste, une si grande aversion pour marcher et se tenir debout, que si deux ou trois personnes se rencontrent, et qu'elles aient envie de causer un instant ensemble, elles s'asseyent au premier endroit pour s'entretenir à leur aise.

Les Maures se saluent, deux égaux, en se secouant la main; l'inférieur en baisant le bout de la manche du supérieur; la plus grande marque de respect est de lui baiser les pieds (Lemprière).

que tous les vingt ans, et ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir.

Les *sauterelles*, qui apparaissent dans les temps de grandes sécheresses, commettent aussi d'affreux ravages, dévorant quelquefois toute la végétation, et ne laissant qu'un désert partout sur leur passage. (1)

Le *cheval* maure est un animal souvent d'une grande beauté; il est plus solide sur ses jambes que le genêt andalou; probablement qu'il le doit à de meilleurs pâturages. Son allure et sa forme en diffèrent également; il ne lève pas le pied aussi haut et avance davantage; son enjambée est plus étendue. Il ne dort point debout, comme le cheval espagnol, et il a le pied sûr, même en galopant sur un terrein inégal. Les chevaux maures ont de quatorze à quinze mains de haut; il y en a de toute couleur. Les plus beaux sont l'alezan et le noir; le dernier n'est pas commun. Ils ont la crinière flottante et une queue fort ample que l'on ne coupe jamais; mais on la rase lorsqu'ils sont jeunes, pour lui donner une forme bizarre. La crinière d'un beau cheval alezan a deux pieds et demi de long; la queue balaie la terre. On le monte rarement avant l'âge de quatre ans; les Maures ne montent pas les jumens. Dans l'intérieur du pays, un bon cheval coûte 100 dollars espagnols, environ 500 francs; mais on ne peut l'exporter sans un ordre de l'empereur. En voyage, le cheval barbaresque part sans avoir bu ni mangé; à la fin de la course, on l'atta-

(1) M. Washington ne parle point d'un autre fléau, plus fréquent et non moins terrible, le voisinage des bêtes féroces, dont l'Atlas est rempli, surtout vers le sud, et qui descendent de leurs repaires dans les campagnes, lorsque la faim les presse. Les Arabes qui demeurent près des bois font de grands feux pour les éloigner pendant la nuit.

che, débridé, mais non dessellé; on lui donne autant d'eau qu'il peut en boire, ensuite de l'orge et de la paille hachée qu'on étend par terre devant lui aussi loin que son cou peut atteindre. De cette manière, rarement, pour ne pas dire jamais, il se couche; il ne goûte non plus aucun sommeil, et cependant il est très éveillé. Un cheval poussif est rare. Il y en a qui ont le pied tendre et les épaules ébranlées par suite de haltes brusques, même au galop, ce que les Maures pratiquent toujours. (1)

Montagnards de l'Atlas.

Les voyageurs anglais, après l'audience du sultan et les échanges de présens, visitèrent quelques points de la chaîne de l'Atlas, notamment la partie habitée par des montagnards appelés *Schelluhs* ou *Chelluhs*, qui ne revenaient point de leur étonnement à la vue d'étrangers avec leurs boutons dorés et leurs instrumens. Lorsque le mercure fut versé d'un baromètre pour obtenir un horizon artificiel, ils poussèrent un cri d'admiration, mais toujours en gardant une attitude polie et même respectueuse. Le contraste, entre l'apathie des Maures

(1) Le cheval est regardé comme trop noble pour les Juifs; ils ne peuvent, dit Lemprière, se servir que de mulets.

La bride n'a qu'une seule rêne, et elle est assez longue pour servir de fouet.

On ne saurait donner, dit Lemprière, une plus grande marque de bienveillance aux personnes qu'on rencontre dans le chemin, soit à pied soit à cheval, que de venir sur elles au grand galop, comme si on avait le projet de les écraser, d'arrêter tout court, et de leur tirer un coup de mousquet dans le nez.

La vitesse du cheval maure est très grande; celle du dromadaire coupe la respiration: il fait jusqu'à cinq cents milles en quatre jours.

et l'intelligence et la curiosité de ces montagnards, est frappant. Ils ont autour d'eux un air de liberté inconnu dans les plaines. Ce sont des hommes bien constitués, d'une forme athlétique, d'une taille moyenne, de traits peu saillans et d'une complexion douce. Le goître est ignoré parmi eux. Ils ont un idiome particulier, et peu comprennent l'arabe. Les Anglais s'entretinrent avec eux par le moyen des Juifs qui demeurent dans ces vallées, où ils se sont réfugiés pour se soustraire aux humiliations et à la taxe des villes. Les Schelluhs habitent des chaumières couvertes d'un toit d'ardoises légèrement incliné; leur principale occupation est la chasse; ils se mêlent peu avec les Arabes et les Maures de la plaine. Partout où leurs vallées présentent un terrein propre à la culture, il est enclos et cultivé. Ils sont hospitaliers et généreux. La principale vallée des Schelluhs contient dix villages et quatre à cinq mille habitans, dont un quart sont Juifs. On trouve dans cette vallée du salpètre, et on y fait de la poudre à tirer. On y a aussi découvert des mines de cuivre. (1)

Les voyageurs ne purent atteindre le sommet de l'Atlas, dont les pics, blanchis par des neiges éternelles, paraissent n'avoir jamais été gravis par les Schelluhs; car, arrivés à la limite des neiges, les guides refusèrent de monter davantage. Le baromètre marqua une élévation de six mille quatre cents pieds.

Au bas de l'Atlas, les voyageurs, à leur retour, aper-

(1) Lemprière parle d'une autre espèce de montagnards qu'il appelle *Sidi Nazir* ou *mangeurs de serpens*, et qui paraissent bien éloignés d'avoir les mœurs hospitalières et douces des Schelluhs. Il en vit plusieurs avaler en effet des reptiles vivans de plus de quatre pieds de long, en dansant au son d'une musique vocale et instrumentale, et en commençant par la queue.

çurent les ruines d'une assez grande ville, appelée *Tassremout*, offrant encore des murailles de pierre calcaire, des bains, des voûtes, etc.; tout ce qu'ils purent en apprendre des naturels, c'est que c'était une cité chrétienne ou romaine, à laquelle la tradition attache le même conte qu'à la prise de Troie; seulement les Schelluhs substituent des mules chargées d'or au fameux cheval de bois, et ils montrent encore ce qu'ils nomment la porte du Traître.

Les voyageurs firent quelques autres excursions dans les environs de Maroc, notamment sur les bords de l'*Oum-Erbegh*, qui, dans un trajet de soixante-dix milles à travers une suite de plaines, porte le voyageur sur la côte, à *Fidallah*.

RÉSUMÉ.

En cherchant le trait caractéristique de la contrée que les voyageurs britanniques viennent d'explorer, on reconnaît que toutes les élévations y présentent un niveau; que les plaines s'élèvent par degrés jusqu'aux montagnes; que les deux grandes rivières, la *Sebou* ou *Seibous*, qui débouche dans l'océan Atlantique par 34° 20′ lat. N. à Mehedia, et l'*Oum-Erbegh*, qui débouche dans le même océan par 33° 20′ près d'Azamor, et au nord-est du cap Blanc, paraissent diviser le pays en trois portions : la septentrionale, ou celle qui s'étend du détroit de Gibraltar à la latitude (34°) de Fez (en exceptant la pointe septentrionale des montagnes), à en juger par les débordemens des rivières et des lacs, est presque un niveau à la base de l'Atlas. De la rivière de Sebou à celle Oum-Erbegh, la contrée plonge considérablement vers l'ouest, et de plus en plus depuis ce dernier fleuve jus-

qu'à la plaine de Maroc. Au milieu de ces terreins unis, on remarque une extrême pénurie d'arbres. A la lisière même de l'Atlas, les arbres n'atteignent pas à une hauteur notable, quoi qu'en ait dit le savant Pline, en parlant de la Mauritanie; mais il est impossible de ne pas reconnaître la fécondité du sol, car du pied de l'Atlas au bord de l'Océan, on ne voit partout que de vastes champs de blé. Si on dirigeait les eaux dans les lieux qui en manquent, cette fécondité serait bien plus sensible encore; et des mains européennes qui ensemenceraient le territoire de l'empire de Maroc, lui feraient produire de quoi nourrir, dit le voyageur anglais, des millions d'habitans de plus que les cinq ou six millions qu'il compte à présent.

La carte anglaise, annexée au travail de M. Washington, distribue comme il suit les provinces de l'empire de Maroc, en indiquant les principales villes de chacune d'elles.

PROVINCES SEPTENTRIONALES OU ROYAUME DE FEZ.

NOMS DES PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
1. El Gharb.....	Tanger, Tetuan, Al Kasar, El Araiche.
2. El Rif.....	(*vers l'Atlas*).
3. Benni Hassan.....	Rabat, Slaa *ou* Salé, Mehedia.
4. Temsena et 5. Schawiga	Dar-el-Beida, Fidallah.
6. Fez.....	Fez, Mekinez *ou* Mequinez.
7. Tedla.....	(*vers l'Atlas*).

PROVINCES CENTRALES OU ROYAUME DE MAROC.

1. Ducaila.....	Azamor, Mazagan.

2. Shragna.....	Al Cala.
3. Abda...	Saffy.
4. Shedma.....	Mogadore.
5. Haha.....	
6. Rhamna.....	
7. Maroc.....	Maroc.

PROVINCES MÉRIDIONALES OU ROYAUME DE SUSE.

1. Suse *ou* Sous.....	Agadir, Tarudant *ou* Sous, Irnottn.
2. Draha ou Darah, au nord-ouest du Sahara.	

PROVINCES ORIENTALES OU ROYAUME DE TAFILET.

(Division territoriale non indiquée).

Bien que cette notice offre les positions géographiques des principales villes dont il y est question, il n'est peut-être pas inutile de rapporter ici toutes les mesures séparément déterminées par le voyageur anglais, et consignées synoptiquement dans sa carte.

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES.

	LATITUDE Nord.	LONGITUDE Ouest de Greenwich.
Ceuta	35° 54′ 10′	5° 17″ 25″
Cap Spartel	35 49 0	5 54 0
Tanger	35 47 54	5 48 0
Tetuan	35 36 0	5 24 0
Arzilla	35 29 30	6 0 0
El Araiche	35 12 50	6 9 0
Al Kasar	34 57 10	5 52 0
Mamora	34 52 30	6 25 0
Wazen	34 42 29	5 35 0
Mehedia	34 18 0	6 36 0
Fez	34 6 0	4 58 15
Mekinez	33 58 30	5 30 0
Slaa *ou* Salé	34 2 45	6 45 30
Rabat	34 2 30	6 46 0
El Mansoria	33 46 10	7 20 0
Fidallah	33 44 0	7 24 0
Dar-El-Beida	33 35 30	7 40 0
Azamor	33 17 37	8 15 0
Mazagan	33 14 0	8 21 0
Cap Blanc	33 8 0	8 40 0
El Waladia	32 48 0	8 43 0
Cap Cantin	32 35 0	9 13 20
Saffy	32 18 15	9 12 0
Maroc	31 37 40	7 36 0
Mogadore	31 30 30	9 44 0
Cap Tefelneh	31 4 0	9 47 30

Le plan de Maroc présenté sur la carte est, comme elle, un document neuf qui ne saurait manquer de fixer l'attention.

Nous aurions desiré pouvoir en outre comparer quelques passages de cette relation avec celle de M. Jackson, ainsi que nous l'avons fait pour les voyages de Lemprière

et d'Aly Bey; mais ne l'ayant point sous les yeux, nous ne pouvons que la signaler à l'attention de ceux qui souhaiteraient d'y recourir.

ALBERT-MONTÉMONT.

LEGENDE DU PLAN DE MAROC.

(A) PORTES DE LA VILLE.

1. Bab el Hhamise.
2. Bab Ailan.
3. Bab Debagh.
4. Bab el Hhamatz.
5. Bab el Hhamar.
6. Bab Earle.
7. Bab el Kassbah.
8. Bab e' Toboul.
9. Bab e' Rroum.
10. Bab el Hhaddar.
11. Bab Ducaila.

(B) MOSQUEES.

a. Jamaa. El Koutubia *ou* Sma el Fanarh (hauteur, deux cent vingt pieds anglais).
b. ..... Sidi abd'lah Moul el Ksar.
c. ..... El Moazin.
d. ..... Beni Yusef.
e. ..... Elfnah (en ruine).
f. ..... El 'Hennah.
g. ..... Surfa Saidia.
h. ..... Muley Ali Chérif.
i. ..... Dert Da Bashie.
j. ..... De' Bab Debagh.
k. ..... Bel Abbas (mosquée et hôpital).
. ..... Sidi Maimoni.
m. ..... Muley Abd' lah Rraswani.
n. ..... De Bab Ducaila.
o. ..... Emdrasa del emshia (2. mosquee et collège, 1. sépulture des sultans.
p. Al Kaisseria.

q. Belle fontaine, Schrob u schowf (boire et regarder).
r. Soke el Khamise ou grand marché.
s. Grenier de blé.
t. Palais du sultan.
u. Jenan el Afia (jardin de Prospérité).
v. Jenan el Nile (jardin du Nil).
w. Modar del Meshoar (cour d'audience).
x Sebt el Mahmounia (résidence de l'ambassade britannique de 1830).
y. Maison de Bendris, premier ministre.
z. Maison de Muley abd Salam, oncle du sultan.

Rapport *de la commission de la Société de Géographie, qui a décerné une médaille d'or de mille francs à M.* Douville, *pour son voyage de découvertes au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale.*

Les commissaires que vous avez nommés pour examiner s'il y avait lieu de décerner la médaille annuelle destinée à la découverte la plus importante faite en 1830, ont passé en revue les voyages effectués ou achevés dans le courant de cette année. Il résulte de nos recherches que si les entreprises dont nous allons vous entretenir ne sont pas nombreuses, du moins leur résultat est de la plus haute importance pour la science.

En effet le voyage de MM. Richard et John Lander dans la Nigritie, pour découvrir l'embouchure du Dialiba ou Kouarra; celui de M. Douville au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale; celui du capitaine King aux côtes méridionales de l'Amérique du sud et à la Terre du Feu, présentent une masse de faits si intéressans que depuis long-temps on n'en avait vu paraître autant à-la-fois.

M. Douville est parmi ces voyageurs celui qui nous a paru avoir réellement fait la découverte la plus importante. Arrivé

en 1828 sur la côte de l'Afrique occidentale à Saint-Philippe-de Benguela, situé par 12° 32′ de latitude sud et 11° 3′ de longitude à l'est de Paris, il a visité en détail toutes les provinces qui composent les royaumes d'Angola et de Benguela, soumis au Portugal. Ensuite il a pénétré dans les pays habités par les nègres indépendans et où vraisemblablement aucun Européen n'avait encore porte ses pas. Le point le plus méridional auquel il ait atteint est par 13° 27′ de latitude; il est allé dans la direction opposée jusqu'au-delà du 3° au nord de l'équateur; il s'est avancé dans l'est jusqu'au 25° 4′. Il a ainsi parcouru une étendue de plus de 16° ou 320 lieues géographiques du sud au nord, et de plus de 14° ou 280 lieues de l'est à l'ouest, sans compter ses courses multipliées dans les provinces portugaises; on peut donc sans exagération porter à trois mille cinq cents lieues la longueur totale de ses routes dont une grande partie a été faite dans des contrées entièrement inconnues.

Pour vous le démontrer, messieurs, nous ne vous exposerons pas ce que les anciennes cartes presentent sur ces régions, nous nous bornerons à appeler vos regards sur celles de d'Anville, qui fut si long-temps le seul guide un peu sûr pour l'intérieur de l'Afrique, sur celle de M. Berghaus et sur celle de M. Brué, qui tous deux ont completé et rectifié autant qu'ils l'ont pu son travail, en profitant des nouveaux matériaux parvenus à leur connaissance. Mais combien ils sont rares et peu solides pour l'intérieur de l'Afrique au sud de l'équateur. Des hommes que leur zèle pour les progrès de la science anime quelquefois au point de leur faire accueillir avec trop de facilite ce qu'ils lisent ou entendent raconter qui s'accommode à leurs idees, ont parlé de voyages importans effectués par les Portugais dans l'interieur du Congo et même à travers le continent africain, entre Saint-Paul de Loanda et Mosambique. Mais quand on examine de près ces rapports, on reconnaît sans peine qu'ils ne sont nullement fondés. Ainsi nous n'avons pas à nous en occuper; mais nous invitons les

personnes qui desireraient obtenir des notions sur ce point, à consulter le tome xv de l'*Histoire des Voyages* de notre savant collègue M. Walckenaer.

Maintenant parlons des faits connus. Les cartes de M. Berghaus et de M. Brué montrent qu'à l'est du vingtième méridien, il n'y a rien de positif. Tous les noms sont accompagnés du signe du doute; presque plus de positions indiquées; les auteurs sont obligés de citer les anciens voyageurs dont les récits sont presque toujours très vagues. Le cours des rivières, même les plus importantes, n'a pu être tracé avec précision. Les reliefs du terrein sont marqués avec tout le soin possible, mais on peut demander sur quelle base les auteurs ont opéré. Ainsi la partie de l'Afrique sur laquelle portent nos considérations, a présenté jusqu'à ce jour un vide immense. Aujourd'hui M. Douville nous donne la possibilité d'en remplir une portion considérable.

Les contrées soumises aux Portugais étaient celles sur lesquelles on possédait le plus de notions qui pouvaient être regardées comme satisfaisantes; cependant, à l'exception du littoral, combien il y avait d'incertitudes. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur une carte dressée par M. Pinheiro, ingénieur portugais; elle est annexée à un ouvrage que M. Feo Cardoso publia, dans la langue de son pays, à Paris, en 1825, sur les royaumes d'Angola et de Bénguela. Bowdich en a inséré une copie dans un mémoire, en anglais, sur les découvertes des Portugais, qui parut après sa mort, et qui a été inséré dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, en 1824. Il serait fastidieux et peu intéressant d'entrer dans une discussion approfondie sur les imperfections de cette carte; celle de M. Douville les fait ressortir, notamment pour la manière dont le cours des rivières y est tracé, et dont les montagnes y sont représentées. Combien les cartes de M. Berghaus et de M. Brué lui sont supérieures.

M. Douville a observé autant qu'il l'a pu la direction et l'enchaînement des montagnes; il nous les fait connaître par

es noms que leur donnent les indigènes; elles commencent à s'élever à peu de distance du littoral. Au sud du Couenza les monts Inhandagna, Egyto, Coulo, Cutato, Cuvo, Caberabera et d'autres plus ou moins hauts, offrent des ramifications qui viennent du sud-est, et entre lesquelles coulent le Catumbela et plusieurs autres rivières, portant directement leurs eaux à l'ocean Atlantique. Ces montagnes se rattachent vraisemblablement à un nœud auquel M. Douville n'est pas arrivé, mais on peut se faire une idée de l'élévation du pays depuis la côte, en considérant que, près de Bihe, ville située par 11° 3' de latitude et à environ cent vingt-cinq lieues de la mer, la plaine est à 1040 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Toutefois, la contrée intermédiaire n'est que montueuse, elle n'offre ni sommets hachés, ni pentes très escarpées.

Au contraire, celle que limitent le Couenza au sud et le Loge au nord, est montagneuse; son aspect est âpre et raboteux, les vallées y sont étroites, tortueuses et prolongées. Près de la rive septentrionale ou droite du Couenza, s'élève le mont Munia, dont la cime est à 2,300 toises au-dessus de la mer, dont il n'est éloigné que de quatre-vingt-quinze lieues. Plus à l'est se trouvent les singuliers rochers nommés Pedras de Pongo Andongo. On les connaissait, mais inexactement par les récits des missionnaires qui les appellent Pierres Noires. On les voit figurer, assez mal, sous le nom de Rocher de Mapongo ou forteresse des pierres, dans le tome IV de la *Relation de l'Ethiopie* occidentale, par le père Labat.

Entre le Couenza et le Zaïre ou Couango, le pays, en allant vers l'est, conserve une grande élévation. Les monts Quiamussumica, Zala, Go, Loge, Pemba, sont les uns coloyes, les autres coupés par des affluens du Logé, et vont se joindre à un nœud qui est au nord du septième parallèle et à l'est du dix-huitième méridien. Une rivière sortant de ce nœud, coule vers le Couango.

Les monts Magumen sont plus à l'est, et se prolongent

dans cette direction en séparant les affluens du Couenza de ceux du Couango.

Au nord de ce grand fleuve, vers le cinquième parallèle et le vingt-deuxième meridien s'élèvent le Quiangiaguilé, et plus au nord-est les Moulundu Ja Caïba Risumba (montagnes puantes). Des rameaux partant de ce nœud filent de divers côtés : les plus hautes vont au sud-est; d'autres au nord, et se prolongent au nord-ouest : ce sont les Obumucutu et les Ouambé; le plus haut sommet de ceux-ci est le Caluvi qui a 1,957 toises. Les rivières qui coulent entre ces hauteurs sortent toutes des Montagnes Puantes et finissent par se joindre au Couango.

Plus au nord on rencontre les Yanvo, branche des Agattu : ceux-ci sont très étendus, les monts Riegi s'en detachent. L'un de leurs pics, le Zambi, a 2,457 toises; son nom qui signifie mont des Esprits, rappelle les idées superstitieuses des nègres, qui tiennent uniquement à son excessive élévation, car il n'est pas volcanique comme un autre Zambi dont nous parlerons plus bas. Le pays voisin est également très haut, puisque les plaines sont à 900 toises au-dessus de la mer. Ici nous sommes sous l'équateur. A un degré au nord, on trouve les monts Kanguz; et, sous le deuxième degré, des plateaux élevés de 850 toises. Depuis les monts Agattu, les rivières coulent vers l'est.

Le désert Tandi est sur la ligne du partage des eaux. Au-delà vers le nord-ouest sont les Zamba, dont un des versans appartient encore au bassin de la mer des Indes, puis les Hogiz, qui se prolongent très loin vers le sud-ouest. Toutes les rivières que M. Douville a vues ensuite vont se réunir au Couango; des chaînons de montagnes les séparent. Au confluent du Couango et du Bancora la plaine a 348 toises de hauteur. A la gauche du Couango, s'étendent les Moulundu Itala, ou les montagnes noires, dont un sommet a 1,631 toises, puis les Ho, les Lucango, et les Calandola.

On voit par cette énumération qui offre tant de noms nouveaux que M. Douville a observé avec un soin particulier la

direction du cours des rivières. Les faits nombreux qu'il met en évidence fourniront les moyens de corriger ce qui concerne celles dont l'embouchure est dans l'océan Atlantique. Quant à celles qui coulent à l'est, elles étaient inconnues.

Citons un fait très vaguement connu, et dont M. Douville a si bien constaté la réalité, qu'on peut le regarder comme une découverte qu'il a faite. Edouard Lopèz, voyageur portugais, qui séjourna au Congo de 1578 à 1587, a parlé dans son livre de montagnes brûlées, qui se trouvent dans ce pays, mais il ne les a pas décrites. Elles sont marquées sur sa carte, et sur la plupart de celles qui ont été publiées depuis; il en est même question, mais confusément dans les ouvrages qui traitent de ces contrées. Maintenant on saura où placer ces montagnes. M. Douville a vu au sud, et à peu de distance de la rive gauche du Couenza, une montagne volcanique, éloignée de quatre-vingt-cinq lieues de la mer. Elle est nommée par les indigènes Moulundu Zambi (mont des Esprits), parce que selon la croyance de ces nègres, l'ouverture par laquelle elle vomit des flammes est l'entrée du chemin que suivent les âmes des défunts, pour pénétrer dans l'autre monde. La terreur que ces idées leur inspirait, et aussi l'incommodité que leur causait la fraîcheur de l'air, à mesure que le terrein s'élevait, les empêchèrent d'accompagner M. Douville dans son ascension, et ce voyageur fut obligé de s'arrêter à une hauteur de plus 1,000 toises; il estime qu'il était encore à plus de 700 toises du sommet. Ce Moulundu Zambi offre les caractères communs à toutes les montagnes volcaniques; il est composé de roches brûlées, entouré de scories et de laves. Tout annonce que depuis long-temps il n'a pas eu d'éruptions.

Les monts Ja Caiba Risumba étaient totalement inconnus; comme le précédent, ils sont volcaniques : mais l'époque à laquelle ils vomissaient des flammes doit se rapporter à celle qui coïncide avec les derniers changemens survenus à la surface du globe terrestre. Ils composent une masse dont le pied est élevé à 700 toises au-dessus de l'Océan; leur sommet est

haché, inégal, leur surface raboteuse; ils sont coupés par des ravins escarpés, et forment l'entourage d'un lac dont la longueur du nord au sud est de vingt-cinq lieues, et la largeur de l'est à l'ouest de dix. Du bitume suinte de leurs parois, il s'exhale de leurs flancs des vapeurs nauséabondes qui gênent la respiration, et leur ont valu le nom qui les désigne. Les eaux du lac fortement imprégnées de substances bitumineuses ne sont habitées par aucun animal; c'est de ce lac, appelé Kouffoua, que sortent les rivières dont nous avons parlé précédemment, comme ayant leur source dans les Montagnes Puantes; deux coulent à l'ouest; puis se subdivisent en plusieurs autres, une seule se dirige à l'est.

Il est probable que jadis ces Montagnes Puantes avaient des sommets plus élevés et garnis de plusieurs cratères; ceux-ci se sont écroulés, et à leur place on voit aujourd'hui le Kouffoua, qui n'est alimenté par aucun ruisseau; mais des expériences de M. Douville permettent de conjecturer que des canaux souterrains y apportent de l'eau.

Au sud et à peu de distance de cette singulière nappe d'eau, passe le Couango. M. Douville, placé sur le haut des monts qui entourent le lac, a vu ce fleuve, qui venait du sud-est et coulait vers l'ouest. Il marque sous le vingt-cinquième méridien et le sixième parallèle le point où il l'aperçut; et un peu à l'ouest du dix-septième méridien et par le quatrième parallèle, celui où il a cessé d'avoir des notions précises sur son cours. Il l'a traversé dans deux endroits, et l'a fait suivre dans l'espace intermédiaire par un mulâtre intelligent, ce qui lui a fourni les moyens de compléter et de corriger ce que l'on savait sur ce sujet. Il a constaté, par les renseignemens qu'il a recueillis et par sa propre expérience, que les noms de Couango et de Zaïre désignent le même fleuve, et que dans quelques lieux l'une de ces dénominations est usitée sur une rive, et l'autre sur la rive opposée.

Les cartes placent à l'est du vingtième méridien l'immense plateau des Dembos, car il s'étend entre les cinquième et

dixième parallèles. Il est borné à l'ouest par le Couango. La carte de M. Douville fait voir qu'il y a dans tout cela une étrange confusion de noms et de faits. La province des Dembos est effectivement haute, mais située beaucoup plus à l'ouest, et assez rapprochée du Couenza.

Si, des notions nouvelles fournies par M. Douville sur la géographie physique, nous passons à celles qui concernent l'ethnographie, on se convaincra qu'elles ne sont ni moins intéressantes ni moins nombreuses.

Plusieurs états des potentats de l'Afrique équinoxiale étaient indiqués assez vaguement. Maintenant on pourra les placer d'une manière plus correcte sur les cartes. M. Douville marque l'espace qu'ils occupent, les villes capitales et même les lieux de ces territoires où il a passé. Parmi les peuples vivant au sud du Couenza, les Bihens tiennent un des premiers rangs. La ville principale a un de ces grands marchés d'esclaves que fréquentaient les courtiers des négocians portugais. Les Bihens sont la nation la plus reculée vers le sud que M. Douville ait visitée; à l'est habitent les Moganguelas.

Dans les anciennes relations, il est question du roi Ginga et de Matamba, sa capitale; mais le roi Quicua n'était pas connu. Le pays de ce monarque est borné à l'est par les Regas, également limitrophes des Cassanges. Ceux-ci, dont la ville principale, Cassanci, est à 610 toises au-dessus du niveau de l'Océan, sont limités au nord par le Couango. Leur capitale est, comme le Bihe, le rendez-vous des marchands; le chef de ce peuple s'est arrogé le monopole des captifs qui viennent des contrées au nord du Couango. De ce côté du fleuve, les Humé sont des hommes farouches, sanguinaires et redoutables; les Muchingis, leurs voisins à l'ouest, sont moins puissans. Mucangama, au nord de ceux-ci, craint le monata Yanvo, chef des Molouas, qui lui-même apprehende ses attaques, et dont les possessions confinent au nord avec celles de Bomba. Le nom du monata Yanvo avait déjà paru dans des relations assez récentes; M. Douville confirme ce qu'elles racontent d'une

singulière coutume de cet état : l'épouse du souverain vit à une quarantaine de lieues de lui ; ces époux ne se rapprochent qu'à des époques déterminées. Notre voyageur a vu à Yanvo, des Cazembé qui avaient apporté au mouata le tribut en sel dont ces relations font également mention. La jalousie des habitans ne lui permit pas de questionner ces étrangers autant qu'il l'aurait desiré. Le nom de Bomba rappelle celui de Gingir Bomba, placé sur la carte de Delisle à-peu-près à la même place. Ce monarque a des vassaux ; M. Douville fut accueilli chez eux, mais l'affaiblissement extrême de sa santé, causé par la continuité des fatigues, l'empêcha d'aller chez leur suzerain, dont la capitale, dit-on, est dans un pays très élevé. M. Douville fut forcé de s'arrêter au troisième degré au nord de la ligne. Là, il était à près de 900 toises au-dessus du niveau de la mer.

En retournant vers la côte, il traversa les états de Sala. Les habitans de ce pays ignoraient même l'existence d'hommes blancs. Missel, sa capitale, est probablement le Mussol de la carte de Berghaus. En allant au sud, on trouve successivement les états de Ho, d'Ungeno et de Cancobella, que limite au sud le cours du Couango. Au-delà de ce fleuve, M. Douville passa par les contrees soumises à Holoho, à Bamba et à divers petits chefs, et habitées par les Mossosos, les Muchicongos et les Mahungos. Puis il s'embarqua au port d'Ambriz. Ungeno est sans doute le Fungeno, dont Delisle et d'Anville font mention comme d'un tributaire du Micoco. Ce dernier nom ne se retrouve pas chez M. Douville, non plus que plusieurs autres ; il n'a pu les marquer sur sa carte, puisqu'il n'en a pas entendu parler ; il a reconnu que, sans doute, quelques-uns doivent leur origine à une méprise. Par exemple, le mot *jaga* n'est pas un nom de peuple, c'est un titre équivalant à celui de général d'armée. Cependant des monarques nègres, même considérables, s'en contentent.

Plusieurs des peuples indépendans, chez lesquels M. Douville a passé, sont anthropophages ; mais ils ne mangent pas

habituellement leurs semblables et n'ont pas des boucheries de chair humaine, comme on le lit dans quelques relations anciennes. Ces repas affreux ne se font que dans des occasions solennelles; et presque toujours la victime, prise chez un peuple étranger, est immolée à l'improviste et sans se douter du triste sort qui l'attend.

Les faits que nous venons d'avoir l'honneur de vous exposer, suffiront pour vous mettre à même d'apprécier l'importance du voyage de M. Douville. Il a certainement effectué pour l'avancement de la géographie plus que l'on ne pouvait espérer d'un homme aidé de ses seules ressources. Soutenu par une persévérance infatigable et par un courage que n'ont pu affaiblir ni des maladies cruelles, ni la vue de dangers imminens et sans cesse renouvelés, il s'est avancé au milieu de peuples barbares, dans des pays inconnus et soumis à l'action d'un climat toujours funeste aux blancs qui ont la hardiesse de le braver. Le voyage de M. Douville a duré trois ans. Commencé en 1828, il a été terminé en 1830.

M. Douville était muni d'instrumens; il a donc pu, à l'aide d'observations astronomiques, déterminer la position des lieux qu'il a marqués sur sa carte; il a tracé ses routes, mesuré la hauteur des montagnes, indiqué le cours des fleuves avec précision. Par conséquent, les résultats qu'il présente méritent la confiance des hommes instruits. Si par la suite des observations faites dans les mêmes pays révélaient des erreurs même considérables dans ses travaux, on ne les imputerait qu'aux difficultés de tous genres au milieu desquelles il opérait. Il n'en aurait pas moins le mérite d'avoir porté le premier la lumière sur de vastes contrées que d'épaisses ténèbres voilaient à nos regards.

M. Douville a décrit la nature des terreins; il a rapporté des échantillons de minéraux, des végétaux, des dépouilles d'animaux. Il n'a pas négligé non plus de recueillir divers produits de l'industrie des peuples qu'il a visités.

Il a démontré par son expérience, que les contrées de l'Afri-

que équinoxiale regardées comme inaccessibles, ne l'étaient pas à l'homme doué de zèle, de courage et de cette résolution inébranlable, devant laquelle les obstacles et les dangers s'évanouissent. Il a ouvert la voie, que d'autres la suivent.

Décidés par toutes les considérations que nous venons de vous soumettre, vos commissaires ont été unanimes dans leur résolution; en conséquence ils vous proposent de décerner à M. Douville, la médaille pour la découverte la plus importante, faite en 1830.

Mais, en même temps, ils ont pensé qu'il devait être fait une mention honorable des travaux des autres voyageurs cités au commencement de ce rapport.

On sait que Mungo-Park avait découvert en juillet 1796, dans le Soudan ou la Nigritie, une grande rivière qui coulait vers l'est. Il pensa que c'était le Niger des anciens, et lui en donna le nom; les indigènes l'appelaient Dialiba. En 1805, ce hardi voyageur revint en Afrique pour explorer le cours de ce fleuve, s'y embarquer, et le descendre jusqu'à son embouchure. Il le suivit jusqu'à Boussa où il périt.

Des expéditions furent essayées depuis, pour parvenir du même côté dans l'intérieur de l'Afrique, elles échouèrent; cependant en 1822 le major Gordon Laing, étant parti de Sierra Leone, remonta la Rokelle, fleuve qui baigne cette colonie. Parvenu près de sa source vers les 59° 45' de lat. nord, on lui montra au sud-est le mont Loma, en lui disant que le Dialiba sortait du pied de cette montagne. M. Mollien avait indiqué cette source à-peu-près au même point. M. Caillé descendit une partie du cours de ce fleuve, mais son embouchure restait encore un mystère.

En 1826, le capitaine Clapperton constata que Mungo Park, avait terminé ses jours à Boussa; et que le fleuve qui passe le long de cette ville y porte le nom de Kouarra; il ne reçut d'ailleurs que des indications vagues sur le cours ultérieur de ce fleuve, cependant on pouvait déjà discerner que c'était dans le golfe de Benin, qu'il arrivait finalement par une ou plusieurs embouchures.

Richard Lander, attaché au service de Clapperton, avait montré tant d'intelligence et de sagacité, par la manière dont il était heureusement revenu en Angleterre, après le décès du capitaine, que lorsqu'il fut question de tenter de nouveau l'exploration de cours du Niger ou Kouarra, le gouvernement Britannique n'hésita pas à le charger de cette mission.

Richard prit avec lui son frère John, et tous deux partirent de Portsmouth, le 9 janvier 1830. Il arrivèrent au cap Corse, en février, et furent transportés ensuite à Badagry, d'où ils commencèrent leur voyage dans l'intérieur, le 31 mars. Ils traversèrent le pays d'Yarriba en suivant une route qui s'écartait un peu de celle de Clapperton, et passant par des forêts de grands arbres, des marais et un désert qui est coupé par des espaces cultivés.

Le 17 juin les deux frères atteignirent Boussa. Ils reconnurent que le Kouarra y est considérablement rétréci. Le roi du pays leur montra un des livres de Mungo Park: c'était un traité de navigation contenant des tables de logarithmes. Il ne peut entrer dans notre sujet de suivre la course des frères Lander, dans l'intérieur. Nous nous bornerons à remarquer qu'ils se sont avancés au nord jusqu'à Yaouri, qui est un peu au-delà du onzième degré de lat. Ils allèrent sur les bords du Coubbie affluent de gauche du Kouarra, s'y embarquèrent, et regagnèrent ainsi Boussa; le 20 septembre, ils quittèrent cette ville pour descendre le Kouarra. La vitesse du courant était de deux ou trois milles à l'heure. Le lit du fleuve est parfois embarrassé de rochers; à cette époque il était gonflé par les pluies; sa largeur varie. Les voyageurs traversèrent le pays de Nouffy.

Depuis Boussa, le Kouarra reçoit plusieurs affluens à droite et à gauche; les plus considérables sont de ce dernier côté, ce sont le Gouba, le Koudounia et le Tchadda ou Chary. Ces deux derniers viennent le grossir lorsqu'il a changé la direction de son cours, qui précédemment était à-peu-près du nord au sud; parvenu au neuvième parallèle, et sous le quatrième méridien

à l'est de Paris, il tourne à l'est, puis fléchit au sud-est, et au sud ; enfin il s'engage dans des montagnes un peu au sud du huitième parallèle ; c'est là qu'il reçoit le Tchadda, vingt minutes à l'est du sixième méridien. En sortant des montagnes vers le septième parallèle il commence à se partager en tournant vers le sud-ouest ; le bras, par lequel les frères Lander sont arrivés à la mer, suit cette direction. Ce fut le 15 novembre qu'ils terminèrent leur longue navigation. Dans la partie inférieure du cours du fleuve, les rives étaient tellement submergées, qu'on aurait cru que les arbres poussaient dans l'eau.

La bouche du Kouarra par laquelle M. Lander parvient à la mer, est celle que l'on connaît sous le nom de Rio Noun ; elle forme à son extrémité une île dont le cap Formose est la pointe la plus avancée.

MM. Lander ont résolu un problème très intéressant dont la solution occupait depuis long-temps les géographes, et ils ont par là rendu un service éminent à la science. Ils ont fait connaître les deux rives du Dialiba où Kouarra depuis Boussa jusqu'à la mer. Il est maintenant avéré que ce fleuve a sa source au mont Loma, passe ensuite à Kabra, port de Tombouctou, puis changeant de direction, tourne vers le sud, baigne Boussa, et va porter ses eaux dans le golfe de Benin en formant un delta dont on peut espérer que plus tard les divers bras seront connus.

Les travaux du capitaine King embrassent l'extrémité méridionale du continent américain. Voici comme en 1826, epoque à laquelle ce navigateur commença son expédition, les cartes représentaient cette partie du globe.

Au sud du quarantième degré de latitude australe, la côte d'Amérique qui jusque-là n'offre qu'une ligne non interrompue par des ouvertures, et où pas un port fermé qui présente au marin un abri sûr en tout temps, change tout-à-coup de caractère. Elle est découpée par des golfes longs, profonds et tortueux, de sorte que l'eau de l'Océan serpente en quelque sorte à travers des côtes rocailleuses que l'on peut regarder

comme formant la base de la cordillère des Andes. Les canaux entre lesquels la mer se partage isolent du continent, et les unes des autres, de grandes portions de terre.

On connaissait, en allant du nord au sud, l'archipel de Chonos et la grande île de Chiloe, la presqu'île Tres-Montes, le golfe de Peñas, les îles Guaianeco, l'île Campana, le golfe de la Trinidad, l'archipel Madre de Dios, l'île Roca Partida, les îles de l'Ouest, sur l'une desquelles se trouve le cap de la Victoire qui marque l'issue occidentale du grand détroit, et dont le nom rappelle celui du vaisseau que montait l'intrepide Magellan.

Quant à la Terre du Feu, les cartes, jusqu'à l'époque citée plus haut, la représentent coupée par divers canaux. Celui de Sainte-Barbe, le plus à l'ouest, s'ouvre vis-à-vis le port Gallant situé sur la côte nord du détroit, le second, celui de Sainte-Madeleine, est plus à l'est vis-à-vis le cap Froward, pointe la plus méridionale du continent américain; un troisième canal, celui de Saint-Sébastien, est placé encore plus à l'est à-peu-près sous le parallèle du cinquante-quatrième degré, et a une embouchure, sur la côte orientale de la Terre du Feu, mais son cours est indiqué confusément; il en est de même des autres. Les côtes de l'est du sud et de l'ouest ont des baies, des ports, des canaux, des groupes d'îles marqués avec plus ou moins de précision.

Le détroit de Magellan n'offre des canaux, sur la côte de Patagonie, qu'entre le cap Froward, et le cap de la Victoire, c'est-à-dire dans sa partie occidentale; mais on ne voit pas où ces bras de mer se terminent.

Déjà le grand navigateur qui découvrit le détroit auquel son nom a été si justement attaché, Magellan avait jugé par la direction et le bruit des courans, que la Terre du Feu devait être un amas d'îles. Parmi ceux qui après lui visitèrent et décrivirent ces parages, M. King nomme dans l'aperçu de son voyage, Sarmiento de Gamboa. Cet Espagnol explora dans le XVIe siècle, la côte occidentale de l'Amérique, depuis l'archipel de Chiloe jusqu'au détroit de Magellan, avec une

exactitude et une fidélite remarquables; cependant on ajoutait peu de foi à ses récits.

Le détroit fut examiné spécialement par Narborough en 1669; sa carte fut améliorée par Byron, Wallis, Carteret et Bougainville; Cordova perfectionna leurs travaux; mais sa carte est si peu connue hors de l'Espagne, que M. King eut beaucoup de peine à s'en procurer un exemplaire avant son départ.

La côte sud de la terre du Feu avait été reconnue par le Hollandais l'Hermite, par Cook, et en dernier lieu par le capitaine Weddel.

La côte orientale de la Patagonie, et la partie nord-est de la terre du Feu ont été décrites par Malespina qui en dressa de bonnes cartes.

Exposons maintenant le résultat des travaux de M. King, et commençons par la côte occidentale de l'Amérique. Après avoir examiné la partie sud de la péninsule Tres-Montes, il a reconnu que le canal Fallo séparait l'île Campana d'une autre plus grande qu'il a nommée Wellington. Entre celle-ci et le continent se prolonge le canal Mesier; ce bras de mer était connu, mais n'avait pas éte décrit avec soin. Il est, dans le nord, bordé de coteaux bien boisés, caractère qui le distingue de tous les autres; ensuite il est encaissé entre des montagnes perpendiculaires, qui s'élèvent brusquement du bord de l'eau; tantôt il s'élargit, tantôt il se rétrécit; il renferme des îles, plusieurs baies s'ouvrent sur sa côte orientale, quelques-unes pénètrent très avant dans les terres, et se terminent à de grands glaciers.

L'archipel Madré de Dios, sur lequel M. King lui-même laisse des incertitudes, a au sud est le canal Saint-Andrew, qui, d'un côté, baigne le pied de la chaîne neigeuse des Andes, et de l'autre, l'île Chatam. Au sud-ouest de celle-ci est l'île Hanover, que le détroit de lord Nelson sépare de l'archipel de la reine Adélaïde. L'île Hanover correspond à Roca Partida, et l'archipel de la reine Adélaïde aux îles de l'ouest; il

est borde au sud-ouest par une chaîne d'îlots; à l'un de ceux-ci appartient le cap de la Victoire.

Le canal Smith, qui aboutit dans le détroit de Magellan, sépare des îles de l'archipel de la reine Adelaïde l'une de l'autre et de la terre du Roi Guillaume IV. Celle-ci est une presqu'île qui ne tient au continent que par l'isthme Pinto, qui est étroit et resserré à l'ouest par une baie très longue, tortueuse et ramifiée en plusieurs bras, et à l'est par le lac Skyring, prolongement du lac Otway qui prend naissance dans le détroit. Ce dernier lac, qui dans le milieu a une grande largeur, retrecit singulièrement la côte occidentale d'une langue de terre, unissant au continent la péninsule de Brunswick. Celle-ci est terminée au sud par le cap Froward, et sur sa côte orientale se trouvent le port Famine, et l'île Elisabeth connus par les anciennes relations.

M. King a reconnu que sur la côte nord-est de la Terre du Feu, il n'y avait pas, comme on l'avait supposé, d'ouverture de canal traversant l'intérieur. Il a découvert à la côte sud-est, le canal du *Beagle* qui se dirige de l'est à l'ouest, et de ce dernier côté se partage en plusieurs bras. Vers le milieu de son étendue, il en envoie au sud un qui se dirige vers la baie Nassau. Toutes ces issues sont bordées d'îles nombreuses.

Les canaux Sainte-Barbe et Sainte-Madeleine, sont maintenant connus dans toute leur longueur; celui-ci après avoir couru au sud, tourne à l'est sous le nom de canal Cockburn; le premier va droit au sud, et aboutit au même point au milieu d'îles nombreuses. Ainsi la partie septentrionale de la Terre du Feu est partagée en trois grandes îles : le South Desolation à l'ouest, l'île Clarence au centre, la terre sud du roi Charles à l'est. Entre ces deux dernières, le canal Sainte-Madeleine envoie au sud-est le canal Gabriel, qui se prolonge par la baie de l'Amirauté, au nord de laquelle est la baie Useless, l'île Dawson se trouve entre ces bras de mer.

Grâces aux travaux de M. King, on connaît enfin, en très grande partie, la singulière configuration de l'extrémité meri-

dionale de l'Amérique. Le continent par son rétrécissement considérable, puisque, d'une mer à l'autre, il n'a qu'une largeur équivalente à 5° de latitude, présente un contraste frappant avec son extrémité septentrionale, puisque celle-ci se développe sur une étendue égale à 35° de latitude; mais d'un autre côté il est très remarquable que la côte occidentale, au sud comme au nord, soit à-peu-près sous les mêmes parallèles coupée par des baies profondes, longues et tortueuses, qui rappellent la structure des côtes de la Norvège, sous une latitude plus septentrionale. L'exploration de la partie sud de l'Amérique, par M. King, peut être comparée à celle de la côte nord-ouest de ce continent qui fit tant d'honneur à Vancouver.

L'attention de M. King s'est fixée également sur la nature de la région qu'il a visitée. Dans l'ouest, les roches sont primitives, le pays est raboteux et montagneux. Les hauteurs sont irrégulièrement entassées, les baies embarrassées et sinueuses, les côtes profondément échancrées, les canaux remplis de rochers et d'îles qui rendent la navigation périlleuse. Vers le milieu du détroit de Magellan, les roches sont de schiste argileux; l'élévation moyenne des montagnes, formant des rangées parallèles entre lesquelles coulent des rivières assez considérables, est de 3,000 à 6,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; les canaux sont peu obstrués d'îlots et d'écueils. Dans l'est, le pays est bas, c'est un prolongement des Pampas de Buenos-Ayres. Le sol est un mélange d'argile et de schiste décomposé; les îles apparaissent de nouveau.

La végétation de ces trois espèces de terrein n'est pas moins distincte que leur aspect. A l'ouest elle est ligneuse, mais on n'y voit que des arbrisseaux dont la grosseur est au plus de dix pouces de diamètre. Au centre elle est plus vigoureuse, les arbres y ont souvent jusqu'à trois pieds de diamètre. Enfin dans l'est il n'y a plus d'arbres; on n'apercoit que des arbrisseaux épars; la terre est couverte d'une herbe grossière et dure, que broutent avec plaisir de nombreux troupeaux de

guanacos ou lamas. Dans la région de l'ouest, ils sont remplacés par des cerfs; mais ils ont passé dans la Terre du Feu, où l'on en a tué à moins de cinquante milles de distance du cap de Horn.

La ligne des neiges perpétuelles paraît être vers 3,500 à 4,000 pieds de hauteur absolue. Fréquemment le thermomètre descend au-dessous du point de congélation, même sur le bord de la mer; et cependant le froid n'est pas insupportable. On voit beaucoup de perroquets et d'oiseaux mouches, même quand la neige tombe; les fuchsia, les véroniques frutescentes et d'autres arbrisseaux que, dans l'Europe tempérée, on élève avec précaution comme des plantes délicates, croissent spontanément, et avec vigueur dans la région centrale du détroit de Magellan. M. King attribue ces faits remarquables, à la haute température de la mer qui en hiver, suivant ses observations, est de plusieurs degrés au-dessus de celle de l'air et aux nuages de vapeurs qui se dégagent de sa surface.

L'exploration du capitaine King a duré quatre ans, elle s'est terminée en 1830; pendant tout ce temps, il a eu à combattre les difficultés que lui opposaient les brumes, les coups de vent, les pluies presque continuelles, les rafales de neige, les îles de glace, les lames d'une grosseur et d'une violence prodigieuses qui menacent de briser les navires contre des côtes escarpées, raboteuses et à-peu-près inhabitées.

Dans l'intérieur du continent, on aperçut dans quelques endroits des traces récentes du séjour des indigènes; ou ils étaient absens ou ils se tenaient cachés. M. King ne pense pas qu'ils fréquentent beaucoup les baies intérieures. On rencontra sur les bords du canal Fitzroy qui réunit le lac Otway au Skyring, une famille vêtue, comme les Patagons, de peaux de guanacos. Du reste ces gens ressemblaient par leur figure et leurs mœurs aux tribus du détroit et de la Terre du Feu, ils avaient des pirogues dont les Patagons ne font pas usage. Ils s'étaient avancés aussi loin des côtes, sans doute afin de communiquer avec ceux-ci, car ils ont fréquemment des relations amicales avec eux.

En vous présentant le résultat de leur travail, vos commissaires ont l'honneur de vous proposer l'adoption de la résolution suivante :

Le prix destiné à la découverte la plus importante, faite dans l'année 1830, est décerné à M. Douville pour son voyage au Congo, et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale.

Le voyage de MM. Richard et John Lander, pour la découverte de l'embouchure du Niger,

Et celui de M. le capitaine King, aux côtes de l'Amérique méridionale et à la Terre du Feu, sont mentionnés honorablement.

Commissaires : MM. Brué, Corabœuf, Davesac, Warden ; *rapporteur*, M. Eyriès.

Paris, 9 mars 1832.

Rapport *à la société de géographie, sur le concours relatif à l'origine des nègres asiatiques.*

Commissaires : MM. Douville, Eyriès, Roger, Warden.
Rapporteur, M. D'Urville.

Dans son assemblée générale du 26 mars 1830, la Société de géographie annonça par l'organe de son président qu'un prix, consistant en une médaille d'or de mille francs, serait réservé pour un mémoire de recherches et de rapprochemens touchant l'origine des nègres asiatiques, et que ce prix serait décerné dans la première assemblée générale de l'an 1832.

Un seul Mémoire est parvenu à la commission centrale, portant cette devise : « *Languages do not lie*, Les langages ne mentent point ». En conséquence, il n'y a

point eu lieu à comparaison, et le rôle de vos commissaires a dû se borner à examiner avec soin le Mémoire en question, afin de décider jusqu'à quel point il avait pu satisfaire aux exigences du programme. Avant de vous exposer le résultat de cet examen, il est convenable de reproduire ici textuellement le programme du prix, tel qu'il a été proclamé par la Société.

« Selon les historiens chinois, des races nègres ont habité les montagnes de Kuen-lun, au nord du Thibet. Il existe des débris de ces mêmes races dans les montagnes qui séparent l'Annam de Kambodje. La nation des Sameng, dans les montagnes de la presqu'île de Malacca, est aussi le reste d'une peuplade nègre; elle parle une langue particulière, qui est mêlée de malai. Cette dernière langue se retrouve parmi les nègres de l'Océanie, et en général, on reconnaît qu'il a existé des rapports entre ces peuplades et la race malaie, race qui s'étend, comme on sait, depuis l'île Formose jusqu'à Madagascar, comme de la Nouvelle-Hollande aux îles Sandwich.

« On demande un Mémoire de recherches et de rapprochemens sur la question relative à l'origine de ces peuplades nègres.

« On souhaite que l'auteur fasse connaître et compare ensemble les différentes races nègres qui ont habité ou habitent en diverses contrées de l'Asie orientale, et qu'il expose les relations qui ont pu avoir lieu entre elles et la race malaie. Il est à desirer que l'auteur appuie ses recherches sur les écrivains chinois. »

L'unique Mémoire présenté au concours se compose de cent quatre-vingts pages d'écriture, et nous devons déclarer que le but de l'auteur embrasse un plan beaucoup plus vaste que le sujet du programme de la Société. En effet, il s'est proposé de prouver que *des nations*

noires avaient été indigènes de toutes les parties du monde, et qu'elles avaient des rapports intimes et réciproques dans leurs langues et leurs dialectes.

Le premier quart de ce grand travail est presque uniquement consacré aux nègres primitifs de l'Amérique. En s'appuyant sur les passages de divers auteurs, et sur des comparaisons philologiques entre les dialectes de certaines peuplades de l'Amérique et ceux de diverses nations de l'Afrique, l'auteur cherche à établir que le continent américain fut jadis partiellement occupé par la race noire. Il va plus loin ; interprétant d'une manière particulière les expressions des anciens mythes grecs et romains, relatifs aux faunes, satyres, orobes, chaons, cercopes, etc., il pense que ces désignations devaient se rapporter à des hommes de la race noire, et il en conclut que l'Europe, au moins dans sa partie méridionale, fut aussi habitée par diverses tribus de nègres.

Sans doute ces faits seraient d'un puissant intérêt pour l'archéologie, pour l'ethnographie et pour la géographie elle-même, s'ils étaient prouvés d'une manière incontestable; mais l'existence de la race noire en Amérique, avant la découverte de Colomb, a été plus d'une fois réfutée, et pas un de vos commissaires n'a été persuadé par les argumens de l'auteur. Il y a tout lieu de croire que tous les passages de voyageurs et d'historiens dont il a voulu étayer son système ne doivent s'appliquer qu'à des peuplades d'un teint plus foncé, et non pas à de véritables nègres. C'est ainsi que, dans les lieux où ils sont établis, les Européens désignent encore habituellement sous le titre de *noirs*, ou *negros*, des hommes qui ne le sont point, comme les Hindous, les Malais et même les Polynésiens.

Quant à la présence des noirs en Europe à une époque

très reculée, notre auteur convient lui-même qu'elle n'est encore appuyée que sur des traditions fabuleuses, et il laisse aux savans de l'Europe, et surtout de l'Allemagne, le soin de chercher dans l'histoire, ou dans l'étude des langues, des preuves plus positives de ce fait important.

Ces assertions étant par elles-mêmes complètement étrangères au sujet de prix proposé par la Société, on croira peut-être que nous eussions pu nous dispenser d'en parler; mais par la manière dont l'auteur a envisagé et traité sa matière, elles se trouvaient si intimement liées au reste de son travail, que nous nous sommes crus obligés d'en faire mention dans notre rapport.

En effet, comme son épigraphe l'indiquait déjà suffisamment, le Mémoire soumis à notre examen n'est guère qu'une longue discussion philologique par laquelle, moyennant une foule de rapprochemens dans les langues, l'auteur veut établir que *les noirs, disséminés sur toutes les parties du globe, sortent d'une origine commune.*

Dans un Mémoire presque entièrement philologique, l'auteur devait naturellement exposer les règles qui devaient le guider dans ses nombreuses comparaisons, comme dans les conséquences qu'il se proposait d'en tirer. C'est ce qu'il a fait dans la sixième section du premier mémoire, sous le titre de *Principes fondamentaux de la composition des langues et dialectes.* Vos commissaires ont particulièrement fixé leur attention sur le procédé indiqué pour apprécier au premier coup-d'œil les divers degrés d'identité et d'affinité que l'on peut établir entre deux langues, dont un certain nombre de mots communs à l'une et à l'autre sont connus; votre rapporteur en a fait l'application sur quelques-unes des

langues de l'Océanie, et le plus souvent avec un véritable succès; seulement nous pensons que l'auteur s'est montré quelquefois trop facile sur la valeur qu'il donne aux diverses nuances d'*identique*, *pareil*, *ressemblant*, *analogue* et *dévié;* surtout nous voudrions qu'on n'employât dans cette épreuve que des mots vraiment radicaux, et dont la signification fût toujours bien avérée. Il nous semble en outre qu'on ne peut être autorisé à déduire une conséquence satisfaisante par cette méthode qu'autant que le nombre des mots comparables s'approche au moins de trente ou quarante, et il serait à desirer que ces mots fussent toujours les mêmes.

Il faut avouer qu'il y a des circonstances où cette méthode serait en défaut, particulièrement à l'égard des langues bien connues de notre Europe. Ainsi, comme l'a très bien fait observer un de nos collègues, soumis au procédé indiqué, le mot français *jour* serait regardé comme tout-à-fait disparate avec le latin *dies*, dont il dérive cependant par les formes intermédiaires de l'italien *diurno* et *giorno*. Mais aussi faut-il toute notre érudition européenne, faut-il être instruit des nuances diverses que prend la prononciation d'un mot en passant d'une langue dans une autre, pour tracer avec succès cette étymologie du mot *jour*. Dans les langues sauvages, où l'analyse, cette espèce de fil d'Ariane, manque entièrement, il faut avoir recours à un moyen plus empyrique; celui qu'a proposé et employé l'auteur du Mémoire nous paraît à-la-fois ingénieux, simple et commode.

Passant à l'objet du prix proposé, l'auteur compare entre elles les langues des noirs de l'Asie dans l'ordre suivant : 1° Il compare la langue des Sameng de Malacca avec celle des noirs de l'Océanie, c'est-à-dire des naturels de Waigiou, de la Nouvelle-Guinée, de l'Aus-

tralie, de la Nouvelle-Calédonie et des îles Viti; 2° la langue de ces mêmes Sameng avec celles des autres peuples de l'Océanie, de couleur simplement cuivrée; 3° il compare entre elles les langues de diverses peuplades de noirs de l'Asie, tels que les *Kuki*, *Garroh*, *Tupah* et *Beda*; 4° la langue des *Kirata*, des monts Himalaya, avec celle des *Sameng*, *Kuki*, etc.; 5° enfin les langues des noirs de l'Asie avec les langues monosyllabiques de ce continent, savoir, le thibétain, le birman et le chinois.

Puis il met en avant les traditions historiques ou mythologiques des Hindous et des bramines, pour établir que des races noires ont dû occuper l'Hindoustan dans les temps les plus reculés. Les traditions relatives à l'ancien état de l'île Lanca, ou Ceylan, le conduisent à la même conséquence, et celles de Java paraissent lui offrir l'introduction des noirs dans cette île, et par suite dans les îles les plus avancées vers l'Orient. Cette partie du Mémoire nous a vivement intéressé; elle annonce, de la part de son auteur, une grande érudition et une connaissance fort étendue des traditions des peuples de l'Asie.

Les langues des noirs de l'Asie sont comparées au sanscrit et aux langues qui en sont dérivées, puis à celles du Turan, de l'Iran et du Caucase. La langue *singala*, ou de Ceylan, est aussi comparée au sanscrit.

L'auteur passe en revue les diverses tribus des montagnes qui séparent le Tonkin de l'Annam; et rejetant parmi les demi-noirs ou basanés les *Moys*, les *Chong* et les *Kek* ou *Kayan*, il n'admet que les *Sameng* de Siam parmi les véritables nègres, et les rapporte aux *Sameng* de Malacca.

Arrivant enfin aux noirs des montagnes de Kuen-lun, au nord du Thibet, noirs dont l'existence, aux termes

du programme, aurait spécialement provoqué le prix offert par la Société, l'auteur, sans nier le fait, se contente de dire qu'il lui est parfaitement inconnu, et qu'après tout, jusqu'à ce que les historiens en question aient démontré que les peuplades dont ils veulent parler soient ou étaient de véritables nègres, il ne peut les considérer que comme des demi-noirs, *Kiratas*, comme les *Kek*, les *Chong*, les *Kuki*, *Garroh*, etc.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la longue discussion qu'il entame ensuite au sujet des Chinois, discussion totalement étrangère à l'objet qui nous occupe. Nous nous contenterons de dire que le but de l'auteur a été de prouver que la langue des Chinois avait beaucoup plus de rapports qu'on ne le pensait avec toutes les autres, même avec celles de l'Europe, d'où il conclut que les Chinois ne sont point un peuple isolé, comme l'ont prétendu quelques auteurs.

Mais vos commissaires sont obligés de faire l'aveu que, de même que l'auteur du Mémoire soumis à leur examen, ils n'ont aucune connaissance des passages historiques qui placeraient des noirs dans les montagnes du Kuen-lun. S'ils existent, ils doivent être peu connus, et par-là même le fait qu'ils avancent devient douteux, à moins qu'il ne se rapporte à une époque déjà fort éloignée.

L'auteur passe ensuite au Japon, et démontre que les *Aïno*, ou *Inu*, de ces îles ne sont pas davantage de véritables nègres que les *Jin-u* de la Chine, et il est probable que les *Kuen* du Thibet ne seraient encore probablement que des hommes de cette race; mais il convient que les *Haya* ou *Igolotch* de Luçon, les *Arafora* de Mindanao, les *Negrita* de Zebu, sont de véritables noirs, semblables aux *Sameng* et *Papua*.

Parmi divers passages de l'histoire chinoise cités par notre auteur, nous avons remarqué celui qui nous apprend que, sous la dynastie de Hoang-ti, plus de 2600 ans avant Jésus-Christ, l'art de la navigation fut découvert, et que plusieurs îles inhabitées furent peuplées. Ainsi la Corée, le Japon, diverses îles de la Polynésie, et même l'Amérique, purent alors recevoir des habitans de la race des *Aïno* ou *Kuen*, qui occupaient alors la Chine.

Au moyen des histoires et des traditions arabes, assyriennes, scythes, phéniciennes, mosaïques, rabiniques et hindous, l'auteur cherche à nous convaincre que les nègres sont antidiluviens, et ont même passé d'Asie en Afrique avant le déluge, en traversant l'Arabie, et franchissant, soit l'isthme de Suez, soit celui d'Azab, aujourd'hui détroit de Bab-el-Mandeb. Il nous est impossible de suivre l'auteur dans ces laborieuses recherches, et par conséquent de prononcer sur le degré de confiance qu'elles peuvent inspirer. C'est au reste le cas de lui faire observer qu'il aurait ajouté un grand poids à son travail en citant exactement par des renvois toutes ses autorités. Nous conviendrons qu'aujourd'hui cette précaution exigerait un nouveau travail long et fastidieux ; mais c'eût été une chose facile au moment où le Mémoire fut composé.

Les langues des noirs de l'Asie sont ensuite comparées avec celles des Africains, principalement celles des *Sameng* et *Tupah*, avec celles d'*Amharic* et *Tigreh*, des Coptes, des Atlantes, des *Galla*, *Bornou*, *Mandara*, *Sakatou*, *Nuba*, *Borgo*, *Yariba*, *Yolof*, *Mandingo*, *Fulah*, *Sussi*, *Ashanty*, *Fanty*, *Maqua*, *Malemba*, *Cusa* et *Qua* ou Hottentots. Au moyen de ces comparaisons, l'auteur établit une chaîne d'affinités et d'identités qui

lient étroitement ces diverses langues de l'Afrique avec celles des *Sameng* de la presqu'île de Malacca.

Enfin, après de nouvelles considérations générales sur les examens philologiques auxquels il s'est livré, l'auteur du Mémoire, regardant la question « comme presque entièrement résolue, ou tout au moins réduite à ses justes limites », passe aux conclusions suivantes :

1° Les nègres de l'Asie sont d'*origine asiatique*, et la souche de tous les autres,

2° Ils sont presque les frères des *Kirata*, Thibétains, Chinois, Chong, etc.;

3° Ils ne sont pas venus de l'Afrique;

4° Ils ne sont pas venus non plus de l'Australie;

5° Leur berceau fut l'Imalaya et l'Indoustan, et ils sont peut-être antidiluviens, au moins en partie.

Jusqu'à présent, nous n'avons guère eu d'autre objet en vue que de vous donner une idée succincte, autant du moins que le permettait l'étendue de la matière, du Mémoire adressé à la Société. Vous avez pu voir que les preuves employées par son auteur ont été presque uniquement tirées de la comparaison des langues; il dit même en propres termes, page 170 de son mémoire, que « la philologie est devenue la plus sûre de toutes les preuves, et que toutes les autres doivent lui céder ». En outre, il a mis à contribution les traditions et les annales des peuples qu'il a passés en revue. Mais les preuves physiologiques, les rapprochemens basés sur les notions industrielles, civiles et religieuses, ont été totalement négligées; et néanmoins, nous pensons que ces considérations sont d'un grand poids dans les jugemens à porter sur des peuplades sauvages, où ces notions varient fort peu, même dans les espaces de temps les plus considérables.

Maintenant il nous reste à vous faire part du jugement porté par vos commissaires.

Touchant le résultat du Mémoire soumis à leur examen, leur avis a été unanime, c'est-à-dire que la question mise au concours n'est point résolue, et que les argumens employés par l'auteur du Mémoire ne leur ont point semblé concluans. Du reste, ils sont portés à croire que la question, dans l'état actuel de nos connaissances sur les noirs de l'Asie, est à-peu-près insoluble. Quand des voyageurs consciencieux et instruits nous auront offert des vocabulaires exacts et raisonnés des langues de ces peuples, et des descriptions fidèles de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs idées religieuses; quand d'habiles artistes nous auront rapporté des dessins corrects des traits de leur physionomie et de leur conformation générale; alors seulement la question mise au concours pourra être abordée avec quelques chances de succès; encore n'est-il pas certain qu'avec tous ces documens, sa solution pût être complète. Si aujourd'hui même, dans notre Europe, l'origine de certaines peuplades telles que les Basques, les Bohémiens, les Zigeynes, et les *Gitanos*, que nous pouvons observer et étudier avec toutes les facilités possibles; si cette origine exerce encore la sagacité des savans les plus distingués, et si elle peut donner lieu aux conjectures les plus variées, aux hypothèses les plus opposées, dans quelles ténèbres doivent rester enveloppées des nations aussi éloignées de nous, à peine connues par des relations vagues, incomplètes, souvent inexactes, et dont l'existence est même quelquefois un problème!

Quant au mérite absolu du Mémoire présenté à la Société, et aux droits qu'il peut avoir à votre attention, l'avis de la commission a été partagé.

Mais tout en accordant que l'auteur avait pu commettre quelques erreurs dans ses citations philologiques, et ceux qui se sont occupés de semblables travaux savent combien ces erreurs sont excusables ; tout en admettant que certaines conséquences peuvent être forcées, la majorité a néanmoins pris en considération les longues et laborieuses recherches de l'auteur : elle lui a su gré de ses rapprochemens historiques et philologiques ; elle a reconnu l'exactitude et la sagacité de ses aperçus sous un certain nombre de rapports. Votre rapporteur a surtout vivement appuyé ce jugement de la majorité : par suite des études et des recherches auxquelles il s'est livré depuis un grand nombre d'années, sur un sujet analogue, et qui offre même quelques points de contact avec celui de l'auteur, votre rapporteur avait lui-même adopté plusieurs des opinions de ce dernier. Il a été agréablement surpris de voir qu'un savant établi sur les rives de l'Amérique septentrionale, par l'analyse et la comparaison des auteurs et des voyageurs, soit arrivé à un résultat semblable à celui où il avait été lui-même conduit par l'observation immédiate des types qui caractérisent diverses peuplades des contrées orientales ; car on doit remarquer que l'auteur ne parle presque jamais de ses propres observations, ce qui démontre qu'il a très rarement vu par lui-même.

En conséquence, la commission spéciale a l'honneur de vous proposer d'adjuger à l'auteur du *Mémoire sur l'origine des races noires asiatiques* une médaille d'encouragement du prix de cent francs, et de l'inviter à le rendre public, en lui donnant le développement et lui faisant subir les modifications dont il sera susceptible, par suite des découvertes qui s'opèrent à chaque instant sur toutes les parties du globe. La commission regarde en outre comme

fort essentiel que l'auteur se donne la peine de citer exactement toutes ses autorités.

Enfin, vos commissaires proposent à la Société de retirer du concours le prix proposé *sur l'origine des nègres asiatiques*.

L'auteur du mémoire est M. C. S. Rafinesque, professeur des sciences historiques et naturelles à Philadelphie, en Pensylvanie.

Paris, 7 mars 1832.

RAPPORT *sur le concours pour le nivellement de la France.*

Commissaires : MM. Corabœuf, Denaix, Girard, Haxo.
Rapporteur, M. Bonne.

Depuis plusieurs années, la Société de Géographie a offert une médaille d'or de la valeur de cent francs à l'auteur d'un nivellement d'une région de la France ayant une certaine étendue, et remplissant d'ailleurs les conditions mentionnées au programme. Cette année, la valeur de la médaille a été fondée par un de nos collègues, M. Perrot, dont le zèle pour les progrès de la science est bien connu.

La Société, en instituant ce prix, a voulu offrir un encouragement à cette partie de la géographie que nous appelons positive. Ce qu'on desire, en effet, dans les meilleures cartes géographiques ou topographiques, ce sont des données sur le relief du sol. C'est un nouvel élément à introduire désormais dans les cartes, car, à cet égard, elles sont à-peu-près toutes muettes : ainsi, ce ne sera plus assez que tous les points remarquables du terrein soient exactement rapportés par leur latitude et leur longitude, il faudra y joindre encore la troisième coordonnée, qui achèvera de déterminer sa position, en

faisant connaître la distance du point que l'on considère, mesurée verticalement depuis la surface des mers, supposée prolongée sous les continens.

Avec ce nouveau perfectionnement, on conçoit comment les cartes pourront devenir plus utiles, et servir à des usages auxquels elles n'ont pu être appliquées jusqu'à ce jour : c'est ainsi que la nouvelle carte de France présentera un relief à-peu-près complet de notre sol, relief fondé sur six à sept cent mille cotes de nivellement répandues sur toute sa surface, et qui pourront servir immédiatement à établir des avant-projets de routes, de canaux d'irrigation et autres travaux d'art.

La Société de Géographie a voulu s'associer à cet immense progrès, en provoquant l'exécution de nivellemens exacts sur la surface de la France, ou du moins en engageant ceux qui avaient eu l'occasion de s'en occuper à les mettre en lumière, car elle n'a jamais pu espérer que la minime récompense qu'elle offrait aux savans et aux gens de l'art pût les déterminer à se livrer aux pénibles travaux, longs et dispendieux, qu'exigent les opérations du nivellement : elle a voulu tenir compte seulement de la communication, et surtout reconnaître la perfection du travail là où elle existait.

Cette année, il est parvenu à la Société un seul mémoire, sous le titre de *Supplément au nivellement barométrique des Cévennes*, faisant suite à celui qui en 1831 avait obtenu une mention honorable, et ayant, comme l'année dernière, une devise extraite d'une lettre de M. Ramond : « La mesure des principaux points de la chaîne de Cévennes est un présent à faire à la géographie et aux sciences physiques ». Les membres de la Commission nommée pour l'examiner ont été : M. le colonel Corabœuf, M. le lieutenant-colonel Denaix,

M. Girard, M. le général Haxo, et moi. Voici le jugement que les commissaires ont porté du travail de l'auteur.

Le nivellement barométrique des Cévennes envoyé pour le concours de 1831 comprenait soixante-neuf points, et non pas cent soixante-neuf, comme on lit, par erreur typographique, au cahier d'avril, n° 96. Indépendamment des hauteurs absolues données en mètres, en partant de la station d'Alais, située à 131^{m},6 au-dessus du niveau de la Méditerranée, l'auteur avait joint les observations même, en sorte que l'on peut vérifier ses résultats, et s'assurer de leur exactitude; mais il manquait une carte d'ensemble qui fît connaître l'emplacement des points nivelés. Tout en rendant hommage aux efforts de l'auteur, à ses heureux succès, et en lui décernant une mention honorable, la Commission de 1831 dut signaler dans le travail qui lui était soumis la lacune importante qu'on vient de mentionner.

Le même auteur, en se présentant de nouveau au concours de 1832, a dressé un tableau de cent soixante-quinze points dans lesquels sont compris les soixante-neuf points envoyés l'année précédente. Pour les cent six points nouveaux, les observations primitives manquent, en sorte qu'il n'existe aucun moyen de vérifier les résultats auxquels l'auteur est parvenu; mais la Commission pense que les détails transmis l'année dernière pour les soixante-neuf premiers points, sont une garantie suffisante pour l'exactitude des derniers.

Indépendamment du tableau des hauteurs des cent soixante-quinze points des Cévennes, l'auteur a joint un mémoire sur les panoramas, dans lesquels il expose qu'il a remplacé par un panorama des points culminans dont il s'est occupé, la carte planimétrique que la Commission

eût desirée. Cette vue perspective dont il est question, et qui n'est pas parvenue à la Société, présente certainement quelque intérêt; mais elle ne convient qu'à un seul point de vue, et ne peut remplacer le canevas géométral, qui eût fait connaître l'emplacement respectif et es distances des points entre eux, qui nous semblent nécessaires pour compléter le travail et lui donner toute l'utilité dont il est susceptible.

Il est à desirer que l'auteur puisse perfectionner le nivellement intéressant dont il est question, et qu'il y joigne un canevas planimétrique sur une échelle suffisante, et même, au besoin, quelques croquis de détail, de telle sorte qu'il ne puisse rester aucune incertitude sur la position précise des points nivelés. Toutefois, malgré ce que laisse à desirer le travail de l'auteur pour remplir toutes les conditions du programme, la Commission est unanimement d'avis de lui décerner, à titre d'encouragement, et comme une marque d'estime pour son important travail, une des médailles d'or de cent francs fondées par M. Perrot.

Cette résolution ayant été transmise à la Commission centrale, le cachet qui couvrait le nom de l'auteur du nivellement des Cévennes a été brisé, et le nom de M. le baron d'Hombres, membre de la Société, a été proclamé : c'est à lui, en conséquence, que la Société décerne la médaille de cent francs, en récompense de son judicieux travail sur les Cévennes, qui complète son premier nivellement du département du Gard, et qui s'étend, non-seulement sur ce dernier département, mais encore sur ceux de l'Ardèche, de la Haute-Loire et de la Lozère.

Paris, 30 mars 1832.

CH. BONNE.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Découverte *d'un nouveau fleuve dans la Nouvelle-Hollande.*

La *Gazette de Sidney*, du 1 r novembre 1831, annonce qu'un rapport officiel a été envoyé au gouvernement par le commandant de Bathurst, sur une découverte très importante, faite dans le nord de cette colonie. Il paraît qu'un prisonnier échappé depuis plusieurs années, qu'il a passées errant dans le pays, est venu se rendre au major Macpherson, à Bathurst, et qu'il a annoncé l'existence d'un fleuve au nord de Liverpool, d'où il prend son cours au nord-ouest, et vient verser ses eaux dans le golfe de Van-Diemen. Cet homme raconte qu'il a remonté ce fleuve jusqu'à sa source. Près de cette source, il a rencontré, dit-il, plusieurs tribus de natifs, armés d'arcs et de flèches, qui l'informèrent par signes que de nombreux bateaux, montés par des nègres, venaient quelquefois dans cet endroit, où ils coupaient certains arbres, et pêchaient une espèce de coquillages qu'ils lui montrèrent dans l'eau, et dont la description se rapporte parfaitement au *beechlemer*. On suppose que les arbres sont du bois de sandal.

En consultant la carte, on voit que la baie ou golfe de Van-Diemen est presque en face de Timor. Les hommes décrits par les naturels sont donc, à ce qu'on présume, des bandes de Malais qui traversent dans leurs bateaux pour prendre du bois de sandal et du beechle-

mer, deux articles principaux de leur commerce, particulièrement vers la Chine. Cet homme ajoute qu'il a rencontré un grand nombre d'hippopotames et d'orang-outangs, animaux dont on ne soupçonnait pas l'existence dans la Nouvelle-Hollande. Le point le plus important de cette découverte, en supposant que le récit en soit exact, c'est l'existence d'un fleuve tel qu'il le décrit. Le gouvernement prendra immédiatement des mesures pour s'assurer du fait. (*Canton Register.*)

La vallée empoisonnée.

Un voyageur arrivé de Java a communiqué à la *Societé royale de Géographie de Londres*, dans la séance du 28 novembre dernier, des détails sur une vallée remarquable de ce pays, appelée *Guevo-Upas*, ou *la Vallée empoisonnée*. En approchant, on éprouve de fortes nausées, une sorte d'étourdissement, et une odeur suffocante. Cette vallée a environ un mille de circonférence; elle est d'une forme ovale; sa profondeur est de 50 à 55 pieds. Le fond en est tout-à-fait plat, sec, dépourvu de végétation, et jonché d'ossemens humains et de squelettes de bêtes féroces, épars au milieu de gros blocs de pierre. On ne remarque aucune vapeur quelconque, ni aucune ouverture sur le sol, qui paraît assez dur. Les coteaux escarpés qui environnent ce lieu de désolation sont couverts, depuis le sommet jusque près de leur pied, d'arbres et d'arbrisseaux d'une belle végétation.

Deux chiens envoyés au bas du coteau y périrent en moins de quinze minutes.

Les os, dans cette vallée, acquièrent l'apparence et la blancheur de l'ivoire. On pense généralement que les squelettes humains sont ceux de malfaiteurs ou de rebelles qui, poursuivis sur les chemins, sont venus se ré-

fugier et chercher un abri dans ce lieu, ignorant les effets de l'air pernicieux qu'on y respire. Les montagnes qui avoisinent la vallée sont volcaniques; mais dans la vallée elle-même, il n'y a pas la moindre odeur sulfureuse, ni aucune trace d'éruption volcanique à aucune période. (*Le Nouvelliste*, 23 avril 1832.)

Population d'Odessa.

Les relevés de la population d'Odessa, en 1830, ont donné un total de 41,552 habitans des deux sexes, y compris la cité, les deux faubourgs et quelques fermes qui sont dans la ligne du port. Sur ce nombre il y a 33,646 chrétiens et 7,906 juifs.

Odessa est sans contredit une ville nouvelle; mais la masse du peuple ne prend aucun intérêt à sa prospérité; on n'y voit aucune apparence de cette agitation, de ce tumulte et de cette activité qui dans les cités florissantes, attirent les regards, et fixent l'attention d'un étranger. (*Asiatic Journal.*)

Population de Rome.

Un relevé général de la population de Rome, depuis Pâques 1822 jusqu'à Pâques 1831, a donné un résultat de 150,666 habitans, sans compter les juifs et les étrangers qui peuvent monter ensemble à près de 5,000 âmes. Depuis 1822 la population s'est augmentée de 14,581. La diminution dans le nombre des mariages a été très considérable. Le nombre des ecclésiastiques, moines, nonnes, etc., est maintenant de 5,354; en 1822, ce nombre était de 4,714.

(*New Monthly Magazine.*)

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ. (1)

Procès-verbal de l'assemblée générale du 30 *mars* 1832.

Présidence de M. Eyriès, vice-président.

La séance ouvre à 8 heures.

M. Alexandre Barbié du Bocage, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale, lequel est adopté.

M. Jomard, président de la Commission centrale, communique deux lettres qui lui ont été adressées. Dans la première datée de Cayenne, le 31 janvier 1832, M. Jubelin, gouverneur de la Guyane française, annonce le départ prochain de deux voyageurs français, pour les pays indiqués dans le programme du prix proposé par la Société, sur la Guyane, et il envoie plusieurs documens sur la Guyane portugaise rédigés par M. Adam de Bauve, l'un des deux voyageurs en question.

Dans la seconde lettre écrite de Trébizonde le 15 janvier dernier, M. Fontanier, membre de la Société, donne des nouvelles du voyage de M. le capitaine Tchesny qui a parcouru la Perse, l'Egypte et une partie de la Turquie, et qui a exécuté des sondes dans le lit de l'Euphrate après avoir reconnu son cours ainsi que celui du Tigre.

Plusieurs membres sont présentés à la société et leur admission est prononcée. Différens ouvrages exposés sur le bureau seront déposés dans la bibliothèque. Des remercîmens sont adressés aux auteurs.

(1) Les procès-verbaux des séances du mois de mars, ainsi que la liste des nouveaux membres et celle des ouvrages offerts à la Société, seront insérés dans le numéro prochain, qui ne se fera pas attendre.

M. d'Avezac, membre de la commission centrale, lit pour M. Eyriès, au nom d'une commission spéciale, un rapport étendu sur le prix à adjuger à la *découverte la plus importante en géographie* faite dans l'année 1830. (1) M. Eyriès trace avec une habile critique le tableau des connaissances acquises antérieurement aux voyages de MM. Douville et R. et J. Lander en Afrique et à l'exploration des côtes de l'Amérique méridionale par M. le capitaine King de la marine anglaise, et met en parallèle celles que ces différens voyageurs et explorateurs nous ont transmises. Après avoir successivement passé en revue le voyage de M. Douville dans le Congo, celui de MM. Lander sur les bords et à l'embouchure du Niger, et enfin l'exploration de M. le capitaine King, M. le rapporteur conclut au nom de la Commission à ce que la médaille d'or de 1000 francs pour la découverte jugée la plus importante en géographie, pendant l'année 1830, soit décernée à M. Douville.

M. le président, après la lecture du rapport et une allocution pleine de dignité et d'intérêt, a fait à M. Douville la remise de la grande médaille d'or votée par la Société.

M. le capitaine Dumont d'Urville a lu ensuite, au nom d'une autre Commission chargée de juger le concours ouvert *sur l'origine des nègres asiatiques*, un rapport non moins digne d'intérêt que le précédent. (2)

Un seul mémoire a été présenté au concours. Malgré les critiques que le savant rapporteur a cru devoir faire sur ce mémoire, il conclut au nom de la Commission, 1° à ce qu'une médaille d'or de cent francs soit adjugée

(1) Cette commission se composait de MM. Brué, Corabœuf, Davezac, Eyriès, Warden.

(2) Cette commission était composée de MM. Douville, d'Urville, Eyriès, Roger, Warden

à l'auteur du mémoire, M. le docteur Rafinesque professeur à Philadelphie; 2° à ce que M. le docteur Rafinesque soit engagé à publier son travail, après lui avoir fait subir quelques modifications et surtout avoir cité les autorités sur lesquelles il s'est appuyé; 3° enfin à ce que le programme relatif à l'origine des nègres asiatiques soit retiré du concours; l'état actuel des connaissances ne permettant pas encore d'espérer une solution complète de la question.

M. le général Bonne donne lecture, au nom de la Commission chargée de juger le concours relatif *au nivellement de la France*, du rapport dont il a été chargé (1). Les conclusions du rapport sont qu'une des trois médailles d'or de cent francs mises à la disposition de la Société par M. Perrot, sera adjugée à M. le baron d'Hombres-Firmas, auteur d'un *nivellement barométrique des Cévennes.*

M. le secrétaire donne lecture du programme des prix mis au concours pour l'année 1832. (Voir le n° prochain).

M. le chevalier de Couessin demande qu'une médaille d'or soit décernée par la Société à l'un de ses membres qui vient d'achever si glorieusement son expédition autour du monde, expédition qui avait pour but autant la recherche des lieux où périt l'infortuné Lapérouse que les découvertes géographiques. M. de Couessin voudrait que l'on gravât sur cette médaille le nom du lieu que notre compatriote a été reconnaître et où nous avons à déplorer la perte de l'un de nos plus célèbres navigateurs et de ses compagnons.

Le même membre propose de décerner une médaille d'or à l'auteur du mémoire qui ferait connaître 1° les

(1) Cette commission était composée de MM. Bonne, Corabœuf, Denaix, Girard, et Haxo.

véritables causes des marées extraordinaires qui ont lieu sur la côte de la Manche, spécialement depuis le cap Fresle, jusqu'à la pointe de Granville et au mont Saint-Michel. — 2° Pourquoi ces marées sont plus fortes sur nos côtes que sur celles d'Angleterre. Renvoi de ces diverses propositions à la commission centrale.

M. C. Moreau propose de porter le nombre des membres correspondans de la Société de 18 à 25. Renvoi de cette proposition à la commission centrale.

M. d'Avezac annonce la très prochaine publication de la traduction du voyage des frères Lander sur les bords du Niger, qui paraîtra en même temps que celui de M. Douville au Congo et dans les contrées voisines.

On procède ensuite au dépouillement du scrutin, pour la composition du bureau de la Société de 1832-1833, et pour la nomination d'un membre de la commission centrale.

M. Eyriès en proclame ainsi le résultat:

Président, M. de Rigny.

Vice-présidens, { M. le baron Walckenaer.
M. Dumont d'Urville.

Secrétaire, M. Douville.

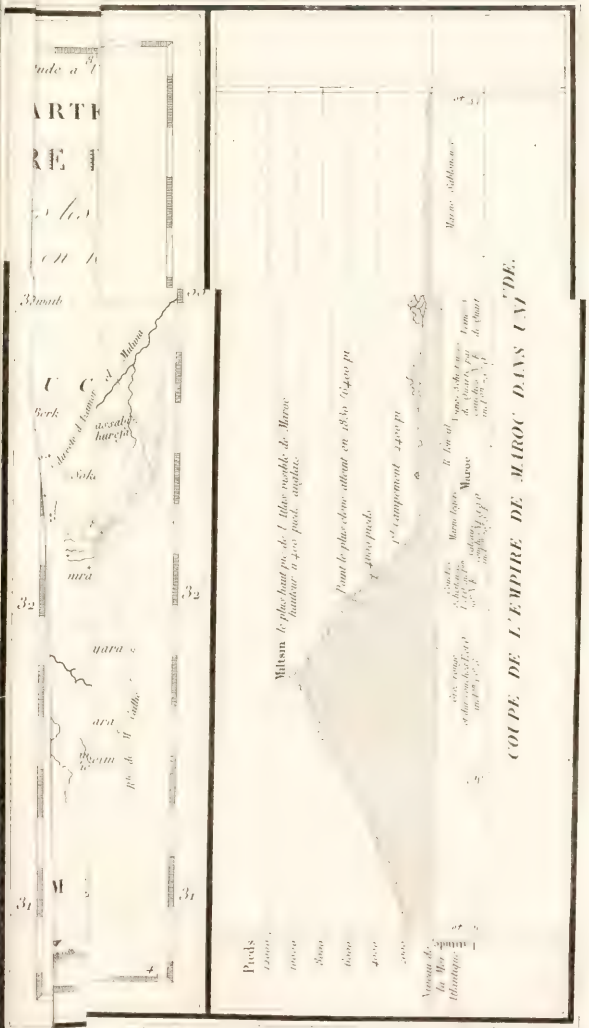
Scrutateurs. { M. de Larenaudière.
M. Jouannin.

M. Daussy est nommé membre de la commission centrale.

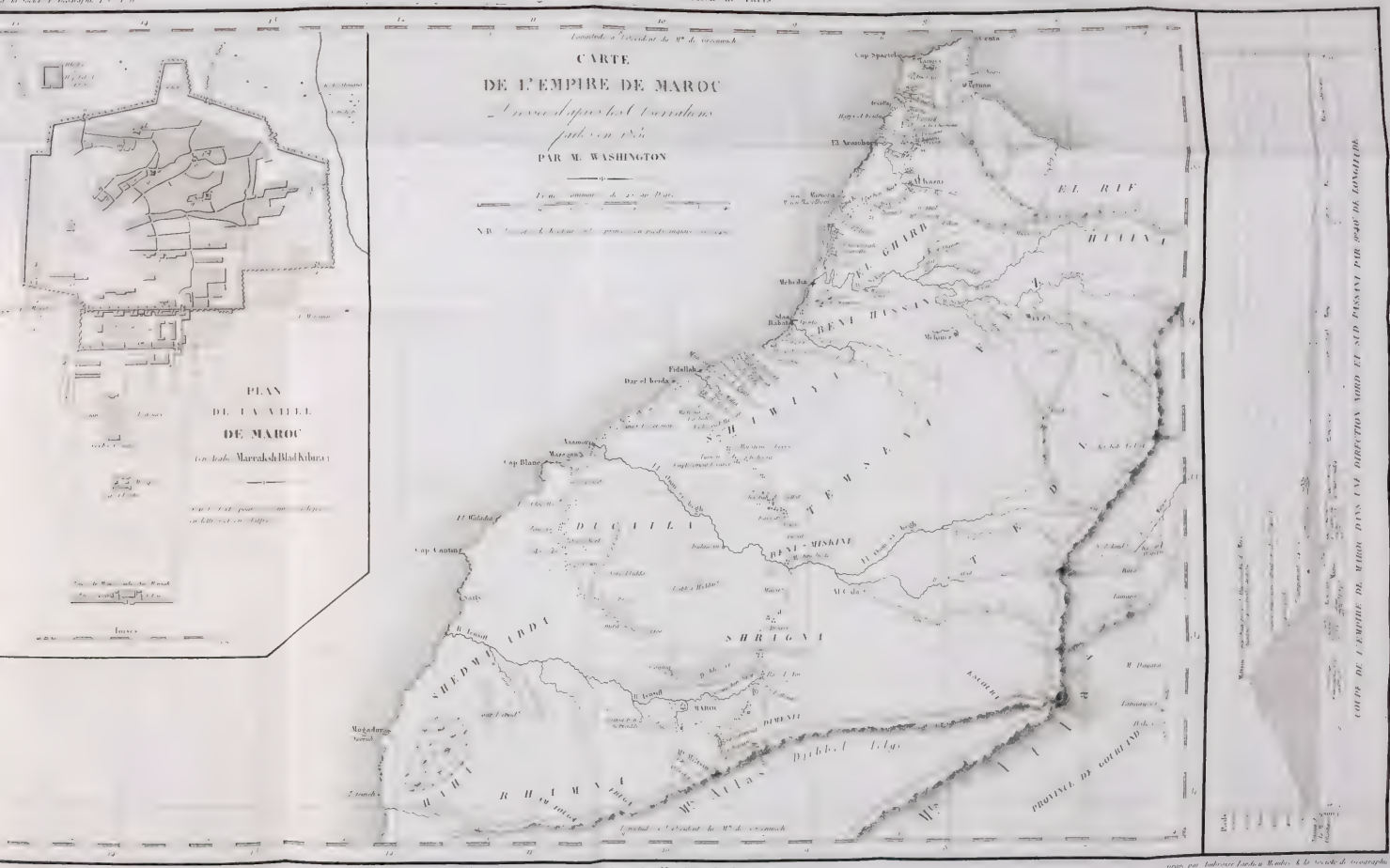
Des remercîmens sont votés à M. Eyriès pour le zèle avec lequel il a présidé l'assemblée. Un membre propose d'inscrire son nom sur la liste des présidens honoraires. Cette proposition est appuyée.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Alex. Barbié du Bocage.



Gravé par Ambroise Tardieu Membre de la Société de Géographie


CARTE
DE L'EMPIRE DE MAROC
PAR M. WASHINGTON
PLAN
DE LA VILLE
DE MAROC
(en Arabe Marrakesh Blad Kibira)
Cap Spartel
Tetuan
El Arach
Mehedia
Rabat
Mequinez
Fidallaka
Dar el beida
Azamoura
Mazagan
Cap Blanc
Cap Cantin
Safie
Mogadore
Tanger
Tlemsen
Fez
Tedla
Mascara
Tremecen
Oran
Algier
Bona
Tunis
Kairwan
Gabes
Tripoli
Derna
Alexandrie
Le Caire
Suez
Jerusalem
Jaffa
Gaza
Damas
Tadmor
Bagdad
Bassora
Ispahan
Teheran
Mecque
Medine
Alep
Smyrne
Constantinople
Athènes
Malte
Gibraltar
Cadix
Malaga
Alicante
Valence
Barcelone
Marseille
Toulon
Nice
Gênes
Livourne
Rome
Naples
Palermo
Messine
Cagliari
Bastia
Ajaccio
Corse
Sardaigne
Sicile
Malte
Crète
Chypre
Rhodes
Candie
Mer Noire
Mer Caspienne
Mer Rouge
Mer Méditerranée
Mer Atlantique
Mer Adriatique
Mer Ionienne
Mer Egée
Mer Noire
Mer Caspienne
Mer Rouge
Mer Méditerranée
Mer Atlantique
Mer Adriatique
Mer Ionienne
Mer Egée
EL RIF
EL GHARB
BENI HASSAN
BENI MISKINE
SHRIGA
DUKALA
SHEDMA
HAHA
RHAMNA
ABDA
HAIANA
PROVINCE DE GOULAND
Longitude à l'Occident du Mr. de Greenwich
Longitude à l'Occident du Mr. de Greenwich
COTE DE L'EMPIRE DE MAROC DANS LA DIRECTION NORD ET SUD PASSANT PAR 6° 40' DE LONGITUDE.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 108. — AVRIL 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DISSERTATION

Sur les voyages de Sébastien Cabot (1), *lue à la Société de Géographie, dans sa séance du 2 mars* 1832, *par M.* Roux de Rochelle.

Le premier vaisseau qui atteignit les Indes occidentales rendit les hommes maîtres de l'Océan : il leur ouvrit une carrière de nobles périls et de découvertes, qu'un grand nombre de navigateurs s'empressèrent de parcourir.

Parmi ceux qui se signalèrent dans ce glorieux con-

(1) En travaillant à cette dissertation, nous avons consulté avec fruit les *Mémoires sur Sébastien Cabot*, publiés à Londres en 1831; mais nous avons voulu remonter à quelques auteurs contemporains, surtout à Pierre Martyr et à Ramusio. Les ouvrages de Hume

cours, l'histoire nous a honorablement conservé le nom de Jean Cabot, navigateur et négociant vénitien, qui, sous le règne de Henri VII, roi d'Angleterre, vint s'établir dans ce royaume avec ses enfans. Sébastien Cabot, l'un de ses fils, était encore très jeune; néanmoins, il avait déjà acquis des connaissances en belles-lettres et en cosmographie.

La nouvelle des premières découvertes de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde se répandit alors. Ce navigateur avait espéré trouver, en faisant voile vers l'occident, un chemin plus direct et plus court pour arriver aux plages orientales de l'Asie. Son entreprise paraissait plutôt divine qu'humaine, et ses découvertes excitaient une vive émulation. Henri VII regrettait sans doute de ne pas avoir accueilli les propositions qui lui avaient été faites au nom de Christophe Colomb par Barthélemy, son frère : il accorda, le 5 mars 1496, à Jean Cabot et à ses trois fils, Louis, Sébastien et Sanzio, des lettres patentes dont je vais mettre le précis sous vos yeux :

Henri VII les autorisait à naviguer sous ses bannières dans toutes les régions et les parages des mers orientales, occidentales et septentrionales, avec cinq navires, et avec autant d'hommes qu'ils voudraient en emmener à leurs frais. Ce voyage avait pour but de trouver, découvrir et explorer les îles, patries, régions ou provinces des gentils et des infidèles, situées dans une par-

et de Robertson, ceux de MM. de Navarrète et Washington Irving, les savantes dissertations de M. le cardinal Zurla, et d'autres écrits recommandables qui s'appliquent aux mêmes époques, nous ont donné de nouvelles lumières : et, sans nous attacher exclusivement à une seule autorité, nous avons formé notre opinion en rapprochant ces divers témoignages, en les comparant, et en choisissant les faits qui nous paraissaient les mieux établis.

tie du monde quelconque, et inconnues à tous les chrétiens. On leur accordait, ainsi qu'à leurs héritiers et à leurs fondés de pouvoirs, la faculté d'arborer les bannières royales dans toutes les villes, places, camps, îles ou terres fermes nouvellement découvertes par eux; de les subjuguer, occuper et posséder, lorsqu'ils pourraient le faire, comme vassaux du roi, gouverneurs, lieutenans et députés, et d'en acquérir ainsi pour le roi le domaine, le titre et la juridiction. Ils devaient, lorsqu'ils reviendraient dans le port de Bristol, où ils étaient tenus d'effectuer leur retour, remettre au fisc, soit en argent, soit en marchandises, la cinquième partie de leurs bénéfices, après en avoir déduit la quotité de leurs dépenses. Ils étaient exempts de droits de douanes sur l'importation des biens et des marchandises venues de ces contrées. Les terres qu'ils auraient découvertes ne pourraient être fréquentées ni visitées sans leur autorisation par aucun sujet du roi, sous peine de confiscation des navires et des biens de ceux qui tenteraient d'y naviguer. Le roi, enfin, ordonnait à tous ses officiers de terre et de mer de leur prêter faveur et secours, soit pour l'armement des navires, soit pour les approvisionnemens de subsistances qu'ils devaient acheter à leurs frais, soit pour les autres objets dont ils auraient à se pourvoir.

Le voyage de Jean Cabot fut exécuté l'année suivante, et il paraît, d'après le témoignage de plusieurs contemporains, qu'après s'être dirigé vers le nord, il tourna ses voiles à l'ouest, dans l'intention de se rendre au Cathay, qui, d'après les cartes géographiques de son siècle, était situé entre le 50e et le 60e degré. Quelques écrivains bornent la navigation de Cabot vers le nord au 56e ou au 58e parallèle; d'autres la prolongent jusqu'au 67e degré et demi. On cite ses remarques sur la très grande

longueur des jours et sur le peu d'obscurité des nuits. Les glaces flottaient en grandes masses sur l'Océan, et, le 12 juin, il dut prendre le parti de rétrograder, soit qu'il y fût forcé par la mutinerie des équipages, soit qu'il craignît de rencontrer des glaces. Cabot découvrit, le 24 juin, à cinq heures du matin, une terre qui reçut le nom de *Primum Visa*, *Prima Vista*, et il reconnut, dans la même journée, une île à laquelle il donna le nom de Saint-Jean. On voyait dans ces parages une extrême abondance de morues, et toutes ces circonstances réunies paraissent s'appliquer aux plages orientales de Terre-Neuve. La navigation de Cabot se prolongea ensuite vers le sud; mais on n'en assigne pas le terme avec exactitude, et l'on dit que le manque de vivres le détermina à retourner en Angleterre.

Dans cette longue excursion, les parages de Terre-Neuve sont le seul point qui paraisse avoir été indiqué avec précision, et les auteurs contemporains ne donnent aucune notion positive sur les autres rivages que Cabot put apercevoir dans sa navigation vers le nord. Une telle incertitude ouvrait un vaste champ aux conjectures: l'obscurité du texte devint le plus riche domaine des interprètes, et chacun d'eux a tracé la route de ce voyageur : les uns l'ont conduit sur la côte nord-est du Labrador; d'autres l'ont fait pénétrer dans la baie d'Hudson; de troisièmes guides l'ont dirigé dans le détroit de Davis et la mer de Baffin. Il est probable qu'après avoir reconnu Terre-Neuve, ce navigateur se sera rapproché de quelques parties septentrionales du continent; mais comment choisir entre des conjectures si diverses, et à quelle direction faut-il s'attacher, lorsque nous n'avons sur ces voyages aucune relation de l'auteur lui-

même, et lorsque les cartes qu'il avait dressées ont disparu et sont probablement détraites?

Il est impossible de concilier entre elles les différentes opinions des écrivains sur le degré de latitude que Cabot atteignit réellement dans sa navigation. En admettant qu'il ne s'éleva qu'au 58e parallèle, on ne s'étonne pas néanmoins qu'il ait aperçu, même au milieu de l'été, et à la date du 12 juin, de grandes glaces flottantes qui l'obligèrent à changer de direction, puisqu'on en rencontre quelquefois sous des latitudes beaucoup plus méridionales. Ses observations sur la longue durée du jour sont aussi très naturelles : on approchait alors du solstice; et si l'on se trouve vers le 58e parallèle, il faut joindre, à près de dix-huit heures de soleil, plus de deux heures pour l'aube et le crépuscule; le peu de nuit qui reste n'a qu'une faible obscurité, qui souvent même est éclairée par des aurores boréales.

Ces remarques sur l'aspect du ciel ne permettent pas de supposer que Cabot se soit élevé jusqu'au 67e degré et demi de latitude ; car il aurait alors dépassé les climats de jour pour entrer dans les climats de mois : il n'aurait pas même eu à observer, dans les vingt-quatre heures, la plus courte nuit, et il aurait été trop frappé de la présence continue du soleil et de sa circulation inclinée autour de l'horizon, pour n'en avoir pas fait mention dans ses récits.

Il paraît que Jean Cabot était de retour à Bristol avant le 10 août 1497, et, six mois après, il adressa un placet au roi, « pour obtenir de nouvelles lettres-patentes qui l'autorisassent à prendre dans les ports du royaume six navires anglais de la charge de deux cents tonneaux ou au-dessous, à les conduire dans les terres et îles nouvellement découvertes par lui, en payant pour chaque

navire ce que le roi paierait lui-même pour son propre service, et à recevoir dans ces bâtimens le nombre d'hommes qui, de leur libre mouvement, voudraient passer dans ces contrées. »

Les fils de Jean Cabot ne sont point nommés dans ce document, où l'on ne désigne que lui et ses députés; néanmoins nous ne pouvons pas séparer Sébastien Cabot des entreprises de navigation formées par son père. Il l'avait accompagné dans son premier voyage; et Sébastien est l'homme de cette famille qui a acquis dans ses expéditions maritimes le plus d'illustration.

Le placet de Jean Cabot et la formule de lettres patentes qui s'y trouvait jointe, furent remis, le 3 février 1498, à la chancellerie d'Angleterre, pour qu'il y fût donné suite; mais il ne nous reste aucune notion sur les résultats définitifs de cette démarche, soit que la mort de Jean Cabot ait suivi de près la demande qu'il avait faite, soit que d'autres intérêts politiques aient fait momentanément perdre de vue ces projets d'expéditions éloignées. Sébastien Cabot a déclaré lui-même qu'après son retour en Angleterre, il y avait remarqué de grandes commotions, causées par le soulèvement des peuples et par la guerre contre l'Ecosse, et il ajoute, qu'alors on ne s'y occupait plus de ce genre d'entreprises maritimes.

En effet, le dessein que Perkin-Warbec avait formé, en 1492, de précipiter du trône Henri VII, continuait de troubler l'Angleterre et d'y donner des alimens à la rébellion. Cet aventurier, qui se présentait comme rejeton de la famille d'York, et comme seul et légitime héritier des Plantagenets, avait trouvé dans les ennemis habituels de l'Angleterre des partisans et des soutiens : il s'était appuyé du mécontentement de l'Irlande, avait accrédité sur le continent ses récits fabuleux, avait

décidé Jacques IV, roi d'Ecosse, à faire une invasion sur la frontière du nord, et s'était lui-même montré à la tête d'un corps de troupes, tantôt dans le comté de Kent, tantôt dans celui de Cornouailles. La guerre avec l'Ecosse fut momentanément interrompue en 1497; mais la trève n'était signée que pour quelques mois, et les mouvemens que Warbec excitait en Angleterre depuis plusieurs années ne cessèrent qu'avec sa vie, à la fin de 1699.

Sur ces entrefaites, le Portugal et l'Espagne suivaient, à l'envi l'un de l'autre, leurs grandes entreprises de navigation, et s'empressaient de devancer aux extrémités du monde toutes les autres puissances. Vasco de Gama venait de s'illustrer en ouvrant autour de l'Afrique, en 1497, un nouvelle route vers les Indes orientales. Plusieurs expéditions pour le Paria et la Terre-Ferme avaient promptement succédé à celles de Colomb, d'Oyéda, d'Améric-Vespuce. Vincent-Pinzon et Cabral découvrirent en 1500 les côtes du Brésil, et l'on se dirigeait en même temps vers les contrées septentrionales. Jean Dorvelos était chargé par la cour d'Espagne de faire voile pour les parages que Sébastien Cabot avait découverts : Gaspard de Cortereal, expédié de Lisbonne dans la même année, visita la côte orientale de Terre-Neuve, et reconnut ensuite, au nord du golfe de Saint-Laurent, une grande partie des rivages du Labrador, auxquels les cartes géographiques ont long-temps conservé le nom de Terre de Cortereal.

Les pêcheries de Terre-Neuve commencèrent alors à être fréquentées : elles le furent surtout par les Basques et les Bretons; et ces traversées orageuses et lointaines développèrent encore le caractère d'intrépidité et de constance qui a toujours signalé ces navigateurs.

Le desir de prendre une part plus active à toutes les nouvelles entreprises se ranima en Angleterre, lorsque la paix n'y fut plus troublée dans l'intérieur et avec le dehors. Une société de trois négocians de Bristol et de trois Portugais sollicita, en 1501, l'autorisation de naviguer dans les mers orientales, occidentales, australes et boréales, pour y découvrir de nouvelles régions. Ils adressèrent au roi un placet, à la suite duquel était énoncée la teneur des lettres patentes qu'ils desiraient obtenir; et ce bill fut remis à la chancellerie le 19 mars 1501 : Nous trouvons dans un passage des actes publics et des traités recueillis par Rymer (1), que ces lettres furent expédiées le 19 mai de la même année. Nous y acquérons aussi la preuve que d'autres lettres patentes furent accordées, le 9 décembre 1502, à quelques-uns des associés qui avaient déjà obtenu celles du 19 mai de l'année précédente.

Quoique le nom de Sébastien Cabot ne se retrouve ni dans ces derniers actes, ni dans aucun document officiel qui nous soit parvenu sur les premières années du seizième siècle, on ne peut néanmoins douter que ce navigateur n'ait été utilement employé dans plusieurs expéditions pendant les dernières années du règne de Henri VII, puisque, ayant passé au service d'Espagne après la mort de ce prince qui eut lieu en 1509, il avait alors acquis assez de réputation pour que sa majesté catholique le nommât, en 1512, membre du conseil des Indes.

Bientôt la renommée de ce navigateur commença à s'attacher à un nouveau projet d'expéditions et de découvertes. On avait conçu l'espérance de trouver, vers

1. Tome XIII, page 41, edit. de Londres de 1727.

le nord de l'Amérique, un passage entre l'Atlantique et le Grand-Océan, et Sébastien Cabot fut chargé de faire cette reconnaissance.

Les motifs sur lesquels on se fondait pour croire à la possibilité et à la vraisemblance de cette communication, sont exposés dans un ouvrage de Pierre Martyr d'Anghiera, qui était contemporain de Sébastien Cabot, et qui le connut particulièrement à Séville, où il était, comme lui, attaché au conseil des Indes. Ce passage commence le *sixième livre de la troisième décade de Pierre Martyr sur les choses de l'Océan et du Nouveau-Monde*, et il mérite d'être rapporté. L'auteur s'adresse au pape Léon X, qui régnait alors; il entretient sa sainteté de l'opinion que l'on s'était formée sur le mouvement général qui entraîne l'eau des mers d'orient en occident; et il suppose, d'après le témoignage de Cabot, que ce mouvement vers l'ouest s'aperçoit également dans les mers septentrionales, quoiqu'il y soit moins sensible que sous les tropiques. On présume en conséquence que, pour donner aux eaux une libre issue, il doit exister vers le nord une communication entre les deux océans, et l'on regarde la navigation que Sébastien Cabot doit entreprendre comme propre à faire découvrir ce secret de la nature. C'est dans les termes suivans que Pierre Martyr s'est exprimé :

« Ici, très saint père, il faut un peu philosopher, et passer de la cosmographie aux causes des secrets de la nature. On dit unanimement que les mers coulent vers l'occident comme les torrens descendent des montagnes. Aussi je suis embarrassé de savoir où tendent ces eaux, qui, par un mouvement de rotation perpétuelle, coulent et s'enfuient, pour ainsi dire, de l'orient vers l'occident, d'où elles ne doivent revenir jamais, sans pourtant que

l'occident se remplisse et que l'orient s'épuise. Si nous disions qu'elles tendent vers le centre, selon la nature des corps graves, et si nous voulions que ce centre fût la ligne équinoxiale, comme la plupart le disent, quel centre pourra contenir de si grandes eaux, et quelle circonférence en trouverons-nous inondée? Ceux qui ont parcouru ces parages n'en donnent aucune raison vraisemblable. La plupart pensent qu'il y a de vastes gouffres au fond du golfe de cette grande terre, huit fois plus étendue que l'Italie, et située à l'occident de l'île de Cuba; qu'ils absorbent ces ondes irritées, et qu'ils les laissent ensuite échapper vers l'occident, d'où elles reviennent à notre orient; d'autres disent qu'elles vont au septentrion. Quelques-uns veulent que le golfe de cette grande terre soit fermé, que les eaux se dirigent vers le nord en tournant l'île de Cuba, de manière à suivre les terres septentrionales que la mer glaciale environne vers le pôle arctique, et qu'ainsi tous ces littoraux soient contigus. Ils croient, en conséquence, que ces eaux repoussées par la grande terre font un circuit, comme on peut le voir dans les fleuves où elles sont refoulées par les détours du rivage. Mais cela n'est point exact; car ceux qui ont cherché les parages du nord, et ensuite l'occident, disent que les eaux coulent vers l'ouest de la même manière, non pas avec rapidité, mais par un léger cours.

« Ces parages ont été reconnus par un certain Sébastien Cabot, Vénitien de nation, mais transplanté en Angleterre, dès son enfance, par ses parens : car il est de l'usage des Vénitiens de devenir, pour affaires de commerce, les hôtes de la terre entière. Celui-ci équipa, à ses frais, deux navires en Angleterre. Il prit avec lui trois cents hommes, et il se dirigea d'abord vers le septentrion, jusqu'à ce qu'il trouvât, dans le mois même de

juillet, de grandes masses de glaces flottant sur l'Océan, un jour presque continuel, et la terre cependant libre par l'effet du dégel. Il fut ainsi forcé, comme il le dit, à tourner ses voiles et à se diriger vers l'occident; néanmoins il tendit vers le midi, à cause de la courbure du rivage, et il gagna presque la latitude du détroit des colonnes d'Hercule. Il s'avança tellement vers l'occident, qu'il était à-peu-près à la même longitude occidentale que l'île de Cuba. En parcourant ces rivages, qu'il nomma Baccallaos (côte des Morues), il dit qu'il reconnut, mais à un faible degré, cette même pente des eaux vers l'occident que celle que les Castillans ont trouvée en naviguant dans les régions méridionales. Il faut donc conclure, non-seulement comme vraisemblable, mais comme nécessaire, qu'il y a entre ces deux terres encore ignorées de vastes ouvertures donnant issue aux eaux qui tombent de l'orient à l'occident. Je crois que c'est par l'impulsion des cieux qu'elles circulent autour du globe de la terre, et que ce n'est pas par un souffle de Démogorgon qu'elles sont vomies et absorbées comme plusieurs l'on pensé, ce qui s'accorderait peut-être avec l'idée du flux et du reflux. Cabot donna à ces terres le nom de Baccallaos, parce qu'il trouva dans leurs parages une telle multitude de grands poissons qui ressemblent aux thons et qui sont ainsi nommés par les indigènes, qu'ils ralentissaient par momens sa navigation. Il reconnut que les hommes de ces contrées n'étaient couverts que de peaux, et qu'ils étaient dépourvus d'intelligence. Il rapporte qu'il y a dans ces régions une grande quantité d'ours qui vivent de poissons : les ours se plongent au milieu de cette troupe, saisissent leur proie corps à corps, engagent leurs griffes sous ses écailles, l'entraînent à terre et la mangent : aussi ces ours ne font au-

cun mal aux hommes. Il annonce qu'en plusieurs lieux il a vu de l'orichalque chez les habitans.

« Je suis familièrement lié avec Cabot, et il est souvent chez moi; car, ayant été appelé d'Angleterre par notre roi catholique, après la mort de Henri l'Ancien, roi d'Angleterre, il est notre collègue, et il attend de jour en jour qu'on lui prépare des navires, à l'aide desquels ce mystérieux secret de la nature soit enfin découvert. Je pense qu'il partira pour cette exploration au mois de mars de l'année prochaine 1516. Tout ce qui arrivera, votre sainteté l'apprendra par moi, s'il m'est accordé de vivre, etc. »

L'ancien fragment dont je viens, messieurs, de vous offrir la traduction me paraît d'autant plus important qu'il fut écrit à une époque où Sébastien Cabot se trouvait à Séville, où la date de ses premières navigations était assez récente, où les fonctions de Pierre Martyr le mettaient souvent à portée de s'en entretenir avec lui.

Nuñez Balboa avait déjà découvert la mer du Sud, en s'élevant des rives du Darien sur le sommet des Cordillères. Toute la côte méridionale du golfe du Mexique était explorée jusqu'à la baie de Honduras. Ponce de Léon avait pénétré dans les Florides en 1512; mais les plages occidentales du golfe n'étaient pas encore visitées dans le temps où Pierre Martyr adressait au pape Léon X ses dissertations, et cette circonstance explique les doutes qui lui restent sur la contiguité ou l'interruption de cette partie du rivage.

Vous aurez pu, messieurs, remarquer aussi dans cette relation de Pierre Martyr, qu'avant l'année 1515, le courant des tropiques, dont j'ai entretenu la société dans un précédent mémoire, avait déjà été reconnu par les premiers navigateurs; que ceux-ci n'avaient pas encore

de système arrêté sur la direction ultérieure de cet immense volume d'eau, entraîné d'orient en occident; que les uns supposaient l'ouverture d'un gouffre à travers l'isthme qui séparait les deux mers, mais que d'autres attribuaient à ce courant maritime un mouvement de circulation le long des rivages du golfe où il pénétrait, et que ces eaux leur paraissaient refluer ensuite vers l'Océan, en tournant la côte septentrionale de l'île de Cuba.

Cette dernière opinion, que le temps et l'observation sont venues ensuite confirmer, n'était alors qu'une hypothèse : Pierre Martyr ne la présente que comme telle; il s'attache même à la combattre, parce qu'on n'avait pas fait assez d'observations pour la constater. Mais ces premières notions sur un des grands phénomènes de l'Océan n'en sont pas moins utiles à recueillir. De premiers pas, quoique incertains, ont mis sur la voie des découvertes : le doute même devient précieux; et s'il porte à réfléchir, à observer encore, à faire tenter de nouvelles entreprises, il agrandit le domaine des connaissances et il conduit à la vérité.

Le voyage que Cabot devait entreprendre en 1516, pour découvrir, vers le nord de l'Amérique, un passage entre les deux mers ne fut pas exécuté. Le roi Ferdinand venait de mourir le 23 janvier de cette année; Jeanne, sa fille, atteinte d'une maladie mentale, était incapable de régner, et le trône se trouvait dévolu à Charles-Quint, petit-fils du dernier roi. Mais ce jeune prince, alors âgé de dix-sept ans, résidait encore dans les Pays-Bas : son nom n'était pas populaire en Espagne; on craignait les ministres qui l'entouraient; les mécontens commençaient à se rallier autour du frère de Charles-Quint; et les rênes du gouvernement étaient encore dans les mains du cardinal Ximénès, homme ferme, intègre et capable, mais

peu conciliant, et moins propre à calmer l'inquiétude des esprits qu'à irriter les mécontens par un caractère inflexible. Ximénès crut devoir opposer des forces aux factieux, en armant les villes et les cités du royaume, et en leur ordonnant la levée et l'exercice de leurs milices. Les grands furent alarmés : ils virent leurs privilèges menacés et levèrent des forces à leur tour. Tout fut en confusion : les désordres de la Castille s'étendirent rapidement à toutes les autres parties de la Péninsule : ils gagnèrent Naples et la Sicile, et de nouvelles dissensions éclatèrent dans les Indes occidentales. Il fallait avant tout rappeler l'ordre dans la monarchie.

Des circonstances si difficiles firent perdre de vue l'expédition maritime dont Sébastien Cabot avait été chargé par le feu roi; et il paraît qu'à l'époque du changement de règne ce navigateur se rendit en Angleterre, dans l'intention d'y entreprendre un voyage semblable; mais qu'ayant été mal secondé par ses équipages, il revint en Espagne en 1517. Dans cette année désastreuse, l'Angleterre était ravagée par une maladie contagieuse, qui enleva à quelques villes le tiers de leur population, et l'Espagne était en proie aux fléaux de la guerre civile, qui ne cessèrent qu'en 1522, après la mort de Padilla et l'héroïque résistance de sa veuve.

Cependant au milieu de ces troubles, Charles-Quint imprimait aux opérations de son règne l'activité de son génie; il y appliquait les ressources de sa puissance, et s'attachait non-seulement à établir en Europe sa prééminence, mais à étendre les découvertes commencées sous son prédécesseur. Cortez accomplissait la conquête du Mexique, et cette acquisition ouvrait à l'ambition du monarque un champ encore plus vaste : la mer du Sud offrait, comme le continent méridional du Nouveau-Monde d'au-

tres conquêtes à entreprendre. On cherchait, vers le midi de l'Amérique, à établir entre l'Europe et les contrées orientales de l'Asie une communication qu'on n'avait pas trouvée vers le nord. Magellan se fit jour en 1520 à travers le détroit auquel il donna son nom; il franchit la mer Pacifique, découvrit les archipels qui reçurent ensuite les noms d'îles Mariannes et de Philippines, et s'il ne put achever lui-même ce premier voyage de circumnavigation, le vaisseau *la Victoire*, qui l'avait conduit jusqu'à l'île de Matan, revint sans lui, en 1522, dans la baie de San Lucar, comme témoin de sa déplorable perte, comme symbole et monument de sa gloire.

Depuis le voyage de Magellan, les expéditions pour la mer Pacifique se succédèrent. On eut bientôt à décider si les Moluques devaient appartenir à l'Espagne ou au Portugal, et si elles étaient situées à l'orient ou à l'occident de cette grande ligne de démarcation que l'on faisait passer d'un pôle à l'autre à travers les mers, et qui devait séparer les possessions des deux puissances.

Cette ligne, qu'une bulle d'Alexandre VI avait d'abord tracée à cent lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert, et qu'on était ensuite convenu de placer à trois cent soixante-dix lieues à l'occident des mêmes îles, avait été prolongée autour du globe entier, de manière à le partager en deux hémisphères. Un congrès de savans et d'hommes d'état, dont Sébastien Cabot faisait partie, fut convoqué près de Badajos, en 1524, pour déterminer avec précision les parties de la mer et de la terre que cette ligne méridienne devait traverser du nord au midi, et pour reconnaître les possessions continentales et les îles que l'Espagne ou le Portugal pouvaient légitimement réclamer, soit dans le Nouveau-Monde, soit dans les mers orientales; mais les cartes et les instrumens dont

on faisait usage dans ces observations étaient alors si imparfaits, qu'il devint impossible de se concilier sur les prétentions respectives. D'autres commissaires s'assemblèrent à Séville en 1526; leurs discussions furent également sans résultat. Pendant ces négociations, on continuait de combattre, et l'Espagne ne consentit qu'en 1529 à céder au Portugal les Moluques.

Avant cette époque, une compagnie s'était formée à Séville, pour ouvrir avec les archipels d'orient un commerce régulier, et Sébastien Cabot s'était engagé dans cette entreprise.

Les associés demandaient que quatre vaisseaux, convenablement armés, fussent fournis aux frais de l'état, et ils s'engageaient à toutes les dépenses requises pour les intérêts du commerce. Charles-Quint y consentit : il accorda une escadre de trois vaisseaux, dont la portée serait au moins de cent tonneaux, et qui seraient montés par cent cinquante hommes, et il conféra à Cabot le commandement de cette expédition.

Mais cette escadre, qui partit au mois d'avril 1526, fut contrariée dans sa marche, soit par le manque de vivres, soit par les dissensions survenues à bord des navires. Sébastien, arrivé sur les côtes du Brésil, se crut forcé d'y mettre à terre les principaux agitateurs : il ne put recouvrer son autorité qu'en affaiblissant ses équipages; et au lieu de poursuivre sa navigation vers le détroit de Magellan, il gagna seulement l'embouchure du Rio de la Plata, dont la découverte avait été faite en 1515 par Dias de Solis. Avant de s'engager dans la mer Pacifique, Cabot voulait attendre de la cour d'Espagne de nouveaux ordres : il remonta le Rio de la Plata jusqu'à l'île Saint-Gabriel; il navigua ensuite sur le Parana, y érigea le fort de Santo-Spirito, pénétra dans les contrées

supérieures du Paraguay voisines du Haut-Pérou; et, après avoir soutenu contre les indigènes plusieurs combats meurtriers qui firent éclater son intrépidité, il revint au port où il avait laissé ses grands navires, et il dut renoncer à l'expédition de la mer du Sud.

En 1531, Sébastien Cabot était de retour à Séville : il y avait repris ses fonctions de pilote majeur, et ce fut quelques années après qu'il eut avec un seigneur mantoua un entretien dont Ramusio nous a rendu compte. Cette conversation paraît avoir eu lieu en 1539, plusieurs années après les expéditions de Jacques Cartier dans le Canada; et comme elle se termine par quelques remarques sur le voyage du Paraguay, je crois devoir en rapporter ici le dernier fragment : « Je naviguai, dit Cabot, le long de la côte du Brésil, dans la vue de la reconnaître. Y ayant trouvé un grand et large fleuve, nommé aujourd'hui de la Plata, je voulus y naviguer, et je remontai par là plus de six cents lieues, le trouvant toujours très beau, et coulant au milieu de populations infinies, qui accouraient émerveillées pour nous voir. Il y débouchait tant de fleuves qu'on ne pourrait le croire. Je fis ensuite beaucoup d'autres navigations que j'omets ici; et me trouvant enfin dans la vieillesse, je voulus me reposer. Il s'était élevé un grand nombre de jeunes marins exercés et habiles; et maintenant je m'en tiens à cette charge que vous connaissez, et je jouis du fruit de mes fatigues. »

Sébastien était alors sexagénaire, si l'on admet qu'il avait au moins seize ans lorsqu'il fut associé aux premières expéditions de Jean Cabot, son père. Il continua de remplir en Espagne l'emploi de pilote-majeur, qui avait été exercé avant lui par Améric Vespuce, depuis 1508 jusqu'en 1512, et par Diaz de Solis jusqu'en 1516. Mais le desir de terminer sa carrière dans le pays où il

avait commencé le cours de ses navigations le détermina, en 1548, à revenir en Angleterre, d'où Charles-Quint essaya vainement de le rappeler. Henri VIII était mort, et son successeur, Édouard VI, accorda à Sébastien Cabot une pension de 166 livres sterling, qui devait durer jusqu'à la mort du roi. Il fut alors chargé d'une inspection générale sur toutes les affaires maritimes; et de nouveaux voyages furent entrepris sous sa direction, pour trouver, au nord de l'Europe et à travers les mers boréales, de plus courtes communications avec l'interieur de l'Asie et avec l'Orient.

Les instructions données par Cabot aux capitaines qui devaient entreprendre ce voyage, sont du 9 mai 1553. Une escadre de trois vaisseaux partit de Greenwich, le 20 du même mois, sous les ordres de Hugues Willongby. Deux bâtimens furent jetés par la tempête sur les côtes de Laponie, et Willongby résolut d'y passer l'hiver; mais tous les hommes périrent de froid, ainsi que lui. Richard Chancellor, qui conduisait le troisième navire, découvrit la mer Blanche, atteignit heureusement le port Saint-Nicolas, près d'Archangel, fit par terre un voyage pénible jusqu'à Moscou, ouvrit les premières voies d'un commerce étendu entre l'Angleterre et la Moscovie, et obtint de Jean Vasiléwitz une charte de privilèges en faveur des marchands anglais. Chancellor ramenait à Londres un ambassadeur de Moscovie; mais son vaisseau fit naufrage à Pitsligo, au nord de l'Ecosse, et ce capitaine, après être parvenu à sauver l'ambassadeur et quelques personnes de sa suite, périt avec d'autres infortunés qu'il cherchait encore à secourir.

Sébastien Cabot fut nommé gouverneur à vie de l'association des marchands aventuriers, dont il avait dirigé la première expédition. Leur plan était plus étendu

que celui d'ouvrir un nouveau commerce avec la Moscovie : la charte de leur établissement les autorisait « à faire des voyages de découvertes vers le nord, le nord-est, le nord-ouest, dans tous les pays qui n'étaient pas hantés et fréquentés par d'autres monarques chrétiens, en amitié avec l'Angleterre ». La pêche de la baleine au Spitzberg fut un des résultats de ces voyages; celle de la morue à Terre-Neuve prit des accroissemens : le commerce avec la Moscovie s'étendit jusqu'à la Perse.

Une nouvelle expédition dans le nord fut faite en 1556 par Stephen Burrough. Sébastien Cabot était à Gravesend lorsqu'elle mit à la voile, et le bon vieux gentleman (car on le désignait ainsi) fit aux pauvres de libérales aumônes, en les invitant à prier pour la bonne fortune et le succès du navire qui allait partir.

L'année suivante, Cabot résigna sa pension. On la rétablit quelques jours après; mais elle fut réduite, et l'on en donna la moitié à William Worthington, qui lui fut associé dans son emploi. Ce vieillard mourut au commencement du règne d'Élisabeth; mais on ne connaît point la date précise de son décès. Richard Eden, l'un des premiers cosmographes de cette époque, fut témoin de ses derniers momens; et Cabot lui parla, sur son lit de mort, d'une divine révélation qui lui avait été faite sur un nouveau et infaillible moyen de trouver la longitude: mais, ajoutait-il, il ne lui était pas permis de la révéler à un mortel. Ainsi, jusqu'à son dernier soupir, ce navigateur célèbre fut occupé des études auxquelles il avait consacré sa vie entière.

Henri VII avait reçu de lui des explications étendues sur les variations de la boussole; mais on ne peut lui en attribuer la découverte. Il est constant que Christophe Colomb avait observé avant lui la déclinaison et les

variations de l'aiguille aimantée; et les remarques du navigateur gênois sont consignées d'une manière authentique dans les relations de ses voyages, publiées par don Fernand de Navarrète, illustre correspondant de notre Société.

Sébastien Cabot fut regardé par ses contemporains comme un des hommes de mer les plus éclairés. Il fut honorablement employé par deux grandes puissances, et il ne dut qu'à d'éclatans services la renommée dont il jouit encore; mais l'injure du temps ayant fait disparaître la trace d'une partie de ses travaux, nous avons le regret de ne pouvoir mieux indiquer le résultat de ses premières navigations. Pourrions-nous, avec des documens si incomplets, lui sacrifier les titres de quelques autres voyageurs non moins intrépides, dont les entreprises ont été couronnées de succès, et se sont terminées, non-seulement par des reconnaissances de territoires, mais par des établissemens et des colonisations? Ne perdons pas de vue qu'en appréciant le mérite d'une première découverte, on ne peut rien ajouter à la renommée d'un navigateur sans diminuer l'illustration de ceux auxquels on avait attribué pendant long-temps la priorité. Le desir d'être impartial, la crainte d'être injuste, doit rendre plus circonspect; et lorsque les noms de Cortereal, Verazzani, Cartier, Ralegh, Frobisher, Hudson, Davis, Baffin, et quelques autres, sont déjà recommandés à la postérité par les découvertes que ces voyageurs ont faites dans les régions boréales du Nouveau-Monde, on ne peut pas reconnaître que Sébastien Cabot les y ait devancés tous sur quelques points déterminés, tant que l'on n'a pas désigné avec précision les plages continentales que ce navigateur a parcourues.

L'ancien gouvernement de Venise avait rendu un écla-

tant hommage à sa mémoire. Une des salles du palais ducal, nommée la salle *dello scudo*, est encore ornée de cartes anciennes rappelant les itinéraires et les découvertes des plus grands voyageurs vénitiens, et les trois principales entreprises de Sébastien Cabot y sont consacrées par autant de cartes et d'inscriptions. On a figuré, dans la première, les côtes orientales d'Amérique depuis le Labrador jusqu'à la Floride, et l'on y rappelle qu'en cherchant vers le nord un passage pour aller aux Indes, Jean et Sébastien Cabot ont découvert Terre-Neuve; la seconde carte représente l'Amérique entière : on y lit une inscription sur le voyage que Sébastien a fait dans le Rio de la Plata; la troisième carte est celle de la mer boréale, entre le Groënland et le nord-est de l'Europe; l'inscription qu'on y a placée s'applique aux navigations que Sébastien fit entreprendre dans cette direction, pour ouvrir de nouvelles communications avec l'orient.

Si ces inscriptions, dont nous ne rappelons ici que les traits qui nous paraissent justes et incontestables, renferment aussi quelques inexactitudes, nous n'avons pas cru néanmoins devoir omettre un monument géographique si honorable pour cette famille vénitienne ; car nous regardons comme la récompense la plus précieuse celle qui est décernée par la patrie.

Description de la province chinoise de Sse-Tchouen, *traduite et résumée du* Tay-Tsing Y-tong-tchy, *ou Géographie officielle de la dynastie impériale actuellement régnante, par* Louis Lamiot, *missionnaire lazariste.*

M. Louis Lamiot, prêtre français, missionnaire de la congrégation des Lazaristes, fondateur du séminaire de Makao, est mort dans cette ville en juin 1831, après quarante ans de mission dans les provinces septentrionales de la Chine et dans la Tartarie. Il était versé dans les sciences exactes, et il a porté long-temps, à Pékin, le titre d'astronome de l'empereur.

La description de la province de *Sse-tchouen* est l'un des chapitres les plus courts d'un résumé rapide, fait par M. Lamiot, de l'ouvrage chinois *Tay-Tsing Y-tong-tchy*, livre étendu, distribué dans un ordre fort méthodique, et accompagné de nombreuses cartes spéciales où sont insérés des *piao* ou tableaux synonymiques des noms anciens et nouveaux.

Le manuscrit de M. Lamiot indique soigneusement la place de chacune de ces cartes, qui sont au nombre de treize pour la seule province de *Sse-tchouen*. Il désigne de même le numéro de chaque article ou *kiuen*, et même le feuillet de l'ouvrage original où se trouve chacune des subdivisions qu'il résume.

La description du *Sse-tchouen* commence, dans le livre chinois, au *kiuen* ou article 291e, et se termine avec le *kiuen* 323e, c'est-à-dire, qu'elle forme la matière de trente-trois *kiuen*, offrant chacun un nombre de feuillets qui varie depuis un ou deux jusqu'à plus de trente, le tout formant 573 feuillets pour la seule province de *Sse-tchouen*. On peut juger par là de l'étendue considérable de la description complète de l'empire entier, laquelle renferme en totalité 424 *kiuen*.

* A.....

PROVINCE DE SSE-TCHOUEN.

Aperçu général de la province.

La ville de *Tchen-ton*, capitale du *Sse-tchouen*, est à 5,710 *ly* sud-ouest de Pékin. De l'est à l'ouest, elle

a 3,000 *ly* d'étendue, et 3,210 *ly* du nord au midi. Elle confine à l'est avec le *Liou-pé*, à l'ouest avec le Tibet, au midi avec le *Yun-nan*, au nord avec le *Chensy*, au sud-est avec le *Koué-tcheou*, au sud-ouest avec le Tibet, au nord-est et nord-ouest avec le *Chen-sy*. Elle renferme onze villes et districts du premier ordre, neuf du deuxième ordre, relevant immédiatement du gouverneur de la province; de plus six *Ting* ou petits districts relevant aussi immédiatement du gouverneur général.

Mandarins civils de toute la province, 628.

De même, mandarins militaires, 492.

Mandarins célèbres qui ont eu part à l'administration générale de la province : ils commencent aux *Han*; il y en a peu; ils civilisent et pacifient le pays, soumettant ou contenant les rebelles, les *Man*, les Tibetains, etc.; Mais toujours les troubles renaissent. Sous les *San-kouo* est cité *Tchou-ko-leong*, renommé dans tout l'empire pour ses exploits guerriers; sous les dynasties suivantes les uns s'illustrent en se conciliant l'estime et l'affection du peuple, des *Man* et des *Y* (naturels du pays ou Tibetains); d'autres les soumettent ou les contiennent par la force des armes... Ils épuisent tous les moyens de soumettre, contenir et pacifier le pays, c'est ce qui fait ici leur gloire; d'autres font arroser les terres... Ils sont en grand nombre, mais peu de bien marquans;... guerres, troubles continuels. L'imagination est fatiguée à la lecture de tous ces troubles et massacres; à peine trouve-t-elle à se reposer sur quelques traits de sagesse.... Les Tibetains viennent avec 480,000 hommes; on coupe la tête à 50,000 d'entre eux, on leur enlève 250,000 bœufs ou moutons, et on saisit 630,000 armes.

Sous les *Sing*, guerres continuelles, horriblement désastreuses; assez souvent les mandarins se distinguent

en soulageant la misère publique; cette province a fortement résisté aux *Suen*, qui ont succédé aux *Sung*.

Sous les *Yuen* et les *Ming*, je retrouve à-peu-près les mêmes traits; les arrosemens augmentent considérablement.

Le *Sse-tchouen* est vraiment le pays des troubles, guerres et massacres, on dit que les races primitives ont été totalement détruites, et que la province est peuplée d'émigrations faites du *Chen-sy* et *Hou-kouang*. De fait, les gens du *Sse-tchouen* paraissent avoir beaucoup de rapports avec les habitans de ces deux provinces. Celle-ci est en paix depuis une vingtaine d'années.

Vers la fin des *Ming*, les troubles s'accroissent encore; un certain nombre de Mandarins préposés au gouvernement général de la province sont victimes de leur dévoûment, et récompensés par *Kien-lung* à la manière ordinaire.

Sous la dynastie actuelle, les troubles continuent: les principaux mandarins parfois vainqueurs; un bon nombre, victimes de la guerre, sont honorés par les empereurs après leur mort.

Fou, *ou villes et districts du* 1er *ordre*.

Tchen-ton-fou, capitale de la province.

La ville de *Tchen-ton* est à 5,710 *ly* sud-ouest de Pékin. Son district a 340 *ly* de l'est à l'ouest, et 275 *ly* du nord au midi. Il confine de tous côtés avec les districts de la même province, renferme trois villes et districts du deuxième ordre, et 13 du troisième ordre.

Mœurs, caractère: Le terrein gras, fertile, abonde en bambous, et en arbres dont beaucoup sont à fruits; la

terre est cultivée avec le plus grand soin : aucun endroit n'est inculte...Les arts sont en grande vigueur ; le peuple est simple, faible, doux ; il se nourrit de poisson et de riz... Il aime beaucoup les lettres, et y a fait beaucoup de progrès... Beaucoup de plantes médicinales.

La ville de *Tchen-ton* a 22 *ly* et plus de circuit.

Population du district : originairement, c'est-à-dire au commencement de la dynastie actuelle, 35,416 *ting ;* actuellement 235,027 familles, qui ont 960,393 *ting*.

Terres cultivées : 68,177 *tsing*... Revenu en argent, 95,742 a taëls.

Montagnes : désignées en grand nombre ; une qu'on dit s'étendre à 1,000 *ly ;* deux couvertes de neige et de glace qui ne fondent pas même en été ; une haute de 30 *ly* ; une qui, à son sommet, a des arbres d'une hauteur prodigieuse et des fleurs d'une odeur exquise ; deux pierres de cinq pieds qui font l'effet du miroir... Sur le sommet d'une autre un *étang* et un palais bâti par les *Kiu* ; une boisée, une qui abonde en piones ou pivoines... Une source qui a trois ascensions par jour ; beaucoup de sources et de grottes spacieuses : une d'où le vent sort avec fracas... Nappes d'eau qui jaillissent avec violence ; mines de fer autrefois exploitées ; cyprès antiques. On y voit encore des écritures anciennes.

Rivières, lacs : en grand nombre ; leurs positions, leurs cours sont ici très-détaillés à la manière ordinaire. Ils communiquent avec les provinces voisines... arrosent beaucoup de terres... Pierres singulières... Une eau particulière tous les ans offerte à l'empereur.

Antiquités, débris de villes, etc., etc. : Quoique le *Sse-tchouen* n'ait été bien soumis que dans ces derniers temps, la ville de *Tchen-ton* est très ancienne, même antérieure aux *Han*. Quelques-unes du même dis-

trict ont été bâties sous les *Han*, et les autres, en bon nombre, sous les dynasties postérieures; plusieurs ont été bâties par les *Mau*. Cinq pierres tumulaires, hautes de trente pieds; une haute de dix pieds et plus, et de huit à neuf pieds de diamètre. Une caverne creusée dans la montagne, qui a quelques dizaines de pieds; il y a une grande salle ou pagode. Beaucoup d'autres débris, monumens, écritures anciennes; mais tout cela n'est qu'indiqué.

Douanes, postes militaires: La plupart ont été construits par les Chinois pour se défendre contre les naturels et les peuples de l'ouest, qui pendant bien des siècles, n'ont cessé de les harceler.

Ponts : Un haut de 30 pieds, et long de 100 pieds; un long de 120 pieds, et large de 10; un haut de 90 pieds, large de 32, long de 430 pieds, portant trente maisons; il a été réparé par la dynastie actuelle... Les autres indiqués seulement.

Digues, ouvrages pour contenir, diriger les rivières, arroser, etc., etc. : ils sont en grand nombre, vraiment prodigieux, et souvent en pierres.

Sépultures : Une d'un empereur des *Han;* une des princes, c'est-à-dire des anciens habitans du pays; d'autres des hommes célèbres des *Han;* une où on a sculpté des hommes, des animaux, etc., etc.; sous les dynasties suivantes, en assez bon nombre, mais indiquées seulement.

Pagodes : Dédiées aux esprits des fleuves ou rivières, aux anciens empereurs, en grand nombre; beaucoup sont très considérables, magnifiquement embellies par la dynastie actuelle.... Monumens indiqués seulement.

Mandarins célèbres: Déjà sous *Tsin-chi-hoang*, un qui fait arroser dix mille *tsing* de terres (difficile à croire).

Ensuite sous les *Han* les uns s'illustrent en répandant l'instruction, civilisant les *Mau* et les *Y* (naturels du pays), se concilient l'estime et l'affection de tous par leur bienfaisance et leur sagesse; d'autres répriment les turbulens par la force des armes... En assez bon nombre... je retrouve les mêmes traits sous les dynasties suivantes, mais peu nombreux et rien de bien saillant.

Sous les *Sung*, en bon nombre; guerres, troubles, désordres, massacres continuels : Quelques mandarins s'illustrent en pacifiant le pays; d'autres sont victimes de leur dévoûment; l'imagination fatiguée de tant d'horreurs trouve à peine à se reposer sur quelques traits de sagesse ou de bienfaisance : celui-ci a fait arroser les terres, un autre a soulagé la misère publique, etc. etc.

Sous les *Ming*, il y en a qui perfectionnent l'agriculture, soulagent le peuple; viennent ensuite les guerres et les désordres; quelques-uns les apaisent pour un temps, d'autres sont victimes, dont huit récompensés par *Kien-lung* long-temps après leur mort.

Natifs célèbres : Un disciple de Confucius, dont le mausolée subsiste encore, sous les *Han*; un bon nombre de mandarins lettrés distingués... Auteurs très-volumineux... Un qui obtient, en se jetant dans un bûcher, la pluie long-temps demandée en vain : il est célèbre pour sa droiture, dit l'auteur... Quelques beaux traits de vertu sous les *San-kouo* et les dynasties suivantes; encore des lettrés et des mandarins distingués, écrivains, poètes... D'autres résistent aux *Man*, etc., les pacifient, les civilisent... Actes de bienfaisance... Quelques-uns (peu) s'illustrent à la tête des armées... Beaucoup d'hommes célèbres, la plupart mandarins civils, lettrés, écrivains; beaucoup sont victimes de leur dévoûment pour la justice et la légitimité... Tels sont les principaux traits que

j'ai pu recueillir ; d'ailleurs, point de détails bien intéressans... Les troubles continuent sous la dynastie actuelle, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Femmes célèbres : Deux se distinguent par les soins qu'elles ont pour leur mère (tout cela recueilli)... Sous les dynasties suivantes il y en a peu ; elles se noient, s'étranglent, ou sont massacrées pour les raisons ordinaires ; une veuve se coupe les cheveux et se cicatrise les oreilles pour ne pas être recherchée en mariage ; cette folle est honorée par l'empereur... Sous la dynastie actuelle, à l'ordinaire; elles sont en assez bon nombre.

Immortels : A l'ordinaire, beaucoup de fables grotesques contées sérieusement.

Productions : Or, cuivre, fer ; soies de toutes qualités en usage dans la Chine... Toiles, chanvre, *ko*, sel, vernis, thé, bambous, vin d'une qualité particulière, plantes médicinales.

Tchong-tsing-fou.

La ville de *Tchong-Tsing* est à 6,670 *ly* de Pékin, et a 1,200 *ly* sud-est de *Tchen-ton*, capitale de la province ; son district a 560 *ly* de l'est à l'ouest, et 595 *ly* du nord au midi; il renferme deux villes et districts du deuxième ordre, et onze du troisième ordre.

Mœurs, caractère : La terre est de peu de rapport, le pays est pauvre; les habitans sont droits, aimant la tranquillité, occupés de l'agriculture...

La ville de *Tchong-fou* a 12 *ly* et plus de circuit.

Population : Originairement 14,592 *ting*, accrue de 898,447 *ting*... 199,772 familles.

Terres cultivées : 112,038 *tsing*... Revenu en argent, 58,068 taëls.

Montagnes : En grand nombre, hautes de 10 *ly*,

8 *ly*, 7 *ly*, etc... Une lumineuse ; une qui paraît en feu, dont la fumée s'élève jusqu'aux nues ; une toute boisée; une qui abonde en *nan-mou*, espèce de cèdre qui sert à la construction des grandes barques... Puits d'où on tire du sel... Une où sont conservés 30,000 *kiuen* ou volumes. Une d'où sortent des nappes d'eau jaillissant à 30 pieds... Beaucoup de sources ; étangs, parfois au sommet même des montagnes... Mines de fer ; une montagne dont les pierres ressemblent au cuivre... Plusieurs renommées par les combats qui s'y sont livrés... Nappes d'eau qui jaillissent avec impétuosité... Bruit du tonnerre qui se fait entendre à 10 *ly* à la ronde... Grottes spacieuses, et beaucoup d'autres curiosités.

Rivières : En bon nombre ; plusieurs qui donnent du sel; une d'où on tire un fer qui supplée à l'acier; une qui bruit comme le tonnerre ; détail ordinaire ; rien autre de remarquable.

Antiquités, débris, monumens : Quelques villes bâties sous les *Han*, d'autres sous les dynasties suivantes; détails ordinaires.

Douanes, postes militaires : ...

Ponts : ...

Digues... Sépultures... Tout cela indiqué, rien de remarquable.

Mandarins célèbres : Sous les *Han* et les dynasties suivantes ; il y en a peu ;ils s'illustrent en soumettant, civilisant les *Man*, les *Y* (naturels du pays)... Sous les *Sung*, un mandarin fait supprimer beaucoup de lieux de débauche; dans les maladies, on ne faisait usage que de sortilèges et de vaines observances; il détermina à user de médecines. D'autres se distinguent par des ouvrages d'utilité publique, plusieurs en guerroyant contre les *Man*; l'un d'eux, ne pouvant les vaincre, se coupe la

gorge... Sous les *Ming*, troubles interminables; quelques-uns les apaisent, d'autres sont victimes et récompensés à la manière ordinaire.

Natifs célèbres: Sous les *Tchou* un général fameux, qui aide puissamment le royaume des *Tchou*, c'est-à-dire le *Hou-kouang*; sous les *Hou*, un astronome célèbre; par la suite, quelques généraux distingués, lettrés bien peu... Piété filiale, rien de bien marquant. Sous les *Ming* et la dynastie actuelle, un certain nombre en tout genre.

Femmes célèbres: Traits ordinaires, ou de peu d'intérêt.

Immortels montés au ciel : Fables grotesques contées sérieusement.

Productions : Or, fer, soie, toile, *ko*, sel, oranges, *Ly tchy* (fruit connu à Canton), cinabre, musc, médecines; et autres objets que je ne connais pas, et ne trouve pas dans nos dictionnaires, ce qui est assez fréquent relativement à ce qui a rapport à l'histoire naturelle.

Pao-ning-fou.

La ville de *Pao-ning* est à 5,390 *ly* de Pékin, et à 620 *ly* nord-est de *Tchen-ton*... Son district a 710 *ly* de l'est à l'ouest, et 600 *ly* du nord au midi... Au nord il confine avec le *Chen-sy*... Il renferme deux villes et districts du deuxième ordre, et sept du troisième ordre.

Mœurs, caractère: Droits, sincères, respectueux, économes, polis, élégans.

La ville de *Pao-ning* a 9 *ly* et plus de circuit.

Population du district : Originairement 15,232 *ting*, accrue de 377,184 *ting*; 77,736 familles...

Terres cultivées, 25,322 *tsing*... Revenu en argent, 28,510 taels.

Montagnes : Plusieurs très-hautes ; une couverte de nuages et de neige, même en été ; plusieurs boisées ou couvertes de forêts ; beaucoup d'animaux féroces : nuages, vapeurs qui s'élèvent des montagnes... Beaucoup de sources, d'étangs qui arrosent les terres, parfois même au sommet. Montagne qui brille ; pierres merveilleuses ; mines de cuivre... Tambour de pierre qui se fait entendre à plusieurs *ly*... Beaucoup de grottes souvent spacieuses ou curieuses.

Rivières : En bon nombre, détaillées à la manière ordinaire. Terres arrosées, beaucoup de poissons, quelques monumens indiqués seulement.

Antiquités, débris de villes, etc. : Quelques-unes assez anciennes, mais point de détails intéressans ; l'auteur ne cite que des débris ; il parle aussi d'une fameuse bibliothèque qui probablement a disparu.

Douanes, postes militaires : Un, dont les murailles sont hautes de 50 pieds, peut renfermer 10 mille hommes ; il y a de l'eau ; beaucoup d'autres forts, bâtis pour résister aux naturels, n'ont point été réparés, et sont tombés en ruines. Plusieurs renommés dans l'histoire... Quelques monumens, indiqués seulement.

Ponts : Un vraiment prodigieux qu'on dit avoir 15 mille arcades... Des pierres où on a gravé des vers ; le reste indiqué seulement.

Sépultures : Rien de remarquable... Pagodes : peu ; à l'ordinaire, rien d'intéressant.

Mandarins célèbres : Le premier est le fameux *Tchang-fei* sous les *Sou-kouo*, qui a conquis la province, du moins en partie... Par la suite, plusieurs marchent sur ses traces, d'autres s'efforcent de se concilier l'affection du peuple et des naturels par leur sagesse et leur bienfaisance ; quelques-uns s'appliquent à perfectioner l'agri-

culture, pacifient le pays, soulagent la misère publique etc... Sous les *Sung* seulement ils sont un peu nombreux, réforment les mœurs, s'illustrent par leur bravoure et leur dévoûment dont ils sont parfois les victimes... Troubles continuels. Sous les *Yuen* et les *Ming*, à-peu-près les mêmes traits, mais en petit nombre; le peuple élève des autels à un d'eux; *Kien-long* en récompense à sa manière plusieurs qui, pour les raisons ordinaires, ont été tués, ou se sont suicidés sous les *Ming*. Sous la dynastie actuelle, deux se distingent par leur dévoûment, dont un est victime.

Natifs célèbres: Commencent aux *Han;* rien de remarquable. Sous les *Sou-kouo* quelques généraux distingués, dont un a des autels; un lettré qui a laissé des ouvrages... Sous les dynasties suivantes, peu; quelques lettrés ou braves qui préfèrent mourir plutôt que de se rendre... Sous les *Sung* et par la suite, quelques-uns en tout genre, mandarins, lettrés, écrivains, etc. etc., mais peu... Sous les *Ming*, un qui par piété filiale s'est coupé le gras du cul; il est célèbre... j'en ai déjà cité plusieurs. Sous la dynastie actuelle, piété filiale; dévoûment, dont plusieurs sont victimes.

Femmes célèbres: Commencent aux *Sung* seulement; une est changée ou transformée en poisson doré. Par la suite, il y en a qui s'étranglent ou sont massacrées, etc. etc., d'autres qui gardent la viduité; et le reste à l'ordinaire.

Productions: Or, fer, soies, toiles, sel, thé, gingembre, médecines, cire, miel, des pierres, farine de *ko*, nattes, papier, poisson d'une espèce particulière, etc. etc.

Choun-tsing-fou.

La ville de *Choun-tsing* est à 8,825 *ly* de Pékin, et à 620 *ly* nord-est de *Tchen-ton*, capitale du Sse-tchouen;

son district a 470 *ly* de l'est à l'ouest, et 200 ly du nord au midi... renferme deux villes et districts du deuxième ordre, et huit du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Anciennement braves, intrépides, aimant la guerre, courant en barques et en chariots; le peuple, adonné au commerce, négligeait l'agriculture... Sous les *Han*, ils se firent remarquer par leur droiture et leur justice; sous les *Tang*, par leurs immortels et autres choses semblables; sous les *Sung*, par leur élégance, politesse et littérature... Il est dit d'eux, dans la géographie des *Ming*, « anciennement loués par leur « justice et leur droiture; le peuple est droit, simple, « doux et généreux, ou libéral. »

La ville de *Choun-tsing* a 9 *ly* et plus de circuit, 9 portes; bâtie sous les *Ming*, et réparée sous la dynastie actuelle.

Population : Originairement 12,024 *ting*; accrue de 719,684 *ting*.... 148,159 familles.... Terres cultivées, 33,837 *tsing*.... Revenu en argent, année ordinaire, 74,314 taëls; quand il y a une lune intercalaire, on ajoute 2,312 taëls. (Je pense que cette addition a lieu dans tout l'empire, mais je la trouve ici pour la première fois).

Montagnes : Vues pittoresques.... une boisée.... une autre abonde en arbres et en pâturages... Beaucoup d'eaux, sources, étangs, etc. etc... Mine de fer... Faits mémorables, combats, etc., qui ont illustré ces lieux.

Rivières : En bon nombre, détails ordinaires...

Antiquités, débris de villes, etc. : Beaucoup, mais rien d'important.

Douanes, postes militaires... Ponts... de même.

Sépultures : de même.

Pagodes : rien de remarquable.

Mandarins célèbres : Sous les *Han* et les dynasties suivantes, il y en a peu; civilisent le pays, mettent le bon ordre. Sous les *Sung* seulement, c'est-à-dire, assez tard, la population s'accroît considérablement, les arts font des progrès, mais aussi, troubles, révoltes, famines. Alors s'illustrent un assez bon nombre de mandarins, qui se dévouent pour l'état... Par la suite, c'est-à-dire sous les *Yuen* et les *Ming*, quelques traits semblables, mais peu. Sous la dynastie actuelle, quelques-uns s'illustrent par leur dévoûment et leur bienfaisance.

Natifs célèbres : Sous les *Han*, ils se distinguent contre les *Y* et les *Man*, naturels du pays... Sous les dynasties suivantes, peu; quelques traits semblables... Parmi eux se trouve l'auteur de *San-kouo-tchy*, histoire ou plutôt roman des *San-kouo* (ce livre est très répandu en Chine)... Sous les *Sung*, quelques-uns se distinguent dans les lettres ou l'administration; écrivains... piété filiale, il y en a peu. Sous les *Ming*, mêmes traits; quelques-uns victimes de leur dévoûment, et récompensés par *Kien-lung*, à sa manière.... Sous la dynastie actuelle, quelques mandarins ou lettrés distingués; piété filiale, rien de remarquable.

Femmes célèbres : Une sous les *Han*, qui préfère être massacrée plutôt que de se déshonorer... Ensuite, après bien des siècles, sous les *Ming*, plusieurs s'étranglent, etc.; piété filiale, et le reste, à l'ordinaire.

Immortels : fables grotesques...

Productions : Fer, soie, sel, oranges, matières ou plantes médicinales.

Sin-tcheou-fou.

La ville de *Sin-tcheou* est à 9,250 *ly* de Pékin (il y a sans doute ici une erreur, car la ville de *Tchen-ton* n'est qu'à 5,710 ly de Pékin) et à 790 *ly* sud-est de *Tchen-ton*,

capitale du *Sse-tchouen*. Son district a 595 *ly* de l'est à l'ouest, et 374 *ly* du nord au midi... au sud-ouest, confine avec le *Yun-nan*... renferme onze villes et districts du troisième ordre, et deux *ting*, ou petits districts séparés...

Mœurs, caractère : Les anciens auteurs les disent *Y* et *Leao*, vrais barbares, sans mœurs, sans décence; la géographie des *Sung* ajoute qu'ils ont adopté les cérémonies, la musique, la littérature des Chinois.

La ville de *Sin-tcheou* a 6 *ly* et plus de circuit.

Population : Originairement 14,327 *ting*; accrue de 636,840 *ting*.... Terres cultivées, 27,798 *tsing*. Revenu en argent, 51,778 taëls.

Montagnes : Une tour haute de 200 pieds, dédiée à la Reconnaissance; autres monumens indiqués seulement...Plusieurs de ces montagnes ont servi de refuge aux *Man*, aux *Y* et aux brigands... d'autres sont renommées pour les combats des *Man*, des *Y* et des Chinois... une abonde en fleurs *koué-hoa*, très odorantes... une où a été construit un chemin qui conduit à 2000 *ly* au midi; il est célèbre dans les guerres; souvent beaucoup d'arbres sur les côtés... une fertile, qui, dans les sécheresses, réfléchissant la lumière du soleil, brille comme l'or... une abonde en bambous dont on mange les rejetons; une eau claire, qui a l'effet du miroir; ailleurs, beaucoup de cerfs... une, d'où on a tiré autrefois beaucoup de cèdres, mais qu'on a abandonnée à cause des difficultés et des dangers; grottes, beaucoup de sources et d'étangs, parfois, au sommet même; une fontaine merveilleuse sortie d'une vierge qui n'a jamais voulu consentir à ses noces.

Rivières : Plusieurs viennent de l'ouest, c'est-à-dire du Tibet ou des environs, et facilitent la communica-

tion avec ces pays, dont je ne trouve ici que le nom chinois; ailleurs, rivières, lacs, etc., en grand nombre, indiqués à la manière ordinaire... puits au sel..... beaucoup de curiosités (ou fables).

Antiquités, villes détruites, etc. : A cette occasion, il est souvent parlé de diverses peuplades qui ont habité le pays, les *Leao*, les *Man*, les *Y*, les *La-tao*, etc... mais je ne trouve point d'éclaircissement sur ce qui les regarde. Ce pays, si long-temps contesté par tant de partis, a été souvent le théâtre de la guerre; les villes détruites sont en grand nombre; détails ordinaires, ou pure nomenclature; quelques monumens indiqués.

Douanes, postes militaires, et fortifications assez considérables pour contenir les *Man*, etc....

Ponts: rien de remarquable.

Sépultures : sont indiqués deux ou trois monumens antiques...

Pagodes: peu, et rien de remarquable....

Mandarins célèbres : Sous les *Han* et les dynasties suivantes, très peu; ils soumettent ou civilisent les *Man*, etc. Sous les *Sung*, en plus grand nombre, de même; parmi eux, j'en trouve un qui abolit les sortilèges et les vaines observances en usage dans les maladies (ce qui est très ordinaire dans le midi de la Chine), et détermine le peuple à employer des médecines ou remèdes... Sous les *Ming*, ils domptent les naturels, apaisent les troubles toujours renaissans; d'autres, mais peu, s'illustrent par leur bienfaisance, soulageant la misère publique; d'autres encore, mais en plus grand nombre, sont tués, ou s'étranglent, se noient, etc... avec leurs familles, plutôt que de se soumettre aux usurpateurs; ils sont récompensés à la manière ordinaire... à-peu-près de même sous la dynastie actuelle, mais en petit nombre.

Natifs célèbres : Ils commencent bien tard ; d'abord deux sous les *Sung*, un écrivain, et un autre qui s'est étranglé pour ne pas se rendre... Sous les *Ming*, quelques mandarins distingués, lettrés et écrivains.

Femmes célèbres : Sous les *Han*, une se noie, une se coupe la gorge, une autre le nez et les oreilles, pour ne pas être recherchées en mariage... ensuite, sous les *Ming*, de même ; et le reste, à l'ordinaire.

Productions : *ko*, toile de chanvre, sel, bambous d'une espèce particulière, *ly-tchy* (fruit connu à Canton), plantes médicinales...

Kouei-tcheou-fou.

La ville de *Kouei-tcheou* est à 6,980 *ly* de Pékin, et 1680 *ly* de *Tchen-ton;* son district a 540 *ly* de l'est à l'ouest, et 740 du nord au midi... à l'est, au nord-est et au midi, il confine avec le *Hou-pé*, au nord avec le *Chen-sy*, au sud-ouest avec *Koué-tcheou*... il renferme six villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Braves, vigoureux, propres à conduire les armées; peu de lettrés; croient beaucoup aux diables;.... simplicité, droiture; point de vols, peu de procès.

Population : Originairement 7,644 *ting;* à présent 34,989 familles. Terres cultivées : 8,397 *tsing*. Revenu en argent : 11,177 taëls.

Montagnes : Il y en a de très hautes, dont une ne produit rien, a toutes ses pierres rouges, et contient du sel; une couverte de cyprès antiques; ailleurs, excellent thé; pierres qui ressemblent au sel blanc... Fontaines, eaux, même au sommet; fleurs *mou-tan* ou pivoines; plantes médicinales; cascades, fontaines de sel.... Immortels; une femme changée en pierre; grottes curieuses....

Rivières : En bon nombre; plusieurs communiquent avec le *Kou-kouang*. Détails ordinaires; beaucoup de puits à sel; une pierre dont on tire du sel en la faisant bouillir....

Antiquités, débris de villes, de forteresses : En bon nombre, mais rien qui intéresse l'Europe.

Douanes, postes militaires : Une muraille qui a quelques dizaines de *ly*, contre les *Y* et les *Miao*, bâtie sous les *Ming*. Autres détails ordinaires.

Ponts : une seule pierre qui forme un pont; rien autre de remarquable.

Sépultures : Quelques-unes anciennes, indiquées seulement....

Pagodes : Une qu'on dit renfermer des monumens anciens; beaucoup d'arbres antiques.... Le reste, à l'ordinaire, mais peu.

Mandarins célèbres : Sous les *Han* et les dynasties suivantes, ils se distinguent en combattant, soumettant et pacifiant le pays. Sous les *Sung*, mêmes traits; ils se distinguent aussi par leur bienfaisance, et en exploitant les mines de sel, très communes en ce district; ils améliorent l'agriculture. Avec la population croissent aussi les troubles; à cette occasion s'illustrent bien des mandarins; les uns sont victimes de leur dévoûment, d'autres triomphent des obstacles... Sous les *Ming*, on en voit qui avec leurs familles succombent dans les troubles. Sous la dynastie actuelle, deux seulement : un est tué par les brigands, un autre prie dans la sécheresse, et obtient une pluie abondante...

Hommes célèbres : Très peu; deux braves; et ensuite, sous les *Ming*, un qui a des autels pour sa bravoure et sa bienfaisance; quelques autres traits semblables, mais peu.

Femmes célèbres : la première, sous les *Ming*, tuée par les brigands; sous la dynastie actuelle, à l'ordinaire, mais peu.

Productions : Or, fer, étain, chanvre, toiles, soies, sel, vernis, odeurs, papiers, oranges, thé, vin, faisans, peau d'ours et de cerfs, médecines; oiseaux de toutes couleurs très jolis; cire d'abeille, poivre, etc., etc.; autres choses à examiner.

Lung-ngan-fou.

La ville de Lung-ngan est à 11,240 *ly* de Pékin, et a 650 *ly* au nord un peu est de *Tchen-ton*, capitale du *Sse-tchouen*... (Voilà encore des distances que je ne conçois pas, *Tchen-ton* n'étant qu'à 5,710 *ly* de Pékin). Son district, de l'est à l'ouest, a 930 *ly*, et 1,100 *ly* du nord au midi... Au nord-est, confine avec la province de *Kan-fou;* à l'ouest, avec le Tibet ou les pays voisins.... Renferme quatre villes et districts du troisième ordre....

Mœurs, caractère : Droits, simples, adonnés à l'agriculture et à la chasse.... Montagnes ou vallées; peu de plaines, beaucoup d'endroits marécageux; les malades et les sourds sont en grand nombre; la terre est de peu de produit.

Population du district : Originairement 5,053 *ting*; accrue de 204,640 *ting*.... Terres cultivées : 5630 *tsing;* d'autres terres cultivées en partie.... Perçu en argent, 8,744 taëls. Les *Fou* (peuple de l'ouest) paient pour la chasse, etc., 14 taëls, et en grains, 104 *tan*.

Montagnes : Une de terre rouge, qui au soleil brille comme l'or; une qui abonde en plantes médicinales... Beaucoup d'eaux, fontaines, dont plusieurs à jet d'eau; mines d'étain; grottes curieuses, spacieuses... Plusieurs montagnes, toutes boisées; une, toujours couverte de

neige, brille comme l'argent; sur une autre, brillent toutes les couleurs.... Monumens antiques; grotte ou caverne qui a quelques dizaines de *ly* d'étendue; une fontaine qui jaillit contre une pierre dont le bruit se fait entendre à quelques *ly;* pierre blanche comme l'agate; fontaine qui jaillit avec le bruit du tonnerre; pagode avec des tuiles de fer; thé d'une espèce particulière. Beaucoup de ces montagnes sont très hautes et très escarpées. Pierre qui a l'effet du miroir.

Rivières : Détails ordinaires.

Antiquités, débris de ville, etc., etc. : Rien de bien remarquable.

Ponts : Un de cent cinquante pieds; deux belvédères au-dessus; le reste indiqué seulement.

Douanes, postes militaires, forteresses : En bon nombre pour obvier aux *Fan;* indiquées seulement.

Digues, sépultures, pagodes : A l'ordinaire; rien de remarquable.

Mandarins célèbres : Rien de remarquable, si ce n'est un, qui, sous *Kien-lung*, s'illustra en améliorant l'agriculture, répandant l'instruction, etc. etc.

Natifs célèbres : Un seul, qui sous les *Ming*, à l'arrivée des brigands, s'enferme et meurt; *Kien-lung*, après plusieurs siècles, le récompense à sa manière...

Femmes célèbres : Commencent aux *Ming* seulement; il y en a peu, et rien de bien remarquable; à l'ordinaire....

Productions : Or, fer, étain, mercure, musc, *ko* et salarine, thé, plantes médicinales.

Ning-yuen-fou.

La ville de *Ning-yuen* est à 11,500 *ly* de Pékin, et à 1,230 *ly* sud-ouest de *Tchen-ton*... Son district a 660 *ly*

de l'est à l'ouest, et 1,290 *ly* du nord au midi. A l'ouest et au midi, il confine avec le *Yun-nan*; sous d'autres côtés, avec les *Man* ou *Fou*... Renferme une ville et district du deuxième ordre, trois du troisième ordre, un *ting* ou petit district relevant immédiatement du gouverneur de la province.

Mœurs, caractère : Dans la géographie des *Yuen*, il est dit que ces peuples font grand cas de la doctrine des lettrés; que quand ils se voient, ils se mettent à genoux sans se saluer; qu'ils sont riches en or et en perles; qu'ils ont en abondance du millet et autres grains; que le peuple se nourrit de moutons et de bœufs, dont le poil ou la laine leur fournit le vêtement en abondance; qu'ils se font des habitations avec des planches et des bambous. Dans la géographie des *Ming*, il est dit qu'ils font avec beaucoup d'industrie des cuirasses et des sabres, couteaux...; des arcs et des flèches empoisonnées qui donnent la mort sur-le-champ. La géographie actuelle ajoute que c'est un mélange de Chinois, de *Man*, et de toutes races; ils se vêtent de feutre; ils mangent des vers et des rats (ce qui a lieu à Canton); ils ne sortent qu'en portant l'arc et le carquois; ils ont quelque chose de terrible.

La ville de *Ning-yuen* a 9 *ly* et plus de circuit.

Population du district : Originairement 12,500 *ting*; accrue de 259,735 *ting*.... Terres cultivées, 226 *tsing*; autres terres semées de pois et de fèves, 523 *tsing*.... Perçu en argent : 1,311 taëls; en grains divers, pois, fèves, etc., 11,713 *tan*; de plus, perçu des naturels, 33 taëls, etc.

Montagnes : Plusieurs froides ou couvertes de neige toute l'année; d'autres encore habitées par les *Man*, les *Y*, etc. Mines d'or, d'argent, de cuivre blanc, de cuivre

rouge avec des particules d'argent; sable blanc; pierres à teindre; d'autres de diverses couleurs.... Grottes spacieuses, curieuses, qui ont de l'eau; tombeau d'un général chinois qui jusqu'à présent fait trembler les *Y*, etc.

Rivières : Une chaude en tout temps; plusieurs, ainsi que dans les districts précédens, ont leur source au Tibet ou dans les pays de l'ouest... Une qui roule des perles; une glacée, même en été.... Une qui abonde en gros poissons; ailleurs, beaucoup d'excellens poissons... Puits et étangs d'où on tire du sel. Il y a des endroits malsains; d'autres, sains, où on se retire pour conserver la santé.

Antiquités, débris de villes : Plusieurs de ces lieux sont renommés pour les guerres et les démêlés entre les Chinois et les *Y*, les *Man* et les *Leao*, ce qui a donné lieu à beaucoup de villes ou de forteresses à présent détruites; mais tout cela n'est qu'indiqué... Détails ordinaires; il est parlé de chevaux qui font 1,000 *ly* ou cent lieues par jour. (J'ai vu des chevaux du *Sse-tchouen*, petits mais jolis, et qui allaient très vite).

Douanes, postes militaires : En assez bon nombre, destinés à contenir les *Man*, les *Y*, les *Fou*, les *Leao*, c'est-à-dire les naturels ou les peuples de l'ouest, en bon nombre et assez considérables.

Mandarins célèbres : Il y en a peu; ils civilisent, soumettent les naturels du pays, se concilient leur affection, etc., etc. Sous les *Ming* on emploie la force des armes, etc. Sous la dynastie actuelle, un s'étrangle pour ne pas se soumettre, un autre pour la même raison meurt dans le combat.

Natifs célèbres: Sous les *Ming* seulement, quelques-uns se distinguent contre les naturels; ils sont tués ou se tuent...

Femmes célèbres: Sous les *Ming*, quelques-unes se jettent dans le feu; et le reste, à l'ordinaire.

Productions: Argent, cuivre, fer, sel, alun.

Ya-tcheou-fou.

La ville de *Ya-tcheou*, est à 6,020 *ly* de Pékin, et à 330 *ly* sud-ouest de *Tchen-ton*... Son district a 535 *ly* de l'est à l'ouest, et 385 *ly* du nord au midi. A l'ouest il confine avec le Tibet...

Mœurs, caractère: Beaucoup de montagnes, peu de terres cultivées... Droiture, simplicité dans les mœurs; peu de procès, de querelles; les hommes tout occupés de leur ménage, les femmes ne recherchant pas les parures... C'est un mélange de Chinois et de diverses peuplades, *Man*, *Y*, etc... Ils savent l'urbanité; là est comme l'entrepôt des thés et autres marchandises qui passent à l'ouest ou en viennent.

La ville de *Ya-tcheou* a 5 *ly* de circuit, et fut bâtie sous les *Ming*...

Population du district: Originairement 5281 *ting;* accrue de 86,986 *ting*... Terres cultivées, 3,715 *tsing*. Perçu en argent 17,729 taëls... quelques autres sommes peu considérables...

Montagnes: Une qui abonde en excellent thé... Deux pierres admirées pour leur beauté... Mines de cuivre très abondantes, autrefois exploitées... Fontaines volantes toute l'année... Plusieurs montagnes couvertes de neige toute l'année, dont une brille comme le *Yer*... Gypse très blanc... Beaucoup de pins; ailleurs beaucoup de poisson... Une où brillent toutes les couleurs... Une dont le sommet est inaccessible... Une où on entend un bruit semblable à celui d'une cloche... Une couverte de bambous dont les rejetons se mangent; elle est d'un grand

produit pour les habitans du pays... Une d'où souffle un vent pestilentiel... Sont indiqués quelques défilés importans... Pierres blanches comme la neige... Beaucoup de sources, quelques grottes.

Rivières, fontaines, etc. : en bon nombre. Une qui a trois marées par jour ; détails ordinaires. Source toujours tiède...

Antiquités, débris de villes, etc. etc. : Ces ruines sont des villes ou forteresses construites par les Chinois ou les naturels ; tout cela n'est qu'indiqué... En grand nombre... Quelques monumens désignés...

Douanes, postes militaires: En assez bon nombre contre les *Fou*, les *Man* et les *Y*, etc., et assez considérables; mais tout cela n'est qu'indiqué...

Ponts: Un de 111 pieds en fer ; le reste, détails ordinaires.

Sépultures: Sont désignés quelques monumens.

Pagodes : Peu, à l'ordinaire...

Mandarins célèbres : Commencent aux *Sung* seulement ; quelques-uns civilisent, pacifient le pays... Sous les *Ming*, deux seulement travaillent dans le même but; un est victime de son dévoûment, et récompensé par *Kien-lung*, à la manière ordinaire... Sous la dynastie actuelle, et le règne de *Kang-sy*, un seul perfectionne l'agriculture, se concilie l'affection du peuple.

Natifs célèbres : Très peu ; rien d'intéressant.

Femmes célèbres : Commencent aux *Ming* ; à l'ordinaire, très peu.

Productions : Or, nattes, poivre, plantes médicinales, et autres choses à examiner.

Kia-ting-fou.

La ville de *Kia-ting* est à 9,845 *ly* de Pékin, et à 390

ly sud de *Tchen-ton*... Son district a 400 *ly* de l'est à l'ouest, et 210 *ly* du nord au midi... A l'ouest confine avec les *Y* ou Tibetains... Renferme quatre villes et districts du deuxième ordre, et sept du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Ils aiment les lettres; c'est un mélange de *Y* et de Chinois; ils croient beaucoup aux diables; ont des habits courts et les boutons à gauche (les Chinois les ont à droite); ils se font des habitations avec des bambous, portent les cheveux épars... Le peuple bon, simple, doux, tout adonné à l'agriculture; peu de procès.

La ville de *Kia-ting* a 11 *ly* et plus de circuit.

Population : Originairement 10,405 *ting*; accrue de 265,308 *ting*... Terres cultivées, 14,315 *tsing*. Perçu en argent, 45,085 taëls.

Montagnes : Désignées en grand nombre; on y trouve des poires qui ont des vertus médicinales, du thé; beaucoup de ces montagnes sont très hautes...une a 1000 *ly* de circuit; plusieurs ont du sel; une est toute boisée; une abonde en bambous amers, dont on mange les rejetons; une couverte de pins; ailleurs beaucoup de pivoines... Plantes médicinales; pierres singulières... Beaucoup de sources, et qui parfois arrosent les terres; nappe d'eau qui jaillit à 8,000 pieds. (Difficile à croire)... Mines de fer... Défilés importans, grottes curieuses, et autres merveilles.

Rivières, lacs, étangs, etc. : Détails ordinaires; puits qui fournissent du sel.

Antiquités, débris de villes, etc. : A-peu-près comme dans les districts précédens.

Douanes, postes militaires : De même.

Ponts, digues : Rien de remarquable.

Sépultures : Peu; sont indiqués quelques monumens.

Pagodes : Peu ; rien de remarquable.

Mandarins célèbres : Peu, et à-peu-près comme dans les districts précédens.

Natifs célèbres : Aucun sous les *Han;* par la suite quelques mandarins ou lettrés distingués.

Productions : Or, toiles, thé, soie, musc, vernis grossiers, vernis appelé *tung-you*, *ly-tchy*.

Tung-tcheou-fou.

La ville de *Tung-tcheou* est à 5570 *ly* de Pékin, et à 320 *ly* nord-est de *Tchen-ton*... Son district a 380 *ly* de l'est à l'ouest, et 570 *ly* du nord au midi ; il est inclus dans les autres districts de la même province.

Mœurs, caractère : L'esprit exalté ; ne rougissent ni de la pauvreté ni de l'humiliation ; peu s'occupent de la littérature et de l'antiquité, aimant ce qui est singulier ou extraordinaire.

La ville de *Tung-tcheou* a 9 *ly* de circuit.

Population : Originairement 10,490 *ting* ; accrue de 79,265 *ting*... Terres cultivées, 26,074 *tsing*. Perçu en argent 80,076 taëls.

Montagnes : En grand nombre, plusieurs très hautes... Beaucoup d'eaux, sources, cascades, etc., même par fois au sommet... Mines de cuivre, grottes, etc.

Rivières, etc. : En bon nombre ; détails ordinaires. Une source dont l'eau est un spécifique pour les maladies des yeux; beaucoup de puits d'où on tire du sel...

Antiquités, débris de villes, etc. : En bon nombre ; point de détails intéressans.

Douanes, postes militaires : de même.

Ponts : Rien de remarquable... Sépultures : de même ; sont désignées quelques antiquités.

Pagodes : peu, et à l'ordinaire.

Mandarins célèbres : Commencent aux *Tang*, s'illustrent par leur bienfaisance et leur dévoûment ; assez nombreux sous les *Sung ;* très peu par la suite.

Natifs célèbres : Sous les *Han* et les dynasties suivantes, quelques-uns se distinguent dans les lettres et l'administration, par leur bienfaisance, etc... d'autres, victimes des *Man*, sous les *Tang*, plus nombreux ; quelques écrivains. Sous les *Sung*, mêmes traits, mais en plus grand nombre, des braves, des guerriers. Sous les *Ming*, quelques-uns s'illustrent aussi de la même manière. Sous la dynastie actuelle, plusieurs se distinguent par leur piété filiale, leur dévoûment.

Femmes célèbres : Une héroïne, qui sauve sa ville ; une savante ; le reste à l'ordinaire.

Productions : Argent, cuivre, fer, sel, soiries, *ko*, oranges, matières ou plantes médicinales.

(*La suite au numéro prochain.*)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Note *sur la position des rochers nommés les Mangs, dans l'archipel des Mariannes.*

Le capitaine Beechey, dans son voyage au Pôle Nord, a déterminé la position des rochers nommés *les Mangs*, dans l'archipel des Mariannes ; il place ces rochers dans le nord-ouest de l'île de l'Assomption, par 19 57′ 2″ de latitude septentrionale, et 214° 40′ 12″ de longitude orientale de Greenwich, ou 142° 59′ 24″ à l'ouest de Paris.

M. de Freycinet, dans le voyage de *l'Uranie*, a donné la position de ces mêmes rochers par 19° 31′ 42″ et

143° 13′ 36″, et il les place dans le sud-ouest de la même île.

Les rochers appelés *Mangs* par les deux navigateurs, sont-ils les mêmes; ou doit-on supposer que l'erreur n'est que dans le nom, et qu'il existe réellement deux groupes, l'un au nord-ouest, et l'autre au sud-ouest de l'île de l'Assomption?

Le capitaine Beechey paraît pencher pour cette seconde opinion, car il dit, dans une note, qu'il regrette de n'avoir pas eu connaissance, avant son départ, de l'existence des roches du sud-ouest qu'il a dû laisser un peu au sud, parce qu'il aurait cherché à les reconnaître, pour lier son travail à celui de M. de Freycinet; il est cependant peu probable que des rochers qui ont été aperçus de très loin par le navigateur français, aient pu échapper au capitaine Beechey, qui est passé très près de leur emplacement présumé.

Comme, dans le doute, on serait porté à les marquer sur les cartes, j'ai cru devoir examiner d'après quelles observations M. de Freycinet avait établi leur position. L'analyse de la carte générale des Mariannes (page 344), m'a fait voir qu'on n'avait eu qu'un relèvement sur un point, aperçu à l'horison, du haut des mâts, le 16 juin 1819. D'après la carte d'Arrowsmith, ce devait être les rochers *les Mangs*, que ce géographe place au sud de l'île de l'Assomption. Pour déterminer la longitude de ce point, M. de Freycinet recourut au Voyage de Lapérouse, où il trouva (tom. II, page 307) qu'étant au mouillage de l'Assomption, on avait relevé *les Mangs* 28° à l'ouest, à environ 5 lieues, sans indiquer si c'était au nord ou au sud. M. de Freycinet a supposé, d'après Arrowsmith, que ce devait être au sud 28° ouest, et a conclu, d'après cela, la latitude de ces rochers de 19° 32′, en supposant

celle de l'Assomption de 19° 40'. Tout repose donc sur la supposition que le relèvement observé par Lapérouse était le sud 28° ouest. Mais on trouve dans le voyage (page 311) le récit suivant de la route de notre célèbre et infortuné compatriote.

« A trois heures, *l'Astrolabe* ayant mis sous voiles, « nous continuâmes notre route à l'ouest-quart-nord-« ouest, prolongeant à trois ou quatre lieues *les Mangs*, « qui nous restaient au *nord-est-quart-nord.* »

Il est évident dès-lors que le relèvement pris du mouillage était le nord 28° ouest, et non le sud 28° ouest, ce qui s'accorde d'ailleurs avec les cartes de l'Atlas du Voyage.

On doit donc conclure que la terre relevée à bord de l'*Uranie* le 16 juin 1819, était l'île de l'Assomption elle-même, et effacer de nos cartes les rochers placés au sud de cette île sous le nom de *Mangs*, attendu que les rochers de ce nom sont situés vers le nord-ouest de cette île.

P. D.

Traité avec une tribu maure.

Les récits de tous les malheureux Européens naufragés sur la côte occidentale d'Afrique, ont dès long-temps fait connaître combien sont redoutables et cruels les Maures errans en ces parages; ils font surtout une douloureuse peinture des maux qu'ils ont eus à supporter de la part de l'une des tribus les plus puissantes, appelée par Follie et Saugnier *Ladbessebas*, par Adams *Villa de Bousbach*, par Scott *Oulad Missebah*, et dont le nom exact est celui de *Aoulád Aby-Sebá.*

L'administration française du Sénégal a récemment

conclu, avec le Scheykh de cette tribu, *Mohammed Ould Amar*, un traité par lequel celui-ci s'oblige à faire conduire dans nos établissemens tous les Européens qui naufrageraient désormais sur la côte étendue que parcourt sa qabyle.

* A.....

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 mars 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre des affaires étrangères transmet à la Société une notice sur la côte de la Mer-Noire, appelée *Lazistan*, rédigée par M. Fontanier, gérant le consulat de France à Trébizonde. — Renvoi au comité du Bulletin. (Voir n° 106, page 68.)

M. de la Roquette, consul de France en Danemark, annonce qu'il a remis à M. le capitaine Graah la médaille de la Société. Il annonce en même temps la prochaine publication de la relation de l'expédition de M. le capitaine Graah aux côtes du Groenland; il l'adressera à la Société, en l'accompagnant d'une analyse détaillée. M. de la Roquette fera connaître plus tard à la Société les travaux géographiques des savans danois, qui sont plus considérables qu'on ne le croit généralement.

M. Warden communique l'extrait d'une lettre écrite à bord du vaisseau anglais *la Thétis*, en date de Callao le 20 septembre 1830, par M. le lieutenant Sayer. Les

détails intéressans que contient cette lettre sur les différentes relâches aux îles Easter, Pitcarn, Nookaheevah, Otahiti et Longotaboo, sont renvoyés au comité du Bulletin. (Voir n° 106, page 108.)

M. Jomard communique deux lettres qui lui sont adressées, l'une d'Alger, par M. Muller, secrétaire-interprète, l'autre de Mexico, par M. Adrien Cochelet, consul général au Mexique et à Guatemala, aujourd'hui chargé d'affaires du roi au Mexique. Le premier annonce la publication d'un *Moniteur algérien;* il s'occupe d'un vocabulaire de l'idiome des Beni Mozab. Le second donne de nombreux détails géographiques sur les pays compris entre Mexico et Guatemala. — Renvoi au comité du Bulletin. (Voir n° 106, page 101.)

Il est donné lecture d'un rapport sur la collection ethnographique de M. Lamare-Picquot, fait au nom d'une commission spéciale composée de MM. Bianchi, Eyriès et Jomard. MM. les commissaires pensent que cette collection doit être placée au premier rang de celles qu'il est desirable de posséder pour en faire jouir la science et le public français. Ils pensent aussi que ce voyageur a bien mérité de la géographie, et qu'il est digne des éloges de la Société, pour le zèle qu'il a déployé, le dévoûment dont il a fait preuve, et les heureux résultats qui ont couronné ses efforts. — L'assemblée adopte le rapport et le renvoi au comité du Bulletin. (Voir n° 106, page 86.)

M. Roux de Rochelle lit un rapport étendu sur les voyages de Sébastien Cabot. — Renvoi au comité du Bulletin. (Voir page 117.)

M. Eyriès annonce que la commission du prix à décerner pour la découverte la plus importante de l'année 1830 s'est réunie, et a décidé à l'unanimité que le voyage

de M. Douville dans l'Afrique équinoxiale méritait la récompense offerte par la Société.

Il présentera son rapport à la prochaine séance.

M. d'Urville annonce également pour la même séance le rapport sur le concours relatif à l'origine des races nègres asiatiques.

Séance du 16 mars.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. l'ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, président de la société coloniale de l'état d'Alger, adresse les statuts de cette nouvelle association, et réclame le concours de la Société de Géographie, en lui offrant de son côté les documens qu'elle pourrait desirer, et qu'il serait à portée de lui fournir.

La Commission centrale accueille avec intérêt les propositions et les offres qui lui sont faites par la société d'Alger d'entrer en relation avec la société de Paris.

M. Vandermaelen écrit de Bruxelles pour offrir à la Société un exemplaire du *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, qu'il vient de publier de concert avec M. le docteur Meisser. — La Commission lui vote des remercîmens.

M. Bouvard communique une lettre de M. le baron d'Hombres (Firmas) relative au nivellement barométrique des Cévennes. — Renvoi à la commission du concours.

M. d'Avezac donne verbalement quelques détails sur la suite des hostilités qui ont eu lieu entre les Mandings de la Gambie et les Anglais de Saint-Mary-Bathurst.

M. Eyriès, au nom d'une Commission spéciale, présente le résumé de son rapport sur le concours relatif au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. D'après ses conclusions, M. le président

proclame que le prix annuel est adjugé à M. Douville, pour son voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale.

M. d'Urville communique ensuite son rapport sur le concours relatif à l'origine des races nègres asiatiques. D'après ses conclusions, une mention honorable et une médaille de la valeur de cent francs sont accordées au mémoire portant l'épigraphe suivante : *Les langages ne mentent pas.*

L'ouverture du billet cacheté fait connaître le nom de M. Rafinesque, professeur des sciences naturelles à Philadelphie.

Sur le rapport de M. le général Bonne, la Société accorde une médaille d'or de la valeur de cent francs au mémoire sur le nivellement barométrique des Cévennes, ayant pour devise : *La mesure des principaux points de la chaîne des Cévennes est un présent à faire à la géographie et aux sciences physiques.*

L'auteur est M. le baron d'Hombres (Firmas), membre de la Société.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 mars 1832.

M. le baron Estève.

Assemblée générale du 30 mars 1832.

M. Brandão, secrétaire de la légation brésilienne à Paris.

M. Carr, consul général des États-Unis à Maroc.

M. Fisher, de Philadelphie.

M. le baron Taylor.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 2 et 16 mars.

Par M. Worcester : *The American Almanac*, 1832.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de février.

Par la société d'agriculture de la Charente : *Cahiers de novembre et décembre de ses Annales.*

Par M. Vander-Maelen : *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, 1 vol. in-8.

Par la société royale des sciences de Lille : *Mémoires de cette Société pour* 1829-1830.

Par l'académie royale des sciences de Rouen : *Précis des travaux de cette Académie pour* 1831.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de février et mars.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de décembre 1831.

PROGRAMME DES PRIX.

MÉDAILLE ANNUELLE

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 *fr.*

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de *mille francs* au *voyageur* qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1831, la *découverte* jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32e degré de longitude orientale, et vers le 10e parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du

cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque communication entre le Loffih (1) et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA CARAMANIE.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portaient autrefois les noms de Lycie, Pamphylie et Cilicie. Le capitaine anglais Beaufort a

(1) Ce fleuve, si l'on en croit plusieurs rapports, aurait une communication avec la principale rivière du Soudan. Un habitant de Bagbermi a rapporté aussi à M. Kœnig qu'il existe aussi au sud de son pays une montagne d'où sort une grande rivière dirigée vers l'est. (V. le *Bulletin*, tome VI, pages 171 et 175).

levé les côtes de ces pays : on pourra s'appuyer sur ses reconnaissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très élevés : on mesurera leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrein, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillière d'Amérique. On suivra le cours des rivières, en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissemens à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et « détaillée, faite par l'auteur, d'après ses observations « personnelles, et accompagnée d'une carte géographi- « que sur laquelle sa route sera tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat, le sol, les productions, la culture, l'industrie, le commerce et la population, dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera, autant qu'il lui sera possible, le plan des villes anciennes, dessinera les monumens, copiera les inscriptions grecques, romaines, arméniennes, et même musulmanes, qu'il rencontrera, et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnaissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konièh, Ak-Shéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs

endroits, et déterminera les longitudes, soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne portent pas différens noms, suivant le langage des différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1833.

La relation devra être remise au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1832.

HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES DE DEGRÉS.

Médaille d'or de la valeur de 600 *francs.*

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés des méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1834.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1833.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 fr.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description, plus complète et plus exacte que celle qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, situées au N-O. du village de Santo-Domingo Palenqué, près la rivière du Micol, dans l'état de Chiapa de l'ancien royaume de Guatimala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures (2).

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatimala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Solola (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'état d'Honduras (4); celles de l'île Peten, dans la laguna de

(1) *Voy.* Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America ; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio : London, 1822, in-4°.

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(4) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur gran-

Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (1); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani; près de la rivière Lagartos (2).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout: 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le

deur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

(1) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(2) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1834.

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1833.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Une Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'an 1835.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1834.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

1° *Une Médaille d'or de la valeur de* 800 *francs, et une autre de la valeur de* 400 *francs.*

La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant:

« Description physique d'une partie quelconque du « territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes: les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une Carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites de diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1833.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1832.

2° NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à

chaque ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des Ponts-et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées, chaque année, pour le même objet. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1832.

M. Perrot, *membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de deux prix dont voici le sujet.*

Deux médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première Assemblée générale annuelle de 1833.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1832.

Total du nombre des Prix : vingt-un de la valeur de DIX-SEPT MILLE SEPT CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue Dauphine, n° 36), et chez le trésorier (rue de Seine n° 6), pour les voyages en Afrique.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leur ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président, à Paris, *rue et passage Dauphine*, n° 36.

Paris, le 30 mars 1832.

ANNONCES.

Le *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale* vient d'être mis en vente chez M. Douville, rue Saint-Guillaume, n° 20, près la rue des Saints-Pères, faubourg Saint-Germain. — 3 vol. in-8, avec atlas. Prix, 30 francs.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 109. — MAI 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DESCRIPTION

DES NATURELS DE LA TERRE DU ROI GEORGE, DANS LA NOUVELLE HOLLANDE.

Le *Journal de la société royale de géographie de Londres,* a publié sur les *aborigènes de la terre du roi George*, d'intéressantes observations recueillies de 1827 à 1829, par M. Scott Nind, et dont nous allons offrir une traduction abrégée, après quelques mots préliminaires sur le pays même.

La *terre du roi George*, dont la baie ou le port, qu'on appelle en anglais *King George's sound*, se trouve par

35° 6′ 20″ latitude sud, et 118° 1′ 0″ longitude est du méridien de Greenwich, est située sur la côte méridionale, et peu loin de l'extrémité sud-ouest de la *Nouvelle-Hollande*. Elle est convenablement placée pour le radoub et les approvisionnemens des navires allant de la Nouvelle-Galles du sud, colonie sud-est de l'Australie, à la nouvelle colonie de la rivière des cygnes (*swan river*) fondée vers le sud-ouest; elle présente un havre excellent, peut-être même le seul bon port du voisinage de cette dernière colonie. La belle situation de ce havre que Vancouver visita le premier en 1792, que Flinders, Baudin, Freycinet virent ensuite, dont l'expédition de d'Entrecastaux a levé tous les plans, et où débouche la *rivière des Français*, détermina le gouvernement britannique à y former un établissement en 1826.

Les diverses descriptions que les navigateurs ont faites de ce point maritime, nous dispensent de reproduire ce qu'en dit après eux M. Nind. Il s'est borné, du reste, à en décrire les deux bassins intérieurs, dont l'un peut recevoir les grands vaisseaux, qui y jettent l'ancre en pleine sécurité près du rivage.

L'aspect général de la contrée est triste, mais pittoresque. Les colonies qui s'élèvent derrière l'établissement sont couvertes d'arbustes assez beaux, mais la plupart frappés au cœur et impropres aux bâtisses; plus loin cependant, les montagnes ont des bois de bonne qualité.

Il serait difficile d'indiquer ici la succession des *vents* et des *saisons*, parce qu'elle n'est point uniforme. Les vents d'est commencent d'ordinaire à souffler en décembre, pour continuer de régner jusqu'à la fin de mars; cette période peut être considérée comme formant l'été. Ces vents d'est sont d'abord assez violens et accompagnés

de pluie; à mesure que la saison avance les vents du nord se montrent, et la chaleur au thermomètre de Fahrenheit marque jusqu'a 98° (1), pour persister ainsi pendant les mois de mars et d'avril, où dominent les vents d'ouest, qui durent jusqu'à la fin de juillet. Les vents sud-est règnent en août et septembre; les mois d'octobre et de novembre sont généralement beaux et signalés par des pluies fréquentes. Le vent chaud du nord qui se fait sentir à Sydney brûle aussi de temps à autre la terre du roi George, et pendant l'été on y a beaucoup de tonnerre et d'éclairs. Au total le climat est beau, et il tombe assez de pluie pour les besoins de la végétation, qui dans les plaines est, au surplus, un peu grossière. Venons aux habitans.

Les *Naturels* de la terre du roi George, ont une taille moyenne, des membres grêles, et la plupart un abdomen protubérant. Leur seul habillement est une peau de kangurou, descendant jusque près du genou, jetée comme un manteau sur les épaules, et attachée à l'épaule droite avec un jonc, de manière à laisser la main droite libre de ses mouvemens. Lorsqu'il pleut, la fourrure est en dehors. Quelques-uns de ces manteaux sont si étroits et si minces, que ceux qui les revêtent semblent marcher tout nus, et en particulier les enfans dont le mantelet n'est guère qu'une simple bande de peau. Les peaux plus larges sont pour les femmes. Les autres articles d'habillement sont la ceinture, les bracelets et la coiffe. La ceinture est une longue bande filée ou tissue de la fourrure de l'opossum, et tournée autour de la peau de kangurou, plusieurs centaines de fois. Une bande analogue est aussi quelquefois portée autour

(1) Environ 29° 1/2 de Réaumur, et près de 37° centigrade.

du bras gauche et de la tête, à laquelle encore certains chefs placent des plumes et des queues de chiens, ou bien ils roulent autour de leur tête leur longue chevelure. Les femmes n'ont aucun ornement et portent les cheveux courts; mais les filles ont parfois autour du cou un petit cordon de laine filée. Les deux sexes se frottent le visage et la partie supérieure du corps avec un fard rouge, mêlé de graisse, qui leur donne une odeur désagréable. Ils l'emploient, disent-ils, comme moyen de propreté et pour se garantir du soleil et de la pluie. Leur chevelure est souvent empreinte du même fard. Au moment où ils viennent de s'en frotter, ils ont une couleur de poussière de brique, et une singulière apparence.

En signe de deuil ils se peignent une bande blanche sur le front, en travers et en descendant sur les pommettes des joues. Les femmes s'appliquent la couleur blanche en larges taches.

Se peindre le corps n'est pas ici un signe de guerre, comme dans la Nouvelle-Galles du sud; cela n'est regardé que comme un ornement qu'on ne néglige presque jamais dans les danses ou lorsque les tribus se visitent réciproquement; on le pratique surtout dans les saisons de l'année où l'on peut se procurer de la graisse de poisson ou d'animaux. Cependant, il est quelques individus qui bien rarement y ont recours. Ici existe le même usage qu'à Sydney, celui de se faire des entailles ou balafres sur le corps, et de maintenir une profonde cicatrice, en forme de saillie, ce qui a lieu principalement sur les épaules et sur la poitrine, et ce qui est tout à la fois une marque propre à différentes tribus, ainsi qu'une honorable distinction personnelle. On se perfore également la cloison nasale pour y suspendre une plume ou quelque autre

objet. Les ornemens du costume, néanmoins, ne désignent pas un homme revêtu de quelque autorité, car les jeunes gens seuls les portent. Les blessures cicatrisées sur le corps, sont aussi des marques de distinction plus relatives aux tribus qu'aux personnes.

Chaque homme de la tribu, lorsqu'il voyage ou va seulement à une certaine distance du campement, porte un bâton enflammé par un bout, afin de pouvoir allumer des feux, et en hiver tous en ont un sous leur manteau pour mieux se préserver du froid. C'est généralement un cône du *Banksia grandis*, lequel a la propriété de rester allumé un temps considérable. Une écorce pourrie ou une espèce de bois vermoulu est aussi employée au même usage. Les naturels ont grand soin de conserver ce luminaire, et ils allumeront même un feu (par friction ou autrement) exprès pour le raviver.

Leurs armes sont, soit des lances de deux ou trois espèces, qu'ils poussent avec un bâton approprié à ce dessein; soit un couteau (1), puis un marteau de pierre, et un *curl* ou arme courbée, unie, analogue au boumerang des naturels de la Nouvelle-Galles du sud. Les lances sont faites d'un long et mince bâton, épais d'un doigt, et d'un bois dur, poli avec soin, bien dressé et affermi encore dans le feu. Il y a de ces lances qui servent pour la pêche, en y adaptant un nerf du kangurou; elles ont huit pieds de longueur. Les lances de guerre sont plus longues et plus lourdes, étant à cinq ou six pouces de leur bout armées de pierres aiguës fixées avec de la gomme et analogues aux dents d'une scie. Chaque homme porte de deux à cinq lances.

(1) Bâton armé de pierres aiguës fixées sur un lit de gomme à l'extrémité.

Leurs huttes (1) consistent en quelques baguettes plantées dans le sol et formant un berceau de quatre pieds de hauteur sur cinq ou six de largeur. On en réunit quelquefois deux en une. On les couvre légèrement de feuilles vertes. Lors des pluies on y ajoute des morceaux d'écorce sur lesquels on place des pierres, afin que le vent ne puisse les emporter. Ces huttes se voient généralement dans les lieux abrités près des eaux, le derrière opposé au vent régnant, et avec un feu qui brûle constamment sur le devant. Chaque hutte renferme plusieurs individus qui y reposent enveloppés de leurs manteaux, pêle-mêle et par tas; on y voit également les chiens, admis à partager leurs couches.

Un campement se compose rarement de plus de sept ou huit huttes, car, excepté dans les temps de pêche et durant les chaleurs, où une multitude considérable se rassemble, le nombre des individus est d'ordinaire petit, et peu de huttes suffisent. Ce nombre excède rarement cinquante personnes. Les huttes sont disposées de manière à ce qu'on ne voie pas de l'une dans l'autre. Les hommes se tiennent seuls dans une; les enfans reposent avec les femmes dans une plus grande près des maris. Ces sortes de campemens constituent plutôt des familles que des tribus. Elles quittent la côte en hiver, et se retirent dans l'intérieur; les naturels de l'intérieur viennent à leur tour sur la côte dans la saison de la pêche. Comme le pays n'abonde pas en alimens, ces naturels ne sont point stationnaires, ils vont d'un lieu à l'autre, suivant les provisions qu'ils peuvent s'y procurer. C'est

(1) Les huttes des Australiens diffèrent considérablement entre les diverses tribus; en général, elles sont d'une simple et grossière construction partout.

en hiver et au printemps qu'ils sont le plus disséminés; mais à mesure que l'été approche, ils se réunissent en plus grande affluence. C'est pendant cette saison qu'ils amassent le plus de gibier, et ils y réussissent à merveille en mettant le feu tout autour des lieux où ils chassent, et enveloppant ainsi leur proie, sans lui laisser aucune issue. Les chasseurs, cachés par la fumée dans les sentiers les plus fréquentés des animaux, les tuent alors à leur passage, et ils en détruisent une quantité considérable. L'incendie quelquefois s'étend à plusieurs milles de distance.

Dès que le feu a passé quelque part, les indigènes se mettent à chercher parmi les cendres, les lézards et les serpens détruits par milliers, et ils prennent aisément aussi dans leurs trous ceux qui ont échappé aux flammes.

A la chasse, les chasseurs sont aidés de leurs chiens, qu'ils ont pris jeunes et élevés dans ce dessein, toutefois sans se donner beaucoup de peine et sans leur enseigner un mode de chasse particulier. Ces chiens paraissent avoir un flair très subtil et ils s'élancent vers le gibier en le saisissant ou le faisant lever avec une étonnante dextérité, principalement les bandicouts, les petits kangurous et les opossums; mais pour chasser l'ému et le grand kangurou, ils ne sont point assez agiles (1). Ces

(1) On sait que l'*opossum* est une espèce d'oiseau qui saute d'arbre en arbre, en se donnant l'élan au moyen de sa queue, qu'il entortille à une branche; que le *bandicout* est une espèce de gros rat sans queue qui se blottit dans la terre ou dans le creux des arbres; qu'enfin le *kangurou* ou *kangarou* est un quadrupède tout-à-fait particulier à la Nouvelle-Hollande, et tournant sur sa queue, qui lui sert à-la-fois de siège et de trépied; un seul de ses bonds le transporte à plus de trente toises. L'*Ému* est un oiseau de six pieds de hauteur, et qui n'a ni langue, ni plumes, ni ailes; il est couvert d'une four-

chiens vivent de végétaux, de racines, d'entrailles et d'os d'animaux. A certaines époques de disette, le chien est forcé de quitter son maître, et de pourvoir à sa propre subsistance; mais il revient généralement au bout de quelques jours. Il aboie rarement (1), mais il mord ferme en happant à la manière du renard. C'est un très bon gardien domestique, et il attaque hardiment les étrangers. Dans l'état sauvage les naturels le tuent pour en manger la chair. Ils mangent plus habituellement de la chair de kangurou, moins souvent de celle de l'ému, oiseau qu'ils épargnent surtout en hiver, au moment de la ponte. Les lézards composent leur nourriture de prédilection, et même la principale en certaines saisons. Ils mangent également des fourmis et surtout leurs œufs, qui ont un goût d'huile; ils mangent même des serpens dont quelques-uns sont vénimeux, mais ils ont soin auparavant de leur écraser la tête et de vider l'estomac. Au printemps la principale nourriture des indigènes se tire des œufs et des jeunes des oiseaux, comme perroquets, faucons, ducs, cygnes, pigeons, etc. Ils prennent l'opossum en suivant la trace de ses griffes sur l'écorce jusqu'à son trou dans les arbres.

En été et en automne les naturels de la terre du roi

rure qui tient le milieu entre les poils et les plumes, et il a quelque chose sur les côtes qui ressemble à deux ailes, mais dont il ne peut jamais se servir pour voler; il court très vite.

(1) Cunningham, dans son Voyage à la Nouvelle-Galles du Sud (*Two years in New South Wales*), dit que le chien de cette contrée n'aboie pas, mais hurle d'une façon lamentable en cherchant sa proie. A ce sujet, le tome VI de mon *Voyage dans les cinq parties du monde* présente de plus amples détails extraits du même ouvrage, publié en 1827, et dont une traduction par madame Aragon est prête à voir le jour.

George, tirent de la pêche une grande partie de leurs alimens. Ils n'ont pas de canots et ne savent point nager, différant en cela des indigènes des autres parties du continent australien. Aussi ne saisissent-ils que le poisson qui s'approche du rivage. Ils n'ont ni filets, ni crochet, ni ligne, et ne se servent que de la lance qu'ils savent, il est vrai, manier avec une grande dextérité. C'est aux embouchures des ruisseaux ou des rivières que leur pêche est le plus abondante (1). Quand elle dépasse leurs besoins présens, ils sèchent, rôtissent et gardent le restant dans des écorces. Ils prennent surtout beaucoup d'huîtres; parfois des veaux-marins, des tortues, et même des baleines que le hasard a jetées sur le rivage, et qui leur fournit une graisse copieuse, laquelle donne alors plus de saveur aux racines ou autres végétaux faisant aussi partie de leurs alimens.

Ainsi, les indigènes de la terre du roi George, vivent des productions de la nature, sans le secours de l'art; cette nourriture, variant dans les différentes saisons et les divers pays, pauvre en qualité, souvent rare, et parfois les obligeant à une vie vagabonde. La population est donc loin d'être considérable, et elle varie en apparences et en coutumes, suivant l'espèce de nourriture de la contrée. Il y a de nombreuses subdivisions dans les tribus, mais il est difficile de les distinguer ayant toutes le même nom et le même district, sans aucune autre désignation. En temps de paix ils s'associent rarement, et leurs guerres ont lieu plutôt entre indivi-

(1) M. le capitaine Dumont-d'Urville a observé que ces sauvages élèvent des digues de pierres ou de branches d'arbres lors des marées, pour retenir le poisson et en prendre davantage au reflux. Cette remarque aura sans doute échappé à M. Nind. (*Voy. de l'Astrolabe*, t. 1er, p. 110.)

dus ou familles qu'entre tribus ou districts. Ils n'ont pas de camp ou de rendez-vous, ne reconnaissent aucun chef général, et ils s'assemblent ou se dispersent, suivant que la saison ou leur penchant les détermine.

Dans les temps de sécheresse, ils quittent le pays qu'ils habitent, s'il se trouve privé d'eau. Ils grimpent sur les arbres, afin de rassasier leur soif, en y pratiquant des trous et en extrayant la sève. Les femmes elles-mêmes ont recours à ce moyen.

La disette de vivres a occasioné quelques autres usages qui sont curieux et caractéristiques. Les hommes et les femmes s'en vont le matin de bonne heure en détachemens séparés et composés de deux ou trois personnes; les femmes, pour recueillir des racines ou des écrevisses, et les hommes avec leurs lances pour prendre du poisson ou tuer du gibier. Les femmes cuisent les racines ou ce qu'elles ont trouvé, et les mangent, mais en réservent une partie pour les enfans et pour les hommes. Quand les hommes ont réussi à amasser un bon butin, ils allument un grand feu et mangent une portion de leur chasse. Les hommes mariés en réservent généralement une part pour leurs femmes. Ils sont extrêmement jaloux de leurs alimens, ils les cachent et les mangent en silence et en secret; cependant, si d'autres individus sont présens, ils leur en donnent ordinairement une faible partie. Les hommes amassent aussi des racines, mais plus souvent ils abandonnent ce soin à leurs compagnes.

Ils ont quelques idées superstitieuses à l'égard de la nourriture particulière aux différens âges et aux différens sexes. Ainsi les jeunes filles, après onze ou douze ans, ne mangent plus de bandicouts, ce mets nuirait à leur fécondité prochaine; les jeunes garçons ne mangent pas

d'aigle noir, ils n'auraient point de belle barbe. Ils épargnent aussi le kangurou, et ne s'en nourrissent indifféremment que lorsqu'ils ont plus de trente ans. Les cailles sont la diète des vieillards. Abondance de chair de kangurou rend les femmes plus fécondes.

Les naturels de cette contrée paraissent aimer beaucoup leurs enfans et les punissent bien rarement; mais ils ne sont pas aussi tendres pour les femmes, car on en voit souvent qui ont à la cuisse ou aux jambes de larges blessures que leur a faites la lance de leurs maris.

Les femmes sont très utiles à leurs maris, non-seulement en leur procurant de la nourriture, mais aussi en leur préparant leurs vêtemens, leurs huttes et en remplissant d'autres devoirs domestiques. Elles ont peu d'ustensiles, et encore sont-ils grossièrement faits : un morceau d'écorce dont les deux bouts sont joints ensemble tient lieu de coupe; la griffe d'un kangurou sert d'aiguille; un roseau creux ou l'os d'une aile d'oiseau leur sert à pomper l'eau avec la bouche.

La *polygamie* est de pratique générale, chaque homme ayant un certain nombre de femmes; mais les *usages* intérieurs de ces naturels n'ont pu encore être bien connus. Les filles paraissent être à la disposition de leur père, et sont généralement fiancées dès leur enfance; il y en a même que l'on fiance avant d'être nées et par conséquent avant que la mère soit sûre de mettre au monde une fille. En certains cas l'échange est mutuel. Il n'est pas rare que les hommes auxquels on fiance de jeunes filles soient d'un âge mûr ou même avancé et possédant déjà plusieurs femmes. Il paraît qu'il n'y a point de cérémonies nuptiales. Dès le premier âge la jeune fille est amenée à son futur époux. Les prévenances et les présens sont plutôt pour son père

que pour elle, qui reçoit seulement des bagatelles alimentaires; le père reçoit un manteau et quelquefois des lances. A onze ou douze ans la jeune fiancée est définitivement remise à son époux.

Ceux qui volent des femmes pour en faire leurs compagnes, ce qui est commun parmi les naturels de la terre du roi George, sont obligés de faire plus attention à elles. Quelquefois ils usent de violence, et la jeune fille est enlevée malgré elle; en général, cependant, celles qu'on enlève ainsi appartiennent à de vieux maris, et le jeune couple s'unit dès-lors par une inclination mutuelle; quelquefois même la tribu est dans le secret du ravisseur, car les parties souvent s'éclipsent du milieu d'elle, vont aussi loin que possible et changent continuellement de lieu, pour échapper aux recherches du mari offensé. Si le couple a pu se soustraire à ces recherches jusqu'au moment où la femme enlevée est devenue enceinte, les amis de part et d'autre intercèdent, on fait des présens au mari, et elle est affranchie de son premier engagement. Il arrive plus souvent, toutefois, que la femme est retrouvée à temps, et alors, le mari la punit sévèrement jusqu'à lui percer la cuisse de sa lance.

L'infidélité est assez commune. Le mari veille d'un œil jaloux sur sa moitié, et au moindre soupçon il la châtie avec rigueur.

La majorité des hommes reste célibataire jusqu'à trente ans passés; quelques-uns plus long-temps. Les hommes vieux ont non-seulement plusieurs femmes, mais encore des femmes de tous les âges.

Cet inconvénient est compensé par un autre usage, qui permet de courtiser une femme du vivant de son mari, mais de l'aveu des conjoints, et à la condition

qu'elle deviendra l'épouse du Sigisbé après la mort du mari. Celui-ci reçoit alors quelques présens, ainsi que sa compagne, qui, au reste, les partage ordinairement avec lui. Cet usage se pratique ouvertement et au gré de tout le monde; mais il exige un certain décorum, afin de ne pas trop chatouiller la susceptibilité du légitime époux.

Lorsqu'un homme meurt, il est de règle que ses jeunes femmes se retirent dans la tribu de leurs pères durant la période du deuil, période où elles vivent presque dédaignées par ceux même auxquels elles doivent appartenir, et elles seraient punies exemplairement si elles allaient immédiatement avec eux, à moins que les deux amans ne s'en fussent tout de suite ailleurs. Il n'est pas rare qu'une femme consente jusqu'à avoir des accointances avec les plus proches parens de son mari, s'il y adhère.

Comme les autres tribus sauvages, les femmes de celles de la Terre du roi George souffrent peu dans leurs couches, et même le jour qui suit celui de la délivrance, elles vont déjà chercher leur nourriture comme de coutume. L'enfant, recueilli dans un pan du manteau, est ensuite suspendu à l'épaule maternelle, et n'est couvert qu'au moment où il peut courir seul. S'il naît deux jumeaux, l'un des enfans est mis à mort, le mâle s'ils sont de sexes différens : les raisons que ces sauvages donnent d'une telle barbarie, c'est qu'une femme n'a point assez de lait pour nourrir deux enfans, et ne saurait non plus chercher assez de nourriture pour eux et pour elle à-la-fois. On allaite les enfans jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; mais bien avant qu'ils soient sevrés, on leur enseigne à se procurer déjà une portion de leur nourriture.

Une fille de neuf ou dix ans a la surintendance de

toutes celles qui peuvent marcher; elle les emmène avec elle, chacune ayant un petit bâton, colliger des racines dans le voisinage de leur campement. Si elles apercevaient un étranger, elles se cacheraient aussitôt dans les herbes en s'y couchant à plat ventre comme un lièvre. Plus âgées, elles accompagnent les femmes, qui généralement les portent sur leurs épaules à califourchon.

Ordinairement ces sauvages dansent tout nus; mais devant les Anglais, ils avaient leurs manteaux roulés autour des reins, laissant la partie supérieure du corps entièrement découverte. La face était peinte en rouge, et sur les bras comme sur le corps, on apercevait différentes figures peintes en blanc. Le blanc est la couleur habituelle ou l'emblême du deuil; mais on l'emploie dans les danses, parce qu'elle est la plus voyante la nuit. Les médecins ou sorciers et les vieillards ne dansent jamais. Un feu s'allume sur un lieu bien apparent, et un vieillard se tient derrière, tandis qu'on danse devant, comme pour aller vers lui. Cette danse est accompagnée de beaucoup de contorsions, et représente communément la chasse et la mise à mort de divers animaux : aussi n'offre-t elle ni élégance ni vélocité; elle est, au contraire, bouffonne, et quelquefois peut-être symbolique. Le bruit qui se fait en dansant est loin d'être musical; le danseur répète à chaque saut le mot *ouó, ouó*, sorte d'exclamation.

Les individus qui ont le plus d'influence parmi ces sauvages sont les *mulgaradocks*, ou médecins-charlatans. Il y en a de plusieurs classes, lesquelles indiquent la nature et l'étendue du pouvoir de chacun. Un mulgaradock est regardé comme possédant le pouvoir de dissiper le vent ou la pluie, de faire descendre la foudre ou la maladie sur un objet quelconque de sa haine. Quand il essaie de calmer un orage, il se tient en plein

air, agite les bras, secoue son manteau de peau, et gesticule violemment pendant assez long-temps. Il procède à-peu-près de même pour éloigner la maladie, en faisant moins de bruit, en pratiquant des frictions (1), souvent avec deux baguettes de bois vert, auparavant chauffées au feu, et en lâchant par intervalles une bouffée de vent, soit-disant propre à enlever la douleur. On suppose que la main du mulgaradock peut conférer la force ou l'adresse, et il est fréquemment visité par les naturels qui desirent l'une ou l'autre. L'opération simplement consiste à lui tirer la main pusieurs fois de suite, avec une forte pression, de l'épaule aux doigts, et il l'étend alors jusqu'à ce que les articulations craquent. L'office habituel du mulgaradock est de guérir les blessures de lance, qui, du reste, inquiètent peu les naturels. Ces empiriques sont très adroits à extraire l'arme, après quoi ils appliquent un peu de poudre analogue à celle du fard, et bandent bien la plaie avec une écorce douce. Dans la diète du malade, les degrés de la convalescence sont marqués par la nourriture qui lui est permise. D'abord, seulement des racines; ensuite des lézards, puis du poisson, etc. On ne voit parmi les naturels nul cas de difformité, rarement des sourds ou des aveugles. Les défaillances n'alarment point. Toutefois, un de ces sauvages, apercevant un matelot anglais dans un état d'ivresse la plus complète, au point de ne pouvoir se tenir debout, vint, allarmé, prier l'auteur de cette notice de secourir le patient, ajoutant que parmi eux ils avaient souvent de pareils exemples : il entendait

(1) Ces frictions n'ont pas lieu dans les cas de dyssenterie, qui sont assez fréquens; on administre alors au patient de la gomme d'un arbre, et quelquefois des tiges vertes d'une certaine racine rouge.

sans doute indiquer par là les coups de soleil, auxquels ils sont sujets.

Le traitement usité parmi eux pour la morsure d'un serpent est simple et rationnel. Ils fixent une ligature de jonc sur la partie du membre atteinte, élargissent la plaie avec la griffe d'un kangurou ou la pointe d'une lance, et sucent cette plaie, en la lavant souvent, ainsi que leur bouche, avec de l'eau. Dans les localités où ils ne trouvent pas d'eau, ils considèrent la succion comme dangereuse.

Dans leurs rencontres, les naturels font plusieurs circuits, et s'embrassent plusieurs fois en enveloppant de leurs bras le manteau de leur ami, qu'ils soulèvent de terre, et dont ils baisent les mains, ce que l'ami leur rend exactement. La baguette de bois vert paraît être toujours un symbole de paix, et elle figure dans les danses. Les querelles entre individus cessent à l'intervention des familles respectives.

Lorsqu'un homme est tué, sa tribu se réunit sur-le-champ autour de lui et jure de venger sa mort; mais il leur est indifférent de tuer le principal coupable ou un autre homme de la tribu adverse. Pourtant la peine du talion s'étend beaucoup plus loin; car si un homme périt par accident, en tombant d'un arbre, en plongeant dans la mer, ou de toute autre façon, les amis du défunt imputent sa mort à quelque mulgaradock d'une tribu ennemie, et ils tuent, pour le venger, un homme de cette tribu. Aussi, lorsqu'un individu est sérieusement malade, et qu'il sent ne pouvoir en revenir, il tâche de tuer quelqu'un, espérant de la sorte échapper au danger.

Dans les combats singuliers, ils emploient leurs marteaux, leurs bâtons longs ou courts; et souvent sans doute les coups qu'ils portent seraient mortels; mais ils

semblent incapables d'asséner de bons coups lourds, ils frappent plutôt mollement comme des femmes. Ils n'usent pas de boucliers, mais ils sont extrêmement adroits à éviter les coups de lance.

Les querelles les plus fréquentes s'élèvent à l'occasion des femmes. Pour les déprédations sur les terres les uns des autres, ou pour toute cause légère, ces sauvages se contentent de coups de lance aux jambes ou aux cuisses, sans chercher à se tuer; et dès qu'un individu, de part ou d'autre, est blessé, le combat cesse.

Dans quelques contrées de l'Australie, les indigènes ont des assemblées régulières pour se livrer bataille; il n'en est pas ainsi chez ceux de la Terre du roi George. Leurs attaques, lorsqu'elles doivent être fatales, ont le plus fréquemment lieu la nuit, et toujours à la dérobée. Dès que l'ennemi s'approche, ils élèvent un cri, saisissent leurs lances, fondent sur lui en tumulte, repoussent leur barbe dans leur bouche, et font les plus hideuses grimaces, ainsi que des frénétiques. Un ou deux guerriers de part et d'autre se livrent combat, et durant la mêlée, on essaie de les séparer, en courant autour d'eux. Ils poussent leurs lances en se tenant à quelques pas les uns des autres, et leur dextérité à les éviter est vraiment merveilleuse, car ils ne bougent presque jamais de place; ce qui fait que les lances jetées devant l'un des deux partis, occasionent des accidens inattendus. Pendant la lutte, les femmes et les enfans se tiennent éloignés du théâtre sanglant, et en grand nombre, afin de se protéger mutuellement. On n'allume alors que bien rarement du feu, si ce n'est pour cuire les alimens, et on prend beaucoup de précautions pour n'être pas découvert. Les hommes non mariés sont d'ordinaire les guerriers attaquans. Ils voyagent par détachemens de trois ou quatre, en lais-

sant le moins de trace possible de leur marche, évitant les sentiers, de peur que l'empreinte de leurs pas ne les trahisse; car, de même que les autres sauvages, les Australiens, ont une sagacité inouïe à suivre la trace d'un pas humain. Lorsqu'ils ont découvert un campement ennemi, ils attendent la nuit; alors ils approchent avec précaution, en rampant sur les mains et les genoux, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la personne qu'ils cherchent, et aussitôt de leur lance ils lui traversent le corps. L'ennemi qui est surpris de la sorte, à l'instant se met à fuir sans essayer de résistance, car dans les ténèbres de la nuit il ne peut discerner un ami d'un ennemi, et la lueur des feux ne sert qu'à exposer plus sûrement à des coups meurtriers. Les femmes et les enfans sont également sacrifiés, mais toujours en petit nombre. Néanmoins, ces escarmouches continuelles affaiblissent considérablement la population indigène, car lorsqu'un individu tombe frappé, quelqu'un venge aussitôt sa mort. Après ses funérailles on lève le camp, on quitte le pays pour une certaine période, durant laquelle on a soin de ne pas prononcer le nom du mort, et en rappelant l'évènement on se borne à mentionner les survivans; si on citait le nom du mort, on risquerait de voir son ombre.

Les *funérailles* sont accompagnées de lamentations bruyantes. On creuse une fosse de quatre pieds de long, trois de large et six de profondeur, au bas de laquelle on dépose une écorce, des rameaux verts, et le corps par-dessus, enveloppé de son manteau, les genoux repliés vers la poitrine et les bras croisés; on couvre le tout de nouvelles branches et d'écorce, enfin de terre pour remplir la fosse, qui est aussi marquée par des branches d'arbres, les lances, le couteau de pierre et

le marteau du guerrier expiré. Les pleureurs gravent des cercles dans l'écorce des arbres voisins de la tombe, à la hauteur de six ou sept pieds du sol; enfin ils allument un petit feu en tête, recueillent quelques rameaux, en ayant soin de les bien nettoyer pour qu'aucune parcelle terreuse n'y soit adhérente. On se couvre la face en noir ou en blanc, on se fait quelques pustules au front, autour des tempes, et sur les os des joues, marques de deuil, qu'on porte assez long-temps. On se coupe aussi le bout du nez, et on l'égratigne comme pour en faire couler des larmes. Durant le deuil, on ne porte ni ornemens ni plumes. Il arrive souvent que deux personnes ont le même nom; à la mort de l'une d'elles, l'autre change le sien pour un certain temps, afin que celui du défunt ne puisse être proféré. Une femme est également ensevelie avec tous ses accoutremens et ustensiles.

On pourrait conclure de là que ces sauvages croient à la vie future. Le voyageur anglais qui nous a fourni ces détails n'y met aucun doute. Ils pensent, dit-il, qu'après la mort ils s'en vont vers la lune. Ils ont foi aux esprits, et prétendent même en avoir vus; ils croient aussi aux présages; et le chant du coucou, par exemple, est un augure de mort.

Leur langue abonde en voyelles, et ne manque pas d'une certaine harmonie. Voici quelques mots de son vocabulaire; nous leur conservons l'orthographe du voyageur anglais.

VOCABULAIRE.

Tête.	Kaat.
Yeux.	Meal.
Nez.	Chungulet.
Bouche.	Taa.
Dent.	Orlock.
Langue.	Tarlin.
Gorge.	Woort.
Oreille.	Twank.
Barbe.	Narnac.
Sein.	Peep.
Ventre.	Corpul.
Main.	Marr.
Pied.	Maat, ou chen.
Cuisse.	Towl.
Cheveux.	Chow.
Peau.	Mawp.
Foie.	Maierr.
Corps ou chair.	Yarlin.
Os.	Queet.
Odorat.	Taamil.
Gras.	Cheerung.
Habit.	Poaak.
Ceinture.	Noodlebull.
Touffe de plumes portée sur la tête.	Wallowinny, ou caccalon.
Cordon autour du cou.	Woortil.
Couteau.	Taap.
Lance de chasse.	Keit.
Bâton à pousser la lance.	Mear.
Bâton court.	Towk.
Bâton courbé.	Curl.
Marteau.	Koit.
Os d'aile d'un oiseau destiné à aspirer l'eau.	Knweel, ou nweel.
Corde ou nerf.	Peteroe.
Oui.	Hoo, ky, quaco.
Non.	Poort.
Je ne puis pas.	Un wamb.
Je m'en irai.	Un bourlock.
Viens.	Ca.
Viens ici.	Ca wa, u alla.
Va-t'en.	Bulloco.
Le vôtre.	Nuneloc.

Le mien.	Un.
J'ai faim.	Un urelip.
Je suis rassasié	Un mourert.
J'ai besoin.	Un gee.
De l'eau à boire.	Kaip un aan.
Manger.	Anger, taa.
Pain.	Quannert.
Riz.	Kioc.
Patate ou racine.	Yoke.
Absent.	Bocun.
Allons-nous-en.	Bocun oola, ou wat oola.
Sentier.	Maat.
Long.	Woorie.
Court.	Korert.
Beaucoup.	Orpern.
Peu.	Nehp.
Quoi? Que dites-vous?	E naaw.
Quel est votre nom?	Enoc eean.
Mauvais à manger.	Wockurn.
Bon.	Quaup.
Ceci.	Nè.
Voler.	Quypul.
Voleur.	Quypungur.
Comme ceci, de cette manière.	Ky unera.
Nuit.	Kartiac.
Jour.	Ben.
Etoile.	Chindy.
Lune.	Meuc.
Soleil.	Chaat.
Foudre.	Condernore.
Eclairs.	Yerdivernan.
Matin.	Mania.
Demain.	Mamana.
Hier.	Kartiac kain.
Peu-à-peu.	Poordel.
Tout-à-l'heure.	Yibbal.
Il y a quelque temps.	Corram.
Soir.	Corramellon.
Froid.	Mulgan.
Chaud.	Ureler.
Jeune.	Ceniung, tooting.

Dormir.	Copil.
Dormir ensemble.	Copil nahluc.
Ecoutez.	Yuccan.
Hutte.	Toorloit.
Bois.	Poorne.
Chevre-feuille.	Moncat.
Arbuste à herbe. (*Grass-tree*).	Paaluc.
Gomme d'arbre.	Perin.
Terrein.	Moorile.
Terre.	Yahl.
Sable.	Til.
Fourmi.	Weet.
Pierre.	Pwoy.
Ver.	Mammord.
Rivière.	Peerle.
Lac.	Penger.
Caillou.	Pal.
Plumes.	Keardit.
Oiseau.	Keard.
Coucou noir.	Curraak.
Coucou blanc.	Munnit.
Pigeon.	Moorhait.
Emu.	Wait.
Kangurou.	Ware, *femelle.* Yungur, *mâle.*
Bandicout.	Quernd.
Chien.	Toort.
Opossum.	Comal.
Duc.	Wackerren.
Cygne noir.	Marlie.
Aigle.	Warlit.
Perroquet.	Tiajip.
Faucon.	Corriore.
Serpent.	Norne.
Lézard.	Youern.
Racine à manger.	Meerne.
Jonc.	Paat.
Herbe.	Challup.
Ecrevisse.	Challow.
Tortue.	Kilon.
OEufs	Pooye.
Poule.	Pooyiore.
Baleine.	Mammang.
Poisson.	Wallah.
Caille.	Pooriock.
Bruit.	Wanker.
Fausseté.	Purtup.
Maux.	Baruck.
Mal.	Mendeit.
Bien.	Toortock.
Rire.	Cowker.
Joyeux.	Wimberner.
Queue.	Neent.
Nerfs.	Peet.
Mort.	Kipiuc.
Enseveli.	Yahluc.
Feu.	Carle.
Cuit	Tokenor.
Chaud.	Carloc.
Assez.	Carle nent.
Chien sauvage.	Yaccan toort.
Un revenant.	Noit.
Un homme.	Yungur.
Une femme.	Yock.
Jeune et beau.	Yock prindy.
Vieillard.	Narnaccarack.
Homme mûr.	Narnacpool.
Jeune homme.	Narnactowaller.
Adolescent.	Narnac poort.
Enfant, garçon.	Coolon.
Fille.	Wainernung.
Enfant à la mamelle.	Peep anger.
Homme marié.	Yock a duck.
Célibataire.	Manjahly.
Médecin.	Mulgaradock.
Noirs.	Mohurn.
Blancs.	Torndiller.
Père.	Cuinkur.
Mère.	Eecher.
Clair de lune.	Meuccong.
Pleine lune.	Coppern.
Un.	Kain.
Deux.	Cojine.
Trois.	Taan.
Quatre.	Orre.
Cinq.	Poole.
Peu.	Kain kain.
Beaucoup.	Poole ou orpern.

Les naturels de la terre du roi George désignent par des noms particuliers, soit les saisons, en partant de juin, qui est pour eux le commencement de l'hiver;

soit les vents, par sud, sud-ouest, nord, est, et nord-est; soit les tribus, les classes et les noms d'individus.

Du reste leur langue diffère entièrement de celle des naturels de la côte orientale, et même de l'idiôme des tribus voisines. En général, ils parlent vite, et souvent rompent la conversation par un chant dans lequel ils relatent telles circonstances du moment qui les intéressent. Ils ont aussi des chansons, pour ainsi dire, improvisées. Les femmes chantent plus souvent entre elles et leurs chansons ne sont pas toujours décentes; les hommes sont de même enclins aux paroles graveleuses et satiriques. Dans leurs campemens, dit M. Nind, ils faisaient toujours beaucoup de bruit, mais ce bruit cessait à l'approche d'un étranger, jusqu'à ce que l'on sût qui il était. A sa venue on paraissait joyeux, on le cajolait, on le flattait; on lui faisait d'abord quelques larcins et puis des vols plus grands. Toutefois beaucoup d'articles étaient restitués, s'ils lui avaient été dérobés par des individus étrangers à la tribu au sein de laquelle il se trouvait.

ALBERT-MONTÉMONT.

DESCRIPTION DE LA PROVINCE CHINOISE DE SSE-TCHOUEN, *traduite et résumée du* TAY-TSING Y-TONG-TCHY, *ou Géographie officielle de la dynastie impériale actuellement régnante, par* LOUIS LAMIOT, *missionnaire lazariste.*

(SUITE.)

TCHÉOU, *ou villes et districts du 2e ordre.*

Mei-tcheou.

La ville de *Mei-tcheou* est à 5,900 *ly* de Pékin, et à 190 sud un peu ouest de *Tchen-ton*.... Son district a 160 *ly* de l'est à l'ouest, et 180 *ly* du nord au midi; il renferme trois villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : L'esprit élevé; ils se rapprochent des mœurs antiques; les lettrés font grand cas des livres canoniques; le peuple respecte les lettrés; ils s'aident mutuellement dans la culture des terres.

La ville de *Mei-tcheou* a 10 *ly* et plus de circuit.

Population : Originairement 3,290 *ting*; accrue de 1,415 *ting*... Il y a à présent 11,862 familles... Terres cultivées 10,343 *tsing*.... Perçu en argent 22,455 taëls.

Montagnes : Peu, et non bien hautes; sources, grottes, et autres détails ordinaires; rien de bien remarquable.

Rivières : de même.

Antiquités, débris de villes, etc. : détails ordinaires; quelques monumens en vers, indiqués seulement; une bibliothèque qui contenait dix mille volumes, et dont il paraît qu'il ne reste plus rien.

Douanes, postes militaires : Quatre seulement; rien de remarquable.

Ponts : de même.

Digues, canaux pour arroser : En bon nombre, et il y en a de très-considérables... Sépultures, peu; rien de remarquable.

Pagodes : de même.

Mandarins célèbres : Quelques-uns s'illustrent en soumettant les révoltés ou les naturels; d'autres se distinguent par la sagesse de leur administration; il y en a peu.

Natifs célèbres : Un assez bon nombre, surtout sous les *Sung*, s'illustrent dans les lettres et l'administration, composent des livres; quelques généraux distingués, des braves, sont victimes de leur dévoûment. Sous les *Ming*, un seul s'illustre dans les armées et l'administration, et parvient au faîte des honneurs. Aucun sous la dynastie actuelle.

Femmes célèbres : Sous les *Han*, une qui rassemble une armée, se met à la tête, y est tuée; elle avait toujours gardé sa virginité. Sous les *Sung*, une lettrée distinguée. Une aussi sous les *Yuen;* le reste, à l'ordinaire; il y en a peu.

Immortels : Fables ordinaires.

Productions : Or, sel, salpêtre, thé, toile d'un chanvre particulier, bambous d'une espèce particulière.

Kung-tcheou.

La ville de *Kung-tcheou* est à 5,890 *ly* de Pékin, et à 180 *ly* sud-ouest de *Tchen-ton*... Son district a 220 *ly* de l'est à l'ouest, et 35 *ly* du nord au midi; il renferme deux villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : C'est un mélange de *Y* et de *Leao;*

il y a beaucoup de riches et d'hommes d'esprit aimant la littérature et les sciences; ils sont tout occupés à cultiver la terre et le mûrier, et négligent le commerce.

La ville de *Kung-tcheou* a 7 *ly* et plus de circuit; elle fut bâtie d'abord en terre sous les *Ming*, et ensuite en briques.

Population : Originairement 6,301 *ting;* accrue de 94,825 *ting*... Terres cultivées : 14,621 *tsing*... Perçu en argent 28,661 taëls.

Montagnes : Peu; mines de fer, de cuivre et de sel.

Rivières : Détails ordinaires; un puits de feu, large de 5 pieds, et profond de 20 à 30 pieds; la flamme s'élève jusqu'au ciel, éclaire à 20 ou 30 *ly* à la ronde; parfois le feu sort avec le bruit du tonnerre; ce puits a aussi de l'eau, qui rend beaucoup de sel... Beaucoup de puits à sel...

Antiquités, débris de villes, etc. : Sont indiqués quelques monumens antiques; le reste à l'ordinaire.

Douanes, postes militaires : Rien d'intéressant. Ponts : de même... Quelques digues, canaux pour arroser.....

Sépultures, pagodes : Peu, rien de remarquable...

Mandarins célèbres : Peu, mais en tout genre... se concilient l'affection des *Y*, soumettent les rebelles, soulagent la misère publique; d'autres, victimes de leur dévoûment, sont récompensés à la manière ordinaire. Sous la dynastie actuelle, deux se sont illustrés en faisant construire un grand nombre de canaux qui servent à arroser les terres...

Natifs célèbres : Commencent seulement aux *Sung*. (On a pu remarquer que le *Sse-tchouen* s'est particulièrement distingué sous les *Sung;* il ne faisait que s'élever; les troubles horribles des *Ming* ont presque détruit et renouvelé toute sa population). Sous les *Sung*,

un assez bon nombre s'illustrent en tout genre; je remarque beaucoup d'exaltation et de dévoûment. Sous les *Ming*, mêmes traits, mais très peu. Sous la dynastie actuelle, un seul cité comme lettré de grande réputation.

Femmes célèbres : Peu, et à l'ordinaire.

Productions : Fer, soie, toile de *ko*, thé, plantes médicinales, bambou tacheté.

Lou-tcheou.

La ville de *Lou-tcheou* est à 6,410 *ly* de Pékin, et à 750 *ly* de *Tchen-ton*.... son district a 110 *ly* de l'est à l'ouest, et 160 du nord au midi; au sud-est, il confine avec *Koue-tcheou;* il renferme trois villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Simplicité, droiture, politesse, condescendance. Peu de terres; on y cultive le chanvre et le mûrier; on brûle pour semer. Les *Leao* et les *Y* habitent les creux des montagnes; ils sont encore barbares, aiment les lieux de débauche. En été et automne, beaucoup de vapeurs chaudes, ignées; en hiver, peu de froid.

La ville de *Lou-tcheou* a 6 *ly* et plus de circuit.

Population : Originairement 5,417 *ting;* accrue de 44,456 *ting;* de plus, neuf familles, composées de 4,866 *ting*... Terres cultivées : 15,133 *tsing*. Perçu en argent, 24,150 taels... Terres des neuf familles des *Y:* 2,663 *tsing;* perçu en argent, 5,829 taels.

Montagnes : Peu; cerfs blancs, nappes d'eau jaillissant à 1,000 pieds; sources, grottes; détails ordinaires.

Rivières : Peu; détails ordinaires.

Antiquités, débris des villes détruites à l'occasion des guerres entre les Chinois et les *Man*, les *Fan*, les *Y*, etc. : sont indiqués quelques monumens antiques, etc.

Douanes, postes militaires, etc. : Peu; plusieurs destinés à garder les *Y* et les *Man*.

Ponts : Peu; un qui est d'une roche seule.

Sépultures : Une du temps des *Tcheou*, et qui subsiste encore; rien autre de remarquable.... Pagodes : peu, dédiées à des hommes extraordinaires, etc.

Mandarins célèbres : Commencent aux *Sung* seulement; soumettent les *Y*, font cultiver les terres. Un s'étrangle pour ne pas se soumettre à la dynastie des *Yuen;* un autre meurt en voyant les brigands entrer dans son tribunal; il est honoré par *Kien-Lung*. Sous la dynastie actuelle, un à qui le peuple a élevé des autels pour en avoir été protégé contre les brigands; un élevé en grade après sa mort pour avoir succombé dans les troubles.

Natifs célèbres : Commencent aussi aux *Sung*. Un seul, c'est un lettré, parvenu au ministère.... Ensuite, sous les *Ming*, plusieurs guerroient contre les brigands; les uns tuent, les autres sont tués, même avec leur famille, etc. Rien de bien illustre.

Femmes célèbres : A l'ordinaire, mais peu...

Productions : Or, *ko*, sel, toile de chanvre; thé, dont deux espèces, une d'un goût excellent, l'autre ayant des vertus médicinales; plantes médicinales, gingembre, *nan-mou* ou cèdres, *ly-tchy*, pierre à teindre.

Tse-tcheou.

La ville de *Tse-tcheou* est à 6,050 *ly* de Pékin, et à 340 *ly* sud-est de *Tchen-ton*... Son district a 430 *ly* de l'est à l'ouest, et 500 *ly* du nord au midi; il renferme quatre villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Naturellement simples, sincères, appliqués à l'agriculture et au commerce.

La ville de *Tse-tcheou* a quatre *ly* et plus de circuit; elle a neuf portes; elle est entourée d'un fossé.

Population : Originairement 12,312 *ting;* accrue de 118,963 *ting*... Terres de toutes espèces, 30,526 *tsing*... Perçu en argent, 34,555 taëls.

Montagnes : Des eaux en abondance, sources, étangs, parfois même au sommet. Fontaines volantes; sont désignés un certain nombre de monumens, etc.

Rivières : Eau qui guérit beaucoup de maladies... Beaucoup de terres arrosées, et de puits qui fournissent du sel.

Antiquités, villes détruites : Sont ici désignées beaucoup de fortifications ou murailles très-étendues.

Douanes... Ponts : Peu; rien de remarquable...Canaux pour arroser : En bon nombre et très-considérables.

Sépultures : Peu, rien d'intéressant.

Pagodes : Peu, à l'ordinaire.

Mandarins célèbres : Peu; soumettent les naturels, font cultiver, arroser les terres, exploitent les mines de sel; un qui, sous les *Ming*, préfère mourir plutôt que de se rendre.

Natifs célèbres : En assez grand nombre. Déjà, sous les *Han*, un lettré qui parvient aux premières dignités; un autre s'illustre par ses connaissances et son zèle pour les communiquer à un bon nombre de disciples. Par la suite, j'en trouve qui se distinguent dans les armées, l'administration, la littérature; qui composent des livres. Ils ne sont nombreux que sous les *Sung;* c'est ce que j'ai aussi observé sur le district précédent... Un est honoré par *Kien-lung*, parce que, voulant rester fidèle aux *Ming*, il s'est empoisonné à l'arrivée des Tatars. Un autre, pris par l'ennemi, s'étant noyé, est également récompensé par *Kien-lung*... Sous la dynastie actuelle, un

parvint au ministère sous le règne de *Choun-tchy;* il avait eu grande part à la rédaction des lois... Un autre, célèbre lettré, qui a composé des livres; il s'est aussi illustré par ses travaux sur les fleuves; le peuple lui a élevé des autels. Un cité ici honorablement pour être mort en combattant; il était mandarin.

Femmes célèbres : Commencent aux *Ming* seulement; à l'ordinaire, il y en a peu.

Productions : Or, fer, sel, soies, *ko*, chanvre, matières médicinales, oranges.

Mien-tcheou.

La ville de *Mien-tcheou* est à..... *ly* de Pékin. (Il manque une feuille; ainsi j'ignore sa distance de Pékin; mais cela peut se suppléer en combinant les districts voisins).

Le district de *Mien-tcheou* renferme quatre villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Ni élégans ni grossiers; braves, non cruels, barbares; doux sans faiblesse; le pays fertile et riche.

La ville de *Mien-tcheou* a quatre *ly* et plus de circuit.

Population : 14,892 *ting;* accrue de 233,203 *ting*... 61,877 familles... Terres cultivées : 28,921 *tsing*... Perçu en argent, 35,167 taëls.

Montagnes : Une qui abonde en singes; ailleurs dix *ly* de plaine (J'ai fait plus de cinq cents lieues par terre sans *voir* une si grande plaine). Une grotte ou caverne qui peut contenir mille hommes; une autre, dix mille (difficile à croire). C'est tout ce que je trouve de remarquable dans ces montagnes.

Rivières : Une dont l'eau est blanche; une source qui a

beaucoup de vertus médicinales; une qui est odoriférante; vingt et quelques puits qui fournissent du sel.

Antiquités, débris de villes...

Douanes, postes militaires : Détails ordinaires; destinés à contenir les *Fou*, et à garder les défilés importans....

Ponts : Peu, et rien de remarquable... Digues, ouvrages pour contenir, diriger les eaux, arroser, etc. : en très grand nombre.

Sépultures : Quelques-unes du temps des *Han*; d'ailleurs aucun détail intéressant.

Pagodes : Peu, rien d'intéressant.

Mandarins célèbres : Plusieurs ont été victimes de leur dévoûment, et ont des autels; un qui, avant de porter aucun jugement, brûlait de l'encens au ciel, et l'invoquait; d'autres se sont illustrés par leur bienfaisance et la sagesse de leur administration, etc. etc.

Natifs célèbres : En assez bon nombre, surtout sous les *Sung*. Sous les *Han*, plusieurs lettrés qui ont montré des talens extraordinaires... Par la suite, quelques lettrés et mandarins distingués... Sous les *Sung*, un assez bon nombre en tout genre, surtout dans les lettres; ils ont vigoureusement défendu leur pays contre l'invasion des *Yuen*, dynastie de tatars mongoux. Je trouve plusieurs grands hommes. Sous les *Yuen* et les *Ming*, je retrouve les mêmes traits, mais en moindre nombre.

Femmes célèbres : Commencent aux *Sung*; quelques traits de grand courage et d'exaltation; le reste à l'ordinaire.

Productions : Or, argent, fer, sel, vernis, soies, médecines, oranges.

Mao-tcheou.

La ville de *Mao-tcheou* est à 4,900 *ly* de Pékin, et à 410 *ly* nord de *Tchen-ton.* Son district a 180 *ly* de l'est à l'ouest, et 430 *ly* du nord au midi... Il renferme deux villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : Les montagnes sont habitées par diverses races de *Y* et autres. L'air de la terre très-froid; la glace, en été même, ne s'y fond pas totalement. Ils aiment beaucoup la sagittation, l'équitation; la bravoure, l'intrépidité, sont ce qui est le plus en honneur parmi eux; ils sont endurcis à la faim et au froid. Point de littérature. Jamais il n'y a eu d'impôts aux douanes. Ils se bâtissent des maisons en pierres qui ont vingt, trente et même plus de cent pieds de haut. Ils se font aussi des habitations avec des planches ou de la terre.

Mao-tcheou renferme deux villes : l'une intérieure a 3 *ly* et plus de circuit, l'autre extérieure a 8 *ly* et plus.

Population : Originairement 471 familles; accrue de 13,151. Terres cultivées, 6,527 *man.* Perçu en argent, 956 taëls.

Montagnes : Une couverte de neige toute l'année, confine avec le Thibet. Une où on nourrit des jumens qui fournissent beaucoup d'excellens chevaux. Une toute boisée qui abonde en eaux.

Rivières : Une chaude en hiver et froide en été. Terres arrosées, etc.

Antiquités, villes détruites, etc. : En bon nombre; on y a aussi construit des murailles très-étendues pour contenir les *Fan* ou Tibetains; il paraît que tout est en ruine...

Douanes, postes militaires : Une forteresse avec une muraille de 200 *ly.*

Pagodes: Trois seulement ; rien de remarquable...

Mandarins célèbres : Ils sont cités honorablement pour avoir soumis ou contenu les *Y*, les *Fou*, etc... Quelques-uns s'en sont fait aimer ; il y en a peu.

Natifs célèbres : Aucun avant la dynastie actuelle. Depuis, un seul ; il a demandé à mourir pour son père malade, qui n'est pas mort de cette maladie, et voilà tout...

Femmes célèbres : La première sous les *Ming* ; une seule. Quelques-unes sous la dynastie actuelle... à l'ordinaire.

Productions : Or, cinabre, musc, toile de chanvre, médecines.

Ta-tcheou.

La ville de *Ta-tcheou* est à 1,580 *ly* de Pékin (il y a ici une erreur), et a 1,200 *ly* est de *Tchen-ton*... Son district a 270 *ly* de l'est à l'ouest et 740 *ly* du nord au midi... Au nord, il confine avec le *Chen-sy* (avec ces données on peut savoir sa distance de Pekin). Il renferme trois villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractères : Sales, dégoûtans, barbares, menteurs ; ils ne cultivent pas, vendent leurs productions, ou les échangent.

La ville de *Ta-tcheou* a 3 *ly* et plus de circuit.

Population : 38,098 familles ; accrue de 53,568 familles... Terres de toute espèce, 12,804 *tsing*. Perçu en argent 15,955 taëls.

Montagnes : Une qui produit du thé, une autre des plantes médicinales ; une couverte d'arbres qui donnent une féve rouge, deux boisées... sources... grottes, de l'une desquelles jaillit une nappe d'eau qui arrose 1,000 *tsing* de terre... une autre où se trouvent beaucoup de poissons très-curieux ; et une source qui fournit du sel.

Rivières: Détails ordinaires; puits à sel.

Antiquités, débris de villes, etc...

Douanes, postes militaires: Rien de remarquable...

Ponts: Trois désignés, un qui a 100 pieds de longueur.

Sépultures: Sont indiqués quelques monumens de la moyenne antiquité... Pagodes: très peu, rien de remarquable...

Mandarins célèbres: Quelques-uns sont loués pour avoir soumis ou contenu les naturels, d'autres se sont concilié l'affection de tous; il y en a peu.

Natifs célèbres: Commencent aux *Sung*; quelques-uns se distinguent dans l'administration, mais plusieurs dans les troubles, par leur courage et leur dévoûment. Sous les *Ming* aucun. Sous la dynastie actuelle, deux mandarins distingués...

Femmes célèbres: Une qui sous les *Sung* a préféré la mort plutôt que de se rendre aux rebelles; elle a été placée dans une même pagode avec une autre qui sous les *Yuen* s'est illustrée par son courage et sa piété filiale. Ensuite, sous la dynastie actuelle, peu, mais à l'ordinaire.

Productions: Or, soie, sel, vernis, cire d'abeilles, odeurs, matières médicinales.

Tchong-tcheou.

La ville de *Tchong-tcheou* est à 9500 *ly* de Pékin, et à 1,500 *ly* est de *Tchen-ton*... Son district a 260 *ly* de l'est à l'ouest, et 180 *ly* du nord au midi. Il renferme 3 villes et districts du troisième ordre...

Mœurs, caractère: Ardens, exaltés.

La ville de *Tchong-tcheou* a 5 *ly* et plus de circuit...

Population: Originairement 34.988 familles; accrue

de 58,726 familles... Terres cultivées, 15,825 *tsing*... Perçu en argent, 16,146 taëls.

Montagnes : Plantes, pierres singulières; plusieurs très hautes, d'autres boisées ; une qui abonde en cerfs Fontaine volante qui jaillit avec le bruit du tonnerre; autre fontaine volante, la plus extraordinaire de l'univers, s'élève à une très grande hauteur, et retombe en rosée... Une qui toute la nuit éclate de lumière... Une qui abonde en *Ly-tchy* et gingembre... Excellens poissons... Beaucoup d'autres merveilles.

Rivières: Nappe d'eau qui jaillit à 500 pieds de haut; détails ordinaires.

Antiquités, etc. : Cascade qui tombe de la hauteur de 2,000 pieds ; le reste à l'ordinaire.

Douanes... Ponts... Pagodes : Rien de remarquable.

Mandarins célèbres: Peu. Ils se distinguent par leur sagesse et leur bienfaisance ; un victime de son dévoûment; un qui abolit les lieux de débauches, etc...

Natifs célèbres: Peu, et la plupart s'illustrent par leur dévoûment; quelques-uns en sont victimes.

Femmes célèbres: Commencent aux *Ming*, seulement deux, une s'étrangle, l'autre se noie. Sous la dynastie actuelle, peu, et à l'ordinaire.

Productions : Or, sel, soieries, médecines, oranges, cire d'abeilles, papier...

Sy-yang-tcheou.

La ville de *Sy-yang* est à 7450 *ly* de Pekin, et à 1740 *ly* de *Tchen-ton*. Son district a 380 *ly* de l'est à l'ouest, et 560 *ly* du nord au midi. Au sud et sud-est, il confine avec le *Hou-nan*, à l'ouest avec *Koue-tcheou*, au nord

avec le *Hou-pé*... Renferme trois villes et districts du troisième ordre.

Mœurs, caractère : C'est un mélange de *Man* et de *Leao*, effrenés, cruels, livrés à la débauche... Les pluies y sont fréquentes; rarement on y souffre de la sécheresse : Peu de soieries, beaucoup de toiles.

La ville de *Sy-yang* a 3 *ly* et plus de circuit...

Population : Originairement 19,397 familles; accrue de 29,654 familles... Terres cultivées, 4,838 *tsing*. Perçu en argent, 5,119 taëls.

Montagnes : Une qui réfléchissant les rayons du soleil paraît en feu; une haute de 15 *ly*, une autre de 10,000 pieds... Plusieurs habitées par les Chinois ou les naturels. D'autres boisées, fertiles; une couverte de neige toute l'année; ailleurs des loups qui dévorent tous les animaux. Une haute de 115 *ly* et qui a 450 *ly* de circuit... Une qui a des eaux à son sommet et arrose 100 *tsing* de terre qui sont dans son circuit... Une autre abonde en abeilles qui par leur produit sont d'un grand profit pour les habitans... Une d'où s'élèvent des vapeurs qui forment un nuage, où on croit voir la lune et des étoiles... Dix-huit grottes qui sous les *Han* étaient habitées par des Chinois.

Rivières : Détails ordinaires;... Sources, puits qui fournissent du sel.

Antiquités, débris de villes etc. : Détails ordinaires; ici et précédemment, il est souvent parlé des combats que les Chinois ont eu à soutenir contre les *Man*, les *Leao*, etc. etc...

Douanes, postes militaires : Rien de remarquable.

Ponts, sépultures : De même; une seule pagode désignée.

Mandarins célèbres : Très peu, cités honorablement

pour avoir soumis ou contenu les naturels. Sous les *Ming*, un seul; il a des autels pour avoir enseigné l'agriculture et civilisé le peuple.

Femmes célèbres: Commencent seulement à la dynastie actuelle; quelques-unes sont honorées par *Kien-lung* pour avoir gardé la viduité, ou s'être distinguées par leur piété filiale.

Productions : Or, cinabre, mercure, toile, cire d'abeilles, corne de rhinocéros.

TING, *ou petits districts.*

Sin-yung-ting.

On appelle *Ting* un petit district séparé, relevant immédiatement du gouverneur général de la province. Parfois il est assez étendu mais peu peuplé, ou peut-être facilement administré par un seul mandarin civil.

Sin-yung-ting est à 8780 *ly* de Pékin, et à 990 *ly* sud-est de *Tchen-ton.* Son district a 250 *ly* de l'est a l'ouest, et 300 *ly* du nord au midi. A l'est, il confine avec le *Kouéitcheou*, au midi avec le *Yun-nan.*

Mœurs, caractère : ils ont quelque chose de vil et de sauvage; ils ne font pas le commerce, ils ne s'occupent que des moissons et du mûrier.

Sin-yung-ting a deux villes, dont l'une a 2 *ly* et l'autre 3 *ly* de circuit.

Population : Originiarement 6,640 familles; accrue de 10,866 familles... Terres cultivées, 3620 *tsing.* Perçu en argent 7,894 taëls.

Montagnes : Une boisée; une couverte en hiver de neige qui se fond au printemps; une toute boisée....Une

fontaine volante; quelques autres détails ordinaires et de peu d'importance.

Rivières : Peu, à l'ordinaire; rien de remarquable.

Antiquités : Rien de remarquable. Douanes... Ponts... de même. Pagodes, deux seulement; de même.

Mandarins célèbres : Commencent à la dynastie actuelle; trois tués dans les troubles ou le combat; rien de plus...

Natifs célèbres : Sous les *Ming*, quelques-uns se distinguent contre les naturels ou les brigands, sont victimes de leur dévoûment, et récompensés ici par une mention honorable; un de même, sous la dynastie actuelle, et voilà tout.

Femmes célèbres : Sous les *Ming*, deux se distinguent par l'éducation qu'elles ont donnée à leurs enfans.... Sous la dynastie actuelle, deux ont gardé la viduité, et sont honorées par *Kien-lung*.

Productions : Diverses espèces de bambous et de plantes médicinales.

Sung-fou-ting.

Sung-fou-ting est à 300 *ly* ouest un peu nord de *Tchen-ton*... Son district a 277 *ly* de l'est à l'ouest, et 220 *ly* du nord au midi.

Mœurs, caractère : Du bois sculpté fait foi dans les contrats; ils devinent en ouvrant le ventre des moutons; il y a beaucoup de *Fou*, peu de Chinois.

La ville de *Sung-fou-ting* a 9 *ly* et plus de circuit.

Population : 3,009 familles ; 2,024 *ting*... Perçu en grains 200 *tan*, en argent 125 taëls; de plus, 28 *tsing* de terre, qui paient 31 taëls.

Montagnes : Une caverne dont on ne peut sonder le

fond; il en sort beaucoup de vents terribles et très funestes, un air si froid qu'il donne la mort, ou que celui qui en est saisi respire difficilement pendant plusieurs jours... Une montagne couverte de neige toute l'année; le salpêtre y brille comme l'argent; une abonde en safran... Une pierre qui brille comme le miroir. Ces montagnes se lient avec celles du Tibet.

Rivières : Une, chaude en hiver, et froide en été; plusieurs de ces rivières viennent du Tibet.

Antiquités : Villes détruites en bon nombre; rien de remarquable.

Douanes, etc. : Une forêt de pins... Ponts, peu... Pagodes, deux; rien de remarquable.

Mandarins célèbres : Commencent aux *Ming;* le premier a pratiqué des canaux; quelques autres ont soumis ou contenu les *Fou;* un leur a opposé une muraille qui a quelques centaines de *ly* d'étendue.

Natifs célèbres : Deux seulement; et sous la dynastie actuelle, un a suggéré des plans admirables contre les *Fou;* un autre a été tué par eux; et voilà tout.

Femmes célèbres : Commencent aux *Ming*..... A l'ordinaire.

Productions : Cire et autres choses, peu, que je ne connais pas... Grain qui ressemble au blé.

Chi-tchou-ting.

Chi-tchou-ting est à 5000 *ly* de Pékin, et à 1,200 *ly* est de *Tchen-ton*.... Son district a 220 *ly* de l'est à l'ouest, et 240 *ly* du nord au midi. A l'est, il confine avec le *Hou-pé*.

Population: 10,634 familles; accrue de 15,550 familles. Terres cultivées 11 *tsing;* Perçu en argent 9 taëls.....

Terres à foin, ou rapportant seulement en automne certains grains ; Perçu en argent 538 taëls.

Montagnes, rivières : Rien de remarquable.

Douanes : Peu, et de même.

Point de mandarins célèbres.

Sous les *Ming*, un seul natif célèbre ; il fut la terreur des brigands ; et voilà le seul célèbre du pays.

Femmes célèbres : Deux seulement, et sous la dynastie actuelle ; une s'étrangle pour ne pas se remarier ; l'autre garde la viduité toute sa vie.

Productions : Plomb, et une plante médicinale amère, appelée *hoang-lien*.

Tsa-kou-ting.

Tsa-kou-ting est à 6,080 *ly* de Pékin, et à 380 *ly* de *Tchen-ton*..... Son district a 260 *ly* de l'est à l'ouest, et 170 *ly* du nord au midi.

Mœurs, caractère : Naturellement sauvages, barbares ; pâtres de leur origine ; mais beaucoup sont droits et simples ; ils font leur principale occupation de la chasse.

La ville de *Tsa-kou-ting* a 3 *ly* et plus de circuit.

Population : 5,374 familles, 14,337 *ting*. Perçu en grains divers 650 *tan*.

Montagnes, rivières : Rien de remarquable.

Antiquités, etc... Douanes : Rien de remarquable.

Mandarins célèbres : De même ; trois seulement sous les *Tang*.

Productions : Musc, une espèce de poisson particulière.

Nga-eul-kou-ting.

Nga-eul-kou-ting est à 5,700 *ly* de Pékin, et à 1,210 *ly* de *Tchen-ton.* Son district a 260 *ly* de l'est à l'ouest, et 300 *ly* du nord au midi.

(Ce district a été conquis par *Kien-lung.* Ses victoires, peintes par les missionnaires, ornent le palais impérial; le dessin en a été envoyé en France, et on en a tiré des gravures..... Les usages de ce peuple sont ici très détaillés, mais à la manière chinoise, c'est-à-dire beaucoup de choses insignifiantes. Pour ennuyer moins, je me borne aux principaux traits). Ce pays s'appelle communément *Ta-kin-tchouen* (et c'est ainsi qu'il est désigné dans les gravures ci-dessus)..... Ils sèment du sarrazin et un grain qui ressemble au blé..... nourrissent beaucoup de bestiaux, moutons, etc.; ils mangent des pâtes, boivent du lait, qu'ils mêlent avec un thé sauvage; ils s'habillent de feutre ou de peau de mouton; ils croient beaucoup aux bonzes du Tibet, et ne se servent pas de médecins..... Ils sont très religieux pour leur serment; ils découpent un morceau de bois pour faire foi dans leurs contrats; ils devinent par les moutons; donnent des bœufs, des moutons, des chevaux pour arrhes. Si le jeune homme et la fille s'aiment mutuellement (les Chinois trouvent cela fort étrange) ils se prennent par la main, chantent, boivent du vin, et dansent pour se divertir. De leur naturel, ils recherchent le profit, le gain, aiment à se battre, méprisent la vie, et ne regrettent pas de mourir... Ils portent très facilement de très lourds fardeaux; les hommes et les femmes ont des pendans-d'oreilles; à douze ans, ils portent un coutelas, sont très habiles à manier la hallebarde et à tirer de l'arc...

Les montagnes très hautes, couvertes d'épais nuages ; grand vent, l'air malsain, beaucoup de froid, peu de chaleur; le temps ne s'éclaircit qu'à la huitième on neuvième lune; l'hiver, il se forme comme des montagnes de neige.....

Population : 4,060 personnes. Terres, 69,168 *man*. Il n'y a point encore d'impôt. C'est à la quarante-et-unième année de son règne que *Kien-lung* en fit la conquête; elle lui a beaucoup coûté. Jusqu'alors le pays avait été indépendant.

Mei-no-ting.

C'est ce qu'on appelle *Siao-kin-tchouen* (ainsi désigné dans les gravures imprimées en France); c'est proprement une partie du district précédent, et conquis en même temps.

Ces deux districts ont des montagnes, des rivières, des ponts désignés ici, mais rien de remarquable.

La population de *Mei-no-ting* ou *Siao-kin-tchouen* est de 4,693 bouches ou personnes.... Terres, 48,492 *man* (le *man* est la centième partie d'un *tsing*). *Kien-lung* y a fait bâtir une pagode, de même que dans le district précédent.

Productions : Bœufs et poules d'une espèce particulière; un thé amer, et une plante que je ne connais pas.

FIN DE LA PROVINCE DE SSE-THOUEN.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Voyage au Setledge *dans l'Hymalaya en* 1830.

D'après une communication de M. Cordier à l'académie des Sciences, M. Jacquemont, voyageur français, dont la mission se rattachait spécialement à l'histoire naturelle, est, le 12 avril 1830, entré dans l'Hymalaya, en se dirigeant par Saharumpore, ville située au nord de Delhi; le 2 mai, il atteignit les sources de la Jumnah, un des principaux affluens du Gange. Il franchit ensuite la grande chaîne de l'Hymalaya indien pour arriver dans cette haute et grande vallée qu'arrose le Setledge supérieur, vallée parallèle à la direction des montagnes, et qui appartient au bassin de l'Indus, dont le Setledge est un affluent. La chaîne qui borde cette vallée du côté du nord, et qu'on pourrait nommer l'Hymalaya tubétain, est plus élevée que l'Hymalaya indien. Il a pénétré jusqu'à six journées au-delà du 32° de latitude nord dans cette vaste chaîne tubétaine, en remontant le cours du Spiti, affluent du Setledge; il s'est aussi avancé vers la frontière orientale du haut Kanaor, et l'eût franchie pour visiter le lac Mansacovar, si les postes chinois ne lui avaient barré le passage. La hauteur moyenne des villages de Kanaor est, le long du Setledge, de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dans le bassin du Spiti, de 4,000 mètres; sur quelques points de ce bas-

sin, les cultures et les villages s'élèvent à près de 5,000 mètres, hauteur équivalente à celle du Montblanc dans les Alpes, et prospèrent ainsi sous une pression qui n'est que les 4/7 de celle à laquelle nous sommes soumis dans nos plaines. L'air est ici d'une grande sécheresse habituelle.

M. Jaquemont a repassé l'Hymalaya indien par le Bouronne-Ghanti, qui est un des cols les plus bas de la chaîne, et qui cependant a plus de 5,000 mètres au-dessus de l'Océan. Il est de là revenu à Delhi, pour se préparer à entrer dans cette partie du Caboul qui, sous le nom de Pendjad ou Pundjab, comprend tout le bassin de l'Indus et forme un état indépendant de la domination anglaise.

Corrections importantes *pour le Voyage au Congo, par* J. B. Douville.

Monsieur le président de la Société de Géographie, veuillez faire insérer dans le prochain numéro du Bulletin de la Société la liste des corrections qu'il est important de faire à mon *Voyage au Congo*, pour l'intelligence du texte :

1° Les sources des rivières Hogiz et Rigi sont à tort marquées sur la carte par les 22° 23′ et 22° 25′ : elles devraient se trouver par les 23° 40′, et l'Agattu prend sa source par les 23° 37′.

2° Les points qui marquent le cours et le lieu présumé où se trouve la source du Couango ne correspondent point à l'indication du texte. C'est une erreur que la seule vue de la carte fait apercevoir.

3° Dans le texte du Voyage, vol. 3, page 90, ligne 4 de la remarque, lisez : 0° 20′ 10″ déterminé par des hauteurs de la lune.

4° Dans la table des observations astronomiques, lisez : La latitude des lieux désignés dans cette table a été déterminée par des observations solaires ou lunaires.

Il existe dans l'ouvrage beaucoup d'autres petites erreurs que le lecteur bienveillant pourra corriger. La promptitude avec laquelle j'ai publié et rédigé cet ouvrage (quatre mois) ne m'a point permis de mettre toute l'exactitude nécessaire à la correction des épreuves. Le desir que j'avais de donner mon travail et non celui des autres, m'a empêche de m'entourer des conseils d'hommes qui auraient pu, dans leur cabinet, en faire un ouvrage parfait, car ce n'auraient plus été mes travaux, et toute la perfection et la précision qui auraient régné dans l'ouvrage n'eussent point avancé les progrès des sciences.

Je m'occupe maintenant de la rédaction de la partie où je traite de mes observations scientifiques. Je la livrerai aussi au public, telle que je l'ai faite, et non telle que pourraient la rendre les savans qui blanchissent au milieu des livres et de tous les moyens de perfectionner. C'est mon travail que je tiens à donner, et toutes les erreurs dans lesquelles je serai tombé montreront jusqu'à quel point on peut avoir confiance aux résultats que je présente ; et, j'ose l'espérer, elles me mériteront la bienveillance du public.

Agréez, etc.

Signé Douville.

Nouveau canal *dans la Louisiane.*

Extrait d'une lettre de M. Latour-Allard *a M.* Warden.

Nouvelle-Orléans, 23 mars 1832.

« Une compagnie nouvellement constituée fait creuser

un canal pour joindre le faubourg Sainte-Marie au lac Pontchartrain. Ce canal, qui passe derrière notre habitation, et qui lui donne une valeur considérable, a soixante pieds de large, et pourra porter des navires d'un fort tonnage, qui seront sûrs d'y trouver toujours de 7 à 8 pieds d'eau en marée basse. Les travaux sont conduits par M. Lafeeld, ingénieur, élève de l'école de Westpoint, et les fouilles exécutées par huit cents Irlandais. »

LONGITUDE *de plusieurs villes des États-Unis.*

D'après les longitudes fixées par les observations faites lors de l'éclipse de soleil du 12 février 1831, par les plus savans astronomes des États-Unis, la longitude de Washington correspondait exactement avec celle qui résulte d'une observation de la même éclipse par Haster. Celle de Monomy-Point, au cap Cod, ne différait que d'un demi-mille avec celle qui est établie par Robert T. Paine. La longitude de New-York a été ainsi calculée être de 74° 0′ 45″ au lieu de 74° 1′ comme elle est marquée sur les cartes.

On a reconnu de même à Galveston, au moyen d'un excellent chronomètre, que la ligne de côte qui se dirige vers le Sud, à partir de la rivière Sabine, était placée à 70 milles trop à l'ouest.

CARTE DES ÎLES FOERÖER (*extrait d'une lettre de M. le professeur* RAFN, *à Copenhague*).

J'ai l'honneur d'offrir à la Société de Géographie une

carte des îles Fœröer, que j'ai publiée. Elle est destinée à être jointe à l'édition *Foereginga Saga*, ou histoire des habitans des Fœröer, qui a paru il y a quelque temps.

Dans la préface de cet ouvrage, que je prendrai la liberté d'envoyer à la Société, je m'exprime de la manière suivante sur cette carte :

« Afin de jeter plus de jour sur le récit des évènemens arrivés dans les Fœröer, j'ai pensé qu'il était utile que le livre fût accompagné d'une carte de ces îles qui donnerait les noms des lieux cités dans la Saga, tels qu'ils existent dans l'ancienne forme norwégienne. En conséquence, je résolus de faire graver une carte d'après cette idée. La carte publiée par les archives royales de la marine en 1806, d'après les mesures trigonométriques du capitaine Borne, et la carte géognostique de M. le professeur Forchhammer qui a également vu le jour, enfin une carte particulière de Suderöe, qui se trouve dans le tome 2 des Mémoires de la Société royale des sciences de Danemark (section d'histoire naturelle, 1826), ont servi de base à mon travail ; mais les noms sur ces cartes étant modifiés en diverses manières d'après le danois, je me proposai de les changer contre ceux par lesquels les habitans des Fœröer désignent encore les lieux. Je priai donc M. Schröter, pasteur émérite de Thorshavn, et M. Davidson, attaché à l'administration de ces îles, de vouloir bien me donner la liste de tous ces noms dans le dialecte des Fœröer. Je reçus de ces deux personnes ce que je leur avais demandé, et elles y avaient joint plusieurs autres noms qui ont été employés pour rendre la carte plus complète, autant que l'espace a pu permettre de les y insérer. La carte fut ensuite gravée sous la direction de notre digne lieutenant-colonel M. Abraham-

son, à l'imprimerie lithographique royale. Ce travail fut exécuté par le premier lieutenant M. J. H. Mansâ, qui y a apporté beaucoup de zèle, et j'espère qu'il obtiendra le suffrage des connaisseurs. Quand la carte fut gravée, je l'envoyai pour être corrigée aux Fœröer, où elle fut soumise en dernier ressort aux deux personnes nommées plus haut et à plusieurs habitans de cet archipel, et par là elle a naturellement gagné beaucoup en exactitude, et a été rendue plus complète. »

Je serai extrêmement satisfait si votre docte Compagnie veut bien considérer cette carte dont je lui présente plusieurs exemplaires, comme un faible essai pour concourir à perfectionner la géographie de ces îles remarquables à plusieurs égards.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Copenhague, 7 mars 1832.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 avril 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron d'Hombres (Firmas) écrit d'Alais pour remercier la Société de la médaille qu'elle a bien voulu lui décerner pour son nivellement barométrique des Cévennes.

La société médico-botanique de Londres remercie la Société de l'envoi de son Bulletin.

L'archiviste de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen demande à la Société de lui compléter, s'il est possible, la collection du Bulletin, que cette académie n'a reçu qu'à partir de la 93e livraison.

Un membre fait observer qu'il serait difficile de faire droit à cette demande, attendu que l'édition des premiers numéros se trouve épuisée.

M. le baron Estève adresse ses remercîmens à la Société, dont il vient d'être reçu membre.

MM. d'Urville et Douville, nommés, le premier, vice-président, et le second, secrétaire à la dernière assemblée générale, adressent également des remercîmens à la Société.

M. Jomard communique une lettre de M. Fontanier, déjà déposée sur le bureau à l'assemblée générale.

Le même membre communique une lettre de M. Ju-

belin, gouverneur de la Guyane. Cette lettre annonce le départ de M. le Prieur pour un voyage dans l'intérieur de la Guyane; elle a également pour but d'appeler l'attention de la Société sur le même voyage que vient d'entreprendre M. Adam de Bauve, de concert avec M. le Prieur, dans le dessein de concourir au prix offert par la Société.

M. Jubelin transmet aussi une lettre de M. de Bauve, par laquelle ce voyageur sollicite les instructions de la Société pour le guider dans son voyage, et lui adresse les documens suivans :

1° Statistique des provinces du Para;

2° Notes sur les provinces de Guyane et de Mato-Grosso;

3° Voyage dans l'intérieur de la Guyane française;

4° Carte de la province de Maragnon au Brésil, 1824.

La Commission centrale renvoie ces documens à la section de publication.

M. d'Urville, au nom du comité du Bulletin, demande que la Commission centrale mette à la disposition de ce comité une somme de 600 francs pour être employée, dans le cours de l'année 1832, à l'achat d'ouvrages et à l'abonnement d'éphémérides où l'on pourra puiser des matériaux propres à rendre le Bulletin de la Société plus intéressant, tout en enrichissant sa bibliothèque.

La Commission centrale reconnaît l'utilité de cette proposition dans l'intérêt du Bulletin, et fixe à 500 francs la somme qui sera affectée à cet objet.

La Commission passe ensuite à la proposition de M. le chevalier de Coussin, tendante à faire décerner par la Société une médaille d'or à M. le capitaine d'Urville pour son voyage autour du monde. Cette proposi-

tion, sur laquelle la Commission centrale a déjà pris une décision dans sa séance du 16 décembre dernier, est renvoyée à la prochaine séance pour être discutée de nouveau avec les amendemens proposés par divers membres.

La Commission centrale renvoie également à l'époque de l'assemblée générale du mois de mars prochain l'examen d'un sujet de prix proposé par le même membre.

M. César Moreau reproduit la proposition qu'il a faite précédemment d'augmenter le nombre des correspondans de la Société.

La Commission centrale n'étant pas en nombre, renvoie cette proposition, comme la précédente, pour être discutée à la prochaine séance.

Séance du 20 *avril* 1832.

M. Roux de Rochelle, vice-président, occupe le fauteuil en l'absence de M. le président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Carr, consul général des États-Unis à Maroc, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remercîmens, et témoigne le desir de recevoir ses instructions sur les parties de l'Afrique septentrionale qu'il se propose de visiter. M. Albert-Montémont veut bien se charger de dresser une série de questions.

M. Henri Ternaux informe la Société, dont il est membre, de son départ pour un voyage pendant lequel il se propose de visiter le Danemark, la Suède, la Norwège et la Laponie, en revenant ensuite par la Finlande et la Russie. Il offre ses services à la Société, et sollicite ses conseils et ses instructions.

M. Arthus Bertrand écrit à la Société pour lui transmettre, de la part de son correspondant, le premier cahier du *Nautical Magazine*.

M. le vice-président annonce que M. l'amiral de Rigny a reçu récemment MM. les membres du bureau de la Commission centrale. M. le ministre a accepté avec le plus grand plaisir la présidence pour l'année 1832, et a promis de seconder de tous ses moyens les utiles travaux de la Société, auxquels il porte un vif intérêt.

La Commission centrale a appris avec douleur la perte récente qu'elle vient de faire dans M. le lieutenant-colonel Béraud, l'un de ses membres les plus distingués. Il sera payé à sa mémoire un juste tribut de regrets dans la notice annuelle des travaux de la Société.

M. d'Urville présente à la Commission, de la part de M. Paravey, une analyse descriptive de la province de *Sse-Tchouen* en Chine. Cette analyse est un travail de M. l'abbé Lamiot, qui a vécu très long-temps en Chine, et qui l'a extraite de la grande Encyclopédie chinoise. M. Paravey possède dix analyses semblables, relatives chacune à une province de cette empire, et il propose à la Société de les publier dans son recueil de Mémoires. M. d'Urville propose à la Société d'insérer textuellement ce fascicule relatif à la province de *Sse-Tchouen* dans son premier Bulletin, afin de donner aux divers membres de la Société le moyen d'apprécier le mérite et l'intérêt des analyses de M. l'abbé Lamiot. Sa proposition est acceptée par la Commission, et le travail de M. Lamiot est renvoyé à la commission du Bulletin.

M. d'Avezac lit un mémoire sur le voyage de M. Mollien dans la Sénégambie.

Séance du 4 mai 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Douville fait hommage d'un exemplaire de son voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale. M. le

president, en adressant à ce voyageur les remercîmens de la Société, lui exprime de nouveau le vif intérêt qu'elle porte à cette importante publication, et il invite le comité du Bulletin à vouloir bien en rendre compte dans un des premiers numéros de ce recueil.

M. d'Avezac communique une série de questions sur l'empire de Maroc, qu'il a été chargé de rédiger de concert avec M. Albert-Montémont, pour M. Carr, consul général des États-Unis à Maroc. Il prie MM. les membres de la Commission qui auraient de nouvelles questions à proposer de vouloir bien compléter la série qu'il dépose sur le bureau. Plusieurs membres prennent successivement la parole, et proposent divers sujets de questions propres à être adressées à M. le consul des États-Unis.

Le même membre lit la suite de ses observations sur le voyage de M. Mollien dans la Sénégambie et sur le cours du Sénégal.

M. Barbié du Bocage dépose sur le bureau une notice biographique sur M. l'abbé Servois, l'un des membres fondateurs les plus distingués de la Société.

Séance du 18 *mai* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. d'Urville annonce à la Commission que M. Paravey possède maintenant la série complète des extraits de l'Encyclopédie chinoise par M. l'abbé Lamiot, formant une série de dix-sept Mémoires distincts dont chacun a pour objet l'une des provinces de la Chine. M. Paravey offre de nouveau ces extraits pour être insérés dans les Mémoires de la Société, si elle le juge convenable. En outre, M. d'Urville présente, de la part de M. Paravey, un travail de M. l'abbé Lamiot relatif à la contrée dési-

gnée par les Chinois sous le nom de *Sy Yu*, en proposant son insertion dans l'un des Bulletins de la Société.

Ce Mémoire est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle annonce à la Société que le sondage entrepris à Salins pour y découvrir un ban de sel gemme est arrivé à plus de 700 pieds sans qu'on l'ait encore rencontré. On avait trouvé, un mois auparavant, des terreins salifères ; mais les espérances que cet indice avait fait naître ne se sont pas réalisées, et l'on est ensuite retombé sur des bancs de marne et gypse. Peut-être on se trouve engagé dans une *faille*, c'est-à-dire dans une roche où le filon de mine est interrompu. S'il en était ainsi, il faudrait essayer le sondage sur un autre point.

On peut aussi conjecturer qu'en suivant la première opération l'on rencontrera le banc de sel gemme à une plus grande profondeur, si l'on admet qu'il soit placé au même niveau planisphérique que celui dont on a fait la découverte près de Lons-le-Saulnier.

Ces observations font suite au Mémoire lu à la Société le 16 décembre 1831, sur la découverte d'une mine de sel dans le département du Jura. (Voyez le n° 105 du Bulletin, page 21.)

M. d'Avezac donne lecture de la suite de son Mémoire géographique sur la Sénégambie.

M. Albert-Montémont lit la traduction qu'il a faite d'une description des naturels de la terre du roi George dans la Nouvelle-Hollande. — Renvoi au comité du Bulletin. (Voyez page 261.)

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 18 *mai* 1832.

M. le duc DE LIANCOURT.

M. le général vicomte DE RUMIGNY, aide-de-camp du roi, membre de la Chambre des Députés.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 6-20 *avril et* 4-18 *mai.*

Par M. Douville : *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale*, etc. 3 vol. in-8° avec atlas.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahiers d'octobre et de novembre.

Par M. Bailly de Merlieux : *Mémorial encyclopédique*, cahier d'avril.

Par la Société asiatique : *Cahiers de mars et avril de son journal.*

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers de mars et avril.

Par M. de Moléon : *Cahiers de janvier et février du Recueil industriel.*

Par M. de Pommeuse : *Recherches sur un moyen spécial de crédit public*, etc. Brochure in-8°.

Par M. Arthus Bertrand : *The nautical Magazine*, premier numéro.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier d'avril.

Lettre de M. Virlet à M. Letronne *sur le déluge de la Samothrace.* In-8°.

Notice biographique sur J.-P. Servois.

ANNONCES.

1° *Description de l'Égypte*, ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française; *le texte*, deuxième édition, en 26 vol. in-8°, avec planches annexées au texte. Prix, 182 fr.

2° *Carte générale de l'Égypte*, en 3 feuilles grand-aigle; prix, 40 fr.

3° *Atlas topographique de l'Égypte*, en 53 feuilles grand-aigle. Prix, 500 fr. Chez MM. Debure, libraires de la bibliothèque royale, rue Serpente.

M. *A Finley* vient de publier à Philadelphie plusieurs ouvrages géographiques nouveaux et fort importans. On cite entre autres un bel Atlas général en 62 cartes, sur papier impérial, in-4°; un Atlas classique de géographie profane et sacrée; une Carte des États-Unis, en six grandes feuilles; une Carte du Globe, en six feuilles; une Carte d'Europe, en quatre feuilles; une Carte d'Asie, en quatre feuilles; une Carte d'Afrique de même grandeur; une Carte de l'Amérique du Sud, et différentes Cartes de l'Union et des états particuliers.

Bibliographie géographique.

§ 1er. *Livres.*

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

23. *Philosophical transactions of the royal society.* — Transactions philosophiques de la société royale de Londres pour l'année 1832. Première partie. In-4°. — Londres, imprimé par Richard Taylor.

24. *Memorie della reale academia, etc.* — Mémoires de l'académie royale des sciences de Turin; tome XXXV. In-4°. Turin, de l'imprimerie royale, 1831.

25. *Tableau de la Géographie universelle*, ou Description générale de la terre, etc., par A. Cortambert. Deuxième édition. In-12. Chez Picquet. 3 fr. 50.

OCÉANIE.

26. *L'Océanie en estampes*, ou Description géographique et historique de toutes les îles du Grand-Océan, etc.; par Jules et Édouard Verreaux. In-8° oblong, avec 60 planches dont une carte. Chez Nepveu. 20 fr.; figures coloriées, 35 fr.

EUROPE.

Russie.

27. *Voyage pittoresque de la Russie*, ou vues des principaux sites, monumens, villes, etc. de l'empire de Russie, recueillies par le comte Charles de Rechberg et gravées au burin, avec un texte historique et descriptif; par M. Depping. In-folio, avec 30 planches. Chez Bance aîné. 50 fr.

Pologne.

28. *Geschichtlich-geographische entwickelung des Polnischen reiches.* — Tableau historique et géographique de la Pologne depuis 992 jusqu'en 1831; en 5 cartes; par A. de Witzleben. Berlin. Reimer.

Italie.

29. *Viaggio a Pompei e a Pesto*, etc. — Voyage à Pompéi et à Pestum, et retour à Herculanum et à Pozzuolo, par l'abbé Dom. Romanelli. 3 édition, augmentée. 2 vol. in-8° avec plans. Milan 1831. — Cette édition est augmentée de toutes les découvertes faites en 1830.

§ 2. *Atlas, Cartes géographiques, etc.*

30. *Collection de Cartes pour un atlas général.* N° 2. New-York. David. H. Burr. Le deuxième numéro contient la description des états de New-York, Massachusetts, Rhode-Island, sur une seule carte; le Mexique et l'Amérique du Centre, le haut Canada et les îles Anglaises. Cette publication doit former 20 numéros contenant chacun 5 cartes. 1 dollar par n°.

31. *Carte de l'Océan atlantique septentrional*, depuis l'équateur jusqu'au 65° de lat. nord, suivant les voyages et observations les plus récentes. G.W. Blunt. New-York. 1832.

ERRATA DU N° 108.

Page 214 lignes 16 et 17, au lieu de Willougby, lisez Willougby

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 110. — JUIN 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ABORIGÈNES DES NEILGHERRYS,

Ou description d'un peuple singulier habitant le sommet de ces montagnes du Coimbetour, au midi de la péninsule indienne.

Dans l'année 1819, un voyageur anglais, M. Hough, de Madras, révéla aux Européens les précieux avantages du climat des *Neilgherrys* ou *Montagnes bleues du Coimbetour* ou *Coimbatour*, province située dans la partie méridionale de la péninsule indienne, entre le Mysore au septentrion et le Travancore qui vers le sud aboutit au cap Comorin; depuis lors, on a publié d'assez nombreux détails sur ces montagnes, sur leurs productions natu-

relles et sur leurs habitans; mais rien, sur ces derniers, n'avait encore paru d'aussi complet, d'aussi curieux que le voyage récemment accompli par le capitaine Henri Harkness, de l'armée britannique de Madras, voyage spécialement affecté à la description des *Tudas*, race singulière que l'auteur considère comme aborigène de cette contrée. A défaut de l'ouvrage, nous reproduirons la substance de l'article qui lui est consacré dans un recueil anglais, *The monthly Review* (la Revue mensuelle) du mois de mai 1832.

Quand le navigateur venant d'Europe s'approche de Bombay, il peut aisément discerner une ligne nuageuse de montagnes bordant l'horizon septentrional, et dont toute la chaîne est connue sous le nom général de *Ghâtes* ou *Ghauts*. Les *Neilgherrys* passent pour en être le noyau. Elles sont ainsi appelées de deux mots sanskrits ou indoustanis, savoir : *Nila*, qui veut dire bleu, et *Giri*, qui signifie montagne. Ce nom leur a été donné sans doute parce qu'elles sont les plus hautes montagnes de la péninsule indoustane, et comme offrant cet aspect bleuâtre dont l'atmosphère décore les objets éloignés, ainsi que l'a dit un poète :

'Tis distance lends enchantment to the view
And robes the mountains in its azure hue. (1)

Les Neilgherrys sont, à leur base, entourées par une ceinture d'épaisses broussailles on *jungles*, et, à l'exception d'un côté, enveloppées par deux rivières qui se réunissent pour former, un peu au nord-est, le Bhavani, qui débouche dans la mer des Indes ou golfe du Bengale. Éloignées d'environ seize lieues de l'Océan indien,

(1) *Les Plaisirs de l'espérance*, par Campbell, dont j'ai donné une première traduction en vers en 1824, et une seconde édition en 1825.

elles participent des moussons des deux côtes, et en éprouvent les salutaires effets en jouissant d'une remarquable égalité de température. Leur surface générale, montagneuse, est composée de chaînes s'étendant au loin dans presque toutes les directions, chaînes communément formées de collines et de monticules faciles à cultiver. Entre ces monticules sont beaucoup de vallées délicieuses, et dans les lieux où les chaînes vont s'unir brusquement à une autre, on trouve un profond ravin ou un marais couvert d'herbes abondantes.

Les Neilgherrys sont partagées en quatre districts, et quelques-unes de ces montagnes présentent le suprême degré du pittoresque et du beau. Les collines plus basses, et les monticules qui leur sont voisins, brillent ornés de blanches maisons qui donnent encore un relief à la verdure; souvent, par-dessus ces maisons, se balancent de grands arbres dont les rameaux ombreux paraissent, à une certaine distance, de petites forêts impénétrables; et tout cela est surmonté, comme en gradins, par une succession d'autres collines couvertes de riches pâturages, et émaillées des plus belles fleurs sauvages de toutes les nuances. Les arbres, parmi lesquels se montrent le rhododendron rougeâtre et le blanc camélia, varient, dans leur ombrage hospitalier, de richesse et de feuillage; quelques-uns, couverts de mousse, ont le neigeux aspect de l'hiver. Les bords des ruisseaux qui serpentent à leurs pieds s'offrent parés d'églantiers et de jasmins, et partout alentour l'œil aperçoit la framboise agreste avec d'autres fruits savoureux qui ajoutent à l'éclat éblouissant de la scène, dont la beauté est complétée par un lac d'environ deux lieues de circuit, où mille ruisseaux apportent le cristal de leurs ondes.

Les habitans originaires de ces montagnes, ainsi que

je l'ai dit en commençant, s'appellent *Tudas* ou *Todas*, peuple ou tribu dont la taille au-dessus de la moyenne, l'apparence athlétique, les traits réguliers, le port altier et la contenance ouverte et expressive, conduisent forcément à conclure que c'est une race toute différente de leurs voisins de même couleur; si différente, en effet, qu'on se demande ce qu'elle est, d'où elle vient.

Quelque temps qu'il fasse, ils n'ont rien sur la tête; elle est constamment nue. Ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la longueur de six à sept pouces; ils les partagent sur le sommet pour en former des boucles épaisses qui, de loin, font croire à l'existence d'un ornement artificiel. Les cheveux de devant, ou qui tombent sur la face, ondoient avec une égale liberté, et sont généralement, si ce n'est dans la vieillesse, doux et d'un noir de geai. Les Tudas se distinguent de tous les autres naturels de l'Inde par un œil large, plein, animé, par un nez romain, de belles dents et des formes agréables. Quoique d'un maintien grave, ils s'abandonnent aisément à la joie. Ils portent aux oreilles des anneaux d'or, aux doigts des anneaux d'argent, et occasionnellement une chaîne du même métal autour du cou. Ils ont aussi quelque ressemblance avec les Romains dans leur habillement, qui consiste en une courte tunique plissée au milieu du corps, retenue par une ceinture, et en un manteau qui couvre tout le corps, excepté la tête, la main gauche, et quelquefois la droite; il est jeté, comme le manteau espagnol, sur l'épaule gauche, le bord suspendu légèrement sur la main gauche. Il est assez ample pour couvrir toute la personne dans une posture inclinée ou assise, et c'est leur unique vêtement extérieur la nuit comme le jour. Ils n'emploient ni souliers ni sandales, ni armes défensives; ils ont généralement un petit bâton ou une baguette dont ils se

servent en marchant comme de support, ou en conduisant leurs troupeaux.

La stature des femmes est proportionnée à celle des hommes; leur complexion est plus légère, plus délicate, en un mot féminine, et ombragée par de longues tresses de cheveux qui flottent dans leur molle abondance sur le cou et sur les épaules. Quoique leur démarche soit modeste et réservée, elles entrent librement en conversation avec un étranger, à la manière des Européennes. Leurs colliers consistent en cheveux tressés ou fil noir avec des agrafes en argent. On y ajoute çà et là un grain auquel on suspend un faisceau de coquilles de cowry qui pendent derrière le cou entre les épaules Elles portent des brassards en cuivre au bras, au-dessus du coude, des bracelets d'argent aux poignets, des anneaux au pouce et aux autres doigts, et une ceinture de cuivre ou d'argent autour de la taille, ceinture formée d'une sorte de chaîne travaillée. Leur manteau ressemble à celui des hommes; il n'est point, toutefois, plissé sur l'épaule gauche, mais porté droit, et il enveloppe tout le corps, de manière qu'il leur donne l'apparence d'une momie. Ces femmes sont d'une nature éveillée, aimante et un peu railleuse, et dans leurs échanges de sentimens, elles prouvent une rectitude de pensée qu'on était loin d'attendre d'elles.

Le genre de vie des Tudas, sous tous les rapports, est pastoral; ils ne se rassemblent pas en villes ou villages, mais des agglomérations de familles vivent dans ce qu'on appelle un état de séjour précaire et qu'eux-mêmes désignent sous le nom de *morrts*. Leurs huttes sont analogues au couvert en forme de tente d'un fourgon; le toit est en chaume bien propre, supporté par des pieux; la hauteur du sol au sommet du toit est d'environ sept pieds, aux côtés elle est d'un peu plus de trois; la longueur

de la hutte est de douze pieds et sa largeur de huit : à une extrémité est une petite porte d'un pied et demi de haut sur deux de large. Une claie formée de pierres non cimentées est établie généralement près de la hutte, pour enfermer le bétail pendant la nuit; la laiterie est aussi un accessoire essentiel du séjour; on la construit toujours avec un soin extrême et on lui voue un respect sacré. Ces résidences éphémères ont néanmoins, le plus souvent un aspect conforme à leur destination momentanée, leurs possesseurs émigrant, selon la saison, vers différentes parties de leur pays de montagnes, n'y attachent pas le même prix que si elles étaient permanentes.

Ils ne nourrissent point d'animaux, excepté le buffle, et une race de petits chats pour détruire les rats dont leurs montagnes sont infestées. Leurs buffles dont la chair est excellente, et qui donnent un lait sans égal pour sa saveur et sa richesse, errent dans les plaines ou les collines par troupes de cent à cent cinquante et deux cents têtes. Le premier devoir à remplir le matin est de traire les buffles, au moment où ils sortent de la claie ou étable en plein air; ce devoir est accompli par un ou plusieurs des hommes de la famille, après qu'ils ont passé à certaines purifications de rigueur. Le lait qui reste du soir précédent est converti en beurre, et le lait de beurre qui reste encore, est réservé comme un breuvage pour la famille. Les hommes, généralement accompagnés par une ou deux femmes, conduisent au champ le troupeau, tandis que les autres femmes demeurent à la maison pour y remplir les devoirs domestiques, nourrir et soigner leurs enfans, arranger leurs petites habitations, extraire le grain de la cosse, le réduire en farine ou le sécher pour le rendre cassant, ou bien décorer les plis de leurs manteaux sur lesquels

elles déploient de grands soins. Les hommes et les garçons qui ne sont pas sortis avec les troupeaux, vont chercher aux sources v isines l'eau nécessaire pour les besoins domestiques, et aux forêts adjacentes le bois à brûler. A midi le troupeau revient près des huttes et une seule personne le garde, pendant que les autres rentrent dans les maisons. Les laitiers passent le jour à faire du beurre ou à le clarifier pour composer ensuite une sorte de caillé qu'ils appellent *ghee*.

Le soir le troupeau est ramené dans l'endroit où on le parque; on le salue, puis on soupe avec des préparations de lait, de farine, de grain séché, de riz et de beurre; une lampe est allumée, on la salue également, puis on se livre au repos. Les huttes n'offrent aucune défense; elles n'ont pas même un chien de garde; et vivant en familles plutôt qu'en sociétés, ces aborigènes passent leurs journées d'une façon qui leur est toute particulière, et vraisemblablement dans le silence, la tranquillité et la simplicité rustique d'une vie partriarchale et pastorale.

Comme les diverses communautés qui mènent ce genre de vie, les Tudas penchent vers l'indolence, à moins qu'une occasion ne réclame leur énergie; alors ils montrent qu'ils savent bien supporter les marches et les fatigues. Ne connaissant qu'un petit nombre des aisances de la vie, ignorant même l'usage du sel, leurs besoins sont très limités. Ils ont des passions sans doute, et peut-être ne sont-ils pas toujours aussi heureux qu'ils le paraissent; mais, dans leur conduite envers les étrangers, ils méritent constamment l'admiration aussi bien que l'estime. Ils ont un respect religieux pour la propriété; ils regardent le mensonge comme le pire des vices, et ont un temple dédié à la vérité. Ils se préten-

dent les aborigènes de leurs montagnes, et en cette qualité reçoivent tribut d'une race d'Indous, qui émigrèrent vers eux, il y a peu de générations, pour échapper à la tyrannie de leurs maîtres. Ces colons traitent les Tudas avec un grand respect, les croyant doués de vertus supérieures et même de facultés ou puissances surnaturelles.

La religion des Tudas est aussi singulière que leurs autres coutumes : ils adorent le soleil, qu'ils saluent à son lever, et croient qu'après la mort, leur âme s'en va dans un monde supérieur. Leur culte n'a rien de commun avec le boudhisme ou l'islamisme. La laiterie est leur temple : du moins, s'ils ont une forme quelconque de culte extérieur, elle se pratique surtout dans ce lieu, qui, nous l'avons déjà dit, est un objet de vénération et même un lieu sacré.

Leur langue est également distincte de tous les autres dialectes asiatiques et extrêmement difficile à apprendre pour un étranger, étant surtout orale, et les gens de la tribu n'ayant aucun caractère d'écriture ni symbole visible quelconque, par lequel ils puissent communiquer leurs pensées. (1)

On marie les jeunes filles dès l'âge de six ou sept ans. Souvent on les fiance encore au berceau, et généralement en joignant pour dot la génisse d'un buffle, suivant la fortune de leur père. Il paraît qu'après avoir passé aux mains de leurs maris, elles sont encore sous le contrôle du père, qui peut même les transmettre à un autre époux, et puis à un autre, sans qu'il y ait aucune limite à ce

(1) M. Hough dit que cette langue sans hiéroglyphes ou caractères quelconques de convention, est un composé de canarèse, de tamil et de malai; il ajoute que la prononciation en est pectorale, surtout quand les Tudas parlent entre eux.

trafic matrimonial. Le père reçoit chaque fois un buffle, au lieu d'en donner un. Personne n'ignore que les Asiatiques sont dans l'usage d'avoir plusieurs femmes, autant qu'ils en desirent, ou plutôt qu'ils peuvent en nourrir; mais, parmi les Tudas (1), la loi est renversée; car les femmes n'ont pas seulement deux ou trois maris, mais en outre, avec le consentement de ceux-ci, qui le refusent rarement, elles ont autant de sigisbés qu'il leur plaît. La preuve de cette coutume est établie par plusieurs pétitions à cet égard présentées aux autorités reconnues chez ces indigènes. D'après un autre document, cité par l'auteur anglais, un homme ne pourrait épouser qu'une femme; mais il peut être le sigisbé de plusieurs.

Les cérémonies funèbres des Tudas sont assez imposantes. Ils ont des cimetières dans les bois, mais n'ensevelissent pas les corps, ils les brûlent avec tous les ornemens et le manteau que les défunts ont portés durant leur vie. Il y a des pleureurs mâles et femelles, qui chantent des lamentations, puis jettent des fagots sur le bûcher, où le corps est couvert d'herbes pour en empêcher la putréfaction. On répand aussi sur le corps de petits sacs de graine, du beurre nouvellement fait dans des coupes formées de feuilles d'arbres, et des pots de lait dans ses différens états de préparation. On immole des buffles près du bûcher, et on en partage la chair pour un repas qui suit immédiatement; des espèces de harpies brûlent de dévorer ces chairs palpitantes. Plusieurs Tudas sèment un peu de terre sur le cadavre, en s'inclinant et en faisant une salutation. Après le sacrifice, un homme

(1) On sait que la polyandrie, ou pluralité des hommes, est pratiquée de même chez presque tous les montagnards du nord, du centre, du midi et de l'ouest de l'Inde, à cause probablement de la disproportion des sexes.

de moyen âge coupe deux ou trois tresses de la chevelure du mort près des tempes ; on met ensuite la bière sur le bûcher, la face en bas, les pieds tournés vers l'est, et toujours avec les habits et les ornemens sur le corps. Les parens et les amis du défunt jettent des poignées de grain et de cassonade, d'autres des morceaux de bois élevés en monceaux sur le tout. Alors le bûcher s'allume, et tandis que la flamme et la fumée s'élèvent dans les airs, les assistans poussent des cris lugubres; les *cohatars* ou harpies emportent les offrandes du sacrifice, et dans le lointain retentissent les gémissemens des femmes. Durant la cérémonie, les parens du défunt se couvrent la tête de leurs manteaux : c'est là pour eux un signe caractéristique du chagrin ou du deuil. Enfin, on jette de l'eau sur le bûcher, après quoi les parens examinent avec soin les cendres, pour en retirer deux ou trois morceaux des os du crâne et quelques débris des ornemens d'or ou d'argent échappés aux flammes; on lie le tout avec les tresses de cheveux coupés au défunt, et on les met dans un vieux manteau pour les conserver.

De quelques sommets des Neilgherrys, le voyageur découvre une belle étendue du pays de Mysore, dont l'aspect varie sans cesse. D'abord tout, au-dessous de lui, ressemble à un océan de duvet; les premiers rayons du soleil levant changent rapidement la scène ; les nuages roulent les uns au-dessus des autres, et tous s'élevant vers le sommet de la montagne disparaissent bientôt. Les vallées et les plaines se dévoilent en partie, et tandis que le soleil monte à son zénith, toute une nappe de rivières, de forêts et de champs fertiles se déroule à vos yeux. Le coq sauvage et sa femelle fréquentent ces lieux, et le bel écureuil du Malabar y saute comme un oiseau de branche en branche parmi les arbres. On voit aussi

un grand nombre de singes qui, de temps à autre, montrent leur museau barbu à travers le feuillage, et font résonner le bois de leur caquet bruyant.

Comme les Druides, les Tudas ont leurs bosquets sacrés, auxquels ils donnent le nom de *Tériri*. Ils ont des prêtres dont l'ordination est assez curieuse : celui qui se voue au sacerdoce est dépouillé de ses vêtemens, il renonce aux affections terrestres, s'avance dans la forêt, et arrivé dans sa partie la plus sombre, cherche un lieu qui n'ait été foulé par aucun pas humain, dans le voisinage d'un ruisseau que le toucher d'aucun mortel n'ait profané. Il détache alors un morceau d'écorce d'un arbre sacré, et le plongant dans l'eau, en exprime le liquide et le boit, puis il se baigne dans le ruisseau même. Il accomplit ce rit trois ou quatre fois par jour; le soir il ne mange qu'un peu de grain séché, ou quelqu'autre mauvais aliment qu'il a apporté avec lui, et dans cet état de nudité, il se couche exposé à toutes les inclémences de l'air. Au bout de huit jours de purification, on lui apporte un vêtement noir de toile grossière, et il s'en enveloppe le milieu du corps. Dès ce moment, on ne l'appelle plus par son ancien nom, mais bien par celui de *Pol-Aul*, et tous les Tudas du district rassemblés l'accompagnent jusqu'au lieu de réunion. Il est tenu de garder le célibat tout le reste de sa vie, et s'il a été marié, il doit renoncer à sa famille, et, se dépouillant de toute pensée mondaine, vouer désormais tout son temps à la contemplation de la divinité. Aucun Tudas ne peut plus le toucher, ou même approcher de lui à plus de dix ou douze pas, à moins qu'il ne l'appelle et ne l'invite à l'aborder; alors le Tudas obéit, s'avance avec respect, le salue en élevant la main et inclinant le corps en avant. Il y a une autre espèce de prêtres qui ne sont

pas tenus aux mêmes cérémonies, et dont le voyageur ne parle que brièvement. Du reste les Tudas n'ont aucune idole dans leurs temples; cependant ils ont une sorte de respect pour les cloches, qu'ils suspendent dans une niche, et qu'ils regardent comme des instrumens sacrés. Le temple est de forme conique; le chaume en est très propre, et surmonté au sommet d'une pierre d'environ un pied de diamètre; il ne renferme rien autre chose que les cloches. Lorsque les Tudas prient, ils regardent le ciel, avec leur main droite à la hauteur du visage. Outre la polyandrie, une femme peut devenir successivement celle de plusieurs frères, quel qu'en soit le nombre, à mesure qu'ils atteignent l'âge de virilité; et ils ne forment qu'une famille, dont la suprême autorité demeure dans les mains de l'aîné. Une femme, en passant ainsi dans les mains de plusieurs hommes, si elle en a successivement des enfans, c'est le premier mari qui a l'autorité sur eux.

Nous avons mentionné quelques-unes des cérémonies funèbres de ce peuple étrange, nous y ajouterons la suivante. Après que les restes du défunt ont été retirés du bûcher et placés dans un vieux manteau, on les remet dans un manteau neuf; les femmes parentes du défunt, accompagnées de quelques hommes, les portent dans le temple, où, en arrivant, elles chantent un hymne funéraire. Elles étendent le manteau sur le sol, et, s'asseyant autour, les gémissemens recommencent. Quelquefois les familles s'avancent toutes ensemble, hommes, femmes, enfans, au nombre de plus de soixante personnes. Les jeunes gens sont armés de massues, et poussent des cris auxquels tout le monde répond; on salue les restes une dernière fois, et, si c'est un personnage de distinction

qui est mort, sa dépouille attire dans le temple un grand nombre de familles.

Après avoir accompli ce devoir religieux, les divers groupes se réunissent sur la pelouse, et une cinquantaine de ceux qui sont armés de massues, se prennent la main, forment un cercle, et exécutent une sorte de danse au son d'une flûte et d'un tambour. Avant d'immoler les buffles destinés au sacrifice, on exécute aussi quelques danses analogues, et ce sont toujours des vieillards qui président la cérémonie, après laquelle le repas commence. Il consiste principalement en riz bouilli et lait caillé. Les pleureurs emploient le reste du jour à renouveler leurs lamentations, tandis que les autres personnes continuent leurs jeux. Dans ces occasions, les Tudas sont parés de leurs plus beaux vêtemens, la chevelure des femmes est soigneusement bouclée, et leur cou et leurs bras offrent une profusion d'ornemens d'or, d'argent et de corail. Cette cérémonie dure plusieurs jours, et le dernier, au milieu de la nuit et d'un profond silence, la voix sonore des hommes, et les accens doux et modulés des femmes, font ouïr alternativement le chant funèbre, en criant à l'esprit du défunt: Pauvre ami, où donc es-tu allé? Ces chants terminés, on transporte dans un trou entouré de pierres les restes du défunt, et on les y dépose après avoir minutieusement examiné les cendres et la pièce de métal. Enfin, on rapproche les pierres, on referme le trou, et tout le monde, en passant auprès successivement, s'écrie : Que la santé nous demeure! Puis enfin chacun regagne son asile dans le silence et le recueillement.

ALBERT-MONTÉMONT.

Esquisse du Sy-yu *ou des Pays à l'Ouest de la Chine, traduite et résumée du chinois par M.* Lamiot, *missionnaire lazariste.*

NOTE PRÉLIMINAIRE.

L'*Esquisse du Sy-Yu* est un petit ouvrage qui a grand cours en Chine. *Sy-Yu* comprend en général tous les pays qui sont à l'ouest de la grande muraille, ou que les Chinois disent être. Les habitans de ces pays sont appelés par les Chinois *Fan*, *Houé*, *Houé-tse*, *Houé-houe*. Ces trois derniers noms, dans l'intérieur de l'empire, désignent spécialement les Mahométans; *Fan* est un terme odieux par l'idée de mépris qu'y attachent les Chinois. Les *Fan* gouvernés par les Chinois sont appelés *Fan* intérieurs; ceux qui se gouvernent par eux-mêmes, quoiqu'ils paient le tribut, sont appelés *Fan* extérieurs. Je tâche de n'omettre rien qui soit de quelque importance; mais pour ne pas trop ennuyer, je retranche tout ce qui est sans intérêt ou hors de vraisemblance. Ce qui regarde le pays soumis à la Chine paraît avoir été soigné. L'auteur a profité des renseignemens authentiques que le gouvernement fait imprimer sur ces sortes de matières. Comme ces pays sont très-peu connus en Europe, j'ai tâché de recueillir avec soin tout ce qui en est dit dans cet ouvrage.

L'auteur donne une carte du *Sy-Yu;* mais la proportion entre les distances n'y est pas observée; les lieux mêmes sont quelquefois transposés, comme je le remarque dans une note sur *Yé-eul-kouang.* Ainsi, on ne peut pas se fixer sur cette carte; il semble qu'on pourrait y suppléer par la description du pays, parce que l'auteur y marque la position des lieux et leur distance de l'un à l'autre. Mais la difficulté est d'évaluer le *ly* chinois. On voit par l'histoire des *Ming* que les mesures ont varié selon les dynasties. Les Chinois n'ont jamais su mesurer les distances par les observations astronomiques; il ne paraît pas qu'aucun Européen en ait jamais fait dans le *Sy-Yu.* Je doute que les Chinois aient jamais pris la peine de mesurer leurs chemins. Dans ceux qui sont préparés pour l'empereur avec tant de dépenses, le nombre de *ly* est écrit le long du chemin; mais il est de fait que tous ces *ly* ne sont pas de la même grandeur. Dans mes voyages,

quand je demandais la distance d'un lieu à un autre, on me disait *tant de ly;* assez souvent on ajoutait : *Ils sont petits* ou *un peu grands*. On convient que dans le nord les *ly* sont plus grands que dans le midi. Il paraît donc que la tradition populaire a déterminé le nombre de *ly*. Je trouve, dans une géographie imprimée par ordre du gouvernement, que de Canton à Pékin il y a 8,185 *ly*. Comme on connaît la position de Canton et de Pékin, il semble qu'on pourrait s'en servir pour évaluer le *ly* chinois; mais sans doute que dans ces 8,185 *ly* on comprend les détours : or, en Chine, les circuits des chemins par eau et par terre sont multipliés à l'infini; ainsi, je ne vois aucun moyen d'évaluer le *ly* avec précision. Cependant, comme on suppose communément qu'il y a 200 *ly* par degré de latitude, en l'évaluant de la même manière, on pourrait, d'après la description que je traduis du *Sy-Yu*, non faire une carte exacte, mais moins imparfaite que celles qu'on a de ce pays.

L'auteur divise le *Sy Yu* en deux parties : l'une nord-nord-est, où il marque une grande route depuis *Ha-mi* jusqu'à *Y-ly*, et de là jusqu'en Russie; dans l'autre partie, qui est au sud-sud-ouest, il y a aussi une grande route depuis *Ha-mi*, *Py-tchan* jusqu'au Tibet, et de là à l'Inde.

ESQUISSE DU SY-YU.

PREMIÈRE PARTIE.

Ha-mi.

Dans un espace de 1,000 *ly* depuis *Kia-yu-kouan* (1), et qui renferme *Cha-mo* et *Cha-king*, il n'y a ni eau, ni herbe, ni homme, ni fumée (2). Les *Han* antérieurs avaient bâti une place forte sur ces frontières pour les affaires occurrentes; depuis que mon empereur (3) a étendu son domaine à quelques dizaines de mille *ly*,

(1) Barrière occidentale de la grande muraille.

(2) Quand rien ne fume, il n'y a rien absolument.

(3) Expression qui désigne en général un empereur de la dynastie présente.

tant au nord qu'à l'occident, et civilisé ces pays, il a bâti, pour les gouverner, une ville du troisième ordre, appelée *Yu-men-tsien*, à l'ouest de *Kia-yu-kouan*, et qui en est distante de 290 *ly*.

Trois cents *ly* plus à l'ouest est *Ngan-si-tcheou*, ville du deuxième ordre; 600 *ly* au midi est *Cha-yen*, ville du troisième ordre. C'est là que les *Han* antérieurs avaient autrefois bâti une place forte; *Cha-king* et les environs sont fameux, même dans l'antiquité, pour les sables et les précipices. La ville de *Ha-mi* est à 900 *ly* ouest de *Ngan-si-tcheou*. Dans les environs de *Ha-mi*, qui sont sévèrement gardés par les troupes, il y a du sable d'or rouge.

Dès le commencement de cette dynastie ce pays-là fut soumis. Sous les empereurs *Kang-si* et *Yung-tchung*, il y eut de grands troubles, qui s'étendirent vers l'orient (1). A cette occasion *Ha-mi* fut établi chef-lieu de dépôt pour les provisions de bouche et de guerre. Il resta tel pendant les troubles avec les Eleuths, et jusqu'à présent.

La ville a 4 *ly* de circonférence. Il y a deux grands mandarins en chef, qui ont sous eux deux mandarins civils et deux mandarins militaires, et mille soldats. Il se fait à *Ha-mi* un commerce prodigieux de toutes sortes de marchandises.

A 5 *ly* de *Ha-mi*, ville chinoise, il y a *Ha-mi*, ville des *Houé*, dont le prince, créé par l'empereur, se nomme *Y-lou-ko*; il commande à six villes dont les habitans sont ses esclaves. Ils sont pauvres, misérables, ne parviennent pas même à deux mille familles. Ils ne s'entendent pas avec les *Houé*, leur langage étant différent,

(1) La Chine.

quoique le costume soit à-peu-près le même. En été, la chaleur y est excessive, en hiver, le froid est extrême. Le pays produit du blé, de l'orge, du lin, du millet, des courges, des melons, du raisin, des pêches. Au nord est *Pa-y-tan*, au midi *Py-tchen.* (1)

Pa-ly-tan et *Ou-lou-mou-tsi.*

A 300 *ly* nord-ouest de *Ha-mi* est *Pa y-tan*, ancien pays de *Tchouun-ko-eul.* Sous *Yung-tchung*, les armées du ciel (2) en ont balayé les Eleuths, qui se sont retirés à l'occident. Les limites méridionales de cette terre touchent aux limites septentrionales de *Ha-mi;* au nord est *Ka-eul-ka* (3); à l'ouest est *Ou-lou-mou-tsi.* Cet endroit est de la plus haute importance dans les attaques et les retraites, pour protéger le nord et le midi; c'est pourquoi on y a placé de fortes troupes, 1000 soldats *man-tchou* avec leurs familles, et 3000 autres soldats (4); il

(1) Le premier endroit important au dehors de la grande muraille.

(2) L'empereur est fils du ciel; ses armées sont celles du ciel.

(3) Probablement Calcas.

(4) Il y a en Chine des soldats qui sont pris indifféremment parmi le peuple. Le nombre n'en est pas toujours bien complet, parce que les besoins du mandarin ou du tribunal exigent souvent qu'on supprime un certain nombre de soldats pour profiter de leur paie.

Il y a aussi des soldats qui le sont par succession de père en fils. Ils vivent en famille. Le nombre en est complet; mais cette troupe ne présente pas un aspect formidable : le service n'est pas rigoureux; les camarades se font suppléer facilement en donnant quelque chose à boire. On n'ôte pas la paie à un étique, à un vieillard, qui en ont besoin pour eux ou leur famille. La même raison fait qu'on l'accorde à l'enfant d'une veuve dont la famille est militaire par succession. Il serait curieux d'observer une telle troupe sous les armes dans une re-

y a aussi deux grands mandarins. Le climat est très froid ; on y voit voler la neige jusqu'à la cinquième ou la sixième lune (1). Cependant, depuis quelque temps on a commencé à y cultiver avantageusement le blé, l'orge et les deux espèces de millet (2). En la 39e année de *Kien-lung*, on a

vue générale ; aussi, lors d'une crise violente, la ressource du gouvernement est de faire lever le peuple en masse.

Toutefois, cette troupe a ses avantages : jamais elle ne déserte, ou un autre membre de la famille supplée le déserteur. S'il faut partir pour la guerre, le fils ou le neveu prend la place du vieux infirme. Au défaut de fils ou de neveu, on adopte un soldat ami pour épouser la fille et conserver la fortune de la famille. En effet, cette paie, cette ration de riz ou de grains, ce champ à cultiver, sont la fortune de la famille ; petite fortune, il est vrai, mais dans un pays où tant de gens meurent de faim !!!. D'ailleurs, le soldat chez lui soigne sa famille et en est soigné ; il se met au service, exerce un métier ou fait un petit commerce, et le ménage va passablement. Ces familles de soldats sont dévouées au gouvernement, de qui elles tiennent toute leur subsistance ; dans une révolution, elles seraient d'abord sacrifiées. Voilà ce qui fait compter sur leur fidélité et leur dévoûment. Ces familles de soldats descendent des Tatars qui ont conquis la Chine, ou des Chinois qui leur ont d'abord prêté du secours. C'est comme une nombreuse noblesse qui a beaucoup plus de facilités que le reste de la nation pour parvenir aux honneurs et aux places. Le jeune Tatar dénué de tout secours s'enorgueillit encore de son arc et de son carquois qui ont tant illustré sa famille, car avec cette arme seule les *Man-tchou* ont conquis le grand empire de la Chine. C'est pour cela que l'arc et le carquois sont en grand honneur parmi eux. Ainsi dans ces familles se conservent des principes généraux d'ordre, de soumission et de dévoûment qui contiennent les peuples et assurent la paix des empires. D'ailleurs, ces soldats chinois, dont on paraît faire peu de cas, ne laissent pas d'en imposer : à Pékin, un soldat des rues, le fouet sur l'épaule, se fait plus craindre et plus respecter que les gendarmes à Paris avec leur grand sabre et leur fusil à baïonnette.

(1) Ce qui répond à la fin de mai jusqu'au commencement de juillet.

(2) L'un est glutineux, l'autre ne l'est pas

rebâti *Y-houo-hien*, ville du troisième ordre. Huit journées plus à l'ouest (1), on a bâti une autre ville, appelée *Kou-tchung*; il y a un grand mandarin et 1000 soldats *man-tchou* avec leurs familles. Le gibier et les animaux sauvages y sont très multipliés; il y a aussi beaucoup de pins et de champignons blancs. (2)

Ou-lou-mou-tsi est aussi de l'ancien pays de *Tchouun-ko-eul*. Pour établir la paix à *Y-ly*, on y a éteint ou balayé tous les habitans à 1,000 *ly* à la ronde, de manière qu'il n'y restait absolument rien, ni homme, ni fumée (3). Sur le déclin de la montagne *Lo-chou*, on a bâti une ville environnée d'un rempart. A 1,000 *ly* à la ronde, le terrein est très gras et très fertile En la 30e année de *Kien-lung*, on y plaça un gouverneur en chef et deux grands mandarins militaires. A 8 *ly* ouest est une autre ville environnée d'un rempart et d'un fossé plein

(1) La journée est ordinairement évaluée à 100 *ly*, un peu plus ou un peu moins.

(2) Séchés, ils se vendent très bien dans toute la Chine.

(3) Voilà l'effet assez ordinaire des guerres en Chine, qui souvent finissent par l'extinction de la population. On parle de certaines espèces d'hommes particulières à quelques provinces qui ont totalement disparu dans de grandes révolutions. Cependant les Chinois sont moins cruels, moins violens que beaucoup d'autres peuples, moins dominés par ces passions qui tant de fois ont ravagé le monde. Mais ici les guerres se font toujours par trahison : ni le vaincu ni le vainqueur ne compte jamais sur la parole de son adversaire : défiant, timide, étranger à la générosité et à la grandeur d'âme, il ne se croit en sûreté que quand son adversaire est mort. Voilà ce qui rend les guerres si désastreuses en Chine, et ce qui devrait y faire trembler pour l'humanité si les Européens venaient y faire la guerre. Toutefois, ces horribles carnages n'ont point eu lieu lors de la dernière révolte sous *Kia-tsing;* les coupables ont été jugés légalement et punis selon les lois; on a aussi pris des précautions pour les proches parens des chefs révoltés.

d'eau, qui a 10 *ly* de circuit. Cette ville a été nommée *Houé-kou-tchung* par faveur de l'empereur. Il y a 3,000 soldats *man-tchou* avec leurs familles, et 78 officiers de différens grades pour les commander. Il y a aussi 2,000 soldats chinois, 100 et plus d'officiers pour les commander, sept mandarins civils chargés de la justice et de l'administration. Sur le déclin de la montagne *Hung-chan* est une ville ancienne, où il y a un général et 5,300 soldats commandés par 100 et plus d'officiers de différens grades. Plusieurs milliers de familles chinoises, émigrées de la province de *Kan-sou* s'y sont établies; il y a aussi à *Tchang-ki-ma na-tse* et ailleurs plusieurs milliers d'exilés pour crime ou délit : ils y défrichent et cultivent les terres. Le peuple aime à chanter, boire et danser; on y voit toutes sortes de farceurs. Sur la montagne *Hung-chan* est une pagode qui a donné son nom à *Ou-lou-mou-tsi*, qu'on appelle assez souvent *Hung-miao*, pagode rouge.

On a aussi bâti deux corps de bâtimens pour des élèves en littérature et en l'art militaire. Chaque année il en sort dix et quelques sujets formés. C'est ainsi que la sainte doctrine se répand sur cette terre, comme au son de la douce harmonie produite par le *yu* et la soie. (1)

A l'ouest de la ville il y a de grands amas de sable; au bas de la montagne le charbon de terre se trouve en grande abondance. Son sommet, qui se perd dans les nues, toujours couvert de glace et de neige, brille comme le cristal; c'est vraiment une merveille du monde. L'empereur l'a nommée par faveur *Fou-cheou-tche-*

(1) Allusion à la musique chinoise, dont les instrumens les plus renommés sont en partie de soie et de pierre de *yu*.

chan (1). On y trouve beaucoup de gibier et des faisans, tout de graisse, qui y volent en troupes. Il y a du *ngo-ouei* (2); de la pelure de pins on tire un extrait qui sert en médecine. Depuis que le pays a commencé à se civiliser, le climat s'est beaucoup amélioré : on y recueille toute espèce de grains.

Y-ly.

Y-ly faisait aussi partie de *Tchouun-ko-eul*; il a servi de tanière au *Han* (roi) de ce pays (3). La 19ᵉ année de *Kien-lung*, *Nga-mou-eul-lung-nga* s'étant brouillé avec *Ta-oua-tsi*, *Han* (roi) de *Tchouun-ko-eul*, il se retira à *Kouei-hoa-tchung* (4) avec ses gens et tout ce qu'il put emporter. L'empereur reçut sa soumission, et donna ordre de réduire *Ta-oua-tei* et de se saisir de lui. Près d'un

(1) Montagne de vieillesse et de bonheur.

(2) *Assa fœtida.*

(3) Dans le chinois et le tatar, on prononce *han*; mais comme ce mot est fortement aspiré, les étrangers l'auront confondu avec *kan*. Ainsi, on dit le *kan* des Tatars. Cette expression est peu noble dans le chinois, comme toutes les dénominations qui viennent de l'étranger; aussi la dynastie actuelle ne l'emploie pas dans les écrits chinois; mais dans le tatar *man-tchou* elle est réservée à l'empereur seul : elle désigne l'autorité suprême. Quand nous nous en servions dans nos traductions pour exprimer une puissance étrangère, on nous l'effaçait. Le mot *chang-ti*, qui a fait tant de bruit parmi les missionnaires, est traduit en tatar par *apkai-han*, c'est-à-dire, *han* du ciel.

(4) *Kouei-hoa-tchung*, ville frontière de *Sy-Yu* et de la Chine, et qui est comme l'entrepôt de toutes les marchandises échangées des deux côtés. *How-pi-lei*, appelé par les Europeens Gobilé, celèbre conquérant de la Chine, et fondateur de la dynastie des *Yuen*, y plaça d'abord le siège de son empire.

million d'habitans ayant été massacrés, le pays est resté absolument vide et dépourvu de tout. *Y-ly* fut alors établi chef-lieu des pays voisins, pour surveiller le nord et le midi; on y plaça des mandarins civils et militaires de tous les grades pour gouverner les Eleuths, les Calcas et autres *Houé*, de même que leurs chefs ou princes, à qui l'empereur accorde les titres ou dignités de *pei-lei*, *pei-tsé*, *kung*, etc.

En la 29e année de *Kien-lung*, on bâtit dans la vallée de *Y-ly* une ville qui a 18 *ly* de circuit, et est environnée d'un fossé plein d'eau. L'empereur, par faveur, la nomma *Houe-yuen-tchung* (1). Là réside un généralissime, chargé en chef de l'administration civile et militaire; il a sous lui 40 à 50 mandarins militaires, parmi lesquels 30 *chi-oué* (2) et 12 mandarins civils de différens grades. Successivement s'y sont rendus 3,600 soldats *man-tchou* avec leurs familles; ils ont à leur tête 128 mandarins militaires. Cette ville est très fréquentée par les négocians de divers pays, qui s'y rendent en foule. Au-dehors de la ville, il y a des casernes pour des troupes de *mant-chou*, chinois, solons (3), éleuths, calcas et autres *houé*; elles se divisent la surveillance de tout le pays; elles ont à leur tête 128 officiers de différens grades.

(1) Ville de bienfaits répandus au loin.

(2) Les *chi-oué* sont les gardes impériaux tirés des familles de tatars man-tchou et mongoux qui ont eu part à la conquête de la Chine. Tous les grands mandarins de la Tartarie, du Tibet et de *Sy-Yu*, sont Tatars, et tirés ordinairement des *chi-oué*, qui y sont d'abord envoyés en un certain nombre pour servir sous le gouverneur général.

(3) Les Tatars solons passent pour les meilleurs soldats de l'empire.

La partie orientale de Houe-yuen tchung.

A 15 *ly* à l'est de *Houé-yuen-tchung*, il y a une montagne appelée *Kung-ouo-eul-ngo-lo*, au bas de laquelle le charbon de terre est en grande abondance. Au nord de la même montagne il y a une mine de fer; 55 *ly* plus à l'est, est une ville que l'empereur, par faveur, a nommée *Houé-ning-tchung* (1); on y a placé un grand mandarin militaire, un adjudant-général, en tout plus de 50 mandarins et 1900 soldats. 15 *ly* plus à l'est, il y a une ville de *Houé*, appelée *Kou-eul-kung*.

180 *ly* au nord, il y a une montagne appelée *Ha-chi*; elle a plusieurs centaines de *ly* en circuit. Sur cette montagne, il y a beaucoup d'argent et de gibier. C'est là que le général fait la chasse. Vers le milieu, il y a une ville appelée *Ha-chi*.

Le nord-est de Houé-yuen-tchung.

A 400 *ly* nord-est de *Houé-yuen-tchung*, dans une vallée, il y a 1000 soldats avec leurs familles; ils ne s'occupent que de leurs troupeaux, et n'ont point de demeure fixe. Au nord, est une montagne d'où jaillit une fontaine d'eau chaude qui a des effets funestes à la santé. Au midi est un grand lac, etc....

Le nord de Houé-yuen-tchung.

A 400 *ly* au nord de *Houé-yuen-tchung* est la ville de *Ta-eul-tsi*; 20 *ly* plus au nord, est la ville de *Ou-ha-eul-py-ko*, pays cultivé. Il y a 2,600 soldats du drapeau

(1) Ville du bienfait de la paix.

vert, 1000 et plus d'exilés pour crimes ou délits; 26 grandes fermes ou métairies pour défricher et cultiver; un général en chef avec 20 mandarins de différens grades. Plus au nord, est la montagne *Nga-la-ma-tou*, d'où sort une rivière qui coule au midi, va baigner la ville de *Ou-ha-la-ly-ko*, où elle entre par le nord-ouest, et dont l'eau est nécessaire aux soldats et aux mandarins, parce qu'il n'y a ni sources ni puits. Ses eaux dirigent ensuite leur cours vers le midi, et se jettent dans le fleuve de *Y-ly*. Plus au nord, est la montagne *Ta-eul-y-tsi*, qui est bien boisée et abonde en fruits. De plus, au nord-est, est la montagne *Mo-houai-tou*, où il y a du *yuen-lay* (1), qui chaque année est offert à l'empereur. Au nord-est sont deux montagnes qui produisent le *pen-po* (2), beaucoup d'abricots, de plantes médicinales et de fleurs champêtres. Les ours y sont en grand nombre en hiver et en été; on y jouit d'une douce température, et qui est particulière à ce canton.

Le midi de Houé-yuen-tchung.

Au midi de *Houé-yuen-tchung*, il y a beaucoup de lapins et de faisans. A un *ly* de la ville est la rivière de *Y-ly*; elle tire sa source de la montagne *Ha-chi-pei-eul-*

(1) *Yuen-lai* est une espèce de millet inconnu à Canton. C'est peut-être celui que j'ai vu dans un jardin à Pékin, et qu'on appelle millet impérial. Il ressemble au roseau, non-seulement par la tige et les feuilles, mais aussi par l'épi un peu plus gros que le pouce, long de sept à huit pouces, droit sur sa tige, et non courbé comme les autres millets; les grains, très serrés sur l'épi, ressemblent au millet ordinaire.

(2) Le *pen-po* de Canton, espèce de châtaigne, est un fruit qui se trouve à Macao. J'ai vu dans un auteur chinois que celui du nord est différent.

tchy, et se grossissant des eaux de diverses fontaines ou rivières, elle devient navigable; on y pêche des poissons blancs et autres. Cette rivière prend ensuite son cours vers le nord-ouest; à 700 *ly* de *Y-ly*, elle rentre dans le sable et disparaît. Sur la côte méridionale est une vallée très étendue, cultivée par 1000 soldats répartis avec leurs familles en huit quartiers. La partie de l'est est très boisée; les herbes y sont très hautes et en grande abondance; il y a beaucoup de loups et de moutons sauvages. La partie occidentale est en marais couverts de roseaux; on y voit beaucoup de moutons jaunes et de sangliers; on y a placé 600 soldats suivis de leurs familles, et 400 autres appelés *Ta-hou-ly*.

La partie ouest de Houé-yuen-tchung.

La partie ouest est toute en collines et vallées. A 400 *ly* de la ville on a placé 600 soldats *solons* avec leurs familles, et 400 soldats *ta-hou-ly*. Le nord-ouest et le sud-ouest de *Y-ly* sont habités par des *Fan* étrangers. 1800 *ly* au nord de *Y-ly* est *Ta-la-pa-ha-tay;* à l'orient est *Ou-lou-mou-tsy;* au midi sont les frontières des *Houé*.

Originairement ce pays était habité par les *Tchouun-ko-eul*, qui, sans demeures fixes, se bornaient à leurs troupeaux, sans cultiver ni récolter. Depuis que les grandes armées ont occupé le pays après avoir balayé les *Tchouun-ko-eul* de leurs trous, toutes espèces de grains étant devenues nécessaires, on y a établi de grandes fermes ou métairies pour défricher et cultiver; 6,000 familles *Houé* sont occupées de ces travaux. Elles paient un tribut qui suffit à peine pour les menus besoins des soldats et des mandarins; il faut tirer de l'intérieur

plus de 500,000 taels (1); plusieurs dizaines de mille pièces de soie sont échangées contre des bêtes à cornes, du bétail et des chevaux, qui, vendus, fournissent de l'argent à l'administration. Les douanes rapportent annuellement 40 mille et plus de taëls, ce qui, ajouté aux cotons et toiles perçus sur différentes villes des *Houé*, commence à suffire. On tire de plusieurs villes 7 à 8 mille livres de cuivre qui est monnayé. Un grand mandarin visite le pays; sur cent chevaux ou bêtes à cornes, il en exige un en tribut; il exige aussi le millième mouton.

Parmi ces peuples, il y en a qui, comme les *Eleuths*, vont tous les ans en députation à Pékin, offrir un tribut à l'empereur; d'autres y vont tous les trois ans; il y en a aussi qui n'ont pas de terme fixe.

Selon l'axiome des anciens (2), l'étendue des empires varie selon la vertu des empereurs; c'est elle qui les conserve : c'est la grande vertu de mon empereur qui a reculé si loin les limites de l'empire; tant d'autres dynasties n'avaient pu le faire.

Ta-la-pa-ha-tai.

Ta-la-pa-ha-tai faisait aussi partie du pays de *Tchouun-ko-eul*, et était soumis aux Éleuths. Ils menaient la vie pastorale, sans demeure fixe. Après la défaite et la ruine

(1) Ce n'est pas seulement à *Y-ly* que la recette ne suffit pas aux frais de l'administration, c'est presque aussi dans tout le nord de la Chine; les riches provinces du midi y suppléent.

(2) Mencius répète souvent que tous les peuples viennent d'eux-mêmes se soumettre à un gouvernement paternel et sage; tel est le fondement de sa politique, qui a beaucoup de rapport avec celle de Fénelon.

totale des *Tchouun-ko eul*, *Nga-mou-eul-lung-nga* se retira au nord dans ce pays, où il ne restait absolument rien. Les grandes armées ayant pacifié *Y-ly* et fixé son sort, *Ta-la-pa-ha-tai* devint une frontière importante qui fut mise en bon état pour protéger tout le pays au midi. Il est à 18 journées de *Y-ly*; au nord, il est à 7 journées de *Ha-lung-ko*; à l'occident, il confine aussi avec *Ha-lung-ko* et n'en est qu'à 3 journées; au nord-ouest est la Russie; il n'y a pas même 500 *ly* d'un royaume à l'autre (1). Comme c'est une frontière de la plus haute importance, on y avait fixé deux grands mandarins; mais au nord-ouest, le froid est extrême en hiver : il y a jusqu'à dix pieds de neige; en été, il y a beaucoup de serpens vénimeux et des insectes volans qui piquent les yeux, y laissent leur dard, qui n'en peut être retiré que très difficilement; ce qui a fait transférer le chef-lieu ailleurs, où on a bâti une ville qui a été nommée *Ta-la-pa-ha-tai* par faveur de l'empereur. Elle a plusieurs *ly* de circuit. On y a placé 6 mandarins civils, 7 mandarins militaires. On y a établi des fermes pour cultiver les terres et se procurer les provisions nécessaires. On y a fixé 1000 soldats chinois; 1500 soldats *man-tchou* et mongoux de *Y-ly* s'y renouvellent successivement.

(1) Il paraît qu'un désert sépare en cet endroit la Chine et la Russie. Lors de la deuxième ambassade anglaise, le premier ministre était à *Y-ly*, où il resta assez long-temps. Il s'agissait d'un différend sur les limites des deux empires. On disait que les Russes s'étaient beaucoup avancés le long d'une rivière; après bien des débats, il y eut une espèce d'arrangement, mais il paraît que les Russes ne reculèrent pas : *audita refero*. Cette affaire ne fut pas dans la gazette de Pékin.

D'ailleurs, depuis quarante à cinquante ans que tous ces pays sont en paix, il est probable que la population s'y est beaucoup accrue, et que les arts, surtout l'agriculture, y ont fait des progrès.

Les contributions fournissent chaque année quelques dizaines de mille taëls. On y échange aussi chaque année quelques dizaines de mille pièces de soie avec *Ha-lung-ko* pour des bêtes à cornes, des moutons, des chevaux, des chameaux. L'argent provenant de la vente de ces animaux est destiné aux frais de l'administration.

L'année 36 de *Kien-lung*, le prince du pays, qui a sous lui plus de 3 mille familles, a fait sa soumission à l'empereur, qui l'a nommé *régulo* du premier ordre. Ils ont été placés à l'est de la ville, où il y a une étendue très vaste et commode pour les troupeaux, où il y a beaucoup de poissons, de gibier, d'animaux sauvages, des ours, etc...., des sangliers; un oiseau dont la viande est d'un goût délicieux ; il est de la grosseur d'une poule, son plumage est vert.

Ta-pa-la-ha-tai confinant au nord et à l'occident avec la Russie et *Nga-lung-ko*, est, par sa position, de la plus haute importance. *Nga-lung-nga* se reconnaissant sujet du royaume du milieu (1), son cœur, tout imbu de la doctrine de l'empire, ne saurait ni se diviser, ni se porter ailleurs. La Russie, occupée de ses voisins, peut à peine se suffire à elle-même : comment susciterait-elle des troubles (2)? Ainsi la Chine repose en paix, appuyée sur la justice et la raison.

(1) La Chine.

(2) De fait, les Chinois craignent les Russes et les Anglais.

(*La suite au numéro prochain.*)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

FRAGMENT INÉDIT SUR LA VILLE DE SMYRNE.

Premier article.

Alexandre-le-Grand faisant la conquête de l'Asie-Mineure, témoigna aux Smyrnéens des égards qu'on attribua à sa profonde vénération pour Homère; il voulut même, pour accomplir, dit-on, certain oracle, réédifier l'ancienne patrie du poète. Il rassembla donc les habitans des bourgs et des hameaux voisins, et fonda Smyrne sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, partie sur les flancs du mont Pagus, partie dans la plaine que borde la mer. Selon Strabon, Smyrne se trouve éloignée d'environ trois quarts de lieue, ou trois quarts d'heure, de sa position première, près du ruisseau Mélès, que tout notre respect pour les fictions de la poésie, ne peut nous déterminer à nommer fleuve, et sur les rivages du golfe Éolien, à l'endroit où se trouve actuellement le *Daragaz* ou Carenage. Elle s'étendait, toujours d'après Strabon, jusqu'aux Bains de Diane, en turc *Chalcabounar.*

Après la mort d'Alexandre, Smyrne fut déclarée la métropole de l'Ionie et des vastes possessions d'Antigonus dans l'Asie-Mineure; et lorsque la Grèce fut devenue une province romaine, les plus illustres empereurs l'honorèrent souvent de leur présence, et concoururent, par les embellissemens qu'ils y firent à l'envi, à en rendre

le séjour enchanteur. Aussi Smyrne fut long-temps considérée comme la cité la plus magnifique de l'univers, et si l'on peut ajouter foi aux descriptions qu'en a laissées Philostrate, elle effaçait les plus belles villes de l'Europe moderne. Le commerce, les arts et les sciences y parvinrent au plus haut point de perfection, et l'urbanité et la douceur des mœurs de ses habitans furent long-temps citées comme modèle, même parmi les nations les plus policées. Ses temples, ses nombreuses écoles où l'on enseignait toutes les sciences et principalement la médecine, ses bains, ses hôpitaux, ses portiques immenses, ses rues symétriquement coupées et pavées de larges dalles de marbre ou de pierre dure, ses théâtres, ses gymnases, ses bibliothèques, étaient renommés comme des chefs-d'œuvre de bon goût et d'élégance, et forcèrent l'austère Strabon à avouer que Smyrne était la plus belle des villes. Entre tous ces superbes monumens, Pausanias admirait surtout l'Odéon et l'Asclipéion (1), construits de son temps.

Encore sous le règne de l'empereur Adrien, la jeunesse des îles de l'Archipel et du continent de la Grèce remplissait les nombreuses écoles de Smyrne; ce qui la fit appeler la *Forêt des savans, le Musée d'Ionie, l'Asile des Muses et des Grâces.* Les marbres de Paros, connus vulgairement sous le nom de marbres d'Arundel, contiennent diverses inscriptions qui attestent hautement la célébrité dont jouit Smyrne; mais les témoignages les plus autenthiques de son illustration se trouvent dans ce qui reste de ses anciennes monnaies. On voit dans les unes qu'elle possédait un Prytanée, car elles en portent le

(1) Asclipeion, temple d'Esculape, ou lieu consacré à Esculape, comme on dit, Heracleon, Homerion, consacré à Hercule, à Homère, etc.

nom avec l'image de Jupiter *Éthérée*. Ce dieu était adoré dans l'Acropolis, ou forteresse, dont on voit encore aujourd'hui les ruines assez bien conservées sur le mont Pagus, où il y avait aussi un temple en l'honneur de Jupiter *Coryphée*.

Sur une autre monnaie de Smyrne, on lit cette inscription : « *Les Smyrnéens principaux d'Asie* ». Elle fut frappée en l'honneur de Sabine Tranghylline, et porte d'un côté l'image de Cérès, et de l'autre celle de l'amazone que vénéraient les Smyrnéens, et à laquelle ils avaient donné le nom de leur ville. Enfin il existe encore une monnaie portant ces mots : « *Smyrne, la première de l'Asie pour la beauté et pour la grandeur* ». La supériorité de Smyrne et de ses habitans sur le reste de l'Asie, se trouve établie par des preuves incontestables, et Tacite en ajoute une de plus, par le pompeux éloge qu'il fait de cette ville, qu'il place, lui aussi, bien au-dessus de ses rivales.

Tibère créa Smyrne Néocore, de préférence à toutes les autres villes d'Asie. C'était un honneur insigne accordé par les Césars aux villes qui possédaient des temples dédiés aux empereurs; et on lit ces mots sur une de ses monnaies : « *Les Smyrnéens trois fois Néocores.* »

Smyrne, détruite par un horrible tremblement de terre l'an 177 après la naissance de J.-C., fut reconstruite avec beaucoup de magnificence et de splendeur par Marc-Aurèle, sur la demande que lui en fit le philosophe Ælius Aristide, à qui les nouveaux habitans érigèrent une statue.

Dans les beaux jours de la liberté des Hellènes, lorsles Smyrnéens étaient autonomes, ils rattachaient le nom de l'année, non comme les Athéniens, à un archonte, mais à un prêtre qu'ils appelaient *Stéphanophore*, cou-

ronné. C'est ainsi que Thémistocle fut stéphaniphore de Minerve à Magnésie. Denys d'Halicarnasse compare ces prêtres aux Flamines des Romains.

Sous les empereurs chrétiens, Smyrne était encore regardée comme la seconde ville de l'empire, tant à cause de la noblesse de son origine que de son édifiante piété. Durant le règne de Léon-le-Sage, elle était comptée parmi les métropoles *autocéphales*, nom qu'on donnait aux villes libres qui se gouvernaient elles-mêmes d'après leurs coutumes.

En 1084, pendant que le sultan Soliman Ier régnait à Nicée, le pirate turc Zaccha, proclamé roi par les siens, s'empara de Smyrne, et y établit son trône. Avec sa petite flotte, il parvint à se rendre maître de Clazomène, de Phocée, de Chios, de Samos, de Mitylène et de plusieurs points moins importans. Il conserva ses conquêtes jusqu'à l'année 1097, époque où le duc Jean, beau-frère d'Alexis-Comnène, fut mis par cet empereur à la tête d'une armée que commandait, sous ses ordres, Caspacus, pour venir expulser Zaccha de Smyrne. Le duc Jean ne parvint à reprendre cette ville qu'en promettant la liberté à Zaccha et aux siens. Il tint religieusement sa parole, et, maître de la place, il nomma Caspacus prince ou duc de Smyrne, suivant Anne Comnène.

Caspacus ne jouit pas long-temps de cette haute fortune; il fut tué par un Turc. A la nouvelle du meurtre de leur ancien chef, les matelots, furieux, quittèrent leurs vaisseaux, se répandirent dans la ville, et sacrifièrent à leur vengeance dix mille citoyens. Le duc Jean revint mettre fin aux désordres qui suivirent la mort de Caspacus, et laissa Yalea pour gouverner Smyrne à sa place. Zaccha, délivré d'un ennemi aussi redoutable, se présenta de nouveau devant Smyrne, dont il s'empara

après avoir culbuté les soldats de Yalea. Mais l'empereur Alexis ne lui permit pas de se glorifier de ce triomphe; car, ayant confié une nouvelle flotte au brave marin Dalassino, il le chassa une seconde fois de Smyrne. Il parvint aussi à le brouiller avec son beau-père *Kilizlé-Aslan* (Lion à épée), qui, réuni aux troupes grecques, combattit contre Zaccha, pendant que celui-ci assiégeait Abydos, et le fit assassiner.

L'Asie-Mineure commençait déjà à être désolée par les guerres avec les Barbares, et l'empereur Alexis envoya Philocali pour restaurer les villes démantelées, entre autres Smyrne et Adramittium, qui avaient beeaucoup souffert des injures des hommes et du temps, surtout cette dernière, dont il restait à peine la trace. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Lascaris, Smyrne fut en butte aux attaques de plusieurs armées, et se trouvait encore une fois ruinée, lorsque Jean Ducas, surnommé *Vatace* ou *Vatazzi*, monta sur le trône, en 1222. Cet empereur consacra des sommes immenses à la réédification de Smyrne; il fit restaurer ses édifices, relever ses murailles, et lui rendit enfin son antique splendeur. Les Smyrnéens, persuadés qu'ils étaient redevables de cet excès de sollicitude aux prières du proconsul Théodose, lui élevèrent une statue, sur le piédestal de laquelle ils gravèrent l'expression de leur reconnaissance. Cette inscription est parvenue jusqu'à nous.

Constantinople étant toujours au pouvoir des Latins, les empereurs continuaient à faire leur résidence à Nicée, et c'est de cette ville, où il venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, que Vatace se rendit à Smyrne pour y faire ses dévotions dans la célèbre église du *Christ*, aujourd'hui la mosquée de *Khesténé-Bazar*. Il habita pendant quelque temps encore *Periclysta*, ou

Bounarbassi, campagne des environs de Smyrne ; et, l'an 1250, il mourut dans le palais situé au milieu des jardins de Nymphée. Son corps fut enseveli dans le monastère de Sosandre, sur le mont Sipyle, non loin de Magnésie.

Dans le quatorzième siècle, sous le règne d'Andronic Paléologue, un conquérant nommé Aïdin, lieutenant d'Osman, premier sultan des Ottomans, s'étant emparé de la Lydie, porta ses drapeaux sanglans sous les murs de Smyrne, s'en rendit maître, et nomma son fils Amour ou Omer, pacha de cette ville. Il commandait depuis douze ans en cette qualité, lorsque les chevaliers de Rhodes, profitant d'une excursion qu'il était allé faire sur les côtes de la Propontide, se portèrent avec leur flotte devant Smyrne, y brûlerent plusieurs vaisseaux dans le port même, et s'emparèrent du fort, qui est situé sur le bord de la mer, et auquel ils donnèrent le nom de fort Saint-Pierre. Omer, de retour de son expédition, ne put pas, malgré ses efforts, repousser l'ennemi de la position avantageuse qu'il tenait dans le port, non plus que de la forteresse et des habitations environnantes ; il resta maître cependant de l'autre côté de la ville, d'où les chevaliers essayèrent également à leur tour de le chasser, mais sans aucun succès.

L'année suivante, le pape envoya à Smyrne le patriarche titulaire de Constantinople avec quelques troupes et douze galères, pour y soutenir les Latins et les aider à conquérir l'autre moitié de la ville. Plusieurs tentatives furent faites dans ce dessein, mais toujours inutilement, et les deux camps en furent long-temps réduits à s'observer mutuellement. Enfin, un jour que les Latins sortirent avec le patriarche pour célébrer une grande fête dans leur cathédrale, qui est actuellement la mosquée

de *Hissar-Zami*, Omer les assaillit, et profitant de la confusion que causa parmi eux une attaque imprévue, il les dispersa, en massacra un grand nombre, entre autres le patriarche revêtu de ses habits pontificaux, et contraignit le reste à se renfermer dans la citadelle, en face de laquelle il tomba lui-même percé d'un dard. Cette action n'eut aucun résultat décisif, et la position des deux peuples resta à-peu près la même.

Cette lutte dura cinquante-sept ans, et pendant tout ce temps la ville de Smyrne fut occupée par deux populations ennemies, qui saisissaient toutes les occasions d'en venir aux mains et de répandre du sang. Omer cependant avait été secouru à diverses reprises par le sultan Amurat Ier et son fils Bajazet, qui assiégea Smyrne par mer, pendant sept années entières, sans pouvoir parvenir à en chasser les Latins.

Le fameux Tamerlan, maître déjà d'une partie de l'Asie-Mineure, et travaillant à conquérir le reste, vint, en 1402, attaquer Smyrne par terre et par mer, et profita avec habileté de la division qui régnait dans cette ville entre les Latins et les Mahométans. Chaque parti crut d'abord trouver un appui dans ce guerrier, mais ils furent bientôt désabusés tous deux. Il les considéra comme également ses ennemis, et les combattit avec une égale ardeur.

Tamerlan, reconnaissant tout le parti que les assiégés pouvaient tirer contre lui du môle, ou port fermé de Smyrne, résolut de le détruire, en le faisant combler par ses soldats. A cet effet, il y fit jeter une quantité prodigieuse de pierres, et parvint à le mettre à sec en partie dans l'endroit appelé aujourd'hui *Ali-Pacha-Véranè* (champ d'Ali-Pacha). Après quatorze jours de siège, il pénétra dans la ville le glaive et la flamme à la main. Il fit passer au fil de l'épée un grand nombre d'habitans,

incendia des quartiers entiers, fit abattre plusieurs monumens, entre autres le fort Saint-Pierre, d'où les chevaliers de Rhodes avaient réussi à s'échapper en se réfugiant, par des issues secrètes, à bord de leurs vaisseaux prêts à mettre à la voile. Quant aux prisonniers faits pendant le siège, Tamerlan les fit décapiter au nombre de plus de mille, et fit ériger, en mémoire de sa victoire, un trophée consistant en une tour construite avec des crânes humains!

En partant de Smyrne, ce conquérant y laissa pour gouverneur Kineït ou Zineït, fils de Carasoubassi, prince d'Éphèse et favori du sultan Bajazet. Ce Kineït, premier *Satrape* turc de Smyrne, comme l'appelle l'historien Michel Ducas, ayant par la suite trop présumé de ses forces, voulut se rendre souverain de l'Asie; mais Mahomet Ier ayant marché contre lui en 1419, lui enleva Nymphée, Cumes, et une forte citadelle bâtie dans l'ancienne Temnos, aujourd'hui Ménémen, enfin il le chassa aussi de Smyrne.

Maître de cette ville, le sultan en fit abattre les fortifications; mais il épargna les habitans; plus tard même il pardonna à Kineït et le rétablit dans ses fonctions de gouverneur.

(*Journal de Smyrne*, 15 avril 1832.)

TREMBLEMENT DE TERRE A SMYRNE.

Le tremblement de terre que nous avons ressenti le 9 mars 1832 a été bien autrement terrible dans quelques points de l'intérieur de l'Anatolie, à quelques journées S.-E. de Smyrne.

A Bullagda, ville à quarante lieues environ de Smyrne,

quatre minarets et une vingtaine de maisons ont été renversés. Le petit village d'Eldirek, à une heure de Bullagda, et composé de quarante ou cinquante maisons, a été entièrement détruit; une source d'eau y a jailli subitement de terre au milieu des décombres; un village plus considérable, Jenidjé, où l'on compte deux ou trois cents maisons, a également beaucoup souffert, ainsi que deux autres villages, tous les trois situés à deux heures de Bullagda. A Degnizlu, plus éloigné de cinq ou six lieues, la moitié des maisons et les murs de l'ancienne forteresse sont écroulés. Enfin, le désastre a été général sur une ligne de huit à dix lieues. On ne saurait encore évaluer au juste les pertes qu'il a causées; mais on les porte à de fortes sommes. La lettre d'où nous tirons ces affligeans détails ne fait pas non plus mention du nombre des morts; il paraît néanmoins que plusieurs personnes ont été victimes de ce funeste évènement.

Degnizlu, près des ruines de l'ancienne Laodicée de Phrygie, souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1715, qui y fit périr plus de 12,000 habitans.

ERRATA *pour la* DESCRIPTION DU SSE-TCHOUEN *insérée dans les* numéros 108 et 109 *du Bulletin.*

C'est à M. de Paravey, ancien sous-inspecteur des études à l'École Polytechnique, que nous devons la communication de la *Description du Sse-tchouen,* qui est insérée dans les numéros 108 et 109 du Bulletin, et qui avait été remise à la Société de Géographie par M. le capitaine de vaisseau d'Urville.

M. de Paravey, que des études persévérantes sur la Chine mettaient à portée d'assurer à cette intéressante

analyse toute la correction typographique desirable, n'a pu en revoir assez tôt les épreuves; mais il a eu l'obligeance de nous faire parvenir un *errata* : nous nous empressons de consigner ici toutes les corrections qu'il indique, afin de signaler à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas fait une étude spéciale de la Chine, des erreurs d'orthographe qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter.

1° Le nom de la ville capitale du Sse-tchouen, écrit partout *Tchen-ton*, doit être rectifié en celui de *Tchen-tou*.

2° Le nom de *Sankouo* (c'est-à-dire la *triarchie*), correctement orthographié en divers passages, est fautivement écrit *Sou-kouo* dans quelques autres, notamment pages 227 et 228.

3° De même le nom des peuples *Man*, bien que correctement imprimé en général, est quelquefois offert sous la forme défectueuse de *mau*.

4° Le nom des peuples *Fan*, au contraire, quelquefois bien orthographié, comme aux pages 236 et 291, est le plus souvent défiguré en celui de *Fou*.

5° La province de *Hou-pé*, dont le nom est correctement écrit partout ailleurs, se trouve indiquée, p. 219, sous celui de *Liou-pé*.

6° A la même page, le nom de la dynastie des *Sung* est imprimé *Sing*; mais il est exactement écrit dans tout le reste du mémoire.

7° Enfin, le nom de la dynastie des *Yuen* est, au commencement de la page 220, imprimé *Suen*, bien que partout ailleurs, et notamment à la ligne suivante de la même page, on lise régulièrement *Yuen*.

M. de Paravey a encore remarqué que le nom de l'empereur *Kan-gy* est fautivement écrit *Kang-sy* à la page 240; mais nous devons faire observer, à ce sujet,

que l'erreur, si elle existe en effet, appartient en entier à M. Lamiot lui-même, dont le manuscrit porte très clairement *Kang-sy*.

* A.....

ERRATUM à la note de la page 267, numéro de mai 1832, de l'article sur les *Naturels de la Terre du roi George*, dans la Nouvelle-Hollande.

L'*opossum*, désigné par erreur comme une espèce d'oiseau, est un mammifère de la race des rats, et de la famille des sarigues, qui porte extérieurement une poche, dans laquelle la femelle place ses petits.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 1er juin 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'académie royale des sciences de Turin et la société royale de Londres adressent à la Société la suite de leurs Mémoires.

MM. les présidens et secrétaires de la société des antiquaires de Copenhague adressent les remercîmens de cette compagnie à la Société de Géographie, pour l'envoi qu'elle a bien voulu lui faire du recueil de ses Mémoires et de son Bulletin.

M. le professeur Rafn offre en son nom plusieurs exemplaires d'une carte des îles Fœröer, qu'il vient de publier, pour être jointe à l'édition du *Fœreginga Saga*, ou Histoire des habitans des Fœröer, qui a paru il y a quelque temps.

Ces deux envois ont été adressés à M. Eyriès par M. de la Roquette, consul de France en Danemark, pour être transmis à la Société.

M. Arthus Bertrand écrit à la Société pour lui offrir, au nom de l'éditeur M. Featherstonhaugh, de Philadelphie, les sept premiers numéros du recueil inti-

tulé : *The Monthly american Journal of geology and natural sciences*, et il en demande l'échange avec le Bulletin de la Société. — La Commission accepte cet échange.

M. le chevalier de Wiebeking, correspondant de l'Institut de France, adresse à la Société des remarques sur le cours des fleuves de la Hollande, accompagnant un atlas des cartes de la plus grande partie navigable du Rhin et des ramifications de ce fleuve jusqu'à la mer et la Zuder-Zee, ainsi que de la Meuse en aval de Boxmeer. Cet atlas doit être composé de 31 grandes feuilles.

M. Jomard annonce la publication de deux ouvrages de Géographie nouvelle, imprimés à Londres : l'un est la grande Carte de l'Indostan de Hall, en plus de quatre-vingts feuilles, par la compagnie des Indes ; l'autre est la Carte des possessions britanniques en Amérique, par le colonel Bouchette, en dix-sept feuilles et deux volumes.

M. le chevalier de Couessin écrit à la Société pour demander la rectification du procès-veabal de la séance générale du 30 mars, dans lequel le nom de M. d'Urville se trouve placé le second parmi les vice-présidens de la Société.

Le même membre renouvelle par écrit les propositions qu'il a déjà faites verbalement, et ayant pour but de fixer l'époque et le mode de paiement des souscriptions annuelles. Ces propositions sont renvoyées à la section de comptabilité.

M. César Moreau annonce son prochain départ pour Londres, et offre ses services pour renouveler les relations de la Société avec les principales institutions scientifiques de la Grande-Bretagne. La Commission, après

une longue discussion, accepte les offres de M. César Moreau.

M. Warden, éloigné depuis quelque temps des séances de la Société par une maladie assez grave, lui adresse en communication plusieurs documens relatifs à l'Amérique, qui sont renvoyés au comité du Bulletin.

Séance du 15 *juin* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire du comité de traduction de la société royale asiatique de Londres écrit à la Société pour la prier de lui faire connaître par quelle voie il pourra lui adresser les volumes des Recherches asiatiques qui lui sont destinés.

La Commission centrale décide que M. César Moreau sera prié de servir d'intermédiaire entre les deux sociétés pendant son séjour à Londres.

M. le président communique le duplicata de la lettre de M. Jubelin, mentionnée au procès-verbal de la séance du 6 avril, et relative au voyage de MM. le Prieur et de Bauve dans l'intérieur de la Guyane.

Le comité du Bulletin demande, à cette occasion, que la Commission centrale veuille bien mettre à sa disposition les documens adressés par M. de Bauve, et dont l'examen avait été renvoyé à la section de publication. — Adopté.

Le dépôt général de la marine adresse la suite des livraisons des voyages de *la Coquille* et de *l'Astrolabe*.

M. Jodot écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire du Budget de 1832 (deuxième année), qu'il vient de publier.

D'après le rapport de la section de comptabilité, chargée d'examiner les propositions de M. le chevalier de Couessin, la Commission centrale décide qu'il n'y a pas lieu à changer le mode et l'époque du versement des souscriptions annuelles.

Sur la demande de M. le président, et d'après les observations de plusieurs membres, l'assemblée exprime le vœu que la section de correspondance veuille bien s'occuper le plus tôt possible des séries de questions dont la rédaction lui a été confiée.

La Commission centrale décide qu'elle nommera, dans sa prochaine séance, aux deux places vacantes parmi les membres adjoints.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 1er et 15 juin.

Par l'académie royale des sciences de Turin : *Tome* XXXV *de ses Mémoires.*

Par la société royale de Londres : *Transactions de cette Société*, première partie de 1832.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage de la Coquille ; Carte de l'archipel des îles Carolines*, une feuille ; *Plan des îles Saint-Augustin et Polouma*, une feuille ; *Historique*, livres 11 et 12 ; *Botanique*, livre 10 ; *Zoologie*, 26 et 27e livr. — *Voyage de l'Astrolabe : Historique*, 2 vol. de texte et les 31, 32, 33, 34 et 35e livraisons : *Botanique*, 1re et 2e livraisons ; *Zoologie*, 6, 7 et 8e livraisons ; *Entomologie*, 1re livraison.

Par M. Rafn : *Carte des îles Færöer*, une feuille.

Par l'académie des sciences de Dijon : *Mémoires de cette académie*, 1 vol. in-8°.

Par M. *** : *Samarobriva, ou examen d'une question de géographie ancienne*, br. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de mai.

Par la société asiatique : *Cahier de mai de son journal.*

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahiers d'avril et mai.

Par M. Jodot : *Budget de* 1832 (2e *année*), *offert à l'examen de tous les contribuables de l'état*, in-folio.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DIX-SEPTIÈME.

Nos 105 à 110.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

— Notice sur les îles du Grand-Océan et sur l'origine des peuples qui les habitent, par M. le capitaine D'URVILLE.. 1

— Mémoire sur la découverte d'une mine de sel dans le département du Jura, par M. ROUX DE ROCHELLE 21

— Fertilité comparative de l'Ancien et du Nouveau-Monde, traduit de l'anglais par M. ALBERT-MONTÉMONT..... 62

— Notice sur la côte de la Mer-Noire appelée Lazistan; par M. FONTANIER..... 68

— Note sur les expériences de température sous-marine, exécutées par M. BÉRARD dans la Méditerranée, en 1831; par M. D'URVILLE..... 82

— Rapport sur la collection ethnographique de M. LAMARE-PICQUOT, par une commission spéciale..... 86

— Notice géographique sur l'empire de Maroc, traduit de l'anglais par M. ALBERT-MONTÉMONT..... 117

— Rapport sur le concours relatif à la découverte la plus importante en géographie faite dans l'année 1830..... 157

— Rapport sur le concours relatif à l'origine des races nègres asiatiques..... 175

— Rapport sur le concours pour le nivellement de la France. 186

— Dissertation sur les voyages de Sébastien Cabot, par M. Roux de Rochelle..... 197
— Description de la province chinoise de Sse-Tchouen, traduite et résumée du Tay Tsing Y-tong-tchy, ou Géographie officielle de la dynastie impériale actuellement régnante, par M. Louis Lamiot, missionnaire lazariste..... 218 et 283
— Description des naturels de la terre du Roi George, dans la Nouvelle-Hollande, traduit de l'anglais par M. Albert-Montémont 261
— Aborigènes des Neilgherrys, ou description d'un peuple singulier habitant le sommet de ces montagnes du Coimbetour, au midi de la péninsule indienne; extrait traduit de l'anglais par M. Albert-Montémont 317
— Esquisse du *Sy-Yu* ou des pays à l'ouest de la Chine, traduite et résumée du chinois par M. Lamiot, missionnaire lazariste 330

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

— Voyage de MM. Michaud, Callier et Stamaty en Orient. 40
— Attaque des établissemens anglais de la Gambie (communiqué par M. d'Avezac) 66
— Retour de M. Ch. Ed. Guys des contrées de l'Orient 56
— Notice sur quelques découvertes faites au-delà du cap Horn (communiqué par M. Warden 57
— Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie, par M. E. de Blosseville (compte rendu par M. Warden 97
— Lettre de M. Adrien Cochelet à M. Jomard..... 101
— Extrait d'une lettre de M. Sayer, lieutenant de vaisseau, sur plusieurs îles du Grand Océan (communiqué par M. Warden)..... 108
Découverte d'un nouveau fleuve dans la Nouvelle-Hollande. 190
— La Vallée empoisonnée (île de Java) 191
— Population de Rome et d'Odessa 192
— Note sur la position des rochers nommés les Mangs, dans l'archipel des Mariannes, par M. P. D..... 243

— Traité avec une tribu maure 245
— Voyage de M. Jacquemont au Setledge, dans l'Hymalaya, en 1830 302
— Corrections importantes pour le *Voyage au Congo*, par J.-B. Douville 303
— Nouveau canal dans la Louisiane (extrait d'une lettre de M. Latour-Allard à M. Warden) 304
Longitude de plusieurs villes des États-Unis 305
— Extrait d'une lettre de M. le professeur Rafn, à Copenhague, sur sa Carte des îles Fœröer ..... *Ibid.*
— Fragmens inédits sur la ville de Smyrne (1er article) 345
— Tremblement de terre à Smyrne et dans l'Anatolie 352
— Errata sur l'article relatif à la province chinoise de Sse-Tchouen 353
— Erratum sur une note de l'article concernant les naturels de la terre du roi George 355

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

— Procès-verbaux des séances ordinaires 33, 112, 246, 308, 356, 358
— Procès-verbal de la séance générale du 30 mars 1832 193
— Membres nouvellement admis 38, 115, 249, 314
— Ouvrages offerts à la Société 38, 115, 250, 314, 359
— Programme de prix pour l'année 1832 251

Annonces 260, 315

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1er. — *Livres.*

— Ouvrages généraux 59, 116, 316
— Amérique 59, 116
— Afrique ..... *Ibid. ibid.*
— Asie 59

— Océanie 136
— Russie et Pologne..... *Ibid.*
— Italie 59, 316
— Angleterre 116
— France et Belgique..... 59, 116

§ 2. — *Atlas, Cartes, Plans, etc.*

— Atlas généraux 60, 316
— Atlas particulier 60
— Cartes 316

PLANCHES DU 17e VOLUME.

— Carte pour l'intelligence du Mémoire de M. le capitaine D'URVILLE sur les îles du Grand-Océan 1
— Carte de l'empire de Maroc (avec un plan de la ville de Maroc) 117

FIN DE LA TABLE DU XVIIe VOLUME.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Tome Dix-Huitième.

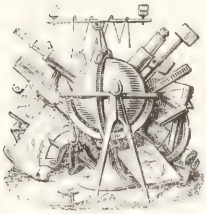
IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Tome Dix-Huitième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1832.

TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission centrale pour l'année 1832.

Janv.	Févr.	Mars	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Octob	Nov.	Déc.
6	3	2	6	4	1	6	3	7	5	2	7
20	17	16	20	18	15	20	17	21	19	16	21

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue et passage Dauphine, n° 36.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours, de 11 heures à 4.

Les volumes I, II et III du Recueil des Mémoires se distribuent aux Membres à moitié prix.

La Société admet des Membres donateurs, en vertu d'un nouvel article réglémentaire.

Par ordonnance royale du 14 décembre 1827, les statuts de la Société ont été approuvés.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 111. — JUILLET 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

EXAMEN CRITIQUE *du voyage des frères* LANDER *sur le Niger, et de ses résultats géographiques,*

Lu à la Société de Géographie dans sa séance du 6 juillet 1832.

Dès l'année dernière, un des membres les plus distingués de la Société de Géographie, toujours empressé à signaler les résultats des explorations nouvelles dont l'Afrique septentrionale a été le théâtre, a, sous un titre modeste (1), donné un aperçu du voyage que les frères

(1) *Quelques remarques sur les nouvelles découvertes des frères Lander dans l'Afrique équatoriale, et des conséquences probables qui doivent en résulter*, par M. Jomard; 7 octobre 1831. Ce Mémoire est inséré au Bulletin de la Société de Géographie, et accompagné d'une copie de la carte de M. Becher.

Lander venaient d'accomplir, et exposé des considérations générales sur l'ensemble de la question que ce voyage a résolue.

Dans le mémoire que je viens de rappeler, le président actuel de notre Commission centrale, admettant les résultats géographiques immédiats, tels que le lieutenant Becher les avait à-la-fois oralement et graphiquement publiés, et repoussant comme lui l'identité du Schâry ou Tchâd de Fondah avec le Schâry ou Tchâd du Barnouh, s'est principalement appliqué à établir la liaison des découvertes nouvelles avec celles des précédens voyageurs, et à indiquer le parti que nos intérêts commerciaux pourraient tirer de nos connaissances actuelles touchant cette région de l'Afrique.

Aujourd'hui que la relation des deux explorateurs anglais a été complètement publiée à Londres, et qu'une traduction fidèle et animée vient de la reproduire à Paris (1), il est possible de se livrer à un examen plus précis des lumières nouvelles qu'elle procure à la géographie, et de secouer le joug du tracé fautif que la carte anglaise qui y est jointe avait imposé.

Deux parts bien distinctes sont à faire dans la publication du Voyage des frères Lander : l'une, celle des voyageurs eux-mêmes ; l'autre, celle du géographe qui a fait emploi des matériaux recueillis par eux, et qui a joint à leurs récits une introduction historique et critique.

(1) *Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger, ou Relation d'un voyage sur cette rivière depuis Yaourie jusqu'à son embouchure;* par Richard et John Lander, traduit de l'anglais par madame Louise Sw.-Belloc; 3 vol. in-8°, avec cartes géographiques, dessins, et vignettes sur bois imprimées dans le texte; prix, 18 fr. A Paris, chez Paulin, éditeur, place de la Bourse, et chez Arthus-Bertrand, libraire de la Société de Géographie.

Je m'occuperai successivement de ces deux portions distinctes de la publication nouvelle, en commençant par un compte succinct des travaux des deux voyageurs. Dans cette analyse nécessairement fort rapide, la spécialité de notre institution me fait un devoir d'enregistrer surtout les indications géographiques : aussi n'est-ce guère qu'un résumé itinéraire de leur exploration que je vais insérer ici.

Esquisse sommaire du Voyage.

Arrivés le 19 mars 1830 au mouillage de Badagry, ou plus exactement Badagh, les frères Lander débarquèrent le 22; puis ils allèrent joindre, à un quart d'heure de distance, un marigot communiquant à la rivière de Badagh, branche de celle de Lagos; et c'est en suivant cette voie qu'ils arrivèrent bientôt, en canot, à la ville de Badagh.

De là, ils prirent leur route vers l'intérieur.

Quelques heures les conduisirent à Ouâou, dans la Yarriba, au pays d'Eyo, qui s'étend au nord-est jusqu'aux bords du Niger. Ils suivirent dans cette vaste contrée une route fort voisine de celle qu'à son dernier voyage Clapperton avait parcourue avec l'un d'eux, si bien que les deux lignes offrent de nombreux points de contact. Elles coïncident d'abord en effet à Bedgi, puis à Janna, traversent ensuite ensemble Betchy ou Badgi, Tchaou, et Egga, se séparent alors pour se retrouver à Engua, Chakka et Afoura, et se séparent de nouveau jusqu'à Accodou, où elles se confondent à travers Tudy ou Etudy, Tchotcho, Fudibo, jusqu'à Guendekki ou Bendekka; depuis là, les deux lignes se rencontrent successivement à Dâfo, à Chêdou, peut-être à Râou ou Erâoua;

ensuite à Chéki et à Kousou. Les deux lignes, après avoir suivi pendant une soixantaine de milles des routes distinctes, se rejoignent à Bumbum ou Bongbong, continuent ensemble par Atepa ou Atoupa, Nama, Leogadda ou Leobadda, Itcho ou Tshow, et arrivent enfin, par des chemins divers à Katanghâ ou Eyo, capitale actuelle du vaste pays de Yarriba; les frères Lander en avaient traversé, entre Kousou et Atoupa, l'ancienne capitale Bâhou. Sur cette route, où les lieux habités se pressent comme dans notre Europe civilisée, il se trouve plusieurs grandes villes, la plupart fortifiées : tout y porte l'empreinte d'un état florissant naguere, mais en proie aujourd'hui aux dévastations des fanatiques Peuls ou Félâns, conquérans et apôtres modernes de la Nigritie, comme les Arabes, dont ils continuent la mission, le furent jadis du Maghreb; race cuivrée, étrangère au milieu des nègres qu'elle subjugue comme parmi les races blanches au nombre desquelles elle se compte; race puissante, dont les rameaux s'avancent dans la Sénégambie jusqu'au voisinage de l'Océan, et dans la Guinée jusqu'à trois jours au S. O. de Katanghâ.

Après un repos de huit jours dans cette capitale, les deux frères, revenant sur leurs pas jusqu'à Bumbum, se dirigèrent au nord pour atteindre Kayâma : ils traversèrent, vers la moitié du chemin, la petite rivière de Mousa, à laquelle Clapperton donne aussi le nom de Jufie, et qui marque la limite commune du Yarriba qu'ils quittaient, et du Barghou où ils entraient; au-delà de ce ruisseau, le langage, les mœurs, le caractère, la physionomie de la population, tout est complètement différent : ce ne sont plus des hommes indolens et poltrons, mais des gens actifs et guerriers. Kayâma est le chef-lieu d'un royaume ou d'une principauté de même nom,

formant une province dans l'empire de Barghou, dont la capitale est Niki, et qui s'étend jusquà' plus de vingt journées dans l'ouest. Kayâma est immédiatement à l'est de Niki, Bouoy au nord, Sandero au sud, Lougou au sud-ouest, puis Kingka, Korokou et Pundi successivement échelonnés vers l'ouest. Les Félâns se sont aussi introduits en grand nombre dans ces divers états, mais ils ne s'y sont point présentés en maîtres; et cependant, dit-on, Kayâma s'est détaché de Niki pour se soûmettre à eux. Pundi, d'un autre côté, a décliné la suprématie de Niki pour se constituer état indépendant, et depuis lors ce pays est dans une complète anarchie.

Après une halte de huit jours à Kayâma, les frères Lander prirent une route détournée afin de se rendre à Bousâ, sur le Niger, sans traverser la ville de Ouaouà, contre laquelle le roi de Kayâma manifestait un grand mécontentement. Ils parcoururent une contrée déserte, dans laquelle ils rencontrèrent la rivière Oly, ainsi que plusieurs autres ruisseaux afluens du Niger, et dépassant les villes de Coubly et de Zali, ils atteignirent Bousâ. Cette ville, capitale d'un royaume de même nom, auquel Niki et Ouaouà paient tribut, est située, non dans une île du Niger comme on le dit communément, mais sur la rive droite de ce fleuve, et près du confluent de la petite rivière Ménai.

L'aspect du Kouârâ ne répondit point a leur attente: il n'était guère large en cet endroit que d'un jet de pierre, barré au milieu par des roches noires et rugueuses autour desquelles l'eau bouillonnait en tourbillons. C'est jusque-là que vingt-cinq années auparavant Mungo-Park était arrivé par l'ouest, explorant le cours du Niger depuis Bamakou, et naviguant sur le fleuve depuis Sansanding, dans cette même goelette qu'il avait fait con-

struire en ce dernier endroit, et que son noble orgueil national avait nommée *le shooner de S. M. B. le Djoliba;* elle vint sombrer au pied de ces roches dangereuses, et l'infortuné voyageur crut trouver au fond des eaux une fin moins cruelle sans doute que les traitemens qu'il redoutait de la part d'une population inconnue.

S'étant embarqués sur le fleuve à Kagogie, petite ville peu distante de Bousà, vers le nord, les deux frères le remontèrent en canot pour se rendre à Yàoury; son lit était fréquemment divisé en plusieurs branches par des roches ou des bancs de sable; sa largeur variait d'un à deux milles, et sa profondeur d'une quantité guéable au tirant d'une frégate. En résultat, Yàoury est situé droit au nord de Bousà, et se trouve distant de cinq journées de route à l'égard de Sakatou, et de deux journées seulement à l'égard de Kolfou. La ville n'a pas moins de trente milles de pourtour: c'est la capitale d'un royaume étendu et compacte, ayant au nord et à l'est l'empire de Haousâ, à l'ouest celui de Barghou, au sud le royaume de Nyffé. Les turbulens Peuls, Félâns, ou Fellatas comme on les nomme vulgairement, ont aussi porté leurs armes dans le Yàoury; mais là, comme dans le Barghou, leurs tentatives de conquête ont été vigoureusement repoussées; et dans le Haousà même, la puissance transmise par le mo'allem Otsmàn Danfodio à son fils le solthân Mohammed Bello a éprouvé de nombreux échecs, par suite des efforts continus de la ligue ou taouyah, dans laquelle est entré Yaoury. Sous le nom de Haousà, les informations recueillies par les deux frères comprennent seulement Kasynâ (1), Kabi, Gouari,

(1) Dont ils écrivent le nom Catshinah, et que le vulgaire continue d'appeler Kashna, malgré la juste observation de Rennel que le véritable nom est Kasynâ.

Zamfara, Kano, Gober, Kotonkora et Ouamba. De ces huit états, les deux derniers avaient échappé à la conquête; Kabi, Gouari et Gober se sont entièrement affranchis; Kasynâ même est, dit-on, parvenu à secouer le joug et à recouvrer son indépendance; à Zamfara, les naturels partagent l'autorité avec les vainqueurs; Kano seul subit une domination complète. En dehors du Haousâ, les Félâns ont encore perdu Zarya, capitale conquise du Zegzeg. En revanche, ils sont maîtres du Nyffé et de la portion limitrophe du Yarriba, englobant ainsi dans leurs possessions une étendue déjà considérable du cours inférieur du Niger; leurs missionnaires ont poussé des reconnaissances et jalonné la route des conquêtes futures jusqu'au sommet du delta que dessinent les branches par lesquelles ce grand fleuve débouche dans l'Océan. On peut prédire que les Félâns seront bientôt maîtres partout où ils se montrent aujourd'hui simples voyageurs, et que la navigation du Niger leur appartiendra, comme leur appartient celle du Sénégal, dont ils occupent les rives depuis Bakel jusqu'à Daghanah.

Revenons aux deux voyageurs anglais. Yâoury fut le terme de leur excursion vers le nord. Ils en repartirent le 2 août pour redescendre le Kouârâ; ayant gagné un marigot qui afflue à la rivière de Kebbi, ils s'y embarquèrent, et, après quelques milles en suivant le cours de cette dernière, ils entrèrent avec elle dans le Niger, qui les ramena promptement à Bousâ. Dans cette course, ils eurent le loisir d'examiner de plus près une population particulière qui habite les îles et les rives du fleuve, et qui est aussi disséminée dans le Haousâ et autres contrées, surtout dans le Yâoury, et particulièrement dans les montagnes d'Engarski, qui forment un état jadis indépendant, et aujourd'hui tributaire du royaume précé-

dent. Cette population, ilote dans les contrées qu'elle paraît avoir primitivement possédées, porte le nom de Cumbri; gens paisibles, indolens, invariablement attachés à leurs coutumes traditionnelles, parlant les langages divers de tous les peuples environnans, mais ayant leur idiome propre, subissant le joug sans murmure, mais brisant quelquefois, dans une juste impatience, la chaîne trop serrée dont on veut les étreindre. Ils occupent, à cinq milles au nord de Bousâ, le petite ville de Garnicassa, vis-à-vis de laquelle les diverses branches du Niger forment, en se réunissant, une belle nappe d'eau de sept milles de large.

Sur le conseil du monarque de Bousâ, les frères Lander allèrent faire visite à celui de Ouaouâ, avec lequel ils traitèrent de l'achat d'un canot. Sur la route, et à peu de milles au sud de Bousâ, une branche du Niger se détache vers l'ouest, et ne rejoint, dit-on, le lit principal qu'après avoir fait le tour du pays de Ouaouâ; d'autres disent qu'elle se jette dans la rivière Oly.

Revenus encore à Bousâ, les deux voyageurs s'y embarquèrent enfin le 20 septembre pour descendre le fleuve jusqu'à la mer. Le courant était de cinq à six milles à l'heure; ils dépassèrent bientôt la dernière ville appartenant à Bousâ, sur la rive gauche, et entrèrent ainsi dans le Nyffé. Les limites de Bousâ s'étendent plus loin sur la rive droite; de ce côté, Congie est la dernière ville du Nyffé; et Ingouazhilligee, que Clapperton a déjà mentionné sous les noms de Comie et de Wonjerqué, est la première ville dépendante de Ouaouâ dans cette direction. Un peu au-dessous sont les îles jumelles de Patâshy et de Tiah. De là, Richard Lander alla faire une nouvelle visite au souverain de Ouaouâ, dans l'espoir d'en obtenir un canot; mais il y fallut renoncer, et pousser jus-

qu'à Lever, plus communément appelée Layaba, ville peu éloignée, occupée en ce moment par les Félâns : là l'impuissance des monarques de Bousâ et de Ouaouâ était évidente, et nos voyageurs, n'ayant plus d'autre moyen de se procurer les embarcations que ces deux princes avaient promises, et même chèrement vendues, furent obligés de prendre le parti de s'approprier les deux canots que leur avait prêtés le chef de Patâshy, et c'est ainsi qu'ils purent continuer leur navigation. On leur avait dit à Patâschy que Rabba était à deux journées de Layaba ; qu'il fallait ensuite trois jours pour atteindre Fondah, puis quatre jours encore pour arriver à la mer.

Les deux voyageurs mirent trois journées entières de navigation depuis Layaba jusqu'à l'île marecageuse de Zagôzhi, en face de laquelle est située la grande ville de Rabba, dans le Nyffé. Ils dépassèrent successivement, dans cette route, plusieurs villes considérables et beaucoup d'îles et de villages : ils nomment Bedjaybo, Litchi, Madjé et Bili. Le fleuve, encaissé entre des berges élevées, coulait majestueusement dans une direction graduellement contournée du sud au sud-est, offrant une largeur moyenne de deux à trois milles. A Zagôzhi, on leur apprit qu'Egga, dernière ville du Nyffé, était située à quatre journées plus bas sur le fleuve.

Tournant à l'est en quittant Fondah, les deux voyageurs virent le fleuve s'élargir jusqu'à quatre milles, n'offrant plus un courant que de trois à quatre milles par heure. Après une course effective de cent milles tout d'une traite, ils virent Dâcané ; puis ils dépassèrent les îles de Gongo et de Tofo, par une route inclinant un peu de l'est vers le sud, offrant de nombreuses sinuosités, un courant tantôt rapide comme un torrent, tantôt lent et tranquille, entre des rives peu élevées, et parfois

même très-basses, dont l'écartement variait de deux milles à six milles. Là, on leur dit que le pays de Fondah était à une distance de trois journées, et que la ville de ce nom était éloignée aussi de trois jours des bords du Niger. Continuant leur navigation, ils aperçurent à son confluent la rivière de Coudounia venant du nord, la même que Richard Lander avait, à son précédent voyage, traversée près de Kottop, sur la route de Dunrorâ; ils arrivèrent bientôt après par le travers d'Egga, qui est à trois milles du rivage. Cette ville marque le terme du grand royaume de Nyffé et de la domination réelle des Félâns, mais non de leur influence politique et religieuse; de même que Layaba, Bedjaybo, Rakah, et nombres d'autres villes dépendantes de Nyffé, elle est bâtie sur la rive droite du Niger. Les Yarribans ont déserté cette plage devant l'invasion félâne.

Au-dessous d'Egga, le cours du fleuve se contourne graduellement vers le sud, offrant un lit sinueux, des rives basses, et un courant de quatre à cinq milles à l'heure. Kaconda, qui se trouve à une journée de distance, est la capitale d'un état complètement indépendant. Les honneurs de cette station furent faits aux deux voyageurs par un mo'allem musulman, qui leur apprit qu'une rivière fort considérable, nommée Tschadda ou Schâri, rejoint le Niger à une journée de Kaconda; que la ville de Cuttumeurrafie est située au confluent; que celle de Fondah est à trois journées de distance en remontant cette rivière, et que du reste on communique avec Barnouh par cette voie, la route étant de quinze jours de navigation.

Après avoir quitté Kaconda, le lit du Niger se dirige du sud-est au sud-sud-ouest, entre des berges qui s'élèvent graduellement à une hauteur fort considérable. On dépassa l'embouchure du Tschadda, large de trois milles,

et l'on atteignit la ville commerçante de Bocquâ. Là un vieux mo'allem de Fundah leur servit d'interprète; il leur confirma la communication par eau avec Barnouh en quinze journées, la situation de Fondah à trois jours dans les terres, et il leur apprit en outre que la mer était à dix journées de Bocquâ en descendant le Niger. Le chef du pays évaluait à sept journées seulement cette distance.

On continua la navigation vers le sud-ouest, en faisant beaucoup de détours; on passa en vue d'Attâ, qui est sur la rive gauche, puis on aperçut un bras du fleuve qui se détachait vers le sud un peu est, et l'on arriva à Abbazacca. Depuis Egga, tous les lieux où l'on abordait étaient habités par des populations diverses entre elles ainsi que des précédentes, et il était difficile de se comprendre mutuellement : la langue du Haousâ, familière aux mo'allems musulmans, avait heureusement fourni, en diverses rencontres, un heureux moyen de communication orale; ici ce fut le langage de Bonny qui rendit cet éminent service. Les indices certains de communications habituelles avec la côte devenaient de plus en plus nombreux. Le chef d'Abbazacca proposa aux voyageurs de les conduire à une grande ville éloignée d'un jour de route, et gouvernée par son frère, où ils trouveraient des gens de Bonny, de Calabar, de Brass, et de Béni ou Bénin, qui y viennent par eau au moyen des branches du fleuve, dont la principale est peut-être celle de Bonny.

Les frères Lander acceptèrent les offres de leur hôte, et ils se mirent en route précédés par le canot de ce chef, qui, moins chargé, eut bientôt une avance considérable. Le fleuve, large de quatre à cinq milles, inclinait vers l'ouest-sud-ouest; on dépassa l'ouverture d'un bras qui affluait vers le sud-est, et bientôt on fut obligé

de relâcher à Damôgou, dont les habitans voulaient à toute force voir nos deux Anglais. Ils trouvèrent dans ce village des nègres de Bonny, vêtus de haillons européens; ceux-ci leur apprirent en mauvais anglais que plusieurs navires de Liverpool étaient mouillés dans leur rivière, à cinq journées seulement de distance. D'un autre côté, le roi de Damôgou, qui n'avait jamais entendu parler d'autres pays au nord du sien que de Fondah et de Tackoua, c'est-à-dire Nyffé (1), mais qui avait des rapports commerciaux fréquens avec les pays du sud, leur assurait que huit jours de navigation les conduiraient à la mer. Il leur nomma, sur cette route, la ville de Kirri, distante d'une journée. Un Nyfféen, volontairement exilé à Damôgou, leur donna encore l'assurance que l'on communiquait fréquemment de Fondah avec Kouka dans le Barnouh, à travers le pays de Jacoba. Cette route, dit-il, est de dix-sept jours par terre, et de dix-neuf jours par eau en remontant le Tschadda jusqu'à Kouka.

Les voyageurs, parfaitement bien traités par le chef de Damôgou, repartirent, après une halte de huit jours, dans un canot que leur hôte mit à leur disposition avec des rameurs et un guide pour les conduire jusqu'à Bonny. Un peu avant Kirri, on rencontra un affluent de l'est, et peu après une branche qui effluait vers l'ouest pour se rendre, dit-on, à Bénin; c'est au bec compris entre le Niger et cette branche qu'est placé Kirri. Mais peu de temps après avoir dépassé cette ville, ils rencontrèrent une flottille de canots de guerre venant du sud,

(1) La relation de Clapperton donne le nom de Tappa comme synonyme de Nyffé; peut-être faut-il lire Tackwa (son écriture était fort peu lisible, au dire de M. John Barrow), ou peut-être est-ce ici qu'il faut lire Tappa, ce qui est beaucoup moins probable.

qui les attaquèrent, les pillèrent et les ramenèrent prisonniers à Kirri. Là ils trouvèrent des musulmans de Fondah qui prirent chaudement leur parti : un grand *palabre* ou conseil fut tenu à leur égard, et il fut décidé que le principal aggresseur avait mérité d'être puni de mort; que les effets existans encore d'entre ceux qui formaient le bagage des voyageurs blancs devaient leur être rendus, et qu'eux-mêmes, ainsi que les pillards qui les avaient assaillis, seraient conduits au roi d'Ebo, souverain de ces derniers, pour prononcer sur le tout une sentence définitive. On leur dit qu'Ebo était à trois journées de distance sur le fleuve. Dans leur désastre ils avaient perdu toutes leurs marchandises d'échange, leurs armes, leurs vêtemens, leur unique boussole et quelques cahiers de leurs journaux. Heureusement que les deux frères tenaient des journaux distincts, et que les lacunes de l'un ont pu être remplies au moyen de l'autre.

On partit de Kirri sous bonne escorte. Le fleuve n'était plus contenu entre de hautes berges ; il coulait plus direct et plus tranquille entre des rives basses et monotones, se dirigeant d'abord au sud-ouest ou peut-être même un peu plus ouest, d'après l'estime conclue de la position du soleil, puis inclinant à l'ouest-sud-ouest. On se trouva le matin du troisième jour dans une espèce de lac où le fleuve se séparait en trois grosses branches ou rivières, l'une allant à l'ouest, l'autre au sud-est, et la troisième, que les voyageurs jugèrent être la principale, coulant au sud-ouest. On entra dans celle-ci, et l'on arriva bientôt à Ebo, où les voyageurs apprirent qu'une goëlette espagnole et un navire anglais étaient mouillés dans la *première rivière de Brass,* plus connue sous le nom de *rivière de Noun.*

Les gens de Bonny qui étaient venus de Damôgou

avec les voyageurs, et les gens de Brass qui se trouvaient à Ebo, se disputèrent l'avantage de conduire les deux Anglais sur la côte, dans l'un ou l'autre de ces royaumes ; et le roi d'Ebo, instruit par ce débat du prix considérable que l'on s'attendait à recevoir à la côte comme une sorte de rançon, éleva aussi de grandes prétentions. Les gens de Brass furent obligés de le désintéresser à l'avance pour obtenir la faculté d'emmener avec eux les deux blancs, qui de leur côté promirent au chef qui les rachetait, de l'indemniser pleinement de ses débours.

Ayant quitté Ebo, on suivit le cours du fleuve vers le sud-ouest ; on dépassa, le premier jour, une branche qui affluait vers l'ouest, puis le troisième jour une autre branche qui coulait à l'est-sud-est, tandis que le bras principal tournait au sud. On entra bientôt après dans un marigot qui se dirigeait vers le sud-est-1/4-est (1), et par lequel on se rendit lentement à la ville double qui porte le nom de Brass ; une autre ville de Brass, située à l'embouchure de la rivière de ce nom, et peuplée en majeure partie de pilotes, se trouve à soixante ou soixante-dix milles de distance.

Le conducteur, on pourrait dire le *maître* des deux voyageurs, laissant auprès du roi son père l'un de ses prisonniers, amena l'autre (c'était Richard) au mouillage des navires européens qui étaient dans la rivière de Noun ; la route, dessinée par des marigots dirigés vers l'ouest, coupait transversalement d'abord une branche assez large (sans doute la rivière de Juan Diaz), puis la seconde rivière de Brass, connue aussi sous les noms d'Oddy et de Santo Bento, et aboutissait à la première

(1) Et non *dans une direction sud-est, à l'est du bras principal*, comme porte la version française, qui traduit ainsi le *S. E. by E.* de l'original.

rivière de Brass ou rivière de Noun, laquelle coule vers le sud.

Au lieu d'un compatriote empressé de faire honneur aux engagemens des deux voyageurs, Richard Lander ne trouva dans le capitaine du brick anglais à bord duquel il arriva, qu'un grossier et brutal personnage qui refusa péremptoirement de rien donner pour le rachat des frères Lander; il consentit du moins à laisser entrevoir une récompense au chef de Brass pour amener John à la côte, et lorsque celui-ci fut arrivé à bord, le rébarbatif capitaine, qui voulait bien accepter les services des deux jeunes gens comme matelots, éconduisit rudement le prince nègre.

Les frères Lander étaient ainsi parvenus au terme de leur voyage de découvertes. Il y aurait peu d'intérêt à raconter ensuite leur relâche à Fernâo do Po, leur courte excursion au vieux Calabar, puis leur voyage à Rio de Janeiro, et enfin leur retour en Angleterre, où ils ont été honorablement récompensés de leurs fatigues.

Il est temps d'aborder les questions de géographie positive dont cette exploration intéressante a rassemblé des élémens de solution, et qui ont été traitées en première instance par M. Becher. Les bornes de ce mémoire, où l'esquisse du voyage (quelque brève que j'aie tâché de la faire) occupe déjà beaucoup de place, ne me permettent pas d'entrer à cet égard dans aucun développement raisonné; je suis donc obligé de me borner à quelques simples et rapides indications.

Examen rapide du travail du lieutenant Becher.

M. Becher a publié, à l'occasion du voyage des frères Lander, et pour être annexé à leur relation, un double travail. Il a, d'une part, construit une carte détaillée de

leur marche et de leur navigation sur le Niger; il a, d'un autre côté, dans une introduction à laquelle est jointe une petite carte générale, traité historiquement et géographiquement la question de l'ensemble des connaissances acquises jusqu'à ce jour sur le cours du grand fleuve.

J'examinerai en premier lieu la carte détaillée du voyage.

Et d'abord je rendrai justice à la modeste défiance avec laquelle l'officier anglais présente lui-même son œuvre graphique : « Cette carte, sous son plus favorable point « de vue, dit-il, doit être considérée seulement comme « une esquisse du fleuve appuyée sur des observations « naïves et individuelles ». Une telle abnégation d'amour-propre suffirait certes pour désarmer la critique, si dans les sciences la critique s'attaquait aux personnes; mais sa devise est *parcere personis, dicere de vitiis;* et c'est un devoir pour elle de n'épargner point les erreurs d'un travail fautif, de quelque source qu'il provienne.

Le premier reproche que j'adresserai à la carte de M. Becher, c'est de donner les côtes d'après des déterminations arriérées, sans égard aux derniers travaux hydrographiques faits dans le golfe de Bénin par les marins anglais et français. Les résultats d'Owen ayant été publiés par l'amirauté anglaise sur une carte générale dont le fond appartient à Demayne, beaucoup de cartographes, et M. Becher paraît être du nombre, ont accordé aux parties de remplissage le même degré de confiance qu'aux portions nouvelles, et n'ont pas songé à rectifier ce remplissage au moyen des déterminations plus récemment obtenues par les capitaines Purchass (1)

(1) Commandant *l'Esk.*

et Kelly (1), et publiées par l'amirauté de Londres, dans un supplément aux tables qui portent le nom d'Owen.

Ainsi la carte de M. Becher donne à Badagh une longitude de 3° 22′ 30″ à l'est de Greenwich, tandis que les observations consignées dans les tables d'Owen ne varient que de 2° 43′ 30″ à 2° 54′ à l'est du même méridien; celle qui y est portée avec le nom de Purchass est de 2° 47′ 40″, en sorte que M. Becher a placé Badagh de plus d'un demi-degré trop à l'est. Il donne l'embouchure du Lagos par 4° 11′ est de Greenwich, tandis que les tables d'Owen portent 3° 22′ seulement; ce qui indique une exagération de 49′ vers l'est de la part de M. Becher. Enfin, cet officier marque le cap Formose par 6° 10′ environ à l'est de Greenwich, *entre les rivières de Noun et de Santo Bento;* il suffit de cette position relative pour démontrer que ce n'est point là le cap Formose, mais bien le cap Noun, le nom de Formose appartenant à une plage obtuse, sableuse, fort basse, et boisée, distante de quatre lieues à l'ouest de la rivière de Noun. Ici, il faut l'avouer, c'est au capitaine Vidal (2) bien plus qu'au lieutenant Becher que la méprise appartient, et elle a été partagée par le capitaine Kelly; mais l'étude attentive de cette côte, et l'examen comparatif des relations anciennes et des séries de déterminations géonomiques résultant des campagnes du *Barracouta* et de *l'Esk*, devaient mettre sur la voie d'une construction meilleure des abords de la rivière de Noun; il est d'ailleurs à remarquer que l'embouchure même de cette rivière a été fixée par le capitaine Purchass à 5° 53′

(1) Commandant *le Pheasant*.

(2) Commandant le sloop *Barracouta* dans la campagne d'Owen en 1826, et auteur des relèvemens faits sur cette partie des côtes.

40″ est de Greenwich. Je ne dis rien du surplus des côtes, attendu qu'elles ne sont ici qu'un remplissage, et non plus une base du tracé de la ligne de route des frères Lander.

De même qu'il n'a point établi avec tout le discernement désirable les points de départ et d'arrivée des deux voyageurs sur la côte, le lieutenant Becher n'a pas non plus profité comme il l'aurait dû, pour la construction de l'itinéraire entre Badagh et Bousâ, du guide que lui offraient les observations de Clapperton, et accessoirement la carte de ce voyageur. Ainsi M. Becher, en inscrivant la ville de Janna à 7° 1′ N. et 3° 40′ E. de Greenwich, n'a point tenu compte d'une observation publiée par M. John Barrow dans la *Quarterly Review* d'après la correspondance de Clapperton, observation qui place la ville dont il s'agit à 6° 56′ N., et *sous le méridien de Lagos*, c'est-à-dire par une longitude d'environ 3° 25′ E. de Greenwich, Lagos (1) étant à 5′ E. N. E. à-peu-près de l'embouchure de la rivière de même nom; et cette position de Janna est confirmée par la distance d'une journée de route seulement entre le village de Labou, voisin de Jenna, et la ville de Lagos; distance énoncée par Clapperton, et que la carte de M. Becher ne fait pas moindre de cinquante milles!

La même carte donne Tchotcho par 7° 54′ N. et 4° 4′ E. de Greenwich; le cartographe a encore oublié ici que Clapperton a déterminé ce point par 8° 8′ N. et 4° 2′ E. de Greenwich. Quant aux autres points dont Clapperton a fixé astronomiquement la position, savoir : Katanghâ, Kayâma, Bousâ et Ouaouâ, ils sont exactement placés dans le travail graphique de M. Becher.

(1) Le nom véritable de cette ville est Aouany.

Quant au détail des gisemens successifs des diverses stations de cette longue route, il a complètement, et comme à plaisir, mis de côté toutes les indications de la carte de Clapperton, qui cependant méritait d'autant plus d'attention qu'elle avait été dressée sous la direction de M. John Barrow, et probablement d'après les croquis du voyageur. Aussi me semble-t-il que le tracé simultané des deux routes doit être établi d'une manière fort différente de celle qu'a adoptée le nouveau cartographe.

C'est surtout entre Katanghâ et Kayâma que les vices de la construction du lieutenant Becher frappent par leur évidence; car il a, malgré les indications concordantes du journal et de la carte de Clapperton, porté loin au sud de la rivière Mousa les villes de Namah et de Léogada, entre lesquelles cependant Clapperton déclare formellement avoir traversé cette rivière; et il est allé inscrire à plus de vingt milles de Ouatâto le village de Mousa, que Richard Lander lui-même, à son premier voyage, n'en avait trouvé éloigné que de deux heures de marche.

Au-delà de Bousâ, le cartographe n'avait plus d'autre guide que les indications fort incomplètes que fournit le journal de route des frères Lander : aussi n'y aurait-il nulle observation à lui adresser sur l'usage qu'il en a fait, s'il les avait fidèlement suivies; mais, à dire vrai, il ne s'y est conformé qu'à-peu-près; et, par exemple, il n'a tenu aucun compte de la différence d'orientation qui devait résulter, pour le cours du Niger, entre les gisemens relevés à la boussole au-dessus de Kirri et ceux qui ont été estimés d'après le soleil au-dessous de cette ville : il a uniformément rapporté les uns et les autres au nord vrai, ce qui altère assez notablement le tracé du fleuve.

Les distances ne sont pas mieux observées, car il a exagéré toutes celles qui sont au-dessus d'Ebo, et raccourci au contraire outre mesure celles qui séparent Ebo de la mer. En faisant un résumé exact du nombre d'heures de navigation employées pour chaque portion du fleuve, et de l'estime correspondante de la vitesse du courant, on est amené à conclure que le point de Kirri chasse trop au sud-ouest de plus de quarante milles. Le confluent du Tchadda se trouve pareillement trop poussé vers le sud. Il est remarquable en outre que le bas du fleuve depuis Kirri, que la relation du voyage énonce formellement couler plus uniformément, plus directement que dans les parties supérieures, est précisément représenté plus sinueux que celles-ci dans la carte de l officier anglais.

Je n'en dirai pas davantage ici sur le tracé du cours du Niger, dont une critique minutieuse et détaillée exigerait un travail spécial fort étendu. Je me bornerai à ajouter qu'une estime raisonnée du chemin entre Bousâ et Yâoury, comparée aux indications de distances de cette dernière ville à celles de Sakatou au nord et de Kolfou au sud-est, milite pour un abaissement de la latitude que le lieutenant Becher a attribuée à Yâoury.

Puisque le géographe a pris soin d'insérer dans sa carte le précédent itinéraire de Richard Lander de Kano à Dunrorâ et retour, je ne puis me dispenser de faire remarquer qu'il s'est écarté des indications de la carte de Clapperton, avec aussi peu de scrupule pour cette partie de route que pour les précédentes; mais il est surtout à signaler qu'il a placé Dunrorâ à trente-six milles seulement et au nord-nord-est environ de Fondah, tandis que le récit de Lander lui-même place Dunrorâ directement à l'est de Fondah, et qu'une note inscrite sur la carte de Clapperton évalue la distance de ces deux villes

entre elles à *douze* journées de marche, à travers des terreins marécageux et coupés de nombreux torrens. Il a totalement perdu de vue (et c'est un reproche qu'il peut reporter à son tour aux deux cartes de Clapperton[1]) que Jacoba, qui n'est qu'à une demi-journée de Dunrora, est situé *au sud de Katagoum*, c'est-à-dire à plus de cent milles dans l'est de la position que lui attribue M. Becher.

Il est temps que j'arrive au mémoire servant d'introduction historique, et à la petite carte représentant l'ensemble du cours du Niger. Je n'en dirai que peu de mots.

Si, dans son travail spécial sur la route parcourue par les frères Lander, M. Becher semble n'avoir eu qu'une teinture fort légère des précédens sur lesquels il devait s'appuyer, il se montre bien plus superficiel encore dans l'inventaire général des lumières précédemment amassées sur tout le cours du fleuve. Je ne ferai remarquer que *pour ordre* l'anachronisme au moyen duquel il reproche à notre savant Guillaume Delisle, mort le 5 janvier 1726, des contradictions qu'il aurait commises en 1745. Je passe immédiatement à la géographie contemporaine. Non-seulement l'amour-propre national empêche M. Becher de rendre justice à l'exploration du français Caillié, auquel on doit cependant le relèvement d'une portion assez considérable du Niger; mais son bagage d'érudition ne contient même pas une mention de son compatriote Gordon-Laing, auquel la géographie est cependant redevable d'une détermination géonomique fort approximative de la source principale du grand fleuve.

On doit être dès-lors peu surpris de le voir reproduire,

(1) La même erreur n'existe point dans les cartes de notre consciencieux confrère et ami M. Brué.

dans sa petite carte d'ensemble, la carte anonyme qui accompagne le journal du dernier voyage de Mungo-Park, carte stigmatisée aujourd'hui par tous les géographes instruits, et où les erreurs de latitude comme celles de longitude se comptent non par minutes, mais par degrés, ainsi que je l'ai dès long-temps publié, et consigné d'ailleurs dans un mémoire spécial lu à la Société de Géographie. (1)

Il est moins surprenant encore de voir M. Becher proclamer que la science ne possède aucune lumière sur le cours du fleuve entre Ten-Boktoue et Yâoury. C'est en effet l'opinion commune. Mais une étude comparée de tous les documens recueillis jusqu'à ce jour sur l'Afrique occidentale, m'a conduit à reconnaître que l'on peut, au moyen d'itinéraires édits qui s'appuient sur la côte et sur les positions déterminées par Clapperton, établir un réseau de triangles susceptible de déterminer, avec une approximation qui n'est point à dédaigner ici, deux points principaux de ce vaste intervalle : l'un de ces points est Ghourouma, capitale de l'état de Magho; l'autre est Ghaou, capitale d'un état du même nom Il ne faut point oublier en outre que Clapperton a indiqué à quatre journées au sud-ouest de Sakatou le point où s'opère la jonction du Kouârama au Niger, et que les frères Lander eux-mêmes ont marqué la distance et le

(1) Ce mémoire porte pour titre : *Examen et rectification des positions astronomiquement déterminées en Afrique par Mungo-Park.* Il fait partie d'une collection de mémoires réunis sous ce titre : *Considérations critiques sur la géographie positive de l'Afrique intérieure occidentale, et analyse comparée du voyage de Caillié à Ten-Boktoue, et des autres itinéraires connus.* Plusieurs de ces mémoires ont été lus à la Société de Géographie et à la Société Asiatique; quelques-uns sont depuis long-temps publiés.

gisement de la ville de Fogho (nommée ailleurs Fougah) à trois journées nord 1/4 nord-ouest de Yâoury. (1)

J'ai consigné dans diverses parties d'un autre travail plus considérable la discussion détaillée de tous les élémens que possède la géographie africaine pour le tracé général du cours du Niger ; les développemens qu'exige une question aussi multiple ne sauraient trouver place dans cette simple *revue critique*, déjà trop longue peut-être pour une lecture, et que je me hâte de clorre ici.

* A.....

Paris, le 4 juillet 1832.

Esquisse du Sy-yu *ou des Pays à l'Ouest de la Chine, traduite et résumée du chinois par M.* Lamiot, *missionnaire lazariste.*

DEUXIÈME PARTIE.

Py-tchan.

Py-tchan, ville des *Houé*, est à 760 *ly* de *Ha-mi*. Sous *Yung-tchung*, les Eleuths s'étant emparés de la ville, les habitans, sous la conduite de leur chef, se retirèrent à *Koué-hoa-tchung* (2); ils s'en retournèrent ensuite à *Py-tchan* lorsque les armées du ciel eurent balayé *Y-ly* au net. Le chef en a été créé prince par l'empereur. La ville est petite, mais sa position sur la route du midi la rend très importante. Pour cette raison, on l'a environnée d'un rempart qui a 5 *ly* de circuit. On y a placé un

(1) *N. by W.*, et non pas N. O., comme le porte la carte jointe aux *Quelques Remarques* de M. Jomard.

(2) Voyez le Bulletin n° 110, page 33 note 4.

grand mandarin en chef avec six mandarins civils, six mandarins militaires, et 350 soldats; ils gardent six *tai*. (1)

Chang-eul-fan (2) a sous lui six villes des *Houé*, où il y a environ 3000 familles. La grande quantité de sable fait qu'en bien des endroits les arbres, et l'herbe même, ne croissent pas. En été la chaleur y est insupportable; en hiver on ne trouve pas moyen de se défendre du froid, qui y est excessif. Le pays produit du blé, du lin, du chanvre, des melons (3), des pastèques. Le raisin y croît fort bien, et il y en a un grand nombre d'espèces (4). A l'ouest de la ville, le terrein est très gras; il produit en abondance du coton (5), des pois, des fèves, etc.... A un *ly* au nord da *Tou-eul-fan* (6), 260 *ly* ouest de *Py-tchan*, il s'élève parfois des ouragans si violens, qu'ils font disparaître les ânes et les moutons sans qu'on puisse les retrouver. Au midi est un désert où il y a des chameaux et des chevaux sauvages qui se réunissent en troupes de centaines.

A 500 *ly* plus sud-ouest, est *Ho-pou-no-eul*. La tradition des siècles désigne *Sing-siu-hai* (6), comme l'origine du *Houang-ho*. Depuis *Py-tchan*, passant par *Ho-tcheu* et *Héou-tsang* après un trajet de 9000 *ly* un peu plus ou moins, on arrive à *Sing-siu-hai*. Dans un espace

(1) Petits forts.

(2) Nom du prince.

(3) Qu'on apporte à Pékin en hiver.

(4) On en apporte de séchés à l'empereur avec les melons; on ne vend aussi dans beaucoup de provinces de la Chine.

(5) Ce coton est le coton herbacé, plante si commune en Chine, et si précieuse par l'huile et le coton qu'en en tire. Elle pourrait être cultivée dans le nord et le midi de la France.

(6) Ville principale.

(7) Mer de constellations d'étoiles.

de 10 milles en circuit, il n'y a ni homme ni fumée. C'est là qu'est l'origine du *Houang-ho*. (L'auteur parle ensuite de montagnes de neiges, d'abîmes sans fond, de ruisseaux qui roulent comme des perles ou des étoiles, et ensuite il ajoute) : Ces diverses eaux se réunissent pour former un lac à *Ho-pou-no-eul;* elles prennent ensuite leur cours sous les montagnes ; et quand elles paraissent en Chine, elles forment une rivière appelée *Houang-ho*. (1)

Deux villages s'appellent *Ho-pou-no-eul*. Les naturels du pays ne cultivent rien. Ils n'ont point de troupeaux ;

(1) Les Chinois ont beaucoup de fables sur le *Houang-ho*, à-peu-près comme les Égyptiens sur le Nil. Et en effet, l'origine et les effets de l'un et de l'autre ont beaucoup de rapports entre eux, avec cette différence cependant que les débordemens du *Houang-ho* n'ont rien de fixe, et qu'on ne peut former aucune conjecture sur le temps où ils auront lieu.

Les vastes régions de *Sy-Yu*, des provinces de *Chen-si* et de *Chan-si*, sont à l'ouest de la Chine, et plus élevées que les plaines du *Ho-nan*, où le *Houang-ho* réunit toutes les eaux de l'ouest. Comme la mer en est fort éloignée, et qu'il y a peu de lacs ou de rivières, il y pleut assez rarement ; aussi il n'est pas rare qu'il y ait peu d'eau dans le *Houang-ho*. Cependant peu-à-peu ces longues chaînes de montagnes s'engorgent de neige et de glaçons, peu-à-peu l'atmosphère se charge de vapeurs, les nuages grossissent, et on y voit parfois des pluies vraiment extraordinaires qui, réunies à la fonte des neiges et au dégorgement des montagnes, doivent nécessairement produire des débordemens affreux, surtout si ces causes agissent en même temps dans un espace considérable. En voyageant dans ces parages, je vis une ville subitement renversée par un dégorgement de ces montagnes ; les eaux se jetèrent ensuite dans le *Houang-ho*, qui en était peu éloigné. Les habitans eurent à peine le temps de se sauver. Quant à la couleur jaune du *Houang-ho* (fleuve jaune), j'ai fait deux à trois cent lieues dans le *Chan-si* et la partie supérieure de ce fleuve ; il n'y a presque point d'autre terre, même dans les grandes montagnes, qu'une argile très dure et d'un beau jaune. Comme il y pleut peu, toute l'atmosphère est chargée d'une poussière jaune très fine ; elle remplit les

ils vivent de pêche, se font des habits avec une espèce de lin ou de chanvre sauvage; ils y emploient aussi le duvet de différens oiseaux.

Ils ont un *pé-ko* du cinquième ordre (1), qui dépend du grand mandarin de *Py-tchan*, où il va porter l'impôt annuel, qui est payé en poisson. Ils ont un langage particulier, et ne s'entendent pas avec les autres *Houé*.

yeux, le nez, les oreilles et la bouche : on ne peut pas faire une lieue sans avoir la figure et les habits tout teints en jaune (au reste, cette poussière ne cause pas de douleurs à la peau comme celle du *Pé-tchi-li*, qui est chargée de nitre et de soude minérale). Ainsi, non-seulement les rivières et les ruisseaux qui coulent sur un lit de cette argile sont jaunes, mais aussi toutes les eaux dont la surface communique avec l'atmosphère extérieure. Cette poussière jaune que le *Houang-ho* dépose dans ses inondations, donne aux terres une fertilité merveilleuse : dans le *Ho-nan* il y a deux bonnes récoltes par an, et la première est presque tout en blé. Nulle part je n'ai vu croître le blé avec tant de vigueur, ni manger de farine si délicate et si succulente : elle est employée à Pékin pour les fines pâtisseries. Quelquefois, après la seconde récolte, on se contente de semer le blé et de le recouvrir, sans donner aucun labour à la terre. Ailleurs on jetait du blé à mesure que les eaux jaunes se retiraient, sans autre travail. Il paraît que partout il venait très bien.

Le *Houang-ho!!!* quelle source merveilleuse de richesses!!! Ah! sans doute, une gloire immortelle est assurée au génie heureux qui saurait dompter ses fureurs et profiter de ses faveurs; mais ce beau prodige n'est-il pas au-dessus de l'homme?

Tous les ans, le gouvernement fait des dépenses immenses pour le *Houang-ho;* s'il vient à surmonter les obstacles qu'on lui a opposés, ses fureurs n'en sont que plus terribles, et ses désastres plus étendus et plus affreux. Je suis porté à croire que ces torrens une fois lancés dans les plaines du *Ho-nan*, nulle force humaine ne pourrait les contenir. On pourrait peut-être les diriger, dès leur origine, dans les montagnes et les déserts; mais c'est un espace de plusieurs cents lieues carrées.

(1) Les *Pé-ko* sont les chefs ou les mandarins pris parmi les naturels du pays; il y en a aussi sept ordres.

Ha-la-cha-ta.

Ha-la-cha-ta, ville bâtie par les Chinois, est la résidence du grand mandarin chargé de l'administration. Elle a trois portes : l'une au sud, l'autre à l'est, et la troisième à l'ouest. Elle est environnée d'un fossé. Cette ville est à 870 *ly* de *Tou-lou-fan;* or *Tou-lou-fan* est à 240 *ly* de *Py-tchan.* Il y a quatre mandarins civils et 200 soldats. Originairement c'était une ville des *Houé.* Il y a encore différentes races de *Houé* qui, menant la vie pastorale, y trouvent beaucoup de gibier et tout ce qui leur convient. Le pays a mille *ly* de circuit. Les eaux y sont bonnes. Le terrein est fort gras et peut être arrosé facilement ; aussi la population y est très nombreuse. Il y a beaucoup de fruits, de blé, et de différens grains. On y fait du vin ou eau-de-vie avec du lait de vache ou de jument (1). Parmi une race de ces *Houé*, les mœurs sont horribles. Ils sont fainéans, voleurs, etc... Les femmes y sont sans pudeur, etc.... Les ouvrages des femmes y sont beaucoup meilleurs que chez les autres *Houé ;* les métaux y sont aussi mieux travaillés. Comme le pays est pauvre, la plupart de ses habitans est vendue en esclavage aux autres *Houé*, et même dans l'Inde.

Cet endroit étant de grande importance, on y a placé un grand mandarin, et le *han* a été nommé *pei-lei* (2). Il y a aussi trois *chi-oue* pour surveiller le pays.

A 150 *ly* au sud-ouest est *Kou-eul-lo.*

Kou-eul-lo, vile des *Houé*, a 700 et plus de familles (3).

(1) Ce qui est commun dans tous ces pays.

(2) Prince du troisième ou quatrième ordre.

(3) On suppose que tant de monde et de troupeaux ne sont pas dans la ville même, mais dans son district.

Ils n'ont pour mandarins que des *pe-ko;* ils ont un *pe-ko* du troisième ordre, un du quatrième, un du cinquième, et un du sixième; les autres sont du septième ordre.

On y a pratiqué des canaux qui servent à arroser beaucoup de terres. On y pêche beaucoup de poissons; les raisins, les melons, les courges, les fruits, le blé, l'orge, le riz, y sont en grande abondance.

Ces *Houé* aiment beaucoup à chanter, mais ils n'ont aucune idée de cérémonie ni d'urbanité.

A 590 *ly* plus à l'ouest est *Pou-kou-eul.*

Pou-kou-eul avait autrefois plus de 2000 familles. Ayant été compromis dans une révolte, les grandes armées détruisirent tout, à l'exception d'une centaine de familles qui se retirèrent à *Kou-eul-lo.* 500 familles *Houé* venues d'ailleurs habitèrent le pays. Ils ne s'occupent qu'à paître des chevaux et des chameaux. Ils sont astucieux, aiment beaucoup à chanter et à badiner. Ils ont cinq *pe-ko* du quatrième, cinquième et sixième ordre; les autres *pe-ko* sont du septième ordre. Il n'y a point de mandarins envoyés de l'intérieur de la Chine. Les *pe-ko,* de même que ceux de *Kou-eul-lo*, dépendent du mandarin en chef de *Ha-la-cha-ta.* Le pays donne des pelleteries de *ché-lé-souun* et de mouton, et du cuivre rouge.

Au midi est un désert. Après quatre journées de cheval, il y a des montagnes et des vallées fort agréables, beaucoup de gibier, d'animaux sauvages. En allant vers le midi, on s'approche de *Sing-siu-hai.* Tous les *Houé* qui viennent de l'ouest doivent nécessairement passer par *Pou-kou-eul;* il n'y a point d'autre chemin.

Pou-kou-eul serait un pays riche et délicieux, mais ces *Houé*, paresseux, vagabonds, n'usent de leurs forces que pour voler et piller. Les femmes ne rougissent de

rien. Tel est l'état de dégradation auquel la barbarie ou les mœurs sauvages réduisent l'espèce humaine.

A 300 *ly* ouest de *Pou-kou-eul* est *Kou-tche*.

Kou-tche.

C'est une ville des *Houé*. Elle est carrée et a quatre portes. Elle a 9 *ly* et plus de circuit. Il y a un grand mandarin en chef, quatre mandarins civils, et 300 soldats pour garder la ville et dix *tai* (1). Il y a un *pé-ko* du troisième ordre, un du quatrième, deux du cinquième, et un du sixième; les autres *pé-ko* sont du septième ordre. Ces *pé-ko* commandent aussi les troupes. Les *Houé*, au-dedans et au-dehors de la ville, forment mille familles et plus qui paient l'impôt pour l'entretien des troupes. 1080 livres de cuivre sont portées à *Ou-chi* pour y être monnoyées; 200 livres de salpêtre, 300 livres de soufre, sont transportées à *Y-ly* pour y préparer la poudre. Cet endroit est comme la porte d'occident pour entrer en Chine. A quelques dixainesde *ly* au midi est un désert. En s'avançant à 3 journées de cheval, on trouve des montagnes, des vallées très agréables, et beaucoup de gibier; mais on n'y voit ni homme ni fumée. Plus au midi est *Sing-siu-hai*. Les productions du pays sont de la toile (*ta-leen*) forte et grossière, du salpêtre, du soufre et du cuivre.

Au nord de la ville, il y a beaucoup de montagnes où sont des grottes de pierres qui, en été, en automne et au printemps, paraissent la nuit tout enflammées. En hiver, la neige et le froid éteignent le feu; alors les *Houé* y entrent nus et en retirent du cinabre, ce qu'ils ne font pas sans grandes difficultés ni sans dangers. On n'y voit

(1) Petits forts.

que deux petites pluies chaque année ; quelquefois toute l'année il ne pleut pas : toutes les ressources pour les moissons (1) sont dans un fleuve qui est à l'ouest de la ville, et qui sert à arroser beaucoup de terres. Le terrein par lui-même est très fertile, et produit beaucoup de grains et de fruits. A 20 *ly* au nord est une petite ville appelée *Siao-fo-tung-tchung*. A 60 *ly* à l'ouest sont 4 à 500 grottes qui ont toutes des idoles de *fo*, brillantes d'or de toutes couleurs.

Au sud-ouest, à 160 *ly*, est *Cha-ya-eul*.

Cha-ya-eul, petite ville des *Houé*, est sous la dépendance du grand mandarin de *Kou-tche*. Il n'y a point de mandarins ; seulement il y a un *pé-ko* du quatrième ordre, un du cinquième et un du sixième ; les autres sont du septième ordre. Au midi de la ville est un village où se trouvent 700 familles *houé* et plus. Le district de *Cha-ya-eul* paie à *Kou-tche*, chaque année : 1° mille et plus de sacs de grains ; 2° les deux tiers de son cuivre, de son salpêtre et de son soufre. Le terrein, qui est humide et chaud, convient très bien au riz, aux courges, aux melons et à divers fruits ; les poires surtout y sont bonnes et en grande abondance. Il y a beaucoup de tigres, de *ché-lé-souun* et de renards. Au-dehors de la ville il y a un étang recouvert de roseaux, d'où naissent beaucoup d'insectes très incommodes. Les *Houé*, pour s'en défendre, s'environnent jour et nuit d'un rideau de toile.... Il y a des chanteuses qui ne sont pas difformes ; elles sont modestes et ont de bonnes couleurs. Au sud, *Ho-pou-no-eul* est peu distant. A 8 journées sud-est est

(1) Il n'y a ni puits ni fontaines.

Ho-tchen. A 28 journées de cheval, sud-est, est *Si-tsang.* (1)

Ou-chi ou *Yung-ning-tchung.*

Ou-chi est originairement une ville des *Houé.* Ses habitans s'appellent *Tou-eul-fou*, ce qui signifie en langue des *Houé* rendez-vous général. Il est à mille *ly* nord-ouest de *Kou-tche.* Au midi sont des montagnes où un fleuve fait divers circuits. Originairement les habitans de *Ou-chi* se montaient à quelques dixaines de mille familles; ils étaient soumis à *Tchouun-co-eul*, et faisaient grande figure. Leur prince, *Tei-ki-sse*, devait son élévation à *Ta-oua-tsi*, *han* ou roi de *Tchouun-ko-eul.* Les grandes armées ayant broyé *Y-li*, *Ta-oua-tsi* se réfugia à *Ou-chi. Lei-ki-sse*, usant d'astuce, s'empara de lui et de son fils. Les ayant livrés, il fut créé prince. Les *Houé*, indignés de la conduite de *Lei-ki-sse*, se révoltèrent contre lui, sans néanmoins exciter d'autres troubles. Il s'enfuit à *Ngo-ko-sou*, où il se fit tellement détester par ses cruautés, qu'il fut appelé à Pékin. Il fut remplacé par *Nga-pou-tou-la*, qui était un *houé* de *Ha-mi.* Il se fit abhorrer par ses cruautés et sa crapule, de même que le grand mandarin de *Ou-chi.* Les *Houé* se révoltèrent et les massacrèrent tous deux; les autres mandarins furent aussi assassinés. Alors le généralissime de *Y-li* et un autre grand mandarin, venant punir, et rétablir la tranquillité, firent massacrer tous les *Houé.* Comme il ne restait plus personne, le chef-lieu fut transféré ailleurs. On y plaça un

(1) Les Chinois divisent le Tibet, et probablement quelques états voisins en trois parties : 1° *Sy-tsang* (*Tsang* occidental); 2° *Tsien-tsang*, c'est-à-dire *Tsang* antérieur; 3° *Heou-tsang*, c'est-à-dire *Tsang* postérieur. Ces trois expressions reviendront ailleurs.

grand mandarin en chef avec six mandarins civils, six mandarins militaires et 200 soldats *man-tchou*. On y fait fondre (1) une monnaie en cuivre dont la valeur est un douzième de l'argent en lingot du même poids. Le territoire de *Ou-chi* est très étendu. Les habitans y mènent la vie pastorale. Ceux qui, tant du dedans que du dehors, y font le commerce, paient un dixième d'impôt.

L'empereur, par faveur, a accordé à *Ou-chi* le nom de *Yung-ning-tchung* (2). Ce pays, qui renferme six grandes villes, est de la plus haute importance. Les principaux mandarins en chef délibèrent entre eux sur le choix des *pé-ko* du troisième et quatrième ordre. Ils en écrivent ensuite à l'empereur pour avoir son agrément. Les mêmes mandarins déterminent aussi les six grands *pé-ko* qui doivent aller en députation à Pékin pour les six villes. Ils sont régalés avec du bœuf et du vin, et partent accompagnés de *chi-oué*. (3)

Un des mandarins en chef visite tout le pays. Il examine l'agriculture, punit ou récompense les cultivateurs selon leur mérite.

En la trentième année de *kien-lung*, les *Houé* ayant été totalement détruits à cause de leur révolte, il n'y restait plus que 400 soldats du drapeau vert, qui y cultivaient les terres. Alors, de quatre endroits différens, s'y rendirent 500 familles *houé* pour défricher et cultiver les terres. Ils en paient l'impôt annuel. Il n'y a ni ville ni maison, mais on commence à y élever des cabanes. Les arbres fruitiers y forment déjà des bosquets. Là, sans doute, règne la paix et la joie. A 200 *ly* à l'est de

(1) Les Chinois ne savent pas frapper.

(2) Ville d'éternelle tranquillité.

(3) Gardes impériales.

Yung-ning-tchung est *Ngo-ko-sou*, qui est sous sa dépendance.

Ngo-ko-sou est une grande ville des *Houé*. Elle renferme (1) 20 mille familles. Le pays produit du georgelin, du blé, de l'orge, des pois, des fèves, du millet, des pêches, des abricots, du raisin marbré, des courges et des melons. Les habitations des cultivateurs annoncent l'abondance et les richesses. Ils ont des grands troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de chameaux, de chevaux. Ils montrent beaucoup d'adresse et d'industrie à travailler le *yu*. Ils ont de la générosité et de la grandeur d'âme. Ils chantent et ridiculisent les travers et les lésineries des autres *Houé*. De tous côtés on s'y rassemble en foule pour commercer. Il s'y fait un commerce immense. Outre un mandarin, il y a un *pé-ko* du troisième ordre, deux du quatrième, deux du cinquième; les autres sont du septième ordre. A présent le grand *pé-ko* est du deuxième ordre. Le pays produit des poires délicieuses qui sont offertes à l'empereur.

A 450 *ly* à l'est est *Pai-tchung*.

Pai-tchung, petite ville de *Houe*, sur la grande route, renferme 4 à 500 familles. Les grains et les fruits y sont en petite quantité. Il n'y a point de mandarin envoyé de l'intérieur, mais il y a cinq *pé-ko* de différens ordres.

A 80 *ly* plus à l'est est *Han ly-mou*.

Cette ville est aussi sous la dépendance de *Ou-chi*, et à 210 *ly* nord-ouest de *Kou-tche*. Quand les grandes armées parvinrent à *Kou-tche*, les habitans de *Han-ly-mou* furent les premiers à faire leur soumission. *Han-ly-mou* est sur la grande route, dans la direction de *Siué-chan* (2). Aussi y fait-il grand froid. Il y a peu de fruits, parce qu'à

(1) Probablement avec ses environs.

(2) Montagne de neige.

la huitième ou la neuvième lune toutes les feuilles tombent des arbres ; il y a seulement du blé, de l'orge, des melons et des raisins. Le reste n'y croît pas. On en tire du cuivre, du salpêtre et du *yu*. Il y a un mandarin militaire, de plus onze *pé-ko* de différens grades. Leurs mœurs sont simples. Ils ne sont ni fainéans ni méchans comme les autres *Houé*. Ils aiment à chanter, boire et danser comme ceux de *Kou-tche*.

Ye-eul-kouang.

C'est une grande ville limitrophe du pays des *Houé*. La demeure des anciens princes, recouverte en *lieou-ly* vert (1), sert à présent de magasin aux grains. Leur maison de plaisance est la demeure ou le tribunal des mandarins en chef. La ville est entourée d'un fossé très profond et plein d'eau, qui a 10 et quelques *ly* de circuit. Dans l'arrangement pris pour les pays de ces frontières, le premier mandarin en chef a demeuré à *Nga-chi-ka-eul* et ensuite à *Ou-chi*. On a placé à *Yé-eul-Kouang* deux grands mandarins qui ont sous eux cinq mandarins civils et dix *chi-oué* répartis en huit endroits. Il y a treize *tai*, 300 soldats *man-tchou*, 655 soldats chinois. Le revenu des douanes est de 35,370 taëls. On perçoit 35,400 sacs de grains (2), 30 taëls d'or jaune, 800 livres de l'huile appelée *tsing-you* (3); on perçoit encore 1640 taëls qui servent aux mêmes besoins des soldats et des mandarins. Les *Houé* fournissent aussi 57,569 pièces de toile, 15,000 livres de coton, 1432

(1) Vert ou vernis grossier.

(2) Un sac est la charge ordinaire d'un homme.

(3) C'est peut-être du vernis.

sacs de toile, 1297 cordes de chanvre, 3000 livres de cuivre. Le tout est porté à *Y-li*.

Yé-eul-kouang.

Ye-eul-kouang a un territoire très étendu. A l'est est *Ou-chi;* à l'ouest, *Pa-ta-co-chan;* au midi est *Ho-tchen;* au nord, *Nga-chi-ko-eul* (1). Le grand mandarin de *Ye-eul-kouang* gouverne dix villes dont chacune a des *pé-ko* depuis le troisième jusqu'au cinquième ordre. *Ye-eul-kouang*, la plus grande de toutes, a cinq *pé-ko* depuis le troisième jusqu'au sixième ordre; les autres sont du septième ordre. La population est de 70 à 80 mille familles. Dans chaque ville il y a un millier de familles, des soldats ou des mandarins qui ont un quartier séparé. Les négocians des provinces du *Chan-si*, du *Kiang-nan* (2) et du *Tche-kiang*, se dévouent à tous les dangers de ce long trajet pour y aller commercer. Il y a aussi les négocians de divers pays non gouvernés par la Chine. On y voit une quantité prodigieuse de marchandises. Les Chinois y sont respectés et aimés; on leur donne des festins accompagnés de comédies où on fait chanter et danser les femmes. Il y a beaucoup de pauvres. Les mœurs y sont fort corrompues; on y retrouve les obcénités et les vices contre nature qu'on reproche aux habitans de Canton et de *Fo-kien*. Le pays produit tout ce qu'on trouve ailleurs chez les *Houé*. Dans une rivière, on tire

(1) *Yé-eul-kouang* doit être dans la carte entre *Ou-chi* et *Ho-tchen;* mais il n'y a pas de place suffisante, parce que les six pages de la carte sont égales et toujours remplies : ainsi *Yé-eul-kouang* est placé ailleurs, et on écrit qu'il est dans telle position : voilà les cartes chinoises !!!

(2) Nan-kin.

beaucoup de *yu;* les plus grands morceaux sont comme des jattes ou le boisseau chinois ; les plus petits, comme le poing ou un gobelet. Certains morceaux pèsent jusqu'à 400 livres. Il y en a qui est blanc comme la neige, d'autre jaune comme la cire ; il y en a aussi du noir et du rougeâtre. Toutes ces espèces sont de la première qualité. Deux mandarins sont préposés pour garder ce fleuve. Pour en tirer le *yu*, on se sert de *Houé* exercés à cela : ils marchent dans la rivière par bandes de vingt à trente ; ils sentent le *yu* aux pieds ; ils le retirent du fleuve, et battent la cimbale pour avertir le mandarin, qui vient prendre le *yu*.

A 230 *ly* de *Ye-eul-kouang*, il y a une montagne qui renferme des cent millions de livres de *yu* qui n'a aucune tache. Les hommes ne peuvent pas y monter, mais on exerce des bœufs qui y montent et en détachent des morceaux. (1)

Chaque année, au printemps et en automne, *Ye-eul-kouang* offre à l'empereur 7, 8, et jusqu'à 10 mille livres de *yu*. D'autres cantons en offrent aussi, mais il n'y a rien de fixe, ni pour le temps, ni pour la quantité.... Le commerce particulier de *yu* est sévèrement prohibé ; mais les marchands courent tous les dangers pour faire la contrebande, qu'on ne saurait empêcher.

A 700 *ly* au midi de *Ye-eul-kouang* est *Ho-tchen*.

Ho-tchen est une grande ville frontière. De là au *Heou-tsang*, il y a 20 journées sud. Elle est à 700 *ly* nord de *Ye-eul-kouang*. L'ouest est en montagnes. Il n'y a point de chemin pour communiquer avec les *fan* extérieurs. A l'est, ce sont des déserts, des marais. *Sing-siu-hai* n'en est pas bien éloigné. Il y a deux grands mandarins, 222

(1) Voilà bien une fable.

soldats du drapeau vert. Ces deux mandarins ont sous leur dépendance six villes qui ont toutes des *pé-ko* depuis le troisième jusqu'au cinquième ordre.... *Ho-tchen* est un pays plat ; le terrein en est gras, et a mille *ly* de circuit. Il produit plus de *yu* que *Ye-eul-kouang*. On retrouve à *Ho-tchen* toutes les productions des pays voisins. Leurs mœurs sont simples ; ils ne sont point fainéans et débauchés comme les autres *Houé*. Les hommes travaillent aux champs, les femmes à la maison. On y fabrique diverses étoffes estimées, et surtout des toiles très fines et d'un grand prix. (1)

Nga-chi-ka-eul.

C'est encore une grande ville frontière. Ce pays est à à l'extrémité nord-ouest de *Sy-yu*, au-delà de *Siué-chan*; ce sont les *Fan* extérieurs. Il y a deux grands mandarins en chef, et cinq mandarins civils. Les *Houé* donnent tous les ans en contributions 3,600 branches de *pou-eul* (2), 36,000 *taëls* en argent, 14,000 sacs de grain, 10,000 pieces de toile ; le tout est porté à *Y-ly*. Les marchandises paient un dixième à la douane : il y a 470 soldats et 15 *chi-oué* répartis en douze endroits. Le mandarin en chef gouverne neuf villes. Le pays est très fertile et produit en abondance toutes sortes de fruits et de grains.

(1) J'ai vu souvent des étoffes qui imitent celles d'or et d'argent, mais elles n'en sont pas ; c'est peut-être de la soie gommée. Je crois que les Chinois n'ont de vrais fils d'or et d'argent que ce qu'ils tirent d'Europe : il paraît qu'ils ne savent pas filer ces matières.

(2) *Pou-eul*, nom de la monnaie de cuivre usitée dans le pays; 36 mille branches sont sans doute 36 mille enfilades de cette monnaie trouée par le milieu. L'enfilade donnée ou reçue par l'empereur est de mille pièces.

On y fabrique diverses soieries, de même que des étoffes d'or et d'argent, qu'on offre à l'empereur, de même que des melons, des poires de coing, de la marmelade de coing, des raisins secs et des pommes.

A *Nga-chi-ka-eul* et à *Tchen-tchung*, ville voisine, on travaille le *yu* avec beaucoup d'industrie et d'adresse. Leurs mœurs ont une apparence d'élégance et de politesse; les femmes dansent et chantent dans les réunions de famille; ils savent craindre et respecter les mandarins et les supérieurs; ils n'ont pas l'air sauvage et indiscipliné des *Houé* de *Kou-tche*. On y a placé des *Pé-ko*, depuis le troisième ordre jusqu'au septième. Le grand grand *Pé-ko* a la dignité de *kung*. (1)

Huit autres villes qui dépendent du mandarin de *Ka-chi-ka-eul*, savoir :

1° *Ing-nga-lung-eul*, à 200 *ly* sud de *Nga-chi-ka-eul;* c'est par là que tous les étrangers entrent dans le pays des *Houé*. Ce poste est de la plus haute importance; on y a placé un officier général. Le pays, très fertile, produit en abondance du riz, du blé, de l'orge, des pois, des fèves, des courges, des melons et beaucoup de fruits. Son *pé-ko* est du deuxième ordre.

2° *Pei-tsi-pa-té*, 30 *ly* à l'est de *Nga-chi-ka-eul;* il produit des champignons noirs, etc. (2), morilles.

3° *Ta-chi-pé-ly-ko*, à 200 *ly* nord-ouest de *Nga-chi-ka-eul* et près de *Pou-lou-té*. Il y a un *pé-ko* du quatrième ordre. Le pays produit du blé, de l'orge et des pommes.

4° *Nga-la-tou-chi*, à 80 *ly* nord-est de *Nga-chi-ka-eul*. Le terrein est très gras et très fertile.

5° *Pié-chi-ko-ly-mou*, à 10 *ly* est de *Nga-chi-ka-eul*.

(1) Ce qui répond à celle de comte ou de marquis.

(2) Je crois que c'est une espèce de ceux qui croissent sur les arbres, et qu'on mange dans toute la Chine.

Les mœurs et les habitudes sont les mêmes qu'à *Nga-chi-ka-eul.*

6° *Sou-na-eul-tou-chi*, à 30 *ly* nord-ouest de *Nga-chi-ka-eul*, près de *Siné-chan ;* aussi y fait-il grand froid.

7° *Nga-eul kou*, à 190 *ly* nord-est de *Nga-chi-ka-eul*, près de la montagne de Neige. Il y a des poules de neige, dont les naturels se régalent à pleine marmite; il y a d'autres animaux de neige, dont ils ne savent pas tirer parti.

On peut aller en quatre jours de *Siné-chan* à *Y-ly*. Les chemins ne sont pas praticables au printemps, en automne et en hiver; en été, ils sont praticables, mais très peu fréquentés.

8° *Ouo-pé-eul*, à 180 *ly* nord-ouest de *Nga-chi-ka-eul*, près de *Pou-lou-té.* (1)

Nga-lung-ko.

A la 21e année de *Kien-lung*, les grandes armées balayèrent ses trous et ses tanières. Le *han* (ou roi) fit sa soumission, et fut créé prince. Les habitans n'ont point de maisons; ils habitent sous des tentes, et ne s'occupent que de leurs troupeaux, qui sont prodigieusement nombreux, et qui s'engraissent très vite en mangeant une racine blanche, de quatre à cinq pouces. Quand ils vont à un festin, même dans les plus grandes chaleurs de l'été, ils se mettent huit à neuf habits sur le corps. Ils font grand cas du thé et de la porcelaine de Chine; ils ont peu de lois, et elles ne sont pas observées bien rigoureusement. Les tourmens n'y sont point en usage;

(1) Ici finit ce qui regarde les *Fan* intérieurs gouvernés par la Chine. Suivent les *Fan* extérieurs qui ne sont pas gouvernés par la Chine.

les petits délits sont punis par une amende payée en bestiaux. Les grands criminels sont mis à mort. Tout se délibère en commun ; le roi ne fait pas violence à ceux qui ne sont pas de son avis. Auparavant, le centième cheval, la centième bête à cornes, la millième brebis, étaient donnés en contributions à la Chine ; mais les *Houé* réfléchissant que les animaux étaient le produit de leurs soins, que les herbes étaient données par le ciel, ils conclurent qu'il n'y avait pas lieu à contributions ; ils les refusèrent et secouèrent le joug. A cela près, ils se disent toujours sujets de l'empereur. Ils échangent leurs bestiaux, aux frontières, contre les marchandises de Chine. C'est une nation qui n'est pas soumise à l'empire, et vraiment formidable.

Pou-lou-té

C'est une tribu des *Houé* vagabonds avec leurs troupeaux. Voisins de *Nga-chi-ka-eul*, autrefois ils tuaient et pillaient de toutes parts. Ils sont contenus par la crainte depuis que les grandes armées ont établi la paix dans *Sy-yu*. Chaque année, ils vont saluer respectueusement le grand mandarin de *Ou-chi*, et offrent des chevaux à l'empereur. On y fait aussi de l'eau-de-vie avec du lait de jument ou de vache. (1)

Ngan-kieu.

Autre tribu des *Houé*, qui est composée de 60 à 70 mille familles. Dans la partie qui est à l'ouest de *Pou-lou-té*, la terre est cultivée; elle produit les grains et les fruits ordinaires de *Sy-yu*. Ils avaient entrepris le commerce avec la Chine; ils l'ont ensuite interrompu.

1 Ce qui est commun dans tous ces pays.

Fou-lo-eul.

Race de *Houé*, à l'ouest de *Yé-eul-kouang;* ils habitent des barraques de terre; ils n'ont ni livres ni écritures; ils ne s'entendent pas avec les autres *Houé;* ils vivent pêle-mêle, hommes et femmes, comme des troupeaux d'animaux (1); ils sont adonnés au vol et au pillage; ils vendent leurs enfans pour être esclaves.

[L'auteur parle d'autres royaumes à l'ouest qui sont, ou imaginaires, ou absolument méconnaissables.

Ce qu'il dit de la Russie et de l'Inde est faux, inexact ou sans intérêt. Les Chinois sont dans la plus profonde ignorance sur ce qui regarde les pays étrangers].

L'auteur dit que si on use de politesse ou de cérémonie envers les *Houé*, ils s'imaginent qu'on les craint et deviennent arrogans; mais qu'en montrant de la sévérité et de la rudesse, on leur imprime de la crainte et du respect : alors ils sont souples et traitables. Cette réflexion est aussi applicable aux compatriotes de l'auteur.

L'auteur désigne les distances par les journées de cheval. Les chevaux du *Petchi-ly* sont faibles : dans un voyage continué on ferait difficilement plus de cent *ly* par jour. Il vient des chevaux de *Sy-Yu* et de la Tartarie orientale, qui sont plus vigoureux.

Les Chinois exilés à *Y-ly* et dans *Sy-yu* le sont ordinairement à vie, et condamnés à un esclavage qui ne paraît pas bien rigoureux, et dont on se rachète assez facilement avec une somme médiocre. Il y a certains crimes désignés par la loi, pour lesquels les exilés à vie n'ont jamais de part aux grâces de l'empereur; les *xceus* (chrétiens) qui, interpelés devant les tribunaux, ont refusé d'apostasier, sont de ce nombre. Ceux qui ne sont pas dans la loi d'exception sont délivrés dans les grandes amnisties, qui sont assez fréquentes. Ainsi, ceux qui se comportent bien ont l'espérance d'être rendus à leurs familles. Les châtimens les plus rigoureux sont aussitôt infligés aux réfractaires; c'est ainsi qu'ils sont contenus dans le bon ordre, et retournent ensuite pour finir leur vie en paix.

(1) En ces choses-là il ne faut pas croire les Chinois.

GRANDES ROUTES DE SY-YU.

I. *Depuis* KIA-YU-KOUAN *jusqu'à* HA-MI, *vers l'ouest*, 1470 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Chouang-kin-tse	40 *ly*.
Houei-ko-pou	50
Tsi-kin-hou	70
Tsi-kin-kia	40
Cha-kin-tse	30
Yu-men-hien	30
San-tao-keou	50
Pa-tao-keou	50
Pou-lung-ki	40
Choang-ta-pou	30
Siao-man	60
Ngan-si-tcheou	70
Pé-toun-tse	90
Hung-lieou-yuen	70
Ta-tsiuen	80
Ma-leen-kin-tse	70
Sing-sing-tsié	80
Cha-tsuen-tse	90
Kou-choui	80
Ko-tse-yen-touun	140
Tchang-lieou-choui	70
Houang-lou-keng	70
Ha-mi	70

II. *Depuis* HA-MI *jusqu'à* PY-TCHAN, *vers l'ouest*, 910 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Teou-pou.	60 *ly*.
San-pou.	60
Ya-tse-tsuen.	70
Leao-tonun.	80
Lo-pa-tsuen.	40
Tao-lei-tsuen	60
Ou-tung-ouo.	140
Yen-tchi..	120
Tsi-ko-tang-mo.	180
Sou-lou-yuen.	50
Py-tchan.	40

III. *Depuis* HA-MI *jusqu'à* PA-LI-TAN, *vers le nord*, 330 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Nan-chan-keou.	110 *ly*.
Sung-pé-tang.	70
Koué-sou.	80
Pa-li-tan.	70

IV. *Depuis* PY-TCHAN *jusqu'à* TOU-EUL-FAN, *vers le nord*, 240 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Lou-pou-py.	120 *ly*.
Ha-ta-houo-tcho.	50
Tou-eul-fan.	70

V. *Depuis* TOU-EUL-FAN *jusqu'à* HA-LA-CHA-TA, *vers l'ouest*, 860 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Pou-kan..	70 *ly*.

Yen-ko-suun.	60 *ly*.
Sou-pa-chi.	90
Nga-ha-la-pou-la-ko.	60
Tchou-mou che-nga-ha-ma.	180
Ou-chi-ta-la.	240
To pé-eul-ko.	100
Ha-la-cha-ta.	90

VI. *Depuis* TOU-EUL-FAN *jusqu'à* OU-LOU-MOU-TSI, *vers le nord*, 490 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Keu-té-ko	50 *ly*.
Ngan-py-eul-han-pou-ta-ko.	100
Ha-la-pa-eul-ko-suun.	110
Nang-ki-eul-tou-tcho-eul	110
Ou-lou-mou-tsi.	110

VII. *Depuis* HA-TSA-CHA-LA *jusqu'à* KOU-TCHÉ, *vers l'ouest*, 960 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Ha-eul-ha-ngai-mang.	90 *ly*.
Kou-eul-lo	60
Ha-la-pou-la-ko.	70
Kou-eul-tchou	100
Tché-ta-ya-eul	160
Yang-sa-eul	60
Pou-ko-eul.	100
Nga-la-pa-té.	100
To-ho-nei.	160
Kou-tché	60

VIII. *Depuis* KOU-TCHÉ *jusqu'à* NGA-KO-SOU, *vers l'ouest*, 690 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Ho-ché-eul	160 *ly*.
Sai-chung-choui	40
Pai	80
Ya-eul-kan	90
Ya-eul-ha-li-ko	40
Ha-la-ouang-eul-tai	40
Kung-mou	80
Nga-ko-sou	80

IX. *Depuis* NGA-KO-SOU *jusqu'à* YÉ-EUL-KOUANG, *vers l'ouest*, 1350 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Ngai-y-eul	80 *ly*.
Yang-nga-ly-ko	60
Tou-tsi té	100
Ing-la-siu	60
Ou-eul-tou-sse-ko-man	55
Siang-nga-la ko	40
Kou-kou-tche	50
Pa-eul-tchou-ko	80
Ty-ko-té-ly-ko-to-hai	80
Sai-eul-sou-nou-sse	70
Py-tsa-koty	70
Nga-ko-tsa-ko-ma-la-eul	60
Nga-léang-ko-eul	60
Mai la-té	70
Lei-ly-ko	70
Ngai-ki-té-hou	90
Yé-eul-kouang	70

X. *Depuis* NGA-KO-SOU *jusqu'à* Y-LY, *vers le nord*, 970 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Kung-mou	80
Te-ko-ho-lo	120
Ho-lo-'houo-lo-ko	40
Tou-pa-la-ko	80
Hou-sse-tou-to-hai	80
Ta-mou-ha-ta-chi	....
Ka-ko-tcha-ha-eul-hai	120
Cha-tou-nga-man	80
Nga-ko-sse	70
In-chi-ka-eul-ti	60
Ki-lin-tché-ko-té	110
Y-li	40

XI. *Depuis* NGA-KO-SOU *jusqu'à* OU-CHI, *vers le sud-ouest*, 240 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Tché-eul-ko-ki-ko-té	120 *ly*.
Ou-chi	120

XII. *Depuis* YÉ-EUL KOUANG *jusqu'à* KA-CHI-KA-EUL, *vers l'ouest*, 420 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Kai-la-kou-tcha-chi	50 *ly*.
Ko-py-lai-tchan	....
Ho-pa-eul-tcha-mou-lung	70
Tcha-pou-la-ko	50
Kou-lin-ta-sse-houun	80
Ka-chi-ka-eul	90

XIII. *Depuis* YÉ-EUL-KOUANG *jusqu'à* HO-TCHEN, *vers le sud*, 670 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Po-sse-tsien.	70 *ly*.
Ko-ho-ko-léon-ko-eul	110
Kou-ma-tais	180
Kung-te-ly-ko	90
Pien-eul-man	90
Ho-tchen.	110

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Nouvelle expédition de Richard Lander en Afrique.

Un journal anglais fait connaître que les préparatifs de cette intéressante expédition sont poussés avec activité, et que très probablement elle quittera prochainement les rivages d'Angleterre. On n'en peut prévoir les résultats, mais elle est sous tous les rapports, observe le journal, digne de la nation anglaise, pleine d'avenir, importante à-la-fois pour le commerce, la civilisation et la politique.

Sir John Tobin est, dit-on, un des principaux promoteurs. Le but immédiat est de remonter le Niger, d'établir un commerce d'échanges avec les natifs, et d'étendre nos connaissances géographiques sur ces contrées. Si l'on considère combien est nombreuse la population que les frères Lander ont décrite dans leur journal, on ne peut douter de l'importance d'un tel débouché pour les produits manufacturés de la Grande-Bretagne : les retours se feront en or, ivoire, dents d'hippopotame, bois, pelleteries, gommes, et plus tard peut-être en indigo.

La civilisation de l'Afrique offre encore une bien plus belle et plus noble perspective.

Cette fois, Richard Lander emmènera dans ce troisième voyage le plus jeune de ses frères. Il paraît que

John restera pour occuper à sa place l'emploi qu'il a obtenu dans l'administration.

Une souscription a été faite sous les auspices de sir John Tobin, pour ce qui concerne la spéculation mercantile. On espère que l'amirauté accordera tout son appui à l'expédition, et que même elle lui adjoindra une personne instruite qui serait chargée des observations et des relèvemens.

C'est sur un bâtiment à vapeur que les voyageurs doivent s'embarquer, et son chargement est calculé avec toute la prévoyance qui caractérise nos voisins. Il remontera aussi haut qu'il sera nécessaire, et deviendra alors une sorte de dépôt, tandis qu'un bateau à vapeur plus léger, en fer, et susceptible de naviguer avec seulement quatre pieds d'eau, s'aventurera dans les portions supérieures du fleuve; et comme l'expérience de Richard Lander l'a déterminé à choisir, pour effectuer ces courses, l'époque où le Niger est grossi par les pluies, on espère qu'il surmontera aisément les difficultés que peuvent offrir les rapides, les courans, les basses, et qu'il poussera son excursion jusqu'à la fameuse Ten-Boktoue.

D'après des nouvelles plus récentes, l'expédition doit mettre sous peu de jours à la voile. Elle se compose du brick *Columbine* et des bateaux à vapeur *Quorra* et *Elburka*. Ces deux derniers bâtimens ont été *construits* exprès pour cette destination : c'est une nouvelle preuve de l'activité que mettent nos voisins à profiter des découvertes de leurs voyageurs.

Paris, 20 juillet 1832.

* A.....

Extrait d'une lettre de M. Corroy, *fils, médecin.*

Tabasco, 10 novembre 1831.

..... Après un séjour de trois mois sur les lieux mêmes, je vous dirai que Palenqué est une petite ville de 3 à 4000 âmes, en l'état de *las Chiapas.*

Les blancs du pays, au nombre de 300 à-peu-près, descendent de deux familles seulement. La majeure partie des habitans sont des Indiens, et très peu gens de couleur.

La ville moderne, dont la fondation ne remonte qu'à un siècle et demi, s'est peuplée par les soins d'un moine de saint François, missionnaire chez les sauvages ou Indiens Lacandons, qui, réunissant sept familles de ces individus, en forma d'abord une espèce de hameau près de la petite rivière de Mitchol, à une demi-lieue des ruines de l'antique cité de Palenqué, d'où l'énorme quantité de chauve-souris provenant de ces ruines les obligèrent de se retirer à deux lieues plus loin, là où la petite ville existe aujourd'hui.

Le palais, fort ou temple (car il y a incertitude) qu'on y aperçoit d'abord, est sur une élévation qui paraît faite de la main des hommes. Une petite montée rapide, pour y parvenir, oblige de se soutenir après les arbres qui s'y trouvent. D'en-bas on n'aperçoit presque rien ; mais une fois en-haut, on est bien dédommagé, et l'on tombe de surprise.

Ce palais se compose de cinq corps de bâtimens d'environ mille pieds de circonférence chacun. On pourrait encore y loger dix mille hommes à présent.

Il y a des souterrains d'au moins quatre cents pieds

de long, très bien conservés, et dans lesquels se trouvent des bas-reliefs en pierre.

On voit une grande tour dont la majeure partie est écroulée. Il y reste cependant cinq à six étages d'un escalier qu'on peut encore monter ; et le sommet de cette tour, ainsi que les toits des bâtimens du palais, qui sont en pierre de taille, se trouvent garnis de très grands arbres.

Tous ces monumens sont en pierre de taille, et d'une symétrie admirable.

Dans l'intérieur des ruines il n'y a aucune bête féroce ni dangereuse; on y rencontre seulement quelques dindes sauvages, et de petits oiseaux d'un chant agréable.

On y voit des figures colossales de douze à quinze pieds de haut, sculptées en pierre.

A l'extérieur du palais est un long pérystile ayant cinq entrées ou portes, entre lesquelles sont aussi sculptés des personnages gigantesques et des figures de femmes allaitant leurs enfans.

Aux côtés latéraux se trouvent quelques petits bas-reliefs en *plâtre* (1), encadrés en pierre.

Une petite rivière souterraine passe sous le palais.

La figure de l'adoration de la croix, dont parle le capitaine del Rio, est là, et des plus curieuses à voir.

Quant aux fouilles à faire sur le terrein immense où est enfouie l'ancienne ville de Palenqué, l'on attend la réponse positive de l'état de Las-Chiapas et du gouvernement supérieur de Mexico, sans l'approbation desquels on ne peut rien entreprendre, ni même enlever la moindre des choses.

Le climat de Palenqué est très sain, un des meilleurs

(1) Ce passage a besoin d'explication (*N. D. R.*).

de l'Amérique : la preuve en résulte aussi de deux opérations médicales qu'on n'avait osé entreprendre à Tabasco, dans la crainte de non-succès et d'accidens graves dans les suites, à cause du climat, et qui, entreprises par le docteur Corroy, réussirent à souhait à Palenqué même, où en quinze jours il guérit radicalement deux personnes, l'une d'un polype, l'autre d'un cancer.

Il y règne cependant quelques fièvres intermittentes, et quelques pleurésies qui attaquent les Indiens, adonnés à la boisson d'eau-de-vie, et qui généralement prennent peu de soin d'eux.

Il n'y a pas de commerce; les productions ne consistent qu'en bêtes à cornes et chevaux. Par conséquent, le pays est pauvre; mais il n'en est pas moins susceptible d'une infinité de productions de première nécessité: blés, vignes, bois, cacao, cannes à sucre, etc., tout y abonderait, les terres étant propres à toute culture.

Un bœuf gras y vaut 15 piastres au plus ; un taureau de cinq ans, 8 à 10 piastres; et lorsqu'on achète une ferme, tous les bestiaux sont comptés à raison de 6 piastres l'un dans l'autre.

Les débouchés et communications sont assurés et facilités par la rivière de *Chacamas*, à une demi-lieue de Palenqué, et par un bon chemin à Las Playas de Catasaja, grand étang d'eau douce, portant goëlettes de 60 tonneaux, aboutissant par le fleuve d'Usimasinte, navigable à la barre de Tabasco, à Saint-Pédro, à la Isla del Carmen ou Laguna.

L'ananas y est en si grande quantité, qu'une forêt, à une demi-lieue de Palenqué, en est remplie.

Nota. Le docteur Corroy s'étant fait des connaissances utiles, et des amis même, en cette province, y est at-

tendu, et doit y retourner en mars 1832. Il a déjà visité et parcouru la Nouvelle-Orléans, la Havane, Guatemala, Yucatan, Coban, le Pécan, et la province de Nicaragua.

Excursion d'un missionnaire français dans l'Afrique méridionale.

Le missionnaire Rolland, envoyé chez les Kafres de l'Afrique méridionale par la Société des missions évangéliques de Paris, s'est avancé, l'année dernière jusqu'à la capitale des Baharutzis, située à environ 76 lieues au N. E. de la ville de Lattakou, la plus avancée vers l'intérieur que l'on connût jusqu'alors.

Il est parti de la station fondée par les missionnaires évangéliques au Kuruman, dans le pays des Béchuanas.

Nous ne pouvons mieux faire connaître sa curieuse exploration qu'en insérant ici un extrait étendu de son journal.

« *Vendredi 27 mai* 1831.—Après avoir pris congé de nos amis, je partis pour Mosika, ville principale des Baharutzis. Notre caravane se composait de huit voitures et d'environ quarante hommes. Six de ces voitures appartenaient à des marchands anglais et à quelques Griquas qui allaient dans l'intérieur, pour faire la chasse aux éléphans et faire des échanges avec les naturels du pays ; la septième était à un officier de la compagnie des Indes-Orientales, qui s'était rendu au Cap pour sa santé, et qui desirait visiter l'intérieur avant son retour à Bombay ; la huitième était à nous. Nous fîmes dix lieues le premier jour, et ce ne fut qu'à onze heures du soir que nous arrivâmes à *Thorn-Fontain*, où nous passâmes la

nuit. La fontaine des épines est située est-nord-est du Kuruman.»

Samedi. 28—«Après le culte domestique du matin nous nous mîmes en route pour Lattakou, où nous arrivâmes après quatre heures de marche N. E. Nous campâmes près de la rivière, à un quart de lieue de la ville, afin d'avoir de l'eau et de l'herbe près de nous. D'ailleurs il est presque impossible d'aborder Lattakou avec une voiture, à cause des pierres et des rochers dont elle est environnée. Je visitai cet endroit dans la soirée. La plupart des habitans étaient occupés à préparer des peaux de jakals, de chevreuils, de chats sauvages, etc., pour faire des voitures, des souliers et des vêtemens.»

« *Lundi* 30.— Nous partîmes de Lattakou après déjeûner, et vînmes coucher à une lieue du petit Chuaie. Nous fîmes sept heures ce jour-là, la première heure N. E. et le reste de la journée E. N. E. Nous nous trouvâmes alors sans eau et sans bois; et nous commençâmes dès ce jour à attacher nos bœufs aux roues de nos voitures, à cause des lions qui se trouvent dans ces déserts et qui auraient pu en tuer un grand nombre durant la nuit. Il y a quelques mois qu'une troupe de voyageurs aussi nombreuse que la nôtre, allant à la chasse aux éléphans, fut arrêtée en plein jour par une quantité de lions qui se jetèrent sur leurs bœufs et les dispersèrent en divers endroits. Ils furent obligés de demeurer là quinze jours sans bœufs et sans moyens de revenir avec leurs voitures. Quand les bœufs sont attachés durant la nuit, il y a moins de danger. Le terrein, depuis le Kuruman jusqu'au Chuaie, est sablonneux, sec et aride.»

Mardi 31.—« Après une heure de marche E. N E., nous arrivâmes au petit Chuaie où nous trouvâmes de l'eau, et où nous nous arrêtâmes pour déjeûner. Les habitans

de Lattakou ont choisi cet endroit pour en faire un pâturage ; ils y envoient tous les bestiaux dont ils peuvent se passer à la maison. A onze heures nous nous remîmes en route pour le grand Chuaie. Ce nom vient du mot sichuan, *lichuaie*, qui signifie *sel*. Nous fîmes encore six heures et demie en suivant la même direction que le matin. Une partie des chasseurs qui avaient pris les devans à cheval, afin de découvrir quelque vallée où il y eût de l'eau et où ils pussent tuer quelques pièces de gibier pour le moment où nous arriverions, s'égarèrent dans la plaine. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil dans la soirée pour nous faire entendre, mais ce fut en vain ; ils ne nous rejoignirent que le lendemain au soir. Ils avaient passé la nuit sous un buisson, avec leurs chevaux attachés près d'eux. Le sol dans cet endroit est sablonneux, mais la plaine offre une vue plus belle, étant parsemée de distance en distance d'accacia girafæ, et entrecoupée de petites collines. »

1er *juin*. — « Ayant marché six heures N. E., nous nous arrêtâmes sous un arbre pour y passer la nuit. Nous trouvâmes dans cet endroit du bois et de l'herbe en abondance, mais point d'eau, ce qui fit que nous nous remîmes en route de bon matin, après avoir fait six heures et demie N. E. En arrivant au grand Chuaie, nous n'y trouvâmes que très peu d'eau, et nous fûmes obligés de creuser dans le sable afin d'en avoir un peu pour nos bœufs. Le Chuaie est un grand fond plat de forme circulaire et d'environ un mille de diamètre, qui a, à ses extrémités, quelques sources d'eau douce et une d'eau salée. La surface du Chuaie ressemble de loin à celle d'un lac, à cause d'une mince croûte de sel qui réfléchit les rayons de la lumière. Je pense que dans quelques années on pourra y ramasser du sel : ce serait un grand avantage

pour nous qui sommes obligés de faire venir le nôtre d'un endroit qui est à deux journées plus loin que Campbell's Dorp. Le Chuaie n'est rempli d'eau que dans la saison des pluies, et je crois qu'alors l'on pourrait déjà parvenir à y recueillir un peu de sel. Nous vîmes dans cet endroit plusieurs traces de lions, de buffles, de girafes, de daims, d'ânes sauvages et de différentes espèces d'antilope qui avaient croisé le Chuaie dans toutes ses directions en venant boire à ses sources. Aren, l'un de nos chasseurs, ayant tué deux ânes sauvages ou Quaggas, nous mangeâmes tous de cette viande qui nous parut très bonne. »

Vendredi 3.—« Nous fîmes ce jour-là sept lieues et demie, savoir, deux N. N. E., une et demie N. E. et quatre E. N. E., après quoi nous arrivâmes à *Sitlagoli River*. Cette rivière, comme plusieurs autres qui portent ce nom en Afrique, n'est qu'un simple ruisseau d'eau de pluie, qui, pendant l'été, est entièrement à sec. Cependant, comme l'eau est très-rare dans ce pays, on n'hésite pas à qualifier du nom de rivière le moindre ruisseau ou torrent que l'on rencontre; il suffit pour cela qu'il ait un banc profond et de l'eau en quelques endroits.

« Près de cette rivière se trouve un village de Béchuanas de trois à quatre mille habitans qui appartiennent à la tribu des Barolongs. »

Samedi 4.—« Nous marchâmes sept heures et demie N. E., et nous arrivâmes à *Tauani-Werfe*, ou ville de Tauani. Environ mille hommes entourèrent aussitôt nos voitures pour nous saluer et nous demander du tabac, des grains de collier, etc. Après avoir mis paître nos bœufs; nous nous rendîmes au village, pour visiter, comme c'est l'usage, le principal chef ou roi des Barolongs. Celui-ci nous reçut très amicalement, nous félicita de notre ar-

rivée, et nous offrit aussitôt du lait. Le lait est la seule nourriture que les Béchuanas aient toujours prête, et qu'ils offrent aux étrangers. Tauani vint à son tour nous rendre visite à nos voitures, et comme c'était l'heure du dîner, nous lui offrîmes du riz qu'il trouva excellent. Il me dit : « Le blé des Européens est meilleur que le nôtre; je voudrais que vous pussiez m'en donner une certaine quantité pour ensemencer mes champs. » Je lui répondis que cette sorte de blé ne croîtrait pas dans son pays, vu qu'il n'avait point d'eau pour arroser ses terres, et que, par conséquent, de la semence lui serait inutile. Cette conversation sur le riz nous conduisit à un autre entretien plus important. Je lui fis part du projet que nous avions de nous établir chez les Baharutzis, et de l'avantage qu'il trouverait à venir se fixer sur les bords de la Malopou, afin de jouir de nos instructions. Il me manifesta alors son desir d'avoir des missionnaires qui demeurassent avec lui, afin d'être plus à portée d'être instruit, lui et son peuple. »

Lundi 6. — « Nous partîmes de cet endroit après déjeuner, et fîmes cinq lieues et demie N. E. pour arriver à *Moritsani River*, où nous passâmes la nuit. Nous ne pûmes partir le lendemain, à cause du froid excessif qu'il faisait, et de la neige qui tomba durant toute la matinée. »

Mercredi 8. — « Nous continuâmes notre route après déjeuner, et fîmes six lieues et demie, une lieue N. E., deux lieues N. O., trois lieues et demie N. N. E. Nous couchâmes à *Loutlakani Fontain.* Le froid avait considérablement diminué, et la campagne nous parut plus belle que celle que nous venions de traverser; il y a en cet endroit une grande forêt d'accacia girafæ. »

Jeudi 9. — « Nous marchâmes six heures, une heure

N. E., deux heures E. N. E. et trois heures N. N. E., et nous arrivâmes à la rivière Malapou, qui prend sa source non loin de l'endroit où nous la traversâmes. Elle coule à l'ouest. Cette rivière n'est point formée par les pluies, et l'on y trouve toujours de l'eau en abondance. On pourrait facilement la détourner de son cours en plusieurs endroits, au moyen d'une charrue seulement. Il y a sur ses bords une grande quantité de terres qui peuvent être cultivées et arrosées. Je crois que cet endroit serait propre, sous ce rapport, pour y établir une mission. Le bois seulement y est rare.»

Vendredi 10. — « Nous fîmes six lieues et demie N. N. E., et arrivâmes à *Mamoric Fontain* (ou, d'après la carte de M. Campbell, *Philips Fontain*). Elle se trouve au fond d'une très belle vallée, toute parsemée de grands arbres de différentes espèces. Le terrein dans cet endroit est noir et sablonneux, et la colline qui l'environne est couverte de grosses pierres détachées. La route pour y arriver est très mauvaise. »

Samedi 11. — « Nous partîmes de Mamoric, après le déjeuner, pour Mosika. Après avoir marché une demi-heure E., nous traversâmes une petite rivière nommée Mani, qui est bordée de très-beaux arbres, et sur les bords de laquelle l'herbe est abondante. Cette rivière est très profonde, et il serait difficile de la détourner de son cours. Nous continuâmes notre route en suivant la même direction, et après deux heures de marche, nous arrivâmes dans une charmante vallée, le long de laquelle coule un ruisseau, qui fait entendre un doux murmure, en tombant de temps en temps de cascade en cascade. Nous pensâmes que nous ne pourrions trouver un plus bel endroit pour y passer le temps que nous avions à rester à Mosika, et comme nous n'étions qu'à

cinq minutes de la ville, nous dressâmes là notre camp. après avoir mis paître nos bœufs dans les champs de blé qui couvrent la vallée, et qui se trouvaient alors non ensemencés. Nous allâmes ensuite visiter le chef Mokatla. Il nous reçut de la manière la plus amicale. »

« Il m'a paru, d'après les observations que j'ai pu faire avec la boussole, que Mosika se trouve à environ soixante-seize lieues E. N. E. du Kuruman. J'espère vous donner une idée plus exacte de la situation de cet endroit lorsque nous aurons reçu les instrumens nécessaires pour cela. »

Le chef des Baharutzis s'est empressé de céder au frère Rolland un terrein assez considérable pour la fondation d'un établissement; et ce missionnaire, qui était revenu au Kuruman au commencement de juillet 1831, en est reparti au commencement d'octobre pour aller se fixer au milieu de ses nouveaux catéchumènes.

(*Extrait du Journal des Missions évangéliques*).

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 juillet 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Brisbane, membre souscripteur de la Société, est admis, sur sa demande, au nombre des membres donateurs.

M. Fontanier, vice-consul de France à Trébizonde, propose l'admission du prince Malek-Kassem-Mirza, frère puîné du prince royal de Perse, qui lui a exprimé le desir de faire partie de la Société et de recevoir son Bulletin. Ce prince s'est appliqué à l'étude de la langue française, qu'il parle avec une grande facilité, et dans laquelle il peut écrire très correctement.

La Commission centrale accueille avec empressement la proposition de M. Fontanier, et prononce l'admission du prince Malek-Kassem-Mirza.

M. le ministre de la marine adresse à la Société le troisième volume du *Pilote français*, et les diverses publications faites depuis 1827 par le dépôt général de la marine. — Remercîmens.

La Société royale des antiquaires de Copenhague, en exprimant à la Société sa reconnaissance pour les communications dont elle lui est redevable, la prie d'agréer

les ouvrages suivans : *Fornmanna Sogur*, ou *Sagas historiques sur les évènemens arrivés hors d'Islande* (tome VI); *Scripta historica Islandorum* (ou le même recueil de Sagas traduit en latin, tomes I, II et III.— Remercîmens.

La Société philosophique américaine de Phhiladelphie adresse la première partie du tome IV de ses *Transactions*.— Remercîmens.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques chez les peuples non chrétiens, adresse un exemplaire complet du journal publié sous la direction du comité de cette honorable association.

La Commission centrale accueille cette offre avec un vif intérêt, et décide qu'elle adressera en échange à la société des missions, un exemplaire de son Bulletin périodique.

M. Warden offre, de la part de M. Mac Culloch, un ouvrage intitulé : *Researches philosophical and antiquarian*, etc. — M. Roux de Rochelle veut bien se charger d'en rendre compte.

Le même membre communique pour le Bulletin une analyse qu'il a faite du voyage de M. W. Coxe.

Sur sa demande, la notice biographique sur le docteur Mitchill est renvoyée au comité du Bulletin pour un nouvel examen et l'insertion de la partie géographique s'il y a lieu.

M. Francis Lavallée écrit du Port-au-Prince qu'il a rassemblé des documens intéressans sur l'histoire, la géographie et la statistique de l'Amérique, et qu'il se propose de les communiquer à la Société aussitôt sa réponse. En attendant, il lui offre un exemplaire d'un tableau historique, géographique et statistique des États-Unis, qu'il vient de publier en deux grandes feuilles grand-monde.

M. Morin fait hommage à la Société du cinquième Mémoire qu'il vient de publier au sujet de sa correspondance météorologique, qui s'étend, dit-il, chaque jour; il desire que les sociétés savantes veuillent bien la recommander à leurs correspondans sur les divers points du globe. Il sollicite, à cette occasion, l'appui de la Société, en même temps que la communication des ouvrages de sa bibliothèque, dont il aurait besoin pour son travail.

M. Alex. Barbié du Bocage communique une lettre de M. le baron Walckenaer, par laquelle il exprime le regret que des circonstances fâcheuses le privent depuis long-temps d'assister aux séances de la Société, qui a bien voulu l'appeler aux fonctions de vice-président. M. Walckenaer donne quelques détails sur la carte originale de Juan de la Cosa, le meilleur des pilotes de Christophe Colomb, et le véritable conducteur de l'expédition d'Ojeda; entre autres résultats de ce monument géographique, on en tire une connaissance certaine des découvertes de Jean et de Sébastien Cabot, et de leur étendue. M. Walcknaer a fait à ce sujet diverses recherches et rapprochemens, et il se propose d'en entretenir la Société.

M. Roux de Rochelle communique de nouveaux détails sur le sondage de la mine de sel de Salins.

M. d'Avezac lit un *Examen critique du voyage des frères Lander sur le Niger, et de ses résultats géographiques.*—Renvoi au comité du Bulletin. (Voyez page 5.)

Séance du 20 juillet 1832.

Le procès-verbal de la séance du 6 juillet est lu et adopté.

M. Jomard communique une lettre de M. Corroy, neveu du docteur François Corroy; cette lettre contient des détails intéressans sur une première excursion qu'il a faite au Palenqué.

Renvoi au Comité du Bulletin. (Voyez page 54.)

M. de Pommeuse offre à la Société un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de: *Des Colonies agricoles et de leurs avantages*, etc.

M. Isambert est chargé d'en rendre compte.

M. Jomard entretient la Société de la perte douloureuse qu'elle vient de faire dans la personne de M. Brué, l'un de ses membres fondateurs les plus distingués, et il rappelle les nombreux services rendus à la science par ce géographe. Sur sa proposition, une députation de la Commission Centrale, composée de MM. Eyriès et d'Urville, est chargée d'aller présenter à sa veuve, l'expression des regrets de la Société.

M. d'Urville rappelle la proposition faite précédemment de décerner des médailles dans certaines circonstances, et il pense que la Société ne peut mieux honorer la mémoire de M. Brué qu'en lui consacrant une de ces médailles.

Cette proposition est appuyée par plusieurs membres et l'on demande de l'étendre aux divers cas analogues.— Renvoyé à l'examen de la section de comptabilité qui est invitée à s'adjoindre M. d'Urville.

M. Jomard annonce à la Société que M. Jaubert a repris la traduction de l'Edrisi, destinée aux Mémoires de la Société.

M. d'Avezac donne quelques détails à la Société, sur la nouvelle expédition de Richard Lander en Afrique. —Renvoi au Comité du Bulletin. (Voyez page 52.)

Le même membre lit la traduction qu'il a faite de la

relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, à Mely et Ten-Boktoue (Temboctou), pendant les années 1352 et 1353 par Mohhammed Ebn Bathouthah.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 juillet 1832.

S. A. le prince MALEK-KASSEM-MIRZA.

M. le lieutenant-général BRISBANE, *membre donateur.*

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 juillet.

Par M. le Ministre de la marine : *Pilote français*; 3e partie. — *Cartes et plans hydrographiques*, publiés par le dépôt de la marine, depuis 1827 jusqu'à 1832. 123 feuil. — *Instructions nautiques* publiées par le même dépôt; 13 brochures in-8°.

Par la Société des antiquaires de Copenhague : *Fornmanna Sögur*, ou Sagas historiques sur les évènemens arrivés hors d'Islande (en Islandais ou normannique ancien) tome VI. — *Scripta historica Islandorum*, etc., (ou le même recueil de Sagas traduit en latin, tomes I, II et III.)

Par M. Rafn : *Færeyinga Saga*, ou histoire des îles Fœroer : 1 vol. grand in-8°.

Par la Société philosophique américaine de Philadelphie : *Transactions de cette société*; vol. 4, 1re partie in-4°.

Par la Société des missions évangéliques : les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830 et 1831 de son journal, 6 vol. in-8°.

Par MM. Lapie père et fils : 18e *et* 19e *livraisons de leur Atlas Universel.*

Par M. F. Lavallée : *Tableau historique géographique*

et statistique des Etats-Unis ; 2 feuilles grand monde.

Par M. Mac-Culloch : *Researches philosophical and antiquarian.* 1 vol. in-8°.

Par M. Morin : *Correspondance pour l'avancement de la météorologie*, 5e mémoire.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages* (juin).

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales* (cahiers de mai et juin).

Par la Société Asiatique : *Nouveau journal asiatique.* (Juin).

Par le directeur : *Mémorial encyclopédique* (cahier de juillet).

Par la société d'agriculture de Rouen : *Trimestre de janvier de ses mémoires.*

Par la société de la Charente : *Annales de cette société ;* mars et avril.

Par les directeurs : *Plusieurs numéros du Moniteur Ottoman, du journal de Smyrne et du Courrier de la Grèce.*

Séance du 20 juillet.

Par M. de Pommeuse : *Des colonies agricoles et de leurs avantages*, etc. 1 vol. in-8°.

Par M. d'Urville : *Analyse du voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale* de M. Douville: in-8°.

Par la société royale des sciences de Lille : *Mémoires de cette société* (vie de Linné). 1 vol. in-8.

Par la société d'agriculture de Versailles : *Mémoires de cette société* pour 1831. 1 vol. in-8°.

Par la société des missions évangéliques : *Plusieurs livraisons de son journal* (1832).

Par le directeur : *Bibliothèque universelle rédigée à Genève*, cahier de mai.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel;* cahier de juin.

NÉCROLOGIE.

Notice nécrologique sur le docteur Mitchill, membre correspondant de la Société de géographie.

Le docteur Samuel L. Mitchill naquit dans l'année 1763, à Long-Island, état de New-York. Il fit des études en médecine au collège d'Edimbourg, et revint dans son pays en 1786. Il fut nommé, en 1792, professeur de chimie au collège de Columbia, dans sa ville natale; et, en 1808, il échangea la chaire de chimie pour celle d'histoire naturelle. S'étant acquis l'estime publique par ses connaissances exactes et variées, toutes les sociétés scientifiques des États-Unis s'empressèrent de le posséder comme membre, et plus de vingt sociétés savantes de l'Europe lui firent le même honneur.

Il a publié un grand nombre de dissertations sur différens sujets; on y remarque un rapport fait à la société d'agriculture de New-York, *sur ses excursions géologiques et minéralogiques sur les bords de l'Hudson*, dont le principal but était de chercher du charbon de terre. Ce rapport, publié en 1796, est cité avec éloges par le comte Volney, dans son *Tableau du climat et du sol des États-Unis.*

Comme homme public, en qualité de membre de l'assemblée législative de l'état de New-York et de sénateur au congrès des États-Unis, le docteur Mitchill a rendu de grands services à son pays. En 1788, il fut

nommé commissaire par l'état de New-York pour l'exécution du traité fait au fort Schuyler, d'après lequel les Mingos ou Indiens des cinq nations avaient fait la cession d'une grande étendue de pays à cet état. En 1798, il fut rapporteur pour le Bill qui accorda à M. Robert R. Livingston, ancien chancelier, et ministre plénipotentiaire à Paris, le droit de la navigation du fleuve Hudson, par le moyen des bateaux à vapeur.

Il présenta en 1804 à la chambre des représentans des Etats-Unis, le rapport d'après lequel l'expédition de Lewis, et Clarke fut organisée pour franchir les montagnes Rocky, et descendre jusqu'à l'Océan pacifique.

En 1808, il encouragea Robert Fulton à continuer ses expériences sur les bateaux à vapeur, et fit avec lui le premier voyage heureux à bord du bateau *le Fulton*, que ce grand mécanicien venait de construire.

L'année suivante il fut nommé membre du comité pour examiner les moyens d'ouvrir une communication, par des canaux, entre le fleuve Hudson et les grands lacs; et en 1823 il se trouva comme maître des cérémonies à la fête qui se donna pour célébrer l'exécution de ce vaste projet, et il y présida au mariage des eaux des lacs avec celles de l'Océan, usage renouvelé en imitation des Vénitiens.

Je n'ai rappelé, dans la courte notice qui précède, que ceux des travaux du docteur Mitchill, qui peuvent intéresser directement la société de géographie. L'ayant connu personnellement, et ayant été en correspondance avec lui pendant plus de vingt ans, j'aurais à dire beaucoup sur son caractère, son esprit, et les services éminens qu'il a rendus à son pays : je me bornerai a ajouter ici qu'il a exercé la plus grande influence sur les progrès des sciences et de l'économie publique aux Etats-Unis.

Ce savant est mort le 7 septembre 1831, dans sa soixante-huitième année. Son beau-frère le docteur Dekay, se propose de publier à son sujet un mémoire biographique fort étendu.

(*Extrait de la notice nécrologique communiquée par M. Warden.*)

ERRATA DE LA 110e LIVRAISON.

Page 357; il faut rectifier ainsi le 3e alinéa :

M. Jomard annonce la publication de deux ouvrages de géographie nouvelle, imprimés à Londres : l'un est la grande Carte de l'Indostan, de Hall, par la compagnie des Indes, dont la 138e feuille vient de paraître; l'autre est la Carte des possessions britanniques en Amérique, publiée en 17 feuilles par le colonel Bouchette, et accompagnéee d'une description statistique en 2 vol. in-4°.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 112. — AOUT 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ITINÉRAIRE *de Constantinople à Sivas ou Sewas; voyage entrepris en* 1807, *et de Sivas à Alep; communiqué à la Société de Géographie par M.* B. DU B.

Cet itinéraire, rapporté à Paris par M. Th. de Lesseps, n'a pas été dressé par ce voyageur, qui n'a visité le Levant que dans les années. . . . ; mais il lui a été donné à Halep par la personne qui a fait elle-même le voyage en 1807. Cet itinéraire, très intéressant pour la géographie de l'Asie, donne des détails curieux sur tous les lieux qui ont été visités par le voyageur.

De Constantinople à Ismit, on compte 3 *journées de caravane par terre* (18 *lieues*), *et* 8 *à* 10 *heures par mer, avec un vent favorable.*

Ismit, ville de 20,000 âmes de population, est située sur

une colline assez escarpée, et se prolonge jusqu'au bord de la mer, au fond du golfe de Nicomédie à son extrémité septentrionale. Chef-lieu d'un pachalik, elle offre un séjour agréable par la variété de son sol, mais peu sain en été. C'est le lieu de passage pour toutes les caravanes qui partent de Constantinople, et pour celles qui se rendent de cette capitale dans la partie orientale de l'Asie Mineure.

D'Ismit à Sapandjé, 6 lieues d'une heure de chemin, pas de caravane.

Route des plus agréables, variée par des sites pittoresques et des ruisseaux d'une eau fraîche et limpide; passant de temps en temps sur une chaussée ancienne, qui par sa beauté paraît être un ouvrage des Romains

Sapandjé est un pauvre village turc dont la position au milieu d'une forêt d'arbres de haute futaie, est des plus champêtres.

De Sapandjé à Guëïvé, 7 lieues.

Arrivé sur les hauteurs de *Sapandjé*, l'on découvre le superbe lac qui porte le même nom, situé au milieu de la forêt. Il peut avoir environ 3 à 4 lieues de long sur une et demie de largeur, à l'endroit le plus spacieux

Après avoir passé la *Saccaria* sur un pont fort ancien de quatorze arches, l'on arrive à *Guëïvé*, village qui n'est qu'un lieu de relai, et où il n'y a du monde que les jours de bazar (marché), les habitans résidant, la plupart du temps, à *Bey-Keuï*, sur une hauteur voisine pour éviter le mauvais air de *Guëïvé*.

De Guëïvé à Torakleu, 5 lieues.

Route difficile, la plupart du temps dans des montagnes escarpées et rocailleuses, couvertes de pins et de mélèzes, d'un aspect triste quoique pittoresque.

Torakleu. Village assez considérable, au milieu des bois de sapin; presque entièrement habité par des Turcs

assez polis et hospitaliers envers les étrangers, et fort industrieux. Tous ceux qui ne sont point agriculteurs fabriquent des peignes (en langue turque *torak*), des cuillères en bois, des cure-dents et autres petits objets en corne ou en ivoire, passablement travaillés, qui sont vendus aux voyageurs ou débités à Constantinople et autres lieux circonvoisins.

De Torakleu à Torbaleu, 5 *lieues.*

Pays inégal, très fertile, et d'un aspect riant. Avant d'arriver à *Torbaleu*, l'on entre dans des gorges arides, et l'on suit un chemin tortueux, resserré et pénible, devenant quelquefois dangereux par les excavations que cause un torrent qui occupe le fond du vallon.

Torbaleu est infiniment plus considérable que *Torakleu.* Les habitans paraissent à leur aise. Ils fabriquent une quantité prodigieuse de sacs de crin (en turc *torba*) qui ont donné leur nom au village.

C'est ici que l'on voit pour la première fois les femmes porter un voile blanc au lieu du *féradjé* ou manteau de drap en usage à Constantinople et en Turquie d'Europe.

De Torbaleu à Moderni, 10 *lieues.*

Pays raboteux, presque toujours couvert de pins qui souvent rendent les chemins difficiles, la plupart inondés par les eaux d'une petite rivière qui coule au fond d'un vallon entouré de montagnes escarpées couvertes de bois.

Moderni est une petite ville recommandable par des manufactures d'aiguilles à coudre et de grosses aiguilles à emballage de qualité médiocre, et préférées cependant, pour certains ouvrages, aux aiguilles d'Europe, à cause de la manière dont elles sont percées.

De Moderni à Bolleu, 10 *lieues.*

Avant d'arriver à Bolleu, l'on rencontre aux pieds

d'une colline une source d'eau minérale que l'on dit être très efficace pour certaines indispositions.

Depuis *Sapandjé* jusqu'à *Bolleu* presque, l'on aperçoit sur les nombreux ruisseaux ou petites rivières qui coupent ou longent le chemin, une infinité de moulins à scies. Les planches et autres bois de charpente qui en sortent sont transportés par la mer Noire à *Ereklié* ou Héraclée à Constantinople, où ces objets éprouvent une consommation considérable.

Bolleu est une petite ville de 4 à 5000 âmes à-peu-près de population, située au centre d'une vaste et belle plaine, et sur le penchant d'une petite colline. Une petite rivière qui sillonne le long de cette plaine la traverse. Ses bazars ou marchés sont bien bâtis et fournis d'abondantes denrées. Ses édifices se font distinguer par leur régularité, et ses maisons prouvent l'opulence de ses habitans. Il y a dans cette ville, ainsi qu'à *Sewas*, une horloge publique, ce qui est assez remarquable en Turquie.

Son terroir est prodigieusement fertile en grains, et susceptible de toute espèce de productions. Avant d'atteindre la ville de *Bolleu*, l'on aperçoit, du haut d'une haute montagne d'où il faut descendre, l'étendue de la plaine où elle est placée, l'immense quantité de villages qui offrent par leur position un aspect infiniment varié.

Quoique la ville de *Bolleu* soit florissante par la richesse de son sol, l'on s'aperçoit néanmoins qu'elle n'est plus ce qu'elle a été jadis, car on voit de tous côtés, et surtout dans le principal cimetière turc et aux environs de la ville, des débris de colonnes antiques d'un bel ordre, des cippes en marbre, et de faibles restes de monumens qui attestent que le canton a été fort peuplé et qu'il a tenu un rang parmi les contrées les plus célèbres de l'Asie Mineure.

De Bolleu à Kérédé, 12 *lieues.*

Pays assez semblable à la belle plaine de *Bolleu*, mais inégal, en ce qu'il est coupé par divers petits lacs qui alimentent de vastes plantations de riz.

Ce village n'est habité que par des Turcs entièrement livrés au travail des cuirs de buffles et de bœufs, ainsi qu'à la tannerie des maroquins.

De Kérédé à Hamamleu, 9 *lieues.*

Pays de collines couvertes de pins, qui rendent la route assez difficile par le nombre d'arbres renversés.

Hamamleu, ainsi nommé à cause de ses bains d'eaux minérales, est un hameau turc tout nouveau, considéré aujourd'hui (1807) comme une petite bourgade dont le *mutsellim* ou gouverneur qui y commande s'occupe essentiellement de sa prospérité et non de la spoliation du peuple, ce qui est en Turquie assez commun parmi les autres gouverneurs.

Ce hameau a un *khan* vaste et commode. Il est situé à l'entrée d'un défilé très étroit formé par des montagnes fort élevées des deux côtés, entre lesquelles coule le torrent de *Tcherkès*, chemin dangereux par les nombreux repaires de voleurs que l'on y rencontre, et difficile, à cause des rochers ou pierres énormes que la pente des montagnes précipite au fond de ce défilé.

De Hamamleu à Tcherkès, 6 *lieues.*

Tcherkès, mauvais village turc où l'aspect de la misère s'offre aux regards du voyageur. C'est à ce village que commence le territoire dépendant de Tchiapan Oghlou, le plus riche comme le plus puissant seigneur de l'Asie Mineure, dont le gouvernement s'étend jusque sur les bords de l'Euphrate.

De Tcherkès à Karadjiran, 6 *lieues.*

Pays plat, sec, pierreux et dépourvu d'arbres, mais

riche en pâturages. Ce canton, peu distant d'Angora, fournit aussi les beaux troupeaux de chèvres à poil blanc et soyeux dont la toison sert à la fabrication des camelots connus sous le nom de châli. A mesure qu'on s'éloigne de ce lieu, les troupeaux qu'on rencontre diminuent de beauté.

Karadjiran est un village malpropre, et dont les maisons sont toutes aussi mal bâties de lave grossièrement entassée. Non loin de là, l'on voit le cratère d'un volcan éteint.

De Karadjiran à Tossiah, 16 *lieues.*

Pays coupé par de nombreux torrens ; le plus remarquable est le *Deli-Dewrez*, dont les eaux vont se réunir à celles du *Kizil-Irmak*, autre rivière assez considérable.

L'on voit de tous côtés des villages plus ou moins considérables, l'un desquels est *Tcheurekdji-Keuï*, dont les habitans sont très hospitaliers, et offrent à manger aux voyageurs, pour une très modique rétribution, des *tcheureks*, espèce de pain de fleur de farine, des œufs, du fromage frais, du yuoghourt (lait aigre), et des fruits.

Tossiah, ville de 7 à 8000 âmes, dont les habitans, Turcs et janissaires, sont tres méchans et fanatiques. Quoique triste et sale, elle est remarquable cependant par sa belle tannerie, ses manufactures de camelots à l'imitation de ceux d'Angora, et par la grande quantité de grains et de riz que produisent ses environs.

De Tossiah à Hadji-Hamzé, 8 *lieues.*

Superbe pays, soigneusement cultivé, et très peuplé. L'on observe surtout avec admiration le soin que mettent les habitans à observer l'irrigation de leurs champs de riz, et à faire monter les eaux du Deli-Dewrez à la hauteur du terrein qu'ils veulent arroser.

L'on arrive ensuite au confluent du Deli-Dewrez et

du *Kizil-Irmak*, rivière la plus large de toutes celles de ces contrées, et remarquable par la couleur rouge de ses eaux. L'on parvient par un défilé à Hadji-Hamzé, espèce de petite forteresse turque garnie de quelques mauvaises pièces de canon mal montées et aussi mal gardées.

De Hadji-Hamzé à Osmandjé, 8 *lieues*.

Pays montagneux. Avant que d'arriver à Osmandjé, l'on passe par un chemin en forme de galerie, dominé d'une haute montagne taillée à pic. Le grand-visir Derede'i Méhémet pacha conçut cette entreprise, et la fit exécuter sous le règne du sultan Abd-ul-Hamid. Ce projet est plus digne des Romains que d'un Turc.

Ce canton paraît avoir éprouvé de violentes secousses de tremblement de terre, et peut fournir beaucoup d'observations minéralogiques.

Osmandjé, petite ville bien bâtie d'un aspect agréable, est située sur les deux rives du *Kizil-Irmak*, et dominée par un château bâti sur un rocher presque à pic de tous les côtés. Pour se rendre à *Hadji-Keuï*, il faut traverser la rivière sur un magnifique pont de quatorze arches que des voyageurs prétendent avoir été construit sous les premiers empereurs romains.

D'*Osmandjé à Hadji-Keuï*, 8 *lieues*.

Hadji-Keuï, village situé au milieu d'une assez belle plaine bien cultivée et abondante en diverses productions

De Hadji-Keuï à Amassiah, 12 *lieues*.

La route laisse à droite la ville de *Marseran*, que l'on aperçoit de loin, située dans une vaste plaine dépouillée d'arbres, presque inculte. L'on rencontre de distance en distance d'anciens cimetières, des tronçons de superbes colonnes en granit, et d'autres monumens antiques remarquables qui servent de pierres sépulcrales.

Quelques heures avant d'arriver, le chemin est affreux ;

il faut presque toujours descendre par des sentiers très étroits, pierreux et rocailleux. Au fond d'une espèce d'entonnoir, on aperçoit *Amassiah*, ville fort ancienne, connue jadis sous le nom d'*Amasie*. Rien n'atteste plus son ancienneté que la quantité de médailles et de pierres gravées qui servent maintenant d'ornemens aux paysannes des environs. Elle est située dans un vallon, sur les bords du fleuve *Irmak*, l'Iris des anciens.

C'est une ville bien bâtie. On y distingue plusieurs édifices remarquables; mais, par sa position, le climat est malsain. *Amassiah* est recommandable par le rang qu'elle occupe encore aujourd'hui. Elle a de 15 à 20,000 âmes de population. Son territoire, quoique fort resserré, est soigneusement cultivé, et produit beaucoup de soie.

Son château, situé sur le sommet d'une haute colline, isolée de forme conique, domine d'une extrémité de la ville à l'autre; on y monte par un chemin à degrés, pratiqué dans le roc.

D'Amassiah à Tokat, 18 *lieues*.

On passe, avant d'arriver à *Tokat*, par *Ainah-Bazar*, qui n'est qu'un simple khan et à *Turkat*, mauvais village presque ruiné.

Pays dégarni d'arbres, cependant riche en pâturages.

Ici l'on commence à rencontrer des *kurdes*.

Tokat est située dans les sinuosités d'une vallée. Cette ville a près de 30,000 habitans, Turcs, Arméniens, Grecs et Juifs. Il faut observer que depuis *Ismit*, *Tokat* est la première ville où l'on trouve des familles de cette dernière caste. On remarque aussi que depuis *Amassiah* les Arméniens sont plus nombreux et beaucoup plus influens que les Grecs, ce qui est le contraire avant d'arriver à cette distance.

Tokat est une ville très importante par son commerce.

Elle est l'entrepôt de tout celui qui se fait dans la partie orientale de l'Asie Mineure. Elle sert aussi d'entrepôt à tout le cuivre que produisent les mines de *Maâden*, d'où il passe à la capitale et dans l'intérieur de l'Asie. Les autorités qui commandent à *Tokat* sont, sinon de droit, du moins de fait, sous l'influence de Tchiapan Oghlou.

Les jardins qui entourent la ville produisent une assez grande quantité de bons fruits.

De Tokat à Sewas, 18 *lieues.*

Pays montagneux et aride, remarquable seulement par la bonté de ses eaux et de ses pâturages que quelques vallées produisent en abondance.

Résumé des distances.

Constantinople.

Ismit	18 lieues.	Tossiah.	16 lieues.
Sapandjé	6	*Confluent du Deli-Dewrez et du Kizil-Irmak.*	
On passe la Saccaria, R.			
Guëïvé	7	Hadji-Hamzé. . .	8
Toraklæu	5	*Chemin en forme de galerie.*	
Torbaleu	5	Osmandjé. . . .	8
Moderni.	10	*Pont sur le Kizil-Irmak.*	
Source minérale.		Hadji-Keuï . . .	8
Bolleu.	10	Amassiah. . . .	12
Kérédé	12	*Aïnah-Bazur Khan.*	
Hamamleu . . .	9	*Turkat, village demi ruiné.*	
Tcherkès.	6	Tokat.	18
Karadjiran	6	Sewas	18

Total, 182 lieues de caravane.

(*La suite au prochain cahier.*)

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Seconde tentative du missionnaire ROLLAND *pour fonder une mission au milieu de la tribu des Baharutzi.* (1)

Nous avons donné dans le cahier précédent un extrait étendu du journal du missionnaire Rolland, envoyé chez les Cafres de l'Afrique méridionale. Ce voyage, entrepris aux mois de mai et juin 1831, fut renouvelé par le même missionnaire au mois d'octobre suivant. Le frère Rolland partit, comme la première fois, de la station fondée par les missionnaires évangéliques au Kuruman, dans les pays des Béchuanas.

Voici les nouveaux details que l'on trouve dans la septième livraison du Journal des Missions évangéliques sur cette nouvelle tentative infructueuse :

..... La fondation de l'établissement missionnaire au milieu de la tribu Mokatla a été pour la seconde fois retardée : les ruses de Mahura, roi de Lattakou (2), la pusillanimité de Mokatla, prince des Baharutzi, et pardessus tout la crainte de devenir les victimes de Mosolekatzi, roi des Zoulas, homme sanguinaire, véritable tyran de ces contrées, ont forcé le frère Rolland à revenir sur ses pas, et l'ont empêché de pénétrer dans l'intérieur d'un pays désolé par la guerre. Ce n'est qu'au

(1) Quelques géographes écrivent ce mot *Marutzis*, d'autres *Morutzis*, d'autres enfin *Mourutzis*. Nos frères l'ont toujours écrit *Baharutzi*. Le *b* et l'*m* paraissent se confondre dans la langue des Béchuanas. (*Réd.*)

(2) Voyez sur ce chef et son peuple la sixième année du *Journal des Missions évangéliques*, pages 299 et suivantes.

commencement de l'année 1832 qu'il a dû faire, pour la troisième fois, une tentative dont nous ignorons encore les résultats.

Avant que de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit de ce voyage remarquable, il importe de reprendre le fil des évènemens d'un peu plus haut, en donnant, sur le sujet de la guerre qui a éclaté et qui règne encore dans l'intérieur de la contrée habitée par les Béchuanas, des renseignemens plus complets que ceux que nous avons pu donner jusqu'à présent.

Dans le courant de l'été de 1831, un chef de Griquas, nommé Barend, ayant envoyé une expédition de trois cents hommes armés, avec ordre d'attaquer Mosolekatzi, roi des Zoulas, ceux-ci, au lieu de se conformer aux instructions qu'ils avaient reçues, s'amusèrent à lui enlever ses troupeaux. D'abord ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et leur succès fut complet; déjà même ils avaient emporté plusieurs postes, pris un nombre considérable de bestiaux, et mis à mort tous ceux qui s'opposaient à leurs déprédations, quand les Cafres fondirent sur eux à l'improviste, durant la nuit, et en firent un si horrible carnage, qu'à peine quelques-uns de ces malheureux purent-ils s'échapper à la faveur des ténèbres. Il n'en fallut pas davantage pour répandre le trouble dans tout le pays; les uns prirent parti pour Mosolekatzi, les autres pour les Griquas, quelque injuste que fût la cause qui les avait portés à attaquer Mosolekatzi. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que ce dernier, soupçonnant les blancs d'avoir été les instigateurs de cette guerre, ceux-ci n'osèrent plus visiter son pays, de peur de devenir victimes de sa vengeance; et comme Mokatla, chef des Maharutzi, est tributaire de Mosolekatzi, nos frères jugèrent qu'il serait imprudent de se

rendre dans l'intérieur, dans des circonstances aussi peu favorables à l'établissement d'une Mission, et ajournèrent leurs projets à des temps meilleurs.

Cependant deux mois s'étaient déjà écoulés depuis ce triste évènement, et il tardait à nos frères de mettre la main à une œuvre déjà trop long-temps différée, au gré de leurs desirs; et comme des chasseurs venus de l'intérieur leur avaient annoncé que Mosolekatzi, qu'ils avaient vu, était fort bien disposé pour toutes les personnes qui avaient des relations avec la station du Kuruman, les missionnaires français, encouragés par leurs frères Moffat et Hamilton, crurent pouvoir se disposer au départ. En conséquence, deux waggons furent chargés d'outils, de semences, de plantes et de provisions de différentes espèces; et le 12 octobre, le frère Rolland, accompagné d'un maçon anglais et de sa femme, d'un interprète et de plusieurs Béchuanas, se mit en route pour Lattakou, où il devait aller demander à Mahura, chef des Béchuanas de cette contrée, l'autorisation d'emmener plusieurs de ses gens avec lui dans l'intérieur. Quant au frère Lemue, comme sa santé n'était pas encore entièrement rétablie, il fut résolu, d'un commun accord, qu'il demeurerait encore quelques semaines au Kuruman, et qu'il viendrait plus tard rejoindre son compagnon d'œuvre. Ce fut une heure solennelle que celle où les missionnaires anglais et le frère Lemue ayant accompagné leur cher Rolland à quelques lieues du Kuruman, se séparèrent de lui après l'avoir recommandé à la grâce de Dieu par une fervente prière.

Le vendredi 14, à midi, la caravane missionnaire avait déjà atteint Lattakou, où devait commencer pour notre missionnaire une longue suite de contrariétés. Mahura, jaloux de voir les tribus de l'intérieur sur le point d'avoir

des missionnaires, tandis qu'il n'en avait point encore, eut recours à toutes sortes de ruses pour empêcher M. Rolland d'exécuter son projet. D'abord, feignant une grande affection pour lui et un intérêt sincère pour sa sûreté personnelle, il le conjura de ne pas aller plus avant, sous prétexte que la désolation était dans l'intérieur du pays ; il lui dit que Mosolekatzi le soupçonnait, d'après des rapports qui lui avaient été faits, d'être l'auteur de l'assassinat de trois de ses gens, et qu'il ne manquerait pas de faire ressentir les redoutables effets de son courroux à tous les blancs qui tomberaient entre ses mains. Mahura eut même recours à un singulier stratagème, pour donner plus de poids à ses paroles : dans une assemblée publique, à laquelle assistaient MM. Rolland et Baillie, on vit arriver un messager tout haletant de fatigue et tout couvert de poussière et de sueur, qui, après avoir causé quelques instans en particulier avec Mahura, se tourna vers les missionnaires, et leur dit d'une voix forte et menaçante : « Vous autres Makouas (blancs), vous ne voulez donc pas croire les nouvelles que nous vous apportons, et que le chef Mahura vous a communiquées. Eh bien, partez ; nous vous avons avertis des dangers qui vous attendent ; si vous périssez, vous ne pourrez pas nous accuser de vous avoir caché le péril qui vous menaçait ». Tout ceci n'était, de la part de Mahura, qu'une ruse à laquelle Rolland ne se laissa pas prendre. Aussi, voyant que le missionnaire était inébranlable dans sa résolution d'aller annoncer l'Évangile aux Baharutzi, le chef des Béchuanas lui déclara que, s'il voulait partir, il partirait seul, mais que jamais il ne permettrait que ni l'interprète, ni aucun de ses sujets, allassent avec lui ; enfin, jetant le masque, il manifesta clairement ses intentions, et finit par faire connaître à

Rolland qu'il ne le laisserait pas partir lui-même, et qu'il le retiendrait de force chez lui. En vain notre frère employa-t-il tous les argumens imaginables pour lui faire sentir l'odieux de pareils procédés, jusqu'à lui mettre sur la conscience la responsabilité dont il se chargeait devant Dieu, en privant les Baharutzi d'entendre la prédication de la bonne nouvelle du salut ; toutes ses remontrances furent inutiles, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que de s'en retourner au Kuruman, pour chercher MM. Moffat et Hamilton, et les inviter à s'interposer en sa faveur auprès du chef de Lattakou. Ceux-ci arrivèrent, et après une longue discussion avec Mahura, à la suite de laquelle ils lui réitérèrent la promesse qu'ils lui avaient déjà faite précédemment, de lui procurer un missionnaire dès qu'ils le pourraient, celui-ci consentit enfin au départ de M. Rolland et de sa suite; il poussa même la politesse jusqu'à l'accompagner avec une trentaine de ses gens à une lieue de Lattakou, et en prenant congé de lui, il lui donna l'assurance qu'il ne manquerait pas d'aller lui faire une visite dans le pays des Baharutzi, une fois qu'il y serait établi.

Partis le 24 de Lattakou, où ils avaient été retenus une dizaine de jours, tant par les obstacles que leur avait suscités Mahura, que par diverses réparations qu'il avait fallu faire aux voitures, nos voyageurs continuèrent pendant cinq jours leur route à travers le désert, sans éprouver d'autres embarras que le manque d'eau qui les fit quelquefois souffrir. Mais à une journée du chuaie des Barolongs, et avant d'atteindre la rivière Sitlagoli notre frère Rolland fit une rencontre qui faillit lui coûter la vie. Laissons-le parler lui-même :

« Le vendredi 28, ayant oublié quelque chose dans l'endroit où nous avions passé la nuit, et ne m'en étant

aperçu qu'après une demi-heure de marche, je résolus de revenir seul, à cheval, sur mes pas, pour chercher l'objet que j'avais perdu. Comme, pendant toute la route, nous n'avions point été inquiétés par les bêtes féroces, je ne m'étais muni d'aucune arme. Après avoir longtemps cherché l'objet en question, je remontai à cheval, et me disposai à rejoindre mes voitures. Mais à peine avais-je fait quelques pas, que j'aperçus à ma gauche, et à trois cents pas de moi environ, deux énormes lions qui se tenaient près d'un buisson, où ils paraissaient s'être reposés des fatigues de la nuit précédente. Dès qu'ils m'aperçurent, et avant que je fusse arrivé en face d'eux, ils s'élancèrent de leur retraite, et cherchèrent à me couper le chemin en me séparant de mes voitures. Heureusement que je ne m'avisai point de leur tourner le dos et de quitter le sentier où mon cheval pouvait courir à toute bride sans risquer de s'abattre, car, arrivé vis-à-vis d'eux, mon cheval, qui les avait vus, s'effraya tellement, et m'emporta avec une telle violence, que bientôt je les eus devancés. Ils gagnèrent ensuite le sentier, et me poursuivirent de près, jusqu'au moment où je franchis comme l'éclair une petite colline, et où ils me perdirent de vue. Je n'étais plus alors qu'à la distance de cinq minutes de mes voitures, dont la vue dissipa toutes mes craintes. C'est ainsi que la Providence m'arracha à la gueule de ces animaux féroces. » (1)

Arrivé à la rivière Sitlagoli, le samedi 29 octobre,

(1) Les amis de la Société apprendront avec plaisir que le cheval dont Dieu s'est servi dans cette occasion pour délivrer son serviteur d'un péril imminent, a été donné à notre frère Rolland par M. Murray, pasteur de l'église réformée de Graaff-Reinet, qui, connaissant par expérience combien une pareille monture est utile aux missionnaires, a fait présent d'un cheval à chacun de nos deux amis, comme

Rolland ayant eu une entrevue avec le chef Gontzi, celui-ci lui donna, sur l'état de l'intérieur du pays, des nouvelles qui étaient si obscures, et qui paraissaient si peu s'accorder avec celles qu'il avait reçues précédemment (1), que le missionnaire ne jugea pas qu'il dût continuer son voyage avant que de s'être procuré des renseignemens certains et positifs sur les dispositions de Mokatla et de Mosolekatzi. En conséquence, il résolut d'envoyer une députation au premier, afin de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. Comme cet épisode est l'un des plus intéressans du journal, nous allons laisser le missionnaire nous le raconter lui-même :

« Embarrassé par les nouvelles toutes contradictoires que je venais d'apprendre, je demandai à Gontzi s'il pouvait me donner deux hommes de confiance, pour les envoyer en ambassade à Mokatla. Il ne fit aucune difficulté d'accéder à ma demande, et au bout d'une demi-heure, nous vîmes paraître trois hommes armés d'assa-

une marque de l'intérêt qu'il porte à la Société des Missions évangéliques de Paris.

(1) Gontzi dit entre autres choses à M. Rolland que Mosolekatzi, après avoir défait les Griquas, avait été battu lui-même à son tour et mis complètement en déroute par la tribu de Chaka, ayant pour auxiliaire une autre tribu demeurant à l'est, et qui fait usage, dans les combats, d'éléphans, de lions et d'autres bêtes féroces domptées et dressées à l'art de la guerre. Le docteur Sparman parle en effet d'une pareille tribu, sous le nom de Hensaquas (*Voyage au Cap*, traduction de Le Tourneur, tome III, page 288). Mais M. Rolland pense que cette tribu n'existe point, et que les indigènes n'ont eu recours à la fiction d'une armée aussi redoutable que pour s'expliquer à eux-mêmes une puissance guerrière qui leur semble invincible, ou que pour diminuer la honte des défaites qu'ils ont souvent essuyées de sa part.

Rédacteurs.)

gaies et de boucliers, et prêts à partir. Voici le contenu du message dont je les chargeai pour Mokatla : « Les nouvelles qui viennent de me parvenir de l'intérieur sont si étranges et si mauvaises, qu'elles ont complètement découragé les gens de ma suite, et je me trouve dans l'impossibilité de poursuivre ma route, si vous ne me faites promptement savoir ce qui se passe dans votre pays. Je vous aurais bien prié de venir vous-même m'en informer, mais comme je sais qu'un chef principal ne doit pas quitter son territoire, veuillez m'envoyer, pour répondre aux diverses questions que j'ai à vous faire, Bogacho, votre fils aîné, et Moïlé, votre neveu; je n'ai de confiance qu'en eux; eux seuls peuvent me satisfaire ». Je chargeai ensuite les trois messagers d'un présent pour le chef des Baharutzi, et ils partirent aussitôt.

« Au bout de quelques jours, le 6 novembre, nous découvrîmes, dans le lointain, une troupe de Béchuanas, armés de lances, qui venaient du pays des Baharutzi : c'était Moïlé (1) et les fils de Mokatla, accompagnés d'un nombre assez considérable de guerriers, qui arrivaient de la part de Mokatla, pour répondre à mes questions. Après leur avoir fait les félicitations d'usage, et leur avoir offert quelques rafraîchissemens, je leur témoignai ma satisfaction de ce que Mokatla avait montré tant d'empressement à se rendre à mes vœux, et nous entrâmes en pourparler. Je leur demandai d'abord si tout était tranquille dans l'intérieur, et si je ne courais aucun danger en allant m'établir chez eux. Moïlé me répondit que la paix dont ils jouissaient actuellement ne serait probablement pas de longue durée; que depuis la dernière affaire

(1) Moïlé est le chef légitime de la tribu des Baharutzi; Mokatla est son tuteur, et gouverne pendant la minorité du jeune chef.

que Barend avait eue avec Mosolekatzi, on ne pouvait avoir aucune confiance en ce dernier; qu'il avait déjà détruit un grand nombre de villes autour d'eux, et qu'il était fort à craindre que le tour des Baharutzi ne vînt bientôt, vu qu'ils étaient les seuls qui eussent été épargnés jusqu'à présent; que quant à ma sûreté personnelle et à celle de ma suite, Mokatla me faisait dire que si nous étions assez forts et assez nombreux pour soutenir une attaque, nous pouvions venir hardiment, mais que, dans le cas contraire, il nous conseillait de retourner sur nos pas, attendu que notre arrivée à Mosika (1) serait le signal de sa perte et de la nôtre. Je demandai ensuite à Moïlé quelle raison pouvait avoir Mosolekatzi d'en agir ainsi à notre égard, puisque après la défaite des Griquas, il avait envoyé un messager à Mokatla, pour lui dire de remercier les chasseurs qui m'avaient accompagné dans mon précédent voyage, de ce qu'ils n'avaient point touché à ses troupeaux, et que d'ailleurs Mosolekatzi, sachant très bien que nous n'avions pris aucune part, ni directe ni indirecte à la guerre qu'il avait eue avec les Griquas, il saurait faire une différence entre les habitans du Kuruman et ces derniers. « Si Mosolekatzi, répondit Moïlé, a montré précédemment de si bonnes dispositions pour vous, il n'en est plus ainsi maintenant. Depuis qu'il a vaincu les Griquas armés de fusils, il se croit seul le maître de la terre. Dans son orgueil, il dit qu'il ne doit y avoir que deux rois dans l'univers, l'un pour régner au ciel, et l'autre pour dominer sur la terre; qu'il est, lui, le maître absolu d'ici-bas; que bientôt il viendra visiter le roi des blancs, et lui apprendre qu'il ne craint plus ni ses fusils, ni sa mitraille, qui n'a fait que donner la

(1) Ville des Baharutzi

petite-vérole à ses guerriers (1); et qu'il lui tarde de savoir ce que c'est que ces gros boulets, dont il a entendu raconter tant de prodiges. De plus, ajouta Moïlé, Mosolekatzi ne fait maintenant aucune différence entre les Européens et les Griquas; il accuse les premiers d'avoir fourni à ceux-ci des armes contre lui, il a même donné ordre à ses soldats de s'emparer des premiers waggons qui viendraient sur ses terres; dans ce but, il envoie, chaque semaine des espions chez Mokatla, pour savoir si les voitures qu'il attend sont arrivées.

« A l'ouïe de ces nouvelles, ajoute le missionnaire Rolland, je conclus que je ne pouvais pas aller plus loin; et ayant appris que Moïlé avait averti Gontzi en secret, qu'un parti de Zoulas, commandé par l'un des fils de Mokatla, devait bientôt fondre sur lui à l'improviste, je me décidai à retourner au Kuruman. C'est pourquoi, ayant pourvu les Baharutzi de quelques provisions de bouche et de quelques présens en verroterie, je les renvoyai à Mokatla. Quant à moi, je me mis en route pour la station missionnaire, où j'arrivai le 16 novembre, c'est-à-dire un mois après l'avoir quittée. Le lendemain 17, j'eus une conférence avec les frères du Kuruman, dans laquelle je leur exposai l'état des affaires, et leur demandai leur avis. Après avoir ardemment imploré le secours du Seigneur, et l'avoir prié de mettre fin aux guerres dévastatrices qui désolent l'intérieur de l'Afrique, d'arrêter les terribles effets de la tyrannie du chef des Zoulas, ce destructeur de tant de tribus, et surtout d'ouvrir une large porte à sa parole, qui est seule capable de pacifier ces contrées livrées à la fureur de cet

(1) Dans leur guerre contre Mosolekatzi, les Griquas ont fait usage de petit plomb.

homme sanguinaire, il fut arrêté à l'unanimité qu'il y avait pour le moment impossibilité à mettre à exécution le projet de fonder une mission chez les Baharutzi, et que ce que nous avions de mieux à faire pour le moment, le frère Lemue et moi, c'était de visiter les différens villages ou *werfs* de Batlaras, aux environs du Kuruman, en attendant qu'il nous fût permis de pénétrer dans l'intérieur. »

On va voir, par le post-scriptum de la lettre du frère Rolland, que quinze jours après cette conférence fraternelle, tous les obstacles paraissaient levés; l'espérance et la joie avaient commencé à renaître dans le cœur des missionnaires.

5 *décembre.* — « Au moment où j'allais fermer mon Journal pour vous l'envoyer, un chef des Baharutzi, accompagné de douze hommes, est arrivé au Kuruman. Il nous est envoyé par Mokatla, pour nous apprendre que tous les obstacles qui s'opposaient à ce que nous allassions fonder notre station sont levés, et que nous pouvons nous mettre en route en toute sûreté. Nos cœurs, comme vous devez le comprendre, ont tressailli de joie à cette nouvelle; et, quoiqu'elle fût comme une réponse aux requêtes que nous avons si souvent adressées, elle nous a paru, dans le premier moment, si extraordinaire, qu'à peine nous pouvions ajouter foi à la parole des messagers. Voici la teneur du message que Mosolekatzi a fait faire à Mokatla : « J'ai lieu de croire, Mokatla, que depuis la guerre qui a eu lieu entre moi et Barend, personne n'osera plus venir me visiter; mais gardez-vous bien de rien dire qui puisse effrayer ceux qui en auraient le desir. Faites savoir à Moffat qu'il est toujours mon ami; que je n'ai rien contre les habitons du Kuruman, et que quiconque est en relation avec

lui peut venir librement sur mes terres, soit pour y faire la chasse aux éléphans, soit pour s'y fixer; surtout dites à Moffat que j'attends sa visite. »

« Nous demandâmes ensuite aux messagers comment tout ce que Mokatla nous avait dit auparavant de Mosolekatzi pouvait se concilier avec ce qu'il nous faisait dire maintenant. Ils nous répondirent que si, dans le principe, le chef des Zoulas avait confondu dans un même sentiment de vengeance les Griquas et tous les habitans des environs, il avait, plus tard, été persuadé que ni les missionnaires du Kuruman, ni aucun de ceux qui étaient en rapport avec eux, n'avaient pris part à cette guerre. Nous desirons accélérer notre départ autant qu'il nous sera possible, mais au retour de mon voyage, mon interprète et presque tous les Bechuanas qui m'avaient accompagné ont été atteints de la petite-vérole, et aucun d'eux n'est encore en état de marcher (1). Il faudra donc attendre leur rétablissement. »

(1) Il paraît que l'année passée la petite-vérole a fait d'horribles ravages dans l'intérieur de l'Afrique; la station de Bootchwap seule a perdu cinquante personnes par cette maladie. Dans celle du Kuruman, plusieurs personnes en ont été atteintes, mais aucune n'est morte, grâce à la vaccine, que, depuis plusieurs années, les missionnaires ont introduite dans le pays. Cependant, comme dans cette dernière circonstance ils manquaient de virus (cowpox), ils n'ont pu arrêter les progrès du mal. Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris se propose de mettre les premiers missionnaires qui partiront en état de propager efficacement la vaccine dans le pays des Béchuanas. (*Rédacteurs.*)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT *du Mémoire du capitaine Vidal, sur la vigie nommée* Aitkins Rock, *lu à la Société de Géographie de Londres le* 13 *décembre* 1830.

Parmi les nombreuses vigies dispersées dans l'océan Atlantique, il n'en est peut-être aucune qui ait excité autant de crainte, et qui ait été l'objet de plus de recherches que celle qui est connue sous le nom de *Aitkins Rock*. Elle est placée, dit-on, au large de la côte N. O. d'Irlande, exactement sur la route des bâtimens qui font le commerce des ports de l'ouest à ceux du nord de la Grande-Bretagne. Les différentes positions qui lui ont été assignées la placent entre 55° et 55° 18′ de lat. N., et entre 9° 38′ et 14° de longitude ouest de Greenwich.

Le premier rapport sur ce danger fut fait en 1740 par le capitaine Aitkins qui, le 12 septembre, vit à 40 ou 50 verges de son navire un rocher qu'il estima à quatre pieds sous l'eau, par 55° 18′ N., et 11° 14′ O.

Le 29 août 1766, le capitaine Dunlope vit, par 55° 0′ N. et 14° 5′ O., un rocher élevé de sept à huit pieds au-dessus de l'eau, qu'il regarda comme étant la vigie vue par Aitkins.

En 1793, tout l'équipage du navire *le Nestor* vit, par 55° 19′ N., et 9° 53′ O., et à moins de cinq toises du bâ-

timent, un rocher à quatre pieds sous l'eau. Cependant ayant mis sur-le-champ un canot à la mer, on ne put le retrouver.

Plus tard, le capitaine Hugh Faulknor aperçut, par 55° 15′ N., et 11° 40′, un rocher élevé de quatre à cinq pieds au-dessus de l'eau; il sonda autour et trouva, dit-il, à 4 brasses du rocher, 35 à 40 pieds; et à 30 brasses, point de fond avec 150 brasses de ligne.

En 1826, le capitaine J. Reid, du *True-Briton*, vit, par 55° 18′ N. et 9° 43 O., un rocher à fleur d'eau, long de 90 pieds, et large de 40.

En 1827, le 25 juillet, le second du navire *le Paddy-Carry* aperçut, par 55° 8′ N., et 12° O., un objet qui lui parut être un bateau chaviré, mais que le capitaine pensa pouvoir être le rocher Aitkins, sans pourtant l'affirmer.

Enfin, M. Anthony Carrol, qui a un petit bâtiment occupé à la pêche dans ces parages, a déclaré l'avoir vu deux fois, en juillet 1820 et en juin 1821, à la distance d'environ 300 verges, et le décrit comme étant élevé de 3 pieds au-dessus de l'eau.

Tous ces renseignemens, et la disparition de plusieurs navires de Glascow, que l'on attibuait à ce danger, engagèrent la chambre de commerce de ce port à demander à l'Amirauté de faire constater la position de ce rocher. En conséquence, le sloop *le Gannet* fut employé à cette recherche en 1824. La même mission fut confiée, en 1827, aux deux bâtimens *le Barrier* et *le Badger*, et en 1829, au *Pilade* et au *Dispath*, mais toujours sans succès; le rocher ne fut point aperçu.

L'Amirauté, ayant résolu de faire continuer ces recherches pendant l'été de 1830, *l'Onyx* et *le Leveret*, bricks de 10 canons, commandés par les lieutenans Dawson

et Worth, furent choisis pour cette exploration, dont la direction fut confiée au capitaine Vidal.

Après avoir déterminé l'état et la marche de leurs chronomètres à Buncrana, les deux bâtimens mirent à la voile le 6 juin et parcoururent, jusqu'au 31 août, tout l'espace assigné pour ce danger, c'est-à-dire entre 55° et 55°30′ de lat. N., et entre 9° et 14° de longit., croisant et recroisant leur route de manière à ne laisser aucun point sans être exploré; sondant continuellement, et employant même, dans les endroits où avait été indiquée cette vigie, une méthode particulière recommandée par le capitaine Beaufort, hydrographe de l'Amirauté, et qui consistait à joindre les deux bâtimens au moyen d'une corde de 1,400 verges de long, soutenue au milieu par des barils vides, et à dériver ainsi tous les deux.

Le résultat de cette exploration fut de constater qu'il n'existe certainement aucun rocher dans ces parages. A quoi donc doit-on alors attribuer les illusions qui ont donné lieu aux rapports des marins qui ont cru le voir? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Cependant le capitaine Vidal remarque que pendant le mois de juin les hommes placés au haut des mâts furent plusieurs fois trompés par le souffle des baleines qui, à cette époque, étaient très nombreuses, et que, dans le mois d'août, un gros tronc d'arbre, dont les racines s'élevaient d'environ trois pieds au-dessus de l'eau et étaient couvertes de coquillages et de plantes marines, avait produit une illusion complète jusqu'à ce qu'on l'eût examiné de près. Il cite aussi ce qui est arrivé à une frégate qui, naviguant à l'embouchure de la Plata, aperçut un point noir semblable à un rocher; tout le monde à bord en était convaincu; le capitaine seul, persuadé que dans ces parages un rocher découvert serait certainement connu, refusa

de croire que ce fût un danger et fit porter dessus. Ce n'était en effet qu'une baleine endormie, qui, réveillée par le mouvement du bâtiment, plongea et disparut. Une raison qui prouve encore la non-existence de ce danger, c'est que, s'il existait réellement, il produirait certainement un brisant énorme dans les mauvais temps, et cependant tous les rapports faits sur lui disent qu'il ne brisait pas.

Au reste, si cette exploration n'a pas atteint le but qu'on en attendait, de déterminer la position du prétendu danger, nommé *Aitkins Rock*, elle a servi du moins à fixer, dans ces latitudes, la limite du banc de Sondes qui entoure l'Irlande, et qui est encore inconnu, tant sous le rapport de la nature du fond, que sous celui de son étendue.

Extrait *d'un rapport de M. le capitaine Ireland, commandant le brick* l'Adhemar.

Le 31 août 1831, nous sommes partis de Valparaiso ayant intention de relâcher à l'île d'Otaïti. Le 30 septembre, nous avons eu connaissance des îles Barclay de Tolly et Wolchonski, dont les positions s'accordaient avec notre chronomètre et nos observations prises peu de jours auparavant. Nous fîmes route vers l'ouest, et le 1er octobre, étant par 16° de latitude sud et 146° 55′ de longitude à l'ouest de Paris, nous aperçûmes au coucher du soleil, dans l'ouest quart sud-ouest du compas, une île basse très boisée paraissant s'étendre dans l'ouest. Cette île n'étant pas portée sur les cartes anglaises de l'archipel Dangereux, je fis tenir en travers toute la nuit pour ne pas m'exposer à de nouveaux dangers, et pour en bien déterminer la position.

Le lendemain 2 octobre, au jour, nous fîmes route au sud-sud-ouest pour approcher la terre que nous avions vue la veille ; elle était basse, bien garnie d'arbres moins élevés que les cocotiers, qui paraissaient en petit nombre. A 7 heures 10 minutes, étant nord et sud du monde de son extrémité est, une série de hauteurs me donna par le chronomètre 147° 7′ de longitude occidentale de Paris.

Nous fîmes route pour la longer à une petite distance, toute cette côte du nord paraissant saine; à sept heures 20 minutes, on eut connaissance d'une autre île dans le ouest-nord-ouest, qui doit être Carlshoff.

Une seconde série de hauteurs, étant dans le nord du monde de l'extrémité ouest de la première île, donna 147° 26′ de longitude occidentale, ce qui lui donne une étendue de 19 milles dans une direction est et ouest. Comme toutes les îles de cet archipel, elle renferme une lagune qui communique avec la mer par des passages étroits ; elle est d'une forme elliptique, paraissant large d'environ 10 à 12 milles, vers son centre, dans une direction nord et sud.

A neuf heures, laissé arriver à l'ouest quart sud-ouest; à 9 heures 45 minutes, la partie la plus nord nous restait à l'est 7° nord du compas et Carlshoff au nord du monde. Peu après ce relèvement, nous les avons perdues de vue dans le nord-est quart est. Jusqu'à midi, nous avons bien estimé le chemin fait, d'après lequel et la latitude observée à midi, qui a été de 16° 13′ sud, la partie nord de l'île aperçue par nous est par 16° 3′ de latitude sud.

La carte dont je me servais était un plan de l'archipel des îles Basses, publié en 1826 par Arrowsmith.

L'île Carlshoff m'a semblé être plus sud qu'elle n'est portée sur ce plan.

La délinéation de la côte occidentale de l'île Wittgenstein ne m'a pas parue correcte : elle prend une direction plus sud-ouest que ne le porte le plan.

Nous passâmes la nuit du 2 au 3 octobre en panne, à petite distance ouest de cette île. Le lendemain, au jour, nous aperçûmes l'île Greig. A 7 heures 16 minutes, étant dans le sud du monde de son extrémité sud-est, une série de hauteurs du soleil nous plaça, d'après le chronomètre, par 148° 45′ ouest, 3 à 4 minutes plus ouest que sa position sur le plan. Cette différence est la même que celle que nous avons trouvée entre la position de Barclay de Tolly et nos observations.

Nous fîmes route au sud-ouest quart ouest du compas, et nous eûmes connaissance de Otahiti le lendemain à une heure de l'après-midi. Nous gouvernâmes à passer au nord de cette île ; le soir, tard, nous vîmes la pointe Vénus, et tînmes en travers à petite distance de la côte, pour attendre le jour, ne pouvant entrer de nuit dans le port de Pepeeti, qui est formé par un récif de corail. La latitude de ce port est de 17° 31′ sud, et il gît dans le sud 57° ouest du compas de la pointe Vénus. Variation observée par azimut, 7° 30′ nord-est.

L'île nouvelle que nous avons vue, n'étant portée sur aucune carte, peut ne pas être connue en Europe. D'après ce que j'ai su à Otahiti, les Indiens, qui en ont eu connaissance en y faisant la pêche de la nacre, la nomment Raraka.

Nota. Pour faire connaître avec plus d'exactitude la position de la nouvelle île découverte par le capitaine Ireland, nous donnons ici la copie d'une portion de la carte des îles Pomotou, dressée en 1824 par le capitaine Duperrey. Nous y avons tracé la route de *l'Adhemar* d'après un calque du plan de l'archipel des îles Basses.

publié par Arrowsmith en 1826, et sur lequel le capitaine Ireland avait marqué sa route. Nous y avons ajouté aussi les routes de Billingshausen en 1820 et de Kotzebue en 1824, ainsi que l'île Carlshoff telle qu'elle était placée sur le calque du plan d'Arrowsmith, et comme le capitaine Ireland l'a vue. Krusenstern et Duperrey supposent que l'île appelée Carlshoff par Roggewein, et située, suivant ce navigateur, à 12 lieues d'Allemagne, dans l'est des îles Pernicieuses, est la même que celle qui a été vue en 1824 par Kotzebue, par 15° 27′ sud et 145° 31′ de longitude ouest de Greenwich. Cependant l'île nommée par M. Duperrey île Kotzebue, et qui se trouve dans cette position, ne peut pas avoir été aperçue par *l'Adhemar*, qui en est passé à 40 milles au moins. Il est donc probable que l'île vue par le capitaine Ireland, et nommée par lui Carlshoff, est différente de l'île nommée Kotzebue sur la carte des îles Pomotou.

Les rapports *suivans ont été faits le 20 juillet dernier au commissaire de marine de Bayonne par deux capitaines, sur un phénomène qu'ils ont observé en mer le 29 juin.*

Le Bret, capitaine du brick *l'Union*, déclare que le 29 juin 1832, à 11 heures du soir, etant à 2 lieues dans le sud du feu de Saint-Mathieu, une chose assez surprenante lui a apparu, quand tout-à-coup il lui a semblé être enveloppé dans un gouffre de feu qui lui semblait être de toutes couleurs. Cette apparition a duré à-peu-près 2 minutes, qu'il croyait son navire tout en feu. Il y avait aussi une fumée très noire, qui avait une mauvaise odeur. 3 ou 4 minutes après, il lui a semblé que l'on faisait sur lui une décharge de coups de canons.

A cette époque, le vent était à l'est, le ciel étoilé, beau temps, faible brise.

Bayonne, le 20 juillet 1832.

Signé Le Bret.

Constant Legrand, capitaine de la goëlette *le Henry-Louis*, déclare que, le 29 juin 1832, étant par 49° 10′ de latitude nord, et par 5° 45′ de longitude ouest, les vents à l'est, faible brise, beau temps, le ciel serein et étoilé, les hommes qui étaient de quart sur le pont m'ont dit avoir vu comme un ballon de feu qui a tombé dans la mer, dans la partie du sud-ouest, et qui a laissé une clarté dont le navire semblait tout en feu pendant l'espace de 2 minutes.

Bayonne, le 20 juillet 1832.

Signé Legrand.

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Empire de Marok.

Un consul général étranger, membre de la Société de Géographie, avait demandé que des instructions lui fussent soumises dans le but de diriger ses recherches pour l'éclaircissement des difficultés ou des incertitudes qui forment, quant aux points placés sur sa route vers Marok, le *desiderata* de la science.

M. d'Avezac, invité par la Commission centrale à préparer, sous un bref délai, une série de questions applicables à la contrée que M. Carr allait traverser, remit à la Société, dans sa séance du 4 mai dernier, le *memorandum* sommaire que voici :

« Quel est le nom propre du ruisseau de Fês? Est-il encore appelé *Ouâd-al-Mafrousyn*? Le nom de *Resalme*

ou *Resaline*, inscrit sur quelques cartes, n'est-il pas une simple corruption de l'indication *Rás-al-máa* ou *Rás-al-a'yn.*?

« Existe-t-il une ville nommée *Táfilélt.*? ou bien Tâfilélt est-il seulement un canton, et dans ce cas quel est le nom propre du chef-lieu?

« Quelle est la position où se trouve l'emplacement de l'ancienne *Segelmésá* relativement à la ville actuelle de *Táfilélt.*?

« Recueillir des itinéraires détaillés de toutes les routes qui coupent le grand Atlas, spécialement de *Fès*, *Marok* et *Taroudánt*, à *Táfilélt*, à *Dara'ah*, à *Tatta ;* de Marok aux sources de *Molouyah* et aux villages *Aqssáby-al-scherfá ;* de *Taroudánt* à *Noun*, et de *Noun* vers l'est et vers le sud.

« Tous les itinéraires allant au pays de *Touât* seront précieux, de même que ceux allant à *Ouarqálah* et à *Tahort.*

« Multiplier le plus possible les lignes itinéraires, de manière à former une sorte de réseau de triangulation.

« Recueillir des indications sur le cours du ruisseau appelé *Gighou*, sur la route de *Fès* à *Táfilélt ;* sur le cours général de la rivière de *Dara'ah*, de celle de *Táfilélt*, de celle de *Noun ;* éclaircir la question de leurs communications mutuelles.

« Recueillir des notions précises sur la consistance et la situation actuelles de l'état de *Sidy Hescham Ebn Ahhmed Ebn Mousay*, chef réputé indépendant d'une partie de la province de *Sous-al-aqssay.*

« Recueillir des renseignemens sur le nom véritable et la généalogie générale des tribus qui habitent *Noun* et le pays voisin au sud, notamment sur les *Moslemyn* (ou

Mosaylamyn?), les gens de *Diknah* (ou *Tiknah?*), et ceux de *Modjat.*

« Quel est le nom général et quels sont les noms particuliers des tribus qui occupent l'oasis de *Touât?*

« Une tribu du nom de *Labos* existe-t-elle dans le *Sâhhel* ou le *Qeblah?* ou bien n'est-ce qu'un nom corrompu ou défiguré, et dans ce cas quel est le nom véritable?

« Avoir, autant que possible, le soin de faire écrire tous les noms propres en caractères arabes, par des personnes instruites, et en déterminer la prononciation exacte en employant, comparativement pour chaque nom, les orthographes anglaise, française, allemande, espagnole et italienne.

« Recueillir, autant que possible, les itinéraires en heures de marche, avec indication approximative des directions de chaque marche; les compter au moins en quarts de journée d'après la division qui résulte de la série des prières légales. »

Paris, 4 mai 1832.

* A.....

Afrique méridionale.

La Société des Missions évangéliques de Paris a fait remettre à la Société de Géographie une collection de cahiers du Journal qu'elle publie mensuellement : notre Bulletin a déjà emprunté à cet intéressant recueil la relation du voyage du frère Rolland au pays des Baharutzi, dans l'Afrique méridionale.

Le président de la Société évangélique, en nous envoyant de nouveaux cahiers, a demandé à la Société de Géographie des instructions propres à diriger, dans l'intérêt de la science, les observations des missionnaires

au milieu des contrées où les conduit la ferveur de leur zèle.

Il sera, en effet, éminemment utile pour l'avancement de nos connaissances géographiques sur ces régions presque inconnues, que ces voyageurs intrépides, tout en accomplissant leur apostolat, réunissent, dans un ordre méthodique et continu, les lumières que leur fournissent leurs propres excursions et les récits des indigènes sur la position relative des lieux, sur leurs distances mutuelles, sur les noms, la situation, la puissance, l'ethnologie des états voisins, en étendant aussi loin que possible la limite des informations à recueillir à cet égard de la bouche des indigènes.

Une instruction générale, rédigée de manière à offrir aux missionnaires évangéliques dans le sud de l'Afrique, un guide constant, une sorte de manuel où se trouveraient méthodiquement classées les questions de divers ordres auxquelles leur position les met à portée de répondre, serait un travail d'un grand intérêt.

Si nos souvenirs sont exacts, un travail de cette nature a été préparé, il y a plusieurs années, sur un patron généralement applicable à tous les voyages à l'étranger, par notre collègue et ami M. Guillaume Barbié du Bocage, conservateur du dépôt géographique des Affaires Étrangères. Nous pensons qu'aucun document meilleur en ce genre ne pourrait être recommandé au zèle obligeant de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Quant à présent, et dans l'espoir que le travail que nous venons de citer recevra dans notre Bulletin une publicité que réclame l'intérêt de la science, nous nous bornerons à réunir ici en deux préceptes généraux tous les conseils à adresser aux missionnaires évangéliques de l'Afrique australe pour rendre profitables à la géogra-

phie les excursions et les résidences qui résultent de leurs travaux apostoliques :

1° Relever, dans chaque voyage, les distances consécutives des diverses stations, soit en heures de marche, soit en toute autre mesure connue ou appréciable, avec la direction de chaque marche d'après la boussole, ou même d'après le soleil et les étoiles, à défaut de boussole, et marquer exactement le nom indigène de chaque station. Ces conditions se trouvent remplies dans le journal du voyage du frère Rolland chez les Baharutzi.

2° Interroger les indigènes, dans chaque résidence, sur les pays qui se trouvent au nord, à l'est, à l'ouest, au sud, ou dans les directions intermédiaires ; sur la distance de ces pays à l'égard d'un point connu, sur leur étendue, sur leur puissance, sur leurs relations politiques ou commerciales, sur les autres pays ou peuples qui sont au-delà, et ainsi de suite jusqu'aux contrées les plus éloignées dont les indigènes aient connaissance. C'est dans cette nature d'investigations que Bowdich et Lyon ont su trouver des notions géographiques d'un grand intérêt.

Paris, 6 août 1832.

* A.....

Détails *de l'accident arrivé sur les Alpes à M. le colonel* Buchwalder.

Le 5 juillet, M. Buchwalder, lieutenant-colonel du génie fédéral, et un nommé Gobat, qui l'aidait dans ses opérations trigonométriques, étaient au sommet du Sentis, canton d'Appenzel, lorsqu'à six heures du matin éclata un orage épouvantable, accompagné de pluie et

de grêle. Un vent impétueux versait sur eux des torrens d'eau ; on entendait des mugissemens, des craquemens, qui semblaient annoncer que la montagne allait s'écrouler. Ils étaient réfugiés sous leur tente, lorsqu'à dix heures et un quart la foudre éclata sur leur abri, tua Gobat, et paralysa presque la jambe gauche du colonel.

M. Buchwalder resta sans éprouver aucun sentiment de vie pendant trois quarts d'heure. Enfin il réfléchit que les douleurs cruelles qu'il éprouvait occasionneraient une telle enflure qu'il ne pourrait plus se mouvoir, et qu'il périrait faute de tout secours ; il était à deux lieues des chalets les plus rapprochés. Abandonnant à regret son compagnon, pour lequel il ne pouvait absolument rien faire, après l'avoir toutefois recouvert de toutes ses pelisses et couvertures, et avoir assujéti la tente avec de grosses pierres, le colonel se mit en marche au milieu de l'ouragan qui persévérait dans sa violence et l'empêchait de reconnaître aucune route. Il descendit par les plus horribles précipices, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, et atteignit les chalets à deux heures et demie. De là il envoya des secours au malheureux Gobat, qui était resté mort sur le coup, et qu'on apporta à neuf heures du soir. M. Buchwalder fut transporté à Saint-Jean (Toggenbourg), d'où il a donné de ses nouvelles le 6 juillet. Elles sont heureusement rassurantes.

(*Le Temps.*)

FRAGMENT INÉDIT SUR LA VILLE DE SMYRNE.

Suite et fin. (1)

En 1424, le sultan Amurat II chassa Kineït et nomma à sa place, pour gouverner Smyrne, un de ses favoris dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ce fut à ce même Amurat II que Smyrne dut le privilège de battre monnaie au nom du sultan, privilège qui par la suite fut aussi accordé à l'Égypte et à Andrinople.

Quelques années plus tard, les Turcs relevèrent plusieurs des édifices détruits par Tamerlan, entre autres le fort Saint-Pierre qu'on voit encore aujourd'hui. L'autre fort, désigné sous le nom de château de mer, et situé à l'entrée du golfe près les Fourmis, vis-à-vis l'embouchure de l'Hermus ou Ghédisi, fut construit en 1656, pour servir de défense à la ville après la destruction de la flotte ottomane, dans l'Hellespont, par les Vénitiens. Ce château se nomme en turc *Sandjack-Bournou*, Bout de Pavillon, peut-être à cause du pavillon que les Turcs ont l'habitude d'y faire flotter.

Depuis le règne du sultan Amurat, Smyrne a toujours demeuré au pouvoir des Turcs, sans que sa possession ait été disputée par aucune puissance. Cependant, en 1694, le sultan Ahmet II occupant le trône, les Vénitiens déjà maîtres de Scio et de plusieurs autres îles de l'Archipel, se présentèrent avec une flotte formidable devant Smyrne, et se préparèrent à l'assiéger; mais les consuls des puissances européennes résidant dans cette ville, et surtout ceux de France, d'Angleterre et de

(1) Voyez le n° 110 du Bulletin.

Hollande, parvinrent à détourner ce malheur, en allant eux-mêmes conjurer l'amiral vénitien de changer de résolution, et en lui faisant observer qu'une pareille tentative aurait pour résultat immédiat d'irriter les Turcs contre les négocians européens et la population franque de la ville, et de causer la ruine, peut-être même la mort d'un grand nombre d'individus. Cette considération, et vraisemblablement aussi la crainte d'encourir l'indignation des cours de l'Europe, décidèrent l'amiral vénitien à renoncer à son premier dessein, et il repartit sans avoir tiré un seul coup de canon. Depuis lors, Smyrne n'a jamais été menacée par aucune force étrangère, et a joui d'une longue paix, obscurcie seulement par quelques légers troubles intérieurs, tels que l'inutile levée de boucliers que fit, en 1736, le rebelle Saribéoglou, et par l'émeute populaire du 4 mars 1797, émeute accompagnée d'un incendie qui détruisit de fond en comble le quartier franc.

Smyrne se ressentit long-temps des maux de toute espèce qui n'avaient cessé de l'accabler. Les guerres, les tremblemens de terre, la paix, l'esclavage, bouleversèrent cette belle cité, la rendirent méconnaissable, en firent l'ombre de ce qu'elle avait été. Tous ses anciens monumens ont disparu; à peine si l'on découvre les lieux où ils existèrent jadis. Le terrible tremblement de terre de 1688 renversa plusieurs beaux édifices, entre autres les dépôts des archives et des registres publics des Européens et des Grecs, situés sur le bord de la mer. En 1778, de violentes secousses de tremblement de terre se firent sentir à Smyrne, et elles furent suivies d'un effroyable incendie qui la dévora presque entièrement. Nous ferons remarquer ici que tous les tremblemens de terre mémorables qui, à huit reprises différentes, endom-

magèrent ou renversèrent cette ville, eurent tous lieu dans le mois de juin.

De toutes les antiquités qui firent l'admiration des siècles passés, Smyrne ne possède plus que la citadelle bâtie par le duc Jean, et qui occupe sur le sommet du Pagus la place de l'ancienne Acropolis, ou temple dédié à Jupiter-Acrée. On y voit encore, au-dessus de la porte occidentale, en entrant à droite, le buste de l'amazone Smyrna, selon plusieurs archéologues, et d'Apollon selon quelques autres. Sur le beau portique du nord, on distingue encore deux aigles et des vestiges illisibles d'une inscription en l'honneur du duc Jean et de son épouse. Dans l'enceinte de l'Acropolis, il existe une église qui fut, à ce qu'on croit, dédiée aux saints apôtres, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une mosquée déserte; enfin on trouve auprès de ce petit temple un ancien et vaste réservoir souterrain, reposant sur six grandes arcades dans sa longueur et sur cinq dans sa largeur. Ce réservoir était destiné, selon toute probabilité, à conserver une certaine quantité d'eau pour l'usage des troupes qui défendaient la citadelle.

En descendant de l'Acropolis par la porte occidentale, en face de la mer, on arrive près des restes d'un magnifique amphithéâtre, appuyé d'un côté sur les flancs du Pagus, et de l'autre sur d'immenses arcades dont on distingue encore parfaitement toutes les lignes. C'est sur cet amphithéâtre, lieu du martyre et du tombeau de Saint-Polycarpe, que repose en grande partie l'église dédiée à ce saint, église transformée plus tard en mosquée, et abandonnée maintenant. Du côté de la porte septentrionale de l'Acropolis, vis-à-vis le golfe, on découvre les traces, très bien indiquées, de l'ancien théâtre, et plus bas une misérable muraille que les autorités de

Smyrne avaient fait construire pour défendre cette ville contre les attaques du rebelle Saribéoglou.

Dans l'endroit de la ville appelé par les Turcs *Namazghiabassi* à cause des nombreux sépulcres dont il est environné, sont amoncelés les débris d'un ancien temple. Divers fragmens de marbre d'un assez bon travail, et cinq hautes colonnes encore debout, attestent la magnificence de cet antique monument qu'on présume avec vraisemblance avoir été l'église de Saint-Jean-Théologue.

A *Epanomakala*, haut quartier habité par les Grecs, vers l'endroit appelé *Croufé Panaya* (Notre-Dame cachée), il existe un immense conduit souterrain qui communiquait jadis avec les arcades qu'on rencontre sur la route de Boudgia, lesquelles soutenaient un ancien aqueduc.

Tout près des Bains de Diane, ou *Chalcabounar*, dans la direction des moulins, on voit une grande quantité de marbres et quelques colonnes qu'on peut juger avoir appartenus à un superbe édifice. C'est de là qu'a été prise, pour être transportée dans la mosquée de Bournabat, la belle colonne sur laquelle sont gravés des vers grecs dont voici la traduction :

« Je rends grâce au dieu Mélès, mon sauveur, dont la bonté a fait cesser l'épidémie et la disette. »

Le lieu de sépulture des anciens habitans de Smyrne était derrière les murs de la ville, dans l'espace appelé en latin *Post Muros*. En 1615, le voyageur Pournello découvrit un grand nombre d'inscriptions et de pierres tumulaires dans les environs du village d'Issielar, au-delà du Mélès, vers la route de Magnésie.

Des restes des murs du théâtre et des autres antiques monumens de Smyrne, on a construit des maisons, des bains publics, des khans, entre autres *Visir-Khan*, et l'ancien *Bézestein*, qui en 1575 n'était pas encore ter-

miné. Chandler assure qu'à cette époque on voyait encore sur l'emplacement du *Tristrato*, ou Trois-Coins d'aujourd'hui, des ruines remarquables de l'ancien gymnase, que Strabon et Pausanias placent effectivement en cet endroit. Encore aujourd'hui, on trouve souvent, en creusant la terre pour faire de nouvelles constructions, des colonnes, des statues, des urnes, des vases, des marbres, témoins irrécusables de l'antique splendeur de Smyrne, que Chandler affirme avoir plus contribué qu'aucune autre ville grecque à enrichir les cabinets d'archéologie. Aucune autre ville en effet n'a offert plus de monnaies, de statues, d'inscriptions que la malheureuse Smyrne.

Malgré tous ses désastres, Smyrne a cependant commencé à fleurir de nouveau. Un peu plus d'un siècle avant l'époque actuelle, en 1717, Tournefort y comptait 15,000 habitans ottomans, 10,000 Grecs, 1800 Juifs, 200 Arméniens et autant d'Européens. De nos jours, le nombre de ses habitans s'élève à 150,000, dont près des deux cinquièmes sont des Grecs. La beauté du ciel, la douceur du climat de l'Ionie, l'abondance et la variété des alimens, la liberté des cérémonies religieuses, l'aménité des mœurs, et enfin un grand commerce, contribuèrent puissamment à augmenter la population de Smyrne et à donner une nouvelle étendue à l'industrie. On y compte aujourd'hui quatre-vingt-quinze corps de métiers, qui pour la plupart sont exercés par des Grecs.

La moderne Smyrne a la forme d'une ellipse comprimée d'un côte par le golfe et de l'autre par l'irrégularité des sommets du Pagus. Vers sa partie occidentale sont les cimetières juifs, et plus loin des collines cultivables, ornées de jolies maisons de campagne. En avançant, dans la même direction, jusqu'à la distance de cinq milles, on

arrive aux célèbres bains d'Agamemnon, si fréquentes jadis par les Smyrnéens. Ils sont situés près les ruines d'un ancien temple d'Apollon.

Smyrne n'est éloignée d'Ephèse que de douze lieues de France. Alexandre-le-Grand, voulant faciliter les communications entre ces deux villes, qu'il appelait *les yeux de l'Asie*, ordonna que l'isthme du Chersonèse, qui sépare leurs golfes, fût creusée; mais les ouvriers chargés de cet immense travail ayant rencontré de grands obstacles, surtout dans les endroits pierreux, durent l'abandonner. On voit encore dans les champs près du chemin de Vourla, autrefois Daphnos, ou selon d'autres Chitryum, les excavations commencées pour opérer la jonction des eaux des deux golfes.

C'est du côté du nord-est qu'est le mont Sipylus, d'où l'ancienne Smyrne était appelée Sipyline, nom qu'on donnait aussi à la Cybèle honorée par les Smyrnéens et les habitans de Magnésie. On lit sur le deuxième marbre de Paros un traité passé entre les citoyens de Smyrne et de Magnésie, contenant ce serment : « Je jure par Jupiter, par la Terre, Mars, Bellone, Tauropole et par la mer *Sipyline* ». C'est en l'honneur de cette déesse que les Smyrnéens avaient frappé une monnaie représentant d'un côté une tête de femme surmontée d'une tour, avec l'inscription grecque *Sipyline*, et sur le revers, l'image d'un lion portant un tambour, avec les mots *des Smyrnéens ;* ces attributs sont ceux de la mère des dieux.

Smyrne est gouvernée par un *Kodjiakian* ou gouverneur, et par un *Ayan Bachi*. Les quatre nations ottomane, juive, arménienne et grecque, ont chacune leurs communautés particulières, et toutes ensemble une association appelée *Kazan*, par l'entremise de laquelle elles paient au prorata les taxes imposées par le gouvernement.

La communauté grecque est composée de cinq démogérontes et de douze éphores ou *Dodécades*, qui sont renouvelés tous les ans.

Quant aux Européens, ils sont sous la protection immédiate de leurs consuls respectifs.

NOUVELLES D'ÉGYPTE.

DE L'APTITUDE DES ÉGYPTIENS POUR LES ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

Extrait d'une lettre à M. le docteur CLOT, *directeur de l'hôpital d'Abouza'bel* (1) *et de l'école de médecine, et de la réponse de M.* CLOT.

Monsieur, l'instruction médicale, grâces à votre nouvel établissement, paraît destiné à faire de grands progrès, et à porter ses fruits en Egypte; je le vois avec d'autant plus de plaisir, que ce genre d'instruction est le plus puissant auxiliaire que la civilisation puisse trouver; par là, doivent prospérer nécessairement l'étude et le goût des sciences d'observation. La médecine, dans ses développemens les plus étendus, les embrasse et les suppose presque toutes; et au sort des sciences naturelles est enchaîné étroitement celui de toutes les sciences exactes. Si vos nombreux élèves, monsieur, font des progrès dans les études médicales, et montrent une aptitude véritable, vous serez bien aise d'apprendre que leurs compatriotes élevés en France, réussissent également bien dans cette profession... Je tiens beaucoup à connaître la marche ascendante de l'institution d'Abouza'bel, vos moyens

1) Village à 5 lieues au nord-est du Kaire.

d'enseignement, et les nouveaux résultats que vous avez obtenus.

Le Cheykh Refah aura l'honneur de vous remettre, la *description* de la ville du Kaire, telle qu'elle était au commencement du siècle. Je voudrais apprendre si cette ville a gagné sous les rapports de l'hygiène, et sous les autres rapports de la topographie civile et médicale. Il serait bon de comparer les deux époques, pour plus d'un motif. J'ai fait demander plusieurs fois qu'on établît dans le Kaire des *registres de naissance et de décès*. J'ignore si cette utile pratique a été enfin adoptée. C'est la santé publique, et surtout la science médicale qui profiteraient de cette innovation. Vous savez, monsieur, que nous avons publié, dans la *description de l'Egypte*, des tables de décès, que l'on doit à M. le docteur Desgenettes; mais on n'avait pu décider les habitans à déclarer les naissances.

L'émulation n'a pas produit tout de suite son effet chez les jeunes gens arrivés d'Egypte ici. Les récompenses éveillaient médiocrement leur attention, et le stimulus de l'amour-propre était resté plus faible que je ne l'aurais voulu. Je serais curieux de savoir quel est à cet égard, monsieur, le résultat de vos propres observations. L'apathie orientale est-elle la même dans votre école, que dans le reste de la population?

Une autre question que je me permettrai de vous adresser, est celle de savoir, si, parmi vos bons élèves, vous comptez des *Osmanlis;* et si ces hommes, en général, font plus ou moins de progrès que les *indigènes*, appelés *Arabes* communément. Je me suis appliqué ici, autant que je l'ai pu, à ce que les individus des deux races fussent traités sur le pied d'une égalité parfaite.....

J.

Réponse de M. le docteur Clot, *en date d'Abouza'bel, le* 31 *mai* 1832.

..... L'amitié que vous avez pour le Cheykh Refah, m'engage à vous en parler avant tout : je le vis au Kaire lors de son arrivée, je fus convaincu qu'il avait très bien profité du temps qu'il était resté en France, et que ce serait un sujet précieux pour l'établissement d'Abouza'bel, d'autant plus qu'il réunit à ses connaissances le desir sincère de travailler à la civilisation de son pays, et le caractère qui convient à l'enseignement de la jeunesse ; je m'empressai de le demander au vice-roi qui l'attacha de suite à notre école. Je lui ai confié l'instruction particulière de quinze de nos meilleurs sujets, que je destine à être professeurs de médecine, auxquels il enseigne le français, les élémens de cosmographie, de géographie, d'histoire, de rhétorique, etc. Il est de plus chargé de l'enseignement des mêmes parties à de jeunes élèves de l'école préparatoire ; il travaille outre cela à la traduction en arabe d'un grand dictionnaire de la langue française. Vous voyez, monsieur, que nous avons mis à profit les connaissances de votre élève, de la manière la plus convenable (je crois), aux progrès de la civilisation de l'Egypte, à laquelle vous vous intéressez si vivement.

Une chose qui vous intéressera également beaucoup est le résultat des examens généraux des élèves de l'école de médecine de cette année, qui ont été plus brillans que jamais. Vous en serez convaincu par le *procès-verbal*, auquel se trouvent annexés les divers discours qui ont été prononcés dans cette occasion. (1)

(1) Voir le procès-verbal de l'examen des élèves de l'école de médecine pour l'année scolaire 1247, 5e de la fondation.

Vous voyez, monsieur, que nous n'avons point limité nos élèves aux connaissances qu'ils pouvaient acquérir dans l'école ou dans les livres que nous devions traduire : nous avons songé à leur donner les moyens de les étendre et de les perfectionner en leur enseignant la langue française. Aujourd'hui nous en avons plusieurs qui comprennent parfaitement les ouvrages français et qui les traduisent en langue arabe; l'un d'eux a très bien traduit un ouvrage fort difficile, qui est la Physiologie de M. Magendie.

Ayant d'abord paré aux premiers besoins, nous avons songé à préparer une génération d'élèves mieux instruits et mieux disposés à l'étude des sciences. C'est la formation de ce que j'ai appelé école préparatoire. Ce sont cent jeunes gens de l'âge de dix à quatorze ans, que l'on appliquera pendant trois ans à l'étude des sciences élémentaires d'arithmétique, de géométrie, de cosmographie, de géographie, d'histoire, de langue française, etc. etc. C'est le Cheykh Refah, comme je vous l'ai déjà dit, qui est spécialement chargé de la direction de ces études; par ce moyen, les élèves arriveront tout préparés aux études médicales, ce qui nous fournira sans doute un plus grand nombre de bons sujets.

Après vous avoir parlé de nous, je vais tâcher de répondre de mon mieux aux autres questions que vous me faites.

Vous desirez savoir s'il a été établi au Kaire des registres de naissance et de décès. Jusqu'à présent, rien n'a été fait à cet égard : je doute même qu'on y parvienne de long-temps, surtout pour les naissances. Quant aux tables de mortalité, j'ai fait copier et traduire les tableaux de M. Desgenettes, et les ai remis moi-même au *divan* du Kaire, à l'époque du choléra; ils ont été

mis en usage pendant ce temps, et je ne crois pas que l'on ait continué à s'en servir.

Tous les élèves que nous avons sont Arabes, et généralement pris parmi les jeunes gens élevés dans les mosquées, surtout dans la grande mosquée Al-azhar, parce que c'est là que l'on trouve les sujets les plus lettrés, condition sans laquelle on ne peut être admis dans notre école. Quant à leur caractère, ils se ressentent tous de l'apathie des habitans du pays. Ils ne sont pas sans amour-propre, mais il a besoin d'être stimulé, aussi j'ai mis tout en œuvre pour y parvenir. C'est pourquoi j'ai établi des classes, des sections, subdivisions et escouades, ce qui a multiplié le nombre des élèves gradués, et pour les grades de sous-aides, d'aides, etc., j'ai fait donner des insignes. Tout cela excite et entretient parmi eux l'émulation et l'amour-propre, à tel point qu'aujourd'hui, ne pas obtenir de l'avancement dans un concours est une humiliation tellement grande, que, cette année, un jeune docteur de la première classe, qui n'a pu obtenir le grade de sous-aide, s'est écrié qu'il préférait la mort à cette honte, et a demandé avec instance à sortir de l'école, ce qui lui a été accordé, mais avec le grade de sous-aide dans un régiment. Ceux qui sont couronnés sont transportés de la joie la plus vive, et sont couverts des embrassemens et des applaudissemens de tous leurs camarades, ce qui présente le spectacle le plus attendrissant. J'ai eu soin d'exalter cet enthousiasme par l'effet de la musique militaire.

Les Arabes ont beaucoup d'aptitude pour l'étude des sciences: ils sont doués d'une excellente mémoire, de beaucoup d'imagination; mais ils se laissent facilement aller à la négligence, et oublient promptement ce qui leur a été enseigné. Quoi qu'il en soit, c'est un peuple

fait pour la civilisation; mais pour y arriver, il a besoin d'être gouverné par un absolutisme éclairé : à ce propos, je dirai que les Français, lorsqu'ils étaient en Égypte, n'ont pas su les connaître : leur système de liberté et de modération les a souvent rendus dupes et même victimes de la fourberie des habitans.

Notre établissement ne peut servir de type de comparaison entre les Turcs et les Arabes, quant à l'état des facultés intellectuelles de chacun d'eux, attendu qu'il n'y a que des Arabes; mais à en juger par les autres institutions, où il y a des uns et des autres, on trouve chez les Turcs et les Mamelouks, beaucoup plus d'orgueil et d'amour-propre, mais plus de préjugés, et beaucoup moins d'aptitude. Au collège de Casr-el-aïn, ce ne sont que les Arabes qui ont réussi dans l'étude des mathématiques; il en est de même pour le génie et l'architecture. Dans les fabriques, ce ne sont que des Arabes; dans l'armée et la marine, les meilleurs officiers sont des Arabes. Cependant il est à remarquer que les musulmans de la Turquie d'Europe sont très intelligens, et que ceux de l'Anatolie sont les plus ignorans, après toutefois les mameluks de la Circassie et de la Géorgie.

J'aurais desiré, monsieur, pouvoir répondre plus dignement à vos diverses questions.....

Signé, Clot-Bey.

Départ de Lander pour son troisième voyage en Afrique.

L'expédition anglaise du Niger est partie de Liverpool. Les journaux anglais qui en contiennent la nouvelle donnent quelques détails sur la composition générale du personnel embarqué pour cette destination.

Richard Lander en est, sinon le chef, du moins le

guide; la conduite de la flottille, dont le principal navire, le bâtiment à vapeur *Quorra*, ne jauge pas moins de 200 tonneaux, est confiée à M. Briggs.

Le lieutenant de vaisseau William Allen, de la marine royale, s'y trouve comme simple passager, avec mission de faire des relèvemens et observations qu'il est, dit-on, très capable d'exécuter d'une manière satisfaisante. M. Laird junior, de Liverpool, embarqué comme subrécargue, est, à ce qu'on assure, un ingénieur habile, plein d'intelligence et d'instruction. M. Harris, qui est attaché à l'expédition en qualité de chirurgien, paraît être suffisamment versé dans les sciences naturelles, et spécialement dans la botanique, pour tirer bon parti, sous ce rapport, de la nouvelle exploration.

Les voyageurs emportent avec eux de nombreux exemplaires d'une sorte de manifeste adressé aux chefs et princes des contrées africaines, pour leur expliquer le but de la visite qu'ils vont recevoir. Ce document, écrit en arabe, a été préparé par M. Abraham Salamé, interprète de l'amirauté pour les langues orientales; il est tiré sur papier de couleur de diverses nuances, et orné d'une vignette représentant les deux bâtimens à vapeur *Quorra* et *Elburka* (1). Ce sera à-la-fois, pour les souverains à qui il sera remis, une lettre de créance et un spécimen de calligraphie.

Paris, le 25 août 1832.

* A....

(1) Ces deux bâtimens, spécialement construits pour cette expédition, ont reçu leurs noms en conséquence : *Kouârâ*, non indigène du Niger inférieur, et *El-Barkah*, mot arabe qui signifie la bénédiction.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 *août* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Madame veuve Brué écrit à la Société pour la remercier de l'intérêt qu'elle veut bien lui témoigner et de la démarche bienveillante faite près d'elle par deux de ses membres : elle réclame le secours de ses lumières pour la publication des travaux laissés inachevés par feu M. Brué, qui se trouvent encore entre les mains des artistes.

M. le ministre de la marine informe la Société qu'il vient d'autoriser son département à souscrire pour six exemplaires de la collection de son Bulletin et de son recueil de Mémoires.

La commission centrale décide qu'il sera écrit à M. le comte de Rigny pour le remercier du nouvel encouragement qu'il veut bien accorder à ses travaux.

La Société royale asiatique de la Grande-Bretagne adresse la première partie du tome III de ses *Transactions*. Remercîmens.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques, remercie la Société de l'envoi de la collection de son Bulletin ; il appelle l'attention de ses membres sur le récit de quelques voyages de découvertes entrepris par les missionnaires de cette associa-

tion, et demande les instructions de la Société pour trois nouveaux missionnaires qui doivent partir incessamment pour visiter les tribus de Bechuanas qui habitent la contrée au-delà de Lattakou, pays presque entièrement inexploré.

M. Peyré, juge au tribunal civil de Villefranche écrit à M. Jomard pour lui annoncer l'envoi d'une brochure qu'il vient de publier sur la civilisation de l'Afrique centrale. Sa lettre renferme des considérations à l'appui de l'idée qu'il propose, et il prie la Société de la prendre sous son patronage. — Renvoi de la lettre et de la brochure au comité du Bulletin.

M. Jomard communique des nouvelles de l'arrivée des élèves Égyptiens instruits en France et l'extrait d'une lettre de M. le docteur Clot, directeur de l'hôpital d'Abouza'bel, en réponse à plusieurs questions sur la statistique de la ville du Kaire et sur les facultés comparées des Arabes et des Osmanlis. Renvoi au comité du Bulletin. (Voir page 113.)

M. le capitaine d'Urville demande la parole pour annoncer à ses collègues qu'il vient de recevoir d'un de ses amis, M. Cunningham, botaniste distingué, qui a résidé dix années à Port Jackson, une lettre de Londres où il lui fait part de ses travaux. Entre autres, M. Cunningham annonce à M. d'Urville qu'il a terminé un mémoire important, accompagné d'une carte sur les progrès de la géographie dans l'intérieur de l'Australie, travail qui paraîtra incessamment dans le second volume des Mémoires de la Société de géographie de Londres. M. Cunningham en ayant promis un exemplaire à M. d'Urville, celui-ci se fera un véritable plaisir d'en rendre compte à la commission centrale.

Séance du 17 août 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine d'Urville dépose sur le bureau l'introduction de l'atlas de la campagne de *l'Astrolabe*, ainsi que le tableau des positions géographiques des stations principales déterminées pendant ce voyage.

M. Bianchi adresse à la Société plusieurs numéros du journal de Smyrne, du Moniteur ottoman et du journal du Kaire, et appelle son attention sur quelques articles insérés dans ces journaux.

M. Albert-Montémont lit pour M. Warden une notice sur le récit d'une navigation dans les eaux de la Colombie et d'un séjour de six années sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, au milieu de tribus indiennes, inconnues jusqu'à ce jour, avec des détails sur un voyage à travers le continent américain, par Ross Cox.

Renvoi au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle entre dans quelques développemens sur les motifs qui doivent augmenter, pour les État-Unis, l'intérêt d'une description des rives de la Columbia. Ce territoire, quoique séparé des états de l'Union par les montagnes Rocheuses et par de nombreuses tribus indiennes, sera d'abord lié par différentes routes aux autres parties de la confédération; et l'affaiblissement progressif des nations sauvages fait prévoir que ces pays seront un jour contigus.

Dans les relations maritimes des États-Unis, ce territoire doit acquérir la même importance : ses rivages deviennent des points de relâche pour les navires américains qui fréquentent la mer Pacifique et qui s'élèvent vers le nord.

Astoria, premier établissement formé sur les rives de

la Columbia, doit sa fondation à l'un des plus honorables négocians de l'état de New-York. Créer une cité devient un titre d'illustration, un bienfait, dans un pays qui peut recevoir une population si nombreuse, et il est sans doute glorieux pour M. Astor d'avoir attaché son nom au berceau d'une ville destinée à devenir un jour le centre du commerce le plus étendu.

M. d'Aussy communique l'extrait d'un rapport de M. le capitaine Ireland, commandant le brick l'*Adhemar*, sur la découverte d'une île nouvelle appelée *Raraka*. Il joint à cette note la copie d'une portion de la carte des îles Pomotou, par M. le capitaine Duperrey, sur laquelle il a tracé la route de l'*Adhemar*.

Le même membre communique les rapports faits au commissaire de marine de Bayonne, par les capitaines Le Bret et Legrand, sur un phénomène météorologique qu'ils ont observé en mer le 29 juin.

Renvoi de ces deux pièces au comité du Bulletin (voir page 97).

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 17 août.

M. le comte ANATOLE DE MONTESQUIOU, chevalier d'honneur de la reine.

M. le comte ALFRED DE MONTESQUIOU.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 août.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Transactions philosophiques de cette Société*, vol. III, première partie.

Par M. Vander Maelen : 27, 28, 29 et 30e livraisons de son *Atlas de l'Europe.*

Par M. Delacroix : *Considérations sur le projet d'une distribution générale d'eau dans Paris.* 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de juillet.

Par M. le directeur : Cahier d'août du *Mémorial encyclopédique.*

Séance du 17 août.

Par M. d'Urville : *Introduction à l'atlas hydrographique et tableau des positions géographiques des stations principales observées pendant le voyage de* l'Astrolabe. Grand in-folio.

Par MM. Lapie père et fils : 20e livraison de leur *Atlas universel.*

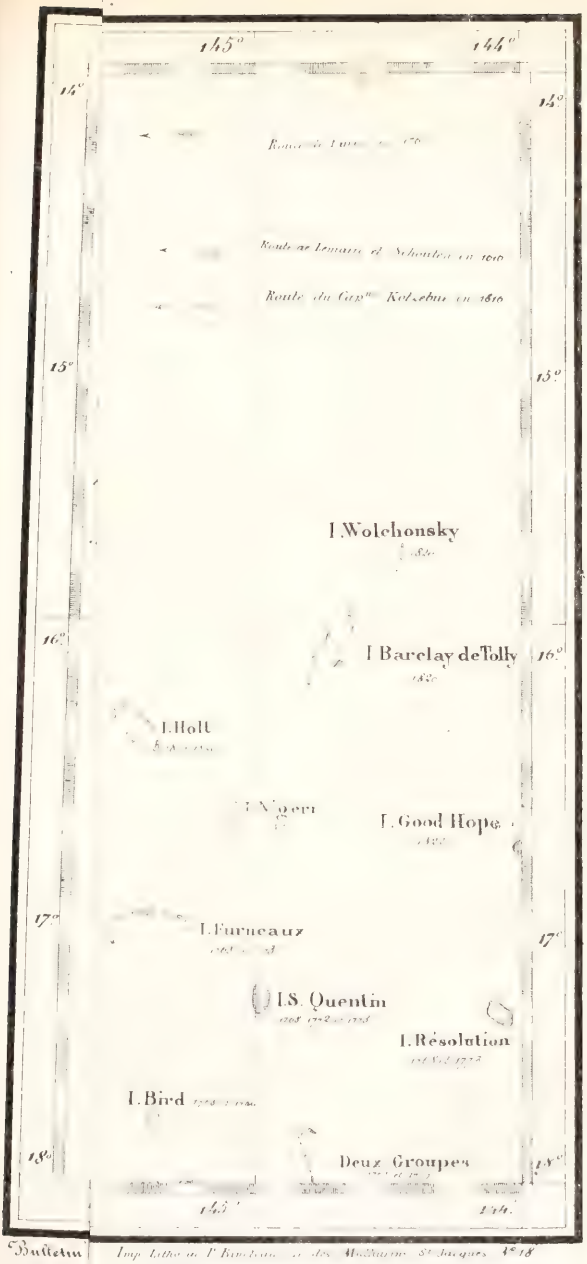
Par la Société de géologie : Feuilles 22, 23 et 24 de son *Bulletin.*

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juillet.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de décembre 1831.

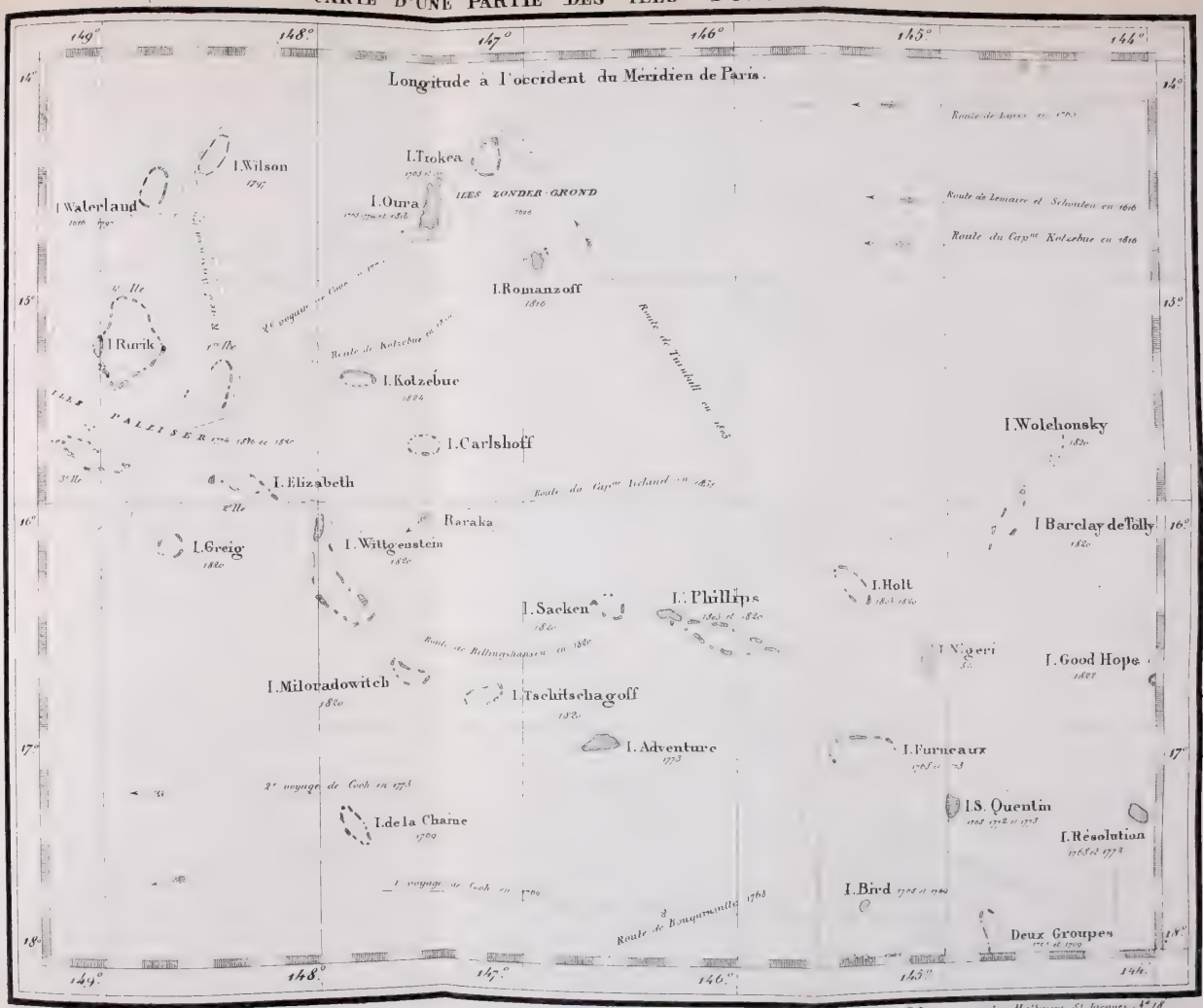
Par la Société des Missions Évangéliques : Cahier d'août de son *Journal.*

Par les directeurs : Plusieurs numéros du *Moniteur Ottoman*, du *Journal de Smyrne*, du *Journal du Kaire* et du *Miroir grec.*



Bulletin Imp. Lithe de P. Kinchaux, r. des Mathurins St Jacques N° 18

CARTE D'UNE PARTIE DES ILES POMOTOU.



Bulletin de la Société de Géogr. N° 112. Août

Imp. Litho. de P. Bineteau rue des Mathurins St Jacques N° 18

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 113. — SEPTEMBRE 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ITINÉRAIRE DE SEWAS A ALEP.

(Deuxième article.)

De Sewas à Oulatch, 6 lieues.

Sewas ou Siwas, anciennement Sebaste, chef-lieu d'un pachalik, conserve encore aujourd'hui quelques restes de son ancienne splendeur. En y arrivant, le voyageur est d'abord frappé, du haut des montagnes qui l'entourent, de la beauté de son sol dont la fécondité offre à ses yeux un tableau vraiment ravissant. Le *Kizil-Irmak* ou rivière Rouge, ainsi nommé par les Orientaux à cause de la couleur roussâtre que ses eaux contractent à la fonte des neiges, et dont la source est à *Zara*,

douze lieues plus haut, arrose la superbe plaine qui peut avoir trois ou quatre lieues d'étendue, où cette ville est située. Rien n'est plus imposant ni plus flatteur à la vue que la variété de ses sites.

Une fois que la fonte des neiges a cessé, les eaux du Kizil-Irmak se déchargent des parties argileuses dont elles s'imprègnent, et se clarifient à mesure qu'on avance dans la belle saison ; ce sont alors les meilleures et les plus saines peut-être qu'on boive dans l'Asie. Après avoir arrosé la plaine de Sewas, elles traversent une bonne partie de la Natolie, et se déchargent ensuite dans la mer Noire.

Sewas est peut-être de tous les pays de Constantinople à Alep, celui dont la température est telle, qu'en exceptant le blé que son sol fournit abondamment, on n'y trouve ni fruits ni légumes, qu'il tire de Tokat, dix-huit lieues au-dessus. Pour se garantir du froid, les habitans prennent quelquefois la fourrure au mois d'août, et ils sont forcés, pour s'en préserver pendant l'hiver, de bâtir leurs maisons avec d'épaisses murailles de trois ou quatre pieds d'une terre argileuse cuite au soleil.

En partant de Sewas pour se rendre à Alep, on se dirige vers l'est, et, à une lieue de distance, on traverse à gué le Kizil-Irmak. Cette rivière coule au pied d'une chaîne de hautes collines qu'il faut franchir pour arriver à *Oulatch*, petit village habité par des chrétiens à six lieues de Sewas, et situé dans une plaine assez bien cultivée.

D'Oulatch à Kazi-Maghara, 5 *lieues*.

Le lendemain on part d'*Oulatch :* on fait cinq lieues, et, après avoir gravi plusieurs monticules assez élevés, on descend par un chemin très rapide, et on arrive à

Kazi-Maghara, autre village de chrétiens situé au bas d'une haute colline de forme conique, d'où l'on aperçoit à perte de vue une plaine inculte.

De Kazi-Maghara à Khourmarli, 6 *lieues.*

De Kazi-Maghara on arrive après six lieues de marche à Khourmarli, où l'on campe en rase campagne, près d'une source d'eau délicieuse.

De Khourmarli à Mandjelik, *trois lieues.*

De Khourmarli, traversant toujours cette vaste plaine, on aboutit à Mandjelik, trois lieues distant de ce gîte, où on campe également au-delà d'un pont bâti sur la petite rivière de *Kazi-Toutmak*, près d'une source dont l'eau est délicieuse, et d'où il faut faire encore huit lieues pour arriver à Gurun.

De Mandjelik à Gurun, 8 *lieues.*

On est tout étonné, après avoir parcouru sur cette plaine un espace de dix-sept à dix-huit lieues, de descendre par d'affreux précipices et une pente excessivement rapide, un vallon fort étroit, au fond duquel se trouve situé Gurun.

La ville de Gurun est bâtie sur le penchant de deux hautes montagnes, et séparée par un large vallon où coule le *Guyedely*, rivière assez considérable dont les eaux, plus limpides que le cristal, fertilisent une superbe prairie ornée de beaux arbres, sous lesquels on campe en été, et où le voyageur, en se délassant, contemple avec admiration la sombre nature des hautes montagnes qui l'environnent.

La première division du Gurun, exposée au midi, comprend la partie que les habitans occupent en hiver,

et qu'ils quittent ensuite dans les fortes chaleurs pour venir habiter celle qui est située au nord. L'une et l'autre, quoique assez mal bâties, ne laissent point de flatter la vue et de mériter l'attention des voyageurs.

De Gurun à Tchag-Iaghan, huit lieues.

Pour se rendre de Gurun à *Tchag-Iaghan*, gros village situé sur les bords d'un ruisseau provenant du *Djihan-Irmak* à huit lieues distant, il faut d'abord traverser le Guyedely sur un pont de bois, et s'enfoncer insensiblement dans une étroite gorge de six lieues que deux hautes montagnes dominent et resserrent tellement, qu'à peine peut-on en plein midi apercevoir les rayons du soleil. Le chemin rocailleux, les montées et les descentes qu'il faut sans cesse faire, jointes à l'aspect sombre et monotone des sites, attristent et fatiguent le voyageur.

De Tchag-Iaghan à Albistan, 5 *lieues.*

L'impatience égale le desir que l'on a de sortir un instant plus tôt de ce gouffre affreux ; mais combien les regards ne sont-ils point agréablement flattés, lorsque d'une certaine hauteur ils aperçoivent l'espace de sept lieues qu'il y a encore à franchir pour arriver à *Albistan*. Pour se faire une juste idée du superbe paysage que représente la plaine où cette ville est placée, il faut se figurer un tableau sorti des mains du plus habile dessinateur dans l'art de peindre la nature.

Aucune partie de l'Asie, si l'on en excepte *Boly*, n'offre peut-être un aspect plus riant : arbres de haute futaie, champs labourés, jardins et prairies, tout concourt à-la-fois à rendre cette contrée un lieu de délices au voyageur, qui ne semble en regretter le séjour enchanteur que parce qu'il pressent déjà les dangers, les

dégoûts sans nombre, et les obstacles qu'il devra surmonter sur la route qu'il lui reste encore à faire.

Avant d'arriver à Albistan, qui contient huit à neuf mille âmes la plupart Kurdes, on traverse, sur un beau pont de pierre, le *Djihan-Irmak*, rivière assez considérable dont la source est à quelques lieues au-delà; et, après avoir arrosé la plaine d'Albistan, elle parcourt les sinuosités des hautes montagnes du Taurus, d'où elle va se jeter dans le golfe d'Alexandrette, près d'Agusse.

En partant d'Albistan et se dirigeant vers le sud-est, on laisse la plaine, et on commence dès-lors à gravir de montagnes en montagnes jusqu'à *Marach*.

D'Albistan à Djéley, 3 *lieues*.

La première couchée est à trois lieues distante d'Albistan au village de Djéley, peuple de chrétiens gémissant sous le joug tyrannique des Kurdes, qui en infestent continuellement le territoire. Rien au monde n'est si beau ni plus riant que la perspective des vallons que l'on découvre du haut de la colline où est adossé le village, et sur le vaste plateau de laquelle les caravanes campent ordinairement. Par sa position, ce lieu domine pour ainsi dire les plus hautes montagnes, qui, chacune en particulier, offrent à l'admirateur de la nature de nouveaux charmes. Qui croirait jamais que des lieux aussi pittoresques, et où la sécurité la plus parfaite devrait régner, soient un repaire de voleurs Kurdes, lesquels mettent à contribution les caravanes et dépouillent celles qui refusent de leur payer un droit de transit qu'ils exigent à main armée?

De Djéley à Itch-Ogloumun-Khanèh, 3 *lieues*.

De Djéley on continue la route par des chemins qui, quoique dominés par des montagnes et entourés de pré-

cipices, ne laissent pas néanmoins d'être assez beaux et agréables. On arrive, après avoir gravi un certain temps par un sentier fort étroit bordé d'arbrisseaux, de chênes et de broussailles, à *Itch-Oglounun-Khanèh*, distant de cinq lieues. On y trouve un gîte qui est aussi sauvage que le précédent est agréable et champêtre. Il est situé parmi de hautes montagnes couvertes de broussailles épaisses. Une fois que l'on est entré dans cette gorge étroite et tortueuse, le voyageur ne sait plus comment en sortir. Les caravanes aiment cet endroit à cause d'une source d'eau délicieuse, fraîche et limpide, qui jaillit du pied de la plus haute montagne des environs.

De Itch-Oglounun-Khanèh à Hadji-Ismaïl-Agha, 5 *lieues.*

De Hitch-Oglounun-Khanèh l'on continue toujours à gravir sans presque descendre. Le chemin est beau, large et bien battu ; on rencontre par intervalle d'immenses coteaux bordés de vignes, où l'on aperçoit quelques masures éparses situées sur le penchant de ces montagnes, et qui servent d'abri aux cultivateurs. Le raisin y est excellent, et les propriétaires de ces vignes, turcs de religion, dont l'hospitalité est sans exemple, émus à la vue d'un voyageur accablé de fatigue et de soif, leur distribuent gratuitement des fruits de leurs pénibles travaux.

Avant d'arriver à Hadji-Ismaïl-Agha, il faut descendre par un beau chemin battu dont la pente est extrêmement rapide, bordé des deux côtés de pistachiers sauvages. Le *Djihan-Irmak*, rivière dont on a déjà fait mention, se découvre de très loin roulant au fond d'un large vallon. Son aspect imposant, joint au mugissement de ses eaux et à l'aspérité des lieux, saisit d'abord le voyageur ; mais à peine campé sur les bords, il contemple

avec admiration la cime des montagnes qui l'entourent couronnées de sapins.

Quoique les gorges de ces montagnes, que l'on considère comme branches du Taurus, soient propres à servir de repaire aux voleurs, on les traverse cependant en toute sûreté. Un chrétien arménien nommé *Zéïtoun*, qui prend le titre de *Déré Bey* (prince des vallons), y maintient le bon ordre. Il commande en maître absolu et est inaccessible à l'avidité des Turcs, qui ont souvent tenté de le détruire.

De Hadji-Ismaïl à Ahour-Dagheu, 8 *lieues*.

En partant de Hadji-Ismaïl, on se dirige toujours vers l'est, longeant le *Djihan-Irmak*, dont le cours est si resserré et si rapide, qu'on le prendrait plutôt pour un torrent que pour une grande rivière. Du haut de ces montagnes qu'il faut continuellement gravir, le voyageur est effrayé de l'espèce d'antre qu'il aperçoit; il tremble en songeant qu'il doit franchir cet espace dangereux. Rien dans la nature n'offre en effet un spectacle plus effrayant que les précipices qu'il voit sous ses pieds, et les défilés où dix hommes pourraient disputer le passage à une troupe nombreuse d'ennemis : aussi les Orientaux appellent-ils le chemin de ces défilés *Chéïtan-Yollou* (chemin du diable). Tout le monde met pied à terre et marche pendant cinq lieues. Si quelqu'un était assez téméraire pour demeurer à cheval, il serait exposé à de grands dangers; car, que l'on se figure un glacis de roches vives de trois ou quatre pieds environ de largeur, dominé à gauche par des montagnes taillées à pic; à droite est un précipice de trois cents pieds de profondeur, au bas duquel coule le *Djihan-Irmak*, l'on aura pour lors une idée précise du danger que l'on rencontre pendant ce rude et pénible trajet.

Harassé de fatigue, les pieds et les jambes meurtris, on arrive à *Ahour-Dagheu*, situé sur une petite plaine assez riante, couverte d'arbres et de gazons. On campe en rase campagne sur les bords du *Djihan-Irmak*, où les eaux, étant moins resserrées, coulent assez paisiblement. C'est en cet endroit que se termine le département où commande *Zéïtoun;* aussi y est-on quelquefois inquiété par de petites bandes de voleurs.

D'Ahour-Dagheu à Marach, 6 lieues.

D'Ahour-Dagheu, longeant toujours vers l'est le *Djihan-Irmak*, on gravit légèrement et l'on se trouve subitement rendu sur le plateau d'une des plus hautes montagnes de l'Asie mineure, aux pieds de laquelle est placée la ville de *Marach*, que l'on aperçoit au-dessous à plus de deux lieues, située au commencement d'une superbe plaine bien cultivée, qui peut avoir cinq à six lieues d'étendue. Vers le sud-ouest, on voit la longue et haute chaîne du *Kouly-Dagheu* (montagne du Sang, qui borde la côte de Caramanie). Les Orientaux lui donnent cette dénomination à cause des fréquens meurtres que les Kurdes y commettent.

Ce n'est pas sans peine qu'on parvient, d'une si prodigieuse hauteur, à atteindre *Marach*, chef-lieu d'un pachalik. Quoique le chemin soit large et bien battu, il a néanmoins une pente si rapide qu'il est difficile de se tenir à cheval. Les voyageurs, qui, par précaution, mettent pied à terre, glissent souvent et sont entraînés malgré eux jusqu'à une certaine distance; mais il n'y a pas d'exemple que des voyageurs soient tombés dans l'affreux précipice qui borde la partie gauche du chemin, parce qu'il est large et commode.

Arrivé à Marach, on est frappé de l'abondance qui

règne dans les marchés de cette petite ville, fournis d'une prodigieuse quantité de blé, de légumes, de fruits et de raisin entre autres, dont le goût excelle celui des autres parties de l'Asie.

La population de Marach n'excède guère celle de dix à onze mille âmes, tandis qu'à proportion de son étendue, elle pourrait en contenir le double peut-être; mais la mutinerie de ses habitans les force d'abandonner le beau sol qui les a vu naître pour éviter les châtimens des gouverneurs, et vont s'enrôler dans les régimens de cavalerie connus en Orient sous le nom de *Dilely* ou *Dely* (fou), espèce de hussard portant un long bonnet noir cylindrique de peau d'agneau d'Astrakan.

Le *Djihan-Irmak* traverse la ville et la divise au centre en deux portions égales que l'on traverse sur deux jolis ponts, l'un de bois et l'autre solidement bâti en pierres.

De Marach à Korot-Kouyou, 7 *lieues*.

En sortant de Marach, on parcourt pendant un espace de six lieues une vaste plaine où, comme on l'a déjà fait remarquer, la nature n'a point épargné ses dons; on traverse ensuite pendant une lieue des collines rocailleuses couvertes d'arbrisseaux de chêne et de broussailles épineuses qui fatiguent le voyageur, et on arrive à *Korot-Kouyou* (puits noir), endroit fort sauvage, qui prend son nom d'un grand puits dont l'eau est délicieuse. Plusieurs misérables cabanes éparses l'entourent, habitées par des paysans dont la pauvreté n'atteste que trop les fréquentes excursions des Kurdes.

De Korot-Kouyou à Aïntab, 8 *lieues*.

Quoique le chemin soit beau et la pente des collines assez douce, cependant le voyageur tremble quelque-

fois à l'aspect des nombreux glacis de roches vives qu'il rencontre sur son passage. Cette route est d'ailleurs si étroite dans certains endroits, et tellement incommode dans d'autres, que, si on ne fait attention, on court risque de se froisser les jambes contre les chênes épais et fourrés qui bordent le chemin.

La ville de *Aïntab* est dominée par un château, et située sur une petite plaine dont le terrein inégal est entouré de collines gypseuses. Elle contient environ de vingt-cinq à trente mille âmes. Ses marchés, aussi beaux que ceux d'Alep, abondent en tous genres de fruits et de comestibles que l'on vend à un prix très modique. Tout annonce que son commerce a dû être jadis très florissant; mais elle se ressent aujourd'hui des fréquentes querelles intestines qui ont encore lieu maintenant parmi ses habitans. Aïntab renferme de belles mosquées et d'autres édifices publics assez remarquables, de beaux jardins bien cultivés et fertilisés par diverses sources qui jaillissent des montagnes voisines. Le *Sadjour* traverse cette ville, et le *Koïk*, petite rivière qui coule à peu de distance, vient sillonner à travers les jardins d'Alep.

De Aïntab à Toumba, 5 *lieues.*

De *Aïntab* pour se rendre à *Alep*, on couche la première journée à *Toumba*, distant de cinq lieues, et on campe en rase compagne, au pied d'une haute colline de forme conique, sur la cime de laquelle on place ordinairement une vedette pour annoncer l'approche des Kurdes qui infestent cette route, et qui, lorsqu'ils sont ou qu'ils se croient être les plus forts, détroussent impitoyablement les caravanes et les voyageurs.

Le chemin d'Aïntab est aussi inégal que celui de *Kara-Kouges*, à la différence près que celui-ci est plus

beau et plus commode. La vaste plaine qui se prolonge du côté d'Alep à vingt-cinq lieues serait des plus fertiles si elle était cultivée, mais on ne peut que gémir lorsqu'on songe que cette superbe plaine, jadis si fertile, manque aujourd'hui de cultivateurs. Couverte anciennement de nombreux villages, on ne rencontre plus en ce moment que ruines. Les malheureux cultivateurs, continuellement exposés au pillage des Kurdes, et opprimés par l'insatiable avidité de leurs agas, ont abandonné leurs foyers pour venir chercher dans les villes circonvoisines leur sûreté et embrasser d'autres professions.

De Toumba à Ahktarin, 8 lieues.

De *Toumba*, on fait encore huit lieues et on arrive à *Ahktarin*, grand village à dix lieues d'Alep, à cinq cents pas duquel on campe, près d'un moulin bâti sur le Koïk, petite rivière qui prend sa source au-dessus de Aïntab, et vient ensuite se perdre à *Meth*, quatre lieues plus bas qu'Alep, dans une profonde excavation de terre.

D'Ahktarin à Alep, 12 *lieues*.

La journée d'*Ahktarin* à *Alep* est plus pénible que les précédentes, en ce qu'elle est d'abord plus forte, et qu'il faut faire une bonne partie de la route sur un terrein rocailleux; mais en revanche, on est bien agréablement dédommagé lorsqu'une fois on atteint *Hailan*, village abandonné, à trois lieues au-dessus d'Alep, et dont la position est vraiment pittoresque. C'est de cet endroit qu'on commence à découvrir les nombreux et superbes jardins qui environnent cette ville, et qui, sans trop exagérer, sont les plus beaux que l'on rencontre dans l'empire ottoman. Ils méritent l'attention du voyageur, et on pourrait ajouter qu'ils sont dignes de tenir un rang

distingué parmi les jardins d'Europe, où assurément l'art brille plus que la séduisante beauté de la nature.

N. B. On observera ici qu'il a été impossible au rédacteur de cet itinéraire de déterminer au juste la direction des différentes routes, la position des montagnes et le cours des rivières, parce que n'ayant à sa portée, lorsqu'il entreprit ce voyage, ni boussole ni cartes de géographie propres à le seconder dans ses recherches, il s'est essentiellement attaché à la relation succincte et topographique des lieux, afin de les reconnaître un jour.

ITINÉRAIRE DE KAISSERY A ALEP.

Pour se rendre de *Kaïssery* à Alep, on suit ordinairement la même route de *Gurun* à cette dernière ville ; on compte donc, en partant de Kaïssery, huit lieues de marche pour se rendre à *Sultan-Hani*, où se fait la première couchée.

De Sultan-Hani à Guèmerék, il y en a cinq autres.

De *Guèmerék*, on continue toujours sa route sur une plaine magnifique qu'on ne quitte point du lieu de départ à *Gurun*, et on se trouve rendu à *Ebessy*, six lieues de la troisième couchée.

D'Ebessy, on fait encore huit lieues, et on vient camper à *Kara-Bounar*, d'où l'on compte encore huit lieues pour arriver à Gurun.

N. B. Ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer ci-dessus, la route de Kaïssery à Gurun se fait à travers une immense et magnifique plaine de trente-cinq lieues d'étendue ; elle est des mieux cultivées. De toutes parts on n'aperçoit que des villages dont les habitans chaque année s'enrichissent des abondantes moissons que son sol leur procure.

Résumé des distances.

De Sewas		De Kaïssery	
à Oulatch.	6 lieues.	à Sultan-Hani.	8 lieues.
Kazy-Maghara. ..	5	Guèmerék.....	5
Khourmarli.	6	Elbessy	6
Mandjelik	3	Kara Bounar	8
Gurun	8	Gurun	8
	28 lieues.		35 lieues.

De Gurun			
à Tchag-Iaghan. ...	8		
Albistan	5		
Djéley	3		
Itch - Oglounun - Khanèh.....	3		
Hadji-Ismaïl-Agha.	5		
Ahour-Dagheu....	8	.....	78
Marach.....	6		
Korot-Koyou	7		
Aïntab	8		
Toumba	5		
Ahktarin.	8		
Alep.	12		
	106 lieues.		113 lieues

Récit d'une navigation *dans les eaux de la Colombie et d'un séjour de six années sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, au milieu de tribus indiennes inconnues jusqu'à ce jour, avec des détails sur un voyage à travers le continent américain; par* Ross Cox. — 2 vol. in-8°. Londres, 1831. (1)

En vertu d'une charte donnée en 1670 par Charles II, la compagnie de la baie d'Hudson eut le privilège exclusif d'établir des comptoirs dans cette baie et ses affluens. En 1770, Hearne fut chargé d'explorer l'intérieur du pays baigné par l'océan Arctique; mais avant cette époque, des marchands canadiens avaient pénétré bien au-delà du lac supérieur et formé divers établissemens, tels que le fort Dauphin, le fort Bourbon, etc. La conquête du Canada ouvrit à la compagnie de la baie d'Hudson ce débouché, qui fut ensuite monopolisé par la compagnie *Nord-Ouest du Canada*, composée de marchands anglais et canadiens, qui, à l'aide des conducteurs de canots français établis dans le pays, acquirent une grande influence sur les tribus indiennes, et renversèrent tous les projets des agens de l'autre compagnie.

Les directeurs de cette dernière, dans le but d'arrêter les progrès de leurs rivaux, réclamèrent le droit exclusif de trafiquer non-seulement sur la rivière anglaise et ses tributaires, mais aussi sur la Saskatshawan, la rivière

(1) *Adventures on the Columbia river, including the narrative of a residence of six years on the western side of the Rocky mountains among various tribes of Indians hitherto unknown; together with a journey across the American continent, by* Ross Cox. — 2 vol. in-8°. London, 1831.

Rouge et tous les affluens du grand lac Winepic, dont les eaux se déchargent dans la baie d'Hudson par les rivières Nelson et Severn. La compagnie Nord-ouest, sans égard pour cette prétention, éleva de nombreux comptoirs, à Athabasca, sur la rivière de la Paix, les Grands-Lacs, dans la Nouvelle-Calédonie, et sur la Columbia, au moyen desquels ils devinrent maîtres de l'intérieur du pays, dans une étendue de près de deux mille milles.

Vers ce temps, John Jacob Astor, négociant de New-York, invita la compagnie Nord-ouest à s'unir à lui pour créer un établissement sur la Columbia, mais cette proposition fut rejetée. En 1809, il forma une société sous le nom de *compagnie des fourrures de l'océan Pacifique* (*Pacific fur company*), dont il fut le directeur en chef, et à laquelle vinrent se joindre plusieurs membres de la compagnie Nord Ouest. De ce nombre fut M. Alexandre Kay, qui avait accompagné sir Alexandre Mackenzie dans son voyage à travers le continent jusqu'à l'océan Pacifique.

Le Tonquin, armé par cette société, fit voile, le 6 septembre 1810, de New-York pour la rivière Columbia, avec une cargaison pour les Indes et la Chine, et ayant à bord quatre sociétaires, neuf commis et plusieurs mécaniciens et voyageurs. Vers le même temps, une expédition composée de MM. Hunt et Mackenzie, intéressés dans ce commerce, de trois commis et de soixante-dix autres personnes, s'avançait par terre de Saint-Louis sur le Missouri à la rivière Columbia par la route de Lewis et Clarke.

L'année suivante, le *Beaver* de quatre cent quatre-vingts tonneaux, mit en mer pour la même destination,

avec un sociétaire, six commis, l'auteur de cet ouvrage, et un certain nombre d'artisans et de voyageurs.

Les trois premiers chapitres (de cinquante pages) tracent la route de ce navire autour du cap Horn, des îles Falkland, Juan-Fernandez, Massafuero et Sandwich, dont il serait hors de sujet de s'occuper ici.

Le Tonquin, dont il est question ci-dessus, avait fait voile de la Columbia le 5 juin 1811, et s'était avancé vers le nord jusqu'à la riviere de Cook. M. Mc Kay, qui était à bord de ce navire, était malheureusement en divergence d'opinions avec le capitaine Thorn. Le premier avait avec lui un interprète parfaitement versé dans tous les dialectes des habitans de la côte, qui fit le récit suivant de la destruction de ce bâtiment et de son équipage. Le commandant, capitaine Thorn, avait jeté l'ancre vis-à-vis un gros village nommé *New-Whitty*, dans le voisinage de Nootka, où il fut parfaitement reçu, et dont les naturels apportèrent au navire quantité de fourrures; mais l'un des principaux d'entre eux ayant été surpris au moment où il commettait un larcin, fut battu par le capitaine. En conséquence, un complot fut tramé pour s'emparer du bâtiment et le détruire. Les Indiens vinrent dans de grands canots offrir leurs fourrures, et furent reçus à bord. Le capitaine, soupçonnant quelque trahison, les pressait de se retirer, quand, à un signal donné par l'un des chefs, ces sauvages se précipitèrent sur les gens de l'équipage avec des cris affreux, et les massacrèrent à coups de sabre, de couteaux et de bâtons; trois matelots seulement réussirent à gagner la cabine, où ils se barricadèrent, et les Indiens, sachant qu'ils étaient maîtres d'un grand nombre d'armes à feu, consentirent à les laisser partir sur une chaloupe. Ces trois hommes y descendirent par l'une des fenêtres de la ca-

bine, et gagnèrent l'entrée de la baie; mais avant leur départ ils avaient attaché une mèche au magasin à poudre, qui fit explosion au moment où les Indiens y pénétraient, en fit sauter plus de deux cents et en blessa grièvement un pareil nombre. Malheureusement, l'état du vent et la marée ne permirent pas aux trois marins de gagner la pleine mer, et les contraignirent à se réfugier dans une petite crique, où ils furent découverts et tués par les sauvages.

FORT ASTORIA.

L'établissement de la compagnie sur le fleuve Columbia renfermait cinq propriétaires, neuf commis et quatre-vingt-dix artisans et conducteurs de canots. *Tonquin* y avait amené trente-six individus, parmi lesquels plusieurs natifs des îles Sandwich : total cent quarante hommes.

Le 12 avril, on choisit un lieu convenable pour bâtir un fort, à *Point-George*, sur le bord méridional du fleuve, et à douze milles du cap. En même temps, l'on s'occupa de la construction d'une goëlette de trente tonneaux, dont la carcasse avait été amenée de New-York.

En juillet, M. David Thompson, astronome de la compagnie Nord-Ouest, arriva avec neuf hommes à Astoria, accompagné de M. David Stuart, de trois clercs et d'un parti de Canadiens. Stuart avait découvert un lieu propre à faire un port commercial à environ sept cent milles en haut de la Columbia, à l'embouchure d'une rivière appelée *Oakinagan*, près d'une tribu amie, et où se trouvaient des castors en abondance.

Le 18 janvier 1812, deux canots arrivèrent de l'intérieur, ayant à bord MM. Donald Mac-Kenzie, Mac-

Lellan et Read, un propriétaire, un clerc et dix hommes. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, ils avaient quitté Saint-Louis en août 1810, et avaient passé l'hiver de la même année dans un lieu appelé *Nadwau*, sur les bords du Missouri, où ils furent rejoints par M. Mc Lellan, Crooks et Miller, tous trois Américains, voyageant pour le compte de M. Astor. Au printemps de 1811, il remontèrent le Missouri, dans deux grandes barques, jusqu'au territoire des Arkansaw, où ils firent rencontre d'un commerçant espagnol qui acheta leurs chaloupes et une grande partie de leurs marchandises.

Ayant fait l'acquisition de cent trente chevaux, ils se remirent en route au commencement d'août pour franchir les montagnes Rocheuses; et afin d'éviter une peuplade d'Indiens très hostile aux blancs, ils s'avancèrent jusqu'au 40e degré de latitude méridionale, se dirigeant ensuite vers le nord-ouest. L'expédition arriva à un ancien port marchand sur une petite rivière qu'on espérait devoir conduire dans la Columbia, et des canots furent construits pour la descendre. Cependant M. Miller refusa d'aller plus loin, et retourna aux Etats-Unis, escorté de quelques hommes. Le reste de l'expédition, comprenant environ soixante individus, s'embarqua; mais ayant perdu un homme et une partie des bagages, à cause de la grande rapidité du courant, on résolut de prendre terre et de continuer en côtoyant les deux rives. En conséquence, on se divisa en quatre détachemens, qui marchèrent trois semaines le long de rochers très élevés qui bordaient ce torrent. Ceux qui suivaient le côté gauche eurent bientôt épuisé leurs provisions, et se virent réduits au cuir de leurs chaussures; à peine s'ils pouvaient descendre la pente rapide qui conduisait à l'eau, pour étancher leur soif. Les gens qui étaient sur

la rive droite éprouvèrent des souffrances moins vives, ayant trouvé à se soutenir avec quelques chevaux appartenant à des Indiens qui avaient fui à leur approche. Les Canadiens nommèrent cette rivière la *maudite rivière enragée.*

Après une séparation de plusieurs jours, les voyageurs se retrouvèrent en vue les uns des autres; et au moyen d'un canot fait de la peau d'un cheval, M. Hunt fit passer quelque nourriture à ses amis affamés. Ces derniers espéraient se servir de cette frèle embarcation pour gagner un à un, l'autre rive, mais le premier qui s'y aventura perdit la vie; on fut donc obligé de poursuivre sa route chacun de son côté. Les gens de M. Mac-Kenzie rencontrèrent une rivière considérable, qui fut ensuite reconnue pour celle de Lewis, et où des Indiens amis leur vendirent quelques chevaux. Il se trouva aussi parmi cette tribu un vieillard blanc, dans un état d'aliénation mentale, mais qui lui laissait quelques momens lucides; dans l'un de ces intervalles, il déclara que son nom était *Archibald Petton;* qu'il était natif de Connecticut; qu'ayant remonté le Missouri avec M. Henri, négociant américain, qui avait formé un établissement dans la partie supérieure de la rivière *Mad;* ils furent attaqués (il y avait à-peu-près trois ans) par les sauvages, qui massacrèrent tout leur monde et que lui seul échappa à ce carnage. M. Mac-Kenzie l'invita à se joindre à lui.

Parvenu à la jonction de la rivière Lewis avec la Columbia, il échangea, avec les natifs, quelques chevaux pour des canots, et arriva à Astoria le 18 janvier 1812. M. Hunt ne toucha cette place que le 15 février suivant; après sa séparation de l'autre parti, il avait séjourné pendant dix jours chez une peuplade hospitalière pour faire reposer son monde. M. Hunt avait laissé M. Crooks

et cinq hommes, incapables de continuer le voyage, au milieu de ces Indiens qui promirent de les bien traiter et de les remettre dans leur bon chemin; mais après le départ de l'expédition, ces sauvages (qu'on croit être une branche de la nation *Snake*) les dépouillèrent totalement et ne leur laissèrent à chacun qu'une mauvaise chemise pour se couvrir. Ils arrivèrent dans cet état à Astoria.

En juin 1813, seize agens de la compagnie Nord-Ouest débarquèrent à Astoria, et apportèrent la nouvelle de la guerre qui venait d'éclater entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, par suite de laquelle cet établissement était cédé à la compagnie Nord-Ouest, sous la condition de prendre les fourrures, marchandises et provisions à une certaine évaluation, et de transporter aux États-Unis, soit par mer, soit par terre, ceux des citoyens qui voudraient y retourner.

Le 5 juillet, MM. Ross-Cox et la Rocque montèrent dans deux canots, accompagnés de seize hommes, pour faire connaître cette cession à Oakinagan et à Spokan, et se rendre ensuite, en traversant les montagnes Rocheuses, au fort Williams, entrepôt général à la tête du lac supérieur. Après une navigation pénible et ennuyeuse de deux mois, en luttant contre le courant, les voyageurs atteignirent l'une des sources de la Columbia. Ils y furent rencontrés par trois associés de la compagnie Nord-Ouest, escortés de vingt hommes, qui se rendaient à Astoria, munis de pleins pouvoirs pour traiter de la remise de l'établissement. Les deux troupes s'étant réunies, entrèrent à Astoria le 11 octobre, après un voyage de 2300 milles.

Les propriétaires ayant résolu d'envoyer un fort parti dans l'intérieur, pour étendre leurs relations commerciales, l'auteur de cet ouvrage avec six agens de la com-

pagnie et cinquante-cinq hommes furent dépêchés à ce sujet. Arrivés à la hauteur des rapides et du premier partage de la Columbia, ils aperçurent cinquante ou soixante Indiens qui étaient postés pour disputer le passage, et qui réussirent même à s'emparer de quelques ballots de marchandises; mais plusieurs de leurs femmes et enfans ayant été faits prisonniers, ils consentirent à rendre ce qu'ils avaient pris et à mettre bas les armes. L'expédition continua sa route, et lorsque les provisions commencèrent à s'épuiser, on acheta une vingtaine de chiens dont les Canadiens préféraient la chair à celle du cheval; on s'en procura encore cent cinquante autres dans divers villages, avant d'arriver à la rivière Wallah-Wallah.

M. Ross-Cox, accompagné de cinquante-quatre canotiers, fut attaqué, une autre fois, sur la route d'*Oakanagan*, au-dessus de l'entrée de la Wallah-Wallah, par un parti de cent cinquante guerriers, tous bien armés de fusils, de tomahawks, d'arcs et de flèches, et qui voulaient venger la mort de deux Indiens. L'auteur et ses compagnons eussent probablement été battus sans l'intervention d'un jeune chef, âgé de 25 ans et nommé *Étoile du matin*, qui effectua la réconciliation. Dix-neuf chevelures, qui avaient appartenu à des ennemis tués de sa main, pour venger la mort de son père, étaient suspendues autour du cou de son cheval de guerre; il ne lui manquait plus qu'une tête à scalper pour atteindre le nombre vingt, qui est l'apogée de la gloire pour un guerrier. — Ces Indiens appartenaient aux tribus des Chimnanpum, Yackamans, Sokulks et Wallah-Wallahs, qui parlent à-peu-près la même langue. En temps de guerre ils se réunissent contre les Shoshonnes ou Serpens.

Le 1er décembre 1813, le capitaine Black, commandant le sloop de guerre le *Racoon*, débarqua à Astoria

dans le but de détruire cet établissement; n'ayant point connaissance de la convention conclue entre les deux compagnies, il s'empara de la place au nom de sa majesté britannique et en changea le nom en celui de *Fort-George*.

Un détachement de dix-sept hommes, sous le commandement de deux agens de la compagie, sortit du Fort-George avec une cargaison de marchandises pour l'intérieur, fut vivement attaqué par les natifs entre le premier et le deuxième portages, et forcé de rétrograder en abandonnant ses marchandises, cinquante fusils et une grande quantité de munitions; mais le tout fut ensuite ressaisi, avec l'aide de quelques chefs amis.

Une colonie d'Écossais et d'Irlandais a été établie sur la rivière Rouge du lac Winepic, par feu le comte de Selkirk, dans un terrein fertile et sous un climat tempéré. Cette place étant le grand dépôt de la compagnie Nord-Ouest, pour son commerce de peaux de buffle, elle s'opposa à cet établissement; il s'ensuivit des hostilités qui cessèrent en 1821, par l'association des deux compagnies Nord-Ouest et de la baie d'Hudson. Les préliminaires furent signés en mars de cette année, et confirmés au fort Guillaume en juillet suivant.

La compagnie a créé une autre factorerie sous une plus grande échelle que celui de Fort-George, dans un site agréable, à la *Pointe de Bellevue*, au nord et à environ 80 milles de la bouche de la Columbia. Cette pointe avait été ainsi nommée par le lieutenant Broughton, qui avait remonté le fleuve par ordre de Vancouver: c'est en l'honneur de ce fameux navigateur que le nouvel établissement a été appelé *Fort-Vancouver*.

RIVIÈRES.

La *Columbia* est navigable sans rapides, pendant

170 milles et pendant 100 milles, pour les navires de trois cents tonneaux. Elle a rarement moins d'un mille de large, et dans quelques endroits elle a jusqu'à 2 et 3 milles. Ses bords sont en général escarpés et couverts de bois épais de diverses sortes d'arbres, tels que le chêne blanc, le frêne, le bouleau, le peuplier, l'aune et l'érable. Au-dessous des rapides, la navigation est obstruée par des bancs de sable, qui sont à sec au temps des basses eaux; dans ces endroits, les rives sont peu élevées, et offrent à la vue de vastes et riches prairies bordées de mûriers et autres arbustes fruitiers. Au-dessus des rapides, se trouvent des îles d'un à 3 milles de longueur, les unes couvertes de bois, les autres d'un riant gazon; les canots qui naviguent trop rapidement sont en danger de se briser contre des arbres (nommés *chicots* par les Canadiens) qui avoisinent ces îlots et qui sont cachés à fleur d'eau.

La longueur des premiers rapides est de 3 à 4 milles: la partie supérieure est une chute perpendiculaire de seize pieds de haut environ. Le canal n'excède pas deux cents yards (verges) (1) en largeur; au-dessus du portage le fleuve a près d'un demi-mille, et est embarrassé par des rochers et des îlots partiellement boisés. Depuis les premières chutes jusqu'aux plus resserrées, ou les *dalles* (comme les appellent les Canadiens), les eaux sont profondes et le courant très rapide, avec des brisans souvent funestes aux canots. A partir de ce point, on ne voit plus au lieu d'arbres qu'un sol sablonneux couvert d'une faible végétation.

A mi-chemin, entre les premiers rapides et l'étroit canal, s'élève un hardi promontoire formé de rochers,

(1) La masure de la verge est de 3 pieds anglais.

noircis et très élevés, qui s'avancent dans le fleuve à distance considérable, et qu'on a nommé le *Cap-Horn*.

A partir des dernières chutes, le lit de la Columbia est resserré dans un canal étroit qui n'a guère au-delà de soixante à soixante-dix verges de large, et qui n'offre qu'une continuité de gouffres et de tourbillons. Au-delà, pendant quatre ou cinq milles, le fleuve coule comme un torrent jusqu'à un point où deux masses de rochers escarpés, qui partent de chaque rive, ne laissent plus qu'une espèce de détroit de cinquante verges de large au plus; le courant s'y précipite, et pendant un demi-mille ne présente plus qu'un monceau d'écume.

Entre les premières chutes et la rivière Lewis, il y a plusieurs rapides, mais avec de longs intervalles de courans paisibles.

La *rivière des Canots* (*Canoe-River*), l'une des principales sources de la Columbia est située sous le 52° 7′ 9″ de latitude nord. Dans l'été, elle est large mais pleine d'écueils; des bancs de sable obstruent son entrée.

Dans la partie la plus unie d'un plateau des montagnes Rocheuses sont situés deux petits lacs, ayant chacun cent pieds de circonférence, et séparés l'un de l'autre de vingt-cinq à trente pieds. Deux rivières, qui prennent leur source dans ces lacs, vont par des directions opposées se perdre dans deux océans différens. La première est un affluent de la Columbia qui se jette dans la mer Pacifique septentrionale; l'autre, appelée *Rocky-Mountain-River*, est un affluent de l'*Athabasca*, qui, après avoir fait sa jonction avec l'*Unjiga*, ou rivière de la Paix, coule dans le grand lac des Esclaves (*Great-Slave-Lake*), lequel, par la rivière Mac-Kenzie, épanche ses eaux dans l'océan Arctique.

L'*Athabasca*, à sa jonction avec la *Rocky-Mountain*,

a une largeur de quatre cents verges environ; son courant est rapide et franchit souvent ses limites naturelles. A l'endroit nommé *Rocky-Mountain-House*, par le 53° 18′ 40″ de latitude nord, sont deux lacs ayant environ trois milles de long et deux milles de large, formés par les inondations de cette rivière.

La distance par terre de la Columbia à *Rocky-Mountain-House* est estimée être de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix milles ou à dix jours de marche. Cette maison est située près d'un ruisseau connu sous le nom de *Rivière du Volcan*, quelques chasseurs ayant affirmé avoir vu un volcan près sa source.

L'auteur de cette relation descendit l'Athabasca, qui arrose de riches pâturages et un pays bien boisé, sans rencontrer de chutes ni de rapides. A cent vingt milles, au-dessus de sa jonction avec la *rivière de l'Elan* (*Elk-River*), la navigation est facile et le pays environnant est riche et fertile.

La *Flat-Head-River* (*Rivière Tête-Plate*), sort des montagnes Rocheuses, arrose les terres des Indiens du même nom, ainsi que celles des *Pointed-Heart*, *Spokans* et des *Chaudières*, et joint la Columbia à neuf cent milles de son embouchure. Sa direction est généralement à l'ouest. Quand l'expédition la traversa elle avait quatre cents verges de largeur et un courant paisible, qui devint plus rapide par les froids qui survinrent et la neige qui tomba sans discontinuer pendant quatorze jours. Les bords en sont très escarpés.

La *Wallamat* ou *Multnomak* fait sa jonction à environ cent milles de la mer. Son cours qui se dirige généralement vers l'est, traverse un pays uni et couvert de forêts, dans une longueur de plus de soixante milles, et jusqu'à une chute considérable qui intercepte la navi-

gation. Au-dessus de cette chute, le canal de la rivière se resserre, et ses bords deviennent plus élevés et moins boisés.

La *Coweliskee* entre dans la Columbia, à environ demi-jour de marche plus bas que le confluent de la Wallamat. Elle vient du nord et son courant est embarrassé par des rapides. Ses rives sont hautes et couvertes d'arbres épais.

La *Wallah-Wallah*, qui se jette dans la Columbia à environ quatorze milles au-dessous de la rivière *Louis*, est presque un torrent de quarante-cinq verges de large et de plus de six pieds de profondeur. Ses eaux transparentes coulent sur un lit de sable et gravier. On suppose qu'elle prend sa source dans une chaîne de hautes montagnes qui se dessinent sur l'horizon à une très grande distance, dans la direction du sud-est. Les Canadiens les appellent *montagnes Bleues* à cause de leur couleur.

La rivière *Louis* a plus de six cents verges de large à son confluent avec la Columbia; son courant est rapide et ses eaux profondes, blanchâtres et légèrement topiques; celles de la Columbia sont transparentes et froides; à sa jonction avec la rivière Louis, ce fleuve a mille verges de largeur. Le pays environnant est riant et agréable.

GRAND RAVIN.

A environ quarante milles au-dessus de la rivière Louis, près l'endroit nommé *Spokan-House*, notre auteur traversa un ravin d'environ quatre-vingt milles de longueur et qu'on croit avoir été autrefois un bras de la Columbia. Il est bordé de rochers et de précipices. Le fond est un terrein solide et blanchâtre coupé de petits

lacs et de rochers isolés, qui ont plus d'un quart de mille de circonférence, et dans les flancs desquels sont de petites cavités horizontales qui indiquent l'action de l'eau.

MONTAGNES.

Le plateau des montagnes Rocheuses est à environ onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer; leur base a environ huit mille pieds au-dessus de celui de l'océan Pacifique. Du niveau de la rivière des Canots jusqu'à la partie unie des montagnes de sable, on compte trois mille pieds; des sommets beaucoup plus élevés sont couverts de neiges et de glaces éternelles.

CLIMAT.

Depuis l'embouchure de la Columbia jusqu'aux chutes, le climat est doux; le mercure descend rarement au-dessous de zéro et ne monte jamais au-dessus de 80° (Fahr.) (26° 66′ centigrades). Les vents d'ouest dominent pendant le printemps et l'été, et sont remplacés par ceux du nord-ouest qui se font sentir assez vivement durant l'automne. D'octobre à janvier règnent les vents du sud, et les pluies ne cessent guère avant la fin d'avril: pendant plusieurs semaines le soleil est invisible.

Depuis les chutes jusqu'au territoire de Spokans, le climat est sain, chaud en été et froid en hiver; on voit rarement un nuage sur l'horizon.

A Spokan-House, dans l'été de 1815, le thermomètre (de Fahr.) monta de 84 (28° 88 cent.) à 96 (35° 55 cent.), et, le 5 juillet, jusqu'au 111° à l'ombre, mais la chaleur était modérée par les brises du soir. A la fin d'août et durant le mois de septembre le mercure s'élevait, vers midi à 86° (30 cent.), tandis que le matin et le soir il n'était qu'à 25° ou 30° (3, 88 cent.) (1° 11 cent.).

Vers le milieu de février 1816, la neige et la glace commencèrent à se fondre sous les rayons du soleil; en moins d'une semaine on vit succéder aux frimas une verdure riante et délicieuse. En mars, la Columbia n'était plus qu'un torrent non interrompu.

La réflexion des masses de neige congelées ou en partie dissoutes sur la vue, cause des maux d'yeux assez violens et rend aveugle près de la moitié de la tribu d'Indiens appelés *Têtes-Plates*, qui vivent au pied des montagnes Rocheuses. Là, le climat est généralement humide, en raison des vents de l'ouest et du sud-ouest qui y dominent constamment huit mois de l'année. Les masses de nuages amoncelées sur les hauteurs qui bordent la côte viennent fondre et éclater sur la base occidentale de ces montagnes.

SOL.

Au-dessus des chutes, le sol est improductif et présente une surface sablonneuse et jaunâtre. Les plaines sont couvertes d'une herbe courte, entremêlée d'arbustes épineux et de grandes touffes d'herbes pendantes, qui ont jusqu'à trois ou quatre pieds de haut. Çà et là sont des pièces de trèfle, auprès desquelles on trouve la *Chappalél* et le *Camas* ou *Quamash*, mentionnés par Lewis et Clarke. Sur les bords du fleuve, croissent en abondance des petits ognons sauvages; on y rencontre aussi, de temps en temps, le cotonier, le saule rabougri, le sumac et la salsepareille, mais principalement depuis les chutes jusqu'à la rivière Spokan. Pendant cinq cents milles, il n'existe pas de grands arbres.

Dans de certaines vallées, le sol fertile et riche est

composé d'une première couche d'un terreau noirâtre de six pouces de profondeur, reposant sur une terre grise très froide, sous laquelle est un sable graveleux et enfin un lit de cailloux très durs. Dans les parties élevées, on découvre sous une couche de terre végétale très légère de bonnes carrières de pierre. Au midi de la pointe Adams, il se trouve un banc de terre blanche ressemblant à de la craie, et un peu plus loin, dans la même direction, des masses de terre rouge, grise et jaune, et une espèce d'argile lourd et épais assez semblable à de la mine de plomb. Il n'y a point de pierres calcaires aux environs d'Astoria.

ARBRES.

Sur le versant oriental des montagnes Rocheuses les arbres sont très petits, tandis que du côté opposé les pins et les cèdres sont aussi majestueux que ceux qui croissent à l'embouchure de la Columbia; ce qui est dû à la grande humidité produite par les vents du sud et du sud-ouest.

Les pins de la plus grande espèce acquièrent des dimensions extraordinaires. Il en existe un près le fort, de quarante-six pieds de circonférence, mesurée à dix pieds du sol et cent cinquante pieds de tronc sans les branches; le sommet a été brisé par la foudre, et on prétend qu'avant cet accident, sa hauteur totale était de trois cents pieds. Cet arbre était surnommé par les Canadiens *le roi des pins.* Dans le pays appelé *Umpqua*, au sud de la Columbia, on admire un pin magnifique de deux cents seize pieds de haut sans branches et de cinquante sept pieds de circonférence; il n'est pas rare de voir des pins de deux cents à deux cent quatre-vingts pieds de haut, et de vingt à quarante pieds de circonfé-

rence. Il y a cinq ou six différentes espèces de pins, excellentes pour la construction et les usages domestiques.

Au-dessus des chutes, les pins décroissent en grandeur et sont entremêlés avec d'autres arbres parmi lesquels domine le noisetier.

Les cèdres, dans le voisinage d'Astoria, ont vingt à trente pieds de circonférence et une hauteur proportionnée; les aunes ont douze à vingt pouces de diamètre. A quelques lieues du fort, on trouve le frêne et le chêne, le premier de dimensions ordinaires et le second très chétif.

VÉGÉTAUX.

Les navets acquièrent une grosseur extraordinaire. Un seul pesait quinze livres et demie et avait trente-trois pouces de circonférence. La pomme-de-terre manque souvent, en raison de l'humidité du terrein.

D'immenses quantités de salsepareille croissent sur la pointe d'Oakinagan.

Le *wappito* vient au-dessous des rapides. Cette plante excellente ressemble à une petite pomme-de-terre, qu'elle remplace avec succès quand elle est grillée ou bouillie. Les naturels en font d'amples provisions pour leur consommation et pour faire des échanges.

Le tabac découvert chez les Wallamas, il y a quelques années, est de bonne qualité.

Fruits sauvages. En juin, il mûrit des fraisiers d'un goût agréable, qui viennent dans des terreins à l'ombre et dans des buissons de dix à quinze pieds.

En juillet, août et septembre, on récolte des groseilles, des mûres, des cerises sauvages et des espèces de poires et de pommes sauvages.

Le pays abonde en plantes nutritives, dont quelques-unes sont anti-scorbutiques.

ANIMAUX.

Les principaux quadrupèdes sont l'élan, le daim rouge, le daim à queue noire, les ours noirs, bruns et gris, la panthère, le loup, le chat-tigre, le chat sauvage, la marmotte, le castor, la loutre de terre, le rat musqué, le rat des bois et la loutre de mer le plus estimé de tous les animaux portant fourrure.

Entre les chutes et la rivière Spokum, il existe des chevaux, des petits daims, des loups, renards rouges, blaireaux, fouines, lièvres et des chiens. On ne trouve point de castors. Les Indiens prétendent que le buffle abondait autrefois dans les plaines qui ont été abandonnées par l'élan et la brebis montagneuse.

Les chevaux vivent en grande partie parmi les Têtes-Plates, les Cootonais, les Spokans, etc., dont les terres sont couvertes d'épaisses forêts, en nombre suffisant pour les besoins de ces peuples. Mais chez les Wallah-Wallahs, les Nez-Percés et les Shoshonis, qui possèdent de vastes prairies bien arrosées et peu boisées, ces animaux y bondissent par milliers dans un état sauvage. Leur hauteur ordinaire est d'environ quinze palmes. Il n'est pas rare d'en voir des bandes de sept cents à mille; et dans le pays appartenant à la tribu du serpent (*Snake Indians*) on prétend qu'il en a été aperçu une troupe de quatre milles, par l'expédition qui traversa le continent par la route du Missouri (1). Ils sont doux et facilement

(1) Des Espagnols de San Francisco informèrent nos voyageurs, qu'en 1812, ils furent obligés de tuer plus de trente mille chevaux dans la Californie, afin de conserver des pâturages pour les buffles, dont la dépouille forme un article important de commerce.

domptés; on ne les ferre ni ne les attache. Ceux qui travaillent continuellement sont usés avant l'âge de dix à onze ans.

Les renards rouges et les loups sont très nombreux dans les plaines. Les loups des prairies sont d'une taille inférieure à ceux des bois; ils voyagent par bande de cinquante à cent. Leurs peaux n'ont pas de valeur; ils ne sont pas si féroces qu'en Europe. On ne trouve point de renards noirs sur les bords de la Columbia; mais il y en a d'un poil gris argenté à Oakinagan et Spokan, dont la fourrure est très estimée des mandarins de la Chine.

Les lynx sont moins nombreux, mais plus farouches; ils ne vont que deux à deux.

Les ours sont en grande quantité dans le voisinage des forêts et des lacs; quand ils sont blessés, ou que leurs petits sont en danger, ils terrassent un homme bien armé. Un de ces animaux, d'une grosseur prodigieuse, s'étant avancé jusqu'auprès d'une douzaine de Canadiens, qui prenaient leur repas autour d'un grand feu, saisit un de ces hommes qui tenait un os à la main, l'enleva par la ceinture avec ses deux pattes de devant et courut l'espace de cent cinquante pieds, appuyé seulement sur celles de derrière. L'animal lâchant une griffe pour s'emparer de l'os, le malheureux Canadien tenta de s'échapper, mais en vain; pendant que l'ours l'étranglait, il criait *tue! tue! à la tête!* Un de ses compagnons nommé Leblanc, très habile chasseur, ajusta et étendit l'animal d'une balle à travers les tempes.

L'élan est très commun dans les parties inférieures; il est d'une belle espèce et d'une bonne consommation pour la table. Sa peau est à l'épreuve de la flèche, et à

quatre-vingt ou quatre-vingt-dix verges, à l'épreuve de la balle.

La *brebis des montagnes rocheuses* (appelée *big-horn*) *Ovis Montana* de M. Geoffroy, a une chair délicieuse, ressemblant à celle du mouton, mais plus délicate.

Les *serpens* à *sonnettes* sont aperçus au-dessus des chutes, à environ quatre ou cinq milles de distance. Ces animaux ne sont pas très dangereux et on les détruit facilement avec un long bâton ployant; ils ont une extrême répugnance pour l'odeur du tabac. Leur chair, qui est blanche, a, dit-on, un goût exquis; mais si cet animal n'est pas tué du premier coup, il se mord lui-même, et cette nourriture, ainsi empoisonnée, est fatale à ceux qui la mangent.

Au-dessous des chutes, on trouve dans quelques endroits un petit serpent noir, dont le venin est plus mortel que celui des serpens à sonnettes. Il y a un grand nombre de serpens de diverses couleurs tout-à-fait inoffensifs.

Les *moustiques* sont très incommodes. Au fort construit au confluent de l'Oakinagan et de la Columbia, de nombreux essaims arrivaient matin et soir. A table, on était obligé de placer à chaque extrémité, un pot de fer remplie de sciure ou de bois pourri, pour les chasser par la fumée. Les chevaux souffrent beaucoup de leurs piqûres, ainsi que de celles des taons. Ces animaux, qui ont la queue et la crinière courtes, s'enfuient jusque dans les feux allumés, où ils se brûlent les sabots et les jambes, pour éviter les attaques de ces insectes.

Le *saumon*, qui a un goût exquis, est pêché en abondance depuis juin jusqu'à la fin d'août. Il est si commun, qu'il cause quelquefois des dyssenteries qu'on prévient par les qualités astringentes de l'assaisonnement.

En août et septembre, on pêche des esturgeons en quantité considérable. Quelques-uns ont jusqu'à onze pieds de long et pèsent trois cents ou quatre cents livres.

Au printemps, les rivières abondent en une espèce de petits poissons, que Lewis et Clarke appellent anchois; séché à la fumée, il est échangé contre des légumes avec les Indiens des parties hautes du fleuve.

On trouve de la *truite* et de la *carpe* dans la rivière Spokan.

Les *oiseaux* habitent principalement les forêts immenses qui bordent la Columbia, près son embouchure. Les principaux sont l'aigle noir et brun, l'épervier, le pélican, le cormoran, le cygne, le héron, la grue, l'ouarde, l'oie blanche et grise, le canard sauvage, etc.

INDIENS.

Les Indiens qui habitent près l'embouchure de la Columbia, diffèrent peu les uns des autres sous le rapport du caractère et des usages. Toutefois les *Cathlamaks* sont généralement plus doux; les *Killymucks* plus rusés; les *Clatsops* plus civils, et les *Chinooks* plus continens. Les *Chitts*, petite tribu de la côte, au nord du cap Désappointement, réunissent une partie de ces qualités et de ces défauts.

Tous ces peuples maintiennent l'usage d'aplatir la tête des nouveau-nés. Aussitôt sa naissance, l'enfant est placé dans un berceau rempli de mousse et dont la partie qui soutient la tête est plus élevée. On pose ensuite, sur son front, une espèce de coussin, recouvert par un morceau d'écorce de cèdre, et au moyen de cordes traversant de petits trous pratiqués de chaque côté du berceau, la pression s'opère. L'enfant reste dans cette

position pendant une année, et dans cet état ses petits yeux noirs ressemblent assez à ceux de la souris prise dans un piège. Au moyen de ce procédé, la tête est tellement aplatie, qu'elle excède rarement un pouce d'épaisseur. Toutefois cette difformité, qui reste pour la vie, est considérée comme un degré essentiel de beauté, et elle sert à distinguer ces naturels de leurs esclaves, qui ont la tête ronde et dans sa forme naturelle.

Les hommes varient en grandeur de cinq pieds à cinq pieds six pouces; les femmes ont ordinairement six ou sept pouces de moins. Les deux sexes ont le nez plat avec les narines enflées; la bouche rarement fermée, les dents courtes, noires et irrégulières. Les hommes sont biens formés. Les femmes, en raison des ligatures dont elles font usage, ont les jambes de travers, avec la cheville grosse et le pied large et plat; leurs mamelles sont flasques et pendantes; elles ont les oreilles fendues et le nez percé. Leur tête est remplie de matières grasses et leur peau barbouillée d'huile de poisson.

Les bonnes qualités de ces peuples sont l'industrie, la patience et la sobriété; leurs vices, la prodigalité, le mensonge, le goût des femmes et du jeu, et souvent la cruauté.

Ils achètent des esclaves aux nations voisines en échange de peaux de castors et de loutres, de graines, etc. Quand un malheureux captif est malade, il est abandonné, et périt de la manière la plus misérable. Son corps est jeté au pied d'un arbre ou dans la forêt la plus voisine.

Il y a environ trente ans, la petite-vérole causa de grands ravages parmi ces Indiens; ce fléau s'étendait alors du Missouri à l'océan Pacifique. Ceux qui en étaient atteints se plongeaient, au plus fort de la fièvre, dans une rivière, ce qui amenait une mort instantanée; des

milliers se pendirent eux-mêmes aux arbres; tous les villages furent dépeuplés, et ces malheureux croyaient « que le grand être les avait livrés au mauvais esprit, à cause de leurs fautes. »

Quant à leurs croyances, ils pensent que les hommes bons iront dans un lieu de délices, où ils trouveront du poisson et des fruits en abondance, tandis que les méchans seront condamnés à vivre dans un pays froid et stérile, où ils n'auront pour subsistance que quelques mauvais fruits et de l'eau salée. Pour ce qui est de l'origine du monde, ils croient que l'homme fut créé par une divinité, nommée *Etalapass*, mais dans un état très imparfait: sa bouche et ses yeux étaient clos; ses mains et ses pieds immobiles. Une autre divinité moins puissante, mais plus bienfaisante, nommée *Ecannum*, eut pitié de cet être, et au moyen d'une pierre aiguë, ouvrit sa bouche et ses yeux, et imprima le mouvement à ses membres. Elle lui enseigna ensuite à construire des canots, des corbeilles, des filets et des ustensiles domestiques. Ces peuples n'adorent aucune idole.

Le *mariage* est célébré dans la cabane, préparée pour la résidence future du jeune couple, où sont échangés les présens qui consistent en esclaves, grains, chaudières, *haiqua* (1), bracelets et ornemens de cuivre, etc. Un mari peut répudier sa femme, qui, dans ce cas, a le droit d'épouser un autre homme; il peut aussi avoir autant de femmes qu'il est capable d'en entretenir, et

(1) Le *haiqua* est un coquillage blanc et rond, d'une extrême dureté, de un à quatre pouces de long, et de trois à quatre huitièmes de pouce de diamètre, creux et légèrement recourbé sur les bords. Cet objet forme un article important de commerce local: une brasse des plus gros égale en valeur dix peaux de castor. On trouve ce coquillage dans le voisinage de Nootka.

quelques-uns en ont jusqu'à quatre et cinq, qui vivent dans une parfaite union.

Chaque village est sous l'autorité d'un chef, qui est respecté en raison du nombre de ses épouses et de ses esclaves. Lorsqu'il meurt, toute la tribu, en signe de deuil, coupe ses cheveux et chante, pendant plusieurs mois, des espèces d'hymnes funèbres en sa mémoire.

Les *Chinooks*, dont il est parlé ci-dessus, notifient à leurs ennemis le jour où ils commenceront les hostilités. Ils combattent dans des canots, que les femmes aident à manœuvrer. Leurs armes sont l'arc et la flèche et une épée de bois à double tranchant, de deux pieds et demi de long et six pouces de large. — Pour se garantir des coups, ils ont deux chemises en peau d'élan, qui descendent jusqu'à la cheville et sont à l'épreuve des flèches. Leurs canots, taillés dans le tronc d'un cèdre ou d'un sapin, ont plus de cinquante pieds de long et peuvent porter vingt à trente personnes.

Leurs ustensiles de cuisine consistent en une grande chaudière carrée en bois de cèdre, quelques plats de bois et quelques cuillers en frêne. La cuisson s'opère en versant une certaine quantité d'eau dans la chaudière; et, en y jetant des pierres rougies au feu, qui déterminent promptement l'ébullition; quand le degré de chaleur est convenable, on met le poisson ou tout autre objet dans la chaudière qu'on recouvre d'une petite nappe, afin d'empêcher l'évaporation. Par ce procédé, le saumon est bouilli en moins de vingt minutes.

Avec un ciseau fait avec une vieille lime, une espèce de pierre oblongue dont ils se servent comme de marteau et un maillet fait d'un bois noueux, ces naturels coupent des arbres de trente à quarante pieds de circonférence.

Chez les Chinooks, on soigne toutes sortes de maladies de la manière suivante. Le docteur, appelé « *l'homme fort en médecine* », fait étendre le malade sur le dos en présence de ses parens et amis, qui, avec un bâton long et un court, battent la mesure d'un air de bravoure que chante le docteur et qu'ils accompagnent par intervalles. Ensuite celui-ci se met à genoux et presse fortement avec ses poings l'estomac du malade, de manière à lui causer une grande douleur, tandis que les assistans entonnent à tue-tête « *le chant de médecine* ». A la fin de chaque strophe, l'opérateur presse les mains du patient et souffle dessus; il continue ce manège jusqu'à ce qu'une petite pierre blanche qu'il a eu le soin de placer dans la bouche du malade vienne à tomber, et il la montre alors aux parens et amis, en les assurant que celui qu'il a ainsi soigné sera bientôt rendu à la santé. Que sa prédiction s'accomplisse ou non, il n'en est pas moins récompensé.

Quand un Chinook vient à mourir, son corps est enveloppé dans des peaux ou nattes et déposé dans un petit canot avec son arc, ses flèches, etc. Il est ainsi placé sur une plate-forme élevée par le cours de la rivière ou sur des rochers à l'abri de l'action de la marée, et il est recouvert par un canot plus grand ou par des nattes. Ses femmes, parens et esclaves commencent la journée par se couper les cheveux, et se rendent pendant quelque temps dans le bois le plus voisin, au lever et au coucher du soleil, pour exécuter des chants funéraires en l'honneur du défunt.

Les *Chaudières* (ou *Kettle Indians*), tribu peu nombreuse qui réside sur le côté nord de la chute du même nom, la plus forte de la Columbia, à environ sept cents milles de son embouchure, et quatre-vingt-dix de *Spo-*

kan-house. Cette chute, située sous le 48° 37′ de latitude et vers le 116° de longitude ouest de Greenwich, à soixante ou soixante-dix pieds de hauteur perpendiculaire aux basses eaux, et environ quarante-cinq, dans le printemps et une partie de l'été.

Cette petite peuplade, d'une quinzaine de familles, occupe quelques huttes entre Spokan-House et la chute des Chaudières. — Leur chef porte un vêtement féminin, couvert de grains, de dés et de petits coquillages; mais on reconnaît son sexe à ses formes musculaires, à sa barbe touffue et au son de sa voix. Il ne s'associe jamais avec aucune femme; deux ou trois enfans le servent ordinairement, prennent soin de ses chevaux, recueillent les provisions et préparent ses mets. Lorsqu'ils deviennent assez grands pour se marier, le chef leur fait un présent et les congédie pour en prendre d'autres. Son habitation était propre, couverte de larges peaux de daims et tapissée de nattes. Les femmes le considèrent comme un être surhumain.

Les *Yackamans*, nation nombreuse qui habite la rive septentrionale de la Columbia, depuis son confluent avec la rivière Louis, jusqu'auprès d'un autre affluent qui vient du nord et qui porte le nom de cette tribu. Les Indiens qui la composent vivent en paix avec les *Chohoptins* et les *Wallah-Wallahs*, et ils font cause commune contre les *Shoshonès*.

Les *Sinapoils* occupent un territoire sur le côté nord de la Columbia entre les rivières Spokan et Oakinagan. Ils se nourrissent principalement de saumon et de *cammas*, leurs terres étant peu fertiles. Ils sont sales et paresseux, joueurs et querelleurs. Leur principale demeure est à quarante-cinq milles au-dessous de la jonction de la rivière Spokan et de la Columbia.

Les *Crees supérieurs* vivent dans le voisinage de la rivière d'Athabasca.

Les Cœurs-Pointus (Pointed-Hearts) les *Cœurs-d'Alènes* (Hearts of Awl) sont peu nombreux et habitent près d'un lac à cinquante milles de Spokan-House, un pays abondant en castors, daims, etc.

Les *Cootonais* sont établis dans une plaine agréable, quoique peu étendue, au pied des montagnes Rocheuses à 60 milles au nord-est des terres des Têtes-Plates (*Flat Heads*) et presque entièrement environnée de monts sourcilleux couverts d'épaisses forêts, où abondent le castor, le daim et la brebis montagneuse. Ces Indiens, reste d'une tribu guerrière et autrefois puissante, sont d'une taille moyenne et infiniment supérieurs sous le rapport physique, aux autres nations voisines. Leur principal établissement commercial est par le 49° 30′ de latitude nord et le 115° de longitude ouest de Greenwich.

Leur langage n'a point d'affinité avec celui des tribus de l'ouest et est beaucoup plus doux. Ils ont récemment fait une alliance offensive et défensive avec les Têtes-Plates afin de forcer les *Pieds-Noirs* (Black-Feet) à leur laisser librement chasser le buffle, dans les plaines qu'occupent ces derniers. Les Cootonais sont honnêtes, fidèles à leurs engagemens et ennemis du mensonge, qualités peu communes chez les Indiens. La polygamie est inconnue parmi eux ; on les voit rarement se livrer à la gaîté et ils paraissent jaloux des blancs. Ils sont propres sur leurs personnes et dans leurs habitations.

Les *Kamloops* occupent un district d'environ cent cinquante milles au nord-ouest de la rivière Oakinagan, dans la direction de celle de Thompson, avec laquelle on peut communiquer par terre ou par le canal de l'Oa-

kinagan et du lac du même nom. Ces Indiens sont malpropres, fripons et querelleurs.

Les *Wallah-Wallahs*, qui habitent les bords de la rivière du même nom, sont bien faits, bons chasseurs et excellens cavaliers. Ils montrèrent aux voyageurs qui les visitèrent beaucoup d'amitié et de bienveillance. Aucune de leurs femmes ne montrait cette familiarité repoussante qu'on remarque chez celles des tribus situées au-dessous des chutes.

Les *Nez-Percés*, ainsi appelés par les Canadiens, forment une nation nombreuse et puissante, dans la partie haute de la rivière Louis. Ils ressemblent beaucoup aux Wallah-Wallahs pour le vêtement et le langage, mais ils sont moins communicatifs. Leurs habitations, ont depuis vingt jusqu'à soixante-dix pieds de longueur et dix ou quinze en largeur; elles sont couvertes de grandes nattes fixées sur des perches, avec une ouverture dans le sommet qui sert de fenêtre et de cheminée; leur forme est carrée, oblongue et conique. Les femmes portent des robes de cuir qui descendent jusqu'aux genoux et couvrent les épaules, la poitrine et partie des bras. Les hommes en ont de semblables, mais plus courtes, avec des espèces de bas montant à mi-cuisse et attachés à la ceinture. Les deux sexes sont parfaits cavaliers. Ils possèdent des troupeaux innombrables de chevaux sauvages ou domptés.

La tribu des *Spokans* occupe un territoire à près de cent cinquante milles de la rivière Louis, en allant vers le nord-est. La compagnie Nord-Ouest y avait formé un comptoir. La route qui conduisait à ce district depuis la rivière Louis était une plaine continue, rocailleuse et sablonneuse, avec quelques touffes de gazon long et épais répandues çà et là.

Les Spokans sont civils et inoffensifs; leurs femmes remplissent bien leurs devoirs d'épouse et de mère. On trouve chez eux beaucoup plus de propreté que chez les autres Indiens de la côte. Les maisons, de forme oblongue ou conique, sont couvertes en nattes ou en peaux suivant la fortune des individus. Leur principale richesse consiste en chevaux, qu'ils sont obligés d'acheter aux Nez-Percés en échange de divers articles, parce que les loups détruisant les poulains, ils ne peuvent élever de ces animaux. Ils sont grands joueurs et risquent souvent tous leurs chevaux.

Quand un Spokan est mort, on tue plusieurs chevaux, dont les peaux sont attachées au bout de perches plantées sur les tombeaux. Dans le cimetière et aux alentours on suspend des peaux semblables, des robes de buffles et de daim, de morceaux d'étoffe bleue, grise et écarlate, des chemises de cuir, des couvertures, des bandes de calicot, des mocassins, des vivres et des armes; toutes choses qu'on suppose être indispensables au défunt dans le séjour des esprits.

Les *Têtes-Plates* (*Flat-Heads*) sont établis au pied des montagnes Rocheuses, dans un pays où le buffle abonde, situé à deux cent quarante milles nord-est du confluent des rivières Spokan et Pointed-Heart, où se tenait le comptoir de la compagnie Nord-Ouest. Ils sont continuellement en guerre avec les *Pieds-Noirs* (*Black-Feet*) qui demeurent sur le versant oriental des montagnes Rocheuses, et qui s'opposent à ce que les tribus du côté opposé, viennent y chasser le buffle dans l'été et dans l'automne; prétention qui donne lieu à de sanglans conflits.

Les Têtes-Plates sont francs et hospitaliers, propres et braves. Les deux sexes sont beaux, comparés aux

autres Indiens des bords de la Columbia. Leur teint est légèrement cuivré; leur taille svelte et bien prise.

L'habillement des hommes consiste en longs pantalons appelés *mittasses*, par les Canadiens, et qui descendent depuis les hanches jusqu'à la cheville, et sont retenus par une ceinture de cuir au milieu du corps; ils ont en outre une chemise de peau de daim bien dressée, avec de larges manches pendantes jusqu'aux genoux. Les femmes portent une ample robe de même peau, ornée de franges, de grains de coquilles et de dés. Chaque individu a deux ou trois habits de rechange, tous appropriés avec la terre de pipe, très commune dans ces parages. Ils n'ont pas de coiffure généralement adopté; dans les mauvais temps, ils la couvrent avec un pan de peau de buffle.

Leurs cabanes, de forme conique, bien abritées par des peaux, sont tenues avec propreté; le foyer est au milieu et entouré de nattes ou de fourrures arrangées avec soin.

Le principal chef de cette tribu exerce une autorité héréditaire; mais le chef des guerriers est élu chaque année. Ce dernier a auprès de lui deux espèces d'aides-de-camp, choisis parmi les plus actifs; il conduit les hommes au combat; et, au retour, il commande l'arrière-garde. Ce chef est armé d'un long fouet, dont le manche est orné de chevelures et de plumes, et qui lui sert à infliger des corrections pour des fautes de discipline. Celui qui exerçait ces fonctions, lorsque notre auteur visita ce peuple, avait été cinq fois réélu et était âgé de trente-cinq ans; il avait tué, de sa propre main, vingt Pieds-Noirs dont les chevelures scalpées étaient suspendues à la porte de sa cabane.

Les Têtes-Plates soignent les fractures ordinaires en

entourant la partie malade par de légers bandages et des morceaux de bois placés en longueur, et assujétis par des liens en cuir. Pour les contusions, ils pratiquent des saignées aux tempes, aux bras ou à la cheville, avec un caillou aigu ou la pointe d'une flèche. En cas de rhumatisme aigu, on plonge le malade chaque matin dans l'eau de la rivière la plus voisine, même quand elle est couverte de glace, et on le frotte fortement; il est ensuite enveloppé dans une couverture, et placé auprès d'un bon feu; ce traitement est continué pendant vingt-cinq jours. Les rhumatismes chroniques sont traités, en mettant celui qui en est atteint dans une pièce conique dans laquelle sont des pierres qu'on fait chauffer à un haut degré; on verse de l'eau sur ces pierres, et la vapeur qui s'en exhale amène chez le malade une forte transpiration; après quoi on l'enveloppe de couverture, et on le met au lit.

Quant aux idées religieuses, les Têtes-Plates croient à l'existence d'un bon et d'un mauvais esprit, et à une vie future, avec des châtimens et des récompenses. Les justes iront dans un lieu où ils jouiront d'un printemps perpétuel, où ils retrouveront leur femme et leurs enfans, où les rivières abonderont en poissons, et les plaines seront couvertes de buffles; leur temps se passera à chasser et pêcher, sans jamais avoir à craindre la guerre, le froid et la famine. Les méchans seront exilés dans un pays couvert de neiges éternelles, où ils seront glacés de froid, en présence de feux ardens; où ils verront de l'eau, sans pouvoir étancher la soif qui les dévorera, et des troupeaux de buffles et de daims qu'ils ne pourront atteindre, lorsqu'ils seront affamés. Suivant les mêmes croyances, les bons sont séparés des coupables par une forêt impénétrable peuplée de loups, de pan-

thères et de serpens. Toutefois les peines ne durent pas pendant l'éternité; elles sont plus ou moins abrégées, suivant la gravité des fautes; et après cette expiation, on va retrouver ses amis dans l'Elysée.

Natifs d'Oakinagan.—Ils comptent environ 200 guerriers. Ils sont amis des Kamloops, Sinapoils et autres petites tribus peu éloignées. — Ces naturels, simples et tranquilles, s'occupent principalement de la pêche du saumon; ils chassent peu le daim et le castor.

Leur position est très favorable à un établissement commercial, le sol étant fertile et le climat salubre. La rivière est aussi très poissonneuse. Les chevaux seraient avantageusement employés pour les transports par terre. On communiquerait à la mer par la Columbia, et dans l'intérieur par ce fleuve et la rivière Oakinagan.

Ces Indiens ont une croyance assez singulière. Ils se représentent le malin esprit, comme un être ayant la figure, les bras et les jambes d'un homme, avec une longue queue et des oreilles de cheval; ils prétendent qu'il saute d'arbre en arbre, armé d'un fort bâton pour rosser les coupables.

Des Oakinagans guérirent la jeune fille de l'un des propriétaires, qui était réduite, dit-on, au dernier degré de phthysie, en plaçant ses pieds et ses jambes dans le corps d'un chien tué à l'instant, et les y laissant jusqu'à ce que la chaleur de l'animal fût éteinte; ensuite on eut soin de les envelopper avec de la flanelle brûlante. Cette opération répétée chaque jour pendant un mois amena par degré la guérison.

On terminera cette notice en faisant remarquer que les femmes sont traitées d'une manière bien différente parmi les diverses tribus dont on vient de parler. Chez les Indiens des parties hautes du fleuve, où les hommes

se chargent seuls de fournir, la femme est condamnée à une vie bien pénible. Elle rapporte le gibier au logis, ramasse le bois pour entretenir le feu, prépare les mets, fabrique et nettoie les vêtemens, etc. Chez les Indiens des parties inférieures, où les femmes s'occupent de la récolte de la racine appelée *wappitoo*, elles ont un certain air d'indépendance, et dans des cas d'importance les matrones sont consultées comme les hommes.

Quant au langage, les naturels voisins de l'embouchure de la Columbia parlent un dialecte des plus difficiles à prononcer, composé entièrement de gutturales, qui servent le plus ordinairement à l'expression des pensées humaines. Une des personnes de la compagnie, qui avait le plus d'habitude de leur langue, assure que les lettres F, V et plusieurs autres ne sont pas articulées dans leurs mots, la lettre R manque aussi, mais quelques mots prononcés avec un accent fortement guttural, tels que *chuluit*, approche du son de cette consonne; les terminaisons en *tl*, *thl*, *lt*, sont aussi très fréquentes, comme elles le sont dans la langue mexicaine.

On concevra facilement les avantages qu'on peut retirer en commerçant avec ces diverses tribus par les exemples suivans : vingt peaux de castors, valant au moins 25 livres sterling, ont été données pour un fusil dont le prix est d'une livre 7 shillings; un autre marchand échangea contre six ou huit peaux semblables, valant 8 ou 10 livres, deux aunes de drap coûtant à peine 12 shillings.

NOUVELLE CALÉDONIE.

Ce pays situé sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, communique avec celui d'Athabasca, par la rivière de la Paix, et s'étend depuis le 51° 30′ jusque

vers le 56° de latitude septentrionale; sa limite le plus à l'ouest est sous le 124° 10'. Au sud et au sud-est, la tribu *Atnah* ou *Chin* occupe une étendue de terrein d'environ cent milles; à l'est, une chaîne de lacs et de montagnes bordent la rivière Thompson; à l'ouest et au nord-ouest sont les terres des Indiens *Naskotins* et *Clinches.*

Le principal établissement est situé sur la rivière de Frazer, vers le 53° de latitude nord est et nommé *Alexandria*, en l'honneur du célèbre sir Alexandre Mac-Kenzie qui s'arrêta dans ce lieu, lors de son voyage de découverte, en 1793. Il voulait s'y embarquer pour descendre la rivière jusqu'à son embouchure, mais en ayant été détourné par les conseils des Indiens, il navigua jusqu'à celle appelée *West-Road*, d'où il gagna ensuite par terre les bords de l'océan Pacifique. Le pays qui environne Alexandria présente un aspect agréable et pittoresque. Cependant le sol est en général peu fertile; la couche de bonne terre n'a que huit pouces de profondeur sur un lit de sable et de gravier.

Climat.—Le printemps commence en avril et vers la fin de mai la température est délicieuse; il pleut beaucoup en juin avec les vents du sud et de l'est; en juillet et août la chaleur est insupportable; les brouillards règnent en septembre et octobre, et occasionnent des maladies; en novembre, les lacs et la plupart des rivières gèlent, et en janvier le thermomètre de Farenheit tombe quelquefois à 25 degrés au-dessous de zéro. La neige a jusqu'à vingt-quatre pouces de profondeur. Généralement, le climat de la Nouvelle-Calédonie est malsain et désagréable.

Rivières et lacs.—Les rivières les plus considérables

sont celles de *Frazer*, *Quesnel*, *Rough-Poplar*, *Chilcotin* et *West-Road*. La première est seule navigable, la seconde et la troisième qui s'y jettent viennent des petits lacs situés à l'est.

La rivière Chilcotin prend sa source dans le lac du même nom et se dirige vers le sud-sud-est ; son cours est de cent quatre-vingts milles ; sa largeur varie de quarante à soixante verges; son cours est embarrassé de beaucoup d'écueils et de rapides.

Le lac, de soixante milles de long et d'un demi-mille de large, est environné de montagnes escarpées d'où s'échappent un grand nombre de sources. Il contient de la truite, un petit poisson nommé *sucet* et du poisson blanc.

Suivant le rapport des Chilcotins, on peut se rendre en six jours, en franchissant une chaîne de montagnes, du lac ci-dessus à une rivière qui se jette dans l'Océan, et à l'embouchure de laquelle les Indiens viennent trafiquer avec les Européens. Le voyage d'Alexandria au lac Chilcotin exige dix-huit jours.

Animaux. — Quadrupèdes. — Le daim sautant (*jumping-deer*) ou chevreuil, le renne et le cerf de Virginie fréquentent les environs des montagnes ; dans l'été ils descendent souvent sur les bords des rivières et dans le plat pays adjacent.

La marmotte et le rat des bois sont très communs. La chair du premier de ces animaux est excellente ; on fait des vêtemens avec sa peau. Le rat des bois est un animal très destructeur.

Les chiens de petite stature ressemblent à ceux des Esquimaux; ils ont le museau allongé, les oreilles petites et la queue courte.

Animaux à fourrures. — Les castors, les ours noirs, bruns et gris; les loutres, lynx, martres, renards rouges. Les lapins sont en si grand nombre que les naturels en font leur principale nourriture quand le saumon vient à manquer.

Oiseaux. — Les *bustards* ou outardes canadiennes (oies sauvages), les cygnes, canards, éperviers, pluviers, grues, les aigles à tête blanche, les pies, corneilles, vautours, grives des bois, mouettes, pélicans, perdrix, faisans, oiseaux de nuit, etc.

Le *saumon* manque ordinairement d'une année à l'autre, et si complètement chaque quatrième année, que les naturels, qui sont paresseux et indolens, périssent souvent de faim faute de pouvoir se procurer un autre aliment.

Arbres. — Les arbres qui croissent dans ce pays sont le peuplier, le cyprès, l'aune, le cèdre, le bouleau et diverses espèces de pin et de saule. Les fruits sauvages n'y sont pas aussi abondans que sur les bords de la Columbia. — On y trouve des sorbiers, groseillers, fraisiers, etc., ainsi que diverses sortes de végétaux que les Indiens font sécher et conservent pour la saison des sécheresses. On remarque aussi la racine appelée *tzachin*, qui a un goût amer; la plante appelée *herbe de Saint-Jean;* un arbuste toujours vert avec de petites graines ramassées en forme de grappes; la *salsepareille* et l'*ellebore*, dont une forte décoction, avec les graines, a été employée avec succès dans des maladies vénériennes.

Minéraux. — La terre blanche abonde dans le voisinage du fort, et on a découvert beaucoup de charbon de terre. On trouve aussi une espèce de lave qui paraît être d'origine volcanique; du quarz, du cristal de

roche, du cobalt, du talc, du fer, de la terre à foulon, du granit, de beaux échantillons de marbre noir, enfin des pierres calcaires qui semblent venir des montagnes.

Indiens. — De nombreuses peuplades habitent des villages, semblables à ceux des Indiens vivant sur les bords inférieurs de la Columbia. Ces naturels ressemblent aux Chinooks pour l'extérieur et les manières; leur nom national est *Carriers*, mais les habitans de chaque village ont une dénomination distinctive. En général, leur langage varie peu de celui parlé sur la côte; ils sont hospitaliers, mais paraissent enclins à la violence et à la colère.

Ceux qui habitent les bords supérieurs de la rivière Frazer se divisent en plusieurs tribus, sous les noms suivans : *Slowercuss*, *Dinais*, *Nescud*, *Dinne* et *Talkotin*, toutes issues évidemment d'une même origine.

Plusieurs familles vivent dans la même habitation, qui est proportionnée au nombre des occupans et divisée en plusieurs cases. Ces peuples, sales et indolens, sont couverts d'une vermine qu'ils se plaisent à manger; ils ne connaissent point l'usage des bains, et prétendent que la crasse les préserve du froid pendant l'hiver et de l'ardente chaleur pendant l'été. Les femmes pour paraître belles se frottent les cheveux avec de l'huile de saumon, et les couvrent ensuite de duvet d'oiseaux; elles se peignent aussi avec de l'ocre rouge mêlé d'huile. Ces Indiens sont en général d'une taille médiocre; il y en a peu qui atteignent cinq pieds neuf pouces (anglais). Ils ont le teint légèrement cuivré, les cheveux longs et plats, et les yeux noirs. Les femmes sont plus petites et plus malfaites que les hommes. Le vêtement des deux sexes consiste en une robe faite de fourrures de marmottes ou de peaux de lapin, attachée autour du cou

et descendant jusqu'aux genoux; dans l'été les hommes vont nus. Ces naturels aiment passionnément la danse et les jeux, et invitent à leurs fêtes les habitans de villages amis à trente ou quarante milles à la ronde.

La polygamie est permise parmi eux, mais ils n'ont guère plus d'une femme. Il n'y a point de cérémonie matrimoniale. Beaucoup de femmes sont stériles en raison des rudes travaux auxquels elles se livrent, et les avortemens sont fréquens. La prostitution est ordinaire parmi les jeunes femmes et la lèpre est commune aux deux sexes.

La manière de guérir les maladies est la même que chez les peuples des bords de la Columbia; mais en cas de mort du malade, il est rare que ses parens ne sacrifient pas le médecin ou quelqu'un des siens.

Ils traitent leurs prisonniers avec une cruauté inouïe.

Les funérailles se célèbrent d'une façon particulière. Chez les Talcotins, le corps de l'individu décédé est gardé pendant neuf jours dans son habitation; le dixième jour, il est transporté sur une espèce de bûcher formé par des branches de cyprès, dans les intervalles desquelles on place une grande quantité de bois gommeux; on dispose tout à l'entour les objets qui ont appartenus au défunt. Pendant la neuvaine prescrite, la veuve est obligée de coucher côte à côte du cadavre de son mari depuis le coucher jusqu'au lever du soleil; et pendant que le médecin fait une dernière tentative pour ressusciter le mort, elle s'étend sur le bûcher jusqu'à ce que son corps soit couvert d'ampoules; aussitôt que l'opérateur est éloigné, elle doit passer lentement ses mains à travers les flammes et se frotter la figure et le corps avec de la graisse liquéfiée qui s'échappe du cadavre. Enfin, la cérémonie achevée, elle suspend der-

rière elle les principaux ossemens, enveloppés dans une écorce de bouleau, qu'elle garde ainsi quelques années, et elle est ensuite traitée comme esclave. Lorsque les os sont retirés de leur enveloppe, ils sont placés dans une boîte taillée, qui est clouée ou attachée à une porte de douze pieds de haut; un homme couvre ensuite la tête de la veuve de duvet d'oiseaux, tandis qu'un autre verse sur elle le contenu d'une vessie pleine d'huile; elle est libre alors de contracter une nouvelle union, mais il y a peu de femmes qui veulent courir le risque d'être encore assujétie aux cérémonies du veuvage.

Les hommes sont soumis aux mêmes lois; mais beaucoup d'entre eux s'enfuient dans des régions éloignées pour se soustraire à ce traitement barbare. W.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

ANCIENNES NAVIGATIONS DES NORMANDS
En Afrique, aux Indes, et en Amérique.

M. Estancelin, membre de la chambre des députés, vient de publier un volume qui porte ce titre : *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands, en Afrique, dans les Indes Orientales, et en Amérique.* C'est l'œuvre d'un homme studieux, jaloux de constater les gloires nationales, de *célébrer les faits domestiques* (1). Déjà ce culte de la terre natale lui fit écrire, il y a quelques années, une histoire des comtes d'Eu; le même attachement au foyer paternel se décèle aujourd'hui dans le livre où il rassemble les fastes nautiques de Dieppe.

(1) ..... *Celebrare domestica facta.* — Horatius.

Les barbares appelés Normands ne se firent d'abord connaître à l'Europe civilisée que par leurs courses maritimes, qu'ils poussaient jusqu'en Espagne, et peut-être au-delà, dès le commencement du neuvième siècle. Devenus possesseurs paisibles de la Neustrie, ils ne renoncèrent point sans doute à tout jamais à la vie aventureuse de la mer et des vaisseaux; les Maures d'Espagne, ou les Espagnols eux-mêmes, leur enseignèrent la plage africaine, et leurs vaisseaux, familiers aux périls de l'Océan, allèrent probablement jusqu'à de grandes distances explorer la côte occidentale, bien avant que les navigateurs portugais ou ceux de la Méditerranée osassent se risquer à doubler chacun de ces caps que leur méticuleuse inexpérience regarda successivement comme des barrières insurmontables.

Les récits de Villaut de Bellefond offrent l'histoire détaillée des expéditions que les Dieppois envoyèrent, dès 1364, jusqu'au-delà de Sierra-Léone, à l'embouchure du Rio dos Cestos, où ils établirent dès-lors le comptoir ou loge du Petit-Dieppe; des explorations qu'ils poussèrent l'année suivante jusqu'à la Côte-d'Or, dans ce *Ouanqârah* des Maures si obstinément cherché depuis à l'intérieur du continent africain (1); et des comptoirs qu'ils échelonnèrent ensuite le long de la côte, depuis

(1) Le schéryf Edrysi avait le premier signalé cette riche *Terre de Ouanqârah, pays de l'Or, île* immense, *entourée par le Nyl des Nègres*, et située, d'après Ebn-al-ouârdy, *au bord de la grande Mer*. Le consul anglais Joseph Dupuis est le premier Européen qui ait reconnu et déclaré formellement, d'après les explications qu'il avait reçues, dans le pays même, de la bouche des Musulmans qui y sont établis, que le *Ouanqârah* de la géographie mauresque n'est autre chose que la *Guinée* des Européens depuis et y compris la Côte-d'Or jusqu'au Vieux-Kalbar aussi inclus. Bowdich avait déjà recueilli les élémens de la même solution, mais sans en apprécier la portée réelle.

le Cap-Vert jusqu'à *la Mine*, où ils bâtirent, en 1383, une église que l'on y voyait encore en 1669.

Vainement des étrangers envieux élèvent, contre la véracité de ces récits, des doutes intéressés; en vain l'esprit de détraction qui caractérise nos jaloux voisins d'outre-Manche se rue contre la prétendue forfanterie de Villaut et des auteurs qui, avant comme après lui (1), ont répété les mêmes faits : les noms de *Baie de France*, de *Petit-Dieppe*, de *Petit-Paris*, de *Bastion de France* à la Mine, de *Château des Français* à Aschem (2), et les souvenirs locaux subsistant encore sur la côte deux siècles après, sont des témoignages que la critique éclairée de nos jours ne peut dédaigner, et dont un scolastique pyrrhonisme conteste vainement l'autorité. Peut-être, au surplus, les archives de Rouen, à défaut de celles de Dieppe, offriraient-elles quelques preuves contemporaines de ces navigations.

Quoi qu'il en soit, c'est une vraie dérision que de mettre encore aujourd'hui sur le compte des Portugais les premières reconnaissances au long des côtes occidentales d'Afrique, lorsque les dates de leurs voyages sont bien connues et fort postérieures non-seulement aux navigations des Normands, mais même à divers monumens géographiques où ces prétendues découvertes portugaises se trouvent à l'avance consignées. Tel est le portulan dessiné sur vélin et collé sur bois (3) qui existe à la bi-

(1) La Popelinière, Barbot, Desmarchais, même l'Anglais Tuckey, l'Écossais Pinkerton, etc.

(2) Axim, suivant l'orthographe portugaise, qui a prévalu dans l'usage vulgaire.

(3) M. Walckenaer le dit *dessiné sur bois;* Bowdich, *gravé sur bois :* en réalité, c'est un superbe manuscrit sur vélin, richement enluminé, et collé sur douze ais de bois se repliant à charnières comme les feuilles d'un paravent. Malte-Brun lui attribue expressément la date

bliothèque du Roi, et où l'on voit les détails de la côte jusqu'au *Rio do Ouro :* cette pièce, que M. Walckenaer et Malte-Brun ont reconnue pour être du milieu du quatorzième siècle, et dont je crois pouvoir fixer la date précise à l'année 1375, a donc représenté, 42 ans, 59 ans, 67 ans d'avance, les découvertes faites en 1417, en 1434, et jusqu'en 1442, sous le patronage direct du prince dom Enrique de Portugal!... Tel est encore le manuscrit génois dont M. Graaberg de Hemsoe a transcrit (1), entre autres passages, la mention de l'envoi d'une galéace, par le Catalan *Joan Ferne*, jusqu'au *Rio do Ouro*, en 1346, c'est-à-dire 96 années avant qu'Antonio Gonçalez arrivât au même point. (2)

Au reste, c'est chose avérée que les hommes auxquels la vulgaire renommée attribue tout l'honneur d'une découverte, en sont rarement les premiers et véritables auteurs : presque toujours d'autres hommes, moins avides de célébrité, leur ont frayé la voie.

Ainsi, toute la gloire de la découverte de l'Amérique est restée attachée au nom de Colomb ; et pourtant d'autres Européens y avaient abordé avant lui : sans compter

de 1346, et le suppose écrit en *castillan*, tandis qu'il est en langue *catalane* ou *provençale*.

(1) *Annali di geografia è di statistica, tomo* II.

(2) Je profite de l'occasion pour consigner ici un rapprochement curieux qui peut-être n'avait point échappé à la sagacité de Malte-Brun. Le manuscrit de Gênes contient, à propos du *Rio do Ouro*, dont il vient de parler, à raison de l'expédition envoyée par le *Catalan* Joan Ferne, la phrase suivante : *Istud est caput finis terrarum Africæ occidentalis.* La carte de la bibliothèque du Roi est rédigée en *catalan ;* et près de l'entrée de rivière qui représente le *Rio do Ouro*, on voit une légende de six lignes, effacée et pénible à lire en quelques parties, mais dont le commencement, bien conservé, se lit clairement : *Cap de Finistera occidental de Africha.* Ne semble-t-il pas qu'il y ait rapport intime entre cette carte et l'armateur Joan Ferne?

la navigation de Leif Erikson et de Biorn à la terre inconnue qu'ils nommèrent *Vinland*, au commencement du douzième siècle; sans parler de celle des frères Zéni à *Estotiland*, en 1380; sans faire cas de celles des marins basques à des époques que leurs compatriotes disent fort anciennes; sans s'arrêter non plus aux indications des îles *Antilia* et *Brazil* ou *Berzil* dans les cartes de Francesco Picigano, en 1367 d'Andréa Bianco en 1436, de Fra Mauro, et autres, les Normands ont aussi leur part à revendiquer de cette découverte importante.

Les mémoires de Dieppe racontent qu'en l'année 1488 un capitaine de navire, nommé *Cousin*, s'étant élevé fort au large dans l'océan Atlantique, fut porté vers l'ouest sur une terre inconnue, à l'embouchure d'un grand fleuve, qui ne serait autre que le *Rio Maranhão* ou bien *am;* il avait avec lui un étranger appelé *Pinçon*, marin insubordonné, qu'à son retour à Dieppe il fit renvoyer du service de la ville.

Et ce fut avec trois frères du nom de *Pinçon* que Colomb entreprit, quatre ans après, sa découverte du Nouveau-Monde : c'étaient des marins expérimentés, qu'il consultait fréquemment, et dont le plus habile donnait ses avis comme un pilote qui connaît d'avance sa destination. Et il devait la connaître en effet, si cet homme, qui se montra de même fort insubordonné au Génois, était le même *Pinçon* qui avait navigué sous les ordres de Cousin, comme il est assez naturel de le croire.

Ainsi encore, tout l'honneur de la première navigation aux Indes Orientales est dévolu à Vasco de Gama; et cependant les annales de Dieppe citent un voyage de ce même *Cousin*, antérieur de sept années à la célèbre expédition chantée par Camoëns.

Enfin, la *terre inconnue* où Paulmier de Gonneville

aborda en 1503, en se dirigeant au *sud*, après qu'une tempête dont il fut assailli près du Cap de Bonne-Espérance, l'eût jeté hors de la route des Indes, paraît à M. Estancelin ne pouvoir être que l'*Australie ;* et les Normands se trouveraient ainsi être encore les véritables auteurs de la première découverte de cette autre partie du monde.

Mais les détails et les pièces justificatives de ces aventureuses expéditions, où les trouver aujourd'hui?... Non plus aux archives de Dieppe, détruites par le bombardement de 1694 ; mais peut-être dans les vieux papiers des Archives de la Marine, peut-être dans des collections particulières. Espérons que dans ce siècle où les recherches historiques ont repris faveur, des géographes laborieux, des amateurs zélés de l'histoire nationale et des *gloires de nos aïeux* (1), tenteront efficacement la découverte des titres justificatifs de ces honorables traditions : c'est un appel que je fais ici au patriotisme de tous mes confrères.

Un heureux hasard a procuré à M. Estancelin une pièce de ce genre, qu'il s'est hâté d'arracher à un long oubli par une publication textuelle : c'est le *Voyage du capitaine Parmentier à Sumatra* en 1529. Ramusio en avait donné un résumé, comprenant aussi le récit succinct des voyages à Terre-Neuve et au Brésil, effectués par le même capitaine ; mais le nom du navigateur était resté inconnu au compilateur italien.

Faisons des vœux pour que nos fastes nautiques soient enrichis par de nombreuses publications de cette nature.

Paris, le 16 septembre 1832.

* A.....

(1) *Gloriæ majorum*, devise de la Société royale des Antiquaires de France.

ÉTATS UNIS. — *Tableau de la population de chaque Etat et revu et rectifié par le*

ETATS ou TERRITOIRES.	BLANCS		
	MALES.	FEMELLES.	TOTAL.
Maine	200,687	197,573	398,260
New-Hampshire	131,184	137,537	268,721
Massachusetts	294,685	308,674	603,359
Rhode-Island	45,333	48,288	93,621
Connecticut	143,047	146,556	289,603
Vermont	139,986	139,790	279,776
New-York	951,441	916,620	1,868,061
New-Jersey	152,529	147,737	300,266
Pensylvanie	665,812	644,088	1,309,900
Delaware	28,845	28,756	57,601
Maryland	147,340	143,768	291,108
Virginie	347,887	346,413	694,300
Caroline du nord	235,954	236,889	472,843
Caroline du sud	130,590	127,273	257,863
Géorgie	153,288	143,518	296,806
Alabama	100,846	89,560	190,406
Mississipi	38,466	31,977	70,443
Louisiane	49,715	39,516	89,231
Tennessée	275,066	260,680	535,746
Kentucky	267,123	250,664	517,787
Ohio	478,680	447,631	926,311
Indiana	175,885	163,514	339,399
Illinois	82,048	73,013	155,061
Missouri	61,405	53,390	114,795
Arkansas	14,195	11,476	25,671
Michigan	18,168	13,178	31,346
Floride	10,236	8,149	18,385
District de Colombie	13,647	13,916	27,563
TOTAUX	5,354,088	5,171,144	10,524,232

[1] Y compris 125 individus non compt[illegible]tés dans les classes, et remis d'après
[2] Y compris [illegible]

territoire de l'Union, d'après le cinquième denombrement en 1830, secrétaire d'état.

ESCLAVES.			GENS DE COULEUR LIBRES.			TOTAL GÉNÉRAL de la POPULATION.
MALES.	FEMELLES.	TOTAL.	MALES.	FEMELLES.	TOTAL.	
»	6	6	600	571	1,171	399,437
»	5	5	279	323	602	269,328
»	4	4	3,360	3,685	7,045	610,408
3	11	14	1,544	2,020	3,564	97,199
8	17	25	3,850	4,197	8,047	297,675
»	»	»	426	455	881	280,657
12	64	76	21,465	23,404	44,869	1,913,131 [1]
1,059	1,195	2,254	9,501	8,802	18,303	320,823
172	231	403	18,377	19,553	37,930	1,348,233
1,806	1,486	3,292	7,882	7,973	15,855	76,748
53,442	49,552	102,994	24,906	28,032	52,938	447,040
239,077	230,680	469,757	22,387	24,961	47,348	1,211,405
124,313	121,288	245,601	9,561	9,982	19,543	737,987
155,469	159,932	315,401	3,672	4,249	7,921	581,185
108,817	108,714	217,531	1,261	1,225	2,486	516,823
59,170	58,379	117,549	844	728	1,572	309,527
33,099	32,560	65,659	288	231	519	136,621
57,911	51,677	109,588	7,230	9,480	16,710	215,739 [2]
70,216	71,387	141,603	2,130	2,425	4,555	681,904
82,309	82,904	165,213	2,652	2,265	4,917	687,917
1	5	6	4,788	4,779	9,567	935,884
..	3	3	1,857	1,772	3,629	343,031
347	400	747	824	813	1,637	157,445
12,429	12,652	25,091	284	285	569	140,445
2,293	2,283	4,576	88	53	141	30,388
22	10	32	159	102	261	31,639
7,985	7,516	15,501	383	461	844	34,730
2,852	3,267	6,119	2,645	3,507	6,152	39,834
1,012,822	996,228	2,009,050	153,243	166,333	319,576	
						12,853,193

de nouveaux renseignemens. W.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 septembre 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Alexandre Barbié du Bocage écrit à la Société pour lui annoncer son prochain voyage en Italie, nécessité par l'état de sa santé ; il offre en même temps ses services à la Société, et promet de répondre à toutes les questions qu'elle jugerait à propos de lui adresser.

Cette lettre est renvoyée à la section de correspondance, avec l'invitation de satisfaire aux desirs de M. Barbié du Bocage.

M. Julian-Robert Jackson, colonel d'état major au service de Russie, qui a fait de nombreux voyages en Asie, en Turquie, et un séjour prolongé dans les Indes orientales, écrit de Saint-Pétersbourg à la Société pour lui exprimer le desir d'être reçu au nombre de ses membres. La Commission centrale s'empresse de l'admettre sur la proposition de MM. Jouannin et Roux de Rochelle.

M. le professeur Rafinesque remercie la Société de la médaille d'or qu'elle a bien voulu lui décerner pour son mémoire sur l'*origine des races nègres asiatiques*, et il témoigne le desir que cet écrit soit publié parmi les Mémoires de la Société.

MM. Vander-Maelen et Meisser adressent à la Société un exemplaire du dictionnaire de la province de Namur, de la carte de la Belgique, et du relevé de la population de ce royaume, qu'ils viennent de publier; ils font connaître en même temps le plan de leur travail sur la Belgique, et expriment le desir qu'en considération des difficultés qu'ils ont eu à vaincre, la Société veuille bien inviter un de ses membres à lui rendre compte de ces ouvrages.

M. C. Moreau, chargé par les auteurs de présenter ces ouvrages à la Société, est invité à lui en rendre compte et à lui donner des renseignemens sur l'établissement géographique fondé à Bruxelles par M. Vander-Maelen.

M. Warden adresse à la Société le tableau de la population générale des Etats-Unis et l'éloge du docteur Mitchill par M. Pascalis.

M. Eyriès annonce a la Société la mort récente de M. le baron de Zach, et rappelle les grands services qu'il a rendus à la science.

Séance du 21 *septembre* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. les comtes Anatole et Alfred de Montesquiou adressent leurs remercîmens à la Société, qui vient de les admettre au nombre de ses membres.

M. Barbié du Bocage communique plusieurs lettres de M. Ch. Guys, ancien consul de France à Tripoli; une entre autres est relative à ses excursions dans la Syrie et à la publication prochaine de son voyage.

Renvoi d'un extrait de ces lettres au comité du Bulletin.

M. Jomard communique une lettre de M. A. Cochelet, aujourd'hui consul-général près la république du Guate-

mala, datée de Philadelphie, le 8 août 1832, annonçant le voyage de M. Galindo aux ruines de Palenqué, et renfermant plusieurs itinéraires détaillés du Mexique à Guatemala. M. Cochelet fait remarquer l'activité qui règne sur les bords du Mississipi, et le nombre des constructions nouvelles qui s'élèvent journellement sur ses rives comme par enchantement. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. le colonel Juan Galindo adresse une description des ruines de Palenqué, datée du lieu même, 27 avril. Sa lettre est accompagnée de plusieurs esquisses des monumens de cette ancienne ville. M. Galindo entre dans de grands détails sur les monumens de Palenqué, et donne des éclaircissemens sur la topographie du lieu. La Société entend avec un vif intérêt cette description, et arrête qu'elle sera insérée dans le plus prochain numéro du Bulletin. Des remercîmens seront adressés à M. le colonel Galindo pour cette communication.

M. Jomard fait un rapport favorable sur la première livraison de l'ouvrage relatif aux antiquités mexicaines, publié par MM. Baradère, Lenoir et Farcy, et accompagné d'une dissertation par M. Warden, contenant la relation de l'expédition du capitaine Dupaix et les dessins de Castañeda, artiste de l'expédition. On doit ces matériaux à M. Baradère. Le rapporteur conclut en émettant le vœu que cette intéressante publication soit continuée et reçoive des encouragemens du public. Le rapport est adopté et renvoyé au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur les anciennes navigations des Normands, à l'occasion de l'ouvrage de M. Estancelin, membre de la chambre des députés, intitulé : *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique.*

Après quelques observations de MM. Jomard et Fyriès sur les anciennes cartes attribuées à ces navigateurs, antérieures au seizième siècle, cette notice est renvoyée au comité du Bulletin. (Voy. page 176.)

M. Albert-Montémont communique de la part de l'auteur, M. Richard, de Remiremont, un mémoire manuscrit sur la coutume judiciaire de la Bresse, département des Vosges, dans le moyen âge, écrite sous le règne de Charles III, duc de Lorraine, en 1595, et qui a subsisté jusqu'en 1789.

L'heure avancée ne permet pas d'entendre la lecture de ce mémoire; elle est ajournée à la prochaine séance.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 septembre.

M. le chevalier Julian-Robert Jackson, colonel d'état-major au service de Russie.

Séance du 21 septembre.

M. Chanut, professeur d'histoire et de géographie au collège royal de Henri IV.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 7 et 21 septembre.

Par M. Vander-Maelen : *Dictionnaire géographique de la province de Namur*, 1 vol. in-8°. — *Relevé de la population du royaume de Belgique par province et par circon-*

scription judiciaire au premier janvier 1831, 1 vol. in-8°. — *Carte du royaume de Belgique*, une feuille.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers d'août et septembre.

Par M. le directeur : Cahier de septembre du *Mémorial encyclopédique*.

Par M. Eyriès : *Carte du Loffode Nordland*.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahiers de juillet et août.

Par la Société d'agriculture du département de Seine-et-Oise : 32e *volume de ses Mémoires*.

Par la Société de Civilisation : premier numéro de la *Revue sociale*.

Par la Société des méthodes d'enseignement : Cahier d'août de son *Bulletin*.

Par M. Boucher : *Opinion de M. Christophe sur les prohibitions et la liberté du commerce*, 3e *partie*.

Par les directeurs : Quatre numéros du *Moniteur Ottoman* et quatre numéros du *Courrier de Smyrne*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 114. — OCTOBRE 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LES MONUMENS DE PALENQUÉ, DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE,

Et sur les routes qui conduisent de Mexico à Guatemala.

LETTRE DE M. COCHELET, *consul général et chargé d'affaires de France près le gouvernement de la république de l'Amérique centrale,*

A M. JOMARD, *membre de l'Institut.*

Philadelphie, 8 août 1832.

..... Je vous dirai, comme une chose certaine, que l'expédition scientifique de M. Waldeck (1), s'était em-

(1) Voir le Bulletin de la Société, n° 106, p. 101.

barquée à la Vera-Cruz, deux jours avant mon départ de ce port, qui a eu lieu le 7 avril dernier, et qu'elle s'était dirigée sur l'état de Tabasco, pour atteindre les ruines de Palenqué par le plus court chemin.

Il faut espérer, cette fois, que le monde savant, qui desire depuis si long-temps obtenir des faits plus positifs sur ces ruines mystérieuses, ne sera pas encore frustré dans son attente. Car indépendamment du docteur Corroy, dont vous me parlez encore dans votre lettre, et qui a dû, dites-vous, retourner à Palenqué dans le mois de mars dernier, pour y faire des fouilles, il paraît qu'un officier supérieur de l'Amérique centrale, nommé J. Galindo, s'est aussi rendu au commencement de cette année à Palenqué dans un but d'exploration. C'est au moins ce que je viens de lire dans un journal français, qui s'imprime à New-York, et qui a inséré, à cet égard, un assez long article, que je crois devoir vous envoyer ci-joint, parce que je suppose qu'il intéressera la Société de géographie, si elle n'en a pas déjà eu connaissance.

Ce que vous apprendrez sans doute avec plaisir, monsieur, c'est que je serai bientôt plus à portée d'offrir mes services aux explorateurs de Palenqué, et de rendre compte de leurs succès à la Société de géographie. Mes fonctions diplomatiques au Mexique ont cessé depuis le mois de mars, et il a été décidé que j'irais les remplir auprès du gouvernement de la république de l'Amérique centrale. J'étais déjà arrivé à la fin de mars à la Vera-Cruz, où je croyais trouver un de nos bâtimens de guerre de la station de la Havane, qui devait me conduire dans le golfe de Honduras. Mais les circonstances de la guerre civile du Mexique ont rendu sa présence indispensable sur les côtes de ce pays, afin de protéger efficacement les intérêts de nos nationaux, et j'ai dû

aller forcément aux Etats-Unis du nord de l'Amérique, pour y chercher les occasions d'aller prendre possession de mon poste.

Cette direction inattendue m'a fait faire un long et beau voyage; car, après avoir été chercher à la Nouvelle-Orléans un navire de commerce, que je n'y ai pas trouvé, pour me conduire à Omoa ou Belise, je me suis acheminé vers le nord des Etats-Unis, seul point où l'on en trouve quelquefois, et j'ai remonté le Mississipi et l'Ohio jusqu'à Pittsburg, par Louis-Ville, Cincinnati et Wheeling, c'est-à-dire pendant 2,034 milles, ou six cent soixante-dix-huit lieues. Je ne vous parlerai point de tout ce que ce voyage offre de remarquable, car des milliers de personnes le font tous les ans, et parmi elles il y en a beaucoup qui publient des narrations autrement intéressantes qu'un simple récit comme celui que je pourrais vous faire. Qu'il vous suffise donc de savoir qu'il n'y a aucun des nombreux pays que j'ai parcourus dans l'ancien et le Nouveau-Monde où j'aie vu un tel mouvement ascendant et qui présente un cadre d'activité et de prospérité comme dans la partie des Etats-Unis que j'ai traversée. J'ai vu de tous côtés les rives du Mississipi et de l'Ohio se couvrir de villages, de bourgs et de villes. J'ai vu de tous côtés des fondations nouvelles et des édifices publics sortir de dessous terre comme par enchantement. La fureur des spéculations sur les terreins où l'on bâtit s'est emparée de toutes les têtes, comme il y a quelques années à Paris. Afin de vous citer un seul exemple entre plusieurs, je vous dirai que Cincinnati, qui n'avait que cinq cents habitans en 1795, et quatre mille en 1813, renferme aujourd'hui une population de trente mille âmes. Il paraît que cette ville n'en restera pas là, car j'y ai vu adjuger pour cent ans,

devant moi, la nue-propriété d'un terrein où l'on voulait bâtir à raison d'une location par an de douze piastres (63 fr., 60 c.) le pied de terre de face sur une certaine profondeur pour la bâtisse. L'adjudicataire était un riche propriétaire auquel le jeu des terreins a fort bien réussi, car il y a fait une énorme fortune.

Ce qu'il y a d'aussi remarquable que l'agglomération des populations sur les bords des grands fleuves des Etats-Unis, c'est l'activité que l'on remarque parmi elles. Cette activité est merveilleusement entretenue par les nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent les fleuves en remontant et en descendant. Ces bateaux qui ressemblent à des maisons flottantes richement ornées, et où l'on trouve toutes les commodités de la vie, semblaient déjà avoir atteint le dernier degré de perfection, et cependant on en construit de tous côtés, et surtout à Wheeling et à Pittsburg, le Birmingham des Etats-Unis, de plus grands et de plus somptueux, où le luxe le dispute à l'art. On ne peut se faire une juste idée du mouvement qui règne sur toutes les parties des rives du Mississipi et de l'Obio, au moyen de ces machines ambulantes qui distribuent de chaque côté du fleuve, non-seulement tous les gens actifs et industrieux employés à un commerce d'échange entre le nord et le midi, ou qui se livrent aux travaux de l'agriculture, mais encore les habitans des villes malsaines du midi, qui vont respirer dans le nord un air plus pur, ou chercher des distractions nouvelles.

Ce mouvement et cette activité de tous les jours, à l'exception du dimanche, où tout rentre dans un calme profond, sont surtout remarquables quand on sort du Mexique. Je dois dire cependant que l'aspect de ce dernier pays est changé sous quelques rapports depuis 1829,

époque à laquelle j'y suis arrivé, et que l'on voyage surtout avec plus de facilité et moins de danger sur la route de Mexico à la Vera-Cruz. Je serais bienheureux si dans l'Amérique centrale les moyens de transport étaient aussi bien organisés. Il paraît qu'ils sont des plus difficiles. Je viens encore de recevoir une lettre du 10 mai, d'un ancien officier français, M. Mercher, que les évènemens politiques de 1815 avaient jeté dans le commerce, et qui a eu l'obligeante et malheureuse idée de venir depuis Guatemala à ma rencontre jusqu'à Belise, où il supposait avec raison que je devais arriver à l'époque où il m'écrit : « Lorsque j'ai quitté Guatemala, l'entrée du golfe d'Izabal était occupée par les nègres et les galériens d'Omoa, commandés par Dominguez. Ce fâcheux évènement m'a forcé de faire un détour de trois cents lieues que j'ai parcourues en vingt-six jours. C'est le plus affreux voyage que j'aie jamais fait, et j'ai voyagé beaucoup. Nulle trace de civilisation, et un climat mort. Le lendemain de mon arrivée, je suis tombé dangereusement malade des suites des fatigues de mon long et pénible voyage, qui rencontre bien des incrédules. Je suis maintenant bien faible, mais en pleine convalescence. »

Je suppose que M. Mercher aura fait la route de Guatemala à Belise par le district de Peten, dont je vous ai déjà envoyé l'itinéraire. Quant à moi, mon intention est toujours d'aller par Izabal, afin de rendre autant que possible le voyage moins long et moins pénible. Voici la route qui m'a été donnée, et que je suivrai probablement.

De Belise (colonie anglaise au sud de la presqu'île du Yucatan), on se rend à Izabal, petit port de la république de l'Amérique centrale au fond du golfe *Dulce*, il

y a environ deux jours de navigation sur un petit canot sans abri;

D'Izabal à Mico (en sortant d'Izabal, on trouve immédiatement une très haute et très difficile montagne à traverser, qui n'est praticable que dans les temps de sécheresse); on met presque un jour à faire ce trajet;

De Mico, si on a été favorisé par le pas des montures dans le passage de la fameuse montagne, et si on n'a pas éprouvé d'accident, on peut aller le même jour coucher à Iguana;

D'Iguana à Gualan (Gualan est un bourg que l'on regarde comme le premier endroit assez salubre de la route);

De Gualan à Zacapa, dix lieues (Zacapa paraît être le meilleur gîte de la route pour les voyageurs et les mules);

De Zacapa à Chimalapa, huit lieues;

De Chimalapa à Guastatoya, onze lieues;

De Guastatoya à Omoyta, neuf lieues;

D'Omoyta à San Jose, huit lieues;

De San Jose à Guatemala, huit lieues.

Vous savez, monsieur, que d'Omoa, qui est l'autre port sur le golfe de Honduras le plus rapproché de Guatemala, il y a cent soixante-trois lieues jusqu'à cette capitale. Peut-être la Société de géographie n'a-t-elle pas un itinéraire complet de cette distance, je vais mettre sous ses yeux celui qui m'a été communiqué :

D'Omoa à San Pedro	16 lieues.
à la Cofradia	10
à Quimistan	10
à Sala.	8
à la Venta	13
à la Entrada	4

à la Boca del Monte	5
à Santa Rosa	16
à la Borea	7
à Llano Grande	6
à Jocatan	11
à Chiquimula	7
à Zacapa	6
(Ici on rejoint la route d'Izabal à Guatemala.)	
à Guatemala (selon l'itinéraire ci-dessus)	44
Distance d'Omoa à Guatemala	163 lieues.

J'aurais bientôt composé un almanach des postes ou plutôt des stations de cette Amérique presque sauvage, si je vous envoyais, monsieur, tous les itinéraires qui m'ont été donnés pour me rendre à Guatemala par des amis bienveillans que le sort réservé à ma famille dans ce pénible voyage intéressait vivement. Les uns, d'accord en cela avec mon desir, voulaient que j'allasse m'embarquer à Acapulco, sur l'océan Pacifique; mais il n'y avait pas un seul navire au port, et il s'y en trouve rarement. Les autres m'engageaient à aller par la lagune de Terminos à Peten, en suivant ensuite la nouvelle route dont vous avez l'itinéraire; mais je crois que cette route n'a été fréquentée jusqu'à présent, dans quelques parties, que par les Indiens Caraïbes, et il serait par trop imprudent d'aller faire voyager une jeune femme et un enfant en bas âge au milieu de peuplades encore sauvages. Les troisièmes (et le nombre de ceux-ci était considérable, parce qu'il représente les peureux du Mexique, qui n'aiment pas la mer et toutes ses chances) me conseillaient d'aller droit sur Guatemala par le chemin de

terre, en traversant les Cordillières. J'ai hésité quelque temps si je suivrais cet avis, mais j'étais arrêté par l'incertitude et les dangers pour ma famille d'une longue route à faire à dos de mulets, et que j'aurais été plusieurs mois à parcourir. Je m'y serais cependant résigné, si j'avais pu prévoir que le bâtiment de guerre ne pouvait pas me conduire à Bélise dans la seule saison de l'année où le chemin d'Izabal à Guatemala paraît être praticable.

Vous serez sans doute curieux d'avoir quelques renseignemens sur cette route fort peu connue, mais dont l'itinéraire sera utile aux négocians, aux voyageurs et aux géographes qui s'occupent d'une nouvelle carte du Mexique. Je vous l'adresse donc, partant de Guatemala.

De Guatemala à		De Amatenango à	
Mixco.	3 lieues.	Ciudad Real.	7 lieues.
Santiago.	2	Iztapa.	8
Sampango.	3	Chiapas.	5
Pasoa.	10	Tuxtla.	3
San Andrés.	6	Ocosocantla.	7
Argueta.	5	Sintalapa.	10
Totonicapan.	9	Macuilapa.	8
San-Francisco.	3	Dolores.	8
Agua Caliente.	5	Tapana.	8
Guigietenango.	10	Sanatepeque.	7
Rosario.	5	Niltepeque.	7
Todos Santos.	7	La Venta.	7
San Martin.	5	Iztalpeque.	7
Jacaltenango.	6	Tehuantepec.	7
San Andrès.	3	Yerba Santa.	7
Yalisjao.	4	Tequisistlan.	7
San Jose.	8	Las Vaccas.	7
Iuncana.	6	San Bartolo.	8
Comitan.	5	San Carlos.	8
Amatenango.	12	Tapanala.	7

De Tapanala à		De San Sebastian à	
Tototapa.	7 lieues.	Teguacan.	4 lieues.
San Dionisio.	5	Tepango.	5
San Lucas.	2	Hacotepeque.	6
Oaxaca.	7	La Venta de Alcorta.	3
San Juan del Rey.	6	Tepiapa.	4
Ataclanta.	5	Mosoge.	5
Dn Domingaillo.	4	San Martin.	6
Quiclacan.	3	Las Tablas.	6
Tiotepeque.	5	Rio Frio.	4
Los Cois.	3	Chalco.	5
San Antonio.	4	Mexico.	6
San Sebastian.	6		

Chemin de terre de Guatemala à Mexico. 371 lieues.

Me voilà, monsieur, bien éloigné actuellement de ce chemin ; mais quand je pense à toutes les aventures qui auraient pu m'arriver dans une si longue route et au milieu de tels gîtes, en voyageant seul avec ma famille et quelques domestiques du pays, qui sont souvent les premiers à dévaliser leurs maîtres, comme cela m'est arrivé au Mexique, je préfère encore mon long trajet par mer et mes huit à dix journées par terre d'Izabal à Guatemala, quelque pénibles et fatigantes qu'elles soient. Je ne manquerai pas de faire un examen attentif du pays que je parcourrai, et je le soumettrai à la Société de géographie....

Signé Ad. Cochelet.

Errata *d'une lettre précédente de M. Cochelet, insérée dans le cahier de février* 1832.

Page 102, ligne 23, au lieu de : demandé aux évêques, lisez : *demandé au congrès.*

Page 107, ligne 21, au lieu de : son sommet, lisez : *Sonsonnate.*

Mémoire de M. Galindo, *officier supérieur de la république de l'Amérique centrale, adressé à M. le secrétaire de la Société de géographie de Paris.*

Ruines de Palenqué, 27 avril.

Monsieur le secrétaire,

Au milieu de ces ruines admirables, qui annoncent fièrement au monde, la haute civilisation de ces pays dans les temps passés, et sauvent l'Amérique ancienne du reproche de barbarie, à qui puis-je m'adresser plus justement, pour faire connaître à l'Europe nos droits à sa considération, qu'à votre Société honorable et renommée!

La chaîne de montagnes, sur le sommet de laquelle s'étendent ces ruines, traversent le continent de l'orient à l'occident, depuis la source du Yalchilan, petite rivière tributaire des eaux de l'Usumasinta jusqu'à quelques lieues à l'ouest d'où j'écris : elle sépare politiquement les républiques centre-américaine et mexicaine, et naturellement les plaines unies et chaudes de Tabasco, des pays élevés et tempérés du Peten, qui restent au sud. De son extrémité occidentale, la chaîne tourne vers le sud et sépare encore la province centre-américaine du Peten de l'état mexicain de Chiapas; un morceau de ce dernier état pénètre aussi au nord de ces ruines, et là se trouve la ville de Santo Domingo del Palenqué (Saint-Domingue de la Lice), qui a eu l'honneur, chez l'étranger, de donner son nom à ces ruines, qui ici sont connues généralement sous celui de « Las Casas de Piedra. »

Cet endroit se trouve à l'orient de l'isthme de Tehuan-

tepec, un des points qui unissent les deux grands continens du nord au midi : l'état de Tabasco occupe les vastes plaines entre les ruines et le golfe de Campêche, entrecoupées par l'Usumasinta, et ses tributaires des canaux naturels et des bouches nombreuses, qui forment tout ensemble (1) le Suez, l'Egypte, la Méditerranée, le Nil et le Delta de cette Thèbes américaine.

Une tribu des Mayas sauvages appelés Lacandons, qui habitent un district immense dans le centre du continent, embrassent toute la partie occidentale du Peten; errent sur les bords supérieurs de l'Usumasinta et le pays qui se trouve au sud de l'endroit d'où j'écris. C'est l'unique reste des nombreuses tribus des Mayas indépendans, qui, à l'époque de la conquête espagnole, occupaient la partie orientale de Tabasco, toute la péninsule de Yucatan, et ce qu'on appelle aujourd'hui les provinces de Honduras britanniques, Livingston et le Peten, qui s'étendent sur les côtes depuis le lac de Terminos jusqu'à Omoa.

Les Lacandons sont fort peu civilisés, néanmoins ils ne sont pas trop féroces; ils emploient la langue de leurs ancêtres, qui se parle aussi chez les Indiens conquis, et même chez plusieurs autres habitans des pays qu'occupaient les Mayas au temps de la conquête. Ils s'habillent de coton et de l'écorce de l'arbre qui produit la gomme élastique, et se fient à la pêche et à la chasse pour leur principale nourriture; à la chasse, ils emploient des flèches de canne ayant des têtes de cailloux. Ils cultivent aussi des petites quantités de maïs, de cacao et de tabac, celui-ci d'une qualité fort supérieure,

(1) On a cru devoir conserver le style de cette lettre, malgré les tournures étrangères qu'on y remarque de temps à autre.

(*N. D. R.*)

et qu'ils échangent pour le sel. Ils ne possèdent aucune tradition de l'antiquité, et ont presque oublié la conquête du Peten, qui n'a eu lieu qu'au commencement du siècle passé.

Les Espagnols trouvèrent les Mayas de Yucatan dans un état avancé de civilisation. Un peuple qui parlait la langue puctunc ou chol, qui n'est qu'une corruption légère du maya, possédait le pays de ces alentours; mais il n'avait aucune idée des fabricateurs de ces anciens édifices. Les Puctuncs ne furent jamais, depuis qu'ils sont connus, aussi civilisés que les Mayas, et à présent qu'ils restent conquis, ils sont dans un grand état d'abrutissement; si on leur demande qui bâtirent ces édifices, ils répondent « le diable », et ils les regardent avec une espèce de crainte superstitieuse. Les autres habitans du pays, voyant la stupidité des Indiens, et ne connaissant d'habileté que parmi les blancs, croient qu'une race de blancs fut l'auteur de ces bâtimens et des autres antiquités du pays; mais je suis décidément d'un avis contraire.

Les Espagnols fondèrent une ville qu'ils appelèrent Santo Domingo del Palenqué, il y a un peu plus d'un siècle, parmi ces ruines, attirés par la beauté du climat et l'absence des maringouins et d'autres insectes incommodes; mais ils trouvèrent les chauves-souris si nombreuses et nuisibles, qu'ils changèrent la situation de la ville à une lieue au nord et dans la plaine; c'est à présent un très joli endroit : ses belles femmes ont une grande réputation, et la longue vie de ses habitans est aussi remarquable, comme preuve de l'excellence du climat.

Les pays voisins de Tabasco et le Peten contiennent de nombreux restes d'antiquités qui prouvent qu'à une époque éloignée, cette contrée était la plus civilisée de

l'Amérique; je juge cette époque beaucoup plus reculée que la fondation de la ville de Mexique, au commencement du quatorzième siècle, et pour différentes raisons : premièrement, je vois que les anciens peuples de ce pays possédaient l'art de représenter les sons par des signes, ce qui était ignoré par les Mexicains, et jusqu'à présent, je croyais qu'aucuns Américains avant la conquête ne savaient écrire : les Mexicains, qui auraient été nos voisins, et qui n'étaient point dépourvus de talent, auraient infailliblement appris d'ici l'art de l'écriture, si supérieur aux hiéroglyphes qu'ils employaient. Encore je suis d'avis que cette nation ancienne fut détruite par une irruption de barbares du nord-ouest, ce qui est une raison pour leur donner une époque beaucoup plus éloignée que la fondation de la ville de Mexique, en 1342, puisque j'ignore si aucune ancienne histoire ou tradition parle d'une telle irruption, ni avant ni après cette année; son antiquité doit ainsi être plus reculée que toutes nos connaissances historiques sur cette partie du monde.

Quelques lieues à l'ouest et dans la direction de la ville de Mexique, se trouve un pont de pierre sur la rivière Tulija (tributaire de l'Usumasinta); ses arches sont cachées sous l'eau, qui a séparé la rive droite du pont (*sic*); la rivière a environ cinq cents pas de large en cet endroit. Ce doit être cet objet qui a donné origine à la ville fabuleuse de Pulha, dont parle M. Juarros dans son histoire de Guatemala. Les deux paragraphes de cet auteur sont la seule chose que j'aie vue écrite sur les antiquités de ce pays : comme c'était un ecclésiastique qui ne sortit jamais de sa ville natale, toutes ses descriptions hors de là, sont fondées sur des rapports, et ses informations sur cet endroit-ci sont fort incorrectes. Il dit

que ces ruines d'où j'écris étaient inconnues avant le milieu du dix-huitième siècle, ce qui est absolument faux; puisque je suis persuadé, que depuis la conquête, ces édifices ont été connus des Espagnols, quoiqu'ils n'aient jamais pu rien décider sur leur origine. Au lieu de n'avoir que six lieues de circonférence, cette ville ruinée a plus que cela de large. Le nom de Culhuacan que M. Juarros lui donne est sans autorité, puisque nous ne connaissons point ce nom-là dans tout le voisinage. Il y a une ville près de la mer dans l'état de Tabasco, appelée Cundoacan, mais à plusieurs journées d'ici.

Au nord-est, à sept lieues de distance, se trouve une cuvette circulaire, de vingt pieds de diamètre, et deux au-dessus de la plaine, mais elle en a huit de profondeur en dedans, et est à présent peuplée de crocodiles.

A une lieue de Tenosique sur le bord de l'Usumasinta, se trouve une pierre monumentale, remarquable par les caractères qu'elle contient.

Plus haut sur la rivière Usumasinta, et dans un grand souterrain sur la rive gauche, il y a des ruines extraordinaires et magnifiques que je n'ai pas vues.

Beaucoup plus loin, à l'autre côté de la ville de Flores (chef-lieu du Peten), se trouve le lac de Yachá de deux lieues de largeur, qui contient quatre petites îles, une desquelles, qui est pierreuse et élevée, ayant plus de mille pas de diamètre, est couverte de débris de pierres; le plus remarquable, c'est une tour carrée de cinq étages, chacun de neuf pieds de haut, la base a vingt-deux pas sur chaque côté, et les étages entre deux pieds en dedans de tous les bords : il n'y a aucune entrée ni fenêtre dans les premiers quatre étages; mais du côté de l'ouest, un escalier de sept pieds de largeur conduit jusqu'en haut. Les marches de l'escalier n'ont que quatre

pouces chacune ; deux portes fort basses dans le cinquième étage, permettent d'y entrer à quatre pattes; et cet étage consiste en trois chambres sans toit, jointes par de semblables petites portes; quoiqu'il y ait apparence, par le son, qu'il y a au-dessous un vide, cependant il ne paraît aucune entrée aux premiers étages : les pierres dont la tour est construite sont un peu plus grandes que celles employées dans le Palenque, mais d'une même forme, qui est la seule ressemblance que je trouve entre l'architecture d'ici et celle de Yachá : soit que les édifices de Yachá soient plus modernes, ou son atmosphère moins corrodante, ou pour d'autres causes; là, des parties des poutres, des portes restent encore, d'un bois qu'on appelle *jabin;* mais ici, toute espèce de bois a déjà disparu, et il ne reste que des pierres et du plâtre.

L'endroit où je me trouve était sans doute la capitale de l'ancienne nation; les œuvres de ce peuple forment à présent son unique histoire; le géographe le moins instruit verra d'un coup-d'œil les grands avantages que possédait cet endroit pour être le siège du gouvernement d'une nation civilisée, commerciale et étendue : la température la plus agréable par l'élévation du lieu; en arrière un pays tempéré, capable de produire tout ce qu'on ne trouve point dans les pays chauds; et devant les immenses plaines fertiles de Tabasco et Yucatan. Sans parler de sa position sur le globe, entre les deux continens de l'Amérique et les deux grands océans, à une petite portée de chacun, on remarque que ce lieu est au fond du golfe de Mexique, la plus enfoncée des mers américaines, mais assez retiré de la côte pour ne pas éprouver sa chaleur incommode ni ses maladies, et possédant dans les plaines qui se trouvent à ses pieds, un réseau d'eaux navigables qui traversent l'état de Ta-

basco dans tous les sens; la rivière Chacamas, qui pour ainsi dire, baigne les pieds de ces murailles est navigable et tombe dans l'Usumasinta; les rives du Catasajá, qui communique aussi à l'Usumasinta, sont à peu de lieues de distance : enfin les canaux et rivières profondes de Tabasco, et leurs embouchures nombreuses dans le golfe de Campêche, offrent toutes les facilités pour le commerce.

Je ne puis que proclamer avec enthousiasme que le héros américain, fondateur de cette métropole, devrait voir son nom placé à côté ou au-dessus de ceux d'Alexandre, de Constantin et de Pierre-le-Grand.

Le peu de curiosité des habitans actuels de ces environs fait que les ruines sont peu explorées; il n'y a que deux chasseurs indiens, Pedro Lopès et Victorio Basques, qui en connaissent quelque chose, et ils les montrent avec difficulté, soit par superstition, soit une autre cause inconnue. Toutes les ruines se trouvent enveloppées dans une forêt épaisse, et on pourrait passer des mois entiers à les observer de la manière la plus intéressante.

Les débris de cette ville ancienne s'étendent jusqu'à près de sept lieues sur le sommet de la chaîne; les édifices principaux se trouvent sur les endroits les plus élevés, et des escaliers conduisaient jusque-là, en partant des vallons. Il me paraît que la ville était une continuation de maisons sur la chaîne, assez séparées les unes des autres, ne contenant peut-être dans toute sa grande étendue qu'un même nombre d'habitans qu'aurait une ville moderne d'une lieue de large.

Les maisons se composent de galeries (Voy. fig., n° 1er, qui en représente le profil) de huit pieds de large, séparées par des murailles de trois pieds d'épaisseur;

deux rangs de galeries complètent l'édifice; la hauteur des murailles jusqu'aux bords des toits, est de neuf pieds; et de là, il y a neuf pieds de plus jusqu'au haut, qui est couvert de pierres horizontales d'un pied de largeur. Les vides entre les deux toits intérieurs se trouvaient toujours remplis, quoique contenant des grandes niches (Voy. fig. n° 2); à présent ils sont généralement couverts de buissons et d'arbres de la plus grande proportion. L'épaisseur de la forêt, même dans les cours et anciennes habitations, empêche de faire l'esquisse d'une maison entière, sans compter que je suis un artiste des plus mauvais.

Les pierres dont sont construites toutes les maisons ont dix-huit pouces de long, neuf de large et deux d'épaisseur, jointes par du plâtre fin; elles sont toujours placées horizontalement, et se portent peu-à-peu vers l'intérieur en formant le toit: les bords extérieurs des toits posent sur des grandes pierres qui sortent de plus de deux pieds.

Il y a plusieurs portes dans toutes les salles ou galeries, et les parties qui contenaient les poutrelles sont conservées, quoique tout le bois ait disparu, là et partout dans les ruines; on ne trouve d'autres restes qu'en pierre et en plâtre. Les habitations doivent avoir été fort obscures, si les portes étaient de bois et fermées, puisque les fenêtres ne sont que de petites embrasures circulaires et carrées, sans règle. On peut bien remarquer que ces architectes évitaient la symétrie, non par ignorance, mais avec préméditation.

Outre les niches dans les toits et les fenêtres, les mu-

railles se trouvent percées par des trous de cette forme,

chacun, de pres de deux pieds de large; et quoiqu'ils traversent les murailles, ils sont toujours partagés au milieu par une partie de plâtre; je ne puis imaginer leur usage; néanmoins ils sont fort nombreux. Plusieurs creux dans les murailles contiennent des petits piliers d'un pouce à six de haut, quelques-uns capables de retenir l'animal le plus fort, et d'autres d'une petitesse délicate; il y a de ces piliers en haut et en bas, et pas toujours l'un vis-à-vis de l'autre.

Des *alto-relievos* (reliefs en ronde bosse), représentant des figures humaines, se trouvent en dehors, sur les colonnes qui séparent les portes (*sic*); et dans plusieurs, il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, puisque leur habillement paraît le même : la tête ornée de hautes plumes, la poitrine et les bras nus, avec des colliers et bracelets, quelquefois couverts d'une palatine courte, la ceinture et les cuisses dans une enveloppe pleine d'ornemens, et ses bouts, finement travaillés, pendant entre les jambes qui restent nues comme les pieds. Quelques figures se distinguent par la hauteur bizarre de leurs coiffes, et la projection horizontale des archets et des bouts de la ceinture qui attache l'enveloppe au milieu. Tous les visages sont de profil. Plusieurs portent de longs bâtons dans les mains, surmontés par quelques objets que l'on ne peut définir. On voit aussi quelques figures assises, apparemment de plébéiens, à la suite des autres; ils ont des enveloppes, mais sans ornemens ni coiffes. Les ceintures, etc. de plusieurs paraissent avoir été colorées, et même l'écriture était peinte.

L'édifice le plus remarquable que j'ai rencontré et que j'appelle le palais (Voy. fig. n° 3), se trouve près de l'extrémité occidentale des ruines : sa latitude, 17° 19′ nord et longitude 74° 52′ occidentale du Ferrol (1); il est composé de plusieurs carrés ; les galeries principales courent du nord-nord-est au sud-sud-ouest, calculant la variation de la boussole, qui est de 9° à l'est. Cette direction et sa perpendiculaire se conservent exactement dans tous les édifices que j'ai vus, ce qui est extraordinaire, puisqu'elle ne provient pas de la position des rues, attendu qu'il n'y eut jamais de ces communications régulières entre les maisons. La façade du palais contenait cinq portes, hautes et larges comme dans tous les édifices ; sur chacune des colonnes qui les séparaient, se trouve une figure humaine de plâtre en *alto relievo* (Voy. fig. n° 4, qui est celle du nord) (2). J'imagine que c'est une épée qu'elle tient dans la main droite, ou une arme pareille à celles employées par les anciens Mexicains, c'est-à-dire de bois, ayant des morceaux de cailloux enchâssés dans la lame. C'est d'autant plus probable, que les anciens habitans de cette ville ne connaissaient point le fer, et qu'on trouve partout des morceaux de cailloux bien travaillés, semblables (mais plus grands) à ceux qu'emploient les Lacandons d'aujourd'hui pour armer leurs flèches.

(1) Cette longitude est défectueuse (Voyez les cartes les plus récentes). (*N. D. R.*)

(2) Cette figure et toutes celles qui ont été jointes ici laissent à desirer pour la correction. Nous nous bornerons à renvoyer à l'ouvrage de M. de Humboldt sur les monumens de l'Amérique; à celui qui a paru à Londres en 1822, sous le titre de *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenqué, etc.*, in-4°, 16 pl.; au nouvel ouvrage de M. Baradère (voyez page 218 ci-dessous le rapport sur cet ouvrage), et au tome II des Mémoires de la Société.

La grande entrée centrale du palais qui unit ses deux galeries de front, et sous laquelle j'ai bivouaqué, n'eut jamais de porte; son sommet est circulaire. Vis-à-vis de la seconde galerie un escalier descend à une cour intérieure, et de chaque côté se trouvent trois *bustes* gigantesques en *alto relievo* sur des pierres penchées ; un est dessiné sous le n° 6 : la croix, placée sur la poitrine de cette figure, et qu'on voit si souvent dans toutes les ruines, est une circonstance fort singulière.

Dans une autre cour on voit une tour carrée, mais tout-à-fait différente de celle de Yachá, puisque celle-ci a une suite régulière de portes ou fenêtres; les degrés sont rectangulaires et conduisent en dedans jusqu'en haut; le sommet est tombé, mais la tour a encore une hauteur de cent pieds.

Dans une des galeries du palais, il y a un tableau sur une pierre ovale de six pieds de diamètre, les figures sont en *alto relievo*, et gardent encore les vestiges de la peinture. Une dame, vêtue à l'ordinaire et avec des pendans d'oreille, est assise, les jambes croisées, sur un sofa ou banc, qui, je crois, représente un banc de pierre, ayant à chaque bout la représentation d'une tête d'animal, comme de tigre, avec des colliers : une vieille femme, vêtue d'une palatine et enveloppe, les deux d'une étoffe bigarrée, offre à genoux, à la dame assise, une tête humaine ornée d'une seule plume : le derrière de la tête est tourné vers la dame, qui la regarde fixement; pendant que l'expression de sa douleur et de son horreur est bien représentée, sa main droite est près de son cœur et la gauche reste sur sa cuisse. Quelques tablettes carrées sont inscrites dans la partie supérieure du tableau : la muraille à l'entour est de différentes couleurs; et une inscription est peinte sur la corniche en haut, formée

de deux lignes horizontales de petites tablettes carrées.

Près d'ici se trouve l'entrée principale des souterrains, qui courent sous le palais, et que j'ai traversés avec des chandelles, quoique fort incommodé des grandes chauves-souris qui infestent toutes les ruines. En dessus de cette même entrée sont travaillées, en *alto relievo*, la figure d'un lapin d'un côté, et celle d'une figure humaine difforme de l'autre; toutes les deux environnées de filigrane, qui imite apparemment des rameaux et des plumes. L'architecture des souterrains est semblable à celle des bâtimens en dessus : il y en a deux étages; quelques habitans des villages voisins y ont creusé en divers endroits pour chercher des trésors, mais sans succès. Une tête en dessus d'un des passages des souterrains (Voy. fig. n° 5), indique la douleur ou le sommeil (1) : de cette circonstance, et de ce que les souterrains contiennent plusieurs lits de pierre, je juge qu'ils servaient de dortoirs : cependant peut-être, c'étaient des prisons, puisque leurs entrées sont en petit nombre, petites et faciles à garder.

A l'ouest du palais, dans le vallon en bas, je vois une pierre circulaire laissée comme par hasard; elle a six pieds de diamètre et un d'épaisseur, et est tout-à-fait semblable à une pierre de moulin; mais sans trou dans le milieu; je ne puis découvrir de caractère dessus, ni crois-je qu'elle en a eu, puisque ceux de ce peuple s'écrivaient toujours dans des carrés comme ceux d'un échiquier. Je ne puis pas déterminer son usage.

Près de deux cents pas à l'est du palais, se trouve l'origine d'un ruisseau limpide; il sort parmi des ro-

(1) Le même sujet, plus complet, est figuré dans l'ouvrage publié à Londres, 7e planche.

chers, et depuis sa source il est couvert d'une galerie, qui suit son cours pendant cent pas : ce doit être l'aqueduc (faussement nommé ainsi), dont parle M. Juarros. A l'endroit où se termine la galerie, se trouve une continuation d'édifices jusqu'à cinquante pas plus loin en suivant le cours du ruisseau, et où je suppose que furent des bains; la galerie protégeait la source de toute souillure.

L'édifice que j'appelle l'*etude* se trouve sur une colline voisine et plus haute que celle du palais; sa montée est fort escarpee, mais facilitée par des degrés qui paraissent entourer toute la colline. L'*étude* a vingt-quatre pas de long, et a cinq portes, dont la boiserie a disparu en laissant ses traces; les piliers ou murailles qui les séparent, contiennent chacun des figures humaines de six pieds de haut; deux d'entre elles portent des enfans nus sur le bras droit, et une de celles-ci a une robe tombant presque jusqu'aux chevilles. Les murailles intérieures de l'*étude* contiennent trois grands quadrangles de pierre, chacun divisé par des lignes en deux cent quarante compartimens égaux, de six pouces en carré; douze de haut en bas, et vingt d'un côté à l'autre, et contenant différens caractères en bas-relief (Voy., n° 9, la copie d'un caractère). Les mêmes caractères paraissent rarement répétés dans les différentes tablettes.

Un autre édifice consacré à la religion se trouve à l'est du palais, et sur une colline encore plus haute que celles des précédens; il est formé de deux galeries, celle du devant occupe toute sa longueur, celle de derrière est séparée en trois pièces : la plus orientale a l'air d'un cachot; cependant son entrée, qui est petite, n'a aucun signe de porte : celle de l'occident est une chambre toute simple; la pièce du centre n'a point de porte; mais, à

cause des *piliers* qui se trouvent dans la muraille, je suppose qu'elle se fermait avec des rideaux : cette pièce contient une petite chapelle bâtie en dedans avec un toit plat; la façade de la chapelle est formée de deux *dosses* (1) de pierres jaunes, qui laissent entre elles une grande entrée. Sur la pierre occidentale est représenté un homme qui est tourné vers la porte; sa tête est ornée de plumes et de rameaux; sur un de ceux-ci est assise une petite grue avec un poisson à la bouche; il a une palatine, des pantalons jusqu'à mi-jambe, des bandes autour des gras de la jambe et une espèce de bottes sans semelles qui couvrent seulement le derrière de la jambe : une figure d'homme horrible, assise, le dos tourné à celui qui est debout, n'a pas de pieds; mais ses jambes finissent en queue : onze tablettes de deux pouces et demi carrés sont inscrites en haut et en face de l'homme qui est debout, sur la même *dosse* (Voy. fig., nos 7, 8 et 10). L'autre *dosse* de pierre contient un vieillard hideux avec une sorte de rameau ou pipe dans la bouche. Vis-à-vis de ces deux figures, il y a des piliers pratiqués dans la muraille, tant en haut qu'en bas, auxquelles, peut-être, on attachait des victimes ou des criminels. En dedans, sur le dos de la chapelle, parmi du filigrane (*sic*), il y a deux figures humaines, hautes de trois pieds; la plus grande place la tête d'un homme sur le sommet d'une croix, exactement comme celles qu'employaient les chrétiens! l'autre figure est apparemment un enfant : toutes les deux ont les yeux fixés sur la tête (*sic*), les pieds nus et les chevilles ornées. Derrière les deux figures, il y a

(1) On pourrait interpreter ce mot d'après les glossaires, avec le sens de *dais*, si M. G. ne l'employait une page plus loin pour exprimer une pierre à moudre (page 212). (*N. D. R.*)

des petites tablettes qui contiennent des caractères bien travaillés. (Voy. fig. nos 11 et 12.)

Peut-être ai-je tort de croire que c'est ici une chapelle, et qu'on y sacrifiait des victimes humaines; ces sacrifices devaient, à ce que l'on croit, s'exécuter devant de grandes assemblées du peuple ; or, que peu de gens pourraient en avoir été témoins, s'ils s'étaient faits dans ce lieu ; peut-être était-ce un dais sous lequel siégeaient des magistrats en administrant la justice.

Au-dessus de toutes ces chambres s'élèvent deux murailles parallèles et étroites, jusqu'à une hauteur de quatre-vingts pieds de terre ; elles sont percées par des trous carrés, et on monte *entre elles*, par des pierres saillantes jusqu'en haut, d'où il y a une vue des plus étendues sur les plaines, vers le nord.

La physionomie des figures d'hommes sur les *alto relievos* indique qu'ils étaient d'une race non différente des Indiens modernes, peut-être plus hauts de taille que ceux-ci qui sont d'une stature médiocre, ou plutôt petite, en comparaison des Européens.

On trouve aussi parmi les ruines, des pierres pour moudre le maïs, de la même forme que celles qu'emploient les Indiens centre-Américains et Mexicains d'aujourd'hui, c'est-à-dire une *dosse* de pierre de trois pieds, travaillée du même morceau, et un manche de pierre rond comme une règle, mais plus épais, avec lequel les femmes moudent le maïs sur la *dosse*.

Quoique la langue maya ne se parle pas dans toute sa pureté dans ces environs, je suis d'avis qu'elle dérive plus particulièrement de l'ancienne nation de ces ruines, et qu'elle est une des grandes mères-langues de l'Amérique ; elle est parlée encore par la plupart des Indiens, et même par les autres habitans de la partie orientale de

Tabasco, du Peten et de Yucatan. On imprime des livres en maya, et les curés prêchent et confessent les Indiens dans la même langue. L'oraison dominicale et le symbole des apôtres sont comme il suit en maya :

Cayum; yanech ti Caanob, cilich cunabac a kaba : tac à uahaulil c okel, utzcinabac á uolah, ti luum, baix te ti caane; sa ca zamal kin uah toon helelae; zatez ix ca zipil, bay ca zatzic u zipil ah ziplob toone : maix a uilic calubul ti tumtabale : heuac lukezon ichil lobil, Amen.

Ocan ti uol Dios Yumbil, uchuc tumen tu zinile, yah menul Can, yetel luum. Ocanix ti uol ca Yumil ti Jesu-Cristo : ú ppelel megenile, lay hichnabi ti Espiritu Santo, zihi ix ti Zuhui ixcilich Maria; tali tu chi Poncio Pilato : numci ti ya, zini ix ti Cruz; cimitun, ca ix muci, caix emi tu kazal metnal, limbo ú cabac : Tu yoxkin caput cuxlahi ichil cimenob. Ca naci ti Chan. Ti ix culan tu noh Dios Yumbil uchuch tumen tu zinil. Ti tum likul cabin tac, ú xotob ú kin cuxanob, yetel cimenob. Ocanix ti uol Espiritu Santo; yetel Santa Iglesia Catolica baix ú mul otmal Santoob. Uzatzalix kebanxan. U caput cuxtalix ca bakel yetelix hunkul cuxtal. Amen.

Je copie l'orthographe usitée ; voici les nombres :

1 hunppel.	6 uacppel.
2 cappel.	7 uucppel.
3 yoxppel.	8 uaxacppel.
4 camppel.	9 bolonppel.
5 hoppel.	10 lahunppel.

Plus loin est un vocabulaire de la langue maya, écrit par un Indien de la ville de Flores ; s se prononce *ts*, x, *ch*, et c, *q*.

La langue puctunc est parlée par les Indiens de la ville

moderne du Palenqué, et vers le sud-ouest, aussi loin que Tila, Guistan, etc., plus près de l'océan Pacifique; les mots suivans sont de cette langue :

King.....	Soleil.
Uh.....	Lune.
Ek.....	Étoile.
Ha.....	Eau.
Kak.....	Feu.

La langue kachiquel se parle dans l'intérieur de l'état de Guatemala; elle était celle du peuple le plus civilisé que les Espagnols trouvèrent entre le Mexique et le Pérou, sans excepter les Moscas de Cundinamarca. M. Juarros parle longuement de leur histoire et de leurs coutumes. Je suis aussi persuadé que leur langue, comme celle des Quichés et Pocomans, est dérivée du maya, et peut-être encore plusieurs des autres nombreuses langues centre-américaines que j'ignore. Voici les nombres de la langue kachiquel :

1 hoon.	16 waklahoo.
2 kai.	17 wuklahoo.
3 oshee.	18 wakshaklahoo.
4 kahee.	19 balaklahoo.
5 woó.	20 hoobinak.
6 wakakee.	21 hoobinah hoon.
7 wooku.	22 hoobinak kai.
8 wakshakee.	30 hubinaklahoo.
9 balahá.	40 cabinak.
10 lahoo.	50 lahoooshkal.
11 hulahoo.	60 oshkal.
12 cablahoo.	70 lahooum.
13 oshlahoo.	80 umuk.
14 caklahoo.	90 lahoowokal.
15 wolahoo.	100 wokal.

Il me sera toujours de la plus grande satisfaction, en tout ce que je puis, de répondre à chaque demande, ou satisfaire la curiosité de votre sage Société.

Signé Juan Galindo.

VOCABULARIO

DE LAS LENGUAS CASTELLANA Y MAIA.

Sol.	Kin.
Luna.	Vh.
Estrellas.	Ek.
Nube.	Mullal.
Llubia.	Kanha.
Trueno.	Humcaan.
Relampago.	Lemba.
Lus ó claridad.	Sasil.
Obscuridad.	Ekhocher.
Fuego.	Kak.
Frio.	Ceel.
Calor.	Kilcab.
Tierra.	Luum.
Temblor.	Cicilancil.
Arbol.	Che.
Casa.	Ná.
Pueblo.	Cah
Agugero.	Hol, *anglice.*
Camino.	Vé.
Tabaco.	Kuz.
Agua.	Haa.
Mar.	Kanab.
Canoa.	Chem.
Pescado.	Cai.
Caiman.	Ahaucai.
Hombre.	Xib.
Muger.	Chup.
Indio.	Maseval.
Hombre blanco.	Jul.
Padre.	Llum.
Madre.	Ná.
Mi hijo.	Inmehen.
Mi hija.	In vixmehen.
Mi hermano maior.	In sucun.
Mi hermano menor.	In vizin.
Mi hermana.	In cic.

Rei.	Ahau.
Esclabo.	Pentac.
Culebra.	Can. } *campêche.*
Garrapata.	Pech. } *campêche.*
Tigre.	Chacmol.
Danta.	Ziminche.
Miedo.	Sahcil.
Valor.	Thahil.
Bueno.	Malob.
Malo.	Kas.
Grande.	Nohoch.
Chico.	Chichan.
Blanco.	Sasac.
Negro.	Eek.
Colorado.	Chachac.
Amarillo.	Kankan.
Asul.	Yayax.
Verde.	Yaxichen.
Lindo.	Cichcelem.
Feo.	Kas.
Mucho.	Yab.
Poco.	Sesec.
Amar.	Yacunah.
Yo amo.	Tencinyacunah.
Tu amas.	Techcayacunah.
Aquel ama.	Teycuyacunah.
Nosotros amamos.	Toonyacunah.
Vosotros amais.	Teexcayacunahex.
Aquellos aman.	Leyobticuyacunaob.
Yo amé.	Ten yacunahnahen.
Tu amaste.	Techyacunahnahéc.
Aquel amó.	Leyyacunahnahi.
Nosotros amabamos.	Toonyacunahnahon.
Vosotros amasteïs.	Texyacunahnahex.
Aquellos amaron.	Leytiobyacunahnahob.
Yo amare.	Tenvinyacunahnacen.
Tu amaras.	Techvinyacunahnacech.
Aquel amara.	Leytivinyacunahnac.
Nosotros amaremos.	Toonvinyacunahnacon.
Vosotros amareis.	Texvinyacunahnacex.
Aquellos amaran.	Leytiobvinyacunahnacob.
Vaylar.	Vkot.
Brincar.	Sit.
Correr.	Alcab.
Comer.	Hanal.
Yo como.	Tencinhanal.

Veber.	Vkul.
Pegar.	Loxtanbá.
Escribir.	Jib.
Leer.	Xoc.
Oir.	Vyah.
El olle.	Teiticuyubic.
Ver.	Ilah.
Aborrecer.	Pectah.
Morir.	Cimil.

---

1 humpel.	22 calahunkal.
2 capel.	23 oxlahunkal.
3 oxpel.	24 canlahunkal.
4 canpel.	25 holhunkal.
5 hópel.	26 vaclahunkal.
6 vacpel.	27 vaxaclahunkal.
7 vucpel.	28 vuluclahunkal.
8 vaxacpel.	29 volonlahunkal.
9 volonpel.	30 hotukal.
10 lahunpis.	40 cankal.
11 hunlahunpis.	50 lahuncankal.
12 lahcapis.	60 oxkal.
13 oxlahunpis.	70 vaxackal.
14 canlahunpis.	80 vuluckal.
15 holhunpis.	90 volonkal.
16 vaclahunpis.	100 hokal.
17 vuclahunpis.	200 lahunkal.
18 vaxaclahunpis.	500 holhunkal.
19 volonpis.	1,000 hunbak.
20 humkal.	10,000 hunpic.
21 humlahunkal.	

Flores, vebrero, 18, an. 1831.

PERFECTO BAEZO.

Rapport *sur un nouvel ouvrage contenant la relation des trois expéditions du capitaine Dupaix en* 1805, 1806 *et* 1807, *pour la recherche des antiquités mexicaines, etc.*

La Société a bien voulu me charger d'un rapport sur un nouvel ouvrage contenant la *Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix en* 1805, 1806 *et* 1807, *pour la recherche des antiquités mexicaines, accompagnée des dessins de Castañeda et d'une carte du pays, suivie de plusieurs dissertations par M. Warden et par MM. Alex. Lenoir et Ch. Farcy, avec des notes explicatives par M. Baradère, etc.* Ces mots sont l'abrégé d'un titre fort étendu que porte la première livraison de cet ouvrage. Quoique la publication n'ait pas marché avec autant de célérité que les auteurs s'en flattaient, je n'ai pas cru devoir cependant différer de remplir la mission dont j'étais chargé par la Commission centrale, et je viens m'en acquitter devant elle. Les découvertes se multiplient sur le sujet des antiquités mexicaines; les monumens s'accumulent, les publications se succèdent. Il doit en jaillir des lumières sur l'histoire des aborigènes, et même sur l'ethnologie générale : aucune question ne peut donc intéresser la Société de Géographie à un plus haut degré sous le rapport historique. La Société peut se féliciter d'avoir donné l'impulsion à ces recherches, par le programme qu'elle a publié en 1826. Il faut donc encourager les voyageurs et les amis des sciences géographiques qui ne craignent pas de faire des sacrifices dispendieux pour faire jouir le public du fruit de leurs recherches sur cet important sujet.

L'ouvrage que nous annonçons est dédié au congrès

général de la fédération mexicaine. M. Baradère, le zélé voyageur à qui l'on doit les matériaux, adresse au congrès, dans sa dédicace, de justes actions de grâces pour l'avoir rendu possesseur des dessins et des manuscrits originaux des expéditions de Dupaix, et il fait des vœux pour que le gouvernement mexicain ordonne l'exploration ultérieure et complète de toutes les antiquités du pays. Dans un discours préliminaire dont on ne possède encore qu'une partie, M. Ch. Farcy expose l'historique de la découverte des *casas de piedras*, c'est-à-dire, des monumens singuliers et pleins d'intérêt de Palenqué, qu'on trouve dans le district de Carmen, province de Chiapa.

Selon un voyageur encore peu connu, M. Galindo, dont un journal de New-York vient de faire connaître l'excursion toute récente, ces ouvrages de l'art américain occupent le sommet de la crête qui sépare le pays des Indiens sauvages, dans le district de Peten.

On sait que ce n'est qu'en 1786 que le roi d'Espagne ordonna l'exploration de ce lieu, et la confia à Antonio del Rio, qui fit, à ce sujet, un rapport succinct daté du 24 juin 1787, et traça quelques esquisses imparfaites.

En 1805, le capitaine Dupaix fut envoyé, avec une escorte, et avec les moyens nécessaires pour recueillir des observations plus complètes. Ce sont les matériaux qui furent réunis alors avec beaucoup de zèle et de succès par ce voyageur, pendant ses trois expéditions qui se sont succédées en 1805, 1806 et 1807, que M. Baradère et ses collaborateurs se proposent aujourd'hui d'offrir au public. Ils consistent principalement en cent vingt-cinq dessins de M. Castañeda, dessinateur de l'expédition. Les relations du capitaine Dupaix seront aussi jointes à l'ouvrage; elles contiennent des descriptions topogra-

phiques et géographiques, indépendamment des antiquités. La Société de Géographie avait témoigné le desir de posséder de tels documens à l'appui des dessins, comme un éclaircissement indispensable. (1)

Il suit de ce court exposé que l'ouvrage commencé par M. Baradère promet un recueil très précieux et authentique, tout-à-fait digne de l'intérêt et de l'attention du public. La première livraison renferme, avec le frontispice, neuf planches bien exécutées : elles offrent des sujets variés dont les plus importans sont le plan du monument principal de Palenqué; trois bas-reliefs du même édifice sur une assez grande échelle; plusieurs vues pittoresques représentant un pont construit avec des pierres colossales et des pyramides à degrés, etc.; enfin, des fragmens et des instrumens de différentes espèces. Plusieurs de ces sujets étaient déjà connus à Londres ainsi qu'à Paris, et même notre Société en a fait graver quelques-uns dans le second volume de ses Mémoires, à l'appui de l'intéressante dissertation de M. Warden; mais l'exécution des planches, dans le nouvel ouvrage, est à une plus grande échelle, et très soignée. Tous les sujets sont lithographiés, mais avec correction, et l'on peut espérer, si la publication est continuée avec le même soin, que l'ouvrage sera digne de l'attente du public. Il est donc à desirer que l'on encourage cette publication, et que les auteurs soient invités à la continuer. Quand l'ouvrage sera plus avancé, un rapport plus étendu sera présenté à la Société.

17 septembre 1832.

JOMARD, *rapporteur.*

(1) Jusqu'ici ils n'avaient pas été publiés, même dans le vaste recueil de lord Kingsborough, véritable monument élevé en l'honneur des antiquités mexicaines.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

FRAGMENT DE L'ALBUM D'UN VOYAGEUR.

Coutume de la Bresse.

Située dans une vallée profonde de l'arrondissement de Remiremont, département des Vosges, la commune de la Bresse était autrefois administrée par une coutume particulière qui n'a été écrite que sous le règne de Charles III, duc de Lorraine, en 1595, et qui a subsisté jusqu'en 1789.

La justice était composée d'un maire (*mayeur*), d'un lieutenant du maire, de huit jurés, et d'un doyen ou agent de police (*præcones villæ*), huissier ou appariteur.

On ne pouvait être maire qu'une seule fois dans sa vie; mais rien ne s'opposait à ce qu'on remplît les fonctions de lieutenant du maire après une année d'intervalle.

L'élection du maire, qui avait lieu au mois de mars, se faisait sur un tableau offrant les noms de neuf candidats choisis par les anciens maires, qui entraient en séance à la maison commune, dans l'ordre de leur rang d'ancienneté de la mairie.

Le jour fixé pour cette opération, le maire, son lieu-

tenant, et les huit jurés dont les fonctions allaient cesser, se retiraient dans une salle située au rez-de-chaussée, à la fenêtre de laquelle on avait affiché le nom des candidats dont il vient d'être parlé, et y recueillaient les suffrages qui devaient être donnés verbalement en faveur de l'un d'eux par les chefs de famille, les veufs et célibataires des deux sexes.

La majorité relative suffisait pour la légalité de l'élection. Quand cette opération était terminée, l'ancien maire faisait inviter son successeur à venir prendre séance, et là, il choisissait seul son lieutenant, qu'il ne pouvait prendre que dans la classe des anciens maires. Le doyen était nommé sur une liste de trois candidats qui lui était présentée par les jurés sortans. Ces derniers, au nombre de huit, faisaient le choix de trois nouveaux jurés, le maire remplacé étant de droit le quatrième; les autres étaient ordinairement nommés, par acclamation, par le peuple assemblé sur la place.

Les anciens et les nouveaux fonctionnaires se réunissaient à un souper qui avait lieu le soir même de l'élection, et dont les frais étaient faits par le maire sortant à l'aide d'une rétribution que les plaideurs devaient déposer entre ses mains, afin *de se mettre en droit*, et s'il y avait peu pour fournir au repas, dit la coutume, le reste se prenait sur les habitans. Cette rétribution, qui consistait dans la médiocre somme de trois sous, était exactement remboursée aux plaideurs qui avaient gagné leurs causes. C'était, comme on voit, les battus qui payaient le repas, encore ils avaient plus tard l'espoir d'être admis à l'honneur de le partager.

Avant leur entrée en fonctions, le maire, son lieutenant et le doyen, devaient prêter serment entre les mains du lieutenant du baillage de Remiremont, qui se rendait

à cet effet à la Bresse; le premier le recevait ensuite des jurés, auxquels les officiers du chapitre de la même ville remettaient immédiatement à chacun *une petite bûche de bois* ou *buchette*, qui vraisemblablement n'était autre chose qu'un petit bâton blanc

Les jurés ne pouvaient être parens entre eux; si l'un d'eux était allié aux parties, il devait se retirer et être remplacé par un ancien juré, qui était tenu, avant de siéger, de prêter serment. Il en était de même du maire, qui se faisait représenter par un ancien maire; celui-ci prêtait aussi serment avant de présider le plaid.

L'audience, qui avait lieu tous les samedis, était ouverte par une sorte de proclamation du doyen, qui disait à haute et intelligible voix : « Il est défendu de jurer, comme aussi de parler sans avoir obtenu permission ». L'amende du plus léger jurement, même des mots de *ma foi*, était de cinq francs.

« Il n'était loisible à personne, dit l'article XXXII de la coutume, plaidant par-devant ladite justice, de former ou chercher incidens frivoles et superflus; ains faut procéder au principal ou proposer autres fins pertinentes, afin que la justice ne soit prolongée. »

Le maire, son lieutenant et les huit jurés, étaient assis sur des bancs de pierre grossièrement taillés, rangés circulairement sous un orme séculaire planté au centre de la place dite le Champtel.

Le maire avait son lieutenant à sa droite, le doyen derrière lui, les quatre jurés nommés par les anciens jurés d'un côté, et de l'autre côté les autres jurés qui avaient été choisis par les habitans. Il recueillait les opinions en commençant par prendre celle du juré qui était le plus près de lui, et en ayant soin d'alterner. Les jurés pouvaient connaître les avis de leurs collègues, mais le

public, qui se tenait à une certaine distance, les ignorait toujours. Le maire n'émettait pas d'opinion, ni son lieutenant non plus; seulement, en cas de partage, le doyen pouvait être appelé à donner la sienne.

Il n'existait devant ce tribunal agreste et patriarcal ni table ni écritoire. Si on demandait, ce qui était fort rare, une expédition du jugement, un juré s'empressait, à l'issue de l'audience, de la remettre sans frais aux parties après l'avoir fait signer par tous les autres jurés. Dans toute autre circonstance, les jugemens étaient toujours signifiés verbalement pendant la durée du plaid, ou au plus tard dans la huitaine, par le maire, qui avait donné lui-même l'assignation, et qui dans toutes les occasions était aussi cru sur sa parole.

Ce magistrat faisait faire les ventes en sa présence par le doyen; il devait veiller à ce qu'on n'exigeât aucun salaire des parties dans les appositions de scellés, dans les actes d'inventaire, de partage, les nominations de tutelle, et dans tout ce qui avait rapport aux matières fluviales ou forestières, dont la juridiction lui était spécialement attribuée.

Les juges de cette commune, quoique lourds et grossiers en apparence, montraient beaucoup de bon sens, mais surtout un sérieux glacé, sans aucun respect humain, ni pour parens, ni pour amis, ni pour ceux qu'ils devaient craindre, ainsi que le prouve ce qui, en 1789, arriva à un avocat de Remiremont, qui, étant appelé à la Bresse pour y défendre la cause d'un particulier de cette commune, s'était permis de citer dans son plaidoyer quelques textes latins du code et des lois; il fut averti par la justice de se retirer ainsi que les parties, et peu d'instans après rappelé pour entendre prononcer la sentence suivante: « Monsieur l'avocat, la justice remet la

cause à quinzaine, pendant lequel temps vous apprendrez à plaider selon la coutume de la Bresse ; elle vous condamne en même temps à cinq francs d'amende pour vous être avisé de nous parler un idiome inconnu ». Le jugement reçut son exécution.

Il existe encore dans la même commune quelques usages particuliers relatifs à la vie privée, qui, par leur singularité comme peinture des mœurs actuelles, nous semblent mériter d'être connus.

Les jeunes filles conduisent la future mariée, huit jours avant la célébration de son hymen, devant l'autel de la sainte vierge, et y chantent des cantiques. Cet honneur n'est jamais accordé qu'à celles qui ont constamment joui d'une réputation sans tache. On sait que chez les Athéniens, les futurs étaient présentés au temple de Diane, protectrice aussi de la virginité, et que cette solennité était toujours accompagnée de prières et de sacrifices.

La veille du jour fixé pour la cérémonie du mariage, la mère et la marraine, et à défaut, les deux plus proches parentes de la jeune future mariée, vont conduire sur un char ses effets et ses meubles chez le futur et y préparer le lit nuptial. Cette soirée est terminée par un repas auquel les devoirs de la bienséance ne permettent pas à la future d'assister ; son prétendu va souper avec elle, et lui apporte une assiette de riz au lait, ordinairement très sucré ; mets sans aucun doute symbolique, et qui doit indiquer les prémices des douceurs de l'union conjugale.

Quand le prêtre a béni l'anneau nuptial, la sœur du marié, ou une de ses parentes, le reçoit de la main de ce dernier, passe un large ruban noir à travers, et l'attache par un gros flot au doigt de la mariée, en lui di-

sent : « Je vous donne cet anneau au nom de mon frère ; souvenez-vous, ma sœur, que vous lui devez amour et fidélité ». La mariée doit conserver ce flot de ruban noir, qui lui cache presque entièrement la main, jusqu'après l'offrande qui a lieu à la messe paroissiale du dimanche qui suit son mariage ; il est destiné, par sa couleur sévère, à l'avertir fréquemment que, désormais éloignée des frivolités du jeune âge, ses occupations vont devenir plus sérieuses et plus dignes de son nouvel état. Dès ce moment aussi, ses parens et ses amies les plus intimes cessent de la tutoyer, etc. etc.

M. Richard (des Vosges),

Associé correspondant de la société royale des antiquaires de France, de celle d'agriculture, sciences, commerce et arts du département de la Haute-Saône; associé libre de la société d'émulation des Vosges.

Du voyage par mer au Rio do Ouro en 1346.

Dans la courte notice sur *les anciennes navigations des Normands*, insérée au précédent cahier du Bulletin, une omission de l'imprimeur a tronqué l'annotation relative à un rapprochement curieux entre un passage du manuscrit de Gênes, signalé par M. Graaberg de Hemsoe sous le nom d'*Usodimare*, et la carte sur bois de la Bibliothèque royale de Paris.

Cette annotation devait se terminer ainsi :

« Ne semble-t il pas qu'il y ait rapport intime entre cette carte et l'armateur *Joan Ferne*, surtout si l'on re-

marque, près du même point, la mention d'un voyage *par mer* en l'année *m. ccc. xlvj*, avec l'indication (peu lisible sur le fac-simile lithographique que je possède, et que je ne puis actuellement collationner sur l'original) d'un nom qui est celui de *J. de Ferne* même, ou un autre fort approchant. »

Ce doute n'en est plus un ; M. Jomard a eu l'obligeance de faire, à ma prière, la vérification que je regrettais de n'avoir pu effectuer moi-même, et il m'en a transmis le résultat. Voici la légende que présente la carte originale à l'endroit indiqué :

« *Partich luxer dñ Jãc* (1) *Ferer per mar*
al riu de lor al gorn de sen Lorens qui
es á x. de agost, i fo en l'aÿ m. cec. xlvj. »

Littéralement : « Partit le sieur don J. de Ferer, par mer, à la rivière de l'Or, le jour de saint Laurent, qui est le 10 d'août, et ce fut en l'année 1346. »

Voici maintenant le passage correspondant du manuscrit de Gênes :

« *Recessit de civitate Majoricarum galeatia una* (2) *Joannis Ferne, Catalani, in festo S. Laurentii, quod est in decima die mensis augusti anno domini* 1346, *causa eundi ad Rujaura.* »

Littéralement : « Partit de la cité de Mayorque la galéace du sieur Jean Ferne, catalan, à la fête de saint Laurent, qui est le dixième jour du mois d'août, en l'an du seigneur 1346, pour aller à Rujaura. »

C'est donc bien au même voyage que se rapportent ces deux monumens géographiques.

Paris, le 6 octobre 1832.

* A.....

(1) Les indications du fac-simile me paraissent n'admettre ici d'autre leçon que celle de *J. de* au lieu de *Jãc*.

(2) Je suppose que *una* est une lecture erronée pour *dñi* (*domini*).

La Guèpe de l'Himalaya.

On lit dans un ouvrage du capitaine Skinner, ayant pour titre : *Excursions dans l'Inde*, les détails suivans sur un des insectes les plus vénimeux de l'Inde :

C'est une guèpe en miniature, de la grosseur d'une petite mouche, et dont les mâchoires forment une paire de forceps avec lesquels elle fait les blessures les plus douloureuses. Impossible de rester en repos devant elle, il faut s'agiter constamment. Les montagnards de l'Himalaya, une fois piqués par la guèpe, abandonnent leurs travaux, bondissent, caracolent, dansent comme des fous, se battent avec la main toutes les parties du corps, et après quelques momens se remettent à leur besogne, jusqu'à ce qu'un autre insecte vienne fondre sur eux et les oblige à recommencer ce pénible exercice. La morsure laisse une marque noirâtre sur la peau, et le corps de l'Indien en est parfois tellement couvert, qu'on aperçoit à peine la couleur naturelle de la peau.

Population de Pétersbourg.

D'après un recensement de 1831 la ville de Pétersbourg renferme 448,221 habitans, répartis ainsi qu'il suit : par sexes, 316,211 hommes, 132,010 femmes; par états et conditions : clergé, 1924; noblesse, 49,901; militaires, 45,829; marchands et négocians, 6,800, dont 3,143 étrangers; bourgeoisie, 44,393; artisans, 11,795;

gens libres, de conditions diverses, 63,119; paysans, 117,426; domestiques de seigneurs, 98,098; habitans d'Okhta, 2,911; étrangers, 13,035.

La capitale comptait alors : 140 églises gréco-russes, 19 églises de cultes étrangers, 20 églises ou chapelles de dissidens, 2 monastères, 4 chapelles, 4 maisons archi-épiscopales, 9 palais, le château des ingénieurs, 2,634 maisons de pierre, 70 de bois, 187 fabriques ou établissemens industriels.

Il avait été, en 1831, amené pour la vente à Saint-Pétersbourg, 140,602 bœufs, vaches et veaux; il en avait été tué 46,100. On avait consommé 428,720 volailles, 212,758 pièces de gibier à plumes, 314,483 douzaines d'œufs, 94,936 pouds (1) de beurre, 1,060,994 pouds de fourrages et 127,551 chariots de paille.

(*Abeille du Nord.*)

Lettre *de M. le major* d'Oesfeld, *directeur du levé trigonométrique des états prussiens.*

J'ai l'honneur d'offrir à la bibliothèque de la Société deux exemplaires d'un petit ouvrage destiné principalement aux officiers de l'armée prussienne, mais qui, je pense, ne sera pas sans intérêt pour les officiers et les ingénieurs des armées étrangères, ainsi que pour les amateurs de cartes géographiques. J'ai donc l'espoir que la Société voudra bien l'accueillir avec une bienveillante indulgence.

(1) Le poud équivaut à 16 kilogrammes.

En traçant ce double tableau, j'avais pour but :

1° De donner dans un si petit volume un aperçu succinct des meilleures cartes, avec le nombre de feuilles dont chacune se compose :

2° D'en présenter les échelles,

a, par rapport à la longueur naturelle,

b, en pouces, lignes et fractions décimales du pied décimal de Prusse,

c, en pouces, lignes et fractions décimales du pied du Rhin ;

3° La grandeur du mille de Prusse (à 2000 verges du Rhin) de ces cartes, par subdivision en verges du Rhin et en pas militaires ;

4° De faire voir :

a, combien de pouces rhinlandiques vont sur un mille ou une fraction de mille prussien,

b, combien de pouces, d'après le calcul décimal, vont sur un mille ou une fraction du mille prussien ;

5° De présenter d'un seul coup-d'œil un tableau de la grandeur respective des milles européens, autant que leur grandeur est déterminée avec exactitude. Les premiers élémens ajoutés facilitent le difficile calcul pour l'application des différens services.

Le catalogue des cartes en indique 340 différentes dont :

242 sont représentées par 56 différentes échelles sous trois formes de rapports et par tableau graphique en milles de Prusse,

98 ; il ne se trouve que le rapport à la longueur naturelle.

Sur ces 340 cartes se trouvent ou en partie ou en totalité :

Pour l'Espagne et le Portugal, 16 ; pour la Grande-Bretagne, 11; la France, 50; les Pays-Bas, 24 ; la Suisse, 17 ; l'Italie, 37 ; la Scandinavie, 12 ; l'Allemagne, 14 ; le Hanovre, le Mecklenbourg, 15 ; la Hesse, le Nassau, 13 ; la Souabe, 10 ; la Prusse, 47 ; la Saxe, 13 ; la Bavière, 12 ; l'Autriche, à l'exception de l'Italie, 44 ; la Russie, la Pologne, 27 ; la Turquie, 5. — Total, 367 ; mais il n'y en a en effet que 340. Ainsi 27 pays se trouvent répartis sur d'autres cartes.

Outre les différens états-majors, les dépôts, etc., on trouve mentionnés 206 auteurs et éditeurs dont environ 107 sont Allemands, 51 Français, et 71 probablement encore vivans.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 *octobre* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le major d'Oesfeld, directeur du levé trigonométrique des états prussiens, écrit à la Société pour lui adresser un grand tableau gravé mentionnant 340 cartes différentes avec leurs échelles respectives, comparées au mille prussien, aux pieds de Prusse, du Rhin et aux divers milles usités en Europe, de manière à présenter d'un coup-d'œil la grandeur absolue et relative des milles européens. — Renvoi de la lettre et du tableau au comité du Bulletin (Voy. page 229.)

M. Monin écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son atlas du voyage du jeune Anacharsis; il exprime en même temps le desir d'être admis au nombre de ses membres.

M. Douville donne lecture à la Société de la réfutation qu'il a faite de l'article critique sur son voyage au Congo, inséré dans le *Foreign quarterly Review*, et reproduit par extrait dans le journal *le Temps*.

Après cette lecture, M. le président fait remarquer que la Société de Géographie a déjà exprimé l'opinion qu'elle s'était formée du voyage de M. Douville, lorsqu'elle lui a décerné le prix pour la découverte la plus importante qui venait d'être faite en géographie. Quant à la discussion qui s'est ouverte ensuite, et qui vient de donner lieu aux observations de M. Douville, la Société

pensera peut-être qu'elle n'a pas à intervenir elle-même dans ces explications.

Séance du 19 octobre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Dezoz de la Roquette, consul de France en Danemark, écrit à la Société pour lui proposer l'admission de MM. le baron de la Salle, chargé d'affaires de France en Danemark; Mac-Gregor, consul d'Angleterre, et d'Ebeling, consul de Russie à Elseneur.

L'Académie royale des Sciences de Berlin adresse à la Société les deux volumes de ses Mémoires pour les années 1828 et 1829.—Remercîmens.

M. Graaberg de Hemsoe écrit à la Société pour lui annoncer un nouvel ouvrage sur l'empire de Maroc, et en rappelant qu'il a fait connaître les travaux de la Société dans l'*Antologia*, il manifeste le desir d'être nommé correspondant étranger.

La Commission centrale décide qu'elle nommera, à la prochaine séance, aux places vacantes de correspondans étrangers.

M. Jomard offre à la Société un rapport général qu'il a publié sur l'état de l'instruction primaire en France et à l'étranger, contenant des notions et des tableaux statistiques sur la population française comparée, à divers âges, sous le rapport de l'instruction élémentaire.

Le même membre annonce que M. Jaubert a achevé la traduction du deuxième climat de la géographie d'El-Edrissi, et qu'elle est prête à envoyer à l'impression.

M. Roux de Rochelle communique à la Société le *Tableau officiel de la population des Etats-Unis* d'après le recensement de 1830 : il est prié de vouloir bien en rendre compte dans le Bulletin.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 octobre.

M. Charles Monin, géographe.
M. Townsend, de la ville d'Albany.

Séance du 19 octobre.

M. le baron de la Salle, chargé d'affaires de France en Danemark.
M. Mac-Gregor, consul d'Angleterre à Elseneur.
M. d'Ébeling, consul de Russie *idem*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 5 et 19 octobre.

Par l'académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette académie pour* 1828 et 1829. 2 v. in-4°.

Par M. le major d'Oesfeld : *Graphische Darstellung der Europaischen Meilen, etc.; Preussische Meilen zu* 2000 *Rheinlandischen Ruthen, etc.* Berlin, 1831. Une feuille.

Par M. Ch. Monin : *Atlas du voyage du jeune Anacharsis*, in-8°.

Par M. Jomard : *Rapport général fait à la Société pour l'instruction élémentaire sur la situation et les progrès de l'enseignement primaire en France et à l'étranger, etc.* Une brochure in-8° avec plusieurs tableaux. Paris, 1832.

Par M. Rienzi : Réponse à M. le marquis Fortia d'Urban *sur une question importante de manuscrits et d'inscriptions antiques.* In-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier d'octobre.

Par M. Feathertonhaugh : *The monthly American journal of geology and natural science*, cahiers de mars, avril et mai.

Par M. le directeur : Cahier d'octobre du *Mémorial encyclopédique.*

Par la Société asiatique : *Cahier de septembre de son journal.*

Par la Société d'agriculture du département de l'Aube : *Deuxième et troisième trimestres de* 1832 *de ses Mémoires.*

Par la Société d'agriculture du département de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux*, 45e cahier.

Par M. de Monglave : *Des colonies de bienfaisance à établir en France sur le modèle de celles de Hollande et de Belgique.* In-8°.

Bibliographie géographique.

Extrait du catalogue de la foire de Leipsig, année 1832.

---

§ 1er *Ouvrages généraux.*

Description de la terre, avec des cartes, par Hoffman. 4 premières livraisons. in 8°.

Manuel complet de la géographie moderne, par Gaspari, Hassel, etc. Quatrième livraison du 20e volume. — République argentine, états de Rio de la Plata, d'Uraguay et de Paraguay; publié par J. Frœbel. In-8°. A l'institut géographique de Weimar.

ASIE.

Mémoires sur le Mongol, par le moine Hyacinthe; trad. du russe, avec planches et cartes. In-8°.

AFRIQUE.

Le pays entre les cataractes du Nil, avec une carte astronomique d'après un voyage fait en 1817, par le major Prokesch.

EUROPE.

Manuel de la géographie militaire de l'Europe, avec une carte orohydrographique de cette partie du monde, par F. von Malchus.

Russie.

Esquisses tirées du portefeuille d'un voyageur russe qui a parcouru dans l'été de 1827 une grande partie des provinces de l'ouest et du sud-ouest de sa patrie; avec 2 lithographies. In-8°.

Prusse.

Manuel historique, statistique et topographique pour Berlin et ses environs, avec un plan, par Hellnig.

Autriche.

Mémoires pour servir à la connaissance géographique de la partie de l'Autriche au-dessous de l'Ens, publiés sur l'invitation des états par une société formée spécialement pour cet objet. 1 vol. avec 12 petites cartes gravées sur bois, 4 lithographies et 2 grandes planches gravées sur cuivre. 8 gr. Vienne.

Tableau géographique et statistique de l'empire d'Autriche, par Franz Grœffer. In-folio.

Manuel pour les voyageurs en Autriche, par Jenny. 1 vol. gr. in-8°. Vienne.

Bavière.

Lexicon topographique et statistique de la Bavière. Deuxième édition.

§ 2. *Atlas, Cartes géographiques, etc.*

Atlas d'Europe, en 220 feuilles au 1/500,000, par Weiss et Wœrl. Quatrième et cinquième livraisons. Freibourg.

Carte militaire de l'Allemagne, par Klein. Stuttgard.

Carte de la Courlande, de la Samogitie, de la Lithuanie, de la Podolie et de la Wolhynie.

Carte spéciale du duché de Styrie, 5 feuilles, par Gall. von Gallenstein.

Le Wurtemberg, Bade et Hohenzolhern, en 12 f. au 1/200,000, par Wœrl.

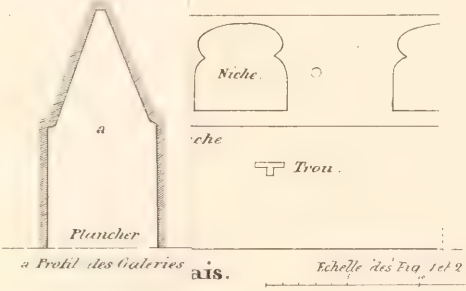
Carte du grand duché de Hesse, publiée par l'état-major général, au 1/500,000.

Carte du grand duché de Hesse, par Glasez.

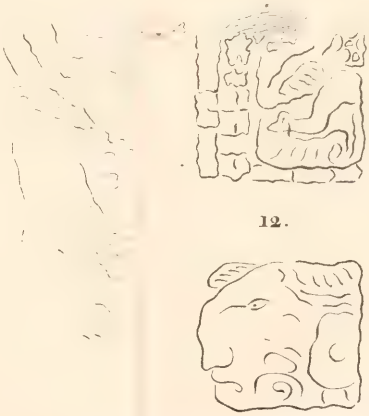
Carte des montagnes du Hartz.

Plans de Hambourg, de Berlin et de Magdebourg. 3 feuilles.

N° 1.



N° 3.



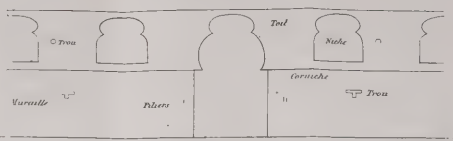
Figur vent dans cette même position relative
dans au dessus de la Fig N° 12

Imp. lithe de P. Bineteau rue des Mathurins N° 18

N° 1

a Profil des Galeries

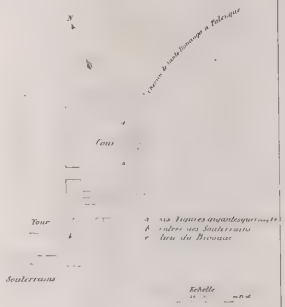
N° 2.



Grande Entrée centrale du Palais.

Echelle des Fig. 1 et 2

N° 3.



Plan du Palais.

N° 4.

Figure de la façade du Palais.

N° 5

Tête au dessus de l'un des passages des souterrains.

N° 6

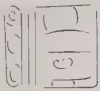
Figure gigantesque dans la cour du Palais

N°s

7.

8.

9.



10.

11.

12.

Les Figures N° 7, 8 et 10 se trouvent dans cette même position relative
La Figure N° 11 est au dessus de la Fig. N° 12

Imp. Lith. de F. Bineteau rue des Mathurins N° 18

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 115. — NOVEMBRE 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

CEYLAN.

L'île de *Ceylan*, en anglais *Ceylon*, la *Simundi* des Grecs, la *Taprobane* des Romains, et nommée par les indigènes *Singala* ou *Chingala*, mot qui veut dire *île des Lions;* située à l'extrémité sud-est de la péninsule indostane, à l'entrée du golfe du Bengale, par 5° 56' 4° 46' lat. N., et 77° 16', 79° 42' long. E.; longue de quatre-vingt-quinze lieues, large de trente à cinquante; d'une surface de deux mille cinq cent soixante lieues carrées; aussi belle que riche et fertile, avec un sol adapté à toutes les productions orientales, est habitée par neuf cent mille Indous, peuple soumis, patient et inoffensif, professant en majorité le boudhisme et quelques-uns la religion chrétienne, sous l'influence directe du

gouvernement britannique, maître de cette île depuis 1796, époque où il la prit aux Hollandais.

Le climat comme le sol, les havres comme la situation et les ressources intérieures, font de Ceylan un des points les plus importans de l'Inde pour le commerce européen, s'il n'est même le plus avantageux, à cause de sa température moins dévorante.

Cette île, néanmoins, ne produit pas encore de quoi nourrir tous ses habitans; elle tire du dehors, et principalement du Bengale ou de la côte de Malabar, divers articles de subsistance, comme du riz dont elle ne récolte qu'une faible quantité, bien qu'il soit presque l'unique aliment des indigènes.

Les objets de première nécessité sont plus chers à Ceylan qu'au Bengale, et la main-d'œuvre également plus coûteuse. Il y existe moins de liberté que sur le continent indien, gouverné par la compagnie des Indes, tandis que Ceylan a un gouverneur spécial, nommé directement par le roi d'Angleterre; gouverneur, investi d'un pouvoir absolu dont il use largement, soit en prescrivant au peuple un travail forcé et gratuit, comme pour la construction des routes et autres objets d'utilité publique; soit en exilant qui bon lui semble de la colonie, sans en donner de motif; soit même en confisquant des propriétés particulières. Il a le monopole de la cannelle, du *chank* et de la pêche des perles, et commerce pour le compte du gouvernement, ce qui annule presque ou du moins paralyse tout commerce privé. Les droits d'exportation et d'importation sont extrêmement élevés. Les importations venant de l'Inde, bornées presque à des céréales, paient de 50 à 75 p. 1/0. Les productions anglaises sont de même sujettes à un droit exorbitant, comme les exportations de Ceylan pour

l'Inde, où cependant un système bien plus raisonnable a été adopté par la compagnie en faveur des produits des trois royaumes-unis, produits dont l'entrée est exempte de tous droits, excepté les marchandises en pièces de coton, frappées seulement de 2 1/2 p. o/o.

Par sa position géographique, Ceylan renferme une plus grande variété de climats qu'il n'en existe dans aucun territoire d'égale étendue sur le continent indien. La portion orientale, participant du climat de la côte du Coromandel, est brûlante et sèche; la portion occidentale, analogue à la côte du Malabar, est tempérée et humide. L'île étant traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes, le point culminant appelé le *pic d'Adam*, est élevé de plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et forme le centre de hautes terres singulièrement propres aux productions des pays tempérés. Plusieurs belles rivières descendent des deux versans, et vont se jeter dans la mer des Indes, après avoir traversé quelques plaines où leur cours est plus lent: durant les pluies équatoriales elles sortent de leurs lits et inondent la campagne. La *Mahavelle*, la seule navigable, débouche dans la baie de *Trinquemale* ou *Trincomali*. Toutes ces rivières qui serpentent à travers les districts orientaux et occidentaux, rendaient jadis de grands services en remplissant de vastes réservoirs pour l'irrigation des terres. Les anciens habitans étaient très habiles à exécuter des ouvrages pour réunir et pour distribuer les eaux. Quelques-uns de ces anciens travaux semblent tenir du prodige, notamment celui du géant que l'on voit encore dans les plaines qui s'étendent de Trinquemale à *Anarajpoura*, l'ancienne capitale, outre une digue en pierres, qui fut construite à travers la rivière d'*Aripo*, pour en détourner le cours. Ces diverses constructions

paraissent se rapporter à une période antérieure à l'ère chrétienne, et l'on en trouve de nombreux débris dans la province de *Tangalle* ainsi que dans les districts maintenant déserts du nord et de l'est.

Le sol uni des provinces du littoral a occasioné la formation de vastes lagunes d'eau salée qui facilitent les relations intérieures et les communications avec l'Inde. Les Européens qui se sont emparés de l'île ont commencé à construire, dans les districts de *Columbo* et de *Galle*, des canaux propres à aider à ces relations commerciales.

Sous le rapport du climat, la distinction entre les provinces du nord et du midi est si tranchée, que tandis que, sur un versant de la montagne, la pluie tombe par torrens, sur l'autre, la terre est d'une sécheresse brûlante et la verdure flétrie; de même aussi, pendant que d'un côté les naturels se garantissent contre l'inondation, de l'autre ils distribuent le peu d'eau qu'ils ont pu, dans leurs citernes ou réservoirs, conserver des pluies de la dernière saison. Dans la culture du riz, sur des terrasses pratiquées à travers le flanc des collines, les habitans de la province de *Kandy* déploient beaucoup d'art.

Le sol des plaines méridionales est sablonneux, assis sur une forte marne rouge ou argileuse, dont la base est le granit. La cannelle y prospère aussi bien que dans les terreins plus riches, partout où il y a suffisamment d'humidité. Sur quelques-unes des hautes terres le sol est plus vigoureux, et sur les montagnes, il est granitique et considéré comme fertile. Les provinces d'*Ouvah*, de *Wellase* et de *Bintenne*, à l'est; les districts de *Suffragam* et de *Tangalle* qui se touchent, et les vastes plaines du nord des montagnes, aujourd'hui dépeuplées et dé-

sertes, passent généralement pour fécondes et offrent de belles nappes d'érables et de beaux pâturages. Le sol de la partie septentrionale est un calcaire sablonneux, reposant sur du madrepore. Il est bien cultivé; le district de *Jaffna* est surtout éminemment productif.

Suivant le colonel Colebrooke (1), l'administration civile et militaire de Ceylan coûte à la couronne britannique, environ 4,360 livres sterling ou 10,900,000 fr.; les revenus bruts ne se montent qu'à 330,000 livres ou 7,750,000 francs.

Le gouvernement ne perçoit rien sur les terres qui appartiennent aux temples, et les possessions des temples constituent une grande portion des terres cultivées dans les provinces kandiennes; mais il prélève un droit pour la garde de la relique de Boudha, exposée une fois l'an aux regards superstitieux des dévots, cérémonie qui a lieu dans la ville de Kandy avec une grande pompe, et qui attire une foule immense des diverses contrées de l'île.

Relativement à l'éducation élémentaire, le gouvernement britannique n'a pas encore fait faire beaucoup de progrès aux Singalais; ils n'ont que quatre vingt-dix écoles publiques. Les maîtres sont généralement fort ignorans; ils n'enseignent à lire que dans les idiomes du pays et à écrire qu'avec les caractères indous. Ces écoles dépensent environ 2,000 livres sterling par an. Les maîtres reçoivent la modique rétribution annuelle de 6 livres sterling, mais il se font un petit casuel sur le registre des mariages. Le nombre des enfans instruits dans les écoles publiques ou particulières est d'environ douze mille sur une population de neuf cent mille individus, et le nom-

(1) *Asiatic journal*, juillet 1832

bre de ceux qui apprennent l'anglais ne dépasse pas huit cents, lorsqu'il existe plus de deux cent cinquante mille impubères dans l'île. Quelques missionnaires évangéliques, cependant, ont obtenu des succès isolés dans la partie septentrionale. Dans quatre provinces, celles de *Cotta*, *Kandy*, *Baddagame* et *Nellore*, en 1831, ils avaient cinquante-sept écoles et deux mille cent cinquante-cinq écoliers, ainsi que vingt-et-une congrégations. Suivant le *Missionary Register*, de juillet 1832, qui nous fournit ces derniers chiffres (les précédens étant donnés par l'*Asiatic journal*), les mêmes missionnaires évangéliques ont publié durant ladite année, vingt mille quatre cents ouvrages, dont quinze mille cinq cent cinquante en singalais, onze cents en anglais, et trois mille sept cent cinquante en d'autres langues.

Pour ce qui touche l'administration de la justice, tout encore est subordonné à l'arbitraire du gouverneur. Il nomme, déplace et révoque à volonté les juges provinciaux. Ceux-ci, dans les cas douteux, peuvent recourir au procureur fiscal ou ministère public, par l'entremise du gouverneur, pour en avoir de nouvelles lumières. On avait cru jusqu'à présent que le jury était en vigueur à Ceylan : il n'en est rien. Les juges ou magistrats ne sont assistés par aucun juré ou assesseur. Les naturels qui suivent l'audience peuvent bien donner leur opinion au juge président ; mais elle n'est pour lui d'aucune importance. Il n'existe aucune barre à son tribunal ; aucun auditoire auquel il puisse manifester sa décision. On admet un plaideur pour chaque cause dans toutes les cours de l'île, excepté devant la cour suprême ; il est obligé de payer un droit de timbre qui, sans procurer un revenu considérable, suffit pour détourner de beaucoup de procès, car le peuple à Ceylan est trop pauvre,

en général, pour payer la justice. Il y a quelques procès gratuits, mais on les a astreints à des règles sévères; les plaideurs insolvables sont censés n'avoir aucun droit aux arrêts d'une cour de justice; les autres, promenés de délais en délais, finissent par se ruiner avant d'avoir été jugés.

Le fiscal, qui est l'officier exécuteur de toutes les cours provinciales, ne reçoit rien pour mettre à exécution les arrêts, et ne peut être puni par elles, s'il néglige de le faire. Dans la cour suprême, au contraire, il a des honoraires et peut être condamné à une amende ou même à un emprisonnement s'il y a lieu : aussi remplit-il bien ses fonctions, tandis que le fiscal provincial s'acquitte fort mal des siennes. La juridiction testamentaire est aussi dans un dédale inextricable à Ceylan.

Chaque cour inférieure a quatre juges; la haute cour d'appel en a cinq, y compris le gouverneur qui de droit la préside, comme la cour suprême. La juridiction de la haute cour ne s'étend point au-delà de la province de *Columbo*, siège du gouvernement; celle de la cour suprême embrasse naturellement l'île entière.

La conclusion à tirer des détails que nous venons d'offrir d'après deux Revues anglaises, c'est que le gouvernement continental de la compagnie des Indes est mieux entendu, dans les trois présidences de Bombay, Calcutta et Madras, que celui de la couronne britannique dans l'île de Ceylan.

Néanmoins, en ces derniers temps, la couronne a fait faire de notables progrès à la civilisation dans cette île. Une malle-poste a été établie de *Columbo* à *Maha-Hainé*, et cette distance de trente-sept milles et demi est aujourd'hui franchie en six heures. Les lettres également sont remises à *Kandy* trois heures plus tôt qu'au-

paravant. La voiture part à quatre heures de relevée, sans que par conséquent les voyageurs aient rien à souffrir du soleil; elle est d'ailleurs bien pourvue de lampes. Malgré la superstition tenace des indigènes, les missionnaires américains ont encore obtenu quelques succès dans les provinces de l'est. Ces succès seraient bien plus marquans, sans l'influence pernicieuse des institutions locales mêlées et confondues sous la même autorité; institutions connues sous le titre de *shasters*, qui passent pour avoir un caractère divin, et pour être aussi anciennes que l'existence des Singalais eux-mêmes comme peuple; elles règlent la distinction des castes, observée de génération en génération, et l'hérédité invariable du sacerdoce qui exerce une suprématie absolue sur toutes les classes; elles sont remplies de récits extravagans d'exploits des dieux et des héros des premiers âges, comme on le voit surtout dans les *puranas* ou poèmes sacrés; elles enseignent la doctrine de la prédestination et la transmigration des âmes; elles entretiennent non-seulement les goûts impurs ou obscènes du peuple et ses sentimens dépravés, mais aussi la servitude des femmes, en établissant comme principe, qu'être né de ce sexe est un malheur, puisque sa condition, nécessairement inférieure, est de rester l'esclave de l'homme; enfin, les Singalais, généralement légers, imbécilles et crédules, sont élevés par leurs prêtres dans la flatterie, l'hypocrisie, la dissimulation, la fausseté et une foule d'autres vices; ce qui augmente les obstacles que rencontrent les missionnaires pour les convertir au christianisme, et rend les progrès de l'éducation bien plus lents.

ALBERT-MONTÉMONT.

MOEURS ET COUTUMES DES KIRGHIZ.

Ceux qui vantent le bonheur de l'état sauvage modifieraient sans doute leurs idées à cet égard, s'ils allaient observer ou les Dayaks indigènes de Bornéo, qui ne se plaisent qu'à couper les têtes, ou les indigènes de l'Australie, ces hommes de la nature chez qui le rapt est l'unique mode de mariage, en même temps qu'ils dévorent sans pitié leurs semblables; ou bien si, pour ne pas courir au loin chercher nos antipodes, ils pénétraient seulement dans le pays des Kirghiz, autres modèles de la vie brute, et qui, sans se livrer à l'anthropophagie, comme les Australiens de la Nouvelle-Zélande, ne sont pas moins féroces.

Les Kirghiz, sur lesquels nous allons offrir quelques détails extraits d'une relation anglaise toute récente, insérée dans l'*Asiatic journal* d'août 1832, relation qui est peut-être un peu sombre, ou du moins qui n'est point flattée, sont des tribus nomades que rien ne pourrait assujétir à la condition sédentaire. Ils vivent errans au milieu des steppes incultes de l'Asie, qui s'étendent de la mer Caspienne et du lac Aral aux confins de la Sibérie moscovite, et depuis le voisinage de la ville russe d'Orembourg, située vers l'Oural, jusqu'aux frontières de la Tartarie Chinoise; vastes plaines d'une superficie d'environ 50,000 lieues carrées, où l'on rencontre des serpens blancs, des ânes et des chevaux sauvages.

Les Kirghiz ou Kaisaks, forment trois grandes divisions appelées *Hordes*, et qui ensemble réunissent près de 2,500,000 habitans, tous à visage européen, mais

un peu jaune; avec le nez écrasé, les yeux petits, et parlant un dialecte dérivé du turk.

Plongés dans la plus complète barbarie, et jouissant de la liberté la plus absolue, dont ils usent pour mal faire, sans scrupule et sans remords, ils rejettent fièrement tout ce qui tendrait à policer ou adoucir leur caractère violent, dur et jaloux. La rapine est leur élément, le pillage leur occupation favorite (1), la cruauté leur loi. Chez eux, nulle forme de gouvernement, nul chef avoué, car leurs khans ou sultans n'ont guère qu'une autorité nominale; nul congrès, nulle diète, nulle conférence diplomatique; l'anarchie est leur situation permanente (2), et la satisfaction de leurs hideux penchans, leur règle. Ils ignorent ou dédaignent les arts, même agricoles; quelques-uns chassent avec des aigles apprivoisés comme jadis nos faucons. Généralement assoupis dans leur ignoble nonchalance, étendus sous la tente, en été parce qu'il fait trop chaud, en hiver parce qu'il neige autour d'eux, ils ne sortent de leur inaction, de leur *far niente* stupide, que pour renouveler leurs provisions épuisées, comme le tigre de l'Inde se retire au fond de ses broussailles ténébreuses, jusqu'à ce que la faim le rappelle au carnage (3). Dans ce repos du crime, le Kirghiz s'abandonne à la luxure avec une ardeur effrénée.

(1) Suivant M. de Meyendorff, « Le Kirghiz le plus honnête se « livre à son goût pour le pillage, tant l'esprit de rapine est enraciné « chez lui. » (*Voyage d'Orembourg à Boukhara*, en 1820.)

(2) Seulement, « ils respectent les *anciens* ou chefs de famille, dont ils suivent les conseils. » (*Voyage d'Orembourg à Boukhara*, en 1820, par le baron de Meyendorff.)

(3) « Nous trouvions sur la route des centaines de cadavres qui servaient de pâture à des chiens et à des oiseaux de proie. » (*Voyage à Boukhara.*)

Las de débauches, il lui faut des récits merveilleux, des nouvelles fausses ou vraies; il n'accueille l'étranger dans son camp décoré du titre d'*aoul*, que sous la condition d'en ouïr quelque histoire amusante; et ici, par étranger, nous voulons dire seulement le Kirghiz voyageur, car le Kirghiz n'exerce l'hospitalité qu'envers les siens.

Mélancolique et sombre, le Kirghiz aime la solitude, et s'enferme souvent pour être seul avec ses concubines. Singulièrement crédule, car il n'a point de despote (1) à redouter et de crainte à nourrir; il joint à cette crédulité aveugle une extrême perfidie. Aussi ne peut-on ajouter nulle foi à ses promesses; aussi nulle convention, nul traité n'est praticable avec ce peuple aventurier, l'un des plus sauvages comme l'un des plus vicieux de la terre. Il semble pourtant un peu moins atroce dans les lieux baignés par le Sir ou Sihon, grand fleuve qui va mêler ses ondes à celles du lac Aral, ou mer des Aigles, fleuve dont les beaux rivages forment son paradis (2), pendant qu'à l'instar des mahométans il considère la ville sacrée de Turkestan comme sa Médine.

Borné dans ses besoins, sans luxe dans son intérieur, excepté dans ses chevaux, le Kirghiz n'est pas moins d'une sordide avarice, et d'une cupidité insatiable, au point que souvent d'horribles conflits s'élèvent pour le

(1) M. de Meyendorff dit, toutefois, que le khan a droit de vie et de mort sur les Kirghiz, qui sont, il est vrai, garantis par l'opinion publique, très puissante chez ce peuple nomade. Cette opinion limite le pouvoir du khan, mais ses sujets étant fort inconstans, quoiqu'il la respecte, il n'en est pas moins fréquemment renversé. (*Voyage à Boukhara.*)

(4) « Les Kirghiz sont fiers de posséder un si grand fleuve dans leur territoire; les contrées qu'il arrose forment leur paradis. » (*Voyage à Boukhara.*)

partage des plus chétifs lambeaux; car, après le pillage d'une caravane, on se distribue le butin, et l'on brise les plus petits articles pour que chaque maraudeur en ait sa part: une montre, par exemple, disparaît en fragmens, un rouage d'un côté, un ressort de l'autre; et sous la tente, ces fragmens sont encore partagés entre les parens ou amis que le pillard y trouve assemblés.

Le Kirghiz n'a que la bravoure du lâche, il attaque par surprise, et dévalise ou tue à l'improviste (1). Averti de l'approche d'un convoi, il s'élance à cheval, le sabre au poing, et le cordon tout prêt à enlacer un prisonnier, à la manière des Sud-Américains dans leur chasse aux taureaux ou chevaux sauvages. Son premier choc est impétueux, terrible; mais si on lui résiste, le Kirghiz étonné s'enfuit comme l'éclair. La vue d'un mousquet l'interdit, et le bruit du canon le remplit de terreur. Il ne se bat qu'en escarmouche ou bien en embuscade, jamais en rase campagne; voilà pourquoi il n'ose inquiéter dans leur marche, les caravanes russes qui se rendent à Boukhara, escortées d'une force imposante.

Si le Kirghiz n'était pas tellement avide de gain, il ne ferait point de quartier aux étrangers qu'il parvient à saisir; c'est à cette soif inextinguible de profit qu'ils sont redevables de n'être pas exterminés. Il les réduit en esclavage, et les vend aux Boukhariens, en échange des objets qu'il desire. Pour juger de sa cruauté, il faut le voir dans ses accès de vengeance, envers quelqu'un de sa horde: il le lacère, le torture et le brûle, après s'être

(1) Suivant la relation de M. le baron Meyendorff, « ces brigands font quelquefois des excursions au nombre de quatre à cinq mille; leurs attaques sont toujours aussi brusques qu'imprévues; ils effraient par des cris et des hurlemens les chameaux des caravanes. » (*Voy. à Boukhara.*)

lavé les mains dans son sang, et s'en être abreuvé : il ne lui manquerait plus que d'en manger la chair. (1)

Si vous demandez à un Kirghiz quelle est sa religion, il vous répond : « je n'en sais rien ». Il n'a pas de temple ; il singe le rite mahométan, mais dans ce qui s'y trouve de mal ; il en profite pour exercer plus à son aise ses brigandages sur le Kafir et sur le Guèbre. Il a quelques prières imitées du khoran, et quelques idoles ; mélange bizarre de cultes et de superstitions dans lequel surgit cependant une croyance consolante, et qui prouve que la barbarie ne réussit pas à bannir totalement du cœur humain le principe du bien et du mal : cette croyance, assez répandue chez les Kirghiz, c'est que les âmes des morts s'en vont habiter les étoiles, et y sont escortées par de bons ou de mauvais génies, pour les charmer ou les tourmenter, suivant qu'elles ont été vertueuses ou méchantes sur la terre. Cela explique l'attention du Kirghiz à contempler, dans une belle nuit, le firmament et surtout la lune qu'il paraît chérir davantage. (2)

Le Kirghiz est très attaché à ses steppes sablonneuses. S'il en est arraché, comme lorsqu'un détachement de troupes russes emmène des prisonniers à Orembourg ou Astrakhan, rien ne peut lui faire oublier son pays ; et s'il parvient à y retourner, à peine a-t-il dépassé la

(1) Il y a peut-être ici de l'exagération dans le récit anglais; néanmoins, M. de Meyendorff a vu les Kirghuz « lier les bras et vouloir couper la tête à des gens de leur horde. Loin de s'appitoyer sur le sort de quelqu'un, ils en rient. Ils sont très irascibles, la cause la plus légère suffit pour les porter à une vengeance cruelle. » (*Voyage à Boukhara.*)

(2) « Dans leur mélancolie, les Kirghiz passent souvent la moitié de la nuit, assis sur une pierre, à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. » (*Voyage à Boukhara.*)

frontière, que dans l'excès de sa joie, il couvre de baisers et mouille de pleurs la terre de ses hordes. Ainsi, partout, l'amour du sol natal est gravé dans les cœurs, et l'homme le plus sauvage paraît encore le sentir plus vivement que l'homme le plus civilisé.

Superstitieux autant que barbare, le Kirghiz a foi à des magiciens ; il est vrai que ces derniers lui promettent force butin et force jolies femmes, double objet de sa convoitise. Il peut avoir autant d'épouses que sa fortune le lui permet ; on se passe de cérémonies nuptiales. Il va, de préférence, chez les Kalmouks, ses voisins, leur enlever des compagnes, parce qu'elles conservent plus long-temps les attraits du jeune âge, et sont d'un caractère plus doux que celles de son pays.

Les femmes kirghizes, du reste, valent mieux que les hommes; on dirait même que ces monstres bipèdes ont accaparé tous les vices, en ne laissant à l'autre sexe que les bonnes qualités. Ce dernier, en effet, montre de la compassion, compte des mères tendres et des épouses dévouées, qui, chargées des soins domestiques, préparent les repas, confectionnent les vêtemens, traient les cavales, sellent les chevaux, et quelquefois suivent leurs maris dans une expédition lointaine (1). S'ils ramènent des captifs, c'est à elles que ceux-ci doivent fréquemment la vie et toujours des adoucissemens à leur captivité. Chacune a sa tente séparée, comme chaque négresse du Bihé, en Afrique, a sa propre cabane, que, tour-à-tour, le nègre favorise de sa visite, comme le

(1) « Les femmes du Kirghiz sont ses uniques ouvriers ; ce sont elles qui font sa cuisine, façonnent ses habits, sellent son cheval ; tandis qu'avec une nonchalance imperturbable, il borne ses soins à garder son troupeau. » (*Voyage à Boukhara.*)

Kirghiz passe alternativement de l'une à l'autre de ses tentes ; et il est des Kirghiz, comme des nègres, qui ont jusqu'à deux cents compagnes. Voilà bien des politesses à rendre. Mais le nègre possesseur d'un si intéressant troupeau, est du moins généreux : presque partout, et notamment au Congo ou vers le Monomotapa, il en fait les honneurs à l'étranger qui lui arrive, et celui-ci, qui ne pourrait, sans l'offenser gravement, refuser une consolatrice, la choisit en échange d'un léger présent, et abrège auprès d'elle les lenteurs uniformes de la nuit équinoxiale, tandis que le féroce Kirghiz, au contraire, vous éventrerait sur l'heure, si vous osiez lancer un regard tendre à l'une de ses brebis humaines : jalousie, au surplus, naturelle ; car le harem kirghiz, sous des tentes en plein air, est une faible barrière contre les entreprises des lovelaces de ces contrées ; et dans les steppes d'Asie, aussi bien qu'en Europe, dès que les maris s'en vont à la maraude, l'amour, à pas de loup, vient marauder également chez eux.

Hâtons-nous d'ajouter, pour la justification des belles Zaïres du pays des Kirghiz, que, nonobstant leur affection pour leurs époux farouches, presque tous les maltraitent jusqu'à la barbarie.

Une seule est à l'abri des fureurs maritales : c'est celle qui a le rang de première épouse et le titre de *baïbicha*, mot qui veut dire *femme riche*, parce qu'elle possède un assez riche douaire. Son époux légitime, et qui le devient sans être obligé, comme le Dayak ou aborigène de Bornéo, d'abattre auparavant une ou deux têtes humaines, peut lui donner des ordres, mais non la battre, et encore moins la tuer ; elle peut même divorcer, s'il la rebute ou la néglige ; alors elle rejoint ses parens pour convoler ensuite à de nouveaux liens : c'est ainsi qu'en

usent exactement les femmes noires du pays de Baka, comme celles également d'une autre province du Congo, qui, plus elles ont d'aventures galantes, plus elles sont recherchées par leurs nouveaux époux; et une jeune baibicha, comme chez nous une riche héritière, ne manque, non plus, jamais de prétendans.

Pour ce qui est de ses autres compagnes, le Kirghiz a sur elles une autorité absolue, un droit de vie et de mort; à son gré, le tyran peut d'un coup de cimeterre abattre une tête charmante, dont le sang coule et reste sans vengeance. En un mot, la servitude la plus affeuse, voilà le destin de ces pauvres femmes, qui envient en secret celui de leur baibicha, ou sultane affranchie, à laquelle, d'ailleurs, elles doivent complète obéissance. Que serait-ce donc si elles venaient un jour à connaître le juste privilège des femmes de nos climats, qu'elles gouvernent par la triple magie de l'esprit, de la grâce et de la tendresse?

ALBERT-MONTÉMONT.

LES KHOLES, PEUPLADES DE L'INDE.

Les *Kholes* ou *Coles* sont des tribus englobées dans les provinces de Bahar et Orissa, au Bengale, à environ trois cents milles de Calcutta. Ce sont, à ce qu'il paraît, des descendans des aborigènes de l'Inde, et les districts occupés principalement par eux sont Chota-Nagpore et Singhboum; mais on en retrouve çà et là dans les montagnes de Chunar.

Le district montagneux de Chota-Nagpore, presque

entièrement couvert de forêts, est situé à l'extrémité sud de Bahar et borné au sud-est et à l'ouest par le Gondwana. Les hautes terres sont entrecoupées par de profondes ravines et partiellement couvertes de jungles ou broussailles, entre lesquelles sont clairsemés les villages.

Le district de Singhboum, dans l'Orissa, est borné de trois côtés par ceux de Chota-Nagpore, Midnapore et Mohurbunge, et au sud par celui de Kunjour.

Les Kholes se partagent en deux classes, entre lesquelles existe une mutuelle antipathie très prononcée : les Lurka-Kholes et les Dhangar-Kholes.

Les Lurka-Kholes habitent le Singhboum, et sont gouvernés par un rajah soumis au pouvoir britannique : c'est un peuple simple et inoffensif, qui redoute les Dhangar-Kholes, regardés par lui comme des démons pleins de cruauté.

Les Kholes ne paraissent avoir aucun système de religion. Leur pays est bien cultivé ; mais ce sont les femmes que les hommes chargent de ce soin, comme de toutes les affaires domestiques, pendant qu'ils vont à la chasse ou se reposent dans l'indolence ou la débauche. Ils aiment passionnément les liqueurs fortes, qu'ils tirent de plantes et de riz fermentés. Ils sont malpropres, et mangent de la chair de serpent ou de tigre.

Les Kholes, en général, se distinguent par une sauvage bravoure que leur inspire le mépris de la vie. Leurs armes consistent en arcs, flèches et haches appelées *tanghies*. Les femmes sont mieux vêtues que les hommes, si l'on peut nommer habillement une nudité presque complète, à l'exception d'un tablier de feuilles d'arbre. Elles portent à leur cou de très lourds chapelets. Les deux sexes sont d'une couleur très noire, comme on en voit balayant les rues de Calcutta.

Les Dhangar-Kholes qui habitent Chota-Nagpore sont paresseux, bas et stupides, gouvernés aussi par des rajahs ou zemindars, vassaux de la puissance britannique. Ils n'ont jamais été complètement soumis. Ils vont tout nus, à l'exception d'une pièce étroite de drap qui leur couvre en partie les reins. Ils sont plus barbares que les Lurka-Kholes; cependant leurs attaques sont précédées d'une sorte de parlementaire. Lorsqu'ils veulent envahir un village, ils envoient une flèche à celui qui y commande. Si elle est acceptée, ils considèrent cela comme une preuve d'amitié, et placent une branche d'arbre à travers le seuil de sa maison. Ce signe la rend inviolable comme les pantoufles d'un Musulman à la porte d'une femme, et personne n'oserait y entrer. Les Kholes alors visitent le village et prennent à leur aise tout ce dont ils ont besoin. Le renvoi de la flèche est considéré comme une déclaration de guerre, et si on la brise, c'est un outrage irrémissible, et que le sang peut seul laver. En ce moment ils harassent les troupes anglaises de la compagnie des Indes, dont quelques détachemens sont occupés à les réduire, comme l'annonce l'*Asiatic Journal* du mois d'août 1832, qui nous a fourni ces détails.

A.-M.

Statistique de plusieurs provinces du Brésil, *de* Pedro Magalès, *extraite par M. Adam de Bauve.*

PROVINCE DE PARA.

M. Adam de Bauve annonce qu'il doit aux temps de troubles dans lesquels le Brésil était plongé, autant qu'à l'amitié de M. Fournier de Choisy, colonel du génie, chargé du dépôt des cartes, d'avoir recueilli les détails qu'il possède sur les provinces de Para, Solimoens, Guyane et Matto-Grosso; ayant voyagé lui-même dans l'intérieur de ces deux dernières provinces, il a été à même de se convaincre de l'exactitude de la relation sur les principaux points. Mais il faut, dit-il, se prémunir contre l'exagération, chaque fois qu'on aperçoit le nom de ville qui n'est souvent qu'un rassemblement de quelques centaines de mauvaises maisons, où se trouvent toujours une ou plusieurs églises et souvent un tribunal ressortissant à la juridiction de Para.

La *province de Para* confine au nord avec l'Océan et le Maranhâo ou Amazone, qui la sépare de la Guyane; à l'ouest avec la rivière Madeira ; au sud avec les provinces de Goyaz et Matto-Grosso ; à l'est avec celle de Maragnâo.

Quatre rivières considérables, le Tocantins, Xingu, Tapazoz et Madeira partagent cette province en autant de districts, qui sont :

Para.	Belem ou Para. Bragança. Collares.

Xingutania.	Villa-Viçoza. Gurupà. Melgaçâo.
Tapajonia.	Santarem. Souzel. Alter do Chaô.
Mundracania.	Villa-Nova da Reinha. Borba. Villafranca.

PARA (*district*).

Le *district de Para* confine au nord avec l'Océan; au sud avec la province de Goyaz; à l'est avec celle de Maranhâo; à l'ouest avec le district de Xingutania, duquel il est séparé par le Tocantins. Il a cent trente lieues nord et sud, et plus de soixante de l'est à l'ouest. Il présente un pays plat, couvert de bois et coupé d'un grand nombre de rivières. Les fleuves Guama, Acara et Mojù sont les plus considérables de ce district. La partie méridionale est infestée d'Indiens sauvages.

Belem ou *Para*, capitale de la province située sur la rive orientale du Tocantins, dans la baie Guajarà, à l'angle septentrional de la rivière Guajà ou Guamà, en face de l'île das Onças, à vingt-cinq lieues de l'Océan.

Siège épiscopal. Contient une cathédrale, deux belles églises, plusieurs chapelles, cinq couvens d'hommes, deux de femmes, un collège avec des professeurs de latin, rhétorique, philosophie, etc. On entretient dans cette ville un jardin de naturalisation de plantes exotiques et d'un grand nombre de celles des plus précieuses du pays.

Comme dans toutes les relations on s'est principale-

ment appesanti sur la forme du gouvernement et la composition des tribunaux, l'auteur n'en parle pas.

En 1824, lors de son passage à Para, la garnison se composait de trois mille hommes de troupes régulières et de deux mille de milices, tant à pied qu'à cheval, faisant le service de la ville et de la banlieue, conjointement avec la troupe à laquelle elles étaient assimilées pour la solde.

Le port, dans lequel la marée monte de onze pieds, diminue de fond. On exporte de Para, du cacao, du café, du riz, du coton, de la salsepareille, des clous de Maragnâo, des cuirs crus et tannés, du copahu, du bapioca, des clous de girofle, du rocou, de la mélasse, de la gomme élastique, des châtaignes de Maragnâo et des bois de construction. Les orages sont fréquens; il règne tous les matins un vent de terre, et vers midi une brise de mer qui modère l'ardeur du soleil : il est rare aussi qu'il ne tombe pas une petite pluie dans la journée.

Les premiers grains commencent en novembre; à de fortes pluies succèdent plusieurs semaines de beau temps, espèce d'été, appelé *verannico;* les pluies recommencent en janvier ou février et durent jusqu'en juin ou juillet, mais avec de forts intervalles, et jamais on ne voit après une grande *avalanoche* le même temps continuer le jour suivant.

A une demi-lieue nord-ouest de la ville est une chapelle dédiée à nostra-señora de Nazareth, journellement fréquentée par les habitans de tous rangs.

Bragance, anciennement *Cayté*, une des plus anciennes villes et la plus considérable de la province, bâtie sur la rive gauche de la rivière. Cayté est à six lieues de l'Océan, trente est-nord-est de la capitale, vingt-trois est-sud-est de Ponta Tigiocà. Un pont divise cette ville

en deux quartiers; le septentrional est principalement habité par des Indiens. La marée monte, dans le port, de huit à douze pieds, c'est l'escale des embarcations naviguant de Maragnâo à Para.

Sept lieues et demie de Bragance, est-sud-est, est situé le bourg de *Cerzedello*. Neuf lieues sud-sud-ouest, et vingt-quatre de la capitale, est la petite ville d'*Ourem*, sur la rive droite de la rivière Guama.

Vigia, ville naguère florissante par ses exportations de cacao, café, coton; à quinze lieues de la capitale nord-nord-est, sur le bord de la rivière Tocantins ou Para : il y a deux couvens d'hommes et un de femmes.

Quinze lieues, ouest-nord-ouest de Bragance, vingt-trois nord-est de Para, cinq est de Villanova, est située la petite ville de *Cintra*, à l'embouchure de la rivière Maracanan; la population diminue depuis plusieurs années. Au nord-est de Cintra, *Salinas* où se prend ordinairement le pilote pour entrer dans la rivière de Para.

Collares, autrefois assez importante, à trois lieues nord-nord-est de Para, située dans une île de six milles de largeur, nord et sud.

Quatre sud-est *da Ponta Tigioca*, et dix-huit nord-est de la capitale, *Villanova del Rey*, sur la rive est un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière Curuça. Ses habitans, dont beaucoup sont Indiens, cultivent le maïs, coton, café, riz, cacao.

Gurupy, avantageusement située sur la baie de ce nom, était une ville assez importante en 1660. Escale des embarcations naviguant de Maragnâo à Para.

Bayas, gros bourg, où résident quelques marchands blancs, sur la rive est de Tocantins, onze lieues au-dessus de Caméta, escale des embarcations de Goyaz. Ses habitans cultivent diverses denrées. Sa situation

avantageuse, l'accroissement de sa population et la fertilité de ses environs lui présagent une importance peu éloignée.

Pederneira, habitée par des Indiens civilisés, pêcheurs et cultivateurs sur la même rive du Tocantins, cinq lieues au-dessous du fort d'*Alcobraça;* là, la rivière commence à être semée d'îlots jusqu'à Para. Le village de *Condé*, sis au sud-ouest de Belem, celui d'*Abayté*, de *Béjà*, tous trois dans une île formée par le Tocantins, *Muju* et *Igarapé Mirim*, font aussi partie du district de Para. *Arcòs*, sur la grande anse de *Turyvassu*, l'établissement le plus oriental de la province, n'est point assez peuplé pour obtenir en agriculture les avantages que promettent la fertilité du sol. Sur la même côte sont encore les paroisses de *José*, de *Pirià* et de *Vizeu*, habitées par des Indiens pêcheurs et cultivateurs. Sur les rives ou dans les environs de la rivière Guama, on trouve les paroisses de *Carapara*, *Bajara*, *Anhangapi*, *Trituya*, *San-Miguel da Cachoeira San-Domingos* à l'embouchure de la rivière Capim.

XINGUTANIA (*district*).

Ce district a soixante lieues carrées ; il y a au nord l'Amazone, à l'ouest le Xingu qui lui donne son nom et le sépare du Tapajonia ; au sud, le Tarapiquia et à l'est, le Tocantins. L'intérieur est peu connu et presque entièrement habité par diverses nations sauvages qui commercent avec les habitans des diverses rivières qui limitent ce district. Les terreins qui sont cultivés sont fertiles et appropriés à toute espèce de culture ; les cacaos s'y trouvent en abondance, et les cannes y réussissent parfaitement. Un grand nombre de rivières dont quelques-

unes assez considérables, sortent du centre de ce district. L'*Annapú* qui le traverse du sud au nord débouche en face de l'*île de Marajo;* son cours est considérable et les environs de ses rives produisent le girofle du pays (arvore de cravo).

Le *Pacajaz* ou *Pacaya,* à l'est de l'Annapú, reçoit l'*Iriuanna* et communique avec l'Annapú. Il prend son nom d'une nation indienne qui habite ses rives.

Le *Jacundaz* ou mieux *Hyacunda*, fleuve rapide, débouche à l'est du Pacaya.

L'*Aratica* sort aussi, à l'est, du Ryamuda et se jette dans la vaste baie qui baigne l'île de Marajo au sud.

La rivière *das Aréas* se jette dans l'Amazone, au nord du détroit de Taygipuru; on la remonte pendant vingt jours sans trouver de barres.

La rivière *dos Tacanhuiàs*, ainsi nommée des Indiens qui l'habitent, se jette dans le Tocantins, proche de l'Itaboça.

Villa-Viçoza, premièrement *Cameta*, une des plus anciennes villes de la province, grande et commerçante, située sur la rive gauche du Tocantins, vingt-six lieues sud-ouest de la capitale; il s'y est établi plusieurs marchands anglais et français; escale des canots de Goyaz et de ceux de Alto Maragnâo. Le Tocantins a ici dix milles de largeur et est couvert de beaucoup d'îlots, dont quelques-uns assez considérables.

Cinq lieues nord-ouest, qui est la direction de ce fleuve jusqu'à sa jonction à l'Océan est l'île *Ararahy* ou *Aragachy*, de trois lieues d'étendue, qui le divise en deux canaux, dont l'oriental est appelé improprement baie de *Marapatà*, et l'occidental baie de *Limoeiro.* Peu au-dessus de la pointe méridionale de l'île Ararahy, sur la rive orientale du Tocantins est l'entrée de l'*Igarapé Mirim*,

et en face sur la rive opposée, l'embouchure du *Japim*, qui va se jeter dans le canal qui baigne la côte méridionale de l'île de Marajo.

Vingt-six lieues par eau au-dessus de Villa-Viçoza, sur la même rive du Tocantins, est situé le fort d'*Alcobaça* où se fait la visite des embarcations de Goyaz, et trois milles au-dessus celui d'*Arroyos* où se remplit la même formalité. Là, la marée se fait encore sentir.

Gurupa, jolie petite ville sur l'Amazone, douze lieues au-dessus de l'embouchure du Xingu. On y fait de la poterie, des tuiles et des briques. Ses habitans cultivent du cacao, des viores, et recueillent la salsepareille. De ce point on aperçoit, au nord, les vastes chaînes de montagnes de Velha, et plus loin celles de Para, d'une hauteur considérable, les seuls que les navigateurs de l'Amazone reconnaissent depuis Para jusqu'à Borja.

Melgaçaú, ville médiocre sur le côté occidental du lac *Annapú*, traversé par la rivière de ce nom, cinq lieues au-dessus de son embouchure. Ses habitans s'occupent principalement de l'extraction du caoutchou.

Portel, sur le côté oriental du lac Annapú, proche de l'embouchure du canal qui communique avec le Pacaya, deux lieues sud de Melgacâo.

Ocyras, petite ville sur l'*Araticu*, à cinq lieues de son embouchure, trois lieues au nord de Villa-Viçoza, et onze à l'est de Melgaçó. Ses habitans cultivent du riz et du manioc; on y fabrique quelques étoffes grossières de coton. Cette ville fut d'abord établie entre cette même rivière et le *Panauhá* qui court un peu plus à l'ouest, et s'appelait alors *Aldeia dos Bocás*, du nom des *Combocas*, ses premiers habitans, d'où on continue de nommer *baie dos Bocas*, la grande anse qui se prolonge à l'ouest jusqu'à la barre de la rivière Parauhau, qui débouche

près de l'entrée méridionale du détroit de Taygipuru.

Porto de Moz, sur la rive sud du Xingù, quatre lieues de l'Amazone.

Veyros, ville moyenne, sur le Xingu, seize lieues au-dessus de Porto de Moz. Ses habitans cultivent des viores, et recueillent la salsepareille et divers baumes.

Pombal, à cinq lieues au-dessus de Veyros, promet de devenir considérable par l'accroissement journalier de blancs et de nègres.

L'île de *Macajo*, à raison de sa proximité, est considérée comme dépendance de ce district. Cette île, située entre le Tocantins et l'Amazone, a l'Océan au nord et le détroit eu Taygipuru au sud. Son étendue est de vingt-sept lieues nord et sud, et trente-neuf est et ouest.

Ses principales rivières sont l'*Anajas*, qui sort d'un lac et court à l'ouest; il a seize lieues en ligne droite: l'*Araby* ou plutôt *Arary*, un peu plus considérable, et qui sort d'un autre lac et se jette par deux embouchures sur la partie orientale. Le *Mondin* court aussi, à l'est, et l'*Atua* au sud-ouest. Toutes ces rivières navigables pour d'assez fortes embarcations, avec le secours de la marée, sont remplies de caïmans et très poissonneuses.

On trouve dans l'île de Marajo les villes suivantes :

Montforte ou *Villa Juanna*, située sur une éminence, dans la baie de Marajo, à quinze lieues nord de Para. Son tribunal est présidé par un juiz de lorà.

Monçaraz, premièrement *Cahyà*, trois lieues sud de Monforte.

Salvaterra, située à l'embouchure de la rivière Mondin, deux lieues et demie au sud de Monforte.

Soyrre, trois lieues nord de Montforte, sur le Mondin.

Chaves, *porto Salve*, à l'embouchure de la rivière Marajo-Assu, en face de la ville de Condé. *Ponte de Pedra*,

plus nord, et Villar, sont les paroisses de l'intérieur. Les Indiens ont presque entièrement disparu de cette île, couverte d'immenses troupeaux de gros bétail et de chevaux. Les villages de *Saint-Amaro* et de *Moëri*, établis depuis peu d'années, où se sont établis des marchands blancs, et surtout ce dernier, par la commodité de son port, doivent acquérir une assez grande importance.

TAPAJONIA (*district*).

Ce district confine, au nord, avec l'Amazone, au sud avec le territoire dos Arinos; à l'ouest avec le Mundracania, dont il est séparé par le Tapazoz d'où il prend son nom, et à l'est avec Xingutania. Il a cent lieues nord et sud, et soixante de largeur.

La partie méridionale qui est la seule connue, renferme des mines d'or et d'argent; entre autres nations qui habitent les environs du Tapazoz, on remarque les Mundrucùs et les Hyau-hains.

Souzel, petite ville sur le revers d'une montagne, qui domine le Xingu; ses habitans recueillent le cophu et diverses plantes médicinales. Elle est située à trente-cinq lieues de l'Amazone.

Santarem, ville grande et florissante, à l'embouchure du Tapazoz, escale des canots qui naviguent pour Matto-Grosse et l'Alto Maragnâo. Dépôt des diverses denrées du pays; habitée presque entièrement par des blancs qui s'occupent de l'éducation du bétail.

Alter-do-Chão, gros bourg, situé sur un lac à peu de distance du Tapazoz, avec lequel il communique presque sur la cime d'une montagne assez élevée, à trois lieues sud de Santarem. Ses habitans cultivent des viores et d'excellent tabac.

Aveyro, à vingt lieues au-dessus d'Alter-do-Chão ; sa situation est agréable, ses eaux salutaires et son territoire approprié à la culture du coton, tabac et cacao.

MUNDRACANIA (*district*).

Ce district, qui confine au sud avec celui de Juruenna, et au nord l'Amazone, à l'ouest la rivière Madeira, et à l'est le Tapazoz. Il a quatre-vingt-dix lieues nord et sud, et sa largeur moyenne est de soixante. L'aspect de ce territoire n'offre guère que des marécages qui nourrissent un grand nombre d'oiseaux aquatiques. L'intérieur offre cependant des espaces considérables couverts de bois.

Entre autres rivières qui se jettent dans le Madeira, on remarque l'*Anhangatiny* dont l'embouchure est par cinq degrés et demi, le *Mataura* qui débouche six lieues plus bas et communique avec le *Canoma* dans l'intérieur du district, le *rio dos Marmellos*, voisin du lac Marucula.

L'intérieur de ce district est arrosé par les rivières *Canoma*, *Abacachy*, *Apiuquiribo*, *Maubé-Quassú*, *Mauhé-Mirim*, *Massarý*, *Andirá*, *Tupinambara* qui se jettent dans une branche du rio Madeira. La plus considérable est la rivière *Canoma* qui décrit une courbe, et traversant plusieurs lacs, vient se jeter dans l'Amazone, sous le nom de *rio Manhés*, cinquante lieues au-dessous de la principale embouchure du rio Madeira. Ce rio Manhés, ainsi nommé d'une nation qui habite ses bords, a été aussi confondu sous le nom Tupinambâras, d'une aldée de Tupinambas qui existe sur le lac Vyacurapa, sur sa rive est, et à douze lieues de son embouchure.

Dans un espace de douze lieues, de la rivière Canomâ

à la ville de *Borba*, on voit les lacs Annamahá, Guaribas, Cauhintú, Cabocá, Trechal, Macacos et Jatuâranna, qui tous dégorgent dans la rivière Madeira. Douze lieues au-dessus de la même ville, on rencontre encore les lacs Matary et Murucutaba. Entre l'embouchure de la rivière Madeira et celle de Canoma débouche le lac Massurany.

Les principales nations qui habitent ces parages sont les *Junumas*, les *Manhés*, les *Pammas*, les *Parintinnis*, les *Muras*, les *Addiras*, les *Araras*, et les *Mundrucus*. Plusieurs tribus vivent errantes, d'autres se sont jointes aux chrétiens, desquels ils ont appris à cultiver la terre et à faire usage de vêtemens.

Villafranca, bâtie régulièrement sur un lac qui communique avec l'Amazone et le Tapazoz, à huit lieues sud-ouest de Santarem.

Villanova da Reinha, à l'embouchure du rio Manhés, bourg d'Indiens.

Borba, petite ville sur la rive droite de la rivière Madeira, à vingt-quatre lieues de l'Amazone. Sa population est un composé d'Indiens, de mulâtres et d'Européens; le cacao, le tabac qui est renommé et la pêche de tortues sont les sources de sa prospérité.

Villaboim, sur la rive gauche du Tapazoz, à quinze lieues de l'Amazone.

Pinhel, à cinq lieues de Villaboim.

Villanova de Santacruz, à quatre lieues au-dessus de Pinhel. Ses habitans cultivent le tabac; il s'y trouve un assez grand nombre de blancs.

Au-dessus de Villanova de Santacruz, et à une grande distance sur la rive ouest du Tapazoz, sont les Mundrucus, dont plusieurs hordes entièrement sauvages.

(*La suite à un autre numéro.*)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOTES SUR L'ÉGYPTE, *ainsi que sur le caractère, les vues et la politique de Mohammed-Ali* (*communiqué par* M. *le docteur* CLOT-BEY).

Mohammed-Ali est un homme éclairé, réunissant à un génie naturel et rare, des qualités personnelles peu communes chez les princes turcs; il est doué de beaucoup de courage et d'une force de caractère extraordinaire, favorisée par une activité physique plus extraordinaire encore; car à l'âge de soixante ans, il voit et fait tout par lui-même, il passe la journée dans ses arsenaux, dans ses fabriques et ses chantiers, il active tout par sa présence: nouveau Pierre-le-Grand, on le voit toujours le premier à son poste; il est sur pied depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir; il lit chaque jour les rapports qui lui parviennent de chaque province et des diverses administrations; entend la lecture de toutes les pétitions qui lui sont adressées; répond à tout; et en même temps qu'il s'occupe du gouvernement civil, de l'armée, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de l'Egypte, il se fait lire tous les articles intéressans des journaux de l'Europe, pour n'être étranger à

rien de ce qui s'y passe de remarquable. En trois ans, il a fait construire cinq vaisseaux à trois ponts, plusieurs navires de second rang, et un arsenal à Alexandrie comme il y en a peu en Europe.

Mohammed-Ali est exempt des préjugés vulgaires, mais il feint de les respecter et les ménage; il dit souvent qu'il faut considérer les préjugés d'un peuple ignorant *comme de la braise qu'il est dangereux de toucher.* Pour ce qui est des réformes, il ne les fait que peu-à-peu; quand on l'engage à opérer tel ou tel autre changement, il répond toujours : *les médecins ne donnent pas tous leurs médicamens à-la-fois.* Les erreurs populaires sont comme ces maladies qu'il faut guérir insensiblement.

Une des qualités qui le distingent encore, c'est la générosité. Il paie largement les services qui lui sont rendus, ceux surtout qui tendent à améliorer l'état de l'Egypte et le sort de ses peuples. Lorsqu'il est mécontent d'un officier, d'un employé quelconque, le plus grand châtiment qu'il lui inflige est de lui enlever ses fonctions sans toucher à ses appointemens, qu'il conserve toujours.

Mohammed-Ali affectionne beaucoup les Européens, notamment les Français; il veut qu'ils soient respectés comme il les respecte lui-même. Il témoigne souvent du regret de ne pouvoir se tenir debout lorsqu'il reçoit des visites : « Ce sont mes bêtes de Turcs, dit-il alors, qui me forcent à être grossier ». Il se trouvait un jour dans son divan des officiers anglais de distinction; comme à son ordinaire, il les invita à s'asseoir et leur fit apporter du café; un des individus qui le servaient, l'ayant, par *fanatisme*, présenté de la main gauche, le pacha, qui s'en aperçut, se contint pour le moment; mais dès que les officiers furent partis, il fit donner la bastonnade

à celui qui avait osé insulter ainsi des étrangers venus pour le visiter dans son palais.

Mohammed-Ali a été souvent trompé par des aventuriers ou des ignorans, et s'est trouvé bien des fois déçu dans ses espérances ou dans ses projets; mais ces contretemps n'ont jamais lassé sa persévérance.

Ce prince n'est arrivé au commandement de l'Egypte que par la force de son épée et de son génie : il n'a pu s'y maintenir que par cette même force. Aujourd'hui encore il serait le premier à marcher au combat, s'il y était obligé.

La grandeur d'âme est une qualité qui a caractérisé presque tous les grands hommes, surtout les conquérans : Mohammed-Ali la possède au suprême degré. Loin d'agir envers les officiers turcs vaincus, comme leurs sultans, qui font stupidement trancher la tête à tout général battu, ou qui, malgré sa bravoure, n'a pu être vainqueur, il a toujours traité avec la plus grande bonté ceux que le sort des armes a fait tomber en son pouvoir pendant sa longue et brillante carrière militaire; il les a traités en frères; il s'en est fait presque toujours des amis, des serviteurs dévoués, qu'il a portés aux places et aux honneurs. Il suffit, parmi des milliers d'exemples, de citer celui de son premier ministre, feu Mohammed Bey, si connu par son dévoûment et sa fidélité; et si l'on en veut un plus récent, quel acte de clémence plus éclatant que celui qu'il vient d'exercer envers Abdallah Pacha?

La réputation que Mohammed-Ali s'est acquise dans toute la Turquie, et son influence auprès de la Porte, ont fait que de toutes parts on est venu réclamer son assistance ou sa protection. Aussi, combien de pachas compromis ont obtenu leur pardon par son intermé-

diaire, alors même qu'il s'agissait de leur vie! Mohammed-Ali a toujours trouvé le moyen de les sauver; il ne se bornait point à une simple médiation; il a souvent acheté leur grâce avec des sommes considérables, entre autres celle d'Abdallah-Pacha lui-même, qui, bloqué depuis long-temps par les armées de la Porte, était sur le point de succomber, lorsque Mohammed-Ali paya plusieurs milliers de bourses afin de le délivrer. En outre, il accorde à tous les personnages réfugiés dans ses états des pensions proportionnées à leur rang, et il s'en trouve beaucoup de ce nombre.

Mohammed-Ali n'est point sanguinaire, comme on a voulu le représenter (1). Le massacre des Mamlouks n'en est pas une preuve, car ils avaient conspiré mille fois sa perte, et l'avaient jurée. Elle eût été inévitable sans cette mesure de rigueur. Avant lui, chaque bey, chaque cachef avait droit de vie et de mort sur un fellah. Aujourd'hui, personne n'a ce droit, si ce n'est les tribunaux, et même leur sentence ne peut être exécutée, s'il ne l'a revêtue de son approbation.

Avant lui, l'Egypte était, comme on le sait, au pou-

(1) Ce n'est qu'après des attentats répétés de la part de ses perfides ennemis, que Mohammed Ali a cédé enfin aux conseils de ses familiers, prévenu par-là sa perte certaine, et assuré le succès de ses projets de réforme dont aujourd'hui l'on admire les fruits. Nous ne voulons pas justifier cette scène sanglante, mais il est probable qu'elle sera un jour signalée dans l'histoire, plutôt comme un de ces actes de politique trop fréquens dans les annales des nations, que comme un trait d'aveugle barbarie, et qu'il sera jugé moins atroce que le massacre des Strélitz et la catastrophe récente des Janissaires sous le sultan régnant. Consultez sur cette scène et sur les motifs qui ont dirigé toute la conduite de Mohammed-Ali pacha, l'*Histoire de l'Egypte sous Mohammed-Ali*, etc., par M. Mengin, et les notes du 1er volume.

E. Jomard.

voir des braves, mais ignorans et barbares Mamlouks, et sous leur domination, elle ne se serait jamais tirée de l'état de dégradation et de misère où elle était plongée, pas plus que sous celle des pachas, tels du moins, que ceux auxquels les autres provinces de l'Orient sont confiées.

Mohammed-Ali (1) est le premier des gouverneurs de l'Égypte, qui, depuis l'expédition française, ait repris l'œuvre de la civilisation, le premier qui ait songé et réussi à former une armée régulière, à fonder des établissemens, à rétablir l'ordre, à organiser son gouvernement à-peu-près à l'européenne; et pour assurer le succès de ses vues et de ses travaux, pour naturaliser en Egypte les principes mêmes de ces améliorations, il a, le premier des princes arabes, envoyé à grands frais des centaines de jeunes gens en Europe et surtout en France, étudier les sciences et les arts. (2)

Ce n'est qu'à son exemple que le sultan Mahmoud a songé à ces nouveaux moyens d'organisation; mais, n'ayant pas le génie du grand homme qui gouverne l'Égypte, il n'a pas, comme lui, opéré ces réformes graduellement, avec prudence, en respectant les opinions religieuses, en ménageant les préjugés, en persuadant son peuple par cette éloquence naturelle qui caractérise Mohammed-Ali, et en finissant, à force de persévérance, par s'attacher ceux-mêmes qui lui étaient les plus opposés. Le sultan Mahmoud, au contraire, en réformateur téméraire et fougueux, voulait en un seul moment

(1) Depuis l'année 1815, et dès avant, le vice-roi s'est occupé de la civilisation de l'Égypte, et de toutes les reformes qui étaient propres à l'introduire par degrés (Voy. l'ouvrage cité ci-dessus, et les notes sur le 1er et sur le 2e vol. (E. J.)

(2) Voy. la note (1), pag. 277.

changer la face de la Turquie, s'attachant plutôt aux réformes promptes et saillantes qu'aux modifications essentielles et profondes, croyant que toute civilisation consiste à faire porter aux musulmans des souliers, des pantalons à la franque, et à leur apprendre à boire du vin. Le sabre est le seul argument qu'il a employé; quatre cent mille têtes d'hommes plus ignorans que coupables, sont tombées à ses pieds par la force de cette *raison suprême;* aussi a-t-il mis en quelque sorte l'empire entier en état de révolte contre lui.

L'ordre et la sécurité ont été rétablis en Egypte par Mohammed-Ali. Avant lui, on n'était pas sûr chez soi, on ne pouvait pas s'éloigner des villes sans craindre d'être dépouillé ou assassiné par les Bédouins, qui venaient jusque dans les faubourgs. Les chrétiens surtout avaient à redouter ces ennemis, et d'autres plus voisins encore. Les Mamlouks ont souvent enlevé et violé impunément, des femmes chrétiennes ou juives.

Il a plus fait encore, il a soumis les hordes de Bédouins indomptées jusqu'alors, qui infestaient les déserts, depuis les Pyramides jusqu'au Sennar : ces déserts peuvent de nos jours être parcourus en toute sûreté par des Européens, même vêtus à la franque, costume si abhorré par les mahométans.

Dans toute la Turquie, les Européens ne peuvent voyager qu'avec difficulté; les firmans et les escortes ne les mettent pas toujours à l'abri des insultes; ils paient souvent de leur tête la plus légère voie de fait sur un musulman; ils sont condamnés au même sort pour la moindre licence envers les femmes turques; ils ne peuvent avoir ni esclaves, ni domestiques musulmans. En Egypte, au contraire, toutes ces fautes sont tolérées: les Européens ont des esclaves et des domestiques du pays; en

un mot, il n'y a pas de différence entre eux et les Arabes. Il suffit même d'être Européen pour avoir plus de privilèges que les autres. Cette liberté va malheureusement jusqu'à la licence; car les aventuriers y abondent, et les voyageurs de cette sorte honorent fort peu les nations auxquelles ils appartiennent.

On crie beaucoup contre l'administration de Mohammed-Ali, prétendant qu'il ruine son pays, en enlevant l'argent et les hommes. Ceux qui ont connu l'Egypte avant qu'il s'en emparât sont convaincus que les Arabes n'ont jamais été ni plus riches ni mieux habillés. Si les revenus de l'Egypte sont aujourd'hui considérablement augmentés, ce n'est point en pressurant davantage le peuple, mais en augmentant l'étendue de ses possessions par la conquête du Sennar et du Cordofan; en cultivant une beaucoup plus grande quantité de terrein; en introduisant de nouveaux produits, tels que le coton à longue soie surtout, le maha, l'indigo, etc., etc.

Si l'on compare le commerce d'importation et d'exportation qui se fait actuellement en Egypte avec celui qui se faisait anciennement, on verra qu'il est au moins comme cinquante est à un. Année commune, il s'exporte en coton seulement, de cent à cent cinquante mille balles; les importations y sont considérables, surtout en métaux, bois de construction, armes, draps manufacturés, etc.

Cette prospérité, ces produits et ce commerce ont leur première source dans le génie et l'activité de Mohammed-Ali; les Fellahs, abandonnés à eux-mêmes, ne creuseraient jamais de canaux, ne feraient des sakiéhs que pour arroser le doura (millet), qui leur est nécessaire pour vivre, et l'Egypte ne fournirait que quelques quintaux de mauvais coton. Ses nouvelles manufactures deviendraient inutiles, et l'importation du numéraire, qui est à pré-

sent de quelques millions, n'excéderait pas, dans ce cas, quelques centaines de mille francs.

Mohammed-Ali ne peut être comparé à ces pachas avares du reste de la Turquie, qui pressurent le peuple et extorquent les revenus pour entasser des trésors. Ceux de l'Egypte sont employés à entretenir l'armée, à construire des fabriques, des manufactures de tout genre, à fonder des établissemens utiles, à envoyer, à grands frais, des sujets s'instruire en Europe. En conséquence, tout le revenu du pays est dépensé au profit du pays, et il résulte de cette généreuse administration, que Mohammed-Ali forme dans tous les arts et toutes les sciences des hommes qui bientôt viendront ou sont déjà venus concourir à la civilisation de leur patrie.

Il est vrai pourtant que la force militaire qu'entretient sur pied Mohammed-Ali n'est point en rapport avec la population, et que les frais de cette armée exigent des contributions qui surchargent le peuple; mais, quelles que fussent ses bonnes intentions et le bien qu'il eût pu faire à l'Egypte, tout cela ne le mettait point à l'abri des intrigues et des injustices de la Porte, qui a souvent mis le gouvernement de l'Egypte à l'enchère, en envoyant des sicaires à cordon, pour attenter à la vie d'un homme qui avait déjà rendu des services à l'empire, surtout celui de la conquête de la Mecque et de la destruction de la ceste des Wahabites, qui ne menaçaient rien moins que d'envahir la Syrie après l'Arabie. C'est donc pour sa propre conservation, et pour assurer à l'Egypte la durée et l'heureuse influence de ses réformes, que Mohammed-Ali a dû songer à former une armée redoutable, pour se mettre en mesure de résister.

Mohammed-Ali n'avait jamais songé à se révolter contre la Porte; bien loin de là, il lui avait toujours montré la

plus grande soumission, payé annuellement un tribut considérable et excédant de beaucoup celui de ses prédécesseurs, envoyé des subsides pécuniaires toutes les fois qu'elle en a eu besoin, et plus que tout cela, il avait entretenu une armée en Grèce pendant long-temps, défendu l'empire du Croissant épuisé, contre ses plus mortels ennemis, et soumis à son autorité les îles de Chypre et de Candie.

Mohammed-Ali était donc, par le fait, le plus fidèle et le plus ferme soutien de la Porte, celui même dont elle retirait le plus d'avantages. Néanmoins la Porte ne pouvait lui pardonner sa puissance. Mohammed-Ali ne l'ignorait pas, car il a de puissans amis à Constantinople comme dans tout le reste de la Turquie.

Plusieurs motifs devaient engager Mohammed-Ali à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre : d'abord parce que là était un ennemi que la Porte armait contre lui, et puis parce qu'il avait essuyé de la part d'Abdallah-Pacha des insultes que son honneur ne lui permettait pas de laisser sans vengeance, la Porte n'ayant pas voulu lui en faire avoir satisfaction.

Mohammed-Ali, dans son expédition de Syrie, n'avait pas eu d'abord d'autre intention que de châtier Abdallah-Pacha, et remettre Saint-Jean-d'Acre au pouvoir de la Porte. La Porte, loin d'intervenir amicalement et d'une manière honorable pour Mohammed-Ali, le menace et envoie une armée pour le combattre; elle fait plus, elle nomme des gouverneurs pour le remplacer lui et son fils; elle emploie en même temps l'anathème et l'excommunication contre lui. Mohamed-Ali doit déployer des forces pour se défendre; Saint-Jean-d'Acre tombe enfin en son pouvoir, il l'annonce à la Porte; il fait encore un dernier acte de soumission, en déclarant qu'ayant eu sa-

tisfaction de l'injure qu'il avait reçue, il était prêt à remettre la place.

Comment cette proposition a-t-elle été accueillie par l'aveugle et orgueilleux divan? Il a préparé de nouvelles troupes, fait des proclamations injurieuses contre Mohammed-Ali et son fils, qu'il espérait intimider par des menaces, et qu'il n'a pu que s'aliéner davantage.

Mohammed-Ali est considéré par les musulmans comme un guerrier, libérateur des lieux saints. Quant aux forces militaires du Grand-Seigneur, Mohammed-Ali savait parfaitement à quoi s'en tenir, il n'a jamais douté de la victoire. Il a souvent dit que toutes les menaces du sultan étaient des fanfaronnades, et que son armée *d'enfans*, sans discipline, sans expérience et mal commandée, ne résisterait point devant de braves Arabes dirigés par son fils.

En effet, sa fameuse armée de quatre-vingts ou cent mille hommes, commandée par le feld-maréchal Hussein-Pacha, a été détruite, comme l'avait prédit Mohammed-Ali; son artillerie, ses munitions, etc., sont tombées au pouvoir d'Ibrahim-Pacha.

Le sort d'Ibrahim Pacha se trouve lié à celui de son père; d'ailleurs, il professe les sentimens du fils le plus soumis et le plus dévoué.

Ibrahim-Pacha a le goût et le génie militaire; il est doué d'une intrepidité et d'une bravoure à toute épreuve. dans les campagnes de l'Hegiaz et de la Morée, il a acquis l'habitude de la guerre et l'affection des soldats arabes; il exerce sur leur esprit l'influence magique que Napoléon avait sur les Français.

Les officiers de l'armée sont exercés depuis plusieurs années; la plupart ont fait les campagnes de l'Hegiaz, du Sennar et de la Morée; les principaux chefs sont

dévoués, la plupart des généraux et des colonels sont des parens de Mohammed-Ali ou des esclaves élevés dans sa maison, dont le dévoûment est égal à celui de son propre fils. Les autres sont aussi des hommes éprouvés.

Les Arabes sont de très bons soldats, courageux, sobres, obéissans, supportant sans murmurer les fatigues de la guerre. La séduction ne pourrait rien sur eux, car ils aiment leurs chefs; en un mot, l'armée de Mohammed-Ali forme un corps homogène bien organisé, et animé du meilleur esprit.

Quant à l'armée navale de Mohammed-Ali, elle se compose de cinq superbes vaisseaux et de quelques frégates, sans compter un assez grand nombre d'autres bâtimens, tels que corvettes, bricks et goëlettes.

Tous ces navires sont neufs, bien armés, bien équipés, et montés par des marins exercés. Les navires de haut bord sont commandés la plupart par d'habiles officiers, parmi lesquels se trouvent plusieurs Français et Anglais.

L'amiral qui la commande, Osman-Pacha (1), est un personnage distingué par son instruction et ses lumières,

(1) Osman-Pacha, aujourd'hui amiral de la flotte égyptienne, est ce même Haggi-Osman Noureddin qui vint à Paris en 1820. Il est le premier Egyptien qui soit venu s'instruire en Europe, et qui en ait rapporté une instruction solide. C'est lui qui, aidé du consul général de France, le chevalier Drovetti, fit agréer au vice roi notre projet, tendant à faire instruire à Paris, des indigènes, dans toutes les branches des arts, et à les mettre en état de propager ces arts dans leur patrie. En effet, peu d'années après, une centaine de jeunes élèves, Arabes ou Osmanlis, Effendis, Cheykhs ou Fellahs, ont été envoyés en France successivement. La moitié est déjà retournée, et une partie d'entre eux rend déjà à l'Égypte des services signalés. (Voir *Abrégé de Géographie*, etc., par Adrien Balbi, pag. 854-859, le nouveau *Journal asiatique*, tom. II, pag. 96-116 et divers documens publiés dans le *Moniteur* depuis 1826 jusqu'à ce jour. (E. J.)

ayant vécu long-temps en Europe, possédant bien le français et plusieurs autres langues, entendant parfaitement la marine, qu'il a organisée et en quelque sorte créée en Egypte, homme d'une bravoure et d'un sang-froid imperturbables. (1)

Aussi l'armée navale du vice-roi d'Egypte, quoique inférieure en nombre à celle du sultan, peut se mesurer avec elle; il est même presque certain que si elle la rencontre réunie, elle la battra, et probablement la détruira tout-à-fait; car la flotte du Grand-Seigneur est composée de mauvais bâtimens mal armés, mal équipés; les équipages ont été formés d'un ramassis de misérables, de vagabonds, d'ouvriers, de boutiquiers pris dans des presses faites dans les rues de Constantinople : aussi le capitan-pacha et les autres chefs ont tellement la conscience de leur faiblesse, qu'ils évitent la rencontre de la flotte de Mohammed-Ali. Que peut-on attendre de marins de l'espèce de ceux qui se sauvaient avec tant de précipitation et de peur devant les brûlots grecs? Les bâtimens du vice-roi ont déjà capturé une corvette, un brick et plusieurs autres navires qui se sont rendus sans tirer un seul coup de canon; en sorte que les succès de l'armée navale ne sont pas plus douteux que ceux de l'armée de terre.

Mohammed-Ali est le seul homme de la Turquie capable de relever l'empire désorganisé, qui croule et se démembre. Tous les actes qui ont signalé son gouvernement en Egypte sont, il nous semble, des assurances

(1) Un des vaisseaux de la marine égyptienne est commandé par Hassan-Effendi, l'un des officiers envoyés en France pour s'instruire, et qui, après avoir étudié à l'école navale de Brest, a fait plusieurs campagnes dans les deux océans, à bord des vaisseaux de la marine royale.

non équivoques que l'empire florirait et se consoliderait, s'il en prenait les rênes.

Mohammed-Ali ne voudra pas probablement profiter des avantages de sa position; il se limitera, selon toute apparence, à la conquête de la Syrie (1). Cette province convient à celui qui possède déjà l'Egypte. Il le sentira trop bien pour jamais se résoudre à l'abandonner. La Porte ne sera jamais en état de l'en déposséder, surtout depuis qu'il est devenu maître de Saint-Jean-d'Acre, qui, entre ses mains, sera inexpugnable, et beaucoup plus qu'il ne l'était avant, si, en réparant les fortifications, il les fait rétablir d'après de meilleurs plans.

Pendant que la Syrie, au pouvoir de Mohammed-Ali, deviendra un nouveau débouché de commerce pour l'Europe, ce prince domptera les mœurs barbares des habitans, qui, jusqu'à présent, ont étouffé tout germe de civilisation. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté, et jamais sans danger, que les voyageurs peuvent la parcourir. Tout le monde connaît la destruction des comptoirs français par Djezzar-Pacha, les vains efforts qu'a faits de nos jours une des premières puissances du monde pour parvenir à placer un consul à Damas; enfin les vexations et les avanies que supportent les chrétiens de la Terre-Sainte. La conquête de Mohammed-Ali est donc un véritable bienfait pour le commerce, les sciences et l'humanité.

Marseille, 24 septembre 1832.

(1) La question politique a été traitée dans un écrit composé, en janvier dernier, dès la première nouvelle de la rupture entre la Porte et l'Égypte. Les vues qui précèdent sont parfaitement d'accord avec l'écrit dont il est question, et auquel nous nous contentons de renvoyer le lecteur. (Voy. *France littéraire*, tome III, pages 275-298.)

(E. J.)

Remarques *sur la population des Etats-Unis d' Amérique.*

Le premier dénombrement de la population des Etats-Unis d'Amérique eut lieu en 1790. Ce pays renfermait alors 3,929,325 habitans. Le cinquième recensement, qui n'a été officiellement publié que le 10 juillet dernier, s'est commencé en 1830, et il a montré que, dans cet intervalle de quarante ans, la population s'était presque quadruplée; elle s'élève aujourd'hui à 12,866,020 habitans. Ce nombre se compose de 10,526,248 blancs, de 2,009,043 esclaves, de 319,599 personnes libres de couleur.

Les progrès de la population n'ont pas été les mêmes dans les différens états de l'Union : on remarque un accroissement beaucoup plus rapide dans les nouveaux états que dans les anciens, plus sensible surtout dans les contrées au travers desquelles se sont ouvertes de grandes lignes de communication.

Les pays arrosés par l'Ohio, le Sciotto, et leurs affluens, en offrent un frappant exemple. Ce n'étaient en 1791, que d'immenses forêts où la hache pénétrait à peine : on essaya d'y transplanter alors quelques colonies; et le marquis de Marnésia, l'un de leurs plus honorables chefs, dut renoncer à ses projets d'établissement. Mais depuis cette époque, les nations sauvages ont été rejetées sur d'autres territoires; le sol qu'elles occupaient a été soumis à la culture : de plus heureuses colonies s'y sont formées; et l'état de l'Ohio, qui n'a encore que trente années d'existence, renferme déjà près d'un million d'habitans. Aussi quels avantages il assure, par sa situation territoriale, au commerce et à l'agriculture; et

que de richesses trouve à y mettre en œuvre l'industrie de ses habitans! Ce pays est devenu le centre, le foyer d'une immense circulation; les grands fleuves qui le traversent sont encore liés, par des canaux artificiels, au bassin du lac Erié, qui, à son tour, communique, soit avec les autres lacs de cette région centrale, soit avec l'océan Atlantique, par d'autres cours de navigation.

Les états du Kentucky et du Tennessée, bornés, comme celui de l'Ohio, par le Mississipi, et traversés par d'autres grands fleuves, participent du même mouvement progressif. La fécondité de leur territoire, et les facilités qu'il offre au commerce, y attirent tous les ans de nouveaux essaims de cultivateurs et d'ouvriers; et, sans multiplier ici les exemples, la même remarque peut s'appliquer à d'autres états nouvellement formés.

Si la population de quelques parties du littoral atlantique n'a pas fait les mêmes progrès, si celle du Connecticut s'est à peine augmentée, si celle du Newhampshire du Massachusetts, du Rhode-Island, du New-Jersey, de la Delaware, du Maryland ne s'est pas doublée, on peut trouver dans leur situation même la cause de cette disproportion. Les Etats-Unis, circonscrits dans leur territoire, ressemblent à la vieille Europe, où toutes les places sont mises en culture, où il faut chercher sa subsistance dans d'autres moyens de travail, et où la concurrence de l'industrie en rend les résultats moins productifs. Le nombre d'habitans qui excéderait les ressources de ces contrées, deviendrait une charge pour elles, et cette population surabondante va chercher de nouveaux établissemens au-delà de la chaîne des Alléghanys.

Les anciens états de New-York, de la Pensylvanie, de la Géorgie, des deux Carolines, n'étant pas également

limités dans leur territoire, se trouvaient placés dans des circonstances plus favorables à l'accroissement de leur population. A mesure que les nations indiennes se sont repliées vers l'occident, ils ont pu hériter de leurs possessions, et livrer d'immenses domaines à la culture.

On a observé que les émigrations des Européens pour les Etats-Unis ne contribuaient que pour la huitième partie à l'accroissement de cette population : c'est dans l'étendue et la fertilité du pays, c'est dans la fécondité des familles qu'elle trouve les principaux élémens de sa progression.

La population des esclaves ne s'est pas augmentée dans la même proportion que celle des blancs : elle ne s'est accrue, d'un recensement à l'autre, que dans le rapport de 29 à 30 pour cent, lorsque celle des blancs s'élevait de 33 à 36. Cette différence d'accroissement entre l'une et l'autre classes résulte sans doute de celle de leur situation politique et civile; car la première source de tous les progrès est dans la propriété et la liberté; mais il faut aussi tenir compte de l'abolition de la traite, qui, malgré les tentatives du commerce interlope, a cessé de suppléer à une partie des pertes de la population.

Le nombre des hommes libres de couleur s'était d'abord accru dans une proportion beaucoup plus grande, par l'effet des affranchissemens successifs; mais cette augmentation n'a plus été que de 19 pour cent dans le recensement de 1820.

Une telle diminution s'explique surtout par la fondation de la colonie de Libéria, sur les côtes de Guinée. Les Etats-Unis y ont transporté une partie de leurs hommes libres de couleur, et ces nouveaux habitans reviennent comme citoyens dans les contrées où leurs

pères avaient été vendus comme esclaves : philanthropique établissement, placé sur les rivages d'Afrique, comme un monument expiatoire que les voyageurs européens visiteront plus d'une fois!

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la population soumise à des lois ou à des maîtres. Celle qui jouit encore de toute l'indépendance de la vie sauvage, bien loin d'éprouver une augmentation progressive, s'affaiblit et décroît graduellement. Les Indiens établis dans les limites des Etats-Unis ne sont qu'au nombre de 98,000; et l'on évalue à 215,000 ceux dont les tribus, dispersées à l'occident et au nord-ouest de ce territoire, occupent les deux versans des montagnes Rocheuses, d'un côté jusqu'à l'état du Missouri, d'un autre côté jusqu'à l'océan Pacifique. Une région presque égale à celle que la civilisation a conquise est donc encore le domaine de ces nations aborigènes, autrefois si terribles et si renommées, auxquelles appartenait toute cette zone du continent américain; mais l'action du temps les consume; elle n'est favorable qu'à leurs vainqueurs; et cette différence de destinée entre les nations sauvages et policées nous offre la preuve éclatante des bienfaits de l'association et de la salutaire influence des lois. Les forêts ont couvert le berceau des sociétés; mais elles les retiennent dans l'enfance : il faut à l'homme un champ plus libre, plus fécond, plus ouvert au grand jour; c'est là qu'il se développe, qu'il étend sa raison, multiplie ses forces, et agrandit incessamment son empire.

Nous joignons à ce mémoire un tableau explicatif, où l'on a rapporté dans cinq colonnes différentes la population de chacun des états de l'Union, telle qu'elle a été successivement déterminée par les recensemens de 1790, 1800, 1810, 1820 et 1830. Ces nombres, rapprochés les

uns des autres, permettent de suivre avec exactitude, et d'époque en époque, la marche constamment progressive de cette population.

Une sixième colonne indique, d'une manière approximative, le nombre d'Indiens qui se trouvaient encore enclavés, en 1830, dans le territoire de la plupart des états de la Confédération, et le nombre de ceux qui occupaient au-delà de ces limites, les régions occidentales et celles du nord-ouest.

R.

	ÉTATS et TERRITOIRES.	POPULATION DES ÉTATS-UNI		
		en 1790.	en 1800.	en 1810.
1	Maine	96,540	151,719	228,705
2	New-Hampshire	141,885	183,858	214,460
3	Massachusetts	378,787	422,845	472,040
4	Rhode-Island	68,825	69,122	76,931
5	Connecticut	237,946	251,002	261,942
6	Vermont	85,539	154,465	217,885
7	New-York	340,120	586,050	959,049
8	New-Jersey	184,139	211,149	245,562
9	Pensylvanie	434,373	602,545	810,091
10	Delaware	59,094	64,273	72,674
11	Maryland	319,728	345,824	380,546
12	Virginie	747,610	880,200	974,622
13	Caroline du nord	393,951	478,103	555,500
14	Caroline du sud	249,073	343,591	415,115
15	Géorgie	82,548	162,686	253,433
16	Alabama. }	.....	8,850	40,352
17	Mississipi }			
18	Louisiane	.....	.....	76,556
19	Tennessée	.....	105,602	261,727
20	Kentucky	73,677	220,959	406,511
21	Ohio	.....	45,365	230,760
22	Indiana	.....	4,651	24,520
23	Illinois	.....	215	12,282
24	Missouri	.....	.....	19,783
1	Michigan	.....	551	4,762
2	Arkansas	.....	.....	1,062
3	Floride	.....	.....	.....
4	District de Colombia	.....	14,093	24,023
	TOTAL	3,929,326	5,309,578	7,239,903

(1) Ce nombre représente quelques articles qui avaient été d'abord omi

D'AMÉRIQUE.

en 1820.	en 1830.	POPULATION DES TRIBUS INDIENNES — ENCLAVÉES dans les différens états.	HORS DES LIMITES.	
298,335	399,455		Territoire Huron ou Nord-Ouest .	20,200
244,161	269,328			
523,287	610,408			
83,059	97,199	2,583	Entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses.	94,300
275,248	297,675			
235,764	280,652			
1,372,812	1,913,006	4,820		
277,575	320,823		Dans les montagnes Rocheuses.	20,000
1,049,315	1,348,233	300		
72,749	76,748			
407,350	447,040		A l'ouest de ces montagnes.	80,000
1,065,366	1,211,405			
638,829	737,987	3,100		
502,741	581,185	300		
340,999	516,823	5,000	TOTAL	214,500
127,901	309,527	19,200		
75,448	136,621	23,000	D'autre part	98,239
153,407	215,529	939		
420,813	681,904	1,000		
564,317	687,917			
581,437	937,903	1,877	TOTAL GÉNÉRAL.	312,739
147,178	343,031	4,050		
55,211	157,445	5,900		
66,586	140,455	5,631		
8,896	31,639	9,349		
14,273	30,388	7,200		
. . . . .	34,730	4,000		
33,039	39,834			
	(1) 11,130	98,239		
9,638,166	12,866,020			

ans le dénombrement de 1830.

BANGALORE.

La ville de *Bangalore* est située par 13° 0′ lat. N., et 77° 42′ long. E. du méridien de Greenwich, dans le territoire du rajah de Mysore, à une distance d'environ 215 milles de Madras, et à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette situation élevée rend le séjour de Bangalore très salubre, le froid n'étant pas trop aigu la nuit, ni la chaleur trop grande le jour pour les Européens. Le pays est agréablement boisé et entrecoupé de collines et de ravins. Bangalore est un des plus vastes cantonnemens militaires de la péninsule indienne, et cette ville, qui a des fortifications remarquables, fut fondée par le célèbre Hyder-Ali. Sa population agglomérée est de 50 à 60,000 âmes, dont la moitié habite le *Pettah*, et le reste la ville malabare. Les habitans de Pettah, dont un petit nombre sont mahométans, parlent la langue canarèse; et ceux de la ville malabare, principalement le tamul : les mahométans, entre eux, parlent d'ordinaire l'indoustani, mais ils comprennent également les idiomes des indigènes au milieu desquels ils demeurent.

Une vingtaine de villages qui environnent Bangalore et qui contiennent ensemble au moins 7,000 habitans, sont depuis quelques années visités par des missionnaires anglicans, qui cherchent à y introduire le christianisme; quelques succès partiels en font espérer de plus décisifs pour l'évangile; mais il faut reconnaître que les préjugés du peuple sont de puissans obstacles au progrès desiré, et ce progrès est encore moins sensible chez les filles que chez les garçons, à cause de la répugnance presque invincible des Indous à instruire leurs femmes.

(*The Missionary Register*, octob. 1832.)

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 novembre 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire de la Société royale asiatique de Londres transmet à la Société huit volumes de la collection des Recherches de la Société de Calcutta, dont l'envoi avait été annoncé dans une des dernières séances.

M. Townsend, admis récemment, adresse ses remercîmens à la Société.

M. Warden recommande à la Société plusieurs savans américains, qui lui paraissent avoir des titres pour obtenir les places vacantes de correspondans étrangers.

M. Douville, en signalant à la Commission centrale une nouvelle attaque dirigée contre lui, au sujet de son voyage au Congo, dépose sur le bureau plusieurs lettres du gouverneur de Loanda, datées du mois d'avril 1828, comme attestant qu'il était en Afrique à cette époque.

M. Dubeux, employé à la bibliothèque du roi, adresse une proposition tendant à insérer dans les mémoires de la Société, une relation du royaume d'Angola, inédite, par Antonio de Oliveira de Cadornega, capitaine portugais, manuscrit de la bibliothèque royale, composé de 3 vol. in-fol. de 1680. A sa lettre est jointe la liste des chapitres

dont cette relation est composée, ainsi qu'un *specimen* en portugais et en français, relatif à quelques coutumes et usages des gens d'Angola.

M. Dubeux offre ses soins pour la surveillance de l'impression. Cet ouvrage ayant été demandé dans un pays voisin, pour y être publié, M. Dubeux a cru devoir s'adresser d'abord à la Société française.

La Commission centrale accueille avec intérêt cette proposition, et elle charge la section de publication de prendre connaissance du manuscrit et de faire un rapport à la prochaine séance.

M. Albert-Montémont donne lecture de trois notices sur l'île de Ceylan; sur les mœurs des Kirghiz, et sur les Kholes, peuplades de l'Inde. Ces notices sont traduites de l'*Asiatic journal.* (Voy. pag. 237, 245 et 252.)

La Commission centrale procède à l'élection aux places vacantes parmi les *correspondans étrangers;* ces places sont au nombre de cinq d'après le réglement.

MM. le capitaine Graah, à Copenhague, chargé de la dernière exploration du Groënland; Ainsworth, directeur de l'*Edinburgh journal;* Adrien Balbi, à Padoue, auteur du nouvel Abrégé de Géographie; Graberg de Hemsó, à Florence, ancien consul général de Suède à Tripoli, et le major Long, à Washington, chef des deux expéditions aux *montagnes Rocheuses*, sont nommés membres correspondans étrangers.

M. C. Moreau dépose sur le bureau, pour être discutées dans une prochaine séance, deux propositions relatives au nombre des correspondans et aux conditions qu'ils ont à remplir.

Séance du 16 novembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Balbi écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son Abrégé de Géographie, et, d'après son desir, la Commission centrale invite un de ses membres, M. Albert-Montémont, à vouloir bien lui rendre compte de cet ouvrage.

La Société philosophique américaine de Philadelphie adresse le volume IV (2e partie) de ses *Transactions*.

M. Warden dépose, sur le bureau, le cahier de juillet de la *North american Review*.

M. Sueur-Merlin adresse un résumé du tableau du commerce de la France avec ses colonies et les principales puissances, pendant l'année 1831.

M. Eyriès, au nom de la section de publication, rend compte de la réunion de cette section, ayant pour but l'examen de la proposition faite par M. Dubeux d'insérer, dans le Recueil des mémoires de la Société, une relation inédite du royaume d'Angola, qui se trouve à la bibliothèque du roi.

Il est fait plusieurs propositions : la première de publier le texte original portugais.

La deuxième, de publier une traduction française de l'ouvrage.

La troisième, de publier le texte portugais avec la traduction en regard.

Après diverses observations sur les avantages et les inconvéniens que présentent ces trois modes de publication, la Commission centrale décide en principe que la relation sera publiée, et elle invite les sections de comptabilité et de publication réunies à se concerter avec

l'auteur de la proposition pour évaluer les frais de copie, de traduction et de corrections d'épreuves.

M. Jomard annonce, en même temps, qu'il a fait les démarches nécessaires auprès de la bibliothèque royale pour obtenir l'autorisation de publier le manuscrit.

M. Roux de Rochelle lit quelques remarques sur les progrès de la population des États-Unis; elles sont renvoyées au Comité du bulletin. (Voy. pag. 279.)

M. Albert-Montémont communique un fragment de son voyage à Londres, en 1830.

M. Jomard dépose une notice de M. le docteur Clot-Bey, au sujet du vice roi d'Egypte, et ensuite il annonce que l'examen de douze élèves égyptiens nouvellement arrivés, instruits dans l'établissement, aura lieu le 18 novembre prochain, devant l'Académie royale de médecine; MM. les membres de la Société qui desireraient être témoins des progrès de ces jeunes élèves, sont invités à assister à l'examen. (Voy. la notice pag. 266.)

Sur la proposition de l'un de ses membres, la Commission centrale fixe au 14 décembre l'époque de sa prochaine assemblée générale.

M. le président signale diverses communications qui pourront faire l'objet de lectures intéressantes, entre autres, 1° un fragment du deuxième climat de la géographie de l'Edrisi, dont M. Jaubert a achevé la traduction; 2° un fragment de la relation d'Angola; 3° un document proposé par M. Menzikoff relatif aux voyages des caravanes de Russie en Chine.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 16 novembre.

M. Cazeaux, ingénieur hydrographe.

M. le docteur Clot-Bey, inspecteur du service de santé des armées du vice-roi d'Egypte, directeur de l'Ecole de Médecine d'Abou-Zabel, membre de plusieurs sociétés savantes.

M. le baron de Ladoucette, ancien préfet.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 2 et 16 novembre.

Par la Société Asiatique de Calcutta : *Recherches asiatiques*, tomes 6, 7, 8, 12, 13, 14, 15 et 16.

Par MM. Lapie père et fils : 21e livraison de leur *Atlas universel.*

Par M. Dufour : *Carte administrative, physique et routière de la France, etc.*, dédiée au roi par H. Dufour.— 9e *livraison de son Atlas universel de géographie ancienne et moderne.*

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de septembre.

Séance du 16 novembre.

Par la Société philosophique américaine de Philadelphie : *Volume 4, 2e partie de ses Transactions.*

Par M. Adrien Balbi : *Abrégé de Géographie, rédigé sur un nouveau plan, d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes, etc.* Un vol. in-8°.

Par M. Sparks : *The North American Review*, trimestre de juillet 1832.

Par la Société des Missions Évangéliques : Cahier d'octobre de son *Journal.*

Par M. César Moreau : *Résultats de la valeur officielle du commerce général et de la navigation entre la France et l'étranger, depuis* 1825 *jusqu'à* 1831 *inclusivement.* Une feuille.

Par l'Académie de l'industrie : *N°* 23 *du Journal de ses travaux.*

Par la Société française de statistique universelle : *N°* 4, *octobre, du Journal de ses travaux.*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 116. — DÉCEMBRE 1832.

DOCUMENS

LUS DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 DÉCEMBRE 1832.

NOTICE *sur les travaux de la Société de Géographie pendant l'année* 1832, *par M.* ALEXANDRE BARBIÉ DU BOCAGE, *secrétaire général.*

Messieurs,

Voici la onzième année que votre secrétaire général vient vous soumettre le compte rendu de vos travaux. Pour la première fois, cette tâche m'est échue; votre bienveillant intérêt, en m'appelant à l'honneur de la

remplir, m'a imposé un devoir que le talent de mes devanciers a rendu difficile. Je me serais récusé, messieurs, si je n'avais pensé que l'indulgence qui m'a placé dans la position où je suis, daignerait m'y accompagner et m'y soutenir.

Instituée dans la seule vue de hâter les progrès de la géographie, et de répandre, par son aide, les bienfaits de la civilisation partout où l'homme peut pénétrer, votre société n'a cessé, malgré les obstacles que les circonstances ont fait naître sous ses pas, de marcher vers son but; et cette année encore, votre correspondance, recherchée par les sociétés savantes et les académies nationales et étrangères les plus renommées, l'échange respectif des publications des unes et des autres, des prix distribués, avec non moins de libéralité que par le passé, aux travaux utiles et vraiment recommandables, sont des faits qui prouvent combien vos louables efforts ont obtenu de succès. Sa majesté a daigné prendre un intérêt direct et particulier à vos travaux; et si nous jetons les yeux sur les noms qui sont venus successivement grossir la liste de vos membres, nous y voyons figurer non-seulement ceux de savans ou d'amis de la science, appartenant à tous les pays, mais encore ceux de quelques Orientaux de marque, plus disposés à concourir aux progrès de la civilisation qu'on ne le croit généralement dans l'Occident. Parmi eux, nous distinguons le prince Malek-Kassem-Mirza, frère puîné du prince royal de Perse, et Ahmed-Efendi, membre de la Mission égyptienne à Paris. Notre gouvernement, juste appréciateur de vos travaux, MM. les ministres des affaires étrangères et de la marine, et M. le directeur général de la guerre, vous ont fait des dons d'une haute importance. En outre, M. le ministre de la marine, à qui vous devez

plusieurs communications scientifiques intéressantes, a souscrit à vos publications; et son collègue, M. le ministre de la justice, vous a fait espérer que les presses de l'imprimerie royale pourraient être employées pour l'impression de votre recueil de mémoires.

Ce court préambule doit vous faire bien augurer, messieurs, de l'avenir de la Société, et accroître encore davantage, s'il est possible, le dévoûment de tous ses membres à ses intérêts.

Afin d'atteindre le but que vous avez sans cesse devant les yeux, vous employez deux moyens dont le succès a prouvé l'efficacité : vous fondez et distribuez des *prix*, et vous faites des *publications*. Vos prix excitent partout une noble émulation ; vous appelez, avec la plus constante impartialité, à vos concours les amis de la science dans tous les pays du globe, et vous mettez ainsi dignement en pratique ce principe énoncé par vous dès les premiers momens de l'existence de la Société, qu'elle est *universelle*. Aussi, messieurs, si, se reportant vers le passé, on suit la marche que vous avez adoptée depuis les onze années que la Société existe, on verra avec surprise peut-être que nulle association ne peut se féliciter d'avoir, dans un espace de temps aussi court et avec d'aussi faibles moyens que la cotisation annuelle de chacun de vous, produit des résultats aussi éminemment utiles, aussi étendus, et qui répondent mieux à ses vues. Vos programmes ont porté l'infortuné Pacho, enlevé trop tôt à la science et à notre amitié, dans la *Cyrénaïque*, où tant de tentatives avaient déjà échoué, quoique payées un haut prix. Son ouvrage subsiste; il nous a ouvert une mine féconde, vous l'avez couronné. M. Caillié a parcouru l'Afrique, et le premier des Européens qui se sont avancés au centre de cette contrée, il a vu *Tem-*

boctou, et en est revenu. Son ouvrage est entre vos mains. Qui l'a couronné? c'est vous encore. D'où avait-il reçu son impulsion? de vos programmes. Ainsi, grâce au dévoûment de ces généreux compatriotes et à l'honneur que confèrent les palmes que vous distribuez, la carte de l'Afrique se meuble insensiblement, et chaque année le champ des découvertes géographiques s'y resserre. Certes, ce sont là des résultats positifs et d'une véritable importance. Plût à Dieu que des encouragemens plus nombreux que ceux que vous recevez, vinssent soutenir vos propres efforts, et qu'enfin votre utile association pût jouir d'une dotation annuelle qui, si faible qu'elle fût, vous permettrait du moins de vous étendre plus largement encore dans la voie que vous vous êtes tracée. Messieurs, en récompensant des compatriotes, vous n'avez point dédaigné la gloire étrangère : le nom du capitaine Franklin, couronné pour son voyage sur les rivages de la mer Polaire, celui du major Laing, qui le fut pour son voyage à Temboctou, où cet infortuné périt si malheureusement; ceux du capitaine Graah, de la marine danoise, et du professeur Rafinesque, de Philadelphie, qui le furent aussi, le premier, pour son exploration des côtes du Groënland, et le second, pour son Mémoire sur l'origine des nègres asiatiques; enfin la mention honorable de l'important voyage des freres Lander sur le cours et à l'embouchure du Niger, et de la belle exploration des côtes de l'Amérique méridionale par le capitaine King, n'attestent-ils point l'impartialité qui règne dans vos jugemens? A présent encore la lice reste ouverte, et indépendamment du prix que vous décernez à la découverte la plus importante en géographie, vous appelez l'attention des voyageurs et des savans sur plusieurs points particuliers du globe, tels sont, en Afrique,

les *lieux connus sous le nom de Marawi;* en Asie, la *partie méridionale de la Caramanie;* en Amérique, les *antiquités américaines,* et *la Guyanne;* et, en outre, vous portez celle de nos compatriotes sur une *région naturelle quelconque du territoire français*, et sur les *opérations de nivellement;* enfin vous proposez un prix pour l'*histoire mathématique et critique des mesures de degrés.* (1)

Un généreux anonyme vous avait offert un somme de 1000 francs, pour être appliquée à un *voyage dans le Darfour.* Cet anonyme a, comme vous en avez reçu l'annonce de la bouche de M. Jomard, reporté cette somme sur un voyage aux *sources du Bahr-el-Abiad* et aux *rives orientales du lac Tchad.* M. le baron Benjamin Delessert a bien voulu se joindre à cet anonyme pour une somme de 500 francs; d'autres souscriptions ont été également offertes. Nous devions, messieurs, vous signaler ce fait, parce qu'il prouve le noble désintéressement avec lequel quelques esprits élevés favorisent les découvertes géographiques.

Cette année, à la suite de savans rapports, vous avez couronné les travaux de M. Douville, honorablement cités ceux de MM. King et Lander, et encouragé, par le don d'une médaille d'or, ceux de M. Rafinesque. Un seul mémoire vous a été envoyé pour le concours relatif au nivellement de la France; ce mémoire est celui de M. le baron d'Hombres-Firmas, à qui vous avez, sur le rapport de M. le général Bonne, décerné également une médaille d'or.

Si on en vient à l'examen de vos publications, on les voit, quoiqu'elles ne soient point encore ce que l'on

(1) Bulletin de la Société, tome XVII, n° 108, avril 1832, page 251 *et seq.*

doit espérer qu'elles seront un jour, concourir avec succès au même but. En admettant dans votre *Recueil de memoires* l'*Orographie de l'Europe*, par M. Bruguière, ouvrage d'une haute importance, et que vous avez vous-mêmes couronné en 1826, vous avez rendu à la science un véritable service. La traduction de la *Géographie de l'Edrisi*, dont s'occupe l'un de nos orientalistes les plus distingués, M. Amédée Jaubert, qui doit y joindre les parties récemment découvertes et non encore éditées, du même auteur, et celle de la *Description manuscrite de la Perse et des pays voisins*, du *persan Hamd-Allah*, par le savant M. Etienne Quatremère, donneront à vos Memoires une importance qui les fera rechercher avec avidité de tous ceux qui aiment à s'occuper des progrès de la géographie.

Outre votre *Recueil de mémoires*, qui constitue réellement la partie savante de vos publications, il est un autre Recueil que quelques-uns d'entre vous sont peut-être trop portés à considérer comme étant d'une importance secondaire, et qui nous paraît cependant devoir mériter, dans les intérêts de la société, la première place en quelque sorte parmi les objets dont vous vous occupez. Le *Bulletin de la Société* est un véritable moyen de correspondance entre vous et ceux de vos confrères qui sont éloignés, entre vous et les diverses sociétés savantes et corps littéraires avec lesquels vous entrez en relation, entre vous, les voyageurs et savans épars sur tous les points du globe. Sans lui, nous osons le dire, plus de Société; il est le lien qui nous unit tous. Mais, pour que cette publication soit digne de son but, il faut qu'elle ait tous les moyens possibles de se soutenir; qu'elle soit abondante, nourrie de bonnes choses, et toujours bien présentée; qu'elle offre enfin tous les avantages des re-

cueils du même genre, sans en avoir les défauts. Ce bulletin sera dès-lors pour la Société un moyen puissant d'action. Ne nous le dissimulons pas; malgré tous les changemens et toutes les améliorations que vous avez introduits dans sa rédaction, il reste encore beaucoup à faire. Permettez-nous d'exprimer à ceux qui ont bien voulu se charger de la tâche pénible et laborieuse de rédacteur les remercîmens de la Société entière.

Parmi les personnes qui ont bien mérité de vous, messieurs, soit par les *communications* qu'elles vous ont faites, soit par les *rapports* qu'elles vous ont lus, vous devez surtout distinguer MM. Jomard, Warden, Dumont-d'Urville, Roux de Rochelle, le baron Walckenaer et Quatremère, Bouvard, le général Bonne, Eyriès, de Larenaudière, d'Avezac, Barbié du Bocage, Daussy, Albert-Montémont, Sueur-Merlin, Coulier, Peytier, Jouannin, Denaix, Huerne de Pommeuse, Morin, Paravey, de la Roquette, C. Moreau, de Couessin, de Rienzi, savant voyageur; le chevalier de Wiebœking et Rafn, savans hollandais et danois; Van der Maelen, et nos confrères MM. Fontanier et Guys en Asie, Mimaut en Egypte, et Cochelet dans l'Amérique du nord. La plupart de ces communications ou rapports, insérés en entier ou par extrait dans votre Bulletin, ont contribué à y répandre de la variété et de l'intérêt.

Ce sont là vos travaux intérieurs; pour vos rapports avec l'extérieur, ils n'ont pas été moins actifs dans l'année qui vient de s'écouler que dans l'année précédente. L'échange de vos recueils contre les publications des *Académies ou Sociétés savantes nationales et étrangères*, montre que partout on apprécie vos travaux. En Amérique surtout on les juge importans. Indépendamment des nombreux ouvrages que vous ont adressés des particu-

liers de ces contrées, vous avez reçu de la Société philosophique de Philadelphie ses doctes *Transactions*. En Europe, l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, la Société royale des antiquaires de Copenhague, la Société royale de Londres, les Sociétés asiatique, de géographie et médico-botanique de la même capitale, l'Académie royale de Turin et autres, vous ont transmis des *Recueils de mémoires* qui ont considérablement enrichi votre bibliothèque. Les Académies de Rouen, de Lille, de Dijon; les Sociétés d'agriculture, sciences et arts des départemens du Var, de la Charente, de l'Aube, de Seine-et-Oise, etc., sont aussi entrées en rapport avec vous. Les communications que vous en avez reçues vous ont souvent paru dignes d'intérêt. A Paris, vos relations ont continué avec la plupart des sociétés existantes. Toutefois, s'il en est ainsi particulièrement des Sociétés asiatique et géologique, je dois faire ressortir à vos yeux, et d'une manière toute spéciale, les services que vous pouvez attendre de la Société des missions évangéliques et de la Société coloniale de l'état d'Alger. La première envoie des missionnaires dans les diverses parties du globe, et publie un Recueil qui renferme des pièces descriptives d'un haut intérêt. L'Afrique méridionale est surtout en ce moment le théâtre que parcourent ses missionnaires. En entrant en rapport avec vous, elle espère des communications, des instructions qui facilitent l'extension de ses honorables travaux; en échange, elle vous offre le partage des connaissances géographiques qu'elle acquiert. Votre Bulletin renferme plusieurs renseignemens dus à cette société; vous aurez pu juger par vous-mêmes de leur importance. La Société coloniale de l'état d'Alger commence; elle vous a transmis ses statuts et réglemens, et elle se fera

un devoir de répondre à toutes les questions scientifiques que vous lui adresserez. Ainsi félicitez-vous, messieurs, du concours actif que vous offrent ces associations, puisque leurs travaux doivent venir accroître le domaine de la géographie, et puisque elles-mêmes semblent attendre de leurs rapports avec vous une sorte d'impulsion que vous ne pourriez leur refuser.

Des demandes d'*instructions spéciales* vous ont été également adressées par divers voyageurs; en les rédigeant, vous avez répondu à leurs desirs. M. David, notre consul à Cuba, en a reçu de vous sur l'Amérique; M. Carr, consul général des Etats Unis à Maroc, sur le nord de l'Afrique; M. le chevalier d'Erco, sur l'Orient, et M. H. Ternaux, sur les contrées du nord de l'Europe. Vous devez penser qu'ainsi munis de vos instructions, ces voyageurs vous entretiendront de leur marche et des observations qu'ils feront. Ces demandes d'instructions spéciales font naturellement desirer une série de *questions générales* sur la géographie. Mais qui de vous ignore les difficultés d'un semblable travail?... La Société de géographie de Londres l'a jugée d'une assez grande importance pour le mettre au concours. Pourquoi ne tenteriez-vous pas d'arriver au même but par la même voie?

Votre *bibliothèque* s'est enrichie d'ouvrages importans; plusieurs vous ont été offerts par des ministres, un grand nombre l'a été, soit par vous, soit par des étrangers, et ses derniers lui donnent, nous devons le dire, un intérêt particulier. Elle renferme en effet des ouvrages que l'on ne rencontre dans aucune autre bibliothèque de la capitale. C'est là un avantage précieux dont l'importance se concevra mieux à mesure que la Société prendra les accroissemens auxquels sa destinée l'appelle. Il est à re-

gretter cependant que des fonds spéciaux ne puissent être consacrés en assez grande quantité à l'achat des ouvrages géographiques dont le don ne vous est point fait! Nous ne vous parlerons point des recueils scientifiques que MM. Bajot, de Férussac, Gide et Eyriès, Bailly de Merlieux, Arthus Bertrand, de Moléon, D. Ramon de la Sagra, de Cuba; J. Sparks et Featherstonhang, de Philaphie; Blaque, de Smyrne, et autres auteurs ou éditeurs continuent à vous envoyer, non plus que ceux des corps savans dont nous vous avons déjà entretenus; nous ne voulons rappeler ici à votre attention que les plus importans des ouvrages que vous avez reçus. M. le directeur général du dépôt de la guerre vous a remis un nouveau volume du *Mémorial topographique*, et vous avez reçu, soit de M. le ministre de la marine, soit de M. le ministre des affaires étrangères, la suite des ouvrages dont le commencement vous avait été déjà adressé. Tels sont, entre autres, les deux beaux *voyages* des corvettes *la Coquille* et *l'Astrolabe*, rédigés, l'un par M. Duperrey, et l'autre par M. Dumont-d'Urville, chefs des deux expéditions; le *Pilote français*, plusieurs autres *cartes hydrographiques*, avec les *Instructions nautiques*, publiées par le dépôt de la marine; les *Monumens de la France*, par M. Delaborde; le *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, Alphonse de Cailleux et Taylor; et la collection des *Classiques latins*, de Lemaire. Enfin vous devez au Bureau des longitudes le don de ses publications annuelles. En outre, votre bibliothèque a reçu les livraisons successives des *Atlas universels* de MM. Lapie père et fils, et Dufour, et des *Atlas de l'Europe*, de MM. Denaix et Van-der-Maelen, et de plusieurs autres ouvrages dont la publication n'est point sans importance. Vous en êtes rede-

vables à MM. d'Urville, Jomard, Warden, Corabœuf, Douville, Delavau, Bianchi, Pankoucke, Girard, Delacroix, Coulier, Morin, Huerne de Pommeuse, Virlet, Pascal-Marius, Lavallée, Jodot, de Rienzi, Ermann, Grœberg de Hemsö, de Hosack, Rafn, Spencer Smith, Worcester et autres.

Vous avez encore présent à l'esprit, messieurs, le savant rapport de mon prédécesseur, M. Jouannin. Vous transportant successivement dans les diverses régions du globe, il vous retraçait sur chacune la marche de vos travaux : je vais chercher à l'imiter ; heureux si, comme lui, je puis mériter vos suffrages !

L'Europe n'est généralement le théâtre que d'un petit nombre d'explorations géographiques ; on s'y livre plutôt à des recherches locales ou à des travaux de cabinet, qui ne sont point sans intérêt sans doute, mais qui tout en apportant quelques faits de plus à la science, n'en ont point changé la face d'une manière notable.

L'apparition soudaine de *l'île qui s'éleva du sein de la mer, à peu de distance de la côte de Sicile,* et les phénomènes qui l'accompagnèrent, fixèrent l'attention universelle. Les nations livrées à la navigation eurent intérêt au moins à connaître son véritable gisement ; la sûreté de leurs marins leur en faisait une loi. Ce fut dans cette vue que le gouvernement français expédia un bâtiment sous le commandement de M. Lapierre, et dans le même temps, afin de rendre cette expédition plus complète, M. Constant Prevost était choisi par l'Académie des sciences, pour faire l'examen de cette nouvelle terre sous le rapport géologique. Déjà l'île avait été vue, et divers rapports avaient été faits. M. le ministre de la marine, déférant à votre demande, messieurs, voulut bien vous les communiquer. De celui de M. de Saint-Laurent,

commandant provisoire de la frégate *l'Armide*, rapport daté du 25 octobre 1831, il résulte que cette île était située par 37° 11′ 8″ 00 lat. N., et 10° 24′ 23″ 70 long. E. de Paris, déduite des montres marines réglées à Toulon le 25 septembre. On l'apercevait à la distance de cinq lieues en mer, et une colonne épaisse de fumée en signalait encore l'approche. Due à la masse des matières calcinées, soulevées par une force volcanique très active, ainsi que le banc qui s'étendait, dans le N.-E., un mille au large, cette île pouvait n'avoir elle-même, au plus, qu'un demi-mille de tour, et présentait l'aspect d'une terre couverte de cendres, de laves et de scories. La frégate put facilement la contourner; elle s'en est presque toujours tenue à un mille de distance. A cette époque, la face de l'île avait déjà changé de ce qu'elle était primitivement, car le cratère du volcan s'était affaissé, et n'offrait plus qu'un bassin rempli d'eau d'une température variée, tiède dans le N.-E., et bouillante dans le S.-O., dégageant une quantité considérable de vapeurs sulfureuses. Envahi par la mer, le volcan n'avait plus d'action que dans le S.-O. de l'île, mais sans détonnation, sans jets de flamme, sans même aucune émission nouvelle de matières incandescentes; et le sol, quoique très chaud encore, et parsemé de larges fentes d'où sortait une fumée sulfureuse très épaisse, permettait l'abordage et la marche. A l'examen, la plupart des matières recueillies ont paru à l'auteur du rapport très riches en fer sulfuré mêlé d'alumine; il y avait aussi quelques carbonates de chaux légèrement sulfurés, contenant de l'alumine et du fer. Point de végétation. D'après les observations faites à bord et sur le rivage, la hauteur du plus élevé de ses deux mornes était de 90 pieds. Le cratère du volcan avait 480 pieds de circonférence et 40 de profondeur.

De ces 40 pieds, il y en avait 13 qui étaient alors remplis par les eaux de la mer. Depuis ce rapport curieux, l'île a disparu ; comme il arrive à la plupart des îles volcaniques, elle s'est affaissée, et à sa place on ne trouve plus qu'un banc qui prépare de nouveaux dangers au marin malhabile.

Les travaux de M. le professeur *Rafn* sur les *îles Féroë* l'ont mis à même de dresser de ces îles une carte digne d'un véritable intérêt, de même que les observations de M. le chevalier *Wiebœking* sur le *Cours des fleuves de la Hollande* ont donné à ce savant le moyen de construire un *Atlas de la plus grande partie du cours navigable du Rhin et des ramifications de ce fleuve jusqu'à la mer et au Zuyderzée, ainsi que de la Meuse en aval de Boxmeer.*

En 1829, l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg envoya, sous la direction de M. *Stroieff*, une *expédition archéologique*, dans le but de visiter les anciennes bibliothèques et archives de la Russie, et d'en extraire, ou du moins de faire connaître les matériaux qu'elles pourraient offrir pour toutes les branches de l'histoire nationale. Depuis lors, M. Stroieff, accompagné de M. *Berednikoff*, a visité les gouvernemens d'Arkhangel, de Vologda, de Nowogorod, de Kostroma, de Jaroslalf et de Moscow. Ces travaux ont dû continuer; les résultats déjà obtenus sont immenses, si l'on en juge d'après la note des volumineux matériaux déjà recueillis par M. Stroieff au milieu de difficultés de toute espèce.

Vous distribuez annuellement, messieurs, à titre d'encouragemens, des médailles d'or aux opérations les plus remarquables du *nivellement d'une partie quelconque du territoire français*. De cette manière, la représentation du relief d'une portion plus ou moins étendue de notre

sol se perfectionne chaque année. Au dernier concours, vous n'avez reçu qu'un mémoire intitulé : *Supplement au nivellement barométrique des Cévennes*. Ce mémoire faisait suite à celui qui vous avait été adressé en 1831, et auquel vous aviez accordé une mention honorable. Son auteur, que vous avez couronné à la suite de l'intéressant rapport de M. le général *Bonne*, est M. le baron d'*Hombres-Firmas*. Les tableaux produits par M. d'Hombres présentent un ensemble de 175 cotes portant sur autant de points différens, et embrassant les départemens du Gard, de l'Ardèche, de la Haute-Loire et de la Lozère. La *Nouvelle Carte de France*, dressée au dépôt général de la guerre, doit avoir ce précieux avantage, qu'elle offrira un relief à-peu-près complet du sol de la France, formé sur six à sept cent mille cotes de nivellement qui pourront servir utilement à établir des avant-projets de routes, de canaux et autres travaux d'art. En encourageant les opérations de nivellement, vous ne faites donc que devancer une opération utile sous tous les rapports. L'un des officiers les plus distingués du corps des ingénieurs-géographes, auquel est due la confection de cette grande carte de France, M. le colonel Corabœuf, si activement employé aux travaux qui la concernent, vous a fait part de son *Mémoire sur les opérations géodésiques des Pyrénées*, et *la Comparaison de la hauteur des deux mers*. Vous avez avec raison considéré ce mémoire comme étant de la plus haute importance.

Nos richesses territoriales ont droit à votre intérêt. M. *Roux de Rochelle* vous a fait, sous ce rapport, des communications précieuses. Il vous a appris que près de Montmorot, après divers sondages entrepris sur plusieurs points, dans le but de rechercher la *mine de sel gemme* dont on soupçonnait l'existence dans cette loca-

lité, on avait atteint enfin, à la profondeur de 397 pieds, la couche supérieure de la mine, et que cette couche avait été sondée elle-même jusqu'à la profondeur de 108 pieds, sans que l'on eût dépassé le banc de sel qui la forme. On crut inutile de franchir cette limite; l'importance de la découverte paraissait suffisamment constatée par l'épaisseur de la couche que l'on avait rencontrée. Ce brillant succès fit entreprendre de semblables opérations aux environs de la ville de Salins; mais il a fallu sonder la terre jusqu'à 727 pieds de profondeur avant d'atteindre la mine de sel gemme, à laquelle on est parvenu le 17 juin de cette année.

Les travaux relatifs aux antiquités vous occupent moins directement, messieurs, que ceux qui ont trait à la géographie proprement dite. Cependant vous avez applaudi à la communication des curieuses recherches faites à ce sujet par M. *de la Pylaie* en *Bretagne*. Les études géographiques et historiques tirent en effet un grand parti de toutes les recherches locales qui ont pour but, non-seulement la connaissance des villes et des lieux habités par les anciens, mais encore celle de leurs monumens, qui sont les véritables indices de la marche des peuples dans la carrière de la civilisation.

Si de l'Europe nous passons à l'Asie, nous voyons que cette immense division du globe a été l'objet de communications non moins instructives. Une des plus importantes par les faits nouveaux qu'elle renferme, est celle des *positions géographiques de l'Oby depuis Tobolsk jusqu'à la mer Glaciale, corrigées par M. Ermann*, secrétaire de la section de physique de l'Académie royale des sciences de Berlin. Vous avez reçu de notre compatriote et confrère, M. *Fontanier*, une *Notice sur la côte de la mer Noire appelée Lazistan*. Cette partie de la mer Noire est

moins connue que les autres, parce que les voyageurs ne peuvent y péné rer sans dangers. Placé à Trébizonde, et par conséquent dans une position rapprochée de ce pays, M. Fontanier pouvait mieux que personne servir les intérêts de la géographie. Il a visité lui-même tout le littoral depuis Trébizonde jusqu'à Batoum. Il compte dans cet intervalle trois ports, Héraclée ou Surmènè, Soouk-Sou et Bataoum. Point d'autre rivière considérable que le Tchuruck-Sou; point de ville à citer, si ce n'est Rizè. Après la population turque et mélangée de Trébizonde et de Surmènè, se trouvent les Grecs de Off, puis les Turcs de Rizè, enfin les Colchiens, divisés en Lazes et en Géorgiens. Le pays offre partout à-peu-près le même aspect : impénétrables forêts et maisons éparses çà et là. Ces maisons sont assez vastes quand on sort de Trébizonde, mais à mesure qu'on s'éloigne, elles dégénèrent en chaumières, et enfin en cabanes placées sur des arbres. La misère du peuple augmente graduellement, et graduellement aussi la forme des vêtemens passe du turc au géorgien. Indépendamment de cette notice curieuse, vous devez à M. Fontanier des nouvelles d'un voyageur, M. *Tchesny*, qui a visité l'Egypte, la Perse et une partie de la Turquie, et qui a recueilli par lui-même plusieurs sondes dans le cours de l'Euphrate, dont il a préalablement reconnu le cours, aussi bien que celui du Tigre.

Quels que soient les succès des voyageurs modernes, on ne saurait négliger les auteurs et les voyageurs qui les ont précédés. Aussi avez-vous accueilli avec empressement et reconnaissance l'offre faite par M. *Et. Quatremère*, membre de l'Institut, de sa traduction d'une *Description manuscrite de la Perse et des pays voisins, écrite en persan par Hamd-Allah, fils d'Abou-Bekr*, qui vivait dans le VIIIe siècle de l'hégire. Cette traduction doit entrer

dans votre *Recueil de Mémoires*. Les auteurs orientaux offrent au géographe une mine féconde; ce n'est que là, en effet, qu'il peut rencontrer, sur des pays à peine connus de lui aujourd'hui, des renseignemens satisfaisans et utiles.

MM. *Stamaty* et *Caillier*, compagnons de M. *Michaud* dans son voyage en Orient, ont aussi parcouru avec fruit l'*Asie-Mineure* et la *Syrie;* mais faut-il que nous ayons à déplorer la perte de M. Stamaty. Ce jeune voyageur succomba aux privations et aux fatigues qu'il avait endurées. Dans le même temps, la même expédition perdait un autre de ses membres, M. *Carcel*. Avant de se rendre à Smyrne, où ils devaient rejoindre M. Michaud, MM. Stamaty et Caillier parcoururent les contrées qui formaient autrefois la Phrygie Epictète, la Lydie, la Mysie et la Bithynie, tandis que M. Michaud, accompagné de M. Poujoulat visita les points les plus importans de la côte asiatique, depuis Cyzique jusqu'à la Troade. Ce voyage de MM. Stamaty et Caillier, utile à la géographie, ne le fut pas moins à l'archéologie; car ils recueillirent un grand nombre d'inscriptions et de médailles. De Smyrne, où ils revirent M. Michaud, qui se sépara encore d'eux, pour se rendre en Syrie, ils s'étendirent au S. E. des pays qu'ils venaient de parcourir, et poussèrent leurs investigations depuis les chemins du Tmolus, du Messoys et du mont Dindymène jusqu'au mont Emich-Dagh et aux vastes bassins qui s'étendent sur le plateau de l'Asie-Mineure. De là ils gagnèrent le mont Adoreus et les affluens du Sangarius, qui les conduisirent à Engori. Leur principal but était alors de visiter les parties inexplorées de la Phrygie et de la Cappadoce, de Kara-Hissar à Césarée; mais tout dut leur faire considérer la chose comme impossible. En effet les Kurdes,

établis depuis le mont Emich-Dagh jusqu'au Kizil-Irmak, répandaient la terreur dans toute la contrée. Malgré cela les voyageurs tentèrent de pénétrer dans le pays; mais ce fut moins de leur part un voyage qu'une véritable opération militaire. Ils vinrent ensuite à Alep: ce fut là que M. Caillier fut obligé de rendre les derniers devoirs à son ami et au compagnon de ses travaux. Pour M. Michaud, s'étant embarqué à Smyrne pour la Syrie, il s'arrêta sur une multitude de points tant dans les îles que sur le continent, et laissant M. Poujoulat dans le Liban, il visita la Basse-Egypte, d'où il reprit la mer, pour revenir en France. Un autre Français, M. *Ed. de Cadalvène*, a, pendant ces trois dernières années, voyagé dans l'Orient; mais, plus heureux que M. Stamaty, il a pu du moins revoir sa patrie. M. de Cadalvène a parcouru la Grèce, remonté le Nil jusqu'à la cinquième cataracte, et traversé l'Asie-Mineure et la Syrie. Parmi les objets qu'il a rapportés, vous apprendrez, messieurs, sans doute avec plaisir, que ce voyageur archéologue compte près de cent cinquante médailles en or de la plus grande importance. — Vous avez encore reçu de M. Barbié du Bocage aîné la communication d'un *Itinéraire circonstancié de Constantinople à Sivas, recueilli par M. Th. de Lesseps*, et de M. *Ch. Ed. Guys*, consul en *Syrie*, plusieurs détails intéressans sur les lieux de sa résidence et sur le Liban.

Relativement à l'*Inde*, vous avez dû prendre connaissance des travaux de M. *Lamarre-Picquot* dans cette contrée et surtout des collections considérables et précieuses que ce savant voyageur a recueillies dans les courses qu'il y entreprit successivement de 1825-1829. De retour dans sa patrie, après quatre années d'absence, M. Lamarre-Picquot rapporte avec lui près de cent

caisses de toute grandeur. Antiquités, culte, histoire naturelle, objets d'arts, meubles, ustensiles, ses recherches ont tout embrassé : ses collections en font foi. Dans son savant et lumineux rapport, M. *Jomard* vous signale l'importance des résultats obtenus par M. Lamarre-Picquot, surtout sous le point de vue de l'*origine* et de la *manière d'être des différentes branches et tribus de la famille humaine*, partie de la science géographique, qu'il nomme *ethno-géographie*. Il démontre à cette occasion la nécessité, déjà exposée par lui dans un écrit dont il vous a fait hommage (1), de former des divers objets qui se rattacheraient ainsi à la connaissance de l'ethno-géographie, une collection qui s'accroîtrait sans doute avec le temps, mais dont un grand nombre des pièces rapportées par M. Lamarre-Picquot formerait la base. M. Jomard et la commission, dont il était l'organe, ont en effet pensé que cette collection devait être placée au premier rang parmi celles qu'il est desirable de posséder, pour en faire jouir la science, et vous avez vous-mêmes donné à cette opinion, en l'approuvant, tout le poids de votre autorité.

M. Victor *Jacquemont*, dont la mission se rattachait spécialement à l'histoire naturelle, a de son côté franchi la grande chaîne de l'Himalaya indien, pour arriver dans la haute et grande vallée qu'arrose le Setledgè supérieur, vallée parallèle à la direction des montagnes, et qui appartient au bassin de l'Indus. Notre compatriote a reconnu, à la partie des montagnes qui bordent la vallée du côté du Thibet, une élévation plus considérable qu'à celle qui fait face à la presqu'île de l'Inde. Se frayant un chemin dans des contrées presque inconnues, il est allé

(1) *Considérations, etc.*

à six journées, au-delà du trente-deuxième parallèle, dans la chaîne Thibétaine, en remontant le Spiti, affluent du Setledgè. Il s'est également avancé vers la frontière occidentale du Haut-Kanaor, et il l'eût franchi sans doute, si les postes chinois ne lui eussent barré le passage. La hauteur moyenne des villages du Kanaor est, le long du Setledgè, de trois mille mètres au-dessus de la mer, et dans le bassin du Spiti de quatre mille. Sur plusieurs points de ce bassin, les cultures et les villages s'élèvent à cinq mille mètres environ, hauteur équivalant à celle du Mont Blanc, dans les Alpes, et prospèrent sous une pression qui n'est que les quatre septièmes de celle à laquelle nous sommes soumis dans nos plaines. L'air y est habituellement d'une grande sécheresse. A son retour, M. Jacquemont repassa l'Himalaya indien par le Bouronne-Ghanti, un des cols les plus bas de la chaîne, quoiqu'à une élévation de cinq mille mètres, et revint à Delhi, pour gagner de là le Pendjab. Tout en félicitant ce jeune voyageur des succès que son dévoûment a obtenus, faisons des vœux pour le voir bientôt revenir dans sa patrie, et enrichir le monde savant des connaissances précieuses que de semblables excursions l'ont mis à même de recueillir. M. *Albert-Montémont* vous a communiqué sur une partie de l'Inde, autre que celle vue par M. Jacquemont une notice intéressante, bien que déjà un peu ancienne. Nous voulons parler de la *Description des Aborigènes des Neil-gherrys ou montagnes Bleues du Coimbetour,* province située dans le sud de la péninsule indienne, par M. *Hough*, de Madras, qui parcourait cette contrée en 1819. Le même membre vous a également présenté quelques détails nouveaux et curieux sur l'île de *Ceylan* et sur les *Kirghiz* des grandes steppes de l'Asie. Si les voyageurs s'exposent ainsi sur terre à des

milliers de dangers, les marins n'épargnent rien, pas même leur vie, pour accroître ou rectifier nos connaissances. Les expéditions scientifiques les plus périlleuses de toutes, entreprises depuis plusieurs années, le prouvent surabondamment, et, sous ce rapport, la marine française s'est acquis une véritable gloire. La corvette *la Favorite* a, sous le commandement de M. le capitaine *Laplace*, fait son voyage de circumnavigation comme *l'Uranie*, *la Coquille*, *l'Astrolabe* et *la Thétis*. Elle a visité les côtes de l'Inde transgangétique, et, ainsi que vous l'apprit M. d'Urville, d'après M. *Ed. Paris*, officier attaché à cette expédition, et précédemment à la sienne, il a été fait un plan détaillé de la baie de Touranne. De là on a remonté la côte de la Cochinchine au N.-O. et une partie de celle de Tonkin. Il résulte de cette navigation que toute la partie de la carte de Dayot, au N. de Touranne, est très fausse, et que le sud est au contraire très bon. De retour à Touranne, l'expédition fit voile pour les Naturas, dont la partie orientale a été bien reconnue par Ross, tandis que la partie occidentale était restee inconnue, peut-être à cause des dangers auxquels la navigation y est exposée. Quant aux Anambas, toutes les parties qu'on en avait étaient erronées. Il y a beaucoup moins de dangers au surplus dans cet archipel que dans les Naturas, et les habitans en paraissent beaucoup plus doux.

Enfin, tandis que les voyageurs et les marins font leurs explorations, les géographes, mettant à profit les observations des uns et des autres, construisent les cartes ou les rectifient. Maîtresse de la plus grande partie de l'Inde, la compagnie anglaise est surtout intéressée aux travaux de ce genre qui doivent lui faire successivement connaître toutes les parties du pays qu'elle possède:

aussi est-ce elle qui publie la grande *carte de l'Hindostan, de Hall*, dont la cent trente-huitième feuille vient de paraître, comme vous l'annonçait dernièrement M. Jomard. Peu de jours auparavant, vous aviez reçu de ce savant confrère le nouvel *ouvrage publié par M. Carl. Ritter de Berlin, sur l'Asie.* Cet hommage, accueilli comme il devait l'être, prouve l'estime que possède pour votre société l'un des plus profonds géographes de l'Allemagne.

M. *Louis Lamiot*, lazariste qui a vécu très longtemps en Chine, a, pendant son séjour, extrait de la Géographie officielle de la dynastie impériale actuellement régnante, l'*analyse descriptive des diverses provinces du céleste empire.* M. Paravey, possesseur de dix-sept de ces analyses, vous en a fait hommage, espérant de vous une publicité qui devait mettre au grand jour des descriptions importantes d'un pays où tout est fait pour exciter l'intérêt. Vous avez compris son desir, et une partie de ce travail a déjà été publiée dans votre Bulletin. Outre cela, M. Paravey vous a encore remis un autre travail de M. Louis Lamiot sur la contrée désignée par les Chinois sous le nom de *Sy-Yu.* Ce second travail a également paru.

Une question que vous avez jugée digne d'intérêt, puisque vous en avez fait le sujet d'un prix, c'est l'*origine des nègres asiatiques*, question immense et pour la solution de laquelle, ainsi que le pense M. le rapporteur de la commission chargée de l'examen des mémoires envoyés au concours, les matériaux recueillis par la science ne sont point encore assez nombreux. Toutefois vous avez cru, avec le rapporteur, M. *Dumont-d'Urville*, devoir reconnaître les recherches auxquelles s'est livré M. le docteur *Rafinesque*, professeur à Philadelphie, auteur du seul mémoire qui vous ait été envoyé,

en lui décernant, à titre d'encouragement, une médaille d'or.

L'Afrique attire à présent nos regards. Jaloux d'y hâter, autant qu'il dépend de vous, les progrès des connaissances géographiques, vous l'avez traitée dans vos programmes avec une sorte de prédilection. M. *Jomard* vous a, messieurs, communiqué une lettre extrêmement intéressante d'un voyageur français, M. *Linant*, qui a parcouru, pendant quatorze années, les contrées voisines du Nil. Dans cette lettre, M. Linant annonce le projet d'exécuter un grand *voyage dans la partie supérieure de la vallée du Nil jusqu'aux régions centrales de l'Afrique.* Le plan que trace de ce voyage M. Linant a fixé votre attention d'une manière toute spéciale, et vous avez en conséquence chargé deux de vos membres, MM. Jomard et Eyriès, de prendre toutes les informations convenables. Vos commissaires se sont associés M. le baron Walckenaer. Vous avez appris avec satisfaction que ce comité a examiné le projet de M. Linant, et s'est ensuite occupé de rédiger à son tour un projet. Présenté au roi, ce projet a été accueilli par sa majesté, qui a daigné promettre son appui pour le succès du voyage.

On a quelquefois mis en doute l'*aptitude des Orientaux pour les études scientifiques.* Cependant vous avez pu juger combien cette aptitude est grande, du moins chez quelques-uns d'entre eux; vous l'avez vous-mêmes reconnue dans plusieurs de ces jeunes gens venus d'Egypte à Paris pour y acquérir de l'instruction. Provoqué sur cette question par un de nos savans confrères, dont le nom se lie désormais d'une manière indestructible à tous les travaux entrepris sur l'Afrique, M. le docteur *Clot*, directeur de l'hôpital d'Abouzabel et de l'école de

Médecine, établissemens situés à cinq lieues du Caire, trouve une grande aptitude, pour l'étude des sciences, dans les Arabes, mais beaucoup moins dans les Turcs et les Mamelucks. Pour lui, il n'est presque entouré que d'Arabes; et, au collège de Casr-el-Aïn, les Arabes seuls ont réussi dans l'étude des mathématiques; il en est de même pour le génie et l'architecture. Dans les fabriques, on ne voit que des Arabes; dans l'armée et la marine, les meilleurs officiers sont de cette nation. Et cependant, il est à remarquer que les musulmans de la Turquie d'Europe sont très intelligens, tandis que ceux de l'Anatolie sont les plus ignorans de tous, après toutefois les Mamelucks de la Circassie et de la Géorgie! Puissamment aidée par la population arabe, qui ne laisse pas d'y être nombreuse, la civilisation de l'Egypte doit donc marcher d'un pas rapide. Chaque branche de connaissances y a pour ainsi dire ses adeptes. Vous-mêmes, messieurs, n'avez-vous pas pu en juger par les travaux qui vous ont été soumis. Pour ce qui concerne la géographie, M. Jomard vous a présenté trois feuilles de la *carte de l'océan Atlantique et la carte du Grand-Océan*, sur lesquelles M. *Hassan-Efendi*, officier de la marine égyptienne, a tracé ses routes, en même temps qu'il a tenu son journal; c'était chose nouvelle; et le *Defterdar-Bey*, gendre du vice-roi, est lui-même l'auteur d'une *carte du Kordofan*, la seule que l'on ait de cette contrée! Il la tracée lors de l'expédition d'Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi dans la Haute-Nubie.

La conquête d'Alger impose aux vainqueurs de grandes, d'immenses obligations; c'est pour eux une nécessité de rendre ce pays à la civilisation. Beaucoup d'ouvrages ont été publiés sur ce sujet; beaucoup de vues ont été exposées, mais nul moyen ne peut réussir,

ce semble, sans colonisation. En formant les populations à d'autres mœurs, à des habitudes sédentaires, on change leurs dispositions hostiles en dispositions bienveillantes et amicales, car la puissance de l'exemple est prodigieuse. Vous l'avez parfaitement senti, lorsq e vous fîtes accueil aux *statuts et réglemens de la Société coloniale de l'état d'Alger*. Cette société a des vues élevées, elle s'est imposée une grande tâche, et si elle vous a demandé votre concours, vous ne devez pas hésiter à répondre à ses desirs. Il serait à souhaiter que l'on recueillît l'idiome de chacune des populations avec lesquelles on entre en relation, les communications n'en seraient ensuite que plus faciles et plus sûres. C'est dans cette vue que travaille M. *Muller*, secrétaire-interprète attaché à l'expédition, qui s'occupe, ainsi que vous l'a appris M. Jomard, d'un *vocabulaire de l'idiome des Beni-Mozab*. A ces travaux, il faut en joindre d'autres auxquels se livrent activement MM. les officiers d'état-major; c'est le *lever du pays* dans les parties où l'on peut arriver sans trop de dangers. Notre marine partage cette activité. Vous savez en effet par M. d'Urville que M. *Berard*, lieutenant de vaisseau, a fait diverses *expériences de température sous-marines* d'un grand intérêt. Déjà les mémoires de M. d'Urville vous ont appris tout l'intérêt qui s'attache à des expériences de cette nature, non-seulement pour la physique, mais encore pour la géographie elle-même. Les expériences de M. Berard ont eu lieu entre les côtes de l'Espagne et celles de l'état d'Alger. Il en résulte que, dans presque toute la partie occidentale de la Méditerranée, la température des eaux, au-delà de deux cents brasses de profondeur, reste uniformément fixée à 13° centigrades du thermomètre, du moins jusqu'à la profondeur de douze cents brasses, ou six cents pieds, li-

mite des efforts tentés par M. Berard. Les faits recueillis par M. Berard viennent à l'appui de l'opinion de M. d'Urville sur la cause du refroidissement des couches sous-marines, dans toutes les mers libres, que ce savant explorateur attribue au transport continuel des eaux polaires, vers l'équateur, dans les couches inférieures de l'Océan. Les dimensions rétrécies du détroit de Gibraltar, ne donnant accès qu'à une très petite quantité de ces eaux, il s'ensuit naturellement que les couches inférieures de la Méditerranée ne peuvent jamais atteindre la basse température qui paraît exister dans toute l'étendue de l'Océan, au-delà de trois ou quatre cents brasses. M. Berard se propose de poursuivre ces importantes expériences.

Vous avez reçu avec un vif intérêt la communication d'une *Notice géographique sur l'empire de Maroc*, rédigée par M. *Washington*, et publiée par la Société géographique de Londres. Vous la devez au traducteur, M. *Albert-Montémont*, qui, par son zèle actif à vous tenir au courant des publications étrangères, seconde puissamment vos efforts. Cette notice semble, au premier abord, répondre à toutes les questions que l'on peut faire sur le pays, et cependant un autre de nos confrères, M. *d'Avezac*, a rédigé avec un soin tout particulier une série d'*instructions* qui, remises à M. Carr, auront sans doute une prompte et heureuse solution. On ne saurait trop insister, avec M. d'Avezac, sur l'importance qu'offrent les itinéraires, et surtout sur la nécessité de s'en procurer le plus possible. Notre confrère semble être en Afrique sur son domaine. Outre ce travail, vous lui êtes en effet redevables de plusieurs communications importantes sur cette contrée. Vous connaissez, comme étant de lui, un mémoire intitulé : *Examen et rectification des observations astronomiques déterminées en Afrique*

par Mungo-Parck, mémoire qui fait partie d'un grand travail sur la géographie critique de l'Afrique; un autre ayant pour titre : *Examen critique du voyage des frères Lander sur le Niger, et de ses résultats géographiques;* et un autre *sur le voyage de M. Mollien dans la Sénégambie.* De plus, M. d'Avezac vous a offert sa traduction de la *Relation du voyage fait à Mely et à Ten-Boktoue, dans l'intérieur de l'Afrique, pendant les années* 1352 *et* 1353, *par Mohammed-Ebn-Bathoutah*; et enfin plusieurs *Notes sur les établissemens anglais de la Gambie;* sur la *troisième expédition de Lander*, et des *Instructions sur l'Afrique méridionale.* Ces communications ont été accueillies avec le plus constant intérêt. Toutefois, avant son examen critique du voyage des frères Lander, vous aviez déjà connaissance des judicieuses *Remarques de M. Jomard sur les découvertes de ces deux voyageurs, et les conséquences probables qui doivent en résulter*, et de la partie du savant *rapport de M. Eyries* (sur la découverte géographique la plus importante faite en 1830), qui renferme l'analyse succincte de ce voyage si intéressant à tant de titres. Dans ses remarques, M. Jomard s'est plutôt attaché aux considérations générales qui tiennent à l'ensemble de la question, qu'à ses détails; M. d'Avezac a, au contraire, appuyé sur les détails; et, tout en rendant justice au rédacteur de la carte du voyage de M. Becher, il ne laisse cependant pas d'y relever, en habile critique, des incohérences que les travaux exécutés par la marine anglaise elle-même eussent dû faire éviter. Sans entrer dans aucun détail, nous nous contenterons ici de faire ressortir l'importance de la solution que donne ce voyage du problème qui occupait depuis si long-temps les géographes. Les deux rives du Dioliba ou Kouârâ sont aujourd'hui connues depuis Yaouri, ville située un

peu au-delà du 11e parallèle nord, jusqu'au golfe de Benin, où il forme un delta dont on doit espérer que les divers bras seront bientôt connus. Le Rio Nun en est la bouche principale. Depuis Boussa, lieu où périt l'infortuné Mungo-Parck, le fleuve reçoit, à droite et à gauche, plusieurs affluens; mais les plus considérables tombent sur sa rive gauche : ce sont la Gouba, la Kondonia et la Tchadda ou Schary.

Les succès des frères Lander ont produit leur fruit. Une *expédition nouvelle*, dont Richard Lander est le guide, est partie de Liverpool pour l'Afrique. Elle se compose du brick *Columbine* et de deux bâtimens à vapeur, spécialement construits dans cette vue, *le Kouârâ* et *l'El-Barka*. Le but immédiat de cette expédition est de remonter le Niger ou Kouârâ, d'établir un commerce d'échange avec les naturels, et d'étendre les connaissances géographiques dans ces contrées. C'est ainsi que nos voisins savent mettre à profit une science à laquelle on n'est pas encore toujours disposé à rendre en France la justice qu'elle mérite! L'expédition est pourvue d'officiers instruits, qui ne laisseront échapper aucune occasion de servir les intérêts de la science, et elle emporte de nombreux exemplaires d'une sorte de manifeste adressé aux chefs et princes des contrées africaines, pour leur expliquer le but de la visite qu'ils vont recevoir. Antérieurement au départ de cette expédition, vous aviez appris que deux voyageurs anglais, MM. *Cotthurst* et *Tyrwhitt*, s'étaient embarqués pour le même pays, avec l'espoir de pénétrer dans l'intérieur. D'un autre côté, un de leurs compatriotes, M. *Wolf*, missionnaire, se dirige vers Temboctou, tandis que M. *Linant*, dont nous vous entretenions à l'instant, doit, après avoir vu les sources du Bahr-el-Abiad, visiter le pays à l'orient du lac Tchad,

et revenir en Europe à travers le grand Désert. Espérons, messieurs, que de tant d'efforts et de dévoûment réunis, résulteront quelques connaissances positives, propres à dissiper une partie des nuages qui, malgré tous nos progrès, nous dérobent encore la vue de la plus grande portion de l'Afrique centrale.

Tout-à-fait au sud de l'Afrique, deux frères, MM. *Verreaux*, ont fait quelques excursions lointaines, dont les résultats principaux paraissent avoir été une ample moisson d'objets d'histoire naturelle. Un fait d'une plus grande importance pour les connaissances géographiques dans cette partie de l'Afrique, c'est le concours que vous a si généreusement offert, par l'organe de son directeur, M. Grandpierre, la *Société des missions évangéliques*. Répondant au desir de M. le directeur de la Société, vous lui avez transmis quelques *instructions* qui auront sans doute le résultat que vous en attendez; vous devez le présager, messieurs, d'après la connaissance que vous avez acquise des rapports de MM. les missionnaires. En mai et juin 1831, M. *Roland*, l'un de ces généreux apôtres de la mission, s'était avancé jusqu'à la capitale des *Baharutzi*, tribu kaffre, à environ 76 lieues au nord de la ville de Lattakou, la plus éloignée vers l'intérieur que l'on connût alors. Il était parti de la station fondée par les missionnaires au Kuruman, dans le pays des Béchuanas. En octobre, il y retourna, dans le but d'y fonder une mission nouvelle.

Les deux Amériques offrirent aussi un vaste champ à vos travaux. Ici se montre surtout le nom de M. *Warden*, à qui vous êtes redevables de nombreuses communications. Vous tenez de lui, entre autres objets, les *Mémoires sur Sébastien Cabot, publiés à Londres en* 1831 *par un citoyen des Etats-Unis*. Les voyages de ce navigateur

sont devenus pour M. *Roux de Rochelle*, le sujet d'une *dissertation* pleine d'intérêt. Le nom de Cabot se rattache en effet aux premières découvertes faites en Amérique; son histoire, ou plutôt celle de ses navigations, mérite donc à juste titre de vous occuper. C'est le même intérêt qui vous a fait recevoir avec reconnaissance de M. le baron *Walckenaer* des détails sur la *carte originale de Juan de la Cosa*, le meilleur des pilotes de Christophe Colomb et le véritable guide de l'expédition d'Ojeda. De ce premier document géographique, l'on peut tirer une connaissance certaine des découvertes de Jean et de Sébastien Cabot, et de leur étendue. Vous espérez, et avec raison, messieurs, que M. Walkenaer complétera les détails dont il ne vous a été aussi transmis qu'un aperçu fort léger.

Une médaille d'or fut décernée par vous, l'année dernière, à M. le capitaine *Graah*, pour son *exploration de la côte du Groënland.* M. de la Roquette, notre collègue, consul à Elseneur, s'est empressé de la lui remettre. Depuis, M. le chevalier d'Abrahamson vous a annoncé que M. Graah était de retour du second voyage qu'il avait fait dans les mêmes parages, sans avoir été assez heureux pour avancer beaucoup dans le nord, mais qu'en revanche, il s'était livré à plusieurs recherches importantes. M. d'Abrahamson ajoutait que, pour donner suite aux recherches déjà tentées au Groënland, la *Société des antiquaires du nord* avait alloué une somme annuelle destinée à payer les frais des fouilles faites ou à faire partout où sont des ruines. Cette résolution produira, avec le temps, des résultats curieux. Vous savez, en effet, que c'est dans le Groënland que l'on a trouvé un des monumens les plus précieux pour l'histoire des découvertes géographiques dans le nord.

A la suite de la dernière expédition de M. le capitaine Edw. Parry, au nord de l'Amérique, expédition tout-à-fait infructueuse, M. le capitaine *Ross* partit avec deux bâtimens vers les mêmes parages, il y a trois ans environ. Depuis lors, aucune nouvelle. Qu'est devenue cette expédition? Aura-t-elle été écrasée par le poids des glaces, ou bien est-elle ensevelie dans les abîmes de la mer? L'inquiétude est générale, mais l'espoir reste encore. En ce moment, messieurs, une expédition s'arme en Angleterre, par voie de souscription, pour aller à sa recherche. Elle devra pénétrer, à travers les possessions de la compagnie d'Hudson, jusqu'à la mer Arctique.

Les pays au nord de l'Amérique sont parcourus par une foule de chasseurs à la poursuite des animaux à fourrure, ceux à l'occident des Etats-Unis le sont également, surtout au-delà des monts Rocheux. Ces expéditions de chasse sont un excellent moyen de couvrir des expéditions scientifiques, ou de réunir les unes aux autres. C'est ainsi qu'on vit en 1830 MM. *Smith* et *Jackson* revenir de leur *voyage dans les monts Rocheux* avec une grande quantité de fourrures. M. Smith avait été absent pendant cinq années, et mettant ce laps de temps à profit, il avait exploré tout le pays depuis le golfe de Californie jusqu'à l'embouchure de la Colombia. M. *Warden*, qui vous a communiqué ce fait, vous a présenté lui-même un rapport sur un autre voyage du même genre : c'est le récit d'une *navigation dans les eaux de la Colombia, et d'un séjour de six années sur le versant occidental des monts Rocheux par M. Ross Cox*. La lecture de ce rapport, écoutée avec une attention soutenue, a été suivie des observations de M. *Roux*, sur l'importance à venir du fleuve Colombia. Déjà un négociant de l'état de New-York, M. Astor, y est devenu le fondateur d'un

établissement nommé *Astoria*, le premier qui ait été fondé sur les rives de ce fleuve. Il appartenait à M. Roux de Rochelle, naguère notre ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, de vous entretenir de cette partie du Nouveau-Monde, comme il vous entretint de l'*état de New-York*, qu'il a parcouru jusqu'au lac Erié, et sur lequel vous lui êtes redevables de Mémoires réellement dignes de l'accueil que vous leur avez fait. Au sujet des voies de communication, soit par la navigation, soit par les chemins en fer dont vous a entretenus, d'une manière générale M. *Warden*, vous avez su de M. *Latour-Allard* qu'un *canal* d'un immense intérêt se construisait à *la Nouvelle-Orléans*, et que, large de 60 pieds, ce canal, qui doit joindre le faubourg Sainte-Marie au lac Pontchartrain, aura toujours sept à huit pieds d'eau à marée basse. C'est encore à M. Warden et à M. Roux que vous devez des tableaux curieux de la population américaine en 1790, 1800, 1810, 1820 et 1830, par lesquels on voit dans quelle énorme progression cette population s'accroît; de 3,929,827 en 1790, elle était, en 1830, de 12,856,407. L'accroissement pour cent, depuis 1820 seulement, donnait 32,392.

Une note curieuse, malgré son peu d'étendue, c'est celle que vous a encore communiquée ce même confrère, de la part de M. le docteur Dugas, sur la *montagne de Pierres*, rocher situé sur le territoire des Indiens Creeks, dans l'état de Géorgie. D'environ deux milles de circonférence à sa base, ce rocher a plus de 1500 pieds de hauteur. Au sommet, il forme une saillie de 60 à 80 pieds sur l'un de ses côtés, tandis que sur les autres sa pente est graduelle jusqu'aux trois quarts de la hauteur. La, règne au pourtour de la montagne, excepté du côté formant avant-corps, une espèce de galerie de 50 pieds

de large, et d'un mille de développement. Cette galerie est garnie d'un parapet ayant 6 pieds d'épaisseur et 12 pieds de haut. Cependant ces fortifications sont aujourd'hui démolies sur plusieurs points par les curieux visiteurs, qui s'amusent à en jeter les fragmens du haut en bas de la montagne. Qu'est-ce que ce monument extraordinaire? A qui attribuer ces fortifications? M. Dugas paraît avoir vainement questionné les habitans sur ce point.

M. *Jomard* vous a transmis, messieurs, d'après M. *Cochelet*, consul général au Mexique et nommé chargé d'affaires à Guatemala, quelques détails géographiques sur le *pays compris entre Mexico et Guatemala*. M. Cochelet parle aussi de M. *Nebel*, qui, dans ses excursions vers le nord de l'état de Vera-Cruz, a découvert au milieu des forêts vierges, quelques antiquités qu'il se propose de faire connaître, et de M. *Waldeck*, peintre allemand, qui a le projet de se rendre aux ruines de Palenqué. MM. *Nebel* et *Rugendas*, autre peintre allemand, ont les mêmes intentions. M. Cochelet décrit particulièrement Peten, l'un des quarante-six districts de l'état de Guatemala. Ce district intéressant peut avoir dix lieues de long sur deux de large : il compte 11,214 habitans, en comprenant dans ce nombre quinze cents Anglais environ et leurs ouvriers, qui se livrent à l'exploitation du bois d'acajou, si abondant dans ce pays. Ils lui font descendre la rivière Balize. Tout le Yucatan fixe également l'attention de M. Cochelet, qui donne en outre l'itinéraire de Flores, capitale du Peten, à Guatemala, espace de deux cent vingt-huit lieues. Dans une autre lettre, qui vous fut aussi communiquée par M. *Jomard*, M. *Corroy* fils vous apprend qu'il est resté trois mois à Palenqué, dans l'état de Chiapas. M. Juan

Galindo nous a adressé un document curieux et d'autant plus précieux, qu'il est daté des environs même de Palenqué. L'intérêt de cette description nous a engagé à lui donner une prompte publicité. Palenqué est une ville de 4,000 âmes : elle doit toute sa renommée à l'étendue et à la beauté de ses ruines. M. Corroy vous entretient de la manière la plus intéressante de tout ce qui s'y rapporte. Le palais, fort ou temple, car il y a encore incertitude sur la destination du monument, est tellement vaste avec tous les bâtimens qui le composent, qu'on pourrait y loger dix mille hommes. Ses souterrains; sa grande tour, dont la majeure partie est écroulée; ses figures colossales de douze à quinze pieds de haut, sculptées en pierre, tout cela pique vivement la curiosité. Le climat de Palenqué est très sain, et nulle part, dans ses ruines, ne se trouve, comme on l'a dit, un animal féroce ou seulement même dangereux. Ces détails intéressans sont le prélude, sans doute, de ceux que vous promet la connaissance de votre programme, portée, comme vous l'annoncent les lettres de MM. Cochelet et Corroy, dans le pays, où il a excité le zèle de plusieurs voyageurs prêts à se rendre sur les lieux.

La partie de votre programme relative à la *Guyanne* n'a pas excité moins vivement l'attention des voyageurs. M. *Jubelin*, gouverneur de la Guyanne Française et membre de la société, vous annonce en effet, dans une lettre adressée à M. *Jomard*, le départ de deux voyageurs, MM. *Leprieur* et *Adam de Bauve*, pour l'intérieur du pays. M. de Bauve a même sollicité vos instructions, messieurs, dans le même moment qu'il vous adressait divers documens sur les provinces du Para, sur celle de Guyanne, de Mato-Grosso, sur un voyage dans l'intérieur de la Guyanne Française, et enfin une carte de la

province de Marañao, dressée en 1824, et que vous avez vivement accueillie.

Cette année est rentrée, après une absence de plusieurs années, dans le port de Toulon la corvette *l'Emulation*, placée sous le commandement de M. *Barral*, lieutenant de vaisseau, et employé à continuer les *travaux hydrographiques* commencés par M. le vice-amiral Roussin sur *la côte du Brésil*. M. Barral s'est acquitté de sa tâche avec le plus grand succès. Les côtes du Rio Grande, de San Pedro, étaient inconnues aux navigateurs. On les croyait inabordables. *L'Emulation* a pu en approcher à trois et quatre milles, et n'a rencontré qu'un seul banc, qui ne s'étendait qu'à sept et huit lieues de terre. Ces côtes ont été relevées avec la plus grande exactitude. Il en est de même de l'île Sainte-Catherine et du rio de la Plata. Ces travaux, dont bientôt le public sera appelé à jouir, doivent acquérir à vos yeux une importance d'autant plus grande, que peu de chose reste à faire pour les lier à la belle exploration de la partie sud de l'Amérique méridionale, dont aujourd'hui, grâces aux soins et à l'habileté de M. le capitaine anglais King, commandant du brick *le Beagle*, précédemment employé à des travaux du même genre sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, nous connaissons exactement la configuration. Cette exploration de M. King a duré quatre années, de 1826 à 1830. Elle peut être comparée, vous a dit M. Eyriès, à celle de la côte nord-ouest du continent américain, qui fit tant d'honneur à M. Vancouver.

M. *de Rienzi*, à qui vous êtes redevables d'une grammaire et d'un vocabulaire de la *langue thai* (siamoise), imprimé à Calcutta en un vol. in-4°, vous a lu, lors de son passage à Paris, un *aperçu sur la cinquième partie du monde*. Dans cet aperçu, semé de vues ingénieuses,

l'auteur propose non-seulement une classification nouvelle des terres, mais l'application de noms encore inusités. Vous vous êtes, messieurs, félicités avec d'autant plus de raison de cette communication de M. de Rienzi, qu'elle a été suivie d'une autre, non moins intéressante, de M. d'Urville, sur le même sujet. *Océanie* est le nom que M. d'Urville adopte pour cette partie de monde, dont il trace les limites. Tout en considérant la race noire comme étant celle des véritables indigènes, de ceux du moins qui ont les premiers occupé les terres océaniques, M. d'Urville reconnaît dans leurs habitans deux races distinctes; quant aux divisions des terres, il en propose quatre, qu'il nomme principales ou fondamentales, et qui sont fondées non-seulement sur la différence existant entre les traits caractéristiques extérieurs de chaque partie de la population, mais encore sur celle qui provient du langage et de la religion. Cette classification nous paraît satisfaire aux besoins de la science.

Une lettre écrite à bord de la frégate anglaise *la Thétis*, par M. *Sayer*, et dont vous devez la communication à M. *Warden*, vous donne plusieurs détails importans sur les îles *Easter* et ses habitans, *Pitcairn* et *Nookahevah*, et sur *Otahiti*. Dans cette dernière, les missionnaires sont parvenus à détruire les anciens usages des habitans, et à élever des églises et des temples qui sont très fréquentés. Aujourd'hui, presque tous les enfans et les gens du peuple savent lire et écrire! Quel est, nous le demandons, le pays d'Europe dont on puisse dire la même chose?... Après avoir visité plusieurs autres îles du même groupe, où la religion a également fait des progrès étonnans, *la Thétis* s'est dirigée vers Tongatabou, l'une des îles des Amis, dont les habitans, empressés à accueillir l'équipage, ont, par leur affabilité et leur humanité, jus-

tifié le nom d'*amis* qui leur a été donné. — M. *Daussy* vous a remis l'extrait d'un rapport fort curieux de M. le capitaine *Ireland*, commandant le brick anglais *l'Adhemar*. Cet extrait vous fait connaître dans l'archipel des îles Pomotou ou Dangereux, une *île nouvelle*, située non loin de celle de Carlshoff, et donne plusieurs rectifications importantes quant à la position des îles *Carlshoff* et *Greigh*, et à la délinéation de la côte occidentale de l'*île Wittgenstein*. L'île nouvellement vue n'est portée sur aucune carte; et cependant, d'après ce que le capitaine a appris à Otahiti, elle est fréquentée par les Indiens qui y font la pêche de la nacre, et la nomment *Zaraka*.

D'autres îles encore ont été vues pour la première fois par M. le capitaine *Morell*, de la goëlette américaine *l'Antarctique*, destinée primitivement au commerce des fourrures. Cette goëlette, partie de New-York et faisant voile vers la mer du Sud, vint toucher les îles du Cap-Vert, et de là se rendit à la Nouvelle-Zélande, puis à Manille. Dans cette traversée de la Nouvelle-Zélande à Manille, M. Morell signale plusieurs îles isolées et en groupes; il les nomme *groupe de Westerfield*, *groupe de Barght* et *île Livingston;* cette dernière inhabitée. Il est à regretter que la note qui vous a été remise ne précise point leur position. De Manille, le bâtiment vint aux îles Fidji, voyage pendant lequel fut découverte une autre île que l'on appela *Ile du Massacre*. Les habitans y massacrèrent en effet une partie de l'équipage qui était descendue à terre sans prendre toutes les précautions indispensables en pareille circonstance. Malgré tous ses efforts pour apaiser cette population fière de son succès, le capitaine fut obligé de lever l'ancre sans pouvoir même y faire le chargement de poisson qu'il y était venu chercher. Cependant il a emmené avec lui deux sauvages

avec lesquels il a l'intention de retourner dans ces îles. La note promet la publication du voyage de M. Morell; il est à desirer qu'elle ait promptement lieu.

Au sujet des rochers nommés *Mangs*, et situés dans l'archipel des Mariannes, rochers dont la position a été différemment indiquée par MM. de Freycinet et Beechey, il vous fut remis une note d'après laquelle, au lieu de les placer au S. de l'île de l'Assomption, il faudrait, suivant l'auteur même, les indiquer au N. O.

La *Nouvelle-Hollande*, où il reste tant à faire, a été aussi l'objet de plusieurs communications intéressantes. Ainsi vous avez appris de M. *d'Urville* qu'un de ses amis, M. *Cunningham*, botaniste distingué qui a résidé dix ans à Port-Jackson, avait terminé un *Mémoire accompagné d'une carte sur les progrès de la géographie dans l'intérieur de l'Australie*, travail qui doit bientôt paraître. Cette annonce ne pouvait manquer de recevoir de vous l'accueil le plus favorable, car elle vous promettait le tableau des découvertes faites jusqu'à ce jour dans cette immense région et l'exposé des résultats que l'on en avait obtenus. Dans le même moment à-peu-près, M. *Warden* vous présentait un rapport d'un grand intérêt *sur l'histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans ces contrées, par M. Ern. de Blosseville*. M. de Blosseville donne aussi, dans cet ouvrage, un aperçu des progrès de la géographie; mais son but est de s'occuper plutôt de ceux qu'ont faits ces colonies, où sont transportés tous les individus que les tribunaux anglais condamnent à la déportation. Il les suit pour ainsi dire pas à pas, depuis le premier moment de leur établissement jusqu'à l'époque actuelle. Les développemens qu'ont pris ces colonies sont immenses : l'agriculture et le commerce y reçoivent chaque jour une extension plus considérable,

et contribuent activement à l'amélioration des condamnés qui y sont transportés. Cet ouvrage appelle les méditations du véritable philosophe.

Les découvertes géographiques marchent aussi dans la Nouvelle-Hollande, mais d'un pas moins rapide. Vous avez reçu cette année la nouvelle de la découverte d'*un fleuve au nord de Liverpool*, lequel prend son cours au N. O. et va se perdre dans le golfe de Van-Diemen. M. *Albert-Montémont* a aussi attiré votre attention sur un autre point en vous donnant une traduction abrégée et substantielle de la *description des naturels de la terre du roi Georges*, résultat d'observations recueillies de 1827 à 1829, et publiées dans le journal de la société de Géographie de Londres.

Je ne veux point terminer ce compte-rendu, messieurs, sans rappeler votre attention sur la *Note* de M. Coulier relative à l'*attraction des vaisseaux en mer*, note traduite de l'anglais de M. Barlow; sur la notice relative à la fertilité comparative de l'Ancien et du Nouveau-Monde, également traduite de l'anglais par M. *Albert-Montémont;* et enfin sur le rapport étendu de M. *Jomard* sur le système de gravure adopté par M. *Caplin*, graveur pour la carte de Vanicoro que M. d'Urvilie vous a présentée. Organe d'une commission spéciale, M. Jomard considère la gravure de cette carte comme un véritable progrès dans l'art d'exprimer sur les cartes les formes et les accidens du sol, ainsi que la nature de sa superficie. Ce rapport fort développé est important relativement à cette partie de l'art.

Tels ont été, messieurs, vos travaux dans le cours de cette année; leur ensemble doit vous paraître satisfaisant, car votre attention s'est successivement portée sur tous les points du globe. J'aurais pu vous entretenir égale-

ment des publications qui ont eu lieu, mais les limites de ce rapport ne me le permettent pas.

Je regrette bien vivement, messieurs, qu'une plume plus exercée que la mienne ne vienne point en ce moment retracer à vos esprits les pertes douloureuses que vous avez éprouvées. L'épouvantable fléau auquel la capitale vient d'être en proie, réuni à tout ce que les autres maladies ont de plus cruel, nous ont enlevé des hommes précieux, des hommes que leur haute renommée, fondée sur un véritable mérite, avait fait nos maîtres et nos guides. En vain nos regards cherchent l'illustre CUVIER, la mort l'a ravi à notre juste admiration ! Bien surnommé l'Aristote des temps modernes, Georges Cuvier posséda l'esprit le plus étendu, le génie le plus fécond, l'instruction la plus vaste et le jugement le plus sûr qui ait distingué aucun érudit moderne. Son nom, désormais acquis à la postérité, est devenu une des illustrations les plus glorieuses de notre patrie. Honneur à ses mânes ! les portes du Panthéon doivent s'ouvrir devant elles. Recevez, ombre vénérée, recevez nos modestes hommages; ils sont l'expression de nos vifs et sincères regrets, et du souvenir que nous garderons de votre mémoire !...

M. *Adrien-Hubert* BRUÉ n'est plus; qui de vous, messieurs, n'en est profondément affligé ? Il vous souvient encore de cette modestie, compagne habituelle de son vrai savoir. Si dans vos réunions il prenait la parole sur un fait scientifique, c'était avec un vif intérêt que vous l'écoutiez, car vous connaissiez le mérite qui le distinguait. Ses conseils vous éclairaient toujours. Habile à mettre en œuvre les matériaux souvent incohérens, contradictoires, rapportes par les voyageurs, il a élevé un monument, construit un *atlas* qui porte le cachet d'un talent réel. Depuis douze ans surtout, M. Brué

avait fait preuve en géographie d'une critique rarement en défaut.

Les travaux de M. le colonel Béraud, frappé en même temps qu'une épouse chérie par l'affreuse épidémie, n'ont pas eu sans doute cette publicité qui doit les recommander à l'attention de tous; mais pour avoir été plus intérieurs, ils n'en ont pas été moins importans. M. Béraud a pris une part très active aux grandes opérations relatives à la carte de France dressée par MM. les ingénieurs géographes du dépôt général de la guerre.

Jeune officier d'état-major et donnant de hautes espérances, M. Stamaty nous a été enlevé, messieurs, dans un âge où il devait compter encore bien des années devant lui. La mort l'a atteint dans l'Orient, au milieu de ces excursions, dont les résultats précieux pour la science ne sont malheureusement presque jamais acquis sans les plus grands sacrifices. Notre confrère, M. l'abbé Servois, grand-vicaire du diocèse de Cambrai, fut aussi enlevé à nos espérances et à notre amitié. Vous vous rappelez, messieurs, les nombreuses dissertations géographiques et les traductions de voyages dont nous lui sommes redevables. Lui aussi avait traduit le *Code de Menou;* il comptait le livrer à la publication quand la mort l'a frappé au sein d'un diocèse où il était chéri de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. M. le docteur Mitchill, de Philadelphie, votre correspondant, a aussi payé son tribut à la nature. Dans une courte notice, M. Warden vous a retracé tous ses titres à l'estime et aux regrets de tous les amis de la science. Homme public, le docteur Mitchill était en même temps un savant recommandable. Ce fut lui qui, en 1804, présenta à la chambre des représentans des Etats-Unis, le rapport d'après lequel fut décidée et organisée l'expédition de

Lewis et Clarke, qui franchit les monts Rocheux, et descendit jusqu'au rivage de l'océan Pacifique. Il prit aussi une grande part aux encouragemens accordés au célèbre *Robert Fulton*, dont les heureux succès influent si prodigieusement aujourd'hui sur la fortune publique de l'Union-Américaine.

Nous comptions parmi nous MM. de Martignac, Chabaud-Latour, *Edward* Dodwell, l'amiral comte de Rosily-Mesros, à titre de membres, d'amis ou de protecteurs de la science ; nous leur devons des regrets d'autant plus vifs, qu'ils auraient puissamment secondé nos efforts et nos travaux.

Ici, messieurs, je termine ma tâche; j'aurais voulu la remplir d'une manière plus digne de vous; mais les circonstances au milieu desquelles je me suis trouvé, et qui m'ont forcé à un éloignement momentané, en me laissant peu maître de moi, me serviront, je l'espère, d'excuse auprès de vous (1); je serai heureux si j'ai pu du moins faire ressortir l'importance des travaux de la Société, et la nécessité pour elle de jouir d'une protection qui lui permette d'étendre ses investigations et de multiplier des recherches qui non-seulement sont dans l'intérêt de la science, mais encore dans ceux de la civilisation et du commerce.

Nice, le 15 novembre 1832.

(1) La santé de l'auteur l'a obligé de quitter subitement Paris et de chercher momentanément sous le ciel du midi une température plus douce.

Mémoire

Sur une traversée de l'océan Atlantique, lu à la Société de géographie dans sa séance générale du 14 décembre 1832, par M. Roux de Rochelle.

Les navigateurs qui partent de New-York, pour traverser l'océan Atlantique, aiment à détourner encore leurs regards vers cette belle et grande cité, où afflue le commerce du monde. New-York se déploie sur la pente du rivage, au fond d'une baie dont plusieurs forts dominent et protègent le vaste bassin. Les rivières de Hudson et de Rariton y versent leurs eaux : l'une vient du nord, et traverse l'état de New-York; l'autre vient du sud, et sépare le New-Jersey et la Pensylvanie; un canal maritime s'étend au nord-est de la baie, entre Long-Island et les côtes du Massachusetts. Ces trois rayons divergens tracent autant de routes à la navigation, et assurent les communications de la rade avec les diverses contrées des États-Unis.

Les différens cours d'eau, dirigés vers la baie de New-York, y entraînent des dépôts de sable qui ne sont pas tous stationnaires; ils exigent que l'on navigue vers l'entrée avec quelques précautions, afin de se maintenir dans la passe principale. Du reste, on n'a jamais besoin de la haute mer pour sortir de la baie ou pour y pénétrer : aucune barre n'en rend les approches périlleuses, et l'on

ne cherche à s'aider du mouvement alternatif de la marée que comme d'un moyen favorable à la direction du navire.

Nous sortons de la baie, entre les forts Richemont et Lafayette qui en défendent l'entrée, et nous dépassons ensuite les phares de Sandy-Hook et les terres élevées du New-Jersey; celles de Long-Island sont les dernières qui disparaissent, après s'être long-temps dessinées sur l'horizon; et l'on n'est enfin environné que de l'Océan.

Un large plateau maritime se développe en avant des côtes d'où nous sommes partis. Il règne depuis la Floride jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, et il forme au-dessous des eaux un des premiers plans de cette chaîne de hauteurs qui dominent enfin le niveau de la mer, et deviennent le littoral des États-Unis. Ces rivages s'élèvent à leur tour, comme les degrés d'une suite de plateaux ou de collines qui conduisent au sommet des montagnes Blanches et des Apalaches. Le système des hauteurs sous-marines se trouve ainsi lié à celui des hauteurs terrestres, et les ondulations du sol sont les mêmes sur la surface que nous découvrons et sur celle que baignent les flots de l'Océan.

Tant que l'on navigue dans ces parages où le lit des mers s'incline insensiblement, des plantes marines flottent souvent autour du vaisseau, et nous en recueillons quelques-unes dont les tiges verdâtres sont renflées par intervalles comme celles du *fucus nodosus;* de petites coquilles à deux valves sont adhérentes à leurs extrémités; elles y forment, par leurs groupes et par la variété de leurs couleurs, une espèce de floraison. Nous reconnaissons, à ses rameaux aplatis et comprimés, le *fucus disticus*, et des grappes de mer nous apparaissent les jours suivans; de petits crabes y sont attachés. Ces ra-

meaux et les grains qu'ils portent noircissent quand la végétation a cessé ; une légère couche de sel marin se dépose à leur surface.

Les fucacées, à la famille desquelles ces plantes appartiennent, germent au fond de la mer ou sur ses humides plages. Les vents ou l'agitation des eaux les arrachent de leur lit et les portent à la surface des vagues. Leur tige y surnage ; elle acquiert son développement par l'effet de l'air atmosphérique, de la lumière et de la chaleur : elle fructifie ; les flots la poussent ensuite vers le rivage, où ses débris vont se consumer.

Les plateaux ou battures maritimes que nous parcourions ont leurs bassins et leurs éminences. On évite de se jeter vers le nord sur le haut-fond de Natchès, et l'on cingle vers le sud-est, pour éviter aussi le banc de Saint-Georges, où le brassiage est beaucoup moins considérable. Nous suivions d'ailleurs cette direction, dans la vue de gagner le *Gulf-Stream*, et de profiter de ce courant, qui sort du golfe du Mexique, s'engage dans le détroit de Bahama, et décrit, en pénétrant dans l'Atlantique, une courbe qui se prolonge et se dirige vers les côtes de l'ancien Monde.

Dans la ligne maritime que parcourt le Gulf-Stream, la mer a beaucoup plus de profondeur que dans les parages plus rapprochés du littoral. Ce courant suit un lit particulier, qui fut insensiblement creusé par l'action continue et uniforme de ses eaux ; et comme il a un cours régulier, il doit s'expliquer par une cause qui soit elle-même invariable : on la trouve dans le mouvement de rotation diurne de notre globe, et dans la chaleur solaire qui agit successivement sur tous les points de sa circonférence entre les tropiques. Cette chaleur y prolonge d'orient en occident la raréfaction de l'air et la

circulation des vents alisés ; elle occasionne aussi dans la mer une évaporation locale, progressive, continue, dont la direction est la même, et il en résulte un courant maritime qui se porte constamment vers les passes du golfe du Mexique. L'eau engagée dans cette mer intérieure y conserve l'impression qu'elle avait reçue ; mais elle est forcée par la forme des rivages à prendre une direction demi-circulaire. Elle s'échappe ensuite du golfe par le détroit de la Floride ; et cette suite de mouvemens qui l'emporte vers le nord-est n'est que la continuité de celui qui l'avait primitivement entraînée vers les côtes d'Amérique. Dans quelque bassin que l'eau soit agitée, elle éprouve, lorsqu'elle en frappe les bords, ces effets de réaction ; souvent c'est un simple remous, un tournoiement qui suit la courbe du rivage : ici c'est un fleuve immense qui garde son mouvement au milieu des mers, se fait jour à travers les autres vagues, et n'amortit sa force qu'après avoir long-temps sillonné l'Océan. On en reconnaît quelquefois les limites à un contre-courant formé sur ses bords, au clapotage de l'eau, à la rencontre de quelques varechs, surtout de celui que les navigateurs nomment roseau du golfe, et qu'on trouve plus fréquemment sur sa lisière qu'au milieu de son lit. Les eaux du Gulf-Stream parcourent plus de cinq milles par heure dans le détroit de Bahama ; elles ont déjà perdu la moitié de cette vitesse vers le 41e parallèle.

La direction première du courant équinoxial, et la courbe qu'il suit en sens contraire quand il sort du golfe du Mexique, ont été constatées l'une et l'autre par quelques expériences dont nous nous bornerons à citer deux exemples. Une bouteille fut jetée en mer dans les parages de Guinée le 28 mars 1820 ; le courant la porta vers l'ouest, et la fit attérir dix mois après sur les côtes

de la Martinique. Un flotteur semblable avait été jeté, le 20 juin 1819, dans le lit du Gulf Stream, vers la latitude du 39e degré; il fut entraîné d'occident en orient, et parvint, après un an de trajet, sur le rivage d'une des îles Açores.

Ce grand fleuve maritime se distingue à l'élévation de sa température; et ce caractère est la conséquence nécessaire des causes qui lui ont imprimé son mouvement et sa direction. Formé dans la zone torride, il doit conserver, après l'avoir quittée, une partie de la chaleur de ses eaux. Franklin en avait fait la remarque, dans ses traversées d'Amérique en Europe; et les expériences qu'il renouvela en 1785 pour évaluer cette proportion furent répétées quatre ans après par Jonathan Williams. Des observations semblables furent faites en 1821, à bord de la frégate *la Junon* et de la gabarre *le Chameau;* elles constatèrent le même fait; et nous-mêmes nous avons reconnu, à la fin du mois d'avril, que cette température s'élevait à 18 degrés de Réaumur, lorsque celle des mers environnantes n'était que de 14 degrés, et lorsque celle des bancs de Terre-Neuve n'en avait que 7 à 8.

Les navigateurs ont remarqué que, vers les parages du Gulf-Stream, mais plus fréquemment sur sa lisière que dans le courant même, la mer était plus orageuse; elle le devint en effet davantage, et nous eûmes un très gros temps le 25 avril et les jours suivans. Dans la nuit du 25, le vent augmentait; il chassait devant lui avec violence les nuages qui occupaient une moitié du ciel; et nous aperçûmes, à dix heures du soir, à la clarté de la lune qui était dans son plein, une trombe formée vers le nord. On voyait, sur un fond d'azur, la colonne d'eau s'élever directement vers le ciel comme un long et noir tourbillon. Un sombre nuage s'étendait, se développait

sur la tête de ce météore, qui paraissait le soutenir. Les vents le poussaient vers le sud-est, et cette épaisse vapeur se résolut en pluie abondante. Pendant la durée de cet orage, plusieurs éclairs sortirent des flancs de la nue et de toute cette partie du ciel. Une seconde trombe s'éleva dans la même direction, un quart d'heure après que la première se fut dissipée : elle offrait des accidens semblables.

Ces phénomènes supposent la rencontre et le froissement de deux vents opposés, qui, en rasant la mer, en soulèvent tumultueusement les flots. L'eau qui vient à tourbillonner entre ces courans aériens prend, en s'élevant, la forme d'une colonne que l'action continue des vents exhausse et prolonge encore, jusqu'au point où, arrivée dans la région des nuages, elle se vaporise un instant, devient bientôt plus condensée par l'addition des nouvelles eaux que la trombe a soulevées, et, cédant enfin à son propre poids, rend à la mer, sous la forme d'une pluie qui tombe à torrens, le tribut qu'elle en avait reçu.

Quelles que soient les causes locales qui aient ébranlé un point de l'atmosphère, en y exaltant tout à-coup la température de l'air, et en y produisant une évaporation, si instantanée que l'équilibre en est subitement rompu, il nous suffit de reconnaître la réalité de ce fait, pour concevoir l'impétuosité des courans atmosphériques qui viennent de toutes parts se précipiter dans cet espace.

Les mêmes remarques pourraient s'appliquer aux trombes de terre, aux ouragans qui ravagent fréquemment diverses contrées d'Amérique, et dont nous avons reconnu les dévastations à travers les forêts voisines du lac Erié. On ressent dans les pays que vont atteindre ces

fléaux une élévation extrême de la température ; elle fatigue tous les organes de la vie : l'air n'est plus respirable ; il est subitement décomposé, raréfié, par l'expansion de ces vapeurs brûlantes, de ces gaz inflammables qui s'exhalent des lieux marécageux et des eaux croupissantes, où les arbres tombent et se décomposent, et où le sol n'a point encore été assaini par le travail des hommes.

Franklin, qui portait le coup-d'œil du génie sur toutes les questions physiques qu'il a traitées, avait déjà remarqué que ce n'était point par un vent d'impulsion, mais par un vent d'aspiration, qu'étaient produits ces grands ébranlemens atmosphériques dont les ouragans offrent l'exemple : il avait reconnu que la violence de ceux qui se dirigeaient du nord-est au sud-ouest, en longeant la chaîne des Apalaches et des côtes orientales d'Amérique, éclatait d'abord à l'extrémité sud-ouest. L'air n'obéissait pas à une force impulsive qui le pressât et le chassât devant elle ; mais entraîné vers un point sans résistance, il s'y jetait, comme un torrent qui rompt sa digue. Les bourrasques occasionées par ce vent d'aspiration ont dans leur foyer même une force irrésistible ; d'autres colonnes d'air suivent les premières, et cet entraînement peut se communiquer à de longues distances par un mouvement successif.

Nous arrivâmes, le 30 avril, aux bancs de Terre-Neuve, dont le côté méridional se partage en deux bras, séparés par une baie où la mer a gardé sa profondeur. Ils occupent cinq degrés de longitude dans leur plus grande largeur, et ils forment la limite septentrionale du Gulf-Stream, qui, après les avoir atteints, se détourne vers l'orient.

Le banc de Terre-Neuve ne s'élève nulle part au-des-

sus de la surface des eaux; il est formé par un vaste groupe de hauteurs et de plateaux sous-marins, dont les différens plans sont abaissés de trente à cinquante brasses au-dessous du niveau de l'Océan. Le brouillard que nous y rencontrâmes y règne habituellement, surtout par les vents d'est. Nous l'avions déjà remarqué l'année précédente, à l'époque même du solstice d'été. Une vapeur semblable couvrait les parages du banc du Have et de celui de Saint-Georges; et nous fûmes portés à regarder comme une règle générale, ou du moins comme une remarque applicable aux latitudes où nous nous trouvions, que la présence des brouillards au-dessus des hauts-fonds de la mer y est la conséquence et la preuve de l'abaissement de la température.

Jonathan Williams, déjà cité dans ce Mémoire, fut conduit, par une longue série d'observations, à reconnaître que l'eau de la mer est beaucoup plus froide sur les bancs que dans les parages plus profonds; il remarqua que ce froid était plus sensible quand les bancs ne tenaient pas immédiatement à la terre, et qu'il l'était encore davantage lorsque ces hauts-fonds occupaient un plus grand espace.

Après avoir traversé les bancs de Terre-Neuve, nous entrons dans les parages où l'on est le plus exposé à rencontrer des glaces. L'approche en est annoncée par le refroidissement de l'air et de l'eau; mais cette règle n'est pas constante dans ses proportions; et la direction du vent a une influence marquée sur la température atmosphérique, qu'il rend plus ou moins froide, selon qu'il vient du nord ou du sud. La température de l'eau est moins soumise à l'action du vent, et les glaces la modifient d'une manière plus absolue; elles refroidissent toujours l'eau qui les environne. Ce froid dure long-

temps, et il se communique à de longues distances. L'intensité qu'il avait alors fit présumer au capitaine Peel, commandant du paquebot *le Sully*, et honorablement connu dans la marine américaine, que nous étions très près des glaces. Le voisinage en est d'autant plus redoutable, qu'elles voyagent sur les mers comme d'immenses rochers, comme des montagnes flottantes, détachées des régions polaires. Aucun navire ne résisterait à leur choc. On n'assure sa marche qu'en les évitant; et comme les deux tiers de leur volume restent plongés dans la mer, on ne peut les apercevoir qu'à une faible distance, lorsqu'elles n'ont pas de très grandes proportions.

Vers la fin du mois d'avril, le capitaine américain Skiddi avait rencontré dans les mêmes parages des glaces de trois cents pieds de longueur sur cent pieds de hauteur. Il avait remarqué que, à un mille de distance, la température de l'eau était tombée de 47 degrés de Fahrenheit jusqu'à 34, et que, à un demi-mille, elle n'était plus que de 31 degrés.

A l'orient de ces parages, vous jouissez d'une libre navigation; et si les vents d'ouest cessent de vous renvoyer les brouillards du banc de Terre-Neuve, un océan sans limites vous apparaît dans toute sa magnificence: la vie y est répandue comme elle l'est sur la terre, et vous êtes environné de peuplades sans nombre. Nous ne pourrions pas entrer ici dans les détails d'un tableau si riche et si divers, mais nous allons du moins chercher à en esquisser quelques traits.

Si nous étendons nos regards sur cette immense circulation qui s'établit dans toutes les régions maritimes entre leurs différentes espèces d'habitans, nous remarquons que leurs croisières, leurs émigrations, semblent

avoir néanmoins certaines limites. La distinction des espèces attachées à différentes parties du globe se retrouve dans les mers comme sur le continent, quoique les démarcations y soient plus indécises; et la distribution géographique de la plupart des poissons de mer a pu frapper les hommes qui ont fait de longues navigations. Chacune des mers australes et boréales garde ses tribus, et les excursions passagères qu'elles font dans les zones tempérées ne les éloignent pas sans retour de leurs stations premières.

Nous voyons, pour commencer par les puissances de l'Océan, une espèce de baleine qui fréquente la baie de Baffin et les autres régions de la mer Glaciale, arriver, vers le milieu d'octobre, dans les parages de Terre-Neuve, où elle trouve une nourriture plus abondante. Ces cétacés, quand la saison devient plus rigoureuse, descendent aux Açores et jusqu'aux îles du cap Vert; de là, ils se rendent dans la mer des Antilles, vers les parages de la Barbade; ils séjournent dans cet archipel jusqu'au printemps, remontent ensuite vers les côtes des États-Unis, paraissent au mois de mai sur le banc de Saint-Georges, vont regagner les parages de Terre-Neuve, ceux du Labrador, retournent en été vers le Groënland, et s'engagent sous les glaces des mers polaires. Ces courses périodiques sont bien connues des pêcheurs américains, et depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin, ils suivent la baleine dans ses voyages successifs.

La morue qui habite le nord de l'Atlantique ne se trouve point aux mêmes époques dans ses différens parages: elle abonde, aux mois de février et de mars, sur les côtes de Lofoden en Norwège, gagne, au mois d'avril, le banc qui se prolonge entre les îles Schetland et

Fâroer, et se rend ensuite vers les côtes d'Islande. Avant le seizième siècle, nous ne la cherchions que dans ces parages et dans ceux de l'Irlande, des Orcades et de la mer du Nord; mais depuis que Sébastien Cabot eut découvert de nouvelles régions maritimes, fréquentées par une multitude innombrable de morues, cette pêche attira les Européens vers le grand banc de Terre-Neuve, d'où elle s'étendit autour de cette île, dans le golfe de Saint-Laurent, et le long des rivages du Labrador.

Les harengs que l'on trouve aussi dans ces mers sortent, chaque année, de la région des glaces polaires, et ils se partagent en deux colonnes principales qui se rapprochent de l'un et de l'autre continent. On les rencontre successivement dans les eaux de l'Islande, du Groënland, du Labrador et de Terre-Neuve, dans celles de Norwège et de la Baltique, sur les bancs qui environnent les îles Britanniques, et particulièrement sur ceux de la mer du Nord.

Ces divers exemples, que nous pourrions multiplier davantage, prouvent que plusieurs familles fréquentent habituellement, et tour-à-tour, des parages spéciaux, où elles trouvent le genre de subsistance et les degrés de température et de lumière qui leur conviennent. C'est principalement sur les hauts-fonds et dans le voisinage des côtes que ces espèces abondent : les bancs sous-marins leur offrent des abris pour y déposer leurs œufs, et ils doivent en faciliter le développement et la fécondation; on y reçoit mieux l'action du soleil et de la lumière que dans les grandes profondeurs de l'Océan, où les rayons du jour cessent de pénétrer.

Les classes de poissons les plus vagabondes, les moins limitées dans leurs excursions, sont généralement celles

qui ne vivent que de chasse, et qui font incessamment la guerre aux plus faibles. De ce nombre est l'espèce vorace des requins, appartenant au genre des squales. On les voit errer dans toutes les mers; il est même des régions de l'Océan qui ne sont passagèrement traversées que par ces tribus nomades et par celles qu'elles poursuivent, et dont elles font leur proie.

Si l'Océan a ses régions peuplées, il renferme aussi d'immenses déserts. Quelquefois les espèces tendent à disparaître, lorsqu'elles rencontrent dans les flots des substances délétères; quelquefois les poissons dont elles se nourrissaient ont changé de contrée, et le besoin détermine leurs émigrations.

Il est quelques époques de l'année où toutes ces peuplades de l'Océan sont douées de plus de vie et d'activité, et où leurs rapides mouvemens se croisent, se multiplient, se prolongent dans de plus grands espaces. Les parages que sillonnait notre navire nous avaient paru plus animés, plus poissonneux dans une première traversée. Nous arrivions alors vers l'été : c'était la saison du frai; elle mêlait ces tribus errantes, les attirait des profondeurs de la mer jusqu'à sa surface, les attroupait et les faisait bondir sur les flots. Nous avions vu, du 19 au 29 juin 1830, plusieurs essaims de dorades jouer près du vaisseau, entrer dans son sillage écumeux, présenter aux rayons du soleil leurs nageoires d'un beau vert doré, et leurs écailles nuancées de mille couleurs. Des mollusques flottaient autour de nous; des dauphins, des souffleurs, dispersés sur les vagues, enlevaient et rendaient à la mer leurs jets d'eau intermittens. D'innombrables poissons venaient escorter le navire et se pressaient autour de sa poupe : on leur a donné le nom de poissons du gouvernail. A cette époque, le soleil accom-

plissait sa plus longue carrière; il pénétrait de ses feux le vaste Océan, et allait enflammer de ses derniers rayons les nuages du soir. Sur quel plus grand tableau pourraient s'arrêter les regards du voyageur! il ne voit que la mer et le ciel; néanmoins cette image qui reparaît tous les jours n'a rien de monotone. La pompe du soleil diffère, la forme des nuages a changé; les brouillards, l'orage, les éclairs, le retentissement de la foudre, métamorphosent la scène qui vous environne. Et combien de variétés vous offrent les mouvemens de la mer et tous les accidens de sa lutte avec l'atmosphère, depuis les légères ondulations des vagues jusqu'aux bouleversemens de la tempête! La nuit même a ses spectacles; et sous cette voûte azurée du ciel où scintillent d'innombrables flambeaux, vous voyez les ondes se parsemer d'étincelles. Si vous avez jeté la sonde, la corde que vous retirez des flots forme une traînée de lumière; le brillant sillage du navire en éclaire la marche, et la nappe d'eau que vous traversez est toute resplendissante.

Quelle est la cause de cette clarté qui court à la surface de l'Océan, qui appartient à la mer elle-même, et qui n'est point, comme au milieu du jour, le reflet, mille fois répété, des rayons du ciel? La plupart des naturalistes attribuent cette phosphorescence à une multitude infinie d'animalcules, devenus accidentellement lumineux; ils croient que cet effet ne peut être produit que par des êtres organisés, doués d'un mouvement volontaire, sensibles à l'agitation de l'eau, irritables par la douleur, brillant d'une vive lumière aux premières atteintes de la souffrance, et perdant cette propriété avec la vie. Ces espèces de mollusques sont d'une grande ténuité : la moindre pression les réduit en liquide mucilagineux; ils exhalent ce fluide phosphorique, et ils s'é-

teignent, pour faire place à d'autres myriades de corps organisés, doués comme eux d'une vie éphémère, et qui vont aussi briller un instant.

Ainsi se manifestent sous un nouvel aspect les phénomènes de la vie : elle animait les colosses de l'Océan ; elle descend de classe en classe jusqu'à ses êtres microscopiques : pour les premiers, elle était un principe de force et de puissance ; pour ceux-ci, le flambeau de la vie se réduit à une faible étincelle.

Au retour de l'aurore, cette phosphorescence disparaît comme les étoiles de la nuit ; mais d'autres images font naître des observations nouvelles. Ces oiseaux qui parcourent les vastes régions de l'atmosphère, et qui suivent, en les effleurant, toutes les oscillations des flots, ont-ils adopté de préférence quelques parages, ou parcourent-ils dans leurs erreurs la vaste étendue des mers? Et ceux qui s'égarent au loin sur l'Océan sont-ils semblables à ceux que vous aperceviez plus près des rivages ?

Les oiseaux de terre ne se rencontrent que vers le commencement et vers la fin de la traversée ; on n'en découvre plus dans les régions intermédiaires. Nous avions vu, avant d'atteindre le banc de Terre-Neuve, un *bec-en-ciseaux*, dont l'espèce appartient à l'Amérique, venir se poser sur nos mâts ; et nous vîmes, lorsque nous approchâmes des parages d'Europe, une hirondelle qui voltigea long-temps autour du vaisseau, s'y reposa, et devint notre prisonnière.

On trouve quelquefois en mer des oiseaux de terre, à deux cents et jusqu'à trois cents lieues du rivage, lorsque le vent les a chassés devant lui ; mais au-delà d'un si grand espace, leurs forces succombent, et ils périssent dans les flots. C'est ainsi que le vaste Océan établit une

barrière entre les oiseaux de l'ancien et du nouveau Monde qui appartiennent à notre zone tempérée ou aux latitudes plus méridionales. Chaque continent garde les espèces qui lui sont propres; elles ne peuvent se mêler et devenir communes que dans les régions du nord, où les terres sont plus rapprochées, et où les glaces peuvent offrir des points de relâche et de communication entre ce double rivage.

On peut partager en deux grandes classes les oiseaux, devenus communs aux deux continens, par la facilité de passer de l'un à l'autre vers leurs extrémités septentrionales. Les uns, accoutumés aux régions arctiques, sont à portée de faire habituellement ce trajet; tels que plusieurs espèces d'aigles, d'oiseaux de proie, d'oiseaux de nuit, de goëlands. Les autres, considérés comme oiseaux de passage, changent périodiquement de climats : on les voit, en Amérique comme en Europe, arriver des contrées du midi au signal du printemps; continuer leur vol vers le nord, en l'interrompant quelquefois par des stations passagères; disparaître pendant l'été, et ne revenir qu'en automne des régions froides où ils s'étaient rendus. C'est au terme de leur voyage vers le nord qu'ils ont pu changer de continent; mais on remarque que ces émigrations accidentelles ont peuplé beaucoup moins les nouveaux pays qui les ont reçues. Plusieurs espèces, très nombreuses d'un côté de l'Océan, sont plus rares sur son autre rive : il semble qu'on puisse distinguer par cette différence de population leur contrée originelle, et la terre étrangère où leurs colonies se sont réfugiées.

Les oiseaux d'eau, qui ne vivent que de pêche, et qui peuvent se reposer long-temps sur les flots, ne fréquentent pas néanmoins toutes les parties de l'Océan; ils ont

leurs régions maritimes, plus ou moins voisines de la terre. Les mouettes sont nombreuses vers les côtes orientales d'Amérique, et les mauves près des côtes occidentales de l'Europe. Les pétrels gagnent des parages plus éloignés; ils aiment le tumulte des vagues; et leur apparition, l'inquiétude de leur vol, deviennent souvent pour les matelots l'augure de la tempête. Ces oiseaux cherchent la haute mer; ils s'y rencontrent, ils y égarent leurs amours; mais avancent-ils vers l'époque de la ponte, un instinct naturel les porte à rétrograder vers le rivage; ils s'en rapprochent, vont y déposer leurs œufs et y nourrir leurs petits. Souvent l'abri qu'ils cherchent n'est qu'un îlot, un récif, un rocher qui s'élève au milieu de l'Océan. Le vol des oiseaux vous avertit du voisinage de ce lieu d'asile; mais quelques-uns de ces écueils sont tellement à fleur d'eau, que vous n'êtes prévenu de leur approche que par les vagues qui viennent les heurter.

Tous les récifs n'ont pas été signalés sur nos cartes : plusieurs y sont indiqués comme douteux; d'autres n'ont été aperçus qu'une ou deux fois. Il en est qui se sont affaissés; quelques-uns ont pu s'élever plus récemment; et les mers les plus fréquentées par nos marins ont cependant mille et mille sillons qu'aucun navire n'a encore parcourus.

Une petite île est placée, dans plusieurs cartes, au midi de l'Islande, et au 61e degré 40 minutes de latitude; on l'a vue en 1713 et en 1734, mais depuis on en a perdu la trace. D'anciens géographes font mention de l'île de Bus ou de Vrislande, située au 58e degré 11 minutes de latitude et au 28e degré 13 minutes de longitude. Ils ajoutent que les navigateurs du Groënland l'avaient fréquentée, et qu'ils en avaient fait un rendez-vous pour la pêche : des établissemens pour la préparation de l'huile

de baleine y avaient ensuite été formés par les Hollandais : mais cette île a disparu, et sans doute elle s'est engloutie, comme d'autres terres qui n'avaient été soulevées du fond de l'Océan que par des éruptions volcaniques. D'autres observateurs pensent que cette île de Bus correspond à l'Islande, et qu'on n'en a fait une autre île que par une erreur de latitude.

Deux vigies ont été aperçues au midi du banc de Terre-Neuve, l'une en 1816, l'autre en 1824. Les *Cinq-Grosses-Têtes* ont été vues plusieurs fois ; les *Trois-Cheminées* furent reconnues en 1824, et la *Roche du Diable* l'avait été en 1818.

Le rocher du *Brasil* est placé, dans plusieurs cartes, au 51° degré 28 minutes de longitude, et à 150 lieues des côtes d'Irlande. D'autres cartes nous signalent les roches d'*Amplimont*, sur lesquelles un navire a touché ; le rocher d'*Aitkin*, les roches *Nègres*, celles de *Barénéthy*, de *Ramigeau*, de *Breton*, et plusieurs autres dont les positions véritables ne sont pas encore constatées.

Les recherches faites pour vérifier la situation du rocher d'*Aitkin* méritent d'être remarquées. Trois expéditions de la marine anglaise ont successivement exploré les parages où l'on soupçonnait l'existence de cet écueil; elles n'ont pu en découvrir aucun, et l'on a reconnu que les indications antérieures n'étaient point exactes. Mais un autre but a été rempli, et l'on a mesuré le brassiage de tous les fonds qu'on a parcourus.

Un travail semblable pourrait être tenté sur d'autres points : ce genre de découvertes aurait sa gloire ; et il serait utile à la sûreté des navires, comme aux progrès de la science elle-même, que d'habiles marins fussent chargés de reconnaître tous ces récifs, et de faire évanouir

le doute sur les écueils véritables ou imaginaires, dont on cherche également à s'écarter.

Le 9 mai, nous nous étions élevés jusqu'au 47e parallèle: nous avions atteint le 28e degré de longitude, et nous y rencontrâmes les vents de nord-ouest. On a reconnu, dans un grand nombre de traversées des États-Unis en Europe, que les latitudes comprises dans la région des vents variables étaient plus habituellement exposées à ces vents de nord-ouest qu'à tous les autres : c'est par leur fréquente impulsion, et par celle du Gulf-Stream dont on avait d'abord suivi les eaux, qu'on peut s'expliquer pourquoi cette navigation est ordinairement moins longue que celle d'Europe aux États-Unis.

La direction des vents qui règnent souvent dans ces parages ne dériverait-elle point d'une loi générale, et ne devons-nous pas y reconnaître la tendance de ces grands courans maritimes et atmosphériques, incessamment entraînés vers la zone torride, où ils ont à remplacer les pertes que l'air et l'eau y ont faites par l'effet de la dilatation et de l'évaporation? Ces courans, moins libres dans les mers du Nord que dans celles de l'hémisphère austral, sont plus ou moins embarrassés par la forme des rivages de l'Océan; ils se détournent vers le sud-est ou le sud-ouest, ils dérivent, ils louvoient, sans cesser de tendre, à travers toutes ces oscillations, vers la zone qui les attire, et qui est devenue la cause primitive de leur mouvement progressif.

A cette fréquente impulsion des vents du nord-ouest se joint l'action d'un courant maritime qui suit la même direction. Il est moins fort, moins continu que celui du Gulf-Stream; mais malgré ses intermittences, il entraîne vers le golfe de Gascogne tout ce qui flotte spontanément sur les vagues. On a retrouvé sur la côte de ce

golfe plusieurs billets jetés en mer au-dessous du 49e degré de latitude, et ces expériences sont indiquées dans une note jointe à notre Mémoire. (1)

Tel est cependant l'effet de la mobilité des eaux, que, en venant heurter quelques parties du continent, elles obéissent bientôt à une impulsion contraire : elles sont refoulées par le rivage ; et il se forme un contre-courant qui, après avoir regagné l'entrée du golfe, va se perdre dans les parages méridionaux de l'Irlande.

Le navire se trouva le 20 mai sur le banc de *Hadock*, et nous atteignîmes, le lendemain, le banc d'*Admiralty-Palch*. Une épaisse vapeur, qui ne nous laissait rien apercevoir au-delà de quelques encâblures, s'étendait sur ces deux parages, quoique nous eussions joui, en naviguant de l'un à l'autre, de toute la sérénité du ciel. Le même brouillard reparut le 22 mai, sur un fond de quarante brasses que nous traversions ; et nos remarques sur l'état brumeux de l'atmosphère dans d'autres circonstances analogues, retrouvèrent ici leur application.

Partout où l'on navigue à travers les bancs, on jette souvent la sonde, afin de mieux assurer sa marche ; les

---

(1) BOUTEILLES JETÉES A LA MER.			RETROUVÉES.	
DATES.	LATITUDE.	LONGITUD.	DATES.	NOMS DES LIEUX.
6 juillet 1821.	47° 41′	7° 51′	15 sept. 1821.	Sables d'Olonne.
26 nov. 1822.	45° 19′	13° 20′	Fin de fév. 1823.	Près La Rochelle.
27 juin 1827.	48° 47′	12° 30′	26 février 1828.	Ile d'Yeu.
4 mars 1827.	44° 53′	31° 30′	16 avril 1828.	Côte d'Insel.
2 févr. 1828.	47° 52′	9°	16 avril 1828.	Quiberon.
18 août 1828.	40° 44′	16° 50′	29 mai 1829.	Cap Breton.
8 juin 1829.	45° 14′	5° 30′	30 juillet 1829.	Cap Breton.

substances qui y restent agglutinées font en même temps reconnaître la nature du fond; et l'on peut, en multipliant ses expériences, préparer une carte, non-seulement du relief des montagnes sous-marines, mais de la variété des couches et des productions de leur surface.

Nous voyons enfin flotter autour de nous quelques-unes de ces plantes marines qui croissent sur les bancs et qui s'en détachent. Cette végétation a quelquefois averti les navigateurs des parages où ils étaient placés, et nous reconnaissons à ce nouveau caractère le voisinage de l'Europe. L'Océan devient moins désert : on signale à chaque instant de nouveaux navires ; plusieurs pavillons se montrent à leur tour, et nous voyons parcourir dans tous les sens cet immense domaine, dont la souveraineté n'est à personne, et dont la jouissance appartient à tous. Plus nous approchons des côtes de France, plus ce nombre augmente, et déjà une longue suite de voiles apparaît à l'horizon.

Aucun des spectacles qu'une longue navigation peut offrir n'est sans doute plus grand et plus digne d'admiration que celui de l'homme qui s'est emparé des mers, et dont les vaisseaux traversent l'Océan dans toutes les directions. Ces navires vont-ils étendre les bienfaits du commerce, ou viennent-ils d'explorer des parages et des régions ignorées? La renommée ne vous signale-t-elle pas ces voiles qui cinglent vers la France? Est-ce *l'Astrolabe*, *la Coquille*, *la Favorite*, ou ce navire sauveur chargé des richesses de *l'Uranie?* Ils vous apportent les tributs de l'Océan : la géographie, les sciences naturelles, recueillent les fruits de leurs longues navigations; et ces nobles résultats nous font reconnaître que les conquêtes les plus desirables sont celles qui multiplient les relations

de la grande famille humaine, et qui favorisent les progrès de nos connaissances.

Notre voyage touchait à son terme : le canal de la Manche, où nous étions engagés depuis plusieurs jours, nous avait ouvert une longue avenue vers notre patrie : le voile de brouillards qui nous cachait encore les rives de la France vint à s'évanouir, et le Havre, et le bassin de la Seine, et les rians coteaux qui l'environnent, se développèrent devant nous.

Note *sur la colonie américaine de Liberia, par M.* Warden.

Nous avons rendu compte, dans plusieurs numéros du *Bulletin de la Société de Géographie*, de l'établissement et des progrès de l'intéressante colonie de Liberia. Nous nous bornerons principalement aujourd'hui à donner une idée de son état actuel (en 1832), d'après le rapport du gouverneur et le journal de la colonie, publié par les habitans.

Libéria, située sur la côte de la Guinée supérieure, entre le cap Mount et celui de Mesurado, et entre les 6° 19′ et 6° 46′ de latitude nord, et les 13° 12′ et 13° 42′ longitude ouest du méridien de Paris (1), et à environ 80 lieues à l'est de la colonie anglaise de Sierra-Leone, fut choisie, en 1822, comme lieu d'asile pour les esclaves noirs rachetés ou les gens de couleur libres des États-Unis qui voudraient s'y fixer. Trente-cinq émigrans de cette condition, dont six n'avaient pas encore atteint seize années, s'y établirent d'abord sous la direction de M. Ashmun. Attaqués par une nombreuse tribu de ce pays, ils parvinrent à la repousser au moyen de quelques pièces d'artillerie bien dirigées. L'importance de la colonie s'accrut rapidement par l'arrivée d'hommes de couleur qu'on y transportait chaque année; et maintenant son territoire occupe une étendue de côte de plus de 160 milles en longueur, et s'avance considérablement dans l'intérieur. Le sol est fertile, arrosé par plusieurs rivières, et favorable à la culture de toutes les productions des tropiques.

1) Observations de M. Le Predour, lieutenant de vaisseau.

En 1824, les colons créèrent une forme de gouvernement et une cour de justice, dont la juridiction s'étend sur toute la colonie, et qui tient ses assises le premier lundi de chaque mois. L'institution du jury y est en vigueur. En général, les délits sont peu fréquens et se bornent à des larcins; il n'y a pas eu encore un seul crime commis, qui ait emporté la peine capitale.

Le chef-lieu de la colonie est Monrovia, située à un quart de mille environ de la rivière Mesurado, et trois quarts de mille de la pointe du cap du même nom. Cette ville contient, outre les maisons particulières et les magasins, trois édifices consacrés au culte, et un palais de justice. Plusieurs de ces bâtimens sont élégans, et tous sont commodes. Les rues ont généralement cent pieds de large, et se coupent à angles droits.

Population. – La population actuelle s'élève à 2500 individus. Le 30 juin dernier, le navire américain *le Jupiter* a encore débarqué 172 émigrans. Les divers états de l'Union ont accordé des encouragemens pour cette colonisation; et l'état de Maryland, entre autres, a voté une somme de 200,000 dollars pour favoriser l'émigration des noirs.

Climat.—On a prétendu que le climat était très malsain; cela est vrai à l'égard des blancs, mais ne peut s'appliquer aux gens de couleur. Ceux des états du nord et du midi prennent ordinairement la fièvre dans le premier mois de leur arrivée; mais cette incommodité a rarement des suites funestes depuis les précautions prises à ce sujet. Ceux de la Géorgie, des deux Carolines et du sud de la Virginie ne souffrent point de cette fièvre, ou en sont légèrement atteints. La moyenne des décès, parmi les colons arrivés depuis le 1er janvier 1831, n'a pas excédé quatre individus sur cent.

Agriculture. — La colonie fait chaque jour de nouveaux progrès sous le rapport de l'agriculture. Les récoltes sont abondantes. Plusieurs citoyens très recommandables ont tourné leur attention sur la culture du café, qui est une plante indigène, et qui croît à merveille sur les bords de la mer. Le coton et l'indigo sont aussi des productions naturelles du sol, et fourniront des articles d'exportation. Un habitant de la colonie est sur le point de faire une plantation de 20,000 plants de cafeyer. La terre se vend à 25 centimes, ou un quart de dollar par acre.

Commerce. — Le commerce de la colonie a surpassé celui de l'année précédente : 59 bâtimens marchands ont visité le port ; 32 de ces navires étaient américains, 25 anglais et 2 français. Les exportations se sont élevées à 125,549 dollars, et le montant des produits et marchandises en magasin montaient, au 1er janvier 1832, à 47,400 dollars. Les importations ont été à-peu-près de 80,000 dollars. Les articles d'exportation ont consisté principalement en bois rouge d'Afrique, ivoire, huile de palmier, écailles de tortue, et un peu d'or, livré par les naturels de l'intérieur ou trouvé sur quelques points de la côte. Le commerce avec l'intérieur s'est aussi considérablement accru. Monrovia est devenue le marché des naturels du pays de Condo et de ceux qui confinent au pays de Fouta-Diallon. Les Mandingoes viennent aussi en grand nombre, et donnent des renseignemens sur les nations de l'intérieur.

Education.—Des écoles permanentes ont été établies dans la ville de Monrovia et dans les districts de Caldwell et de Millsburg. On a aussi créé des écoles de filles, qui sont dirigées par deux institutrices, aux frais d'une société de dames de charité de Philadelphie.

Culte.—Les trois églises sont desservies par des méthodistes, des baptistes et des presbytériens.

Guerres et traités. — En avril 1832, les esclaves de *Brumley*, l'un des rois deys conduits pour être vendus aux Espagnols de las Gallinas, trouvèrent moyen de s'échapper, et vinrent chercher un refuge parmi les Africains rachetés. *Kaï-pa*, fils du roi, vint les réclamer auprès du gouverneur, qui refusa de traiter cette affaire autrement qu'avec le roi lui-même, qui mourut peu de temps après. Son fils, qui lui succéda, commença aussitôt les hostilités, aidé de quelques autres rois deys, et de ceux de Gurrah. Le gouverneur, à la tête de la milice et des volontaires, au nombre de 150, soutenus par 120 Africains rachetés et une pièce de campagne, marcha sur la ville du roi Brumley, dont il s'empara sans résistance. De là, il s'avança sur celle du roi Willie, défendue par une barricade de troncs d'arbres et un canon de trois livres de balles. Après une demi-heure de combat, la place fut emportée, avec perte de 15 tués et bon nombre de blessés de la part de l'ennemi; les colons n'eurent à regretter qu'un officier tué et trois hommes blessés. Les rois deys, ainsi battus, demandèrent la paix, et acceptèrent (le 30) les conditions offertes par le gouverneur. Par ce traité, il est stipulé que les rois deys livreront aux nations de l'intérieur, qui voudront venir trafiquer avec la colonie, un libre passage sur leur territoire, privilège que ces rois avaient jusque-là refusé d'accorder, dans le but de monopoliser le commerce.

En janvier 1832, le gouverneur fit une excursion depuis l'embouchure de la rivière Junk jusqu'à Grand-Bassa, à 50 milles de distance de la côte, et eut avec plusieurs chefs des entrevues, où il convint d'arrangemens qui assuraient à la colonie la paisible possession

d'une portion considérable de territoire sur la rive gauche de la rivière Saint-Jean, renfermant quatre grandes îles. *Bob-Gray*, l'un des chefs auxquels ce fertile district a été acheté, a fait de grandes plantations de cassave et de patates pour l'usage des nouveaux colons, et s'est engagé à faire construire pour eux trois vastes cabanes, dans le style de celles des natifs. Par des négociations avec les rois du grand cap Mount, on a également obtenu la cession d'une partie de ce territoire. Ces acquisitions sont d'une grande importance pour la colonie, sous le triple rapport sanitaire, commercial et agricole, en raison de la fertilité du sol, du libre accès du côté de la mer, et de l'abondance des objets de commerce et de consommation.

Dans son voyage à Grand-Bassa, le gouverneur s'occupa à reconnaître le cours et la grandeur des principaux affluens des rivières Junk et Saint-Jean, et il annonce une carte nouvelle et plus exacte de l'établissement.

Africains rachetés. — Les *Eboes* et les *Congoes* occupent deux villages, propres et bien bâtis, à trois milles de Caldwell et près la rive gauche du Stockton-Creek. Chaque tribu a construit, au moyen de souscriptions volontaires et de travaux en commun, un édifice consacré au culte, et une maison de réunion (*palaver*). Ils ont des fermes bien cultivées, et des jardins enclos, où ils cultivent des fèves, des choux, des melons, des ignames (dioscorea), etc.; et ils échangent l'excédant de leur consommation contre les divers articles dont ils manquent.

« J'ai vu, dit le gouverneur dans son rapport, un enclos d'environ 150 acres, planté en cassave entremêlée de touffes de maïs et de patates. » Lorsque ces noirs

n'emploient pas leur terrein en labour, ils y établissent des scieries de bois pour faire du bardeau.

La tribu Congo a établi une école du dimanche, qui est régulièrement suivie par les enfans et même les adultes. La colonie a l'intention d'en établir une par chaque tribu.

Un fait qui n'est pas des moins curieux, est l'établissement d'un journal publié à Monrovia, et rédigé par des indigènes, sous le titre de *Liberia Herald*, et dont nous communiquons plusieurs numéros.

Cette colonie paraît destinée à acquérir une grande importance :

1° En purgeant les Etats-Unis d'un grand nombre d'hommes de couleur affranchis, qui se pervertissent par l'oisiveté des grandes villes, et deviennent l'opprobre des gens de leur condition;

2° En mettant fin à la traite sur cette partie de la côte;

3° En faisant connaître l'intérieur du pays;

4° Et enfin, en amenant la solution du grand problème si long-temps agité, à savoir si les enfans des colons noirs, favorisés par un système régulier d'éducation, peuvent montrer les mêmes facultés intellectuelles que les enfans des blancs du même âge et recevant un enseignement semblable.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 14 décembre 1832.

La Société de Géographie a tenu sa séance générale le 14 décembre, sous la présidence de M. le commandant d'Urville, en l'absence de M. l'amiral comte de Rigny, président de la Société.

Le concours nombreux de membres et d'étrangers qui assistaient à cette réunion est une preuve de l'intérêt qu'inspirent les travaux de cette association scientifique, dont les efforts, depuis onze années d'existence, ont été constamment dirigés vers l'extension des connaissances géographiques et le progrès de la civilisation générale.

M. le vice-président ouvre la séance après avoir prononcé les paroles suivantes :

Messieurs, un personnage bien plus haut placé que moi dans les rangs de l'échelle sociale et de la hiérarchie militaire ; bien autrement favorisé des dons de la fortune, avait été appelé par votre choix à présider cette réunion. Il nous a annoncé que ses occupations ne lui permettaient point de se rendre parmi nous, et c'est uniquement à cette circonstance que je dois l'honneur d'occuper ce fauteuil. Certes, je ne puis me dissimuler combien, par ma position et par mes titres particuliers, je me trouve au dessous de cette éminente distinction ; mais je me plais à croire que la même indulgence qui vous a déjà portés à me désigner pour un de vos vice-présidens, m'accompagnera dans les fonctions que je vais avoir à remplir.

Permettez-moi, messieurs, de saisir cette occasion pour vous remercier de la preuve d'estime que vous me donnâtes dans votre dernière séance, en m'appelant au nombre des membres de votre bureau. Croyez que tous mes efforts tendront sans cesse à me rendre de plus en plus digne de vos suffrages, au moins par mon zèle et par mon activité. Comme preuve de ces dispositions de ma part, vous serez peut-être bien aises d'apprendre que la rédaction de l'atlas hydrographique du voyage de *l'Astrolabe* est entièrement terminée; une seule planche, celle de la carte générale de l'Océanie, est encore entre les mains du graveur, qui en finit la lettre; toutefois j'ai cru pouvoir, dès aujourd'hui, mettre sous vos yeux ce grand travail. Je puis aussi vous annoncer que la rédaction de la partie historique du même voyage est très avancée : sur cinq forts volumes dont elle sera composée, il n'en reste plus qu'un à imprimer; à moins d'obstacles imprévus, l'année 1833 verra la fin de cet ouvrage. Alors, seulement, je croirai avoir complètement rempli le mandat que je m'étais imposé, puisque alors, seulement, le public et notamment les géographes et les navigateurs de toutes les nations pourront juger quel rang le voyage de *l'Astrolabe* doit occuper parmi les expéditions du même genre.

M. Jomard, en qualité de président de la commission centrale, fait diverses communications à l'assemblée : 1° Aux termes de son réglement, la Société a nommé aux places vacantes parmi ses correspondans étrangers, et a élu MM. le capitaine Graah, de la marine danoise, à Copenhague; Adrien Balbi, à Venise; Ainsworth, à Edimbourg; Graberg de Hemsö, à Florence, et le major Long, à Washington;

2° La commission centrale vient de voter l'impression, dans le Recueil de ses mémoires de la relation du royaume d'Angola, en langue portugaise, par le capitaine Oliveira de Cadornega, d'après un manuscrit in-f° de notre grande bibliothèque royale, de l'an 1680. Cette relation contient un grand nombre de détails topographiques, la description du cours des fleuves et des rivières, et le tableau des mœurs et des usages des indigènes;

3° La Société royale de navigation, nouvellement formée en Angleterre sous la protection du roi, demande à entrer en correspondance avec la Société de géographie, comme moyen de favoriser le succès des deux institutions.

Dans sa notice annuelle des travaux, M. Alexandre Barbié du Bocage, secrétaire général de la commission centrale, félicite la Société des rapports multipliés qu'elle ne cesse d'entretenir avec les diverses académies et sociétés savantes de toutes les parties du globe; il rappelle aussi les relations de la Société avec les voyageurs, qu'elle dirige par ses instructions, et il présente un aperçu des découvertes géographiques exécutées dans le cours de cette année. M. le secrétaire général passe ensuite en revue les travaux intérieurs de la Société, les différens prix qu'elle propose pour l'encouragement de la géographie, les travaux particuliers de ses membres, et leurs publications; enfin, les dons des sociétés savantes nationales et étrangères, qui viennent chaque jour enrichir sa bibliothèque. En terminant sa notice, M. Barbié du Bocage paie un juste tribut de regrets à la mémoire de plusieurs membres enlevés à la Société et aux sciences géographiques dans le cours de cette année.

M. Warden, dans une intéressante notice, donne le tableau de l'établissement et des progrès de la colonie américaine de Liberia; il présente sur son état actuel, sa population, son climat, son agriculture et son commerce, des considérations d'une haute importance. M. Warden signale un fait qui n'est pas des moins curieux, c'est la publication d'un journal à Monrovia, chef-lieu de la colonie, rédigé par des indigènes, sous le titre de *Liberia Herald*. Ce journal est le septième publié en Afrique depuis un petit nombre d'années. Les résultats probables de l'établissement de cette colonie, d'après M. Warden, seraient, 1° d'éloigner des Etats-Unis un grand nombre d'hommes de couleur affranchis, qui se pervertiraient par l'oisiveté des grandes villes; 2° de mettre fin à la traite sur cette partie de la côte; 3° de faire connaître l'intérieur du pays; 4° enfin, de résoudre un grand problème long-temps agité, celui de savoir jusqu'à quel point les enfans des colons noirs, étant favorisés par un système régulier d'éducation, peuvent développer les mêmes facultés intellectuelles que les enfans des blancs. (Voir page 336.)

M. Roux de la Rochelle a fait lecture d'un mémoire sur une traversée de l'océan Atlantique. L'auteur ne s'est point arrêté aux incidens ordinaires de la navigation; il a cherché, dans chaque région maritime, les sujets qui pouvaient prêter à quelques observations plus générales, et il a successivement porté les siennes sur les hauts fonds qui règnent le long du littoral des Etats-Unis; sur les plantes marines qu'on y rencontre, sur les causes de la formation et de la direction du *Gulf-Stream*, sur la température de ses eaux, sur celle des bancs de Terre-Neuve et de quelques plateaux sous-marins, et sur les parages où l'on trouve quelquefois des

glaces flottantes. L'auteur observe ensuite la circulation et les habitudes de différentes espèces de poissons qui parcourent successivement plusieurs régions de l'Atlantique, ou qui s'y trouvent indistinctement répandues. Il applique ses observations aux oiseaux qu'on aperçoit en haute mer ou près des rivages, à ceux qui sont particuliers à un continent, ou communs aux deux hémisphères. Il rappelle dans son mémoire différens écueils de l'Atlantique, dont il serait utile de déterminer la position, qui n'est encore indiquée dans nos cartes que d'une manière incertaine. Il cite plusieurs expériences, faites dans les parages d'Europe, pour constater l'existence d'un courant maritime dirigé vers le golfe de Gascogne. Enfin, il s'attache, dans le cours de cette dissertation, à faire la peinture de quelques phénomènes maritimes ou atmosphériques, qui lui ont paru propres à intéresser les navigateurs. (Voir page 335.)

On passe ensuite au compte rendu des recettes et des dépenses de l'exercice 1831-1832, présenté par M. Chapellier, trésorier de la Société. (Voir page 367.)

L'assemblée procède à l'élection d'un membre de la commission centrale, en remplacement de M. Brué, décédé, et nomme à la place vacante M. Peytier, capitaine au corps royal d'état-major.

Compte rendu des recettes et dépenses de la Société *pendant l'exercice* 1831-1832.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1830-1831; intérêts des fonds placés; montant des souscriptions renouvelées et des diplômes délivrés aux nouveaux membres; souscriptions du roi et de M. le général Brisbane (comme donateur); vente du recueil des Mémoires et du Bulletin. . . . . 10,618 f. 31 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer; impression du Recueil des Mémoires et du Bulletin; montant des prix décernés en 1832.	10,248	03
En caisse le 14 décembre 1832	370	28
Placement sur le Mont-de-Piété, représentant un capital de.	13,000	00
Total de l'actif.	13,370 f.	28 c.

Certifié par le Trésorier de la Société.

Paris, le 14 décembre 1832.

Signé Chapellier.

Séance du 7 décembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Grand-Pierre, au nom du comité de la Société des Missions évangéliques, remercie la Société de la série de questions qu'elle a bien voulu adresser aux trois missionnaires qui viennent de partir pour le pays des Cafres Bechuanas. Il annonce en même temps que la Société des Missions a reçu de l'Afrique des nouvelles d'un grand intérêt.

M. Dumartray, de retour d'un voyage dans l'Amérique centrale, écrit à la Société pour lui offrir un opuscule qu'il vient de publier de concert avec M. Rouhau, sous le titre de : *Coup-d'œil sur la république de l'Amérique centrale et particulièrement sur les états de Nicaragua et Costa-Rica*. Remercîmens.

M. Francœur écrit à la Société pour lui communiquer un tableau des hauteurs des montagnes de la terre, publié à Munich par un Français, M. Desjardins ; il exprime en même temps le desir que la Société veuille bien charger un de ses membres de lui rendre compte de ce tableau.

M. Nell de Bréauté adresse à la Société un exemplaire des Ephémerides des distances à la lune des quatre planètes, Venus, Mars, Jupiter et Saturne, avec leurs positions pour chaque jour, pendant les années 1833 et 1834, publiées par M. le professeur Schumacher, pour être offert au premier voyageur partant pour un voyage intéressant la science.

M. Warden annonce le prochain départ de M. Baradère pour Mexico. Ce voyageur a pour but d'examiner les antiquités de Mitla et de Palenqué, et de faire des

recherches dans les archives du gouvernement des différentes provinces du Mexique.

Le même membre communique une note sur l'exploration des sources du Mississipi, par Henri Schoolcraft. Renvoi au Comité du Bulletin.

M. Boucher, au nom des sections de comptabilité et de publication réunies, fait un rapport sur le mode de publication de la relation manuscrite du royaume d'Angola, dont M. Dubeux a proposé l'insertion dans les Mémoires de la Société.

La commission centrale, d'après les conclusions du rapport, adopte la proposition relative à l'impression du texte portugais, et elle ajourne celle qui a pour objet la traduction du texte portugais en langue française.

M. Jomard lit pour M. Aimé Paris une notice sur le texte primitif de la relation de Marco Polo. L'opinion de l'auteur est que la relation originale a été composée en français. Plusieurs membres émettent le vœu que ce mémoire soit communiqué à l'assemblée générale du 14 décembre. Cette proposition est agréée.

M. Roux de Rochelle dépose sur le bureau un mémoire sur une traversée de l'océan Atlantique, qui doit être aussi lu à l'assemblée générale.

M. Warden est prié de préparer pour la même séance, une notice sur la colonie américaine de Liberia.

M. César Moreau, au nom de la Société de Statistique universelle, propose l'échange de ses Mémoires contre le Bulletin de la Société.

Cette proposition est appuyée par plusieurs membres et adoptée par la commission centrale.

Séance du 21 *décembre* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard communique deux lettres datées de Tabasco : par la première, M. Corroy oncle fait connaître les difficultés que présente l'exploration des ruines de Palenqué. Il annonce qu'il possède une histoire manuscrite qui traite de ruines semblables, situées à quatorze lieues de cette ville et à deux lieues de la frontière de Tabasco. Il se propose d'aller les visiter et de continuer ensuite jusqu'à Palenqué. Par la seconde lettre datée du 4 août, M. Corroy neveu annonce que son oncle était à Palenqué ainsi que M. de Valdeck, depuis trois mois, et qu'on attendait les résultats de leurs excursions.

M. le commandant d'Urville dépose sur le bureau la proposition suivante :

La commission centrale ayant pris en considération l'espace de temps compris entre la fin de l'année où la découverte la plus utile en géographie doit être faite et l'époque où ce prix doit être adjugé, elle a reconnu que cet espace était insuffisant, d'une part, pour donner le moyen aux découvertes opérées dans les régions lointaines du globe d'arriver à la connaissance de la Société; de l'autre part, pour fixer l'opinion des juges sur le mérite de la découverte. En conséquence, elle a décidé que cet espace serait désormais doublé : en l'année 1833, il n'y aura pas lieu à donner de prix, et ce ne sera qu'au mois de mars 1834 qu'elle décernera le prix relatif à la découverte la plus importante opérée dans le cours de l'année 1831.

Cette proposition, appuyée par plusieurs membres,

est prise en considération par la commission pour être discutée dans la prochaine séance.

M. Daussy rappelle que, dans la dernière séance générale de la Société, le compte-rendu des travaux de l'année n'a point été lu en entier; que des coupures paraissent y avoir été faites dans le but d'en borner l'étendue au temps convenable pour une lecture d'ailleurs assez prolongée, et que l'on n'y a rien remarqué sur le voyage de M. Douville en Afrique. Il demande si le compte-rendu, préparé par M. le secrétaire-général ne sera pas imprimé en entier; il ajoute que l'incertitude qui plane sur l'authenticité d'un voyage auquel la Société a décerné un prix ne doit pas subsister plus long-temps; en conséquence, il propose qu'il soit nommé une commission qui inviterait M. Douville à lui présenter les documens nécessaires pour constater la réalité de son voyage.

M. d'Avezac appuie cette proposition avec d'autant plus de force que, membre de la commission spéciale qui a proposé de décerner le prix au voyage de M. Douville, il se croit personnellement intéressé à l'éclaircissement d'une question aussi grave que celle de l'authenticité ou de la non-authenticité de ce voyage; que la commission spéciale dont il faisait partie n'a point, à la vérité, prononcé son jugement sur la relation publiée par M. Douville, mais seulement sur le compte succinct de son itinéraire, appuyé de cartes routières dessinées à grand point, et que le voyageur énonçait avoir assujéties à des positions observées astronomiquement; que ces observations astronomiques n'ont point été soumises à l'examen de la commission; que toutefois le hasard avait mis M. d'Avezac à portée d'être convaincu que des observations astronomiques, et notamment des obser-

vations de distances lunaires faites à Yanvo, étaient consignées, avec leurs calculs, dans les cahiers manuscrits que M. Douville lui avait montrés; que dès-lors, M. Douville a dans ses mains des documens propres à éclaircir tous les doutes : il demande en conséquence qu'une nouvelle commission spéciale soit chargée de demander à M. Douville une communication complète de tous les élémens sur lesquels est basée sa relation.

Cette proposition est appuyée et combattue.

MM. Corabœuf et Roux de Rochelle croient que la Société de Géographie ayant déjà exprimé son opinion sur le voyage de M. Douville, il n'y a pas lieu de revenir sur la décision qu'elle a prise, et de renvoyer à l'examen d'une nouvelle commission une affaire déjà jugée.

M. d'Urville demande alors que, sans nommer de commission, le président soit chargé d'inviter M. Douville à déposer à la Société les manuscrits originaux qui contiennent ses données et ses observations astronomiques, afin que chacun des membres en puisse prendre connaissance.

MM. Daussy et d'Avezac se réunissent à la proposition de M. d'Urville, leur but étant d'obtenir que tous les élémens des observations astronomiques dont M. Douville n'a publié que les résultats, soient mis à la portée de tous ceux qui desireront les examiner.

M. le président résume les diverses propositions dont le voyage de M. Douville a été l'objet, et les met aux voix : celle qui a pour objet de nommer une commission spéciale est rejetée.

L'ordre du jour pur et simple étant demandé, il s'ouvre une nouvelle discussion, après laquelle il est mis aux voix et rejeté.

Enfin, la proposition de M. d'Urville est adoptée à

une forte majorité. En conséquence, M. le président, au nom de la Société, fait à M. Douville, présent à la séance, l'invitation de déposer sur le bureau, à titre de renseignemens, les manuscrits contenant les observations astronomiques qui ont été faites dans son voyage au Congo.

La Commission centrale décide, sur la proposition de M. C. Moreau, que des démarches seront faites pour qu'une députation de la Société soit admise à présenter ses hommages au roi, à l'occasion du nouvel an.

La Commission centrale, aux termes de son réglement, procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1833; elle nomme, à la majorité absolue des suffrages :

Président, M. Roux de Rochelle.

Vice-présidens, { M. le commandant d'Urville.
M. Jomard.

Secrétaire général, M. le colonel Corabœuf.

M. Roux de Rochelle remercie ses collègues de l'honorable confiance qu'ils viennent de lui témoigner; il espère être toujours secondé par leurs lumières et par leur coopération bienveillante dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

La Commission centrale, sur la proposition de M. d'Urville, vote des remercîmens à M. Jomard, président sortant, pour le zèle avec lequel il a rempli les fonctions de la présidence pendant l'année 1832.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 14 décembre.

M. A. Sakakini, traducteur à l'école d'Abouza-Bel (Égypte).

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 décembre.

Par M. Alex. Barbié du Bocage : *Traité de Géographie générale.* 2 vol. in-18.

Par M. Huot : *Coup-d'œil sur les volcans et sur les phénomènes volcaniques, considérés sous les rapports minéralogiques, géologiques et physiques.* 1 *vol. in*-8°, avec un atlas grand in-4°.

Par M. Dumartray : *Coup-d'œil sur la république de l'Amérique centrale, et particulièrement sur les états de Nicaragua et Costa-Rica*, accompagné d'une carte de ces deux états. 1 br. in 4°.

Par M. Constant Prévost : *Voyage à l'île Julia* en 1831 et 1832, in-8°.

Par la Société géologique : *Bulletin de cette Société*, feuilles 25 à 30.

Par M. Bailly de Merlieux : *Mémorial encyclopédique*, cahiers de novembre et décembre.

Par la Société des Missions Évangéliques : Cahier de décembre de son *Journal.*

Assemblée générale du 14 décembre.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage autour du monde de la corvette la Coquille.* Historique, 13e et 14e livraisons. — *Voyage de la corvette l'Astrolabe.* Histoire du voyage, tome IV, 1re partie, et 36e, 37e, 38e, livraisons; botanique, 3e et 4e livraisons; zoologie 9e à 12e livraisons; entomologie, 1re partie du texte et 2e livraison.

Par M. Poulain : *Atlas de géographie historique, pour servir à l'intelligence de l'histoire ancienne* (les six premières cartes).

Par M. le marquis de Fortia d'Urban : *Mélanges de géographie, d'histoire et de chronologie anciennes*, avec deux cartes, et un mémoire de M. Barbié du Bocage, destinés à servir de supplément à l'histoire et aux œuvres de Xénophon, et principalement à l'histoire de la Retraite des dix mille. 1 vol. in-8°.

— *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes* par Annibal, l'an 218 avant notre ère, 3e édition. 1 vol. in 8°, avec une carte.

Par l'académie des sciences de Dijon : *Mémoires de cette académie pour* 1832, 1 vol. in-8°.

Par M. Jodot : *Carte des canaux de la Flandre*, par M. Cordier. Une feuille.

— *Plan de la route en fer de Liverpool à Manchester.* Une feuille.

— *Carte pour la route en fer de Baltimore à l'Ohio.* Une feuille.

Séance du 21 décembre.

Par M. Warden : *The New-York mathematical Diary*, etc. 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'octobre.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ QUI ONT ACQUITTÉ LEUR SOUSCRIPTION EN 1832.

S. M. LOUIS-PHILIPPE Ier.

S. A. R. LE PRINCE DE DANEMARK.

S. A. LE DUC BERNARD DE SAXE-WEYMAR (membre donateur).

M. le capitaine ARTHUR DE CAPELL BROOKE (*idem*).

M. le lieutenant-général THOMAS BRISBANE (*idem*).

MM.

AGASSE.
ALBERT-MONTÉMONT.
ANSART.
ARGOUT (Comte d').
ARTHUS-BERTRAND.
AUTRAN.
AVEZAC (d').
BAILLEUL.
BAJOT.
BARBIÉ DU BOCAGE (J.-G.).
BARBIÉ DU BOCAGE (Alex.).
BAUDE (Baron).
BAUDRAND (Général).
BEAUTEMPS-BEAUPRÉ.
BECQUEY.

MM.

BÉGIS.
BÉRARD.
BÉRARD DU PITHON.
BÉRAUD (Colonel.).
BEUGNOT (Comte).
BIANCHI.
BINETEAU.
BOIS-MILON.
BOREL DE BRETIZEL.
BOTTIN.
BOUCHER (Secrétaire-général du ministère de la marine).
BOUCHER (Directeur des douanes).
BOUCHER (Inspect. des douanes.

MM

Brandao.
Bresson.
Bruf.
Bruguière.
Bruneau.
Cadet de Metz.
Cailliaud.
Capellen (Baron de)
Cassella.
Cassini (Comte de).
Castellan.
Caussin de Perceval.
Cazeaux.
Chantereyne (de).
Chanut.
Chapellier.
Chasles.
Chateaugiron (Marquis de).
Chatonney.
Chaudoir (Baron du).
Chaumette des Fossés.
Chemisard.
Clement.
Clément-Mullet.
Clot-Bey (le Docteur).
Cochelet (Adrien).
Colart.
Coraboeuf (Colonel).
Costaz (Baron).
Coussin (Chevalier de).
Courcier
Cuvier (Baron).
Daussy.
David.
Dechabrefy.
Dejean (Comte)
Delcros.

MM.

Delessert (Baron).
Denaix.
Derfelden de Hinderstein (Baron de).
Desages.
Desjardins-Fontvanes.
Dezoz de la Roquette.
Dinomé.
Donnet.
Duc de Doudeauville.
Duchanoy.
Dufour.
Duperrey.
Dutens.
D'urville.
Epailly (Colonel).
Erco (Chevalier d').
Esquirol (Docteur).
Estève (Baron).
Eyriès (Géographe).
Eyriès (Négociant).
Filhon.
Freycinet (de).
Fririon (Général Baron).
Funchal (Comte de).
Gastebois.
Gauthier d'Arc.
Gérard.
Gerardin.
Giraldez (Colonel).
Giraud.
Gourcuff
Graberg de Hemsoe.
Guéniffey (Baron de).
Guillemin.
Guys.
Hammer (Baron de).

MM.

Hapdé.
Haxo (Général Baron).
Hely d'Oissel (Baron).
Hennequin.
Hombres-Firmas (Baron d').
Hottinguer (Baron).
Houbigant.
Humblot-Comté.
Huot.
Hyde de Neuville (Baron).
Isambert.
Jaubert (Chevalier Amédée).
Jeanne.
Jehannot.
Jomard.
Jouannin.
Jourdain.
Jubelin.
Klingelhoefer
Knudsen.
Labarthe.
Laborde (Comte Alexandre de).
Ladoucette (Baron de).
Laferrière (Général Comte de).
Labrune (Général Baron de).
Lafont (Général Baron de).
Lahure.
Lair.
Lajard.
Lamandé.
Lanjuinais (Comte).
Larenaudière (de).
Largé.
Larozerie (de).
Las cases (Baron Emm. de).
Lebeau.
Legentil de Quelern.

MM.

Lepère.
Lewchine.
Lemoine.
Liancourt (Duc de).
Lindenberg.
Losh.
Loubens.
Lourmand.
Maffioli.
Malartic (Abel de).
Marcescheau.
Mareuil (Baron de)
Mauger.
Mechain,
Michaux.
Mimaut.
Moll.
Monin.
Montesquiou (Comte de).
Montesquiou (Comte Anatole de).
Montesquiou (Comte Alfred de).
Moreau (César).
Morin.
Mosbourg (Comte de).
Mougeot.
Museux.
Noel-Desvergers.
Noyer.
Pancroucke.
Parceval.
Pastoret (Marquis de).
Pastoret (Comte de).
Percheron.
Peytier.
Picquet.
Pommeuse (de).

MM.

Portal (Baron).
Poulain.
Prony (Baron de).
Puissant (Colonel).
Putot.
Raczynski (Comte de).
Raffetot (Comte de).
Réaume.
Redouté.
Reiset.
Rey.
Rigny (Comte de).
Roger (Baron).
Rosily (Comte de).
Rotschild (Baron de).
Roussin (Baron).
Roux de Rochelle.
Rumigny (Vicomte de).
Saint-Cyr Nugues (Gén. Baron).
Sakakini.

MM.

Salm-Dyck (Prince de).
Salverte.
Saulty (de).
Selves.
Silguy.
Spencer-Stanhope.
Tardieu (P.).
Tardieu (A.).
Taylor (Baron).
Townsend.
Valazé (Général Baron).
Vallès.
Vander Maelen.
Van Wyk Roelandzsoon.
Vauvilliers.
Vidal.
Vindé (Vicomte de).
Walckenaer (Baron).
Warden.
Zollikoffer d'Altinclingen.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DIX-HUITIÈME.

Nos 111 à 116.

PREMIERE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Examen critique du voyage des frères Lander sur le Niger, et de ses résultats géographiques, par M. D'AVEZAC..... 5

Esquisse du Sy-Yu ou des pays à l'ouest de la Chine, traduite et résumée du chinois, par M. LOUIS LAMIOT, missionnaire lazariste (deuxième article)..... 27

Itinéraire de Constantinople à Sivas ou SEWAS, voyage entrepris en 1807, et de Sivas à Alep; communiqué à la Société de Géographie par M. B. DU B. (première partie) 73

Seconde tentative du missionnaire Rolland pour fonder une mission au milieu de la tribu des Baharutzi. 82

Itinéraire de Sewas à Alep (deuxième partie)..... 125

Récit d'une navigation dans les eaux de la Colombie et d'un séjour de six années sur le versant occidental des montagnes Rocheuses 138

Monumens de Palenqué.— Lettre de M. AD. COCHELET, consul général et chargé d'affaires de France près le gouvernement de la république de l'Amérique centrale..... 189

Mémoire de M. JUAN GALINDO, officier supérieur de la république de l'Amérique centrale, sur les ruines de Palenqué..... 198

Pages

Vocabulario de las lenguas castellana y maia, par M. Perfecto Baezo 215

Rapport sur un nouvel ouvrage contenant la relation des trois expéditions du capitaine Dupaix en 1805, 1806 et 1807 pour la recherche des antiquités mexicaines, par M. Jomard. 218

Sur l'île de Ceylan (traduit de l'anglais par M. Albert-Montémont) 237

Mœurs et coutumes des Kirghiz (traduit de l'anglais par le même) 245

Sur les Kholes, peuplades de l'Inde (traduit de l'anglais par le même) 252

Statistique de plusieurs provinces du Brésil, de Pedro Magalès, extraite par M. Adam de Bauve 255

Notice annuelle des travaux de la Société, par M. Alex. Barbié du Bocage, secrétaire de la Commission centrale. . 293

Mémoire sur une traversée de l'océan Atlantique, par M. Roux de Rochelle 339

Notice sur la colonie américaine de Liberia, par M. Warden. 356

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Nouvelle expédition de Richard Lander en Afrique 52

Extrait d'une lettre de M. Corroy neveu, sur son voyage à Palenqué 54

Excursion d'un missionnaire français dans l'Afrique méridionale 57

Extrait du mémoire du capitaine Vidal sur la vigie nommée *Aitkins Rock* 94

Extrait d'un rapport de M. le capitaine Ireland, commandant le brick *l'Adhemar* 97

Rapports faits le 20 juillet 1832 au commissaire de marine de Bayonne par MM. les capitaines Le Bret et Legrang, sur un phénomène météorologique qu'ils ont observé en mer le 29 juin 1832 100

Questions géographiques sur l'empire de Marok, par M. *A.... 101

Pages

Questions géographiques sur l'Afrique méridionale, par le même. 103
Détails de l'accident arrivé sur les Alpes à M. le colonel Buchwalder 105
Fragment inédit sur la ville de Smyrne (suite et fin). 107
De l'aptitude des Égyptiens pour les études scientifiques. . . . 113
Départ de R. Lander pour son troisième voyage en Afrique . 118
Anciennes navigations des Normands en Afrique, aux Indes et en Amérique, par M. * A..... 176
Tableau de la population de chaque état et territoire des États-Unis, d'après le cinquième dénombrement. 182
Fragment de l'album d'un voyageur.— Coutume de la Bresse. 221
Du voyage par mer au Rio do Ouro en 1346, par M. *A... . . 226
La Guèpe de l'Himalaya. 228
Population de Saint-Pétersbourg. . . . . *Ibid.*
Lettre de M. le major D'ŒSFELD, directeur du levé trigonométrique des états prussiens. 229
Notes sur l'Égypte, ainsi que sur le caractère, les vues et la politique de Mohammed-Ali (article communiqué par M. le docteur CLOT-BEY) 266
Remarques sur la population des États-Unis d'Amérique, par M. ROUX DE ROCHELLE 279
Sur Bangalore. 286

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbal de la séance générale du 14 décembre 1832 . . . 362
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (juillet-décembre) 64, 120, 184, 232, 287, 368
Membres nouvellement admis dans la Société (juillet-décembre). 68, 123, 187, 234, 291, 374.
Ouvrages offerts à la Société (juillet-décembre). . . . 68, 123, 187, 234, 291, 374.

Compte-rendu des recettes et des dépenses de l'exercice 1831-1832. 367
Liste des membres de la Société qui ont acquitté leur souscription en 1832. 377

PLANCHES DU 18e VOLUME.

Carte d'une partie des îles Pomotou.

Figures jointes au Mémoire de M. le colonel Galindo sur les ruines de Palenqué.

FIN DE LA TABLE DU XVIIIe VOLUME.

ERRATUM DU N° 115, p. 280, lig. 22.

Au lieu de : *les Etats-Unis*, circonscrits dans leur territoire, lisez : *Ces Etats*, circonscrits dans leur territoire.